UNIVERSITY OF PITTSBURGH

Dar.
qBL1515
A23
1771
V. 1

Darlington Memorial Library

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Pittsburgh Library System

http://www.archive.org/details/zendavestaouvrag01anqu

ZEND-AVESTA,

Pestonjee Manockjee G H Walker

ZEND-AVESTA,

OUVRAGE

DE ZOROASTRE,

TOME PREMIER.

PREMIERE PARTIE.

ZEND-AVESTA,

Pestonjee Manockjee Editor of Jam-i Jamsheed

OUVRAGE

DE ZOROASTRE,

CONTENANT les Idées Théologiques, Phyſiques & Morales de ce Légiſlateur, les Cérémonies du Culte Religieux qu'il a établi, & pluſieurs traits importans relatifs à l'ancienne Hiſtoire des Perſes :

Traduit en François ſur l'Original Zend, avec des Remarques ; & accompagné de pluſieurs Traités propres à éclaircir les Matieres qui en ſont l'objet.

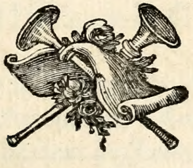
Par M. ANQUETIL DU PERRON, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, & Interpréte du Roi pour les Langues Orientales.

TOME PREMIER.

PREMIERE PARTIE,

Qui comprend l'INTRODUCTION AU ZEND-AVESTA, formée principalement de LA RELATION DU VOYAGE DU TRADUCTEUR AUX INDES ORIENTALES, ſuivie du PLAN DE L'OUVRAGE ; & un APPENDIX ſur les Monnoyes & Poids de l'Inde, ſur quelques objets d'Hiſtoire Naturelle & de Commerce, & ſur les Manuſcrits Orientaux du Traducteur :

Ornée de Planches gravées en taille douce.



A PARIS,

Chez N. M. TILLIARD, Libraire, Quai des Auguſtins, à S. Benoît.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AUX NATIONS
QUI POSSEDENT
LE TEXTE ORIGINAL DES LIVRES
DE ZOROASTRE.

PEUPLES *puiſſans, éclairés & amis de la Sageſſe,*

FRANÇOIS & ANGLOIS,

En vous offrant la Traduction des Ouvrages d'un des premiers Légiſlateurs de l'Antiquité, *j'acquitte le tribut que vous doivent les Lettres. Des titres particuliers ajoutent au droit que vous avez à cet hom-*

mage. Vous êtes les ſeuls qui vous ſoyez occupés de la recherche des LIVRES DE ZOROASTRE *, les ſeuls qui les poſſédiez dans la Langue même où ils ont été compoſés. Vous êtes les ſeuls qui, par votre activité, & par le nom que vos conquêtes vous ont fait en Aſie, ſoyez en état de développer, d'appliquer à d'autres branches, les Connoiſſances dont le* ZEND-AVESTA *renferme le germe. L'Inde, il eſt vrai, qui juſqu'ici a gémi ſous le poids de vos victoires, ne doit pas être diſpoſée à vous ouvrir ſon ſein, à vous dévoiler ſes Myſteres. Le but de la vraie valeur eſt de faire des heureux. L'étendue même du Commerce en eſt ſouvent la ruine. Maintenant que vos intérêts conciliés, rendent à leurs foyers les Indiens fugitifs, & remettent dans les ames ce calme, cette ſérenité que demande la culture des Lettres, puiſſent vos efforts ſe réunir pour enrichir l'Europe de biens qui ne coûtent plus de larmes aux Contrées qui les produiſent! Puiſſe votre rivalité même, lui offrir des trophées que l'humanité avouë, dont l'eſprit humain ſe glorifie,* la connoiſſance exacte des Peuples & des Païs que vos armes auront ſoumis! *Ce ſont les vœux que forme le Voyageur qui oſe faire paroître ſous vos auſpices* la Traduction du ZEND-AVESTA: *ſon Ouvrage vous appartient; daignez le recevoir comme le fruit de la protection dont vous avez honoré ſes travaux.*

PREFACE.

PRÉFACE.

J'AI lutté long-tems contre moi-même, pour me déterminer à donner au Public la *Traduction des Livres Zends*. Avide de connoiſſances & peu touché du nom d'Auteur, je ſentois preſque mon courage m'abandonner, lors qu'aulieu de recherches pénibles, de découvertes propres à m'éclairer, je ne lui donnois pour objet que les difficultés de l'impreſſion. Maintenant même, ſi je ſuivois mon penchant, j'irois, tandis que le ſang bouillonne dans mes veines, affronter de nouveaux dangers & ſurprendre les Brahmes dans leurs retraites dont je n'ai point encore perdu la trace; laiſſant à d'autres le ſoin de me produire ſur un Théâtre où je ne déſire pas de briller. Par-là j'éviterois le reproche que j'ai plus d'une fois entendu faire à ces Ecrivains qui veulent que le Public partage avec eux les peines que leur ont couté des Ouvrages qu'on ne leur demandoit point.

Quel que ſoit le principe de cette façon de penſer; légereté ou crainte des contradictions : voilà quelles ſont mes diſpoſitions actuelles. La nouveauté de mon Ouvrage, le peu d'apparence qu'il ſoit goûté, tout m'engage à les faire connoître; & la maniere dont je vis

me met dans le cas de les réaliſer au premier moment.

Mais des motifs preſſans m'arrachent à la tranquille, à l'heureuſe obſcurité que j'aurai peut-être lieu de regretter. Des protecteurs, des amis auxquels je me dois tout entier, les Sçavans de l'Europe avec leſquels j'ai en quelque ſorte pris des engagemens dans différens morceaux publiés depuis mon retour de l'Inde; tous attendent avec impatience la traduction des *Ouvrages qui en Perſe & dans l'Inde portent le nom de Zoroaſtre.* Cet empreſſement eſt pour moi la voix du devoir, il me rend ſourd à celle qui me montre le danger.

Eh! pourquoi craindrois-je de produire mes foibles efforts, lorſque l'objet qui les a fait naître eſt le plus digne d'occuper l'être penſant; lorſque le peu de matériaux que j'ai tâché de raſſembler peuvent ſervir à commencer un édifice, la connoiſſance de l'homme, lequel ne demande pour être achevé qu'une main plus habile, qu'un bras plus fort & plus courageux?

L'homme, le centre en quelque ſorte de la Nature, l'être qui nous intéreſſe le plus, qui nous touche de plus près, dont la connoiſſance eſt la baſe de nos opérations, de toutes nos autres connoiſſances; l'homme, étudié, ou du moins vû & pratiqué depuis l'origine du Monde, n'eſt guère plus connu qu'au moment de ſa création. On a meſuré les aſtres, ſondé les abîmes de la mer, parcouru toute l'étendue du Globe, & déterminé ſa forme; on a ſurpris le ſecret de la Nature dans ſes productions, dans les loix qui reglent ſon cours: tout cela eſt pour l'homme, & l'homme eſt ignoré.

Deux routes peuvent nous conduire à la connoiſ-

ſance de cet être ſi intéreſſant ; l'inſpection de ſa nature : ce qu'il peut, ce qu'il doit être ; la vûe de ſes opérations : ce qu'il eſt.

La Métaphyſique, ſuivant la premiere route, décompoſe l'homme, analyſe ſes facultés, leur puiſſance, leurs rapports ; combine ces rapports, calcule les opérations qui peuvent en réſulter. Après tout ce travail, l'être qui ſort de ſes mains n'eſt qu'un automate, capable d'un petit nombre de mouvemens aſſignés par le Machiniſte, habile, il eſt vrai, mais infiniment au-deſſous de la Nature ; & le Philoſophe, au ſortir des ſpéculations les plus fines, ſe trouve ſouvent auſſi neuf au milieu des hommes, quand il a à traiter avec eux, ou qu'il veut ſimplement les conſidérer, que s'il s'étoit juſqu'alors occupé de tout autre être que de l'homme.

L'Hiſtoire procede différemment ; elle nous montre l'homme en action, c'eſt-à-dire, tel qu'il eſt ; ſeul moyen propre à nous en donner une connoiſſance exacte.

J'entends par l'Hiſtoire celle des opinions, de l'eſprit humain, & celle des événemens.

La derniere a ſes inconvéniens, qui diminuent bien les avantages quelle devroit naturellement produire. Du côté de ceux qui en font l'objet, comme les paſſions ſont preſque le ſeul mobile qui les remue, le tableau varie ſi ſouvent, qu'il eſt difficile d'en rien tirer de bien fixe. Un même regne, une même année fournira quelquefois une foule d'événemens qui préſentent l'homme ſous des nuances moins dues à des motifs qui le faſſent agir, qu'a des circonſtances étrangeres qui l'entraînent. Et du côté

de l'Hiſtorien : on ſçait que ſouvent des yeux différens voyent différemment les mêmes objets ; qu'un événement rapporté par deux témoins oculaires, un regne décrit par deux Ecrivains de ce regne, offrira quelquefois des variétés qu'on n'auroit pas ſuppoſé poſſibles. Si la diſtance des lieux & l'éloignement des tems ſe joignent à ces cauſes d'erreurs, que penſer des tableaux tracés par l'Hiſtorien qui paſſe pour le plus fidele ? Ce ſeront des portraits faits par un peintre qui ne pouvant voir les originaux, travaille d'imagination ou ſur de ſimples deſcriptions, ſur des oui-dire : ſon habileté ne garantira jamais la reſſemblance qu'un Artiſte même médiocre auroit ſaiſie au premier coup d'œil.

J'ai dit l'Hiſlorien le plus fidele, parce que dans toute deſpription la main de l'Ecrivain ſe montre comme celle du Peintre dans le tableau. L'amour de la vérité réſiſte difficilement au charme d'un trait brillant ; comment empêcheroit-il de ſupprimer une contradiction de caractere ? Il faut que tous les événemens ſoient liés ; on leur donne des cauſes qui n'exiſterent jamais : comme chez le Peintre, il y a certains regards, certaines poſitions, une union, un enſemble d'uſage, mais qui n'eſt pas toujours dans l'original que le tableau eſt cenſé repréſenter.

Il faudroit pour aſſurer l'exactitude de l'Ecrivain qu'une ſorte de reſpect guidât ſa main ; & c'eſt ce qui ne peut guère avoir lieu (encore ne l'a-t-il pas toujours) que dans l'Hiſtoire des Opinions Religieuſes. L'attachement de ſecte, augmenté par le caractere divin imprimé à ces opinions, les tranſmet plus ſurement. Le zéle religieux, après avoir ſoumis des peuples nombreux,

les

les retient long-tems ſous une ſorte de joug, dans une même poſture qu'il eſt plus facile de ſaiſir & d'exprimer. D'ailleurs il n'eſt plus queſtion de recueillir des oui-dire ſouvent incertains, de concilier des relations quelquefois oppoſées, fondées ſur ces oui-dire ; les Auteurs mêmes de ces opinions, de ces religions ont ſoin de les conſigner à la poſtérité en les confiant à leurs ſectateurs, ou du moins ceux-ci, en les développant à leurs diſciples.

Il eſt vrai que l'homme paroît toujours dans ces expoſés ſecondaires. Ce qui ſort de ſes mains doit tenir de la foibleſſe de ſon être. Et de-là l'obligation de recourir aux Ouvrages originaux, d'apprendre les langues dans leſquelles il ſont écrits, d'en fixer l'époque, de rechercher celle des variétés qu'ils ont ſouffertes, des monumens en pierres ou autres qui en font mention, des peuples dont ils ont fait la Loi : de-là l'obligation de ſuivre les migrations de ces peuples, de connoître exactement les païs où ils ſe ſont fixés, les noms mêmes des lieux particuliers qu'ils ont habités ; d'obſerver leur habileté dans les ſciences, dans les arts ; d'étudier leur morale, leur politique. Tout cela mene à la connoiſſance de l'eſprit de l'homme, & tient à l'Hiſtoire des opinions, ſur-tout de celles auxquelles, comme je l'ai dit, la religion a imprimé un caractere ſacré.

Partant de ce point, on verra ces opinions cauſer des changemens dans les langues des peuples chez qui elles ont pris naiſſance, & ces changemens ſe communiquer aux langues des nations que ces peuples ont ſoumis, ou qui les ont ſubjugués eux-mêmes dans des guerres de religion ou d'ambition.

Par ces obſervations on peut remonter à l'origine des peuples & des langues, & établir, pour ainſi dire, un calcul d'idiomes & de penſées, dans lequel les réſultats ſoient moralement auſſi certains que dans les nombres.

On ſçait que du mélange de pluſieurs couleurs données doit naître telle autre couleur ; de même ſi l'on mêle deux peuples pendant tel eſpace de tems, en tel païs, tel climat, en tel état de politeſſe ou de groſſiereté, ſuivant telles loix, il en ſortira un troiſiéme peuple qui tiendra plus ou moins des deux premiers. Ici les expériences ſont faites ; il n'eſt queſtion que de les appercevoir.

Ces réflexions générales ſuffiſent pour faire voir que l'Hiſtoire des Opinions, de l'eſprit de l'homme, ſuppoſe la connoiſſance des Langues, des Antiquités, de la Géographie ancienne & moderne, de la Chronologie; ſciences que le faux bel eſprit couvre d'un verni de pedantiſme, parce qu'effrayé par l'immenſité, par la complication de l'échafaudage, il n'a pas la force de pénétrer juſqu'au bâtiment.

Maintenant le moyen d'approfondir (on ne l'épuiſera jamais) un ſujet ſi important, ſi intéreſſant? Ce qui regarde les Juifs, les Grecs, les Romains, l'Europe entiere, fait, depuis la renaiſſance des Lettres, l'étude des Sçavans : reſtent l'Amérique, l'Afrique & l'Aſie, qui, j'oſe le dire, ſont encore à défricher dans le ſens que j'ai expliqué plus haut.

Il eſt vrai que pluſieurs Miſſionnaires ont déja donné ſur l'Aſie des Ouvrages importans, eſſentiels même en leur genre (1) ; des Sçavans en Europe (2)

(1) Les P. Noël, Coupler, Beski & Gaubil.

(2) Le D. Hyde, MM. Maracci, Schultens, Gagnier, l'Abbé Barthelemy & de Guignes.

ont auſſi étendu dans le même plan, la ſphere de nos connoiſſances : mais, d'un côté, les occupations attachées à l'état de Miſſionnaire, de l'autre, la privation du commerce des Orientaux, de l'avantage de prendre chez eux ce tour qui leur eſt propre, de voir les choſes de ſes yeux ; ces inconvéniens (du moins c'eſt mon opinion) empêcheront toujours, ſi l'on ne tente pas une autre voie, d'avoir ſur ces contrées des notions entierement ſatisfaiſantes : & jamais ce vuide ne ſera rempli par les relations des Voyageurs ſimplement Militaires, Marins ou Marchands.

Ce ſont des Sçavans de profeſſion qu'il faut & des Sçavans voyageurs. Mais comment voyageront-ils? On ſçait que les lumieres s'augmentent par la communication, & que les beſoins dans des pays éloignés demandent des ſecours ſûrs & prompts. Le moyen qui pourroit procurer l'un & l'autre avantage, ſeroit d'établir des *Académies*, ſi je puis m'exprimer ainſi, *ambulantes.* Cette idée me vint à Surate en 1760. La traduction des Livres Zends étoit achevée. Ce que j'avois ſouffert, ce que j'avois fait depuis que j'étois dans l'Inde, me fit ſentir l'utilité de pareilles Sociétés littéraires : j'en traçai le plan. Peut-être le Lecteur me pardonnera-t-il de l'entretenir un moment de celle que la France pourroit avoir : s'il eſt des Romans utiles, ce ſont ceux qui, ſans reveiller les paſſions, ſervent à perfectionner, à étendre les connoiſſances humaines.

Je ſuppoſe ce Corps de Sçavans voyageurs compoſé de quatre-vingts Académiciens. Commençant par l'Amérique, deux iroient s'établir au Détroit de Magellan ou au Chili ; deux au Mexique ; deux à Quito, dans le Perou, & deux en Canada ou près de la Baye

d'Hudſon. En Afrique deux réſideroient au Sénégal; quatre au Cap de Bonne-Eſpérance, deux, s'il eſt poſſible, en Éthiopie, le long de la Côte Orientale de l'Afrique, & deux au grand Caire. Pour l'Aſie, j'en place deux à Conſtantinople, deux a Bagdad, deux à Iſpahan, deux à Dehli, deux à Aſtrakan, quatre dans la grande Tartarie, deux dans le Thibet, deux dans la Tartarie Chinoiſe & deux au Kamtchatka; reprenant enſuite par le Sud-Oueſt, deux ſe fixeroient à Peking, deux à Cantong, deux â Malak ou à Siam, deux à Patna, deux dans le Bengale au bas du Gange, deux à Pondicheri, deux à Ceylan, deux à Mahé, deux à Ponin, deux à Surate, deux à Baſſora. Quatre perſonnes ſuffiront pour les Iſles de la mer de l'Inde & de celle de la Chine; quatre au port de l'Orient & quatre à Marſeille, pour préparer les choſes néceſſaires aux Académiciens répandus dans les différens endroits que je viens de nommer.

Il ſeroit bon que tous les quatre ans, pour l'Afrique deux jeunes Académiciens, deux pour l'Amérique & quatre pour l'Aſie, allaſſent viſiter dans leurs retraites les Sçavans Voyageurs, recueillir leurs Ouvrages & leur porter les ſecours dont ils pourroient avoir beſoin. Ceux ci, après avoir paſſé douze ans à leur miſſion, formeroient à Paris avec pluſieurs Sçavans de cette Ville, habiles dans la connoiſſance des Langues & des Peuples, un Corps particulier chargé de revoir, mettre au net & faire imprimer les productions curieuſes envoyées des trois plus grandes parties du Monde. La gloire d'avoir contribué au progrès des connoiſſances humaines & le plaiſir de repaſſer en idée les lieux, les peuples, les différens objets qui les auroient occupés dans le cours de leurs voyages, ſeroient la juſte récompenſe de

leurs travaux ; ce doit même être la ſeule, de peur qu'avec le tems des vûes d'intérêt, comme dans les Compagnies de Commerce, ne portaſſent des perſonnes dépourvues des qualités néceſſaires, à briguer cette eſpece de Direction.

Deux perſonnes ſont néceſſaires en chaque endroit à cauſe des voyages particuliers que ces ſçavans feront obligés de faire, des maladies qui peuvent ſurvenir & du dégout en quelque ſorte inſéparable d'une ſolitude abſolue. Ces Académiciens dans leurs douze années parcoureront alternativement, à deux ou trois cens lieues à la ronde, les Provinces de leur diſtrict. Celui de Patna pénétrera dans Aſchem ; celui du Cap de Bonne-Eſpérance, à Madagaſcar ; celui de Dehli, dans le Kaſchmire ; celui de Quito, dans les Cordilleres, & ainſi des autres. Douze années, ou quinze au plus, ſuffiſent pour mettre en état de remplir ſa miſſion un habile homme, qui n'aura qu'une langue ou deux à apprendre, par exemple à Ceylan, le Ceylannois & le Samskretan ; à Siam, le Siamois & le Bali ; à Iſpahan, le Perſan & le Pehlvi ; à Baſſora, l'Arabe & ſes différens dialectes ; à Quito, le Peruvien ancien & moderne.

D'abord l'Académicien fera, pour ſe dépaïſer, de petits voyages, à quinze à vingt lieues du point de ſa réſidence, & apprendra, comme en ſe jouant, la langue vulgaire. Je ſuppoſe qu'il ſçait l'Hébreu, quelques langues modernes d'Europe, l'Hiſtoire Ancienne, un peu de Théologie, de Métaphyſique & d'Aſtronomie. Lorſqu'il pourra parler ſans interprete, il s'appliquera à la langue ſacrée & lira les Livres de la Loi & les Ouvrages Théologiques. Ces Ouvrages ſont la clef de tous les autres, contiennent mille faits allégués continuellement, & ont été compoſés par des gens graves ;

au lieu que les Hiſtoires courantes ou modernes, fruit ordinaire du cerveau des Poëtes, ne ſont le plus ſouvent qu'un tiſſu de fables.

Le ſçavant voyageur aura ſoin de remarquer les altérations que la langue ſacrée aura ſoufferte dans le païs où il eſt. A la Côte Malabare le Samskretan eſt mêlé de Tamoul; à Bengale, de Bengali; près de Surate, de mots Indous : le Pehlvi, aux environs de la mer Caſpienne ſe reſſent du Tartare. Ce ſera aux Académiciens de Paris à perfectionner toutes ces Obſervations. Celui qui aura paſſé douze ans à Surate verra bien dans le Samskretan de la Côte Malabare ce qui s'y trouvera d'étranger; l'Académicien Malabar en ſera autant du Samskretan du Guzarate: de cette façon on rendra les meres langues à leur premiere pureté.

Les Académiciens compoſeront des Grammaires & des Dictionnaires des langues dont ils ſeront chargés, feront l'Hiſtoire de ces langues; ils diſtingueront ce qui eſt dans les anciens Livres, de ce qui eſt de ſimple tradition, tâcheront d'acquérir les Ouvrages qu'ils ſeront dans le cas de citer & en fixeront l'ancienneté. Ces préliminaires poſés, ils travailleront à l'Hiſtoire générale du païs, après avoir traduit tous les Ouvrages d'où cette Hiſtoire doit être tirée, pour ne pas augmenter le nombre des Hiſtoires faites ſur des monumens apocryphes. Cette Hiſtoire ſera toujours relative à ce que nous appellons l'Hiſtoire ancienne, & la chronologie qu'on y ſuivra, à celle du texte Hébreu, à l'Ere d'Alexandre, à celles des Perſes, des Mahométans, des Indiens, enfin aux Époques rapportées au commencement des *Tables Aſtronomiques d'Ouloug beigue.*

L'Hiſtorien doit être attentif à tout remarquer. Chaque Religion a des points cachés; chez les Indiens,

ce que déſigne & ſignifie le *Lingam ;* chez les Parſes, le Tems ſans bornes, créateur d'Ormuzd & d'Ahriman Principes ſecondaires, le Taureau origine de tous les animaux doués ou non doués de raiſon & de tous le végétaux, le péché de Meſchia & de Meſchiané, peres du genre humain. Le peuple ignore le fond de ces dogmes ; & il faut être fort avancé pour les tirer des Prêtres. Par exemple, ſi l'Indien que vous conſultez eſt chrétien, pour vous flatter il habillera les Dieux de ſa nation à la Chrétienne ; s'il eſt payen, il vous amuſera par des fables & des explications débitées du plus grand ſang froid. Généralement en Aſie le menſonge utile eſt compté pour rien.

Les Obſervations Aſtronomiques & Botaniques ne doivent pas occuper notre Académicien, elles prendroient ſon tems & lui feroient manquer ſon objet ; il ne parlera qu'hiſtoriquement de ce qui ſera étrange à ſon reſſort : il ne copiera les inſcriptions & les médailles que lorſqu'il ſçaura bien les langues, pour n'être pas expoſé à recommencer ; & un habile Peintre, compagnon de l'Académicien viſiteur, deſſinera ſur les lieux les Monumens dont le Sçavant voyageur enverra en France la deſcription.

Si pour perfectionner l'Hiſtoire naturelle & la théorie du Globe, on juge à propos d'envoyer d'autres ſçavants dans les mêmes endroits, ces recherches réunies formeront le corps de connoiſſances le plus propre à donner le Syſtême de l'homme & celui de l'Univers.

J'ai en quelque ſorte ébauché dans mes recherches l'exécution du plan dont je viens de donner l'eſquiſſe. Sans me laiſſer accabler par la multitude des connoiſſances néceſſaires à un voyageur, je me ſuis attaché particulierement aux reſtes précieux d'un des premiers

peuples de l'antiquité, les Perſes. J'ai étudié leurs Langues, leurs Livres ſacrés, leur Hiſtoire, leurs mœurs, leur morale, leur Religion, leurs ſuperſtitions.

J'ai poſé des pierres d'attente pour les Indiens : les Bengalis, les Malabars, les Marates, les Canarins & les Maures ſe montrent dans mon voyage ſous des traits propres à les caracteriſer.

On verra dans ce que je dis des Européens établis dans l'Inde ce que peuvent ſur les peuples de l'Europe le changement de climat & le mélange des uſages & des mœurs Aſiatiques.

Trop jeune pour être toujours maître de moi, & malgré cela dans l'âge que demandent des entrepriſes d'une certaine force, d'une certaine étendue, je me ſuis peint pour être utile aux voyageurs même par mes foibleſſes.

Mais j'étois ſeul & peut-être trop peu ſecouru. Mes recherches, quoique fixées à un objet principal, s'étendoient à mille branches. Je les quittois, les reprenois enſuite; eſpece d'égarement qui rendra moins ſurprenant la diſtribution ſinguliere de l'Ouvrage que je préſente au Public. Quel avantage l'Europe ſçavante ne retireroit-elle pas des travaux murs, réfléchis, combinés, d'un Corps de Miſſionnaires littéraires mieux approviſionnés que moi, & plus riches de leur propre fonds?

Vaine eſpérance, projet chimérique! mon Académie n'exiſtera jamais : & les hommes, accoutumés à leurs erreurs ou effrayés du travail que demanderoient de pareilles recherches, ſe nourriront de ſyſtêmes, de portraits de fantaiſie, & continueront de tout étudier, de tout connoître, excepté l'homme.

ERRATA

E R R A T A,

Qui contient des Corrections & des Additions.

IL y a beaucoup de fautes dans cet Ouvrage ; le plus grand nombre eſt de moi, les autres ont échappé à l'Impreſſion. Je m'arrêterai ſurtout à celles qui bleſſent le ſens, ou qui le rendent incertain : le Lecteur voudra bien corriger le reſte de lui-même, & ſuppléer la ponctuation dans les endroits où, quoique vicieuſe, elle ne cauſe aucune obſcurité. Ce ſeroit faire tort à ſes lumieres, que de l'avertir qu'il faut lire, par exemple, *être*, au lieu de *ctre*, *offrent*, au lieu de *offtent*, & autres mots de cette nature. Cependant, pour ne rien laiſſer à deſirer aux Lecteurs les plus ſcrupuleux, j'ai placé à la fin de chaque Volume les fautes de cette eſpece, réunies en groupe, pour qu'elles prennent moins de place : de même, pour diminuer le volume de cet *Errata*, au lieu de préſenter, comme c'eſt l'uſage, l'endroit défectueux, je le donne ſimplement corrigé, & le plus ſouvent avec le mot qui précéde & celui qui ſuit.

Je ne dis rien des fautes qui touchent au fond de l'Ouvrage. Dans deux cens ans, quand les Langues *Zende* & *Pehlvie* ſeront devenues en Europe familieres aux Sçavans, on pourra, en rectifiant les endroits où je me ſerai trompé, donner une Traduction plus exacte du *Zend-Aveſta* ; & ſi ce que je dis ici, excitant l'émulation, avance le terme que je viens de fixer, mes fautes m'auront conduit au but que je me ſuis propoſé.

Voici l'Orthographe que j'ai tâché de ſuivre dans les noms propres Orientaux, & dans les Textes Perſans ou autres que j'ai donnés en caracteres Européens. J'exprime le *t* à trois points des Arabes par *ths* ; leurs *ſoad*, *zoad*, par *ss*, *zz* ; leurs *toé*, *zoé*, par *tt*, *zz* ; leur *aïn* par *aa*, *ee &c*, allongeant le ſon de la voyelle pour rendre la prononciation gutturale ; leur *kof* par *k* ou *c*, ainſi que le *kaf* ; & le *ghain* par *gh*.

Lorſque pluſieurs mots ſervant à en compoſer un, ſe ſuivent ſans être en régime, comme *Ssad der*, les *cent Portes*, *No rouz*, *nouveau jour*, je les ſépare, ſans tiret. Je lie par un tiret, ceux qui ſont en régime, tels que *Viraf-namah*, *Hiſtoire de Viraf*, *Gueti-kherid*, *il a acheté le Monde* : mais je crois devoir avertir qu'il n'y a rien de plus défectueux que ces lectures de mots Orientaux en caracteres Européens, parce qu'elles ſuivent ordinairement la prononciation de celui qui écrit ces mots.

En général, quand on ſe verra arrêté par un ſens louche ou par quelque contradiction, on fera bien de conſulter l'*Errata*.

TOME PREMIER, PREMIERE PARTIE.

Diſcours Préliminaire ou Introduction.

1°. Ce morceau, ſuppoſé que le *Zend-Aveſta* eut paru en un Volume, comme l'annonçoit le *Proſpectus*, ne devoit avoir que 60 à 80 pages; je l'avois en conſéquence intitulé *Diſcours Préliminaire.* Les N°s. I. &c. V. marquoient les diviſions de ce Diſcours; j'ai été obligé de les conſerver, parce qu'ils ſe trouvoient citées dans la ſeconde Partie du premier Volume, imprimée avant que j'euſſe mis la premiere en ordre : voilà le nœud de la diſtribution ſinguliere du premier Volume.

2°. Toutes les piéces citées dans mon Voyage ſont en Original dans un Recueil Oriental aſſez conſidérable, qui fait partie de mes Manuſcrits.

P. 5, l. 21, *défricher;* liſ. *déchifrer.* -p. 10, l. 4, liſ. *argent. Cette.* l. 38, liſ. *Compagnie; M.* - p. 11, l. 11, liſ. *le 24 Février.* l. 25, liſ. *la lançoient* - p. 13, l. 33, liſ. *connoît peu.* - p. 17, l. 25, liſ. *ce fonds.* l. 36, liſ. *humiliant, cet.* - p. 21, lig. 7. liſ. *paroiſſoient.* - p. 23, l. 34, liſ. *garni.* - p. 24, l. 17, liſ. *dans ſa maiſon.* -p. 25, l. 8. liſ. *venois de faire.* - p. 28, l. 13, liſ. *Pondichery, où la.* - p. 30, l. 25, liſ. *le pied, il reprend.* - p. 33, l. 6, liſ. *premiere; ce qui me.* - p. 40, l. 5, liſ. *ſoumis à un premier.* l. 31, liſ. *Zends.* - p. 47, l. 34, liſ. *Argamaſſe.* - p. 49, l. 26, liſ. *Eltchi (l'Envoyé.* - p. 50, l. 27, liſ. *Moſtahafezan ttourk.* - p. 55, l. 14, liſ. *Palanquin que j'avois laiſſé à la loge Fr. en quittant Caſſembazar.* - p. 60, l. 20, *Gange, qui*; ôtez la virgule. - p. 62, l. 7, liſ. *Kabhepour.* -p. 69, l. 18, liſ. *Barkandazs.* - p. 73, l. 2, liſ. *au tour.* -p. 74, l. 10, *de Jagrenat*, ajoutez : *Il ne faut pas croire au reſte que ces ravages, dans les pays chauds, préſentent quelque choſe d'auſſi effrayant que dans nos contrées. Une armée met une Ville au pillage, brûle les maiſons, c'eſt-à-dire, ſur trois ou quatre en plâtre, mille paillotes qui coutent un écu ou deux à conſtruire. Comme les expéditions ſe font dans la belle ſaiſon, les habitans de ces cabanes ſe retirent dans les forêts, emportant avec eux leur lit qui conſiſte dans une nate, un vaſe ou deux de cuivre qui leur ſervent de gobelets. Le riz & les lentilles ſe cuiſent dans des panelles de terre qui coûtent un peça ou deux, & qui ſe trouvent dans tous les marchés. Les hardes, comme l'on ſçait, n'augmentent pas beaucoup le bagage; & ſouvent ils vont à quelques lieues de là fonder une nouvelle Ville ou Aldée, auſſi aiſée à détruire & avec auſſi peu de dommage que la premiere.* l. 22, liſ. *un à un du reſte de la Preſqu'iſle.* - p. 75, l. 2, *le Rajah, eſt*, ôtez la virg. l. 12, liſ. *compoſée.* l. 22, liſ. *ruine de Schandernagor.* -p. 76, l. 10, liſ *Maaladda. Nous*, l. 12, liſ. *Moullahs.* - p. 77, l. 5, liſ. *idée, & il voulut.* l. 38, liſ. *& nous rendîmes.* -p. 89, l. 3, *tchoki, & étang*, ôtez la virg. l. 25, liſ. *par l'eau, il paroît.* - p. 92, l. 19, liſ. *Kaſibouga.* l. 22, liſ. *Kaïta.* -p. 93, l. 22, liſ. *le 20.* - p. 94, l. 24, liſ. *fit ſur.* - p. 95, l. 13, liſ. *me mettront.* -p. 98, l. 24, liſ. *accompagnées.* -p. 101, l. 3, liſ. *Ferenguidipa*, l. 8, liſ. *guéable.* l. 21, liſ. *Allour*, l. 24, liſ. *Mouci, &.* - p. 102, l. 16, liſ. *cette Aldée.* -p. 104, l. 2, liſ. *les fatigues que je venois d'eſſuyer.* l. 37, ôtez *auſſi.* - p. 107, l. 33, liſ. *pouſſent l'eau avec force.* - p. 108, l. 24, liſ. *juriſdiction ſur toute la Côte.* - p. 109, l. 6, liſ. *ouverture ou porte.* - p. 113, l. 32, liſ. *familles de perdues.* p. 117, l. 35, liſ. *procure.* -p. 121, l. 33, liſ. *Capitaine; & celui-ci.* -p. 122, l. 38, liſ. *Romains, des.* -p. 123, l. 30, liſ. 3°. *le Langage de Goa.* 4°. *Le Ma-*

raſte. - p. 124, l. 1, liſ. *juſqu'à Ganjam.* - p. 130, l. 26, liſ. *c'eſt-à-dire, une.* - p. 131, l. 24, liſ. *Kanſerkora; de Ciapnek.* - p. 134, l. 31, liſ. *faites.* p. 137, l. 4, liſ. *Riviere de Neliceram.* l. 34, liſ. *Brouma (Brahma).* - p. 139, l. 9, liſ. *en dédommagement.* l. 38, liſ. *Kandanate, l'Archevêque.* - p. 140, l. 1, liſ. *Goa, deſcendant.* l. 25, liſ. *l'autre, le nombre.* l. 40, liſ. *Mozaekika-ghât.* l. 44, liſ. *Beſalika-ghât.* - p. 144, l. 25, liſ. *Angloiſe).* en marge l. 5, liſ. *imprimée.* l. 11, liſ. *p. 15. 16.* - p. 148, l. 25, liſ. *douanier, ont.* - p. 149, l. 15. liſ. *auparavant contre.* - p. 150, l. 31, liſ. *ſes forces.* - p. 152, l. 13, liſ. *fût en Hollandois.* l. 27, ôtez *gros.* - p. 154, l. 24, liſ. *inconnues en Europe.* - p. 157, l. 29, ôtez la virg. après *Moundoukarens.* - p. 158, l. 12, liſ. *emporterent.* - p. 159, l. 15, liſ. *c'eſt-à-dire Malâbar de la Côte de Coromandel.* - p. 160, l. 4, liſ. *Contenant les Actes d'un Concile de Cranganor.* - p. 165, l. 7, liſ. *ruinée, n'étoit.* - p. 166, l. 14, liſ. *Areopagite.* l. 19, liſ. *Baroep (ou.* l. 26, liſ. T*homas; celle.* l. 36, liſ. *te benedixit.* - p. 167, l. 1, liſ. *Ancien. Les.* l. 2, liſ. *Urfa (Edeſſe).* l. 20, liſ. *emſchamilio,* - p. 168, l. 36, liſ. *heure, l'Aldée,* l. 38, ôtez *ſont*, mettez une virg. apr. *à droite.* - p. 169, l. 6, une virgule après *minutes.* - p. 170, l. 32, virg. apr. *Peroumal.* dern. lig. liſ. *ſiecles.* - p. 171, l. 33, liſ. *m'avoit faite.* - p. 172, l. 19, *ejouttou, (le,* ôtez la virg. - p. 173, l. 23, liſ. *Kenikams.* l. 29, liſ. *fanons qui paroiſſent d'argent.* - p. 174, l. 11, virg. apr. *Chrétiens.* - p. 175, l. 9, une virg. apr. *Caſtes,* l. 32, *Birvi,* liſ. *Eirvi,* - p. 176, l. 31, liſ. (+) *Les hommes.* - p. 178, l. 11, une virg. apr. *éléphant.* l. 13, liſ. *onziéme Signe.* l. 14, liſ. *jour noomi.* l. 15, liſ. *Magarmas (Décembre).* l. 28, une virg. apr. *Padeſchahi.* - p. 179. l. 25, liſ. *Barkombayes.* - p. 182, l. 39, liſ. *remplie.* - p. 183, l. 1, après *remettre* ôtez la virg. l. 4, après *reconnoiſſoit*, ôtez la virg. - p. 185, l. 20, un crochet après *ont brûlée,* - p. 186, l. 5, un crochet av. *le ſiége.* l. 9, liſ. *du Malabar.* l. 22, un crochet après *azyme.* - p. 189, l. 33, une virg. ap. *Ipika.* - p. 190, l. 5, *chez les Malabars,* ajoutez *Chrétiens.* l. 13, liſ. *aucune* - p. 199, l. 16 (& ailleurs,) liſ. *Guingueli.* l. 29, liſ. *Naguinkoté.* l. 31 (& aill.) liſ. *Baindour.* l. 33, une virg. après *viſavis.* l. 35 & (aill.) liſ. *Surour.* l. 37, liſ. *Patekoi.* - p. 201, l. 22 (& aill.) liſ. *Anjidive.* p. 202, dern. lig. effacez *à l'Eſt Nord-Eſt.* - p. 205, l. 19, une virg. après *Alcaſſou.* - p. 206, l. 36, liſ. *des quatre premiers Officiers.* - p. 207, dern. l. liſ. *terre à l'égard des Officiers d'Europe.* - p. 209. l. 20, liſ. *Bitchouli.* - p. 210, l. 9, liſ. *après lequel, le bras qui en baigne les murs, ſe diviſe.* l. 32, liſ. *paye tribut.* - p. 211, l. 21, liſ. *étoient morts en* 1758. l. 23, liſ. *qui alors étoit.* l. 26, liſ. *neveu ſans emploi en 1758.* - p. 212, l. 17, liſ. *Monguipatan.* - p. 216, l. 9, liſ. *Eſt & Oueſt.* l. 28, une virg. apr. *cheval.* - p. 220, l. 28, liſ. *invités.* - p. 223, l. 8, liſ. *de l'étang.* p. 224. l. 4, liſ. *Chombor.* - p. 227, l. 35, liſ. *journées de là.* - p. 231, l. 4, liſ. *dans l'Eſt Nord-Eſt.* l. 34, ôtez la virg. av. *Toka.* - p. 234, l. 5, liſ. *ne ſont.* - p. 237, l. 37, 38, mettez *file* au lieu de *rang.* - p. 239, l. 23, liſ. *porte.* l. 26, liſ. *Rama... Ses Schoupdars.* - p. 243, l. 19, une virg. apr. *le mur,* l. 31, liſ. *le treiziéme, Gangam Ram & ſa femme.* - p. 247, l. 26, liſ. *accompagnés.* - p. 248, l. 18, *deux cannes,* liſ. *deux colonnes.* - p. 251, en marge, l. 9, liſ. *Original Angl.* - p. 252, l. 29, liſ. *Sakré.* - p. 253, l. 16, liſ. *quatre cannes.* - p. 259, l. 34, liſ. *au-delà, environ quatre coſſes avant. Taraf ad fait une grande Vallée qui commence en-deçà de Tchandor.* - p. 260, l. 4, liſ. *Plant.* l. 25, liſ. *coule le Naddi.* l. 31, liſ. *eſt Pipelpara.* - p. 264, l. 27, liſ. *indépendants.* av. dern. l. liſ. *Viſir, ſous le nom de Monaem khan*, 7°. à la fin de la dern. l ôtez *fils ſon.* p. 265, l. 15, liſ. 26°. *Mir Hafez eddin Ahmed khan, fils de Maaïn eudin khan;* en marge, l. 6. liſ. *dans le quatorziéme ſiécle.* - p. 268, l. 44, liſ. *Saadat khan.* - p. 269, l. 29, liſ. *il y a plus de quatre cens ans.* - p. 270, l. 20, un crochet après *Miniſtre.* - p. 271, l. 10, liſ. *eul khelafeh.* - p. 272, l. 10, liſ. *nom de Kehrki.* - p. 274, l. 31, liſ. *de Nizam): ſix ans.* - après la l. 43, mettez à ligne. 62°.

Djehanbakht, la même année, à Dehly, après que Schah Djehan eut été détrôné par les Marates.

Aali goher, pere de Djehanbakht & fils d'Aalemguir, nommé Schahzadeh & Schah Aalem, dans la Province d'Elahbad. Voy. *l'Ouvrage de M. Dow qui a pour titre : The Hiſtory af Hindouſtan, from the earlieſt account of time to the death of Akbar, tranſlated from the perſian of Mohammed caſim feriſchta, togheter with à Diſſertation concerning the Religion and Philoſophy of the Bramins. 1768, deux vol. in-4°.).* - p. 277, l. 35. liſ. *ne fuſſent.* - p. 290, l. 31, liſ. *laks.* - p. 293, l. 10, liſ. *cinquieme frere.* - p. 296, dern. l. liſ. *de Cambaye.* - p. 299, l. 9, liſ. *qui eſt à,* - p. 312, (& ailleurs), l. 22, liſ. *M. Price.* - p. 316, l. 34, une virg. après *maître.* - p, 317, l. 22., liſ. *empêchoient (ſoit diſant) d'achever.* - p. 320, en marge, l. 10, liſ. 16-19. - p. 321. l. 16. liſ. *d'un côté.* - p. 322, l. 21, liſ. *termina.* - p. 323, l. 2, liſ. *une copie du Vendidad Zend, accompagnée de la traduction Pehlvie.* - p. 324, l. 8, liſ. *ſiecles, les trois Mobeds de Sandjan, & leurs ſucceſſeurs... ainſi que les Mobeds de Surate.* - p, 326. l. 29, liſ. *le Feroüeſchi Pehlvi.* - p. 330, l. 31, *le 30 Mars*, ajoutez, *& le 4 Avril ſuivant, écrivant par la Caravane à M. le Comte de Caylus & à M. l'Abbé Barthelemy, je marquai à ces Sçavans que javois achevé la traduction du premier Fargard du Vendidad.* - p. 334, l. 18, liſ. *me le mit ſur* - p. 338, l. 19, liſ. *du Barzou-namah.* - p. 341, dern. l. liſ. *Schampa.* - p. 345, l. 29, *& ils n'ont.... incapables ;* mettez cette phraſe à la fin de la p. après *attendent.* -p. *349*, l. *36*, liſ. *avec une très-modique compenſation.* - p. 355, l. 6, liſ. *ſous le ſol.* l. 34, liſ. *qui lui donne.* - p. 369, l. 3, liſ. *fond.* - p. 372. l. 6, liſ. *païs.* - p. 376, l. 18, liſ. *le chemin dans les Nelis.* - p. 380, l. 18, liſ. *de Tarapour.* - p. 382, l. 1, un point après *gueable*, une virgule après *minutes.* l. 20, la *note marg.* a rapport à *Ponin.* - p. 385. l. 16, une virg. après *Carlin.* - p. 387, l. 27, liſ. *Europe, d'avances en maçonnerie.* - p. 388, l. 11, liſ. *ces colonnes.* l. 19, liſ. *du veſtibule (8) eſt de cinq cannes.* l. 20, effacez *eſt de cinq cannes.* - p. 389, l. 7, liſ. *à ſa droite.* - p. 391, l. 35, liſ. *coin* (8), *on voit.* - p. 393, en marge, l. 6, liſ. cccxcij. - p. 394, l. 27, une virg. après *tournant.* - p. 399, l. 11, liſ. *lettres, adroite, de quatre lignes.* - p. 400, l. 5, liſ. *approchante de celle.* l. 11, liſ. *pagne.* en marge, l. 5, liſ. * *Pl.* l. 7, liſ. * *Pl.* - p. 402, en marge, l. 5, ôtés *ci-d. p. cccc.* l. 6, liſ. *ci-d. p. cccc.* - p. 407, l. 33, liſ. *une gallerie large environ de deux cannes & demie, & ſoutenue* ; en marge. l. 10, liſ. * Pl. - p. 410, l. 17, liſ. *au-dedans de cette ſalle.* - p. 413, l. 10, liſ. *inſcription, le bas.* - p. 414, l. 16, liſ. *Moïli.* - p. 415, l. 28, liſ. *mantegue.* - p. 416, l. 15, liſ. *éloigné.* l. 22, liſ. *d'eau. Ce coco.* l. 24, liſ. *le ſecond trou du coco.* - p. 419. l. 37, liſ. *canne, trois quarts.* - p. 422. l. 34, une virg. après *figures.* p. 423, l. 14, liſ. *une canne, figures aux coins (b), au-deſſus.* - p. 428. l. 36, liſ. *Nérengueſtan.* - p. 429, l. 33, *l'Inde, toutes les pieces citées dans cette relation.* - p. 430, l. 4, liſ. *de monnoies* ; en marge, l. 5, liſ. *ces feuilles.* - p. 439, l. 35, liſ. *des découvertes.* l. 36, liſ. *tendant à prouver que les Chinois ſont une Colonie Egyptienne.* - p. 445, l. 39, liſ. 33°, 52'. l. 41, *variation*, 17°. - p. 448. l. 25, liſ. *liées avec des cercles.* l. 32, liſ. *Nord, à quelque.* - p. 450, l. 15, liſ. *voyions.* - p. 459, l. 1, *Auteur*, ajoutez, (*Tched dew dadi filius*). l. 30, liſ. *des Docteurs riches.* - p. 461, l. 37, liſ. *Mahabarat.* - p. 465, l. 30, liſ. *de bouë, d'ou perçoient,* - p. 470, l. 21, liſ. *à Waux-hall*, l. 26, liſ. *Shakeſpeare.* - p. 471, l. 7, 10, liſ. *Bagnio.* - p. 472, l. 32, liſ. *enfoncement, ſur le côté. Ce.* av. dern. l. liſ. *bien, dans les Cuiſines, nous montrer.* - p. 480, l. 21, liſ. *Vadjs, Nérengs.* - p. 487, l. 25, liſ. *des principaux Mſſ. le Vendidad Sâdé, les Ieſchts Sâdés, le Si rouzé, le Boundeheſch, &c. J'ai de plus.* - p. 490, l. 5, liſ. *ces deux Beits ſont rapportés en caracteres Perſans à la p. 278 du même ouvrage de M. Hyde ; ils ſont tirés.* - p. 492, l. 34, liſ. *zoudi kardan.* - p. 494, mettez au bas de la page la

note ſuivante qui répond à la l. 28. *Thomas Hyde*, diſent les Auteurs Anglois de l'Hiſtoire Univerſelle, *propoſed tothe World the publishing a correct edition of it with a latine tranſlation; but meeting with no encouragement to undertake ſo laborious and expenſive a Work, the World has ben deprived of the ſight of this great curioſité. Univerſ. Hiſtory.* vol. *2.p. 216.* - p. 497. l. 33, une virg. après *éditeur* - p. 502. Faiſant la revuë de mes papiers tandis qu'on imprimoit la Table des Matieres, j'y ai trouvé une note, écrite quinze jours après mon arrivée à Paris, & que je crois devoir placer ici : elle a rapport à la l. 20.

« *M. le Comte de Maurepas & M. le Comte de Caylus me dirent, il y a quelques jours, qu'ils croyoient que M. l'Abbé Sevin avoit apporté de Conſtantinople un manuſcrit de Zoroaſtre. Avant mon départ pour l'Inde, perſonne ne m'avoit parlé de ce manuſcrit. Les Anglois à Londres ni à Oxford ne m'en ont pas touché le mot: Voici ce que j'ai fait pour m'aſſurer du fait.*

» *D'abord, j'ai parcouru avec M. Bejot, Garde des Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi, le Catalogue imprimé des Manuſcrits Perſans, Indiens & Arabes, qui traitent de la Théologie. Je n'y ai rien trouvé en ancien Perſan, ni qui ait pour premier objet la Religion de Zoroaſtre. M. de Boſe, dans la Relation du Voyage Littéraire de M. l'Abbé Sevin, parlant des Manuſcrits apportés par cet Académicien (Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. T. VII. Hiſtoire, p. 342), releve beaucoup un ouvrage traduit, vers le 12ᵉ. ſiecle, par Eboul, Précepteur du Roi de Perſe, & qui traite du Magiſme profeſſé par les Perſes avant la naiſſance de Zoroaſtre. J'ai encore examiné dans le même Catalogue tous les articles d'Aboul; il ne s'en trouve aucun qui réponde au Manuſcrit apporté par M. l'Abbé Sevin. Où eſt donc ce manuſcrit? & quand il exiſteroit, il ne pourroit paſſer pour un ouvrage de Zoroaſtre.*

» *Pour ne laiſſer aucun doute ſur ce ſujet, de l'avis de MM. Caperonnier & Bejot, j'ai prié M. Lefevre, Secrétaire de la Bibliotheque du Roi, de me communiquer les Catalogues manuſcrits de M. l'Abbé Sevin. Il a eu pour moi cette complaiſance, & m'a obligeamment permis de prendre lecture des lettres que MM. Sevin & Fourmont ont écrites de Conſtantinople à M. le Comte de Maurepas, Miniſtre d'Etat, & à M. l'Abbé Bignon. J'ai encore parcouru les Catalogues de MM. Icard & de Maillet, & quelques états de livres envoyés par M. le Marquis de Villeneuve, Ambaſſadeur de France à la Porte. Je n'ai vu dans ces papiers aucune trace de Manuſcrits de Zoroaſtre. A la fin d'une liſte de Livres achetés en Perſe & à Baſſora, & envoyés par M. Otter, j'ai vu un in-folio & deux in-quarto Sabéens. Ce que j'avance eſt certain & peut ſe vérifier par les pieces originales qui ſe trouvent au Secrétariat de la Bibliotheque. M. Otter n'a pas apporté d'autres manuſcrits en langues inconnues; il ne peut pas par conſéquent avoir commencé la traduction d'un manuſcrit de Zoroaſtre, n'y ayant alors en France aucun Livre de ce genre : & même, s'il avoit été en état de traduire les Manuſcrits Sabéens, qu'il avoit envoyés par les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, il en auroit au moins donné la notice, ce qu'il n'a pas fait. Il eſt je crois prouvé que MM. Sevin & Otter n'ont ni apporté, ni connu les ouvrages de Zoroaſtre. Ce 29 Mars 1762.* »

Le manuſcrit d'Eboul, apporté par l'Abbé Sevin, eſt vrai-ſemblablement l'Anwar Sohely, dont on peut voir la Notice dans d'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 118, 456.

Peut-être encore eſt-ce l'article Pazend *de la Bibliotheque Orientale de d'Herbelot, qui a fait croire que la Bibliotheque du Roi poſſédoit un Manuſcrit de Zoroaſtre. Voici ce que porte la fin de cet article* (p. 701.) « *On ne trouve que très-difficilement des exemplaires des anciens Livres des Mages (le Zend, le Pazend, & le Veſta), parce qu'il y en a peu, & que les Ghebres les gardent très-ſoigneuſement entre eux, & ne les communiquent point aux Etrangers. Ils ſont écrits en vieux Perſan, & on n'a vu juſqu'à préſent en Europe qu'un Dic-*

» *tionnaire qui en explique les mots en Perſan moderne, lequel doit être dans la Bi-*
» *bliotheque du Roi.*

D'Herbelot n'indique pas plus poſitivement ce Dictionnaire, & on a vu cidevant, (p. 501.) le P. Le Quien, aſſurer à M. Hyde qu'il n'y avoit de ſon tems, (en 1701), à Paris, aucun manuſcrit dans les caracteres qui paroiſſoient dans ſon ouvrage. Le Dictionnaire en queſtion devoit donc être écrit en Perſan moderne. En examinant tous les manuſcrits Perſans de la Bibl. du R., j'y ai trouvé un Dictionnaire Perſan, (ci-ap. T. I. 1. P. p. 532, & Catal. de la Bibl. du R. Mſſ. Perſ. p. 274, n°. 187) diviſé en cinq portes ou parties. La premiere renferme les mots Perſans; la ſeconde, de petites phraſes, ou des façons de parler relevées ou difficiles & anciennes, expliquées en termes modernes & ordinaires; la troiſieme, pluſieurs expreſſions où ſe trouve le Kof; la quatrieme eſt de cinq feuilles, & formée de mots annoncés comme tirés du livre Zend, Pazend, Veſta (Dar tchaharom moſchtamel aſt bar Loghat Ketab Zend o Pazend o Veſta; la cinquieme préſente des mots étrangers, comme Indiens, Guilaniens, Grecs, &c. La quatrieme partie de ce Dictionnaire ſeroit-elle l'ouvrage dont parle d'Herbelot: je l'ai lue: j'y ai trouvé des mots Pazends, Pehlvis & Parſis, mais aucune expreſſion Zende.

Appendix.

- p. 503, l. 16, liſ. 403. 451. - p. 505, dern. l. liſ. *manous; le reſte coupé.* - p. 506, av. dern. l. liſ. *côtés ſont des.* - p. 512, l. 13, liſ. *djolous (un.* - p. 516, l. 12, liſ. *Mobarek.* l. 24, liſ. *lemguir ſani*, - p. 518 av. dern. l. liſ. *al Sultan al Sultanaïn.* - p. 525, lig. 15, liſ. *blanche, & très-odoriférante.* - p. 531, l. 14-16. liſ. *Zends) le Ravaët de Kamdin fils de Schapour, de Barotch, lequel traite, entre autres choſes, du feu Behram; ſuivi de deux morceaux, l'un ſur Djemſchid, l'autre ſur l'origine de la célébration du Gâhanbar.* - p. 533. l. 12. liſ. *Dehli (Ekhbarat.* - p. 534, l. 15, liſ. *lettres, indiqués par*, l. 23, liſ. *Mirat al.* l. 31, liſ. *kitab dar.* - p. 536, l. 30. liſ. *Tchengrenghâtch*, en marge, l. 11, liſ. *Petis de.* - p. 538, dern. l liſ. *namah, c'eſt-à-dire, livre.* p. 541, l. 4, liſ. *Samskretan, & le Feroueſchi Pehlvi.* l. 18. liſ. *Timour-namah.*

TOME PREMIER, SECONDE PARTIE.

Notices des Manuſcrits &c.

P. 3, l. 21, liſ. *la voici: Rouz ferrokh menïou Arſchesvang mah mobarek Meher ſal avariek hazar o pendjah az ſchahan ſchah Iezdeguerd ſcheheriar Saſan tohkmé in Ketab Djed dew dad tamam ſchod: c'eſt-à-dire, le jour heureux du céleſte Archeſevang*, &c. - p. 6, l. 1, liſ. *Dahman.* - p. 9, l. 11, liſ. *Rouſtoum Manek.* - p. 10, l. 35, liſ. *purs très-connus (les huit pehrs du jour); neuf, des neuf trous*, - p. 18, l. 5, liſ. *Heſar.* - p. 19, l. 9, liſ. *Ieſcht Pehlvi.* - p. 23, l. 3. liſ. *la priere du repas.* l. 14, liſ. *du plan de l'Arvis-gâh. Voici l'explication de ce plan qui répond à la p. 570, du T. II. Pl. XIII. n°. VI. 1, place où ſe tient le Djouti, le viſage tourné au Midi. 2, pierre ſur laquelle ſont les vaſes. 3, Ateſchdan. 4, pierre ſur laquelle ſont trois morceaux de racine d'arbre & trois d'odeurs. 5, lieux où ſe tiennent le Djouti & le Raſpi, le viſage en face l'un de l'autre. 6, lieu où ſe tient le Djouti, le viſage au Sud.* Sur la Pl à côté du N°. VI. liſ. *p. 570. & I. 2. P. N. 23.* - p. 26, av. dern. l. liſ. 349). - p. 27, l. 4, liſ. *c'eſt pécher.* - p. 28, l. 16, liſ *c'eſt pécher.* l. 24, *hozathétem boun hed*, mettez deſſous, *commencez à engendrer heureuſement.* - p. 29. l. 29, liſ. *l'Aſergan de Meher.* - p. 39. l. 4, liſ. *ſchah*, & *habitant..... Manek, ou le Tchengah ſchah dont parle le gr. Ravaët*, p. 568.

Sommaires & Titres &c.

J'ai mis en Italique ce que je crois propre à ſervir de titre géné-

ral pour chaque article ; le reſte forme les Sommaires : & quand ce qui ſuit l'Italique n'en eſt pas ſéparé par un tiret, c'eſt ordinairement que la matiere y eſt analogue à celle de l'Italique, en eſt l'extenſion ou l'explication.

- p. 47. l. 20, liſ. *évenement*; *il avoit auparavant annoncé ſa Loi dans l'Iran, à Urmi ſa patrie, ſelon l'Ordre d'Ormuzd.* - p. 48, l. 18, liſ. *du Prêtre Parſe Officiant* - p. 49, l. 1, liſ. *Origin. Z. p. 3, l. 10-6, l. 2. p. 9, l. 9 - 13, l. 8,* (*c'eſt-à-dire, original Zend, page trois, ligne dix, juſqu'à la page ſix, ligne deux, & page neuf, ligne neuf juſqu'à la page treize, ligne huit, & ainſi dans la ſuite*). P. 50, l. 7, liſ. l. 15-16, *c'eſt-à-dire, ligne quinze & ſeize, & ainſi dans la ſuite, quand le mot lig. ne ſe trouve pas après le chiffre qui eſt au bout du tiret*). l. 33, liſ. *par le miniſtere des Génies.* - p. 52. l. 24, liſ. *pour lui les Amſchaſpands.* - p. 55, l. 7. liſ. *lig. 5-395, lig. 4.* - p. 70. l. 7, liſ. *Officiant, appelle au.* l. 17, liſ. *p. 120, 122.* - p. 62, l. 13, liſ. *Schahriver.* - 66, l. 12, liſ. *regardés.* - p. 69, l. 19. liſ. *Aſchmogh.* - p. 81, l. 20, liſ. *hommes, qu'il appelle.* - p. 82, l. 23, liſ. *parties, néceſſaire.* - p. 87, l. 12, une virg. après *célebres.* - p. 88, l. 34, liſ. *des Parſes.* - p. 89. l. 36, liſ. *vie & pour.* - p. 92, l. 25, liſ. *ame; cauſe de la mort de l'homme.* - p. 95, l. 4, liſ. *Soleil & demeure.* - p. 95, l. 36, liſ. *Djouti, le Hom.* - p. 98, l. 33, liſ. *Feroüeſchi. Quand.* - p. 103. l. 14, liſ. *Aſchtâd occupe une.* - p. 108, l. 28, liſ. *du Zaré Ferakh khand, des trois grands Zarés de Sour, le Pouti, le Kamroud, & le Djahboun.* - p. 109, l. 19, liſ. *d'une partie de ces enfans.* - p. 110, l. 14, liſ. *a chargés de.* - p. 111, l. 3, liſ. *montagne, à queue, des Arabes.* - p. 116, l. 28, liſ. *ſi ſchoé.*

Vie de Zoroaſtre.

P. 3, l. 12, liſ. *s'exprimer* (1). *Bochart.* - p. 4, l. 21, liſ. *Epeôſchô & de Samehé, mauvais.* - p. 6, l. 13, liſ. *un tiſſu de traits merveilleux, de prodiges &.* l. 20, liſ. *quelques-uns de ces traits.* - p. 7, l. 6, liſ. *génies.* - p. 8, l. 28, liſ. *ſelon la priere.* - p. 9, l. 4, liſ. *Sapetman* (1). *Dans.* - p. 10, l. 35, liſ. *cité dans le,* - p. 14, l. 4, (& aill.) liſ. *Enghréméniosch.* - p. 19, l. 26, liſ. *Ormuzd. Il y revint après*; en marge apr. la l. 6, liſ. *Ci-ap. T. II. p. 419.* - p. 21, en marge, l. 7, liſ. *Farhang.* p. 33, l. 25, liſ. *Methskal.* - p. 34, l. 5, liſ. *laiſſer.* - p. 40, l. 28, liſ. *d'airain.* - p. 41, l. 23, liſ. *érigea un Dadgah ſur le mont Revand,* (*au feu Bourzin*) *un des trois feux.... les livres Pehlvis.* - p. 44, dern. l. liſ. *Freſchoſter,* (*Pere*) *de.* - p. 45, l. 1, liſ. *Djamaſp,* (*oncle*) *de.* l. 20, liſ. *d'un des enfans que Zoroaſtre avoit eus de ſa ſeconde femme.* - p. 46, l. 16, liſ. *Zoroaſtre: enſuite ſe fera.* l. 26, liſ. *Ké Khoſro*; en marge, dern. l. liſ. *p. 321.* - p 47, av. dern. l. liſ. *Perſans, que ce Docteur cite ailleurs* (*p. 332*), *diſent.* - p. 49, l. 25, liſ. *deux années entieres.* - p. 52, l. 24, liſ. *dans l'Irman, qui eſt repréſenté comme la deſirant ardamment, à Urmi, ſa Patrie, ſelon.* l. 31, liſ. *Zoroaſtre. & même la porte 36 du Sad der Boun-deheſch, dit formellement qu'il revint dans l'Iran-vedj, après avoir annoncé ſa Loi à Guſtaſp*; en marge mett. *id. c. 3,* devant *80000 Sages;* &, *ci-d. Notices, p. 37,* devant *La Porte 36*[e]. *du Sad der.* - p. 55, l. 9-13, corrigez ſur le texte, ci-ap. T. II. p. 180. - p. 60, l. 18, liſ. *XI. Je ſuppoſe.* - p. 64, l. 35, liſ. *la ſuppoſition, du moins pour une partie, eſt antérieure.* - p. 65, en marge, liſ. *ci-apr. T. I. 2. P. p. 324, T. II. p. 157.* - p. 66, l. 31, liſ. *ſi ce n'eſt par une Loi?* . - p. 67, l. 35, liſ. *par ce Monarque.*

Vendidâd Sâdé.

Pour ne pas trop groſſir cet *Errata*, je ne releve pas les choſes

qui ſe devinent ; par exemple , des noms propres qui ſont écrits exactement dans le reſte de l'Ouvrage ou à la Table des Matieres, comme *Ormuſd* au lieu d'*Ormuzd* &c.

- P. 84, l. 7 (& aill.). liſ. *Tchengréghâtchahs*. - p. 86, l. 32, liſ. *Khſchethréïâo*. - p. 87, l. 2, liſ. *l'être à) l'homme*. - p. 92, l. 5, liſ. *la (nouvelle*. - p. 95, l. 19, liſ. (*la racine d'*)*arbre*. l. 20, liſ. *Chef de toutes les Provinces*. - p. 96, l. 5, liſ. *je prie le (Vendidad)*. - p. 97, l. 25, 26, liſ. *Avec ce Barſom, je prie ce Zour, cet Evanguin pur & bien attaché, & je leur fais Ieſcht*. - p. 99, l. 8 & 12, liſ. *d'Ormuzd*,(*&*). - p. 106, l. 9. liſ. *à protéger* (*conſerver*) *pur*. - p. 110, l. 5 (& ailleurs), liſ. *qui vous boivent avec*. - p. 111, l. 16, mett. *Aveſta*, en car rom. - p. 113, l. 1, liſ. *ce Djé*, l. 10, 11, liſ. *l'excellente Aſcheſchingh... la pure...* l. 19, liſ. *ma priere à la nuée, à la pluie*. - p. 116, l. 36, liſ. *qui a paru*. - p. 117, mett. en marge, *ci-d. p. 66*, devant la l. 19. - p. 121, dern. l. liſ. *donne la 3e. la 4e..... la 10e*. - p. 123, l. 34, liſ. *Kheſchi*. - p. 125, *l*. 9, liſ. *tems, &c*. - p. 129. l. 23, ſelon la conſtruction, *ſaint*, *&c*. doit ſe rapporter à *Evanguin*. - p. 135, l. 16, liſ. *hommes purs & agiſſants*, l. 32, liſ. *Ormuzd, qui es ſaint*. - p. 140, l. 22, liſ. *agir* (*comme le deſire Ormuzd*). - p. 146, l. 30, un crochet après (2). - p. 147, en marge corrigez les deux citat. ſur les *Sommaires*, p. 51. - p. 148, l. 8, liſ. *je leur fais Izeſchné*. l. 18, liſ. *les corps & les ames* : en marge corrig. les deux citat. ſur les *Sommaires*. p. 51. - p. 150, l. 8, liſ. *le Zour* (2), *le crin, le hom*. l. 26, liſ *terre arroſées par les Zarés & ſurtout par celui qui au commencement ſe forma de l'eau répandue par Taſchter. Le Keſchvar Khounnerets* (- p. 151, av. dern. l. liſ. (1) Le même morceau ſe trouve à peu près dans l'*Izeſchné Zend-Samskretan, avec quelques différences, & pluſieurs phraſes tirées des Hâs préeédens, Mſſ. Zends &c. de la Bibl. du Roi, N. III. p. 107-113. l. 22*. - p. 152, av. dern. l. liſ. *Farvardians, Aſcheſchingh, Parvand*. - p. 153, l. 5, liſ. *la pure Aſcheſchingh*. p. 164, l. 27, mett. à la ligne. *Que Schahriver*, - p. 166, l. 12, liſ. *la l. 8*. - p. 167, l. 6, liſ. *d'Ormuzd, &*). - p. 171, l. 7, 8, liſ. *ô Ormuzd, intelligent, grand, étendu; dites*. l. 29, liſ. *que le corps de ce (Taureau) ſeroit* - p. 175, l. 14, liſ. *à ce qui ſe boit, &*. ou *donnez-moi ce qui ſe boit par Khordad, ce qui ſe mange par Amerdad*. - p. 180, l. 31, liſ. *péerédjeſaméedé*. - p. 181, l. 10, liſ. *Aſcheſchingh pure & ſainte*. l. 28, mettez en car. rom. *le Ciel eſt l'homme de la terre*. - p. 183. l. 12, liſ. *Monde, jouiſſe du bonheur après avoir vécu très-purement*. p. 184. l. 28, liſ. (2). *Véerieſtchâ. Le mot Var déſigne une ſource, dont l'eau raſſemblée forme un grand étang, une eſpece de mer, un canal qui paroit au loin. Le mot Var ſe dit auſſi des lieux qui renferment ces ſources*, l. 30, liſ. (2) *Taremtchâ hereéthïâo*. - p. 187, l. 13, liſ. *ordonnez Ormuzd. que*, - p. 188, l. 2, liſ. *ce dont vous m'avez parlé; que la pure Aſcheſchingh*. - p. 193, l. 1, liſ. *je lui accorderai*. - p. 194, l. 18, *plus grand &.... ſaintement*, peut s'entendre de Zoroaſtre. - p. 197, l. 22, liſ. *les choſes auxquelles je penſe (que je deſire) dans le Monde, je vous les demande, Ormuzd, vous relevant, parlant avec pureté*. l. 33. liſ. (2) *Ardjaſp, Roi du Touran, ci-d*. - p. 203. l. 24, liſ. *Juſtes*. * *j'adreſſe* ; & en marge, * *Nemeſtchâ*. - p. 206, l. 33, liſ. *meneſ peôorïô*. - p. 209, l. 32, ou, *que le pur Schahriver le protege*. - p 210. l. 20, liſ. (*au Gâh*). - p. 215, l. 1. liſ. *lieu & le Chef*. - p. 219, l. 9 (& aill.), liſ. *par lequel le Monde*. - p. 220, l. 28, liſ. *donné*) *la vie* (*animale*), - p. 221, l. 4, liſ. *l'habillement* (1) ; *ces*. - p. 224, l. 2, liſ. *de la grande Aſcheſchingh*. - p. 228, l. 11, liſ. *qui habite* (1) *un* ; & en bas en note, (1) *Ce Cardé peut ſe dire de Seroſch qui habite un même lieu avec Hom, ci-d. p.* 156 ; changez en conſéquence les nos. des notes. - p. 229, l. 15, liſ. *qui lui font du mal*, - p. 241, l. 22, liſ. *que la pure Aſchſchingh*. - p. 243, dern. l. liſ. *Guerriers, le ſeu Goſchaſp*. - p. 245, l. 9, liſ. *où eſt le crin ; enſuite*. - p. 246, l. 28, liſ.

bien

bien monté, peut parcourir en quarante jours. l. 31, liſ. nombre de) ſept. dern. l. liſ. neré berémenâé. -p. 247, l. 5, liſ. nombre de) dix mille. -p. 257, dern. l. liſ. tous les Setout-Ieſchts. -p. 258, l. 6, liſ. qu'elles ſoient. -p. 264. l. 28, liſ. p. 184, edit Amſt. 1711). Le -p. 266, l. 2, ou, grande (célebre) par ſes drapeaux. -p. 270, l. 8, liſ. que les autres (Empires, les quinze précédens); en marge, l. 1, liſ. Ieſcht. -p. 274, l. 8, liſ. de terre (y compris l'entourage). l. 29, liſ. les trois parties de terrein ſur leſquelles. -p. 278, l. 29, liſ. du climat ſitué au Sud de l'Iran proprement dit, cette phraſe. -p. 279, l. 21, liſ. la Loi, les paroles, -p. 281, l. 28, liſ. lequel y étoit. -p. 282, l. 21, 22, mett. gâm, au lieu de pas. -p. 283, l. 17, liſ. arbres (& ſurtout) des arbres. l. 26, liſ. le voit, & que les -p. 285, l. 27, liſ. doit payer, en compenſation, 500 derems, ou le poids en argent de 500 derems; ou bien ſon péché peſera 500 derems à la balance de Mithra, le quatrieme jour après la mort. La Traduction. Dern. l. liſ. Dirhem; & Chard. Voyag. T. II. p. 91; le Dirhem, ſelon ce Voyageur, eſt pris dans les Livres Perſans, pour un morceau d'argent de la valeur de trente deniers. -p. 286, l. 18. liſ.) du corps) de. -p. 289, av. dern. l. liſ. Eſchem & Egheteſch, les ſept. -p. 297, l. 24, liſ. peau) de cheval. -p. 298, l. 14, liſ. le cadavre dans un lieu tel). l. 19, liſ. du cadavre, le Daroudj). -p. 299, l. 1. liſ. cadavre, le Daroudj). -p. 301, l. 19, mett. (2) & (3) au lieu de (1) & (2). -p. 306, l. 8, liſ. nuits (2); & après la 35e. lig. mettez la n. ſuiv. (2) En hiver l'impureté ſe communique plus promptement & ſe diſſipe de même, ou le feu a plus de force, -p. 315, l. 13. liſ. frappé (regardé) comme. -p. 320, l. 29, liſ. deſſein (de porter) qui veut. -p. 322, l. 18, liſ. ſoit que ces grains (ces productions de la terre) ſoient -p. 323, l. 19, liſ. Si le (Médecin) -l. 30, ôtés (4). -p. 328, l. 11, ou Mazdéïeſnane, & ainſi dans la n. 3. -p. 331, l. 16, lig. morceaux, que l'on mette pour -p. 334, l. 10, liſ. peau) de cheval. -p. 335, en marg. mett. ci-d. p. 286, devant ſéparez le voleur &c. -p. 337. dern. l. liſ. Padoſchkar: c'eſt la. -p. 341, av. dern. l. liſ. du bois, de ces arbres. -p. 343, l. 34, liſ. de ſouillure, de contrainte en quelque ſorte, dont. -p. 344, l. 14, liſ. (pour chauffer les bains. -p. 345, l. 33, liſ. qui chauffe les vaſes. -p. 351, l. 22. liſ. le monde qui exiſte. -p. 353, av. dern. l. liſ. Planche XIII. n. 1. -p. 355, en marg. l. 3. liſ. XIII. n. 1. -p. 365, l. 18, liſ. exterminerez (le Daroudj) Neſoſch. -p. 366, l. 5, ôtez (4). l. 19, liſ. Dew (4) Eſchem. l. 20, liſ. Dew (5) Egheteſch. -p. 368, l. 20, liſ. Honovers. -p. 369, l. 21, liſ. (le Daroudj) Neſoſch, -de même, p. 370, l. 11, & 32. -p. 374, l. 27, liſ. ou (ſi) une couſine vient dern. l. du frere; peut-être, frere du pere, l'oncle, ou bien, l'article de l'oncle devoit être à la place de celui du fils, qui eſt répété inutilement, -p. 376, l. 27, liſ. le fils du fils. l. 34, les germes différens de celui de. -p. 378, av. dern. lig. liſ. Docteurs Parſes. -p. 381, l. 26, liſ. Peuple (2) prend. -p. 384, l. 3, liſ. ſi ce chien étant hors d'une maiſon, on le fait à deſſein tomber dans un trou ... (ſi on le jette à deſſein) d'un vaiſſeau. l. 29, liſ. dès que l' (un de ces chiens) eſt, -p. 385, l. 15, liſ. les troupeaux purs (2) (en les. & en not. avant la derniere l. mett. (2) Selon le Pehlvi, il éloigne le voleur & le loup; changez en conſéquence les n^os. des not. -p. 387, l. 16, liſ. celui (qui) aura frappé. -p. 390, l. 7, liſ. (cet animal). -p. 398, lig. 26, liſ. lieu (nommé) Armiſcht. -p. 400, l. 30, liſ. ongles (ſi l'on n'obſerve. l. 32, liſ. criminelles, les Dews. -p. 401, l. 15, liſ. couteau) de métal. -p. 402, l. 19, liſ. branches d') arbres. -p. 406, l. 34, liſ. la nuit de l'examen, la quatrieme après la mort. l. 36, liſ. qu'il leur donne. -p. 407, l. 18, liſ. qui met le monde. p. 408, l. 23, liſ. quelle eſt (l'action qui) met. -p. 410, l. 23, liſ. protegée par) Sapandomad. -p. 414, l. 16, liſ. ſept Amſchaſpands. -p. 415, l. 5, liſ. (le Daroudj) Neſoſch. l. 30. 31. liſ. Kéerïehé, qui agit en haut (le Tems ſans bornes): ou; le....... -p. 416, l. 2, liſ. Oiſeau (ou les oiſeaux) qui agit en haut. J'invoque. l. 20, liſ.

au pur Bahman. - p. 422. l. 26, liſ. *de là & de ce que dans les Livres Parſis Hoſchingh eſt appellé Peſchdad (T. II. p. 352. n. 1.), pluſieurs Deſtours.* l. 18 liſ. *le premier Prince qui ait anéanti les Dews, le mal, & en même-tems le Monarque le plus célebre de la Dynaſtie des Peſchadiens; auſſi.* - p. 425, l. 1, liſ. *engendré, (qui eſt) ſaint.* - p. 426, l. 10, liſ. *s'en éleve (une partie).* l. 16, liſ. *d'Ormuzd, elle domine.* - l. 31, liſ. *(l'eau) qui s'éleve.* - p. 427, l. 16, liſ. *(l'eau) qui s'éleve.* - p. 428, l. 30, liſ. *zak rag ré.* - p. 430, l. 15, liſ. *je vous bénirai.*

Légeres corrections pour les deux Parties du Tome I.

Agc, liſ. *age.* - *(j)'aillai*; liſ. *(j) allai.* - *annoncuient*; liſ. *annonçoient.* - *Arſé*; liſ. *Arzé.* - *avee*; liſ. *avec.* - *autipathie*; liſ. *antipathie.* - *authoribus*; liſ. *autoribus.* - *avoienr*; liſ. *avoient.* - *carvenſerâis*; liſ. *carvanſeraïs.* - *c'eſt-a-die*; liſ. *c'eſt-à-dire.* - *cettc*; liſ. *cette.* - *ci d-d.* liſ. *ci-d.* - *Chréien*; liſ. *Chrétien.* *cncore*; liſ. *encore.* - *conſttruire*; liſ. *conſtruire.* - *couduire*; liſ. *conduire.* - *Darondj*; liſ. *Daroudj.* - (les) *Daroudj*; liſ. *Daroudjs.* - *dAumonier*; liſ. *d'Aumonier.* - *dc*, liſ. *de.* - *(choſe) demandé*; liſ. *demandée.* - *d'émerite*; liſ. *démerite.* - *dlx*; liſ. *dix.* - *doit y - reſter*; liſ. *doit y reſter.* - *du du Nord*; liſ. *du Nord.* - *duns*; liſ. *dans.* - *e'eſt*, liſ. *c'eſt.* - *ette*; liſ. *être.* - *engagc*; liſ. *engage*; - *entrautre*; liſ. *entre autres.* - *evoya*; liſ. *envoya.* - *exhorbitant*; liſ. *exorbitant.* - *fourmils*; liſ. *fourmis.* - *ftere*; liſ. *frere.* - *Gambyſe*; liſ. *Cambyſe.* - *Gâtes*; liſ. *Ghâtes.* - *Jeune*; liſ. *jeune.* *Izeſchts*; liſ. *Ieſchts.* - *(en) laiſſe*; liſ. *(en) leſſe.* - *lcs*, liſ. *les.* - *les midi*; liſ. *le midi.* - *(le) Malabare*; liſ. *Malabar.* - *Maſdéïeſnans*; liſ. *Mazdéïeſnans.* - *Maur*; liſ. *Maure.* - *m'ention*; liſ. *mention.* - *mondc*; liſ. *monde.* - *Nabad*; liſ. *Nabab.* - *opcratiens*; liſ. *opérations.* - *otdinairement*; liſ. *ordinairement.* - *païe*; liſ. *païe.* - *Palikate*; liſ. *Paliacate*; - *pardonneut*; liſ. *pardonnent.* - *(je) parts*; liſ. *(je) pars.* - *pat.* liſ. *par*; - *plainement*; liſ. *pleinement.* *ponr*; liſ. *pour.* - *porra*; liſ. *porta.* - *premere*; liſ. *premiere.* - *puit*; liſ. *puits.* - *qu*; liſ. *qui.* - *Sacriſice*; liſ. *Sacrifice.* - *Saiunt*; liſ. *Saint.* - *Samskrtan*; liſ. *Samskretan.* - *(je) ſçais*; liſ. *(je) ſçai.* *(il) ſçu*; liſ. *(il) ſçut.* - *Souba*; liſ. *Soubah.* - *tem*; liſ. *(tems).* - *tien*; liſ. *rien.* - *toute eſprit*; liſ. *tout eſprit.* - *tradpuire*; liſ. *traduire.* - *tranſmigrarions*; liſ. *tranſmigrations.* - *(la) traverſé*; liſ. *traverſée.* - *Vendida'*; liſ. *Vendidad.* - *uinterieure*; liſ. *intérieure.* - *voyellcs*; liſ. *voyelles*; - *vqus*; liſ. *vous.* - *vraiſemblablemenr*; liſ. *vraiſemblablement*; *y il fut*; liſ. *il y fut.*

TOME II.

Ieſchts Sadés.

Les citations qui, dans ce ſecond Volume, ſont exprimées de cette maniere, *ci-d. T. I. 2. 3. &c.* ont rapport à la ſeconde Partie du T. I. depuis la p. 1. de la Vie de Zoroaſtre, juſqu'à la p. 432.

P. 1. l. 6. liſ. *les Afergans & les Afrins.* l. 11, liſ. *le nom de Vadjs, Nérengs & Taavids, je.* - l. 16, liſ. *traduit en Indien.* - p. 3, l. 2, liſ. *traduit en Indien.* - p. 5, l. 2, liſ. *traduit en Indien.* p. 6, l. 16, liſ. *agit d'en haut: (je te prie), toi, oiſeau qui veilles.* - p. 7, l. 1, liſ. *traduit en Indien.* - p. 8, l. 17, liſ. *Pehlvi, en Parſi & en Indou).* - p. 9, l. 3, liſ. *comme un) courſier.* l. 33, liſ. *élevée.* - p. 10, l. 33, liſ. .... *berezéâniém.* - p. 15, en marge, l. 3, liſ. *ci-d. T. I. 2. P. 80.* - p. 16, l. 12, liſ. *Mithra) &c.* dern. l. liſ. *en Pehlvi & en Indou.* - p. 20, l. 6, liſ. *Parſi; il l'a été en Indou.* - p. 22, l. 7, liſ. *Pehlvi & en Indou).* - p. 25, av. dern. l. liſ. *Mâh bâmi.* - p. 27, l. 18, liſ. *le Nord. Cette*

priere a été traduite en Indien). - p. 29, l. 4. 5. liſ. (*de toute*) *pureté de parole*, (*de toute*). l. 25, liſ. (*à*) *Ahriman.* - p. 30, l. 38, liſ. *Marguerzan* (*de huit Tanafours, 400 derems ou tanks, & un man, ſelon le Ravaët de Bahman Poundji. gr. Ravaët, p.* 638.); *on fait.* - p. 38, l. 11, liſ. *ſortes d'eaux.* - p. 40, l. 24, ou bien, *pendant les trois nuits après ma mort, & qu'* (*en conſéquence de cette punition*), *l'examen me ſoit favorable.* - p. 41, l. 5, liſ. *fol. 197.* - l. 14, liſ. (*de tout*) *mal.* - p. 43, l. 31, liſ. *d'un an* (*3*); *ſi j'ai.* Après la dern. l. mett. à la ligne, note (*3*) *Hezem kam az iek ſal ter, c'eſt-à-dire, peu de tems après qu'il a été coupé, ou qu'il eſt redevenu verd. Le bois doit être bien ſec; mais comme tous les ans le Nam* (*la ſéve, le ſuc*) *rentre dans le bois; il faut le brûler avant ou longtems après l'année révolue.* - p. 44, l. 35. 36, liſ. *de l'eau ſur le Daſchtan, ou ſi.* - p. 47, l. 6. 7. 8. liſ. *je n'ai pas récité le Néaeſch du Soleil..... récité le Néaeſch de Mithra...,. récité le Néaeſch de la Lune.* - p. 49, l. 11, liſ. *de la punition du Douzakh.* - p. 50, l. 6. 7. (*de tout*) *mal.* l. 21, liſ. *Néreng* (*que l'on.* - p. 51, l. 3. 6. liſ. *Feroüers, en tel gah, tel jour, tel mois, telle année, où j'ai fait Izeſchné, j'ai offert le Daroun, où je bénis maintenant le Miezd! Que.* - p. 52, l. 29. liſ. *Tour* (*fils ou ſimplement deſcendant*) *de Djemſchid*, av. dern. l. liſ. (*ci-d. T. I. p.* 109). - p. 53, l. 35, liſ. *il y a 250 ans.* - p. 54, l. 35, liſ. *ſitué du côté du Khoraſan.* - p. 55, l. 5. 6. liſ. *jour, au mois, dans l'année* (*où je prie, que l'homme*) *ſoit victorieux! Vivez bien.* - p. 59, l. 28, liſ. *Khſchethriann.* - p. 60, l. 31, liſ. *qu'il tient alors de la main droite.* - p. 62, l. 15, liſ. *en Vadj en répetant.* - p. 64, l. 22, liſ. *tel gah* (*&*) *à tel Ferouer!* - p. 66, l. 20, liſ. *au jour, dans le mois, dans l'année* (*où je prie que l'homme*) *ſoit victorieux.* - p. 67, dern. l. liſ. *de zéle.* - p. 68, l. 17, liſ *ci-d. p. 67*, lig. *3, juſqu'à.* - p. 69, l. 8, liſ. *aſnid khered.... goſchosroud.* - p. 71, l. *16*, liſ. *appriſe, des Chefs.* l. *17*, liſ. *Ville, des Chefs.* - p. 72, av. dern. l. liſ. *des purs.* - p. 73, l. 2, liſ. *purs*; l. 4, liſ. *& ſoyez.* - p. 74, l. 8, liſ. (*jours, & les cinq petits qui ſont*) *le.* - p. 83, l. 16, liſ. *& pures; la place.* l. 25 (& aill). 26, liſ. *mois*) *Tir*, (*du jour Khorſchid au jour Dée* (*peh Meher*). l. 29, liſ. *c'eſt-à-dire, du jour Khorſchid au jour.* - p. 84, l. 11, 15, liſ. *mille vaches.* liſ. le *Peteſchem.* - p. 85, l. 6. 11, liſ. *mille jumens.* l. 30, liſ *l'Eïathrem*, - p. 86, l. 23, liſ. *le Mediarem.* - p. 87, l. 22, liſ. *l'Hameſpethmedem.* - p. 88, av. dern. l. liſ. *il vienne au-devant de moi.* p. 91, l. 14, liſ. *ſources de.* - p. 93, l. 13, liſ. *comme Athvian*; en marge, l. 5, liſ. *p. 110.* - p. 94, l. 9, liſ. *du vin ſec* (*du vin vieux!*) *Que.* - p. 95, l. 7, liſ. *réciproquement, ſe diſent l'un homme d'une telle, l'autre, femme d'un tel. delà*; à la marge, ôtez *ci-après Boun-deheſch.* - p. 96. av. dern. l. liſ. *Ravaëts* (*gr. Rav. p. 526*). - p. 97, l. 20, liſ. *ſoyez fort.* - p. 99, l. 17, liſ. *comme Taſchter.* - p. 100, l. 20, liſ. *vie, le bien-être du corps, une vie longue, l'éclat.* - p. 106, l. 13, 14. liſ. (*des Juſtes*) *qui ſe préſentent de concert.* - p, 109, l. 34, liſ. *viſpanm hodjiâetîm.* - p. 110, l. 5, liſ. *Chef de Province.* av. dern. l. liſ. *homâ iem.* - p. 113, l. 2, 9, liſ. *Taavids.* - p. 114, après la 9e. l. liſ. *l'abondance & le Beheſcht, &c. quatre fois.* - p. 117, l. 15, liſ. (*inculte &*). - p. 120, l. 26, liſ. *Ghoſel*; en marg. l. 5. 6. liſ. *tiré du gr. Ravaët. - p. 361. 533.* p. 123. l. 3, liſ. *année où j'ai fait Izeſchné.* l. 14, liſ. *Peſchab* (*cette priere eſt traduite en Indien*). dern. l. liſ. *Marcellin, liv. 23*, - p. 134. l. 21, liſ. *ſimple ainſi benie.* l. 23, après *ſoulager*, mett. à la ligne, *le Néreng du Lepreux, repété, ci-d. p. 119.* av. dern. l. liſ. *p. 92*, (*il y a*, - p. 136, l. 4 & ailleurs, liſ. *Taavid.* l. 24, liſ. *adertcheher o adertcheher, ſelon.* dern. l. liſ. *Taavids. Il paroît par le grand Ravaët, que ces paroles, adertcheher o adertcheher, ſont miſes pour le nom même de la perſonne pour laquelle on prie. Voici ce qu'on lit dans cet Ouvr. p. 365 366: adertcheher o adertcheher iaani nam baiad nebiſchtan keh falan ben falan; ce qui ſignifie, adertcheher o adertcheher, c'eſt-à-dire, qu'il faut écrire le nom* (*de l'enfant*), *ſçavoir, un tel fils d'un tel.* - p. 137, l. 25, liſ. *d'un Indien, ſe nomme.* - p. 143, l. 1, liſ. *Ieſchts.* - p. 144, l. 22, liſ. *Ormuzd*, (*en lui diſant*): *ô Ormuzd.*

ERRATA.

- p. 145, l. 32, liſ. *Zeréthoſchtré : ied.* - p. 148, l. 25, liſ. *aſſeyiez.* l. 27, liſ. *déliez.* - p. 150, dern. l. liſ. *patience, ou d'avoir l'eſprit toujours préſent, de ne pas perdre connoiſſance.* - p. 151, l. 32, liſ. *traduction Pehlvie.* - p. 152, dern. l. liſ. *Amſchaſpands.* - p. 153, l. 37, liſ. *Chef des Gâhanbars, de ceux.* - p. 157, l. 7, liſ. *je (vous) tendrai la main (moi), les ſept.* - l. 35, liſ. *io him daſté kerenem io him daſté darenem ioé hafté Emeſchaſpeanté : ou nous agirons bien du bras, nous tendrons bien la main, (nous) les ſept Amſchaſpands.* - p. 159, l. 16, liſ. *prend).* - p. 162, l. 12, liſ. *homme qui affoiblit, (qui tourmente, fatigue, ôte les forces).* - p. 163, dern. l. ou bien, en laiſſant *pothré, le fils, ou le fils du frere, ou celui qui eſt né de l'Athorné.* - p. 166, dern. l. liſ. *de même, &c.) & ainſi.* - p. 167, l. 32, liſ. *frere ou même pere, ſelon quelques Auteurs, de Tehmourets.* - p. 168, l. 14, liſ. *lumiere &c.* - p. 173, l. 21, liſ. *avantages*; en marge, l. 3, liſ. 175. - p. 174, l. 26, liſ. (1). *Eſchéoûeezedao.* l. 29, liſ. *Sâm, pere de Guerſchâſp, & même.* - p. 177, dern. lig. liſ. *koned* - p. 181, l. 3, liſ. *l' (eau qui a donné).* l. 14, liſ. *avantage), ô ſource* - p. 182, l. 28, liſ. *active, bouillante.* - p. 184, l. 15, liſ. *p. 9.* l. 16, liſ. *en tout tems*; en marge, l. 2, liſ. *ci-d. p. 9.* - p. 189, l. 21, liſ. *(c'eſt-à-dire très-ſouvent, continuellement).* l. 31, liſ. *& ne nomme Meſchia que dans ce Cardé-ci, & dans les 13ᵉ. & 19ᵉ. de l'Ieſcht de Mithra.* l. 37, liſ. *Teſchtrieeeenieſtché.* - p. 190, l. 38, liſ. *Deſtours, l'orgueil de.* - p. 191, l. 17, liſ. *Tarſchetôeſch.* l. 30, mettez, *me ſont Izeſchné*, en car. rom. - p. 195. en marge, liſ. *ci-d. p. 101.* - p. 200. l. 28, 29. liſ. *l'Ieſcht en l'honneur de (Drouaſp. Je fais izeſchné à) Drouaſp* : p. 202. l. 25, liſ. *moi, pur.* l. 27, liſ. *(grace), pur &.* av. dern l. liſ. *azâtenanm* ; en marge, l. 3, liſ. *ci-d. p. 171. & Gr. Rav.* p. 12. - p. 204, l. 3, liſ. *récite la nuit au Gâh.* - p. 213, l. 32, liſ. *ci-d T. 1. 1. P. p. 483. que Mithra.* - p. 215, l. 6, liſ. *(ſources) de tous biens.* l. 31, liſ. *Viakhno.* dern. l. liſ. *& traduis.* - p. 220, l. 2, liſ. *animaux qui portent* (1) *(féconds).* - p. 222, l. 27, liſ. *Mithra qui eſt au-deſſus de tous les Dews qui ſont cachés dans le crime, tel qu'eſt le Darvand.* - p. 223. l. 13. liſ *les biens y couronnent.* l. 30. liſ. *l'abondance, l'excellence.* - p. 225, l. 29, liſ. *dojïzeſchté.* - p. 229, l. 7, liſ. *cet (Ized) agit.* l. 16, liſ. *comme* (4) *le.* l. 35, liſ. *vautour, ou plutôt l'épervier qui vole plus vite que le Vautour.* - p. 232, av. dern. l. liſ. (1) *Iô.* - dern. l. liſ. *T. I. p. 112.* - p. 234, l. 36, liſ. *ner o zan.* - p. 236, mett. ainſi la note (2), *Hekhschéïé Sréoſchéhé* ; en Pehlvi, *Hameſcha Seroſch* ; *Seroſch (qui exiſte) toujours. Je lis Hekhéïé, comme porte le Mſſ. Zend & Pehlvi, la vie, l'ame (djan, en Parſi), ou Houzivendegui, la vie excellente.* - p. 247, l. 11, liſ. *cérémonie : il a été traduit en Pehlvi.* - p. 248, l. 9, liſ. *Ciel, (où leurs corps ſont dans cet état par le ſecours).* - p. 252, l. 17, liſ. *étendus, (coulent au loin).* - p. 253, l. 20. liſ. *& vous (Ferouer) briſez* - p. 254, l. 14, liſ. *état; qui.* - p. 255, l. 6, liſ. *le quadrupede vivant.* l. 7, liſ. *juſqu'à, aux hommes.* l. 28, liſ. *bânôuâo reokhſchnémâo.* - p. 256, l. 12, liſ. *(c'eſt-à-dire priez pour votre propre ame, & prenez enſuite notre nom).* l. 30, liſ. (1) *La traduction Pehlvie de ce Cardé ſe trouve à la fin de celle de l'Afergan Gâtha; il commence.* - p. 258, l. 3, liſ. *Zaré Vooroketſché* ; en marge, l. 3, liſ. *id. p. 46.* - p. 259, l. 27, liſ. *(Feroüers), lorſqu'ils.* - p. 263, dern. l. liſ. *Meſchia, donné pur, ci-d. p. 189,* - p. 269, l. 37, liſ. *il y a dans le manuſcrit un renvoi.* - p. 272, l. 32, liſ. *ſchicothenehé gueïedâſteieneһé, ou d'Eſchéſchieothné.* - p. 273, av. dern. l. liſ. (2). *Peiengherô mekhſchetôeſch.* - p. 280, l. 29, liſ. *Parſchid gâ.* - p. 281, l. 35, liſ. *Khodeſchraé.* l. 37, liſ. ou *la fille dont le mariage eſt une ſource de bien, la femme Sater.* - p. 282, l. 38, liſ. *qui (pour ne pas donner trop d'étendue, à ce que diſent quelques Auteurs Orientaux), l'avoit.* - p. 285, l. 36, liſ. *l'Izeſchné, qui préſente ſeulement deux mots de plus, deenâſatchanm, inſtruits, ſçavans dans la Loi.* - p. 287, l. 25, liſ. *l'Izeſchné en l'honneur du (victorieux Behram; je fais Izeſchné au) victorieux,* - p. 290, l. 6, liſ. *d'un (jeune) homme.* - p. 291, au titre cour. liſ. *Ieſcht Behram* - p. 294, l. 5, liſ. *(bleſſe) dès.* - p. 297, l. 16, liſ. *p.*

287. - p. 298, l. 4, liſ. (*pour que*) *les*. - p. 300, l. 10, liſ. *brillant de lumiere.* - p. 301, l. 2, liſ. *végetantes : je porterai* - p. 302, l. 5, liſ. *Ized, augmentent.* l. 24. liſ. *Daroudjs* ; *vous qui briſez* (*vous-même.* av. dern. l. liſ. *torôuâo.* - p. 304, l. 21, liſ. *Athvian* ! l. 34, liſ. *du chat qui.* - p. 306, av. dern. l. liſ. *tché ſcheonanm.* - p. 308, l. 26. liſ. *Voorotchenghôe,* * lac ..... *varé,* - p. 310, dern. l. liſ. *eenieaoũehé.*

Si rouzé.

P. 315, l. 1 & ailleurs, liſ. *Si rouzé*, ſans tiret. l. 20, liſ. le *Grand Si rouzé.* - p. 317, l. 14, liſ. *Chef pur & grand.* - p. 320, l. 9 & ailleurs, liſ. *Raſchné râſt*, ſans tiret. - p. 321, l. 25, 26, liſ. *khedatehé.* ou ... (*à toi oiſeau*), *révolution du Ciel..... de même ci-d. p. 6. Le ſurnom d'oiſeau* (*veïeoeſch*) *convient très-bien, au Tems ſans bornes & à la révolution du Ciel ; il peut-* p. 323, l. 23, liſ. *bien, ou, le bien.* l. 28, liſ. *Manſreſpand* ; *ou,* - p. 324, l. 30, liſ. *l'Iezd du Bordj.*

Boun-deheſch.

P. 338, l. 17, liſ. *pour avoir frappé ſa mere.* - p. 339, l. 18, liſ. *pour aſſez ancien.* l. 23, liſ. *il ne feroit pas.* l. 25, liſ. *ſçavant, eût voulu.* - p 340, av. dern. l. liſ. *Abulfedœ.* p. 341, l. 7, liſ. *guenah.* l. 13, liſ. *arveſpagahſch.* l. 17, liſ. *agahſch.* l. 37, liſ. *agh ſchan.* - p. 344, l. 23, liſ. *paeda amad.* l. 34, liſ. *mêlange* (*ou lorſqu'il les eut produits tous deux*), *vint Ormuzd.* l. 40, liſ. *Loi*). *La.* - p. 347, l. 35, 36, liſ. *deheſchné, ou lorſque deux hommes feront donnés enſemble. Il eſt ici queſtion de la naiſſance, ou des enfans de Meſchia & de Meſchiané.* - p. 348, l. 31, liſ. (*toujours, les fixes*). l. 32, liſ (*toujours, les Planetes*). - p. 352, l. 3, liſ. *Kaïomorts* (1), &. l. 4, liſ (1), *Le.* l. 9, liſ. *après*) *cinquante ans.* l. 31. liſ. *homme* (*Kaïomorts*) *a été.* - p. 353, l. 32, 33, liſ. *Poiſſons* ; & *ces aſtres commencerent à fournir.* - p. 354, av. dern. l. liſ. *tchaſchm.* dern. l. liſ. *ſalive : on ſçait.* - p. 355, l. 30, liſ. *Kaïomorts eſt rapportée.* - p. 356, l. 32, liſ. *ou j'y retournerai. Il a été.* l. 34, 35, liſ. (2) *Selon l'Eulma eſlam, ſept Dews furent attachés aux Cieux des ſept Planetes* ; *ſçavoir, Zeïereh.* - p. 357, l. 21-23, liſ. *du printems. Lorſque le premier Khordeh du Cancer arrive, ce ſont les plus longs jours* ; *c'eſt le commen ement* (*la racine ou le ſiege, le fort*) *de la chaleur* (*de l'été*). *Lorſque.* - p. 358, l. 17, 18, liſ. *ténebres, il échauffe.* - p. 360, l. 9, liſ. *vint, courut.* av. dern. l. liſ. *deux* (*Taſchter.* - p. 361, l. 12, 13, liſ. *l'un eſt à l'Eſt, l'autre à l'Oueſt* ; *ſçavoir.* l. 20, liſ. *eaux* ; *il reverſe.* - p. 363, l. 16, liſ. *que, lorſque.* l. 21, liſ. *ſéparées les unes des autres.* - p. 364, l. 12, liſ. *l'Albordj, s'éleva.* - p. 365, l. 28, liſ. & *vient de l'Apraſin.* - p. 366, l. 23, liſ. *Revand* (*c'eſt-à-dire, brillant, le Sounbar*) : *le.* - p. 367, l. 5, liſ. *ſuivantes* ; *ſçavoir*), *le.* l. 28, liſ. *Kelah* (*la Forteresſe*). - p 368, l. 14, liſ. *Zarés, que le Zaré.* l. 27, liſ. *djeknemouned.* - p. 369, l. 28, liſ. *Ferakh khand, & ſi anciennement l'embouchure de l'Euphrate n'avoit pas été diſtinguée de celle du Tigre, je propoſerois.* - p. 370, l. 28, liſ. *l'un eſt à l'Oueſt, c'eſt l'Arg-roud* ; *l'autre.* - p. 373, l. 20, liſ. *avi* (*le.* - p. 374, l. 20, liſ. *chat huant*). *Car.* - p. 375, l. 17, liſ. *vif, donné.* - p. 376, l. 26, liſ. *de la bete.* Apr. la l. 36. mett. à la l. *Kaïomorts n'a pas eu de femme* ; *lorſque la miſéricorde de Dieu l'a voulu, ſa ſemence s'eſt mêlée à la terre. Apres cela Meſchi & Meſchiané ont cru de la Terre, ont été femme & homme* ; *de cette ſouche eſt venu le Genre Humain. Rav. de Barzou, dans le Gr. Rav. p. 12.* en marg. l. 2. liſ. *Mino-khered*, p. 380. lig. 6. liſ. *d'eux* (*Meſchia*). - p. 381. l. 33. liſ. *obſcur. Il faut ſçavoir qu'il y a dix eſpeces d'hommes. L'homme qui s'applique à la recherche des biens, au travaille, habite le Khounnerets bâmi* ; *les autres eſpeces d'hom-*

mes ſont dans les Iſles de l'Indouſtan, dans les mers, les montagnes; les uns ont la tête comme celle du cheval, les autres comme celle du chien; pluſieurs ont une queue comme les animaux; d'autres n'ont que la moitié du corps; & perſonne n'a vû toutes ces dix eſpeces d'hommes. Rav. de Barzou dans le Gr. Rav. p. 11. - p. 383, l. 22. liſ. *Zaré* (2). l. 27, liſ. *Feroboun.* - p. 384, l. 34. liſ. *Zends, éclat de l'Iran, éclat des Kéans.* - p. 385, l. 19, liſ. *parcourir.* (3) *De.* l. 38, liſ. *ou d'ainée.* - p. 386, l. 13, liſ. (*chacun de ſes*) *côtés.* - p. 387, l. 9, liſ. *céleſtes* (1), *une eau nourriſſante* (*un ſuc*) *va.* - p. 392, l. 9, liſ. *les rouhs.* l. 20, liſ. *Roï.* l. 30, liſ. (2) *Boun khanan mavan djamnounad Aroum: ou, appellé la racine des ſources, arroſe Aroum.* - p. 393, l. 36, liſ. *Kâſé roud pavan.* - p. 394, l. 7. 8, liſ. *les arbres; la ſeconde.* - p. 396, l. 30, liſ. *djanvar.* - p. 400. l. 4, liſ. *fait le peuple du* (*ce qui conſtitue le*) *Monde.* l. 13, 14, liſ. *Medioſchem,* (2) *les jours.* dern. l. réclame, *pendant.* - p. 402, l. 9, liſ. *faiſoit* (*pas*) *ſentir.* l. 16, liſ. *l'année comptée* (*précédente*) (5), *c'eſt pour cela.* - p. 406, l. 4, liſ. *nature, s'appelle.* l. 7, (*l'arbre qui donne*) *le camphre.* - p. 407, l. 37. liſ. *robeſchné.* - p. 408. l. 28, liſ. *ſocetenedé.* av. dern. l. liſ. *agh* (*djan Mardoman*) *Pahalom &c.* - p. 409, l. 17, liſ. *Guſtaſp, & qui eſt.* - p. 410, l. 32, l. *der* (*ou, pavan tigré*) *bina,* l. 38, liſ. *Djamaſpi nazzmi.* - p. 412, l. 14, liſ. *& conduit*), (3) *dont.* dern. l. liſ. *à la fin,* - p. 413, l. 29, liſ. *lorſque le pere aura été ſéparé de ſa moitié...., il ſera paſſé.* - p. 416, l. 3, 4, liſ. *Raſpi, il tiendra en main l'Evanguin* (*le Barſom lié*). *La.* l. 29, liſ. *nah ſchokermandeh.* l. 34, liſ. *fils d'Hoſchindj.* av. dern. l. liſ. *381*), *eſt Noé.* - p. 417. l. 14, liſ. (6) *Feridoun* l. 26, liſ. *Tehmourets, & fils.* l. 38, liſ. *particuliers portent,* - p. 422, l. 27, liſ. *Kaſchnesfandeh.*

Vocabulaires &c.

P. 425,, l. 24 - 26, liſ. *de plus en examinant .... que l'Aderbedjan.* - p. 427, l. 32, liſ. *été le plus généralement remplacées.* - p. 428, av. dern. l. liſ. *fin du mémoire que je.* - p. 429, l. 10, liſ. *génie, ſes.* - p. 433, l. 4, liſ. *Euxin, ou établis ſur ceux.* - p. 438, col. Zende, l. 12, liſ. *Beſcheſch fremâtô*; col. Pehl. correſp. liſ. *Bodjehké penadj hoſmoudar.* - p. 440, col. Z. l. 14, liſ. *Teântcheſchtem.* - p. 444, col. Franç. l. 4, liſ. (*ſubſiſte*). p. 446, col. Pehl. l. 4, liſ. *Zinhand.* - p. 450, col. Franç. l. 17, liſ. *deſſous* (*apres*). - p. 453, col. Franç. l. 8. 9. liſ. *Gâm, meſure de* (*trois*) *vedaſts* (*ou*) *trois pas.* - p. 455, col. Pehl. l. 12, liſ. *agh pademan.* - p. 459, col. Pehl. l. 1, 2, ôtez *dou nadvak ſaréh* - p. 467, col. Z. l. 5, liſ. *Iâonghïé oûereté.* - p 472, col. Pehl. l. 17, liſ. *kanitouned*, col. Franç. lig. correſp. liſ. *Oſchen Fort, ſe leve s'éleve. On appelle Fort* (*le Gâh*) *Oſchen auquel paroît* (*commence*) *la 3e. partie de la nuit.* Le reſte de la page contient ſix articles à chaque colonne, leſquels ne ſont pas bien allignés. - p. 486, col. Franç. l. 8, liſ. *concombres*). - p. 499, col. Fr. l. 4, 5, liſ. *animal, & nom des Perſes.* - p. 507, col. Franç. l. 8. liſ. *Zoroaſtre, ci-d. p. 419*). - p. 510, col. Pehl. l. 4, liſ. *paï ké bé,* - p. 517, l. 9, liſ. (*pierre... des yeux*). - p. 525, après *Atoun*, l. 10, mettez *Din*; après *Ader*, mett. *Dée.*

Expoſition des Uſages &c.

P. 529. en marge. l. 12. liſ. *Ravaët du Rec. Pehlv.* (*Mſſ. Zends &c. n°. vij*). *p.* 104. - p. 530. av. dern. l. liſ. χίλια καὶ, en marge l. 2. liſ. *Pehlvi, p.* 104. - *p.* 531, l. 36, liſ. *341-343*; en marge, vis-à-vis la n. 2. liſ. *Gr. Ravaët.* p. 407. - p. 532, l. 28. liſ. *Aſp gaſſan.* - P. 535. l. 31, liſ. *Plutarque, &c. qui ſe trouve dans*; - p. 543, l. 32, liſ. *enſuite:* (*j'offre*). l. 33. liſ. *dem &c. commençant.* - p. 545, en marge, l. 4, liſ. *Relig. Moham.* - p. 547. en marge, l. 2. liſ. *Kamdin Schapour, p. 63. du Recueil ci-ap. T. I. 1. P. p. 531, n°. 15,* - p. 552, l. 33, liſ.

Dſandhem, *compoſé*. av. dern. l. liſ. *Xenoph. Cyroped. liv.* 1 ; en marge, l. 10. liſ. *Kamdin Schapour, p. 81. du Recueil cité ci-d.* - p. 557, l. 9, liſ. *coupables du Tanafour* ; en marge, l. 8. liſ. *Kamdin Schapour dans le Gr. Rav.* p. 521. Devant la *Nam-ʒad*, mettez, *ſelon Darab, le Tandorouſti, ci-d. p.* 127. - p. 561, l. 25-26, liſ. *dans ſes tems*, 3°. en marge, l. 9. liſ. *Kamdin Schapour.* p. 55. & 80. *du Recueil cité ci-d.* - p. 563. en marge, l. 3 liſ. *fol. 171*. devant la l. 27. mett. *ci-d. T. I.* 2. *P. N* 18 - p. 564, l. 35, liſ. *fol. 148, verſò* ; en marge. l. 4. liſ. *Ravaët de Kamdin Schapour, dans le Gr. Rav.* p. 532. 536. - p. 570, en marge, mettez devant *Arviſgâh, Pl. XIII. 111. n°. vj. Voy. ci d. 1. 2. P. N.* 23 ; & ſur la planche, liſ. *N°. VI. p. 570. &* 1. 2, *P. N. 23.* - p. 571, l. 9, 10, liſ. *le Boé.* l. 10, 11, liſ. *deux* (18), *cſt.* - p. 572, l. 34, liſ. *Tome premier, ſeconde Partie.* - p. 573, l. 20, liſ. *le vingt-troiſieme & le huitieme*, (*p.* . . dern. l. liſ. *de l'année, les quatre jours qui ſuivent la mort, &c. & à l'anniverſaire.* - p. 576, l. 34, liſ. *de Golius ſur.* - p. 577, dern. l liſ, *not. 1. ces mots, gao daie, ne ſont pas dans le Gr. Ravaët ; on y lit ſeulement, p. 563*, (*& ci-d. I. 2. P. N.* 28), *Feridoun pavan ſcham Taſchter.* - p. 579, l. 24, liſ. *Sacée* (σακέων). - p. 581, l. 3. 4, liſ. *Ville, un bouffon monté ſur un cheval, & qui a.* - p. 582, l. 39, liſ. ξαντας οἱ δὲ. - p. 583, en marge, l. 18. liſ. *Gr. Rav. p.* 483-485. - p. 584. l. 9-12. liſ. *les Mobeds font ſigne aux Neſaſalars, continuent. . . . récitent. . . . achevent. . . .* dern. l. liſ. *une corde : & s'il n'y a qu'un Neſaſalar pour porter le mort, il doit prendre un chien pour ſecond. Rav. du Recueil Pehlvi, p.* 87. - p. 585. l. 20. liſ. *& un des Mobeds célebre.* - p. 588, l. 21, liſ. *Darouns* (3), à l. 40, liſ. (3) *Au Kirman* ; en marge, dern. l. liſ. *Kamdin Schapour, dans le Gr. Rav.* p. 439. - p. 592, l. 1. (& ailleurs), liſ. *cérémonial.* l. 30, liſ. *Croix.* Voy. à la fin de l'*Errata* cette diſtribution énoncée plus nettement, l. 33. liſ. 139. 150. - p. 593. l. 32. liſ. 102. *T. II. p. 236. 323.* l. 36, 37, liſ. *189-193.* l. 38. liſ. *p.* 17. † *T. I. p.* 414. 418. † - p. 597. en marge, l. 15. liſ. *Kamdin Schapour, dans le Gr. Rav.* p. 408. - p. 601, l. 30, liſ. *humain, à tous les êtres animés.* - p. 604. hauſſ. d'une l. les deux dern. citat. marg. - p. 606 ; l. 10, liſ. *Parſes ne ſoit.* - p. 608, l. 32, liſ. *leurs Conſeils ; &.* - p. 609, l. 21, liſ. *telle eſt.* - p. 614, l. 3, liſ. *agit ainſi.* - p. 615, l. 25, liſ. *y atteindre.*

Légeres corrections pour le Tome ſecond.

ἄλλν ; liſ. ἄλλων - *Aſchaſpand* ; liſ. *Amſchaſpand.* - *bein-faiſant* ; liſ. *bien-faiſant.* - *commeucement* ; liſ. *commencement.* - *créatnre* ; liſ. *créature.* - *dc* ; liſ. *de.* - *Dée pémeher & Deé-pé-hmeher* ; liſ. *Deé-péh-Meher.* - *den* ; liſ. *d'en*, - *Djehangueri* ; liſ. *Djehanguiri.* - Δïι ; liſ. Διὶ - *de droite* ; liſ. *de droit.* - *doux ou trois* ; liſ. *deux ou trois.* - *Eſpandarmad* ; *Eſpendermad* ; liſ. *Eſpendarmad.* - *&e.* liſ. *&c.* - *Eveſroutrem* ; liſ. *Eveſrouthrem.* - *Farvadians* ; liſ. *Farvardians.* - *Froſchoſter* ; liſ *Freſchoſter.* - *cinq Gaʒʒ* ; liſ. *cinq Gaʒs.* - *Gueti kherid* ; liſ. *Gueti-kherid.* - *Haſtenghât* ; liſ. *Haftenghât.* - *hommcs* ; liſ. *hommes.* - *Hoſcheng* ; liſ. *Hoſchingh.* - *Ieſchts Farvardin* ; liſ. *Ieſcht Farvardin.* - *ïumineux* ; liſ. *lumineux.* - *Iʒeſcht-khaneh* ; liſ. *Iʒeſch-khaneh.* - *ké Khoſre* ; liſ. *Ké Khoſro.* - *Kondy, Conry* ; liſ. *Condy, Konri* - *Kooſti* ; liſ. *Koſti.* - *Koſchnoumn, Khoſchnoumen* ; liſ. *Khoſchnoumen.* - *Kounnerets* ; liſ. *Khounnerets.* - *Lora* ; liſ. *Lord.* - *lordre* ; liſ. *l'ordre.* - *Mannek* ; liſ. *Manek.* - *Manſareſpand* ; liſ. *Manſreſpand.* - *miſſioa* ; liſ. *miſſion.* - *les Mithra-Daroudj* ; liſ. *les Mithra-Daroudjs.* - *Mitrha* ; liſ. *Mithra.* - *Monarechie* ; liſ. *Monarchie.* - *Nann ſetaeſchné* ; liſ. *Nanm ſetaeſchné.* - *Naucari* ; liſ. *Nauçari.* - *Néaeſcht* ; liſ. *Néaeſch.* - *nn* ; liſ. *un.* - *Ormuſd* ; liſ. *Ormuʒd.* - *partiqué* ; liſ. *pratiqué.* - *pendnnt* ; liſ. *pendant.* - *peſchem* ; liſ. *Peſchem.* - *Poériodokeſchans* ; liſ. *Poériodekéſchans.* - *proehe* ; liſ. *proche.* - *publiqnement* ; liſ. *publiquement.* - *qaulités*, liſ. *qualités.* - *Sader* ; liſ. *Sad der.* - *Seroeh* ; liſ. *Seroſch.* - *Simorg* ; liſ. *Simorgh.* - *Taſcher* ; liſ. *Taſch-*

E R R A T A.

ter. - *Tohinevad*; liſ. *Tchinevad.* - *tout les*; liſ. *tous les.* - *Vadjerdjuerd*; liſ. *Vadjerguerd.* - *Zarch*; liſ. *Zaré.* - *Zeorô Vengheoſch*; liſ. *Zeorô vengheoeſch.* - *Zoak*; liſ. *Zohák.*

Table des Matieres.

Il n'eſt pas ordinaire de comprendre la *Table des Matieres* dans l'*Errata* : mais la nature & l'étendue de celle-ci peuvent excuſer cette ſingularité. Mon objet a été de donner la *Concordance* en quelque ſorte des deux volumes, & ſurtout celle des *Livres Zends* & *Pehlvis*, par ordre alphabétique : on ſent l'importance de ce plan. Le tems ne m'a pas permis de l'exécuter auſſi parfaitement que je l'aurois ſouhaité. Malgré cela, certains articles, par exemple, ceux d'*Ahriman*, *d'Ormuzd*, les articles *Tems*, *Feu*, *Parſes*, *Zoroaſtre &c.* préſentent à-peu-près tous les endroits qui font mention de ces êtres, placés dans un ordre propre à faire ſaiſir les différens rapports ſous leſquels ils paroiſſent dans les Livres des Parſes : & cet ordre peut ſuppléer aux explications que j'aurois peut-être dû mettre dans le corps de l'Ouvrage. Je ſuis obligé, pour finir, d'abandonner au Lecteur le François de cette Table. Je n'ajouterai que peu d'articles & quelques corrections de numeros de pages.

En général, *ſi l'on ne trouve pas une matiere à la page & au Volume indiqués, c'eſt qu'il y a erreur de volume ; la même page d'un autre volume la donnera ſûrement.*

P. 620, l. 8, *une N, & la Préface par Pref.* - p. 621. col. 1. l. 16. (& aill.) liſ. *Kazzi* -p. 622, 2e. col. l. 32, liſ. *ibid. Ader, 9e. mois de l'année, 9e. jour du mois, 524, 525.* - p. 624, col. 1. l. 27, 28, liſ. *30, n. 1, 6, & 45. Former.* - p. 626, col. 2, l. 21, liſ. *Ame (l').* - p. 627, col. 1, l. 23, liſ. *362, Amerdad, 5e. mois de l'année, 7e. jour du mois, 524, 525.* - p. 630, col. 1, l. 15, liſ. *nuits, de deux eſpeces*; col. 2e. l. 30, liſ. 87. *L'année Solaire a de plus cinq petits tems qui donnent tous les quatre ans un mois de 31 jours, 402, 403. L'année actuelle des Parſes.* - p. 631, col. 2, l. 4, liſ. *Darab, acheve à Surate.* - p. 362, col. 2, l. 48, l. *ibid. Ard. 25e. jour du mois, 524*; à la réclame, liſ *1, 2.* - p. 633, col. 1, l. 24, liſ. *appellé couleuvre Tourante, Afraſiab.* l. 41, liſ. 181. *demande à Goſch de le lier*, 202; col. 2, l. 21, liſ *ibid. Ardibeheſcht, 2e. mois de l'année, 3e. jour du mois, 523, 525.* -p. 635, col. 2, après la l. 4, mett. à la l. *Aſchak Perſonn. P. II. 418, n. 2. Voy. Zoſcheké.* -l. 34. liſ. *425, Eſchem appellé Aſchmogh, II. 77.* - p. 637. col. 1, l. 1, liſ. *gho, un des fils*; & ainſi pour les vingt-huit autres fils de Guſtaſp; col. 2, liſ. *Atibara, tems d'ouragans, I. 1. P.* l. 46, liſ. *II. 349.* - p. 638, col. 1, l. 2, & 37, liſ. 349; col. 2, l. 48, liſ. *Barkombayes.* - p. 642, col. 1, l. 20, liſ. *Strabon, II. 532, n. 4.* - p. 643, col. 2, l. 12, liſ. *ibid. Behram, 20e. jour du mois, 524.* - p 644, col. 1, l. 10, liſ. *Aurengabad.* l. 28. liſ. 330. 535. & 2. *P.* - p. 645. col. 1. l. 2, liſ. 349. l. 3, liſ. *de Muſes*; col. 2, l. 13, liſ. *Radclivienne, à Oxford.* - p. 646, col. 2, l. 2, liſ. *1. & 394, 395. II.* l. 3, liſ. *Boé*, - p. 647, col. 1, l. 12, liſ. *349.* p. 652. apr. la l. 18. mett. à la l. *Chardin (Voyage de). I. 2. P. 264. n. II.* 529. - p. 653, col. 1, l. 13, liſ. 293. *quatre chevaux du.* - p. 654, col. 2, l. 4, liſ. *179, n. - 184, n.* l. 11, liſ. *180, n. & 183, n.* - p. 655, col. 1, l. 3, liſ. *fois, l'abondance, Vadj.*

après

après la l. 4, mett. à la l. Cobbe d'elephant, meſ. de long. I. 1. P. 178; col. 2, après la l. 44, mett. à la l. Colombo, Vil. de Ceyl. Etabliſſ. Holland. I. 1. P. 151. - p. 657, col. 1, l. 9, 11, liſ. Fiancé, du répondant de la fiancée, & de la fiancée elle-même, lorſque c'eſt une une fille faite, néceſſaire pour le mariage, II. 96, & n. 2, & 102. l. 15, 16, liſ. les Parſes & chez les Chinois, II. 349 & n. 2. l. 17, liſ. Indiens, n. 2. Après la l. 39, mett. à la l. Copiſtes (inexactitude des), II. 424. Voy. fautes; col. 2, l. 49, liſ. n. 1. Grand côté, meſ. de long. I. 2, P. 311, n. 2. - p. 659, col. 1. l. 39-41, liſ. 2°. Dakhmé, II. 688., ou lieu, dans le païs des Mazdéïeſnans, où, en attendant qu'on les porte au Dakhmé, on dépoſe en tems de pluie les. l. 45, liſ. pur, 300, 331. - p. 662, col. 1, l. 28. liſ. de Tchengahſchah, I. 1. P. 323. & n. 1. & 2. P. l. 45, liſ. 292, 293. - p. 663, col. 1. l. 22. liſ. 556, doit en avoir cinq, 390. - p. 666. col. 2. l. 8. liſ. = à-peu-près à dix livres. -p. 667, col. 1, après la l. 38, mett. à la l. Dix (nombre par);, II. 259; col. 2, l. 7, liſ. jointure. - p. 669, col. 1, l. 49, 50, liſ. avantages qu'elle procure, I. 2. P. 247. II. 259. - p. 676, col. 1, dern. l. liſ. 524, 525; col. 2, l. 15, liſ. p. 89. fautes de Copiſtes dans les Livres Zends, 2:3, 367, 372. 376, II. 236, 261. l. 42, liſ. Chef de la Maiſon. - p. 678, col. 1, l. 19, liſ. 269, 270. - p. 679, col. 2, av. dern. l. liſ. des trois premiers états, 79. protégés. - p. 680, col. 1, l. 7, liſ. Soldat, 24, 328. Neriofengh, 24. Aderbourzin, 73. feu tiré; col. 2, l. 48, liſ. 43, 44. - p. 682, col 2, l. 12, liſ. eſpeces; celle. - p. 683, col. 2, après la l. 36, mett. à la l. Frobi, feu, II. 89. Voy Fra p. 685, col. 1, l. 16, liſ. 249 (Etendard de); col. 2, l. 4, liſ. réciter, 129, 130. l. 8, liſ. 245-246, l. 30, liſ. du Port de. - p. 687, col. 1, l. 10, liſ. 349. - p. 688, col. 2, l. 49, liſ. 349. - p. 689. col. 1. l. 34. liſ 349. - p. 690, col. 1, l. 17, liſ. P. Kéan, 179. - p. 691, col. 2, l. 39, liſ. ibid. Ordre de le célébrer; démérite du contraire, 87. 88. - p. 692, col. 1, l. 22, liſ. parleat de Hom & du Hom. p. 693, col. 1, l. 1, liſ. Z. I. 2. P. 74. II. 53. après la l. 11e. mett. à la l. Heomô, I. 2. P. 10. Voy. Hom. - p. 694, col. 1, l. 22, liſ. n. (Malardji), autre, Chef Mar. 211, n. 274, n. - p. 696, col. 1, l. 14, liſ. 248. Zoroaſtre lui donne les attributs des Izeds, II. 266, 279. Ce qui; col. 2, l. 43, liſ. 380, dix-huit enfans ſelon le Modjmel el Tavarikh, 352, n. 1. Deſcendans. - p. 697, col. 2, l. 24, liſ. II. 349. - p. 699, col. 1, l. 17, liſ. n. 1 - 87, n. ſon. Après la l. 49, mett. à la l. Jaſmin, II. 405. Celui qui tire ſur le rouge, affecté à Ormuzd, 407. - p. 703, col. 2, l. 2, liſ. chez les Malabars, inſtrument. - p. 704, col. 1, l. 28, liſ. 428, n. 1. 429, n. 4. col. 2, l. 9, liſ. 285, Jugement dernier, II. 413, 415. dern. l. liſ. n. 2. leurs attributs donnés à des hommes, II. 266. 279. - p. 705, col. 1, l. 17, liſ. 73, faiſoit. - p. 707, col. 1, l. 2, liſ. n. & 2. P. l. 21, liſ. 31, du côté du Khoraſan, c'eſt-à dire à l'Eſt, II; col. 2, l. 21, liſ. l'Auteur, 313. 317. - p. 709, col. 1, l. 1, liſ. Zaré, II. 78. Voy. Kanſé. l. 13, liſ. Kehrkas, d'or. l. 26, liſ. 349. - p. 711, col. 2, l. 3, liſ. 103, feu, ordonne à Guſtaſp d'écouter Zoroaſtre, 39, & II. 24. - p. 712, col. 2, l. 7. liſ. Vîtaré ou Vedaſt. l. 8. liſ. II. 453. l. 28, liſ. 178, ſes deſcendans, &c. Voy. Thomas Knaye. L'article ne devroit pas être coupé en deux. l. 44, liſ. 340. Kobad, pere. - p. 717, col. 2. l. 43, liſ. 4:9, & n. 1. - p. 722, col. 2, l. 21, liſ. 123, 124. - p. 723, col. 1, l. 29, liſ. 560. conſentement des Parties néceſſaire, quand elles ſont en âge convenable, ſouhaits; col. 2, l 36, liſ. 349. - p. 725, col. 1. Après la l. 33. mett. à la l. Mechiſta, Ville, II. 588. l. 41, liſ. & s'il en meurt trois de ſuite entre ſes mains, renoncer. - p. 726, col. 1, l. 15, liſ. 349. col. 2, après la l. 7. mett. à la l. Mermeroès Général P. II. 588. l. 40, liſ. Zoroaſtre le nomme, 189, 191, 214. 217. ſonpéché a introduit la mort, ibid. l. 48, 49, liſ. après quarante hyvers a des enfans, huit couples, (ou neuf), I. 2. P. 278. II. 352, n. 1, & 380. - p. 728. col. 2. après la l. 15e. mett. à la lig. Mir Hafez eddin Ahmed khan, fils de Miatchen, Nab. de Sur. I. 1. P. 265. n. l. 46. liſ. à Ariema. - p.

ERRATA.

731, col. 2, l. 42, liſ. *Samdehi*. - p. 732, col. 1, l. 34, liſ. *Zoroaſtre paroît*; *de*. col. 2, l 29, liſ. *364, 367*. - p. 733, col. 2, l. 17, liſ. *349*. - p. 734, col. 2, l. 20, liſ. *donnera pendant*. - p. 735, col. 2, après la l. 20, mett. à la l. *Moudi, Marchand de ris, grains, beurre, &c. chez les Maures, I. 1. P. 64, n. 1*. - p. 736, col. 2, l. 32. liſ. *rivieres, I. 1. P. 60. n.* 1, l. 36, liſ. *donnent du ſecours*. l. 43, liſ. *Naguinkoté*. - p. 738, col. 2, dern. l. liſ. *349*. - p. 739, col. 1, l. 46, & aill. liſ *Nereî*; col. 2, l. 41, liſ. *Guerſchâſp, & pere de Sam*. - p. 740, col. 2, l. 5, liſ. *547. Progreſſion de nombres indéterminés par neuf, 258*. - p. 741, col. 1, l. 35, liſ. *& Perſan*; col. 2, l. 27, liſ. *533. Sept cens, nombre indéterminé, II. 203. Progreſſion de nombres indéterminés par neuf & par dix, pour marquer une quantité conſidérable, II. 258, 259*. l. 33, liſ. *Nonaber* (*Izeſchné*). l. 37, liſ. *349*. - p. 742, col. 1, l. 44, liſ. *23, 328*; col. 2, l. 44, liſ. *586. Punition des trois nuits, après la réſurrection, II.* 414. *Voy. Réſurrection*. - p. 743. col. 1. l. 32. liſ. *Soubah de*. - p. 745. col. 2. l. 8. liſ. *vient du*. - p. 746; col. 1. l. 2. liſ. *N.* 29. *Ormuzd, premier jour du mois, II. 523*. col. 2. mett. l'art. *Oziren* apr. celui d'*Oxus*. p. 747. col. 2. - p. 747, col. 2, l. 12, liſ. *II. 54, 555*, - p. 748, col. 1, l. 19, liſ. *272, n. 3*, av. l'av. dern. l. mett. à la l. *Pall mall, quartier de Londres, I. 1. P. 465*. - p. 752, col. 1, l. 3, liſ. *finit, comme il a commencé, en*; col. 2, mett. l'art. *Med. Saint Paul*, à l'S. l. 37, liſ. *Peças, de Barotch*. - p. 756, col. 2, l. 6, liſ. *d'Huiſſier Indien*. - p. 760, col. 2, liſ. *264. l'Izeſchné & les Ieſchts, ou, en chantant, I. 2. P. 175 avec les*. - p. 761, col, 1, av. dern. l. liſ. *175-178*; col. 2, l. 14, 15, liſ. *160, 170, n. communiqué* - p. 762; col. 1, l. 47, liſ. *Tanafour, II. 30. n. 1*; col. 2, l. 12, liſ. *peſés le* 4e. l. 32, liſ. *néceſſaire pour*. - p. 763, col. 2, l. 4 liſ. *Aſchmogh, ou qu'on*. - p. 765, col. 1, l. 51, liſ. *lié, en tenant le hom élevé, faiſant*; col. 2, l. 9, liſ. *nature, 401, fait*. - p. 766, col. 1, l. 22, liſ. *238 - 247*; col. 2, à l'article *Recueil*, toutes les diviſ. doivent commencer par une capitale, ainſi, liſ. *De morceaux, &c. Qui contient, &c. D'ouvrages*, &c. dern. l. liſ. *39, 46*. - p. 767, col. 1, l. 49, liſ. *138, n. 1-140, n.* - p. 768, col. 1, l. 18, liſ. *I. 2. P. N. 37*. l. 34, liſ. *412, Se*. - p. 769, col. 1, l. 13, effac. *II*; col. 2, l. 36, liſ. *II. 59-60*. - p. 770. col. 1, l. 38, liſ. *425, 427*; col. 2, l. 9, liſ. *40, II. 269, n. 1*. l. 17, liſ. *roupies. d'Arcate*. l. 48, liſ. *I. 2 P*. - p. 772, col. 2, l. 1, liſ. *Parſi, II. 430*. l. 29, liſ. *Fort. Portug*. - p. 774, col. 2, l. 44, 45, liſ. *Auteurs, ibid. n. 1*. - p. 775, col. 2, l. 30, liſ. *369, 397*. - p. 779; col. 1, l. 29, liſ. *ou Boum*. - p. 780, col. 1, l. 2, liſ. (*Province de*), *à*. l. 33. liſ. *II. 235*; col. 2, l. 45, liſ. *371. - 373*. - p. 781, col. 2, après la l. 50, mett. à la l. *Sirius, l'aſtre Taſchter, II. 186, n. 1*. - p. 782; col. 2, l. 27, liſ. *16, n. 1, 17, n.* - p. 786, col. 2. après la l. 40. mett. à la l. *Tamin al dûri, Perſonn. Arabe. II.* 617. - p. 787, col. 2, l. 36, liſ. *Tïr, ſeconde Taſchter contre*. l. 46, liſ. *en Parſi, Tïr*. - p. 788, col. 1, l. 34, liſ. *de Tïr*. - p 789, col. 1, l. 33, liſ. *163, II. 356*; col. 2, l. 23, liſ. *Tchaliram*. - p 790, col. 2, l. 11. *ibid. Peut-être ce Parſe eſt-il différent de Tchenghah ſchah, pere de Manek ſchah, auquel eſt adreſſée la Lettre des Deſtours du Kirman, dont on trouve des extraits dans le Gr. Ravaët, p.* 568 *& aill*. l. 12, liſ. *Tchengrenghâtchah*. l. 34, liſ. *Zend-Aveſta, & engage*. - p. 591, col. 1, l. 16, 17, liſ. *470. ſa poſition*. - p. 792, col. 2, l. 8, liſ. *noms. tems des verbes*, Voy. *Zend, Pehlvi, Parſi & & Perſan*. l. 50, liſ. *ſoulage, I. 2. P. 191*. - p. 793, col. 1, dern. l. liſ. *266, en marge*; col. 2, l. 40, 41, liſ. *campo, ſecond du nom, Archidiacre*. - p. 794, col. 1, l. 34, liſ. *Taſchter, Tïr*. - p. 796, col. 2, l. 21, liſ. 523, 525. - p. 797. col. 2. apr. la l. 48. mett. a la l. *Vedaſt, meſ. de long. II.* 453. *Voy. Vîteſchté*. - p. 798, col. 2, l. 49, liſ. *réciter qu'avec l'Izeſchné*. - p. 799, col. 1, l. 4, liſ. *ibid. Rapport*. l. 7, liſ. *arbitraire, I. 2. P. 75, 76*. l. 36, liſ. *Auteur*, 1. *P. 6*. - p. 801, col. 1, l. 4, liſ. *I. 1. P. 539*. - p. 802, col. 1, l. 42, liſ. 320. - p. 805, col. 2, l. 42, liſ. *Taz, II.* 417. - p. 806, col. 2, l. 19, liſ. *Daëti, la mer Caſpienne*;

traverſe cette mer, & a. - p. 807, col. 1, l. 51, liſ. 170. 429. - p. 808, col. 1, l. 2, liſ. 420, *n.* 1.

Légeres corrections.

Afrix; liſ. *Afrin.* - *Berézéſiug*; liſ. *Berezeſingh.* - *Boun-deheſeh*; liſ. *Boundeheſch.* - *ccelle*; liſ. *celle.* - *conſulree*; liſ. *conſultée.* - *Franc Fran.*; liſ. *Franç.* - *Feezi.* liſ. *Feizzi.* - *Kattalab khan*; liſ. *Kartalab khan* - *Legiſlateur*; liſ. *Légiſlateur.* - *Litnrgie*; liſ. *Liturgie.* - *Manguel kaloua*; liſ. *Manguelkaloua.* - *Mediozeram*; liſ. *Mediozerem.* - *offtande*; liſ. *offrande.* - *Prettes*; liſ. *Prêtres.* - *Schahh-namah*; liſ. *Schah-namah.* - *Tchaudirenoum*; liſ. *Tchandirenoum.* - *Tegh beig khan*; liſ. *Teigh beg khan.* - *Van - Dorts*; liſ. *Van Dorts.* - *Zadmarg*; liſ. *Zad-marg.* - *Zend-Aveſla*; liſ. *Zend-Aveſta.*

Pref. p. 14, dern. l. liſ. *Chaque Religion a ſes dogmes cachés; celle des Indiens, ce que deſigne..... celle des Parſes, le Tems....*

Pour la p. 592. du T. II. l. 30. 1°. *Le Tems ſans bornes, premier Principe, crée la lumiere premiere, † l'eau premiere, † le feu original, † Ormuzd & Ahriman: † la Parole, la Loi, † la Parole exiſtante avant tous les Etres, créatrice: † Ormuzd, ſes attributs; † Ahriman, ſes attributs.*

2°. *Durée du tems, &c. partagée, &c. † Guerre des deux Principes, † terminée par le triomphe d'Ormuzd.*

3°. *Les Feroüers, † créés contre les Dews &c. † les plus purs, celui de la parole, de la Loi, † celui de Zoroaſtre, † chargé de rétablir &c. † Création des Etres en faveur des Feroüers, † de l'Iran vedj: † mauvais Génies oppoſés aux bons.*

4°. *Diſtribution de l'univers, † ſoumis à l'action des bons Génies donnés d'Ormuzd, † qui reſſortiſſent à Ormuzd, † au Tems ſans bornes: † création du premier taureau, † de Kaïomorts; † l'ame de l'homme créée pure, † juſte, † libre: † péché de Meſchia &c. † pere du genre humain: † cauſe du mêlange de biens & de maux, &c. † lequel réſulte des opérations contradictoires &c.*

5°. *Délivrance de l'homme à la mort; † ſéjour deſtiné au Juſte, † au pécheur; † Réſurrection, † précédée de la converſion de toute la terre, † épreuves, réglées par le Tems &c. † pécheurs punis & purifiés; † Rétabliſſement général de la Nature, † l'enfer purifié, † le Monde d'Ahriman détruit: † Ormuzd & les premiers Izeds, unis avec Ahriman & les premiers Dews dans un ſacrifice de louange fait au Tems.*

Auteurs & Ouvrages omis dans la Table des Matieres.

Abraham Roger, *Mœurs de Bramines, I. 1. P. 318. & aill.* - Agathias, *II. 545. 570. 578. 588.* - Ammien Marcellin, *123.* - Arrien, *De exped. Alex. 369.* Aſſemani, *Bibl. Orient. I. 1. P. 166. & aill.* - Et. Evod. Aſſemani, *Act. Martyr. Perſ. 483.*

Bardeſanes, dans Euſebe, *II.* 582. - Bayer, *Elément. Litt. Mungal.* I. 1. P. 395. - Beauſobre, *Hiſt. du Manichéiſme, I. 2. P. 1.* - Beckius, *Ephemer. Perſ. I. 1. P. 535.* - Bernier, *Voyage, 270.* - Beski (le P.), *Pref. 10.* - Bochart, *Phaleg. I. 2. P. 3. Hierozoic, 344. & aill.* - Boundari, dans Hyde, *31.* - Briſſon, *de Regn. Perſ. 1.* - Buxtorf, *Synagog. Judaïc, I. 1. P. 486.*

Calviſius, *Opus Chronol. II.* 82. - Carpin, *Voy. par Gerberon, 556.* - Caſaubon, *in Athaneum, 580.* - *Catal. de la Bibliot. Publ. de Leyde, 340.* - Cellarius, *Notit. Orbis Antiq. I. 2. P.* 268. 282. *& aill.* - Clem. Alexand. *Stromat.* 5. - Ciceron, *Tuſcul. quæſt. 8. II.* 582. - *Commentar. Petropolit.* I. 1. P. 395. - Couplet, *Vit. Confuſ. I. 2. P. 7.* - *Cteſiæ Excerpt. II.* 578.

Dellon, *Voy. I. 1. P.* 264. - Denis d'Halicarnaſſe, *Antiq. Rom. II.* 432. - Denis Periegetes, *I. 2. P.* 268. - Des Vignoles, *Chronol. I. 2. P. 61. & aill.* - D'Herbelot, *Bibl. Orient. I. 1. P. 530. & aill.* - Dinon, dans Diogene Laerce, *I.*

2. *P. 3.* Diogene Laerce, *De Vit. Philoſoph. ibid. & aill.* - Dion Chryſoſtome, *Orat. I. 2. P.* 27. 54. *II. 579.* - Dodwell, *De ætat. Pythag. I. 2. P. 61.* - Du Halde. *Hiſt. de la Chine.* 7.

Elmacine, Hiſt. Sarac. I. 1. P. 318. - Eubulus, dans S. Jérôme, *Contra Jovin, II. 556.* - Euſebe, *Preparat. Evangel.* 582.

Fabricius, *Cod. Apocryph. N. Teſt. I. 1. P. 164.* Freret, *Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. I. 2. P. 266.*

Gazali, Doct. Mahom. *II. 617.* - *Geographia Nubienſis, I. 2. P.* 42. - Glicas, *Annal. II.* 555. - Golius, *in Alferg. I. 2. P. 265. & aill. Lexicon, II. 369.*

Hamadani; *Hiſtor. II. 338.* - Hamdallah, cité par Gol. *I. 2. P.* 275. - Herbert, *Voy. I. 1. P. 318.* - Hermodore, dans Diog. Laer. *I. 2. P. 3.* - Hérodote, *61. II.* 551. 553. - *Hiſt. Généalog. des Tatars, II. 610.* - Hottinger, *Hiſt. Orient. I. 2. P.* 2. - Huet, *De ſitu Parad. Terreſt. II. 369. Queſt. Alnet.* 580. - Hyde, *Itiner. Mundi, I. 2. P.* 275.

Jean André, *Confuſion de la ſecte de Mahom. II.* 602. - *Journ. des Sçav. I. 2. P.* 343. *& aill.* - Julius Pollux, *Onomaſt. II.* 533. - *Juſtin, Epitom. II. 588.*

Kempfer, *Amœnit. Exotic. II. 388. & aill.* - Kirker, *I. 2. P.* 3.

Leb el Tavarikh. I. 2. P. 59.

Maracci, *Sur l'Alkor. I. 1. P.* 530 *& aill.* - Martinius, *Hiſt. Sinic. I. 2. P.* 7. - Medjidi, dans Hyde, 33. - Menage, *ſur Diog. Laerc.* 3. *Mémoires des Miſſ. de la Comp. de Jeſ. dans le Lev. I. 2. P.* 275. *de la Bourdonnais. I. 1. P.* 125. *de la Compag. des Ind. ibid. de M. Dupleix*, 115. *de M. Godeheu*, 113. *de M.* De *Buſſi*, 30. Menander, cité par Athen. *II.* 533. - Moyſe de Chorène. *Hiſt. Arm. & Geograph. I. 2. P.* 270. 301. - *Mudjizat*, dans Hyde, *I. 2. P.* 29.

Naſſireddin, *Tabl. géograp. par Grav. I. 1. P.* 270. - Nicomaque, dans Athen. II. 533. - Noël (le P.), *Præf.* 10.

Obſervations Phyſiq. &c. avec des not. du P. Gouye, I. 2. P. 7. - *Obſerv. Mathem. Aſtronom. &c. données par le P. Souciet. II.* 349. - Ockley, *Hiſt. des Saraſ.* 339. - Olearius, *Voyag. I. 2. P.* 264 *& aill.* - *Origenes contra Celſ*, 28. - Orus Apollo, *Hierogl. II.* 582.

Pauſanias, *Græc. Periegeſ* II. 531. - Petis-de-la-Croix, *Vies de Genghiiskhan, de Tamerl.* 339. *I. 2. P.* 264. - Pline, *Hiſt. nat. I. 2. P.* 13. 29. *& aill.* - Plutarq. *De Procreat. anim.* 2, *Sympoſiac.* 66. - Pocock, *Specimen, Hiſt. Ar. II.* 544. - Porphyre *De Nymph. ant. I. 2. P.* 28, *De abſtin. II.* 556. 601. - *Pſeudo.-Origen. I. 2. P.* 2. - Ptolemée, *Geograph.* 266. 283.

Quinte-Curce. *II.* 282.

Recognitions att. à S. Clem. I. 2. P. 4. - Reland, *Diſſ. de ſitu Parad. Terr. II.* 369; *De Relig. Mohamm.* 544. - *Relat. des Conquêtes des Portug.* &c. *I. 1. P.* 204. *Relation du Levant, du P. de Chinon, II.* 551. 601. - Renaudot, *Anc. Relat. &c. I. 2. P.* 53. - Rheiſckius, *Prodidagm. ad Hiſt. & Geograph. Orient. II.* 340.

Saumaiſe, *ſur Solin, I. 2. P.* 344. - Scaliger, *ad Euſeb. Chronol.* 3. - *Schah-namah natſeri*, dans Hyde, 32. - Schultens, *Ind. Geogr. in vit. Sal.* 264. - Selden, *de Diis Syr. II.* 580. - Sharp, éditeur du *Syntagma. Diſſert. de Hyde, I. 1. P.* 488. - Solin, *I. 2. P.* 13. Stanley, *Hiſt. Philoſoph.* 3. - Strabon, 264. *II.* 530. 532. *& aill.* - Suidas, *I. 2. P.* 5. 6.

Tabul. Syr. Abulfedæ. II. 340. Tavernier, *Commerce des Indes. I. 2. P.* 344. - Texeira, *viage de la Ind. II.* 369. - Theodoret, *Serm. de legib. I. 2. P.* 2. - Theophyl. Simoccat., *II.* 566. - Thevenot, *Recueil de Voy. I. 1. P.* 369. Tilladet, *Recueil de Diſſertat.* II. 391-392.

Xenophon, *Cyroped. I. 2. P.* 60. *II.* 552.

Extrait des Regiſtres de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Du Vendredi 19 Avril 1771.

M. l'Abbé BARTHELEMY & M. de GUIGNES, Commiſſaires nommés par l'Académie pour l'examen d'un Ouvrage Manuſcrit de M. Anquetil Duperron, Aſſocié de ladite Académie, intitulé : *Zend-Aveſta, Ouvrage de Zoroaſtre, traduit en François par M. Anquetil Duperron, ſur l'Original Zend, avec des Remarques, précédé de la Relation du Voyage qu'il a fait dans l'Inde, & accompagné de pluſieurs Traités relatifs à l'Hiſtoire & à la Religion des Perſes*, en ont fait leur rapport, & ont dit, qu'après avoir examiné cet Ouvrage ils n'y ont rien trouvé qui dût en empêcher l'impreſſion. En conſéquence de ce rapport & de leur Approbation par écrit, l'Académie a cédé à M. ANQUETIL DUPERRON, ſon droit de Privilége pour l'impreſſion dudit Ouvrage. En foi de quoi j'ai ſigné le préſent Certificat. A Paris, au Louvre, ce Vendredi 19 Avril 1771.

LE BEAU, Secrétaire pérpétuel.

Lettres portant renouvellement de Privilége en faveur de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, pendant trente ans, pour l'impreſſion, vente & débit de ſes Ouvrages.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A Nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant Nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de Notre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prévôts, Juges, leurs Lieutenans, & à tous autres Nos Officiers & Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : Notre Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres Nous a fait expoſer, qu'en conformité du Réglement ordonné par le feu Roi Notre très honoré Seigneur & Biſayeul, pour la forme de ſes exercices, & pour l'impreſſion des divers Ouvrages, Remarques & Obſervations journalieres, Relations annuelles, Mémoires, Livres & Traités faits par les Académiciens qui la compoſent : elle en a déja donné un grand nombre au Public en vertu des Lettres de Privilége qui lui furent expédiées au mois de Décembre mil ſept cent un, renouvellées par autres du quinze Février mil ſept cent trente-cinq ; mais le détail de trente années, porté par ces dernieres, ſe trouvant expiré, Notredite Académie Nous a très-humblement ſupplié de lui accorder Nos Lettres néceſſaires pour ſa prorogation. A CES CAUSES, & Notre intention ayant toujours été de procurer à Notredite Académie en corps, & aux Académiciens en particulier, toutes les facilités & moyens qui peuvent rendre leur travail utile au Public, Nous lui avons de nouveau permis & accordé, permettons & accordons, par les préſentes, ſignées de Notre main, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de Notre Royaume, par tel Li-

braire qu'elle jugera à propos de choiſir, les Remarques ou Obſervations journalieres, & les Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans ſes Aſſemblées, & généralement tout ce qu'elle voudra faire paroître en ſon nom; comme auſſi les Ouvrages, Mémoires ou Livres des Particuliers qui la compoſent, lorſqu'après les avoir examinés & approuvés, au terme de l'article 44 du Réglement, elle les jugera dignes d'être imprimés, pour jouir de ladite permiſſion par le Libraire que l'Académie aura choiſi, pendant le tems & eſpace de trente ans, à compter du jour de la date des Préſentes: faiſons très-expreſſes inhibitions & défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, & nommément à tous autres Libraires & Imprimeurs, que celui ou ceux que l'Académie aura choiſis, d'imprimer, vendre & débiter aucun deſdits Ouvrages, en tout ou en partie, & ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, à peine, contre les contrevenans, de confiſcation au profit dudit Libraire, & de trois mille livres d'amende, applicables, un tiers à Nous, l'autre tiers à l'Hôpital du lieu où la contravention aura été commiſe, & l'autre tiers au Dénonciateur, à la charge qu'il ſera mis deux exemplaires de chacun deſdits Ouvrages dans Notre Bibliotheque pnblique, un dans celle de Notre Château du Louvre, un dans celle de Notre très-cher & féal Chevalier Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur de Maupeou, avant de les expoſer en vente; & à la charge auſſi que leſdits Ouvrages ſeront imprimés ſur du beau & bon papier, & en beau caractere, ſuivant les derniers Réglemens de la Librairie & Imprimerie, & de faire regiſtrer ces Préſentes ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons faire jouir & uſer Notredite Académie & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ceſſant & voulant faire ceſſer tous troubles & empêchemens; voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de Nos amés & féaux Conſeillers-Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier Notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution de ces Préſentes, tous exploits, ſaiſies & autres actes néceſſaires, ſans autre permiſſion: Car tel eſt Notre plaiſir. Donné à Compiegne, le vingt-huitieme jour de Juillet, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-cinq, & de Notre regne le cinquantieme. *Signé* LOUIS, *& plus bas*: par le Roi, Phelypeaux.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Paris, n°. 437. fol. 364. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſe, art. 41, à toutes perſonnes, de quelques qualités & conditions qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'art. 108. du même Réglement. A Paris, ce 14 Septembre 1765.

le Breton, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & Fils, Imprimeur-Libraires de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de Condé, du Duc de Bourbon & de l'Archevêché, rue des Mathurins 1771.

DISCOURS

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE
OU
INTRODUCTION
AU ZEND-AVESTA,

QUI renferme le VOYAGE du Traducteur aux Indes Orientales; l'HISTOIRE de la retraite des Parſes dans l'Inde, & les événemens les plus conſidérables qui concernent ce Peuple fugitif, juſqu'en 1760; & des détails relatifs aux LIVRES ZENDS, aux différens Exemplaires ſur leſquels on les a traduits, & à l'ordre ſelon lequel on a cru devoir les diſtribuer.

LE nom ſeul de l'Ouvrage que je préſente au Public ſuffiroit pour lui aſſurer un accueil favorable, ſi le fonds des choſes répondoit à ce que le titre annonce. Tout doit intéreſſer dans un Légiſlateur auſſi célebre que Zoroaſtre. Les Auteurs Grecs & Latins en font l'éloge le plus pompeux; à la naiſſance du Chriſtianiſme, pluſieurs Hérétiques crurent relever le mérite de leurs Ouvrages en les revêtant de

ſon nom ; les Mahométans, ennemis perſonnels de ſes Diſciples, ne l'appellent que *le Sage*. Dans un ſiécle où la raiſon, maîtreſſe du préjugé, ſe picque de ne tenir qu'à la vérité, Zoroaſtre ſe feroit lire avec avidité, s'il paroiſſoit accompagné de cette profondeur, de cette étendue de connoiſſances que l'Hiſtoire ancienne lui attribue.

Mais je crains que les Ouvrages dont je donne la traduction ne rempliſſent pas l'idée que l'on s'eſt formée de ce Légiſlateur. Cette crainte doit-elle m'empêcher de les préſenter aux Sçavans ? Je penſe au contraire que l'on payera volontiers de quelques heures d'ennui la ſatisfaction de ſçavoir à quoi s'en tenir ſur cette matiere.

Les hommes admirent de loin des choſes qu'ils regarderoient à peine, ſi elles étoient ſous leurs yeux. Souvent nous nous laiſſons aller au même enthouſiaſme, lorſque nous liſons les Relations des Voyageurs. Il faut voir les objets immédiatement, pour ſe détromper : & c'eſt un des avantages que l'on peut retirer des nouvelles découvertes. Si quelquefois elles n'offrent par elles-mêmes rien de fort intéreſſant, du moins mettent-elles en état d'apprécier des choſes qui ſouvent n'auroient pas piqué la curioſité, ſi elles euſſent été connues plus exactement.

Les voyages faits avec réflexion préſentent le même objet d'utilité. La vûe ſimple des lieux & des choſes donne des idées neuves, & rectifie celles que l'éloignement & le tems avoient pour ainſi dire conſacrées.

Mais ces entrepriſes Littéraires n'ont pas été portées auſſi loin qu'elles pouvoient l'être. L'intérieur de l'Afrique nous eſt encore inconnu, & la plus grande partie de l'Aſie offre un ſpectacle abſolument nouveau ; ſpectacle digne, par la variété des événemens, des Peuples & des Langues, d'occuper un eſprit, qui veut débrouiller, s'il eſt poſſible, les Archives du Genre-humain, & étudier la Nature encore dans ſon berceau.

C'eſt pour le contempler, ce ſpectacle, que j'ai fait le voyage des Indes Orientales. Le Lecteur auquel j'offre le fruit de mes travaux, deſire ſans doute de connoître plus en détail les vûës qui m'ont porté à les entrepren-

dre, & les moyens que j'ai employés pour réuſſir ; l'expoſé ſimple que je vais en faire juſtifiera en même-tems l'importance & la ſolidité de mes recherches.

Perſuadé que les uſages modernes de l'Aſie doivent leur origine aux Peuples & aux Religions qui l'ont ſubjuguée, je me ſuis propoſé d'étudier dans les ſources l'ancienne Théologie des Nations habituées dans les Contrées immenſes qui ſont à l'Eſt de l'Euphrate, & de conſulter ſur leur Hiſtoire, les Livres originaux. Ce plan m'a engagé à remonter aux Monumens les plus anciens. J'en ai trouvé de deux eſpeces : les premiers écrits en *Samskretan* [1] ; ce ſont les *VEDES*, Livres ſacrés des Pays, qui de l'Indus s'étendent aux frontieres de la Chine : les ſeconds écrits en *Zend*, ancienne Langue du Nord de la Perſe ; c'eſt le *ZEND-AVESTA*, qui paſſe pour avoir été la Loi des Contrées bornées par l'Euphrate, le Caucaſe, l'Oxus & la mer des Indes.

Ci-ap. T. II. p. 426.
Ci-ap. Vie de Zoroaſt. p. 20
Voy. le Journ. des Sçavans, 1726. Juin, 2e. volume.

La Relation abrégée de mon Voyage que je publiai à mon retour en 1762, a déja fait connoître les raiſons qui m'ont engagé à commencer par la traduction du *Zend-Aveſta*, & les matériaux que j'ai raſſemblés pour celle des *Vedes*. Mais l'importance de l'Ouvrage que je préſente au Public m'oblige d'entrer à ce ſujet dans de plus grands détails : & le moyen qui me paroît propre à ſatisfaire également les Sçavans & les Curieux, eſt de donner ici le Journal abrégé de mon Voyage. Les Sçavans y trouveront ſur les Parſes, leur établiſſement dans l'Inde, leurs Livres ſacrés, tous les éclairciſſemens qu'ils peuvent deſirer : les Curieux me ſuivront dans des marches périlleuſes, dont l'objet principal étoit l'étude des hommes ; ils viſiteront avec moi les Monumens les plus anciens de l'Inde ; ils s'aſſureront de la maniere dont j'ai vû, dont j'ai vérifié, diſcuté ; & peut-être rencontreront-ils des traits qui les dédommageront du ton ſec, de la forme hériſſée & preſque barbare du reſte de l'Ouvrage.

[1] Le *Samskretan* eſt une Langue morte qui n'exiſte plus que dans les Livres ; elle paſſe pour la mere des Langues Indiennes. Il y a du Samskretan de différens âges.

VOYAGE AUX INDES ORIENTALES.

Ie. PARTIE.

I. LA Religion & l'Hiſtoire des Perſes ſont des objets intéreſſans par eux-mêmes, & qui méritent de plus l'attention des Sçavans, à cauſe des liaiſons que ce Peuple a eues avec les Hébreux, les Egyptiens, les Grecs, les Indiens, & même avec les Chinois. Mais s'en rapporter uniquement à ce que les Anciens nous apprennent de cette Nation, ce ſeroit s'expoſer à n'en prendre qu'une idée imparfaite. Les Ouvrages qui traitoient à fond de ſon Hiſtoire & de ſa Religion n'exiſtent plus; & ceux qui ont échappé au tems, ne peuvent nous en donner une connoiſſance ſûre & ſatisfaiſante.

Ces réflexions engagerent, ſur la fin du ſiecle dernier, le ſçavant Docteur Hyde à approfondir une matiere juſqu'alors à peine effleurée. Il feuilleta les Auteurs Arabes & Perſans, joignit à ces Monumens le témoignage des Voyageurs, & les lettres que pluſieurs de ſes amis lui avoient écrites de l'Inde, & compoſa ſon fameux Ouvrage ſur la Religion des Perſes.

Ce Livre peut paſſer pour le ſeul qui donne ſur les Perſes une ſuite de détails inſtructifs pris des Ouvrages des Orientaux. Malheureuſement les principales ſources où M. Hyde les a puiſés, ne ſont pas de la premiere antiquité. Le Docteur Anglois cite particulierement le *Farhang Djehanguiri*, Dictionnaire Perſan, commencé dans le ſeiziéme ſiecle, ſous le regne de Schah Akbar, & achevé dans le dix-ſeptiéme, ſous celui de Djehanguir; il rapporte pluſieurs paſſages du *Viraf-namah* & du *Sad der*, Ouvrages poſtérieurs de beaucoup à Zoroaſtre, & dont il ne poſſédoit que les traductions faites en Perſan moderne. Mais comme ce Docteur ne ſçavoit ni le Zend ni le Pehlvi [1], on ne

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXXI. p. 380. not. 9.

[1] Ce point ſera prouvé à la fin du Diſcours Préliminaire.

trouve dans ſon Ouvrage aucun paſſage de l'*Izeſchné* ni des *Néaeſchs*, qui faiſoient néanmoins partie de ſes Manuſcrits; il ſe contente de nommer le *Zend-Aveſta*, ſans en rien traduire : Son travail ne pouvoit donc paſſer aux yeux mêmes des Anglois, que pour un eſſai. *VOYAGE aux Indes Orientales, Ire. Partie.*

La voie la plus ſûre eut été ſans doute de conſulter les Perſes eux-mêmes ſur leur propre Religion ; & l'entrepriſe n'avoit rien d'impoſſible. L'Inde en préſente un corps nombreux établi depuis plus de neuf cens ans dans le Guzarate. Ils ſont répandus au Nord de la côte Malabare, où le goût du Commerce & l'induſtrie qui les caractériſent, leur ont procuré des Établiſſemens conſidérables. On les appelle dans l'Inde *Parſis ou Parſes*: je me ſervirai dans la ſuite de ce dernier nom pour déſigner ce reſte précieux des Diſciples de Zoroaſtre. *Voyage de Chardin, in 4° T. III. p. 127.*

Ce fut des mains des Parſes établis à Surate, que George Boutchier, Anglois, reçut en 1718 le *Vendidad ſâdé*. Ce volume qui contient trois ouvrages Zends, le *Vendidad* proprement dit, l'*Izeſchné* & le *Viſpered*, ne fut apporté en Angleterre qu'en 1723. Il paroiſſoit en Europe pour la premiere fois, & perſonne alors n'en pouvoit défricher les caracteres, quoique l'Alphabet Zend ſe trouvât dans un des Manuſcrits du Docteur Hyde. *Ci-ap. p. 73.*

Long-tems après, un Conſeiller de Bombaye, M. Frazer, Ecoſſois, connu par la Vie qu'il a donnée de Tamaskoulikhan, alla chercher à Surate ce qu'il croyoit pouvoir recouvrer des Ouvrages attribués à Zoroaſtre. Son projet réuſſit quant à l'achat de deux Livres Zends, l'*Izeſchné* & les *Ieſchts*, & de pluſieurs autres Manuſcrits Perſans & Indiens : mais il lui fut impoſſible d'engager les Prêtres à lui enſeigner le Zend ni le Pehlvi, à lui donner la clef du *Zend-Aveſta*. De façon que peu ſatisfait de ſon voyage, il revint en Angleterre, où il eſt mort depuis. *Ci-après, T. II. p. 143.*

Telles furent les tentatives que firent les Anglois pour l'acquiſition & l'intelligence des Ouvrages attribués à Zoroaſtre. Le reſte de l'Europe s'en rapportoit au Docteur Hyde, ſans ſonger à apprendre des Langues dont les Sça-

vants connoiſſoient à peine les noms. Cet aſſoupiſſement général ſur un objet auſſi intéreſſant m'étonna, & je conçus dès-lors l'idée du voyage que j'ai fait dans l'Inde.

En 1754, j'eus occaſion de voir à Paris quatre feuillets Zends calqués ſur le *Vendidad ſâdé*, qui eſt à Oxford. Sur le champ je réſolus d'enrichir ma Patrie de ce ſingulier Ouvrage. J'oſai former le deſſein de le traduire, & d'aller dans cette vue apprendre l'ancien Perſan dans le Guzarate ou dans le Kirman. Ce travail pouvoit étendre les idées que je m'étois faites ſur l'origine des Langues & ſur les changemens auxquels elles ſont ſujettes. Il étoit encore très-propre à répandre ſur l'Antiquité Orientale des lumieres qu'on chercheroit vainement chez les Grecs ou chez les Latins.

Je crus donc, qu'au lieu de m'abandonner aux conjectures, en ſuivant les traces du ſçavant Anglois, je n'avois d'autre moyen pour réuſſir, que d'aller puiſer chez les Parſes mêmes, les connoiſſances dont j'avois beſoin. Je ſçavois encore que les quatre *Vedes*, Livres ſacrés des Indiens, étoient écrits en ancien Samskretan, & que la Bibliotheque du Roi étoit riche en Manuſcrits Indiens, que perſonne n'entendoit. Ces raiſons m'engagerent à préférer l'Inde au Kirman, d'autant plus que je pouvois également y approfondir l'ancien Perſan & l'ancien Samskretan.

Je communiquai mon projet à M. l'Abbé Sallier, à M. l'Abbé Barthelemy, à M. le Comte de Caylus, à Meſſieurs Falconnet, de Bougainville & de Guignes. Ces Sçavans l'approuverent. Ils me montrerent de loin l'Académie des Belles-Lettres comme le terme de mes travaux ; ils me promirent même de parler au Miniſtre en ma faveur, & d'engager la Compagnie des Indes à ſe prêter à mes vûës. J'eus en conſéquence l'honneur d'entretenir pluſieurs fois à ce ſujet M. de Silhouette, Commiſſaire du Roi à la Compagnie des Indes ; & la maniere dont il m'écoutoit tenoit autant de l'homme de Lettres, que du protecteur des talens naiſſans.

Mais l'impatience de commencer une carriere que je prévoyois devoir être longue & ſemée de difficultés, ne

me permit pas d'attendre que les promeſſes des perſonnes qui s'intéreſſoient à l'exécution de mon plan, ſe réaliſaſſent. J'étois d'ailleurs réſolu, pour n'être pas expoſé aux reproches en cas de mauvais ſuccès, de ne devoir qu'à moi-même une entrepriſe de cette nature; & l'équité ne ſouffroit pas que j'exigeaſſe de ma famille, peu favoriſée des biens de la fortune, des ſecours qui pouvoient paroître plus que haſardés.

Dans ces diſpoſitions, ſûr de la force de mon tempérammment, & exercé depuis pluſieurs années à une vie auſtere, aux veilles, à la ſobriété, l'état de Soldat de la Compagnie des Indes me parut le ſeul que les circonſtances me permiſſent d'embraſſer. J'allai en conſéquence trouver M. Boucher, Officier chargé de former les Recruës que l'on envoyoit dans l'Inde, & après quelques momens de converſation ſur l'Hiſtoire du Païs & ſur les affaires de la Côte de Coromandelle, je lui déclarai nettement l'objet de ma viſite. Ma propoſition le ſurprit; il me repréſenta fortement & avec une ſorte de tendreſſe, à quoi je voulois m'engager, & me remit à quatre jours, comptant que ce délai me feroit changer de réſolution. Il eſt difficile d'exprimer ce qui ſe paſſa chez moi pendant cet intervalle. J'allai au bout des quatre jours revoir M. Boucher; mon courage triompha de ſes objections: & voyant que c'étoit un parti pris, il reçut mon engagement, avec promeſſe poſitive de n'en parler qu'après mon départ.

J'employai le peu de tems qui le précéda, à former, ſans que mes parens s'en apperçuſſent, mon petit équipage, qui conſiſtoit en deux chemiſes, deux mouchoirs & une paire de bas. Je groſſis le paquet d'un étui de Mathématiques, de la Bible Hébraïque de Leuſden, de Montagne, de Charron; & la veille du jour auquel je devois quitter Paris, j'envoyai chercher mon frere, celui qui eſt actuellement Chef du Comptoir François de Surate. Quelle entrevûe! Je ne puis y penſer ſans frémir. Le billet que je lui avois écrit, lui marquoit en deux mots ce dont il s'agiſſoit. J'eus beſoin d'une force plus qu'humaine pour dévorer ſon chagrin & le mien. M. Boucher me laiſſa en ſa préſence maî-

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

tre de mon ſort. Nous nous collâmes le viſage l'un ſur l'autre. Ses larmes étoient ſes expreſſions ; les miennes me ſuffoquoient. Je lui montrai avec cette force que donne un courage froid & réfléchi, que le parti que je prenois étoit néceſſaire. Il me promit le ſecret pour deux jours ; & après avoir reçu de lui quelques préſens, j'eus encore la force de le quitter le premier, pour rejoindre la Troupe avec laquelle je devois me rendre à l'Orient. Le moment du départ arrivé, je partageai entre mes nouveaux Camarades l'équipage que la Compagnie des Indes donne à ſes Soldats ; & nous nous mîmes en marche à pied, commandés par un bas Officier des Invalides, le 7 Novembre 1754, avant le jour, au ſon lugubre d'un tambour mal monté.

La route de Paris à l'Orient fut pour moi un apprentiſſage de fatigues, que je fis avec plus de fermeté que je n'aurois oſé l'eſpérer. Le voyage fut de dix jours, partie à pied, partie à cheval, au milieu des pluies, du froid, de la neige, & accompagné de dangers de plus d'une eſpece. Souvent je me vis obligé de porter pluſieurs lieues ma valiſe à travers des champs labourés, pour aller goûter quelques heures de repos dans une pauvre chaumière, où je trouvois à peine, même en payant, le néceſſaire d'un Soldat de recrue.

Ce qui m'occupa utilement, & même en quelque ſorte agréablement pendant cette pénible marche, ce furent les caracteres nouveaux dont ma ſituation me mettoit à même d'obſerver les différentes nuances.

Juſqu'alors je n'avois connu les hommes, que par les livres, & par le commerce des honnêtes gens : je voulois en conſéquence trouver par-tout des principes, du raiſonnement, des mœurs. Je vis, d'un côté, l'humanité abandonnée à elle-même dans ſon plus bas étage, chez le Payſant ; de l'autre, accompagnée de tous les vices, dans mes Camarades.

Obligé de me tenir en garde contre ces Soldats d'une nouvelle eſpece, dont quelques-uns convoitoient mon habillement, il falloit en même tems que je ſerviſſe de Médiateur entre ces Brutaux & les Particuliers qu'ils avoient,

ou

ou volés, ou maltraités ; expoſé ſouvent à être ſacrifié moi-même au reſſentiment des Payſans, qui me prenoient pour le Chef de la Troupe.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Il eſt vrai que ma jeuneſſe, relevée par un grand air de douceur, déſarmoit les plus furieux. Elle me procuroit auſſi dans les maiſons, où je logeois par étape, des égards, des attentions qui me remettoient promptement des fatigues de la journée. Pluſieurs fois on voulut m'engager à diſcontinuer ma route. Le Maire de Blin, au-delà de Nantes, après avoir reglé ce qui concernoit la Recruë, me pria de reſter à déjeûner avec lui ; il me repréſenta devant ſes deux filles, le danger du parti que j'avois pris, que mes eſpérances pourroient bien être vaines. Mais, inébranlable dans ma réſolution, & aſſuré de ce que je pouvois ſouffrir par les fatigues que je venois de ſupporter, je le quittai enchanté de ſa politeſſe, & rejoignis la Troupe.

Certains Tableaux ſaiſis vivement, me faiſoient encore paſſer des heures délicieuſes dans les circonſtances où chez moi la nature devoit ſouffrir le plus. Tel fut celui de la Chaumiere qui me ſervit de retraite au-delà d'Ancenis (en Bretagne). La Ville logeoit des Troupes du Roi : nous fûmes en conſéquence, chetifs Soldats de recruë de la Compagnie des Indes, relégués à deux lieues dans un Hameau. Il y avoit deux jours qu'il pleuvoit ; les chemins étoient affreux. Nous partîmes, après avoir attendu trois heures ſur la Place, expoſés au froid le plus piquant. Il falut porter à pied ma valiſe par des chemins de traverſe juſqu'au Village, où nous n'arrivâmes qu'à la nuit. La Cabanne où j'entrai avec l'Invalide qui commandoit la Recruë, étoit à peine couverte de chaume. Le ſpectacle qui s'offre à ma vue, eſt une femme entourée de trois enfans preſque nuds, & qui donne à teter à un quatriéme. Notre préſence les allarme. Quelques charbons à-peine fumans, point de pain, d'œufs, ni de lait, pour des gens percés juſqu'aux os, & qui ſont ſur les dents. L'Invalide jure, menace, demande avec emportement ce que l'on eſt obligé de donner aux perſonnes logées par étape ; & tout le monde

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

diſparoît. La compaſſion me tira des larmes. Touché de la ſituation de ces pauvres Payſans auxquels j'allois arracher un repos acheté à la ſueur de leur corps, & trop ſouvent vexés par les Brutaux qu'ils logent, je préſente quelqu'argent, cette offre, ces larmes les ſurprennent. Ils ne voient plus en moi un Hôte inhumain qui vient augmenter leur miſere. Auſſitôt j'ai autant de Serviteurs, qu'il y a de perſonnes dans la Cabane. La mere me régale d'un grand feu; le pere me trouve dans le Village ce dont j'ai beſoin; &, malgré ma réſiſtance, je ſuis obligé d'accepter le ſommier de crin qui leur ſert de lit. Pour eux, ſans ſonger aux travaux qui les attendent au lever du Soleil, ils paſſent la nuit ſur un méchant banc, occupés à entretenir quelque chaleur dans un lieu où le vent entroit de tout côté. Le lendemain j'eus bien de la peine à leur faire recevoir le prix de ce qu'ils m'avoient fourni; & pour achever la Tableau, l'Invalide me dit que je devois à ſes ménaces, les ſoins officieux de ces bonnes gens.

J'arrivai à l'Orient, le 16 Novembre. M. Godeheu d'Igoville, Directeur de la Compagnie, avoit été prévenu à à mon ſujet par M. Falconet ſon ami. Lorſqu'on annonça un Soldat de la Compagnie, qui demandoit à lui parler; *c'eſt ſans doute*, dit-il, en ſortant promptement de ſon cabinet, *M. Anquetil. Eſt-il poſſible*, m'adreſſant la parole, *que vous ayez pris un pareil parti?* Il chargea en même tems le Major des Troupes de me conduir dans la Ville, me laiſſant toute liberté ſur le lieu où je voudrois loger, & ſur les meſures que je trouverois à-propos de prendre pour l'arrangement de mes affaires.

Le mois ſuivant, il me remit mon engagement par ordre du Miniſtre, & m'apprit que le Roi m'avoit accordé une Penſion de cinq cens livres. C'étoit une ſuite des bons offices de M. l'Abbé Barthelemy, dont les amis, M. le Comte de Caylus, M. Bignon & M. Lamoignon de Maleſherbes, avoient parlé en ma faveur à M. de Silhouette & à M. le Contrôleur Général. Le jour même de mon départ, mon engagement avoit été porté au Bureau de la Compagnie; M. Saint-Ard, Directeur, prévenu par mes parens, l'en avoit retiré; & ſur-le-champ mes amis

avoient travaillé à me procurer un ſort compatible avec le plan, pour l'exécution duquel j'avois en quelque ſorte forcé les événemens.

De ſon côté, la Compagnie des Indes me donna le paſſage *gratis* ſur un de ſes Vaiſſeaux, *le Duc d'Aquitaine*, la Table du Capitaine, une chambre ; & je me diſpoſai à partir pour les Indes Orientales, dans la réſolution d'en rapporter les Loix de Zoroaſtre & celles des Brahmes.

J'étois au Port-Louis, lorſqu'un coup de canon, tiré à ſept heures du matin, le 7 Février 1755, m'avertit de me rendre à bord ; & je m'étois à-peine arraché aux embraſſemens de mes amis, que je vis le Vaiſſeau à la voile entrer dans le Canal du Port-Louis. Je me jette auſſi-tôt dans le premier Canot qui ſe préſente, & à force de rames, je gagne la Chaloupe. Le premier Grapin que le Canotier lença pour l'accrocher, manqua ; & le choc de cette maſſe penſa renverſer mon Canot. Nous en jettâmes un ſecond ; &, dans la vivacité avec laquelle je m'élançai dans la Chaloupe, je ne m'apperçus pas que je m'étois preſqu'arraché un doigt.

Je doublai la Citadelle du Port-Louis dans la Chaloupe qui ne tenoit au Vaiſſeau que par un cable retenu avec peine par deux hommes. Le clapotage de la mer l'agitoit furieuſement ; les vagues le lançoient quelquefois contre le Vaiſſeau : & l'on me dit dans la ſuite, que j'avois couru un vrai danger. Mais je ne penſois guere alors à ma ſituation. Ce qui m'occupoit, étoit d'un côté le fracas horrible des vagues, qui, preſſées par le Vaiſſeau & par les rochers du Port-Louis, jettoient au loin une écume de feu ; de l'autre, cette Forteresſe ambulante couverte de plus de ſix cents perſonnes, qui marchoit à mes côtés avec une majeſté effrayante ; derriere moi, la Terre que je quittois peut-être pour toujours ; au-devant, l'étendue immenſe des eaux au milieu deſquelles je voyois le Vaiſſeau s'avancer comme dans un abîme. Ce Tableau, comparé à l'état d'abandon où je me trouvois dans la Chaloupe, m'occupoit encore, lorſque je montai dans le Vaiſſeau.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Je n'y connoiſſois que le Capitaine, M. de Boiſqueſnay ; encore ne l'avois-je vu qu'une fois. Un mal de mer opiniâtre me mit pendant quinze jours dans l'état le plus triſte. Lorſque mon tempéremment eut pris le deſſus, je choiſis ma ſociété, & m'appliquai à connoître le nouveau Peuple, au milieu duquel j'avois à vivre pendant ſix mois.

C'eſt quelque choſe d'intéreſſant qu'un Vaiſſeau vû philoſophiquement. On croiroit d'abord que la timidité naturelle à la plus grande partie du Genre humain, devroit tenir les eſprits dans des craintes continuelles. Cependant au bout de quelques jours, on ne penſe pas plus aux périls de la mer, que celui qui voyage par terre, aux accidents qui peuvent entre ouvrir la terre ſous ſes pas, & l'engloutir. Le danger n'effraie que lorſqu'il eſt préſent, & ſeulement pour le moment ; une fois paſſé, à peine s'en reſſouvient-on. De même cette délicateſſe dans le manger, cette propreté dans les habits, cette moleſſe dans le coucher, ces appartemens vaſtes, cette multitude de domeſtiques, tous ces beſoins s'oublient en un mois ou deux. Enfin, pour le riche comme pour le pauvre & même pour les femmes, un Vaiſſeau eſt la meilleure école de fermeté, parce que l'impoſſibilité réelle & viſible de changer ſa ſituation, fait que l'on prend promptement ſon parti. Auſſi dans un voyage de long cours, verra-t-on arriver en deux ou trois mois, ce que ſur terre des malheurs, toujours ſupportés avec eſpérance de changement, n'auroient pas produit en pluſieurs années.

Un Vaiſſeau marchand, qui fait voile pour les grandes Indes, renferme bien des ſortes de gens, ſur-tout en tems de guerre. Marins, Militaires, Employés de la Compagnie, Paſſagers Marchands, Moines, Femmes & Meſtices qui vont réjoindre, ceux ci, leurs parens, celles-là, leurs maris ; Ouvriers de toutes les eſpeces ; tous les états s'y trouvent raſſemblés, & forment un petit Monde, qui, ſous un Gouvernement général à la tête duquel eſt le Capitaine, eſt ſouvent diviſé en autant d'intérêts perſonnels, qu'il y a de particuliers dans le Bâtiment.

Lorſqu'un Vaiſſeau ainſi chargé n'éprouve aucun acci-

dent fâcheux, l'eſpérance charme l'ennui ; & une traverſée de ſix mois s'écoule comme un ſonge, ſans preſque qu'on s'en apperçoive. Mais quand les maladies, le gros tems & le manque de vivres, ſe ſont ſentir, c'eſt alors que le beſoin varie les événemens par le noir qu'il répand dans cette multitude, qui ſouvent oublie le ſeul lien qui l'uniſſe, le bien général du Vaiſſeau. Dans le premier mois, le ſouvenir de l'Europe, l'aiſance où l'on ſe trouve, les forces du corps ſoutiennent, & entretiennent la diſtinction des états parmi les paſſagers. Bientôt les maux familiariſent; les caracteres durs & fiers ſe voient abandonnés. Pendant un mois ou deux, une langueur morne regne dans le Vaiſſeau. Chacun paroît occupé de ſoi. Heureux alors celui qui s'eſt fait quelques amis, ou qui peut ſe ſuffire à lui-même.

Lorſque la traverſée eſt ſur ſa fin, il ſemble qu'un air nouveau faſſe renaître l'eſpérance : les querelles nées du beſoin & de l'âcreté qu'il met dans les eſprits, s'oublient; & les biens dont on ſe flatte de jouir après un ſi long voyage, variés ſelon les caracteres & les états, occupent auſſi agréablement en projet, que ſi on les poſſédoit réellement. Ces idées rompent auſſi les liaiſons qu'on avoit formées dans le Vaiſſeau. Tout plein de ce qu'on fera à terre, on paſſe le tems en préparatifs, à mettre ordre à ſes effets; & le moment où l'on doit quitter le Vaiſſeau une fois arrivé, on ſe ſépare ſans preſque ſe donner la moindre marque d'amitié, de politeſſe; indifférence que l'on conſerve à terre, à moins que de nouvelles raiſons d'intérêt ne donnent lieu à de nouvelles liaiſons.

Telle eſt ordinairement la conduite de Paſſagers. Pour celle des Officiers de Vaiſſeau, elle fait bien voir ce que peuvent l'habitude, l'attrait des Voyages, & les charmes d'une vie qui connoît peu ces dehors gênans que l'on décore du nom de politeſſe. Fort ſouvent on verra le Corps des Officiers oppoſé au Capitaine, & paſſer une année avec lui. Encore ſi les agrémens de la vie compenſoient les déboirs qu'ils ont à eſſuyer : mais un ſomeil interrompu, le ſcorbut, ſouvent des vivres pourris, des quarts où ils

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

ſont percés juſqu'aux os; voilà ce qu'ils ont à attendre. Le jeu eſt preſque le ſeul paſſe-tems qui coupe ces momens pénibles. Deſcendus à terre, la plûpart ne ſont fêtés dans les maiſons, que ſelon les marchandiſes qu'ils ont à vendre. Leur pacotille débitée, il faut qu'ils retournent à leur bord, s'ils ne veulent pas ſe voir abandonnés. Souvent au retour, l'Equipage entier qui ſe ſent plus près de ſa Patrie, augmente les diviſions inteſtines qui regnoient dans l'Etat-Major. Ils arrivent dans ces diſpoſitions; & un homme peu au fait, les croiroit guéris de l'envie de voyager : cependant après quelques mois de ſéjour à terre, ils ſe rembarquent, & ſouvent ce ſont les mêmes Officiers, la même Maiſtrance, les mêmes Matelots.

Nous étions près du Tropique du Cancer, lorſque pluſieurs Matelots furent attaqués d'une maladie dont on ignoroit la nature & la cauſe. Leur langue enfloit, ils devenoient noirs, ne pouvoient plus reſpirer, & mouroient en deux fois vingt-quatre heures. Le Capitaine fut lui-même atteint de ce mal : on le traita comme les autres; & nous eûmes la douleur de le perdre peu de jours après notre arrivée à Saint-Jago, une des Iſles du Cap-verd, où nous fîmes une relâche de dix jours. Ce triſte événement fit vaquer la chambre du ſecond Enſeigne qui étoit plus grande & plus éclairée que la mienne : M. le Chevalier du Vautnay, premier Lieutenant, me la donna avec une des Jarres d'eau douce du Capitaine; ſervice eſſentiel, dans un Vaiſſeau, & dont la maladie qui me ſurvint quelques jours après, me fit ſentir tout le prix.

J'avois prêté ma chambre au neveu d'un de mes amis, & paſſé quinze à ſeize nuits couché dans la Grand'Chambre, les ſabords de l'arriere ouverts. Le fruit de cette complaiſance fut une fauſſe-pleuréſie qui m'obligea de me met- au lit: mais cinq ſaignées, faites coup-ſur-coup, me tirerent de danger. J'éprouvai alors ce que vaut l'amitié : j'avois du bouillon excellent ; mes médecines, mes remedes étoient bien préparés ; le ſecond Chirurgien me viſitoit réguliérement. Dans ma convaleſcence, qui dura preſque juſqu'à notre arrivée à l'Iſle de France, confitures & autres douceurs ne me manquerent point, quoique je n'euſſe fait au-

cunes proviſions. Un jour, c'étoit au paſſage du Cap-de-Bonne-Eſpérance, il vint un coup de mer qui enfonça ma fenêtre (le ſabord), & remplit ma chambre d'eau. Je perdis connoiſſance. Le bruit que fit la lame avertit mes amis, qui deſcendirent ſur-le-champ, & firent écouler l'eau. Matelats, draps, couvertures, tout fut changé dans le moment : de façon qu'au bout de quelques heures, lorſque je revins à moi, je ne reconnus rien de ce que j'avois ſur moi. Ce trait d'humanité ne ſortira jamais de mon eſprit.

Les maladies faiſoient un ravage terrible, tandis que je gardois la chambre. De quarante-cinq perſonnes d'État-Major, trente furent attaquées du même mal. Nous perdîmes plus de cent hommes; la moitié de l'Équipage étoit ſur le lit. Dans la Sainte-Barbe, dans la Grand'Chambre, dans l'Entre-Pont, ſur le Gaillard, on n'entendoit que gémiſſemens ſouvent interrompus par le canon, qui annonçoit que l'on jettoit quelque mort à la mer. Il regnoit par-tout une odeur infecte capable de ſuffoquer. La vermine gagnoit juſqu'à nos chambres, & la pitié concentrée dans les beſoins perſonnels, ne permettoit plus de ſoulager ſon ſemblable. Enfin le ſecond Chirurgien, Garçon habile, ſe rappella d'avoir vû dans les Salles de Bicêtre, les ſymptômes du mal qui regnoit dans le Vaiſſeau, & en découvrit la nature. Il parut alors que c'étoit une ſorte de maladie contagieuſe apportée par pluſieurs Soldats ſortis des Priſons, & irritée par l'action du bois du Vaiſſeau qui travailloit encore : c'étoit ſon premier Voyage.

Je ne ſçai réellement à quoi juſqu'ici la Compagnie à penſé de ſe charger de pareils ſujets. Premierement, elle ne peut preſque en tirer aucun ſervice ; à notre arrivée à Pondichery, il en déſerta plus de quarante. Il faut donc qu'elle les faſſe garder étroitement; & de cinquante, il eſt rare que dix ou douze, à quarante & cinquante ans, renoncent à leurs mauvaiſes habitudes. En ſecond lieu, à quel danger n'expoſe-t-on pas les Colonies, en les laiſſant à la garde de gens nourris dans le crime ? Et ſans parler du mauvais air qu'ils communiquent dans la traverſe à tout un Équipage, le Vaiſſeau n'a-t-il pas continuellement à craindre de leur brutalité ? Parmi les Sol-

Soldats de cette eſpece que l'on nous avoit donnés, il y eut deux qui menacerent de faire ſauter le Vaiſſeau. On les mit aux fers : un des deux trouva le moyen d'en ſortir. On l'attacha au Mât d'artimon, ſur la Dunette; & n'ayant pour nourriture que du biſcuit & de l'eau, expoſé à la pluie, au ſoleil, il arriva en bonne ſanté à l'Iſle de France, tandis que l'Équipage languiſſoit ſur les cadres. Nous les laiſsâmes dans cette Iſle; & l'on nous donna à leur place un Soldat qui avoit mérité la corde en Europe, & qui peu de jours après ſon arrivée à Pondichery, la mérita une ſeconde fois. [1]

[1] Ceci me donne lieu d'examiner pourquoi la Compagnie n'a pas tiré juſqu'ici plus d'avantage de ce grand nombre de ſoldats que ſes vaiſſeaux ont tranſportés aux Indes Orientales, pourquoi ces ſoldats ont toujours été autant de familles enlevées à l'Etat. Je crois appercevoir la cauſe de ce mal. La moitié au moins de cette multitude eſt formée de mauvais ſujets. A peine débarqués on les envoye dans les différens Poſtes. Là les mauvais corrompent les bons. La plûpart y vivent avec des Negreſſes, meurent promptement & ſans poſtérité. Ceux que les maladies & le climat épargnent, ne penſent à ſe marier, que lorſque la débauche leur a ruiné le corps; & les enfans qui naiſſent de ces mariages, la plûpart noirs comme leurs meres, fruits mal-ſains de corps uſés, ſont perdus pour la Nation.

Les enfans de famille que l'on envoye dans l'Inde, pour épargner à leurs parens la honte des châtimens qu'ils ont mérités, ceux mêmes, en qui l'habitude du crime ne ſera pas encore enracinée, ſont autant de déſerteurs nés. Il eſt naturel qu'ils cherchent à recouvrer chez l'Etranger l'honneur qu'ils ont perdu parmi leurs compatriotes. D'ailleurs, l'intérêt ne les attache point à leur Nation; ils ſont pauvres & ſans eſpérance de devenir jamais riches. Lorſqu'une fois ils ont déſerté, la crainte de la mort les éloigne des Colonies Françoiſes; & quand il leur ſeroit permis de revenir au Drapeau, l'amour du changement, entretenu par les occaſions & par les facilités que préſentent ces Contrées, les empêchera toujours de ſe fixer. On prévoit aiſément ce qu'en paix comme en guerre, l'Etat peut attendre de pareils ſoldats, qui ſont de toute Nation, & plus attachés à l'Etranger qu'à leur Patrie.

Des intérêts communs, des liaiſons de débauche, aſſocient ſouvent à leur déſertion d'autres ſoldats, qui ſans cela ſeroient reſtés fideles à leur Patrie : & l'on voit des Officiers François ſe mettre à leur tête, pouſſés par le beſoin ou par le libertinage. De maniere que deux cens ſoldats envoyés dans l'Inde, ne ſont pas ſeulement deux cens familles enlevées à la France; ils ſont ſouvent pendant la guerre le plus ferme appui de ſes ennemis, & la cauſe de ſes malheurs. La derniere guerre de l'Inde a fourni plus d'un trait qui confirme ces réflexions.

On répondra ſans doute qu'il eſt plus aiſé de voir le mal que d'y remédier. J'en conviens : mais c'eſt toujours un avantage que d'en ſaiſir la cauſe. La dépopulation dont on ſe plaint vient 1°. Des vices des ſoldats que l'on envoye dans l'Inde, vices qui les portent à ſe détruire, pour ainſi dire, eux-mêmes.

Lorſque

Lorſque la nature de la maladie qui regnoit dans le Vaiſſeau, fut connue, on appliqua ſûrement les remedes, & la

2°. de ce que la plûpart de ces Soldats lorſqu'ils ſont dans l'Inde, ne ſe regardent plus comme faiſant partie de leur Nation, & n'ont, même dans un avenir éloigné, aucune vûe d'intérêt qui les y attache.

Voici, je penſe, de quelle maniere on pourroit parer ces inconvéniens; il faudroit avoir égard à l'âge, à l'état & aux bonnes ou mauvaiſes qualités de ceux que l'on enrôle pour l'Inde. Ainſi ſur cent ſoldats il y en auroit ſoixante-quinze d'âgés de quinze ans ou plus, juſqu'à vingt-cinq; & vingt-cinq, de vingt-cinq ans ou plus, juſqu'à quarante. Le plus grand nombre, pour ſe faire plus aiſément au climat, doit être d'un âge où le tempérament ne ſoit pas encore formé. Les vingt-cinq ſoldats, de vingt-cinq ans à quarante, ſeront des perſonnes connues, que le deſir de faire une petite fortune portera à paſſer aux Indes. Le même motif doit animer au moins la moitié des jeunes. Le reſte peut être compoſé de gens abſolument du peuple &, ſi l'on veut, de quelques enfans de famille, qui, pour des fautes graves, mais paſſageres, méritent cette eſpece d'exil; mais point de ſcélérats décidés, ni de gens accoutumés aux priſons & aux coups. Comme les ſoldats pris dans cette derniere claſſe feront le petit nombre, il n'eſt pas à craindre que leur exemple ou leurs diſcours faſſent beaucoup d'impreſſion. Enſuite le moyen d'engager des hommes faits & des jeunes gens de familles honnêtes mais pauvres, à s'enrôler pour les Indes, ſeroit, en fixant le tems de leur ſervice par exemple, à ſix ans, de leur montrer ce terme comme le commencement de leur bonheur. La Compagnie ſe chargeroit pendant ce tems de faire valoir dans l'Inde, à un intérêt honnête, par exemple, à vingt-cinq pour cent, une partie de leur paye, & ce qu'ils auroient pû tirer des débris de leur fortune. Au bout de ſix ans, on leur remettroit ce fond en les ramenant en France. Alors on en verroit qui demanderoient comme une grace de recommencer un nouvel engagement, & ce ſeroient ordinairement les meilleurs ſujets. De cette maniere, ceux auxquels l'inconſtance, trop commune dans notre Nation, donneroit du dégoût pour ces Contrées, retenus dans leur devoir par l'eſpérance, au lieu de déſerter, reviendroient enrichir leur Patrie, encore vigoureux; ſix années n'altérant pas le tempérament. Les autres déja faits au climat pourroient ſervir utilement, & après une ſeconde épreuve de ſix ans, être admis dans l'Etat-Major. Par cet arrangement, il n'y auroit point de pauvre parmi les Soldats; rien ne les porteroit à aller chercher fortune chez l'Etranger; la crainte de perdre le fond que la Compagnie feroit valoir pour eux, les attacheroit: & comme le paſſage de l'Inde en qualité de ſoldat, n'auroit plus rien d'humiliant; cet état deviendroit une reſſource honnête contre les coups de la fortune, & pourroit avec le tems, donner aux Colonies des Membres & même des Chefs expérimentés. Je ne parle pas du courage propre à la Nation, & qui, piqué par l'intérêt perſonnel, feroit en tems de guerre autant de Citoyens, de Soldats, qui le plus ſouvent ne ſont que mercenaires; des habitans des Colonies, dont pluſieurs ayant ſervi, ſe rappelleroient aiſément leur premier métier. Les Comptoirs ſeroient mieux ſervis par des Employés de trente-cinq ans qui auroient paſſé douze ans aux Indes, qui ſouvent auroient appris dans les terres la Langue du Pays; les ſoldats ſeroient mieux commandés par des Officiers formés au ſervice dans l'Inde pendant douze ans, que par ceux qui nouvellement arrivés d'Europe, ne peuvent être au fait du local qu'après bien du tems, & dont les premieres années dans l'Inde ne ſont le plus ſouvent qu'à charge à la Compagnie. Voilà, comme l'on voit, des Soldats Citoyens dans l'Inde, propres au Commerce, qui redeviennent peres en France, qui peuvent l'être utilement dans l'Inde, & qui même mettent la Compagnie dans le cas d'y envoyer moins d'Officiers, moins d'Employés, & de diminuer par-là les frais de ſes Comptoirs.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

plûpart des perſonnes qui en avoient été attaquées recouvrerent la ſanté, du moins celles qui reſterent dans le Vaiſſeau. Le plus grand nombre des malades que l'on deſcendit à terre à l'Iſle-de-France & à l'Iſle-de-Bourbon, mourut, & deux Paſſagers qui n'avoient rien reſſenti à bord, furent atteints dans cette ſeconde Iſle, du même mal, dont vraiſemblablement ils avoient reçu le germe dans le Vaiſſeau, & eurent bien de la peine à en rechapper. J'attribue ces révolutions au changement d'air; car on ſçait que celui de Bourbon eſt fort ſain, & en particulier très-ſalutaire aux Scorbutiques.

Nous mouillâmes dans le Port de l'Iſle-de-France le 18 Juin. Deſcendu à terre, j'allai ſaluer le Gouverneur, M. Bouvet, qui me fit l'accueil le plus gracieux. Le lendemain, M. Poivre (actuellement Intendant général de l'Iſle) vint me prendre, & me mena chez M. Mabille, Conſeiller, qui voulut bien me communiquer la Relation du Voyage de M. David en Galam. Le troiſiéme jour, M. Oublet, célebre Botaniſte, me conduiſit à quatre lieues du Camp, au Réduit, où il me montra les Plantes étrangeres dont il avoit enrichi le Jardin de la Compagnie. Je ne ſçavois comment répondre aux politeſſes de ces deux Meſſieurs; & j'ignore encore ce qui me les avoit attirées: mais je ne vis qu'avec peine, qu'ils fuſſent publiquement diviſés par des querelles qui les empêchoient de donner au progrès des Sciences toute l'activité dont ils étoient capables.

Lett. édif. & cur. & Rec. XVIII. p. 9-19.

La terre, à l'Iſle de France, m'a paru calcinée à près de deux pieds de profondeur. Je ne m'arrêterai pas ici à donner la Deſcription de cette Iſle; ce ſeroit répéter ce qui ſe trouve dans pluſieurs Voyageurs: mais ce que je crois devoir ajouter comme le fruit des Réflexions que j'ai faites ſur ſa ſituation à l'égard de Madagaſcar, de Mozambique, des Golfes Perſique & Arabique, de Bombaye, de Goa & des deux Côtes de l'Inde, c'eſt que bien fortifiée & garnie d'hommes & de beſtiaux, elle pourroit être le centre du Commerce des François dans l'Inde. Les Vaiſſeaux d'Europe dépoſeroient leurs cargaiſons dans cette Iſle, & y prendroient les marchandiſes de l'Inde, de la Chine, du Bengale, &c, qui y auroient été apportées dans la mouſſon

par des Vaiſſeaux de quatre à cinq cens tonneaux ; & le retour de ces Vaiſſeaux ſeroit en marchandiſes d'Europe, qu'ils prendroient dans les Magaſins de l'Iſle de France, & diſtribueroient dans les différens Comptoirs de l'Inde. Il ſuffiroit enſuite d'entretenir, dans le Port, trois Vaiſſeaux de guerre, qui de tems en tems paroîtroient ſur les côtes de la preſqu'Iſle de l'Inde. Ce plan de Navigation, ſuſceptible, comme l'on voit, de correction, diminueroit beaucoup le tems de traverſées, les riſques & les frais des armemens.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Après nous être rafraîchis à l'Iſle de France, nous fîmes voile, le 21 Juin, pour l'Iſle de Bourbon, où nous arrivâmes en vingt-ſept heures. On peut voir dans différens Ouvrages la Deſcription de cette Iſle. Avant l'embraſement des Forêts & le défrichement des Montagnes, c'étoit un Paradis Terreſtre ; on n'y connoiſſoit aucune maladie : mais depuis, les fievres, les pleureſies & les petites véroles, y ont fait beaucoup de dégat ; la Terre même a été affligée par des inſectes qui rongent le pied des caffés ; ce qui a fort diminué les richeſſes des habitans.

Lett. édif. & cur. Rec. XVI p. 7-12. Rec. XVIII. p. 19-24.

Les vivres à Bourbon, ſont excellens ; les Poules Pintades entr'autres y ſont un mets délicieux. Les Patates peuvent ſervir de pain ; & jointes au caffé, qui y a un parfum admirable, elles forment la nourriture ordinaire des Créoles.

Ces Créoles ſont grands, bien faits, ont les traits réguliers, le viſage ovale : du côté des femmes la plûpart ſont de ſang noir. Ils ſont braves, d'une humeur douce, & naturellement portés au plaiſir ; ils paſſent la plus grande partie de l'année dans leurs habitations, & y vivent d'une maniere qui tient des premiers âges. Cependant ces demeures ne ſont rien moins que sûres. Il n'eſt pas rare d'y voir des Maîtres maſſacrés par leurs propres Eſclaves, qui ſe retirent enſuite dans les montagnes, & ſe font *Marons*. On va de tems en tems à la chaſſe de ces Eſclaves, & l'odeur qu'ils exhalent en fuyant eſt ſi forte, que des chiens ſtylés à cela les ſuivent à la piſte & les découvrent.

Le Pays plat eſt fort chaud à Bourbon : mais le haut des montagnes eſt couvert de neige ; & au commencement de Juillet j'y ai eu très-froid. Les trois principaux endroits

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

de l'Iſle ſont Saint Denis, Saint Paul & Sainte Suzanne ; le Gouverneur & le Conſeil réſident dans le premier.

Nous jettâmes l'ancre à Saint Paul, dont la rade eſt très-mauvaiſe ; dès le ſoir du premier jour le Vaiſſeau avoit chaſſé ſur ſes ancres plus de quarante braſſes. Le fond eſt de ſable & en talus, de façon que les Chaloupes ne peuvent s'approcher de terre qu'à une certaine diſtance : alors on ſe met dans des Pirogues, barques légeres, longues de ſept à huit pieds, & larges de deux & demi, qui peuvent tenir trois ou quatre perſonnes, & qui s'échouent à terre ; ou bien de la Chaloupe, les Matelots vous portent à terre ſur leurs épaules.

Je payai, en deſcendant à Bourbon, pour les ſottiſes d'un Officier de Troupe. C'étoit un jeune homme d'une très-jolie figure, bienfait de ſa perſonne, & qui ne le ſçavoit que trop. Son air dédaigneux avoit quelque choſe de rebutant. Pluſieurs paſſagers qui vouloient le mortifier, engagerent deux Matelots à le plonger dans l'eau, lorſqu'ils le porteroient à terre. La commiſſion fut exécutée ponctuellement : mais par une erreur dont je fus la victime, ces matelots me prirent pour M. l'Officier & m'étendirent proprement ſur le ſable, dans un endroit où il y avoit quatre pieds d'eau. Mon parti fut bientôt pris ; je me relevai & gagnai le rivage en marchant dans l'eau. Heureuſement j'étois en veſte, & je fus le premier à rire du *qui pro quo*.

Nous paſsâmes dix-ſept jours à Bourbon aſſez agréablement, & lorſque nous eûmes fait des vivres, & que l'Equipage parut en état, nous nous diſposâmes à partir pour Pondichery.

Quelques jours avant que le Vaiſſeau mit à la voile, je reçus la viſite de M. Delanux, ancien Conſeiller de Saint Denis, & Correſpondant de l'Académie des Sciences. Il m'enmena dans les montagnes à ſon habitation, où je fus fâché de ne voir qu'un Quart de cercle groſſier, & une Pendule en mauvais état. Ce Sçavant me parla beaucoup contre les opérations Mathématiques que M. D'Après avoit faites à Bourbon : mais quoiqu'il parût ſe piquer d'exactitude, il étoit difficile que l'habileté qu'il pouvoit avoir d'ailleurs, ſuppléât à l'imperfection de ſes inſtrumens.

Le 11 Juillet nous fîmes voile pour Pondichery, l'Equipage renforcé d'une partie de celui du Rouillé, & nous mouillâmes devant cette Ville le 9 du mois ſuivant. De la Rade Pondichery ſe préſenta à moi ſous un point de vûe très-intéreſſant. Le Gouvernement qui dominoit la Fortereſſe faiſoit le plus bel effet du monde. A gauche paroiſſoit la maiſon de M. Delarche, Conſeiller, & l'Egliſe des Capucins, accompagnée de leur maiſon, bâtiment ſuperbe; entre le bord de la Mer & la Fortereſſe, étoit la Colonnade de Madras; une ſuite de maiſons à galeries prolongeoit le reſte de la Côte, & l'on voyoit dans l'enfoncement, derriere la Place, la Ville noire, mêlée d'arbres qui donnoient à cet enſemble un air de païſage & de grandeur qui flattoit agréablement la vûe. La Fortereſſe ſeule me parut déplacée. Au Sud, à l'Oueſt ou au Nord de la Ville elle auroit été propre à arrêter le premier choc de l'ennemi, ou à ſervir de retraite: mais dans l'endroit où on l'avoit conſtruite, elle n'étoit que de ſimple ornement. Auſſi en voyant deux de ſes petits baſtions métamorphoſés en parterres, me rappellai-je les dehors de pluſieurs Villes de Hollande, dont les Habitans paſſionnés pour la paix, ont couvert les ouvrages avancés, les foſſés, les remparts, de Jardins accompagnés de petits Belvedères qui forment le plus joli coup d'œil.

Je deſcendis à terre le 10 Août 1755, ſur les dix heures du matin, & me rendis ſur-le-champ au Gouvernement. Je trouvai la gallerie remplie d'Officiers & d'Employés, revêtus d'habits où l'or & l'argent étoient prodigués. Du milieu de ce brillant cortege, s'élevoit un homme de près de ſix pieds, maigre, en veſte blanche, & la tête ſurmontée d'un bonnet blanc, d'un pied de haut; c'étoit M. De Leyrit, Gourverneur Général des Établiſſemens François dans l'Inde. Les Lettres que j'avois pour MM Dupleix & Godeheu, ſe trouvoient inutiles: mais, comme dans le cours de mes Voyages, je devois paſſer à Bengale, M. Saint-Ard m'en avoit envoyé une pour M. De Leyrit qui commandoit à Schandernagor, lors de mon départ de Paris. Je lui préſente cette Lettre: il la lit; & ſans trop

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

me regarder, *il faut voir*, me dit-il. Je lui explique en deux mots l'objet de mon voyage ; & pour toute réponſe, il met la Lettre dans ſa poche, & continue, en arpentant la galerie, la converſation muette qu'il a commencée avec deux Conſeillers. Il faudroit être dans la ſituation où je me trouvai alors, pour concevoir ce qui ſe paſſa chez moi. Comme je n'étois, ni Employé, ni Militaire, perſonne ne ſe préſenta pour me tirer d'embarras. Le Chevalier d'Agoult pour qui M. De Guignes m'avoit donné des Lettres, étoit mort. Je regagnai, la tête baiſſée, l'eſcalier du Gouvernement, attirant les regards de l'aſſemblée. Je le deſcendis, ſans trop ſçavoir ce que j'allois devenir. Alors ouvrant mon Porte-feuille, j'y trouvai une Lettre à cachet volant pour M. De Goupil, Commandant des Troupes. La premiere perſonne à qui je demandai où il demeuroit, me dit qu'il étoit en détachement ; il fallut encore dévorer cette couleuvre. Je me rendis néanmoins chez lui, & j'eus le bonheur de l'y trouver. L'accueil poli qu'il me fit, me remit un peu les eſprits : il me préſenta à ſon Épouſe, jeune Dame de dix-huit ans, & me dit qu'il me regardoit comme ſon fils, la Lettre que je venois de lui remettre lui recommandant d'avoir pour moi tous les égards, & de me rendre tous les ſervices qui dépendroient de lui. Il me donne en même tems un de ſes Palanquins [1], & nous nous rendons enſemble dans la mai-

[1] Le Palanquin, la voiture la plus commode de l'Inde, eſt compoſée de trois parties principales, la caiſſe, la tente & le bambou. La caiſſe eſt une eſpece de lit formé d'un cadre de canne, entouré d'un bord de bois, garni aux quatre coins en or ou en argent. Ce bord s'éleve de quatre à cinq pouces au-deſſus du cadre, & eſt quelquefois couvert de nacre de perle, d'yvoire & de morceaux d'ébenne en placage. La caiſſe eſt ſoutenue par quatre pieds terminés en griffes de Tigre, auſſi revêtus d'or. Le cadre eſt garni d'un matelas de velours, accompagné de deux oreillers de même étoffe, avec des glands & quelquefois des broderies ou du galon ſur les coutures. A chaque bout de la caiſſe ſont deux bâtons mis en ſautoir, qui tiennent par des vis aux pieds & au bord. Ces bâtons, dans l'angle ſupérieur que forment leurs extrêmités, reçoivent les deux bouts du Bambou qui poſent deſſus horiſontalement.

Le Bambou eſt une eſpece d'arbre ou de roſeau, dont le bois eſt ſouple & fort, & qui vient aſſez haut. Des paliſſades faites de cet arbre ſont de bonne défenſe, parce que le canon n'y fait que ſon trou, ſans les enflammer. Pour courber le

ſon de Madame Des Jardins, ſa Belle-Mere, chez qui ſa famille étoit raſſemblée.

J'y vis les perſonnes les plus reſpectables & les plus qualifiées de la Colonie. Les honnêtetés que je reçus, me firent bientôt oublier mes premieres inquiétudes : la jour-

---

Bambou, on ajuſte deſſus, lorſqu'il eſt jeune, un moule, le long duquel il croît dans la forme qu'on veut lui donner. Celui dont la courbure approche le plus du demi-cercle, eſt le plus cher (il y en a qui vont à cinquante pagodes) & cette courbure doit être de la longueur de la caiſſe. Les Bambous de Palanquin peuvent avoir dix à douze pieds de long, & trois à quatre pouces de diametre. On les enveloppe d'une toile gaudronnée, que l'on couvre dans les Colonies Européennes, d'un cuir de bœuf épais, couſu à double couture. Le Bambou, aux deux endroits où il poſe ſur la caiſſe, eſt percé d'un trou que traverſe une pointe de fer d'un demi pouce de diametre, arrêtée en deſſus par une fiche de même métal, & qui porte quelqu'ornement en argent ou en cuivre doré, par exemple, un ananas, lorſque c'eſt le Palanquin d'un Nabab. Cette pointe, deſſous le Bambou, eſt terminée par deux S, dans leſquelles paſſent les cordons de ſoie ou de coton qui attachent le Bambou à la caiſſe. Les deux extrêmités du Bambou entrent dans des eſpeces d'embouts d'argent ou de cuivre doré qui, dans les Palanquins des Nababs, ont la forme d'un muffle de bœuf.

La partie courbée du Bambou eſt couverte d'une étoffe de ſoie de la même couleur que les oreillers, & porte un petit matelas long, plat, de la même étoffe & de la même couleur, attaché au Bambou avec un cordon de ſoie. C'eſt ſur ce matelas que poſe la tente, qui eſt comme le ciel de cette eſpece de lit. Cette tente eſt de coton piquée, & traverſée dans la largeur par des Bambous plats, à-peu-près comme les corſets des femmes le ſont par des baleines : le deſſus eſt de ſoie ou de drap, & ordinairement jaune, bleu ou rouge; le dedans eſt de la même étoffe, ou d'une ſoie de la même couleur que le matelas. Les deux dernieres traverſes de la tente entrent dans les pointes de fer qui ſont au bas de la courbure du Bambou, & leurs extrêmités ſont attachées avec des cordons de ſoie aux quatre coins de la caiſſe. Les bouts de toutes ces traverſes ſont quelquefois garnies en argent ou en cuivre doré.

Au milieu du Palanquin pend un gros gland de ſoie; & quelquefois le Bambou, le long de la courbure intérieure, eſt garnie de petites boſſettes d'argent, mêlées de glands de ſoie, le tout de la couleur du matelas.

Un Palanquin ſimple, c'eſt-à-dire en étoffe commune & ſans garnitures, revient neuf à cent ou cent-vingt roupies. Celui dont je viens de donner la deſcription coûteroit plus de ſix cens roupies. Il y en a de mille & de deux mille roupies.

Les Anglois ont des fauteuils dans leurs Palanquins, & s'y tiennent aſſis : les François y ſont couchés, & pratiquent quelquefois à un des bouts du cadre une petite cave, pour les proviſions de Voyage.

Le bout le plus court du Palanquin eſt en devant, & porté par deux *Beras*, que l'on nomme *Boys* à la Côte (c'eſt-à-dire, *Garçons, Serviteurs*, en Anglois). Le long bout eſt par derriere, & porté par trois *Beras*. Le ſixiéme *Bera* accompagne en courant, & porte à ſon tour. En Voyage, il faut huit *Beras*, & quelquefois douze.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

née ſe paſſa dans les plaiſirs ; & ces commencemens me firent augurer favorablement des ſuites de mon entrepriſe.

M. De Goupil me donna une chambre dans ſa maiſon, ſa table, & ſon Épouſe voulut bien ſe charger de me faire chercher ce dont j'avois beſoin dans un climat ſi différent de celui que j'avois quitté. Enfin je fus regardé comme une perſonne de la famille ; & j'avoue, avec la reconnoiſſance la plus ſincere, que, ſi j'ai réuſſi dans quelques-uns de mes projets, je le dois à ces ſoins obligeans qui m'ont mis à portée de faire des connoiſſances utiles, & de m'occuper de mon objet avec une liberté que je n'aurois pas eue, s'il avoit fallu en arrivant ſonger à mon petit néceſſaire. Au reſte, je ne ſuis pas le ſeul qui aie des obligations réelles à M. De Goupil : on trouvera dans l'Inde peu d'Officiers auxquels il n'ait rendu des ſervices importans, dont il n'ait avancé la fortune, & qui ne ſe louent de l'accueil qu'ils recevoient de ſa maiſon qui étoit comme le rendez-vous des honnêtes gens.

Mon arrivée & le ſujet de mon voyage firent quelque bruit dans un Pays où l'on ne voyoit que des perſonnes attirées par l'amour du gain, par le deſir de réparer les débris de leur fortune, ou obligées en quelque ſorte de s'expatrier pour étouffer les ſuites d'une conduite trop déréglée pour l'Europe. On eut même la curioſité de me venir voir. Mais, ſi ma jeuneſſe & la blancheur de mon viſage parurent intéreſſer pour le moment en ma faveur, je puis dire que ces foibles avantages me nuiſirent réellement dans l'eſprit de ceux qui pouvoient ſeconder mes deſſeins. L'objet qui m'amenoit dans l'Inde, parut en lui-même beau, mais peu important ; &, ſi l'on me fit la grace de ne me pas regarder comme un joli Impoſteur qui s'étoit ſervi de ce prétexte pour venir dans cette Contrée tenter fortune, on crut d'un autre côté que le même coup de Soleil, qui feroit diſparoître les roſes de mon teint, diſſiperoit mes premieres idées. Je vis ces nuages ſe former, & je n'en fus pas effrayé. Sans affecter un caractere auſtere qui m'auroit fait paſſer pour dédaigneux, je tâchai d'allier les plaiſirs, qui me prévenoient en quelque ſorte, avec l'exécution de mon plan.

Mais

Mais il falloit d'abord avoir un revenu fixe; car, de fortune, je voyois bien qu'à peine toléré, je ne devois pas en attendre. M. De Leyrit, l'homme du monde le plus tranquille, & de crainte ſans doute de charger inutilement la Caiſſe de la Compagnie, fut quelque tems ſans me donner de réponſe ſatisfaiſante.

Mes petits fonds cependant s'épuiſoient. Dans l'impatience de remplir l'objet du voyage que je venois faire, je repréſentai vivement ma ſituation au Gouverneur, ajoûtant que, s'il ne jugeoit pas à propos de regler mon ſort, j'étois déterminé à repaſſer en Europe par le Vaiſſeau qui m'avoit amené. M. De Leyrit, naturellement obligeant & inſtruit de la conduite que je tenois, prit ſur lui de fixer mon revenu à ſoixante-cinq roupies par mois; ce qui faiſoit à-peu-près 1900 livres par an; ajoûtant de cette maniere 1400 livres à ma penſion de 500 livres. Il me promit même d'engager la Compagnie à l'augmenter.

Tel eſt le revenu que j'ai touché dans l'Inde, juſqu'en 1760, que M. De Leyrit le fit monter à cent roupies par mois (2880 livres par an), à cauſe des Deſtours Parſes que j'étois obligé de payer, des frais de voyage & autres dépenſes dans leſquelles je me trouvois engagé: & quoique ce revenu ne m'ait donné que l'étroit néceſſaire, je dois reconnoître l'obligation que j'ai à la Compagnie d'avoir approuvé la conduite du Gouverneur à mon égard; car je n'ai jamais été d'aucune utilité aux Comptoirs François de l'Inde.

Il eſt vrai qu'en ſuppoſant une déclaration de guerre, j'aurois pu ſervir l'État utilement. Pour cela, il eût fallu reſter à Pondichery; M. De Leyrit m'y engageoit; pluſieurs perſonnes me montroient en perſpective la fortune d'un Conſeiller, qui, par le Perſan moderne, avoit trouvé le moyen, en qualité d'Interprête, de gagner plus de quatre Lacs (plus d'un milion). Mais ſuivre ce parti, ç'eût été renoncer à mes voyages dans les terres, aux Découvertes que je voulois faire. D'ailleurs le perſonnage mercenaire & comme inſtrumental d'Interprête, ne s'accordoit pas avec la liberté de mon caractere.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Lorſque mon revenu eut été fixé, contre l'eſpérance de mes propres amis, je commençai le Malabar avec un Chrétien Noir que me donna le Pere Lavaur. Dans mes momens de loiſir, je parcourois les rues Malabares, j'allois voir les Pagodes, j'aſſiſtois aux Fêtes du Pays. Je voulus même connoître la nature du chant Malabar. Pour cela, je fis venir chez moi trois des plus habiles Chanteurs de Pondichery. L'un chanta haut, l'autre bas, ſans harmonie, & toujours ſur quatre à cinq notes, répétant pendant des heures entieres le même air, à peu-près comme un refrein fort court. Ces Peuples n'ont aucune idée des accords. Leur chant commence par un bourdonnement ſourd & fort bas, après lequel ils éclatent.

Mais toutes ces excurſions, ſemblables à celles d'un homme qui ſe jette dans vingt routes, parce qu'il ignore la voie qui doit le conduire au but, me prenoient du tems, & m'inſtruiſoient peu. Voyant que le Perſan moderne étoit la Langue la plus étendue de l'Aſie, qu'on le parloit dans tous les endroits où la différence des idiomes ou plutôt des dialectes, rendoit la connoiſſance du Malabar de cette côte inſuffiſante, j'en fis l'objet de mes études, ſans négliger cette derniere Langue. Le Maître que je pris pour le Perſan ne ſçavoit, ni François, ni Portugais. Les premieres leçons ſe paſſerent en ſignes; je lui montrois les objets; j'écrivois enſuite les noms qu'il leur donnoit; je répétois ces noms. De cette maniere je me fis un jargon qui, en trois mois, me mit en état de me faire entendre, quoiqu'aſſez mal: pour lui, il n'apprit pas avec moi vingt mots de François.

Mon deſſein, après m'être rendu le Perſan familier, étoit d'aller dans les terres me former au Malabar, viſiter les Brahmes, & apprendre le Samskrtan, près de quelque Pagode célebre. Un retour ſur moi-même me fit hâter l'exécution de ce plan.

Je commençois déja à regretter le tems que les plaiſirs de Pondichery déroboient aux études ſérieuſes qui pouvoient ſeules faire réuſſir mes projets; ma premiere ardeur s'affoibliſſoit: & en effet, comment auroit-elle tenu

contre le genre de vie que l'on mene dans les Colonies! En général, on y voit peu de perſonnes occupées ſérieuſément de leur état. A peine donne-t-on quelques heures le matin au Banian que l'on a chargé de l'achat ou du débit des marchandiſes. Un bal, une partie de jeu retardera le chargement ou le départ d'un Vaiſſeau, la concluſion d'un marché d'un million. L'Employé paroît dans les Bureaux depuis huit ou neuf heures du matin juſqu'à midi, & l'on en voit peu s'y préſenter l'après-dinée. Auſſi pluſieurs graves Conſeillers me remontrerent ils que l'application étoit dangereuſe après le repas. Heureuſement je n'ai point eu égard à leurs avis. Avec plus de docilité, mes travaux n'euſſent pas été finis lors de la priſe de Pondichery.

La vie molle des hommes tient beaucoup de celle des femmes: mais celles-ci ne font que ſuivre les impreſſions qu'elles ont reçues dans l'enfance. La plûpart dans cet âge tendre, ſont preſque abandonnées au ſoin des Moſſes, Eſclaves Noires, qui leur donnent quelquefois la connoiſſance de tous les plaiſirs, & les nourriſſent dans une pareſſe & une langueur qui leur permettent à peine l'uſage de leurs membes. Dès que leur corps commence à ſe former, l'encens des Inutiles qui parcourent journellement les maiſons, eſt un nouveau poiſon qui en fait de petites Divinités: toute leur ambition eſt d'avoir des Adorateurs; & lorſqu'elles ſont mariées, le ſoin de leur ménage n'eſt pas toujours ce qui les attache le plus. Leurs actions journalieres ſe réduiſent à-peu-près à celles-ci. A neuf ou dix heures on ſert le déjeûné; enſuite la Maîtreſſe de la maiſon, une table garnie de taſſes devant elle, préſide juſqu'à une heure au cercle des Viſitans qui ſe renouvelle continuellement, & n'a autre choſe à faire, que de leur verſer du thé. Le dîné eſt ſuivi de la *Sieſte*, eſpece de ſeconde nuit qui dure juſqu'à quatre heures; on s'y déshabille, on s'y couche. Depuis cinq heures juſqu'à huit heures, recommence le ſervice du thé, qui ſouvent fait toute la converſation; car les Vaiſſeaux d'Europe une fois partis, on n'a plus rien à dire, à moins que l'amour n'ait occaſionné quel-

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

qu'avanture, ſur laquelle les Victimes de ce Dieu ſeront les premieres à plaiſanter. Pendant le reſte de la journée, les Dames s'amuſent à mâcher du Betel, qui, diſent-elles, leur fortifie l'eſtomac. Les fruits acides, les Caris poivrés, le Chili verd, enfin tout ce qui met le feu dans le corps fait le fond de leur nourriture; & lorſque les Européens ont paſſé quelques années dans ces climats brûlans qui énervent la Nature, ils vivent à-peu-près de la même maniere.

Cette vie eſt diverſifiée par le jeu, par les bals, par les fêtes qui ſe donnent dans des Jardins hors des Villes, & où regne la plus grande profuſion; par des Actes de Dévotion, comme les Neuvaines des Jéſuites à Oulgarey près de Pondichery où la multitude de Noirs dont l'odeur infecte l'Egliſe, eſt auſſi dégoûtante, que le ſpectacle des Palanquins dorés, qui rempliſſent les Jardins & les Avenues, eſt agréable à la vûe. Ces Neuvaines ſe terminent ſouvent par de petits repas champêtres, où regne un air d'aiſance & de gaieté, qui ſouffle le poiſon de l'amour dans les cœurs les plus inſenſibles.

Il étoit temps que je quittaſſe Pondichery. J'y recevois l'accueil le plus gracieux; des chaînes plus aiſés à prévenir qu'à rompre, commençoient à m'y attacher fortement. Je ſongeai en conſéquence à précipiter mon départ.

Schirengham, Schalembron & Gengy m'offroient également la retraite après laquelle je ſoupirois. Mais pour me rendre à l'un des deux premiers endroits, j'avois beſoin de ſecours d'argent ſur leſquels je ne pouvois pas compter. La proximité & une circonſtance favorable me déterminerent pour le troiſiéme.

M. de Goupil ayant été nommé Commandant d'un détachement conſidérable que l'on envoyoit au ſecours du Nabab de Velour, je partis bruſquement de Pondichery, & ſuivis l'armée juſqu'à Gengy. Mon Domeſtique me rejoignit à Tirvikarey avec une malle qui renfermoit quelques Livres, un étuy de Mathématiques & le peu de linge dont j'avois beſoin pour le ſéjour que je voulois faire dans les terres; mon projet étant de ne plus retourner à Pondichery.

Tirvikarey eſt une Aldée dont la Pagode eſt célebre dans le Pays. Cette Pagode eſt un grand Bâtiment à trois enceintes, ſéparées par des cours ; le Sanctuaire eſt dans la troiſiéme enceinte. Je ne pus entrer que dans la premiere, où je vis le Lingam ſur lequel les jeunes Brahmines perdent leur virginité. Cette enceinte renferme pluſieurs chambres obſcures, occupées par des Brahmes. La piramide qui étoit ſur la porte, attira particulierement mes regards. Cette piramide eſt à pluſieurs étages, & ſi haute, qu'une bale de fuſil pouvoit à peine porter à la pointe. Elle ne differe pas, pour la forme de celles de la Pagode de Schalembron, dont M. le Comte de Caylus a donné la deſcription dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres. A gauche de la Pagode de Tirvikarey eſt un grand Talaw (ou étang) de plus de vingt toiſes en quarré, garni tout autour de marches de pierre qui vont en talus juſqu'au fond, & ſe réuniſſent à un petit Pagotin qui eſt au milieu. On rencontre ſouvent dans les terres de ces grands Étangs qui ſervent aux purifications. Il y en a qui ont coûté plus de cinq cens mille livres à conſtruire. Les Indiens riches font ces dépenſes pour perpétuer leur nom, ou pour expier quelque faute conſidérable.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

T. XXXI. Hiſtoir. p. 45.

J'arrivai à Gengy, qui eſt environ à quinze coſſes de Pondichery, le 2 Février 1756, le viſage brûlé par pluſieurs coups de Soleil, & les yeux couverts d'écailles qui me permettoient à peine de les ouvrir : j'avois fait la route à cheval & dans le fort de la chaleur.

M. Legris commandoit dans ce Poſte. J'avois eu occaſion de le voir à Pondichéry : il me reçut avec toute la politeſſe, & eut pour moi tous les égards que je pouvois attendre d'un galant homme & d'un ami de M. de Goupil. Il écrivit même à M. Delcyrit, pour l'engager à augmenter mes appointemens. Sa Lettre n'eut pas plus d'effet que les miennes. J'étois parti ſans faire d'adieux, ſans prendre même congé du Gouverneur, pour éviter les remiſes, & cette démarche n'avoit pas été approuvée. Il fallut donc me borner à mes appointemens, & me réſoudre à vivre de lait, de riz & de légumes, pour être en état de

fournir, par mes épargnes, à l'achat des Livres & au payement des Brahmes, dont je comptois me rendre le Diſciple.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Je ne m'arrêterai pas ici à donner la deſcription de Gengy; pluſieurs Ouvrages * ont déja parlé de cette Ville célebre.

J'employai les premiers jours à parcourir les montagnes de Gingy, qui ſont remplies de Tigres. La principale de ces montagnes eſt fort haute, & comme ſurmontée d'une croupe en pain de ſucre, ſur laquelle eſt une eſpece de Fort, dans lequel il y avoit alors quatre Soldats commandés par un Sergent. Cette croupe communique au corps de la montagne par deux grandes poutres attachées en forme de pont avec des chaînes de fer.

* *Mém. de M. de Buſſy.* (1764) *p.* 9. *Hiſt. des guerres de l'Inde, trad. fr. T. I. p.* 329, 330; *en Angl. in*-4° *p*, 155. *Mém. du Col. Lawrence, trad. Fr. T. I. p.* 74.

Je fis enſuite de petits voyages aux environs de Gengy & à pluſieurs coſſes de cette Place. J'eus occaſion dans ces courſes d'admirer la fertilité du Pays, qui étoit tout couvert de nelis. Les champs, dans cette Contrée, ſont coupés par des rigoles dans leſquelles on fait couler l'eau des puits; un ſeul homme ſuffit pour ce travail. A côté du puit, qui eſt peu profond, s'éleve une piece de bois ſur laquelle poſe une baſcule. A un des bouts de cette baſcule eſt le ſeau, & à l'autre, un gros tronc d'arbre. Un homme debout, au centre de ce lévier, avance le pié droit du côté où eſt le ſeau, & peſant ſur le bout de la baſcule, fait deſcendre le ſeau dans le puits; retirant enſuite le pied: il reprend ſa premiere ſituation: alors le tronc d'arbre fait baiſſer la baſcule de l'autre côté, & éleve le ſeau, qui accroché à l'ouverture du puit par un morceau de fer, verſe lui-même ſon eau. Pour ſe deſennuyer dans ce travail, le Payſan chante à chaque ſeau, un, deux, trois &c.

La coûtume de chanter en travaillant eſt encore générale aux deux Côtes parmi les *Maquois* ou Mariniers. Ils laiſſent tomber leurs rames en cadence, & les relevent de même au ſon de quelques mots qui forment une eſpece d'air: au quatrieme ou cinquieme coup, le Chef reprend ſur un ton un peu plus haut, pour les ranimer. Quand il faut ramer vîte, le chant eſt plus précipité; & cette eſpece d'harmonie charme en quelque ſorte leurs peines & leurs

ennuis. Comme le commencement de l'air en amene naturellement la ſuite, le ſecond coup de rame ſuccede de même au premier, pour ainſi dire, machinalement : auſſi s'apperçoit-on à peine du mouvement de leurs membres, tant il eſt régulier.

Je rencontrai ſur la route de Gengy à Vandavaſchy, pluſieurs petites Chaudris (on les nomme Saraïs dans le Bengale). Ce ſont de petits Bâtimens qui n'ont que le rez de chauſſée exhauſſé de deux ou trois pieds, & qui renferment quelquefois pluſieurs chambres : celle du milieu eſt la plus grande ; elle eſt toute ouverte par devant. A côté, en dehors, eſt une eſpece d'apui pour ſoulager ceux qui ſont chargés. Ces Bâtimens ſont ordinairement accompagnés d'étangs ou de cîternes. Les Voyageurs s'arrêtent dans ces endroits, ſans rien payer. On y rencontre quelquefois des Marchands de fruits ; mais le plus ſûr eſt de porter avec ſoi ſes proviſions.

Mon deſſein, après avoir pris une connoiſſannce générale du Pays, & m'être un peu accoutumé au climat, étoit de me retirer dans l'Aldée de Gengy, ou à Polour dont le Kelidar étoit de nos amis, pour m'y livrer plus librement à l'étude de Livres Indiens ; mais la fievre m'arrêtant au commencement de ma carriere, déconcerta tous mes projets. Ce fut à Outremalour, Aldée renommé pour les feuilles de Betel, que j'en reçus les premieres atteintes. M. Pacot, ami de M. de Goupil, & l'un des plus braves & des plus honnêtes Officiers de l'Inde, commandoit dans ce Poſte. Ses ſoins obligeans me donnerent quelque ſoulagement : mais un ſecond accès fit ſoupçonner la nature du mal. On me ramena à Gengy où la maladie ſe déclara. C'étoit la fievre qui porte le nom de Gengy. Cette maladie eſt très connue à la Côte, & paſſe pour être contagieuſe. On croit qu'elle eſt occaſionnée par les exhalaiſons des minéraux & des métaux que renferment les montagnes de Gengy. La plûpart de ceux qui y vont en détachement, Soldats ou Officiers, en ſont ordinairement attaqués ; & les Noirs l'ont comme les Blancs. Mon Dobachi, deux jours après mon arrivée, tomba preſqu'à mes

côtés, ſaiſi de ce mal, & penſa en mourir. Le Chirurgien du Détachement qui en avoit été attaqué comme les autres, me dit que cette fievre n'étoit pas dangereuſe, lorſqu'elle étoit ſoignée dans le lieu. Selon les tempéramens, elle laiſſe ſur le viſage un teint livide qui décele un venin ſubſiſtant toujours dans les veines, & eſt quelquefois ſuivie de la Baſſe, groſſeur qui ſe forme dans le côté: l'on voit même des perſonnes, après pluſieurs années de guériſon, en avoir de tems à autre quelques accès. J'avois eu l'attention, depuis que j'étois dans cette Contrée, de me retrancher le vin, & de ne boire que de l'eau bouillie. Mais les coups de Soleil & les fruits du Pays, les figues entr'autres qui renferment un acide très-mordant, fermentant dans mon corps avec le mauvais air, rendirent mes précautions inutiles.

Arrivé à Gengy, on n'eut que le tems de me mettre au lit. Une colique affreuſe me faiſoit ſouffrir des douleurs incroyables, qui me donnerent une eſpece de tranſport. Je paſſai trois jours dans cet état, ſans pouvoir rien avaler; cependant à force de petits remedes émolliens, je rendis une cueillerée d'humeur noire & recuite, & la criſe ceſſa. M. Legris qui craignoit pour ma vie, prit de moi tous les ſoins que l'humanité & l'amitié pouvoient lui ſuggérer. Le Chirurgien ne me quitta point. Lorſque je me ſentis plus tranquille, je pris le parti de me faire tranſporter à Pondichery. Je partis de Gengy le 10 Février à cinq heures du ſoir bien enveloppé dans mon Palanquin, & arrivai dans cette Ville à ſix heures du matin. La route ne m'avoit pas fatigué. Je deſcendis chez Madame de Goupil, où l'on m'avoit préparé une Chambre. Le lendemain, la fievre me reprit, précédée d'un friſſon de deux heures, ſi violent, que dans le fort de la chaleur je tremblois de froid, avec deux matelas ſur le corps. Le friſſon fut ſuivi d'une ſueur de huit heures, qui m'affoiblit au point que ma tête n'y étoit plus. La fiévre étoit quarte, on la rendit tierce, & enſuite quotidienne. Le Quinquina, les ſaignées & les Apozêmes la diminuerent conſidérablement, & au bout de vingt jours je fus à-peu-près hors d'affaire.

Tandis que j'étois ſur le lit je reçus une Lettre du P. Boudier,

Boudier, Jéſuite du Bengale ; il m'envoyoit la longueur du Pendule qui battoit les Secondes à Schandernagor. Cette Lettre, qui étoit très polie, & renfermoit des offres de ſervice, me donna quelqu'envie d'aller à Bengale. Huit jours après je reçus de ce Miſſionnaire une ſeconde Lettre, dans laquelle il corrigeoit les calculs de la premiere ce; qui me fit ſoupçonner que la tête du bon Pere commençoit a s'affoiblir.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Le vin eſt abſolument défendu aux fiévreux de Gengy. Mais, comme quand il n'eſt queſtion que de m'incommoder, je ne ſçai rien refuſer à mes amis, je me laiſſai aller à un repas qui ſe donnoit dans la famille de M. de Goupil. J'y bus quelques verres de vin, & la fievre me reprit. Le fort du mal paſſé, je réſolus de quitter la Côte pour changer d'air, & de m'embarquer pour le Bengale. Ce voyage ne fut pas approuvé; malgré cela, M. De Leyrit voulut bien me donner des Lettres pour le Directeur de Schandernagor; & le Pere Lavaur, qui avoit de l'amitié pour moi, me recommanda fortement aux Jéſuites de ce Comptoir.

Le Vaiſſeau l'*Indien* ſur lequel j'étois, mit à la voile le premier Avril 1756. La fievre me reprit le jour même que je me rendis à bord; &, comme je n'avois embarqué ni matelas, ni couverture, les planches de ma chambre me ſervirent de lit juſqu'au quinze Avril que nous mouillâmes à Goulpil, dans les bancs qui ſont à l'embouchure du Gange. Je quittai alors le Vaiſſeau, & remontai ce fleuve dans la Peniſſe, pour arriver plus promptement à Schandernagor. Mais un nouvel accès de fievre m'obligea de deſcendre à Bernagor, à quelques coſſes de Folta, premier Fort du Nabab de Bengale au bas du Gange.

Bernagor eſt connu pour les Baftas & autres étoffes ſoie & coton, qui s'y fabriquent. Ce Village eſt peuplé de Chrétiens Noirs, qui autrefois dépendoient des Portugais, & qui lorſque j'y paſſai étoient ſous la protection des Hollandois. La plûpart des maiſons ſont des lieux de débauche. La plus conſidérable étoit alors celle de Catau. Au haut de la porte on voyoit une croix, à droite en entrant une chapelle dédiée à la Vierge, & à gauche une à ſaint Antoine.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Le dedans étoit partagé en petites cellules fort propres, garnies chacune d'un lit à Mouſtikaire, & remplies dans la ſaiſon de fleurs odoriférantes. Deux Chirurgiens noirs veilloient à la ſanté des Habitantes du lieu, & toute la maiſon étoit ſous la direction de Catau, que l'on diſoit riche de ſoixante mille roupies.

Ce fut chez cette femme que l'on me conduiſit, comme dans l'endroit où je ſerois le mieux ſoigné. En effet, on m'y prépara ſur le champ un lit. Catau ſe mit à mes côtés avec deux de ſes filles, & leur occupation pendant cinq heures que dura l'accès de ma fiévre, fut de me donner du Thé & de la Sauge. Enchanté de l'humanité de ces pauvres victimes de la débauche, je les récompenſai largement, & elles me reconduiſirent en troupe à la Peniſſe, enveloppé dans une couverture, faiſant mille vœux pour le prompt rétabliſſement de ma ſanté. J'ai appris depuis que ſur la fin de 1756, les Maures, en marchant contre Kalkuta, avoient détruit cet Etabliſſement & diſperſé le troupeau.

J'arrivai à Schandernagor le Jeudi Saint, 22 Avril, exténué par la fiévre, & allai ſur le champ au Gouvernement ſaluer le Directeur, à qui je remis les Lettres de M. de Leyrit. Je n'en reçus que des complimens vagues; & même, ſans pitié pour l'état dans lequel il me voyoit, il continua de ſe promener dans la Galerie avec un Conſeiller, me laiſſant ſeul dans le plus grand embarras. Tout foible que j'étois je me traînai, dans le fort de la chaleur, à la Maiſon des Jéſuites, les ſeuls pour qui j'euſſe des Lettres. La plûpart étoient à l'Office ou occupés aux autres fonctions de leur miniſtere. Je m'adreſſai au P. Mauri, & lui demandai où étoit le Supérieur, le P. Mozac: il eſt à l'Egliſe, me dit-il. Mais mon Pere, ajoutai-je, ne pourrois-je pas avoir l'honneur de lui parler? Dans trois heures, répond le P. Mauri, en me fermant ſa porte. Je ne pus tenir contre une pareille réception; je me laiſſai tomber ſur un méchant fauteuil qui étoit à la porte de ſa chambre. Ma chûte l'effraya: n'êtes-vous pas, me dit-il en me regardant de près, M..... Oui, lui dis-je, mon Pere, & je comptois, dans l'état que vous voyez

peint ſur mon viſage, trouver chez vous plus d'humanité. Le P. Mozac & le P. Boudier vinrent ſur le champ me trouver, & réparerent par des politeſſes effectives la dureté de leur Confrere. J'avois beſoin de leur ſecours; & je ne ſçai réellement, n'étant ni Militaire ni Employé, ce que ſans eux je ſerois devenu. Ils avoient eu l'attention de prévenir le Directeur à mon ſujet, & même de me louer une chambre dans laquelle le P. Boudier me conduiſit. Je reçus auſſi un Domeſtique de leur main, & le Chirurgien Major qu'ils informerent de ma ſituation ſe rendit ſur le champ chez moi. Je lui expliquai la nature de ma fiévre; il vint me voir régulierement tous les jours: mais une obſervation que je fis ſur les ſymptômes de ma maladie, me mit dans le cas de me paſſer de ſes remedes. J'avois remarqué que le Caffé diminuoit le violent friſſon par lequel commençoit l'accès de ma fievre. J'en pris en conſéquence tous les matins trois ou quatre taſſes. Ce petit manége dura quinze jours, après leſquels la fievre ne reparut plus: mais j'eus à la place des dartres, que je réſolus de guérir auſſi à ma maniere.

Cependant, dans les intervalles que le mal me laiſſoit, je voulus mettre quelqu'ordre à mes affaires: j'allai en conſéquence trouver le Directeur, & le priai de regler ce qui concernoit mes appointemens. Mes repréſentations furent inutiles. Je les réïterai pluſieurs fois, & le Directeur me dit ſechement qu'il n'avoit pas les Lettres de M. de Leyrit qui lui parloient de moi. Quant aux Interpretes de la Compagnie que je le priois d'engager à m'aider dans mon projet, ſa réponſe fut qu'ils n'étoient pas faits pour ſervir les Particuliers. Ainſi je fus obligé de m'adreſſer à mes amis pour avoir un Maure qui vint parler Perſan avec moi, & de vivre pendant deux mois à leurs dépens. Je crus devoir inſtruire M. de Leyrit de la conduite du Directeur de Schandernagor à mon égard; enfin, ſoit que ce dernier eut reçu de nouveaux ordres, ou que mes demandes lui paruſſent plus juſtes, il regla mes appointemens ſur le même taux qu'à Pondichery. Ma jeuneſſe, le peu de réalité que préſentoient mes pro-

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

jets, & la conduite d'un Particulier, qui ſous des prétextes à peu-près pareils, avoit dépenſé, diſoit-on, vingt à trente mille roupies à la Compagnie; telles furent vrai-ſemblablemenr les cauſes des difficultés que j'éprouvai de la part du Directeur de ce Comptoir.

Ces procédés me dégoûterent abſolument de la Colonie de Schandernagor; je n'y fis aucune connoiſſance particuliere. A peine allois-je dans une ou deux Maiſons. Je paſſois mon tems à traduire des Livres Perſans, à me promener dans les dehors qui étoient charmans, à converſer avec les Bengalis. J'allois partout, aux Pagodes, chez les Ouvriers; j'examinois leurs outils, j'en écrivois les noms.

Un jour mon Domeſtique me dit qu'une femme noire venoit d'accoucher, à une demi-heure l'un de l'autre, de deux enfans, qui enſuite étoient morts. J'allai les voir. Ils avoient un pié de long, étoient rouges; celui qui étoit né le premier avoit déja les jointures un peu noires, ainſi que le col, le nombril, les parties naturelles & le bord des ouvertures. Ce changement arrivé en une demi-heure (l'autre étoit ſimplement rouge) me confirma dans l'idée où j'étois, que la différence des noirs aux blancs ne venoit que de la chaleur plus ou moins grande du climat, de la peau plus ou moins denſe, de la tranſpiration plus ou moins forte. En effet, à Pondichery les hommes ſont d'un noir d'Ebene; & ils ont le dedans de la main blanchâtre, ainſi que le deſſous des pieds, où la peau eſt plus compacte & moins expoſée au Soleil. En remontant au Nord, à Mazulipatan, on trouve le noir moins foncé; à Bengale la peau eſt d'un jaune pâle; plus au Nord, à Patna, le blanc pâle devient commun. Du reſte, les Indiens ont les mêmes traits que les Européens, de grands yeux, de belles dents, les cheveux longs, le nez bien fait & un peu allongé, la taille bien priſe, le pied long, & le poignet beaucoup moins large que celui des Européens. La plûpart ont les genouils arqués en dehors, comme un archet de baſſe. On prétend que ce défaut vient des nourrices ou des meres, qui les portent comme à cheval ſur leurs hanches; mais je l'ai remarqué dans des enfans

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

qui ne faiſoient que de naître. Les Créoles, les Cafres mêmes, que leurs nourrices portent auſſi ſur les hanches, ne l'ont pas, ou du moins ne l'ont que rarement; je me rappelle qu'allant à la chaſſe à Sant-Jago, je rencontrai dans les montagnes un Cafre & une Cafrine entierement nuds, parfaitement bien proportionnés, au viſage près, & dont la jambe, en particulier, me parut d'un modele achevé: mais les François nés d'un pere blanc & d'une mere de ſang Indien, ont dans le corps les mêmes défauts que les Indiens. Chez eux, les jointures, les parties naturelles tirent ſur le noir; enfin, tout ce qui dans les corps des Européens eſt rouge, eſt d'un rouge bleu pâle ou preſque noir dans ceux qui ſont de ſang Indien. J'ai même eu occaſion de remarquer dans la traverſée les changemens que la chaleur produit relativement aux corps qu'elle affecte. Nous avions dans le Vaiſſeau le fils d'un Conſeiller de Pondichery dont la mere étoit de ſang noir, & deux François qui avoient déja ſéjourné long-tems dans les Indes. Lorſque nous eûmes paſſé quinze jours dans les climats chauds, l'Indien reprit ſa couleur natale, devint d'un brun preſque noir, & le teint des deux Européens approcha beaucoup plus du ſien, que celui des autres paſſagers, qui ne firent que ſe hâler. D'après ces obſervations, je penſe que deux Noirs tranſportés dans le Nord, à la quatriéme ou cinquiéme génération perdroient entiérement leur couleur.

Je reprends la ſuite de mon Voyage. Déterminé à quitter Schandernagor, où, peut-être par la faute de mon caractere ſingulier pour le Pays & en général peu liant, je ne voyois pas même apparence de ſecours dans mes projets, où même je perdois mon tems & ma ſanté, j'écrivis à M. Law, Conſeiller des Indes, qui étoit Chef à Caſſimbazar. La réponſe qu'il me fit me confirma ce que le P. Lavaur m'avoit appris de ſa politeſſe, de ſon caractere obligeant & de ſon goût pour les Lettres. Je formai dès-lors le deſſein d'aller à Caſſimbazar, pour de-là me rendre à Benarès. C'etoit dans cette Ville que je voulois me livrer à l'étude du Samskretam. Quoique je la ſçuſſe ruinée & dépeuplée par des guerres continuelles, je comptois y trouver encore quel-

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

ques-uns de ces Brahmes, dont les Ecoles l'ont rendue ſi célebre. Au cas que mon projet ne pût pas avoir lieu de ce côté là, le P. Mozac m'avoit parlé d'un endroit peu éloigné de Caſſimbazar, où il avoit appris le Samskretan. Pluſieurs Brahmes habiles l'habitoient; & je pouvois ſans beaucoup de frais y faire un aſſez long ſéjour.

Enfin, pour ne négliger aucun moyen proche ou éloigné tendant à l'exécution de mon plan, j'envoyai à M. Le Verrier, chef du Comptoir François de Surate, deux lignes écrites en caracteres Zends, accompagnées de la traduction que j'en avois faite.

Telles étoient mes occupations dans les intervalles de ma fievre, & lorſque les dartres commencerent. Bientôt elles ſe multiplierent; c'étoit le caffé qui en brûlant le principe de la fievre, avoit occaſionné chez moi cette efferveſcence. Pour les chaſſer par les contraires, je me baignai pendant vingt jours à l'eau froide, & les dartres diſparurent. Mais mon eſtomac affoibli par ces bains frequens, perdit une partie de ſon reſſort; &, après pluſieurs petites incommodités dont on ignoroit la cauſe, la dyſſenterie ſe déclara. Mes amis, touchés de me voir abandonné à la diſcrétion d'un Domeſtique, crurent que je ſerois mieux ſoigné à l'Hôpital, & me propoſerent de m'y faire tranſporter. La propoſition ne m'effraya pas. On me mit dans une chambre propre pour le lieu. Je fus recommandé à l'Œconome; & les Jeſuites, qui ne me quitterent pas pendant ma maladie, mirent près de moi un Chrétien noir, dont les ſoins répondirent a leur humanité. Je gardai le lit trois mois, & fus réduit à la derniere extrémité: l'on n'attendoit que le moment où j'allois rendre le dernier ſoupir; le tranſport, le râlement, tout annonçoit chez moi une deſtruction prochaine. Pluſieurs perſonnes porterent même à la Côte la nouvelle de ma mort par un Vaiſſeau qui partit pour lors. Dans cet état d'anéantiſſement, je rendis quelques vers, & le flux de ſang ceſſa. Je pris peu-à-peu quelques cuillerées de bouillon, mes forces revinrent, & en moins de vingt jours, je fus en état de ſortir de ma chambre.

Il paroît que les douleurs vives qui m'avoient preſque

conduit au tombeau, & même la dyſſenterie étoient venues des morſures de ces vers que les fruits du Pays avoient produits, & que le caffé avoit irrités contre un corps affoibli enſuite par des bains trop fréquens. Au reſte, j'ai remarqué que, dans toutes les maladies que j'ai eues, les criſes ont été plus violentes qu'à tout autre; & que le fort du mal paſſé, je me ſuis retabli, ſans preſque paſſer par la convaleſcence.

Lorſque ma tête me permit de faire quelques réflexions, je me rappellai avec plaiſir les différens états par leſquels j'avois paſſé. Quand je fus attaqué de la fievre de Gengy, la Nature chez moi étoit encore dans toute ſa vigueur, & dans la courte convaleſcence qui la ſuivit, je ne ſongeai qu'à recouvrer mes forces, pour exécuter mes projets. Mais la dyſſenterie me trouva affoibli & preſque languiſſant; auſſi mes idées changerent-elles dans cette ſeconde attaque. Je paſſois les nuits longues & douloureuſes qui précéderent mon agonie, dans des projets de réforme. La vie tranquille, ſérieuſe & appliquée que j'avois menée à Rhynweck (en Hollande) ſous les yeux de M. Le Gros & de M. l'Abbé D'Étémare, contraſtoit dans mon eſprit, avec ce que je ſouffrois, avec le vuide des occupations qui depuis près de deux ans, m'avoient en quelque ſorte enlevé à moi-même. Je n'aſpirois alors qu'après quelques lueurs de ſanté, pour renoncer à mes projets, & embraſſer la Vie Religieuſe pour laquelle j'avois toujours eu du goût; & même celle de Jéſuites dans les Terres, qui s'accordoit aſſez avec le plan que j'étois venu exécuter dans l'Inde. Mais à peine la Nature eut-elle pris le deſſus, à peine me fut-il permis de manger une ſoupe, que ces idées s'évanouirent. Je fus alors tourmenté par d'autres deſirs. Certaines boiſſons, certains mets, ſe préſentoient à mon eſprit, revêtus d'une apparence de plaiſir, dont la penſée m'occupoit des journées entieres; & je n'en avois pas plutôt goûté, que le le charme ceſſoit. Enfin pendant ma courte convaleſcence, je remarquai dans le changement de mes goûts, les progrès de l'enfance, de la jeuneſſe & de l'âge mûr; les nuances du fou, du demi fou, de l'homme ſenſé: en effet, dans

les tempéramens forts & bouillants, l'eſprit ſuit fort ſouvent l'état du corps.

Lorſque mes forces me permirent de prendre l'air, je fis quelques tours dans l'Hôpital. Cet eſpece d'Empire compoſé de malades ſoumis au premier Chirurgien, à des Aides-Chirurgiens, à un Œconome, me repréſenta au naturel la plûpart des Etats de la Terre : ce qui m'amuſoit le plus étoit l'air d'importance d'un Sous-Chirurgien qui ſe croyoit quelque choſe, qui penſoit jouir d'une portion d'autorité, parce qu'il avoit droit de modérer une médecine, d'exempter d'un remede, ou d'accorder à un malade une cuiſſe ou une aîle de poulet.

Au ſortir de l'Hôpital, je me vis hors d'état de reconnoître par un préſent les ſoins de l'Œconome, & cela me fut ſenſible. Il fallut enſuite renoncer, au moins pour quelque tems, aux Études qui m'avoient occupé avant mes maladies, me répandre dans la Colonie, & j'eus tout lieu d'être content de l'accueil gracieux que j'y reçus : la ſanté m'avoit rendu mon premier air de jeuneſſe.

Bientôt le retour complet de mes forces me fit ſentir l'inutilité de la vie que je menois. Le Bengale étoit alors en combuſtion; le Nabab venoit de chaſſer les Anglois de leurs Etabliſſemens, & cette Révolution me montroit dans cette Contrée un avenir de troubles qui ne pouvoient que déranger des opérations purement Littéraires. Réſolu de quitter Schandernagor, mais ne ſçachant poſitivement de quel côté porter mes pas, une Lettre que je reçus de Surate, fixa mes incertitudes. C'étoit la réponſe de M. Le Verrier, qui m'apprenoit que les Parſes avoient lu les lignes que je lui avois envoyées; que c'étoit du Perſan moderne, écrit en caracteres Zend. Il ajoutoit que leurs Docteurs lui avoient montré les Livres de Zoroaſtre, & en particulier le *Vendida Zend*, *Pehlvi*, & qu'ils lui avoient promis de m'expliquer cet Ouvrage, & de m'enſeigner leurs anciennes Langues. Cette nouvelle me rend toute ma ſanté, & mon départ eſt réſolu. On me taxe de légereté : peu ſenſible à ce reproche, & trop heureux de pouvoir rompre des liens ſéduiſans dont je commence à ſentir le poids, je

fais

fais embarquer mes effets; le Vaiſſeau qui les porte, deſcend le Gange : mais la nouvelle de la guerre entre la France & l'Angleterre, le fait remonter, & déconcerte mon projet.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Quelle ſituation ! Les Livres de Zoroaſtre exiſtent ; on doit me les donner, me les expliquer; je me ſuis ſéparé de ce que j'ai de plus cher pour enrichir ma Patrie de ce tréſor: & il faut que je le laiſſe s'éloigner de moi pour toujours, il faut que, ſans conſidération de la part du Chef, ſans état, ſans autre reſſource que des appointemens mal payés, je ſuive le ſort d'une Colonie, brave il eſt vrai, mais que je vois tomber ſous le fer des Anglois, s'ils l'attaquent ; expoſé par-là à être remené priſonnier en Europe au moment où je touche au but de mes Voyages. Ce coup me frappa ; mais je n'en montrai rien au-dehors.

Je me prêtai le moins mal qu'il me fut poſſible aux devoirs que paroiſſoit exiger de moi la qualité de François ; d'ailleurs point Courtiſan, méditant en moi-même quelque parti extrême, & devant naturellement aliéner les eſprits par une conduite peu ordinaire dans un pays, où des projets tels que les miens, étoient à peine de beaux Romans.

Lorſque je ſçus que les Anglois marchoient contre Schandernagor, & même approchoient des Limites, la perte de ce Comptoir me parut aſſurée, ſi le ſecours que le Nabab (à ce que l'on diſoit) nous avoit promis, n'arrivoit promptement. Dans la vûë de le hâter, ou du moins de ſervir ma Patrie auprès des Maures, par le moyen du Perſan moderne que je parlois, je parts le 9 Mars à dix heures du matin, laiſſe tous mes effets dans la Colonie, & me rends en quatre jours à Caſſimbazar. Cette démarche faite ſans l'aveu du Directeur, fut blâmée ; &, ſi elle a été la cauſe des cataſtrophes malheureuſes qui ont empoiſonné une partie du tems que j'ai paſſé dans l'Inde, je lui dois d'un autre côté la connoiſſance de la Prequ'Iſle, l'acquiſition & la traduction des Ouvrages de Zoroaſtre.

Je paſſai le Gange à gué à Palaſſi qui eſt à douze Coſſes de Caſſimbazar. Cette Aldée n'eſt qu'une longue ſuite de Maiſons éloignées les unes des autres, dans l'eſpace d'environ

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

quatre coſſes. C'eſt-là que le Nabab de Bengale entretient trois à quatre cens Eléphans. L'animal eſt entre deux piles de paille de ſa hauteur. Sa nourriture peut aller par mois à cinquante écus, en grain, farine & paille.

Au-delà de Palaſſi, je m'arrêtai, ſur les midi, ſous un grand orme à côté d'un étang. On rencontre ſouvent dans l'Inde de ces arbres à l'ombre deſquels les Voyageurs paſſent le fort de la chaleur. Ils y apprêtent les proviſions qu'ils portent, & boivent de l'eau des étangs auprès deſquels ces arbres ſont plantés. On y voit de petits Marchands de fruits, de riz rôtis, & un amas d'hommes & de chevaux de tous les Pays. L'arbre ſous lequel je m'arrêtai, pouvoit couvrir de ſon ombre plus de ſix cens perſonnes. J'arrivai à Caſſimbazar, qui eſt à-peu-près à quarante-deux Coſſes de Schandernagor, le 12 Mars, à huit heures du ſoir.

C'eſt improprement que l'on appelle Caſſimbazar le Comptoir François ſitué dans cette partie du Bengale; il ſe nomme Sédabad. Caſſimbazar eſt le nom du Comptoir Anglois; & Calcapour, celui du Comptoir Hollandois. Ces trois Comptoirs ſont à trois Coſſes environ de Moxoudabad, Capitale du Bengale. Cette Ville n'eſt point entourée de murs; ce n'eſt proprement que l'aſſemblage de pluſieurs Aldées: elle eſt arroſée par le Gange qui la coupe dans deux endroits [1]. L'ancien Palais du Nabab, Montigil, eſt en-deçà du Gange, ou ſur la rive gauche; le nouveau, Irangil, eſt au-delà de ce Fleuve. C'eſt dans ce dernier Palais que ce Prince tient ſon Dorbar.

N'ayant pas trouvé à Caſſimbazar les affaires dans l'état que je m'étois figuré, je voulus d'abord retourner à Schandernagor: mais M. Law m'engagea à reſter avec lui, ſans pour cela approuver mon voyage. Je l'accompagnai quelques jours après au Dorbar dont je fis au retour la deſcription ſuivante.

[1] Dans l'*Alphabet. Thibetan.* du P. Auguſtin-Antoine George (*Roma*, 1762, p. 427.) Moxoudabad eſt placé au vingt-troiſiéme degré, trente minutes, de latitude Septentrionale, & le nombre de ſes habitans porté environ à quinze cens mille. Je penſe qu'on peut réduire ce nombre à quatre cens mille, & Moxoudabad n'en ſera pas moins une des plus grandes Villes de l'Aſie.

Le Nabab m'attendoit; on lui avoit annoncé un François qui parloit Perſan. Avant que d'arriver au Dorbar, je traverſai trois cours très-vaſtes, remplies d'une multitude de Soldats & de Valets. J'entrai enſuite dans un fort beau Parterre, garni de deux rangées d'arbres & de plattes-bandes avec des rigoles pratiquées pour l'écoulement des eaux. Au bout étoit une Terraſſe au bas de laquelle je laiſſai mes ſouliers, & fis le *Sidjdah*, portant la main de la terre à mon front. Sur cette Terraſſe étoit le Dorbar, grand Divan, tout ouvert en face du Parterre, & dont un des côtés donnoit ſur le Gange. Ce Divan me parut avoir vingt-cinq à trente pieds en quarré. Le haut étoit ſoutenu par pluſieurs colonnes couvertes de mouſſeline à fleurs relevée par des glands & par des bandes d'étoffe en or & en argent. On voyoit dans les murailles, enduites d'un maſtic blanc & luiſant, une multitude de petites niches qui ſe répondoient ſymétriquement; & le parquet étoit couvert de nattes ſur leſquelles on avoit étendu un tapis formé de mouſſeline en double & en triple.

Je trouvai le Nabab couché au milieu de ce Divan, le coude appuyé ſur un Couſſin de Brocard. Il n'avoit ſur la tête qu'un petit bonnet en forme de calotte; ſon habit étoit de mouſſeline à fleurs, & ſes caleçons d'étoffe d'or. Il tenoit un bâton d'yvoire terminé par une main d'argent avec laquelle il ſe grattoit ſouvent. Ce Prince me parut d'une taille ordinaire: il étoit noir, avoit l'œil vif, & l'air très-ouvert: il n'aimoit pas les Anglois qui l'avoient inſulté ſous la Nababie de ſon Oncle. A ſa gauche, étoient ſes freres, aſſis ſur le tapis, les jambes croiſées. Je me plaçai après M. Law, qui étoit à la droite de ce Prince, & j'avois à côté de moi Mirmaden, Seigneur Mogol, Rajah Doulobram & cinq à ſix autres Rajahs, qui ſeuls pouvoient mettre juſqu'à vingt mille hommes ſur pied. Nos Interprêtes étoient derriere nous debout, & les Officiers du Palais, Gardes & autres, formoient le fer à cheval, laiſſant le devant du Dorbar libre.

L'Audience ſe paſſa en complimens & en queſtions ridicules de la part du Nabab, qui paroiſſoit plus occupé de

nos habits, de nos plumets, que de ce qui nous amenoit. Telle eſt ordinairement la conduite que les Princes Aſiatiques tiennent dans leurs Dorbars à l'égard des Etrangers. C'eſt par ces queſtions ridicules, les lenteurs & les remiſes, qu'ils pénetrent le caractere de l'Ambaſſadeur, les vraies intentions de celui qui l'envoie ; qu'ils devinent le beſoin que l'on a d'eux.

Tandis que nous étions avec le Nabab, les Officiers de ſa Garde vinrent lui faire le Salam ; c'eſt une Cérémonie qui ſe pratique le matin & le ſoir. Les Chefs s'avancerent à la tête de leurs Compagnies, s'arrêterent au bas de la Terraſſe; & faiſant le *Sidjdah*, ils dirent: *Omer deraz doulat ziadah baſched*, c'eſt-à-dire, *Vivez long-temps, & très-puiſſant.* Enſuite ils défilerent, & furent remplacés par d'autres qui firent le même ſalut.

A peine étions-nous à quelques pas du Palais, que nous entendîmes un bruit affreux de tymbales, de trompettes, entremêlé de coups de fuſils & de Cailletoques. C'étoit le Nabab qui alloit à la Monnoie : ſon Cortege pouvoit être de quatre mille hommes. Il étoit en Palanquin, ſuivi de pluſieurs Eléphans ; & plus de quatre cents Maſſargis à ſept branches éclairoient ſa marche. Nous mîmes pied à terre, ſelon l'uſage, & continuâmes enſuite notre route.

Nous apprîmes, le 19, que Schandernagor étoit ſerré de près. Alors convaincu par les lenteurs dont j'avois été témoins, que le ſecours du Nabab ne pourroit pas arriver à tems, je partis le 20 pour me rendre dans la Place.

La premiere journée, je fis ſeize Coſſes à pied, ſuivi de deux Domeſtiques. Leur attachement pour moi ne put tenir contre la fatigue d'une marche où nous n'avions mangé que quelques petits concombres ; ils me quitterent ſur le bord du Gange. L'embarras fut alors de continuer ma route je pris le parti de faire le reſte par eau, & louai en conſéquence un petit Ballon à moitié couvert, dans lequel j'arrivai le 23 à onze heures du matin, à la vûë de Schandernagor. Je m'étois habillé en Maur, pour n'être pas reconnu. Je ſouffris beaucoup pendant ces deux jours du froid & du chaud, ne mangeant avec mes Maquois qu'un peu de riz &

de lentilles, & obligé de lutter contre le flux qui fait remonter l'eau du Gange bien au-delà des Comptoirs Européens ſitués ſur les bords de ce fleuve.

Schandernagor venoit de ſe rendre, & je me vis au milieu de pluſieurs Tchokis Anglois qui guettoient les Fuyards. Moitié par prieres, moitié par force, j'obligeai mes Maquois de me débarquer de l'autre côté du Gange, vis-à-vis Schenſchurat. Là, excédé de fatigue & en proie au chagrin le plus noir, je tâchai d'abord de calmer les fureurs de la faim, couché ſur la terre, dans la paillotte d'un Indien. Mon inquiétude fut enſuite de ſçavoir comment je retournerois à Caſſimbazar. Aucun Maquois ne vouloit m'y conduire, dans la crainte des Anglois, dont les Ballons rempliſſoient le Gange. Le lendemain, je vis paroître un Douli [1] porté par quatre Beras : c'étoit le Maître de la paillotte qui me les amenoit. Je n'avois pas une roupie à leur offrir. Contens de ma parole, ils conſentirent à me porter à Caſſimbazar, & je quittai ma paillotte à cinq heures du matin, étonné d'avoir trouvé tant d'humanité chez des Indiens qui ne me connoiſſoient pas, qui voyoient le premier de nos Établiſſemens détruit, & qui s'expoſoient réellement en me rendant ſervice. Je me tins toujours à ſept à huit Coſſes Eſt du Gange.

Le 26 je manquai tomber entre les mains des Anglois. Mes Beras témoins du ſoin que je prenois de les éviter, crurent, qu'en m'effrayant, ils tireroient de moi quelque choſe de plus que ce que je leur avois promis, & me conduiſirent ſur le bord du Gange à une Aldée devant laquelle il y avoit quatre Ballons de Soldats blancs & de Cypayes. Heureuſement je ne fus pas découvert, & la fermeté que je montrai alors, en les menaçant de les faire mettre en priſon dans le lieu même, les fit rentrer dans le devoir. Je paſſai les rivieres de Bouhol, de Couchol, je traverſai les Etats du Raja Keſ-

[1] Le Douli eſt un petit Palanquin leger & ſimple, dont le Bambou n'eſt pas arqué; de maniere qu'on ne peut guere s'y tenir que couché. Il eſt plus difficile d'y garder l'équilibre que dans les Palanquins ordinaires. Dans les routes cinq Beras ſuffiſent pour le Douli.

Voyage aux Indes Orientales, I^e. Partie.

chind ſchand, ſitués à l'Eſt du Gange au-deſſous de Palaſſi.

Deux coſſes en-deçà de ce dernier endroit, je rencontrai l'armée que le Nabab avoit envoyée au ſecours de Schandernagor. Elle étoit commandée par Rajah Doulobram, que j'avois vu au Dorbar, à Moxoudabad. Je me rendis à la Tente de ce Général; il me reconnut, me fit beaucoup de politeſſes, & m'offrit du ſervice dans ſon armée. J'allai enſuite ſaluer Mirmaden ſon Lieutenant, que je trouvai à ſa toilette. C'étoit un Mogol de cinq pieds, huit pouces, preſque blanc. Il avoit les traits du viſage réguliers; & un coup de ſabre qu'il avoit reçu à la joue, lui donnoit un air martial. Il étoit devant un miroir, nud juſqu'à la ceinture, occupé à ſe tourner la mouſtache, tandis que ſon Barbier l'épiloit & lui raſoit le corps. Mirmaden me renvoya à ſon frere qui commandoit l'Artillerie. L'Artillerie conſiſtant en gros canons faits de bandes de fer battu, étoit à la tête du Camp, rangée ſans beaucoup d'ordre; & l'armée s'étendoit à peu-près ſur deux coſſes de long, y compris le bazar (le marché).

Le frere de Mirmaden me donna à dîner. Le premier mets qu'on me ſervit étoit un plat de riz aux oignons, au raiſin & au gingembre, fort bien fait: ce plat fut ſuivi de gâteaux ſucrés de fleur de farine, d'un morceau de mouton rôti, & de boulettes de chair hachée en ragoût. Pour les liqueurs, je refuſai d'en boire. Ce Mogol me preſſa d'en goûter, ajoutant que celles qu'on me préſentoit venoient d'Europe. Je ſuppoſai que c'étoit de l'eau-de-vie mêlée d'eau & j'en bus une petite taſſe. Au bout d'un quart-d'heure je tombai en convulſion. Mon état l'effraya; il fit venir pluſieurs Soldats Allemands qui étoient dans le Camp: ils eurent beaucoup de peine à me tenir: on défit mes habits; je rendois de l'écume & paroiſſois dans un mouvement affreux. Lorſque la criſe, qui dura une heure, fut paſſée, je tombai en foibleſſe; les gens du frere de Mirmaden étoient occupés à me jetter de l'eau roſe & à m'éventer. Je revins enfin. Ce Mogol me fit bien des excuſes: c'étoit l'Opium qui avoit produit ſur moi cet effet, quoiqu'on m'en eut donné une doſe bien inférieure à celle qu'il prenoit ordinairement. Je remontai dans mon Douli, fis paſ-

ſer douze Soldats François qu'on avoit retenus au Camp Maure, & arrivai à Caſſimbazar le 28 Mars, à huit heures du ſoir. Le reſte de mon ſéjour dans le Bengale ne fut qu'une ſuite de chagrins & de fatigues qui me conduiſirent à la cataſtrophe, qui deux mois après me fit quitter entiérement cette Contrée.

J'avois ſuivi l'armée de M. Law juſqu'à Calgan, marchant à pied, prenant à peine le néceſſaire, & me montrant le moins que je pouvois au milieu d'un Corps d'Officiers & d'Employés, avec leſquels je n'avois eu aucune liaiſon à Schandernagor.

Lorſque l'Armée étoit arrivée au lieu du Campement, je me retirois dans mon particulier, & conſultois la Carte de l'Inde de M. Danville, & celle du Bengale du Pilote Anglois. Les obſervations que je faiſois ſur la poſition des lieux me rendoient la route moins ennuyeuſe. J'en raiſonnois quelquefois avec M. Law: de maniere qu'on venoit ſouvent me demander le ſoir où nous devions aller le lendemain. Pluſieurs même penſoient, (& en cela ils ſe trompoient bien) que mes conſeils influoient ſur la conduite du Commandant. Les marques de bonté qu'il me donnoit, quoique ménagées, me nuiſirent dans l'eſprit de quelques Membres de l'Etat-Major; & leur mauvaiſe volonté éclata à Calgan où nous arrivâmes le premier Mai 1757 [1].

[1] Pour nous rendre de Caſſimbazar à Calgan, nous paſsâmes par différens endroits, dont voici les diſtances. De Caſſimbazar à Moxoudabad, trois coſſes; de-là à Bagh moulla, grand jardin, quatre coſſes; de Bagh moulla à Divanſarai, trois coſſes; de-là à Camera, ſix coſſes; de-là à Souti, quatre coſſes.

A Souti paſſe le petit Gange (celui de Moxoudabad), qui dans cet endroit eſt éloigné d'une coſſe du grand Gange qui ſe rend à Schatigan par Daka. Le Nabab y avoit fait conſtruire avec des Cocotiers, une digue de vingt-quatre à vingt-cinq pieds d'épaiſſeur & de cent de long, pour diminuer les eaux, & empêcher les Vaiſſeaux Anglois de monter. Ce lieu eſt célebre par le Tombeau du Fakir Morteʒeddin. J'allai voir ce Monument, qui eſt en Argamas. J'y trouvai quelques Fakirs chargés d'embonpoint, & n'y vis rien de ſingulier. Une coſſe plus bas, à l'Aldée de Mortcha, ſort du grand Gange la riviere de Gelingui, qui ſe rend à Noudia; & preſqu'à la Latitude de Daka, ſort du même fleuve une autre petite riviere qui paſſe près de ce dernier endroit, & dans le tems des débordemens, ſe jette dans la mer à Schatigan.

De Souti à Aurengabad, deux coſſes; de-là à Donapour, quatre coſſes; de-là à Farrokhabad, trois coſſes; de-là à Rahé Balkeſchem, grand Jardin, ſept coſſes; de-là à Radjemahal, deux coſſes.

Voyage aux Indes Orientales, Iᵉ. Partie.

L'Armée faiſoit ſéjour dans cet endroit, & devoit partir le trois pour Baghelpour, qui en eſt éloigné de douze coſſes. Le 2 Mai ſur les dix heures du matin, pluſieurs Officiers entrerent tumultueuſement dans la Tente de M. Law, la rage peinte ſur le viſage. Ils tenoient en main mon *Agenda* qui avoit été pris ſans mauvaiſe intention dans la poche de mon habit. Obſervateur par goût & par état, j'avois coutume d'y marquer les lieux, les événemens, ajoutant quelquefois un mot de réflexion, pour me les rappeller plus aiſement. Furieux de me voir ſi bien inſtruit, & peut-être de trouver dans ce Brouillon pluſieurs traits trop bien calqués ſur le vrai, tous élevent la voix contre moi. On m'inſulte en Corps; on rappelle ma ſortie de Schandernagor : le petit bagage que j'avois au camp, eſt viſité; mes papiers ſont lus avec les diſpoſitions que produiſent le dépit & l'envie. Mais, lorſqu'on en vint au Plan de défenſe que j'avois dreſſé en cas que le Nabab deſcendît au ſecours de Schandernagor, ce morceau ſurprit, & fit impreſſion. Les plus graves du Corps ne prirent pas de part à l'émeute : cepen-

Cette Ville eſt aſſez conſidérable; on y voit les reſtes d'un ancien Palais du Mogol. Le Fort eſt un quarré en briques, qui ne pourroit faire qu'une foible réſiſtance. Sur le bord du Gange, à une coſſe de la Ville, eſt la maiſon des Schettis; nous campâmes dans leur Jardin. Près de cet endroit nous vîmes dans le Gange des Caymans (ou Crocodiles) d'une longueur prodigieuſe; un entr'autre nous parut une petite Iſle de vingt à vingt-cinq pieds de long. On lui tira un coup de Boucannier, qui le fit plonger; & nous ſçûmes par-là que c'étoit un poiſſon.

Du Jardin des Schettis à Dovinpour, trois coſſes; de-là à un Puits où nous nous arrêtâmes, trois coſſes; de ce Puits à Sacrigali, trois coſſes.

Il y a à Sacrigali deux paſſages difficiles; le premier eſt au bord du Gange, coupé dans des montagnes hautes de trente à quarante pieds, dans leſquelles on marche pendant une demie coſſe. Le chemin peut avoir une toiſe de large; il eſt fermé & gardé aux deux extrémités. L'autre paſſage eſt à l'Oueſt, au pied des montagnes : le chemin eſt maintenant aſſez pratiquable; ſeulement il eſt coupé par quelques fonds remplis par des levées, & qui autrefois étoient fermés avec des trapes. L'Artillerie prit ce dernier paſſage, & la Troupe celui de la montagne.

De Sacrigali à Ganga parſang, beau Jardin, quatre coſſes; de-là à Teriagali, trois coſſes; entre ces deux endroits, à une coſſe du dernier, eſt un arbre qui ſépare le Bengale du diſtrict de Patna ou de la Province de Bahar. Le Fort de Teriagali eſt ſur le Gange. Il eſt rond, de briques, & a été conſtruit contre les Marattes.

De Teriagali à Schahabad, ſix coſſes; de-là à Pialapour, trois coſſes; de-là à Sultanabad, deux coſſes; de-là à Calgan, deux coſſes; ce dernier endroit eſt à quarante-cinq coſſes de Patna.

dant

dant perſonne n'ouvrit la bouche en ma faveur; & la prudence ne permettoit pas au Commandant, dans les circonſtances où il ſe trouvoit, de me ſoutenir contre un Corps aigri par les fatigues, & qui ſe diſoit bleſſé par mes remarques critiques. Pour moi, aſſis tranquillement, les yeux baiſſés vers la terre, j'attendois que la ſcène fût achevée. Me levant alors, loin de me défendre, Je vois bien, Monſieur, dis-je à M. Law, avec un froid de déſeſpoir, que je ſuis de trop ici; je quitte le Camp, & parts pour Pondichery: je vous prie de me faire expédier un Paſſeport, & de me donner en or deux cents roupies qui me ſont dûes par le Comptoir de Schandernagor.

Ma réſolution étonne: le Voyage étoit de plus de quatre cents lieues & par des Pays où jamais Européen n'avoit paſſé. Un ſilence morne ſuccede aux clameurs: la plûpart ſe retirent dans leurs Tentes. Bientôt l'humanité appaiſe les tranſports de la colere; & quelques-uns de ceux qui avoient paru les plus animés, m'apportent des ſouliers, des piſtolets, un fuſil. Je ne pris pas cette derniere arme, trop peſante pour le voyage que j'allois faire; je refuſai, par la même raiſon, les deux cents roupies que l'on ne vouloit me donner qu'en argent, & quittai le Camp, ſeul, chargé d'un petit paquet à-peu-près pareil à celui que je portois trois ans auparavant, en ſortant de Paris. *Ci-d. p. vij.*

Je m'arrêtai quelque tems hors du Camp, à la Tente de l'Eltchi, (l'Envoyé) du Nabab, qui accompagnoit l'armée, pour attendre le Couli qui devoit porter mon foible bagage. Là, M. le Chevalier Carillon, à peine rétabli d'une chute de cheval, vient me trouver avec M. de Saint-Martin & le Chirurgien de l'armée. Ces Meſſieurs me témoignent la part qu'ils prennent à ma ſituation, & me preſſent de recevoir quelqu'argent. Je n'avois ſur moi que deux roupies d'or, reſte de ce que j'avois apporté de Schandernagor. Tandis que je refuſe leurs offres, en les remerciant de leur ſenſibilité, M. Carillon met dans ma poche, ſans que je m'en apperçoive, ſept roupies d'or: ils retournent enſuite au Camp, & je prends la route de Moxoudabad, en veſte, la jambe enflée, un piſtolet d'arçon à ma ceinture, muni

de deux piſtolets de poche & m'appuyant ſur mon épée. On crut que je me retirerois à Patna, parce que mes papiers faiſoient mention de mon projet de Benarès : mais, au moment même que l'orage commença, la Lettre de M. Le Verrier me vint dans l'eſprit, & je pris ſur-le-champ la réſolution de me rendre à Surate par Pondichery.

Le petit paquet que portoit mon Couli, conſiſtoit en ma Bible Hébraïque, la Sageſſe de Charron, un Manuſcrit Perſan avec la Traduction Latine que j'en avois faite, un Gobelet d'argent & deux chemiſes. Je laiſſai au Camp la Carte de l'Inde de M. Danville, corrigée dans quelques endroits; celle du Pilote Anglois, dix Manuſcrits Arabes & Perſans, mon Etui de Mathematiques, quelques hardes, & mon *Agenda*, que je regrettai plus que tout le reſte. J'y avois marqué mes deux routes à l'Eſt & à l'Oueſt du Gange : jamais Européen n'avoit été dans les Pays que je traverſai à l'Eſt. Il comprenoit encore des détails relatifs à l'Hiſtoire des Nababs du Bengale, & aux Conquêtes que Saradjedaulat avoit faites ſur Porania du côté de Patna & d'Aſchem, une relation aſſez exacte de la priſe de Kalkuta par les Maures, de celle de Schandernagor par les Anglois, & la deſcription du cours du Gange juſqu'à Souti. Il fallut me conſoler de ces pertes, & m'accoutumer à me voir, après vingt-un mois de ſéjour dans l'Inde, ſans papiers, ſans livres, ſans effets, ſans ſecours, muni d'un Paſſeport [1] au ſceau d'un particulier

---

[1] *Place de la Tchape (du ſceau).*

Daſtok raédaran o gouzarbanan o tchokidaran o moſtahafezzanttourk o ſchouaréh agah boudéh bedanand kéh dar invang Fringui Francis Mounſi Ankti nam darad o lebas poſchagui hamraéh darad maazeleihra az mokam Kahlganou rokhſſot namoudéh ſchod ta bander Baleiſſor khahad raft baïad kéh ahdi dar atſna raha mozahem o motaarezz na ſchodéh va gouzarand dar in bab takid tamam darand tahrir fittarikh tchahardehom ſcheher ſchaaban almoaazzem ſanéh 4 (zzehour Padeſchah).

(*En marge*) : Bon pour un Paſſeport pour un Particulier François allant par terre à Balaſſor. Fait à Calegan, le 2 May, 1757. (*Signé*) LAW.

Daſtok. Que les Receveurs des péages, les Gardes des paſſages, les Chefs des Tcholis, & ceux qui veillent à la ſûreté des routes & des grands chemins, ſachent que le Feringui François, nommé M.r Anquetil, qui a avec lui (un paquet) d'habits, ayant eu permiſſion de quitter Kalgan (où l'armée fait) ſéjour, doit aller juſqu'au Port de Balaſſor. Il faut que ſans le moleſter ni le retarder en aucune maniere au

(l'Eltchi du Nabab), & qui n'avoit de force que juſqu'à Balaſſor, obligé de tirer mes reſſources de ma tête, parmi des Peuples auxquels le nom même des François étoit inconnu, ou qui n'avoient plus de raiſon de les menager. Cet état d'abandon, preſque déſeſpérant, me parut digne de mon courage, & je continuai ma route [1]. Je pris le chemin que l'armée avoit ſuivi, & me rendis en quatre jours à Moxoudabad.

---

milieu de ſa route, ils le laiſſent paſſer librement. Qu'ils ſçachent que cela leur eſt (enjoint) expreſſément, abſolument. Ecrit le 14 du mois (nommé) le Grand Schaaban, l'an quatre (de l'inſtallation du Roi).

[1] Je ne puis m'empêcher de faire ici quelques réflexions ſur la maniere dont les Européens ſe conduiſent dans le Bengale. En général, les Compagnies ne conſiderent pas aſſez que dans des Pays auſſi éloignés, l'intérêt perſonnel chez les Particuliers l'emportera toujours ſur celui des Corps qui les envoyent, & même, en cas de concurrence, l'abſorbera entiérement; je prends pour exemple les Anglois établis dans le Bengale.

Cette Contrée eſt la plus riche Province de l'Indouſtan. Elle produit le néceſſaire & l'agréable. Le Tek, excellent bois de conſtruction & de meuble, ſe trouve en abondance dans les forêts de Soundri, entre Daka & Schandernagor; Patna fournit le meilleur Salpêtre & le meilleur Okom; on fabrique avec la ſoie de Caſſimbazar & des environs d'aſſez jolies étoffes. Le Pays produit auſſi du coton, ſans parler de celui de Surate que l'on y met en œuvre, & qui donne entre autres étoffes, les belles mouſſelines unies & Doreas (rayées) que l'on ne brode nulle part avec tant de délicateſſe. Le beurre fondu, l'huile, les grains, le poivre long, le Gingembre & le Tabac y font encore un objet de Commerce dans le Pays même. On y voit de jolis chevaux Bays mouchetés. Au Nord, le bœuf eſt excellent; à Schandernagor le Cabril eſt un manger délicieux. On donnoit il y a trente ans cent œufs pour une roupie, & vingt-cinq poules pour le même prix; mais lorſque j'arrivai dans le Bengale, ces denrées étoient déja bien augmentées. La plûpart des légumes d'Europe y viennent fort bien: les petits pois entr'autres y ſont très-délicats.

Tel étoit il y a ſeize ans le gain que l'on retiroit des mouſſelines. On avançoit l'argent aux Fabriquans établis dans les terres, & les mouſſelines qu'ils remettoient au bout de pluſieurs mois rapportoient vingt-cinq pour cent dans la Colonie même, & vingt-cinq pour cent, de la Colonie à Pondichery.

Je ne parlerai pas du drap, du plomb, du cuivre & autres marchandiſes Européennes qu'on peut envoyer tous les ans à Patna, à Daka, par de petites flottes qui remontent le Gange, & qui fourniſſent de-là l'Indouſtan, le Pays d'Aſchem, le Thibet même, &c. Ce Commerce étoit dans tout ſon brillant, lorſque M. Dupleix commandoit à Schandernagor. On m'a dit dans le Pays que par des envois faits à tems, des fonds employés à propos, il avoit fait manquer pluſieurs fois les Comptoirs Anglois & Hollandois. Le Bengale eſt donc une mine d'or, qu'il n'eſt queſtion que d'exploiter habilement, mais toujours avec ménagement, pour ne pas s'ôter, en l'épuiſant, le germe de nouvelles richeſſes.

La Monnoye de Moxoudabad produit ſeule au Nabab pluſieurs millions par an. On ignore d'ailleurs quels ſont au juſte les revenus de ce Prince. Il commande à plus de vingt, tant Rajahs que Nababs & autres Chefs, qui peuvent mettre chacun quinze & vingt mille hommes ſur pied. Enfin, plus de vingt millions en-

VOYAGE aux Indes, Orientales, Ire. Partie.

Près de Sacrigali, je rencontrai un Rinoceros nouvellement pris dans les montagnes, que l'on menoit au Nabab de Bengale. Il étoit à-peu-près de la hauteur d'un âne. On lui avoit lié le corps en travers avec de groſſes cordes ; & deux grands cables tenant à ces cordes par des nœuds, lui prolongeoient le corps de chaque

levés par pluſieurs Particuliers Anglois ; la fortune de M. Clives, que l'on fait monter à plus d'un million de revenu ; près de cinquante millions au profit de la Compagnie Angloiſe, & qui lui ont ſervi à prendre Pondichery, ces dépouilles, qui n'ont pas épuiſé le Bengale, montrent la richeſſe de cette Province.

Le Pays lui-même ſitué entre le vingt-deuxiéme & le vingt-ſixiéme degré de latitude Septentrionale, n'eſt pour ainſi dire qu'un pâturage, qu'un potager continuel. Entre Schandernagor & Balaſſor les chemins ſont continuellement coupés par des champs de Nelis (de riz en paille).

Hors le tems des pluies, qui produit quelquefois des dyſſenteries, le climat du Bengale eſt très-doux ; les corps n'y ſont pas deſſechés par un Soleil trop brûlant ; tout y invite aux plaiſirs, & le retour des fonds mis dans le Commerce tranquilliſe ſur des dépenſes que l'on eſt ſûr de réparer promptement.

Tel eſt (ou tel étoit) à peu-près le Bengale. Il n'eſt pas ſurprenant, après le tableau que je viens d'en tracer, que tous les Européens ayent ſucceſſivement cherché à s'y établir. C'eſt ſi l'on veut un malheur pour ceux qui y ont abordé les premiers ; mais d'un autre côté l'émulation a multiplié les Fabriquans, & les Ouvrages ſe ſont perfectionnés.

Que les Européens en poſſeſſion du Commerce de cette riche Contrée, ayent enſuite empêché de nouvelles Compagnies d'y avoir accès ; ces procédés ne doivent point étonner : j'ai vû les débris d'un Vaiſſeau Pruſſien, qui périt en 1756 ſur les bancs de Goulpil. Les François moins intéreſſés ouvrent leurs Comptoirs à toutes les Nations, & pêchent par-là contre la Politique commerçante que leurs voiſins entendent bien mieux qu'eux.

Mais au moins les Européens devroient-ils ménager une mine où ils ont deſſein de puiſer continuellement. Ces fortunes qui éblouiſſent l'Angleterre, ces droits immenſes que Londres retire des marchandiſes du Bengale, ſont pour le moment. Lorſque les choſes ſeront rétablies dans leur état naturel, c'eſt-à-dire ſur le pied où elles étoient avant la derniere guerre, que lui reſtera-t-il de cette yvreſſe de bonheur ? Une pauvreté réelle. Le Pays eſt dévaſté, les Ouvriers diſſipés ; le prix des vivres, & par une ſuite néceſſaire celui des marchandiſes a hauſſé conſidérablement, avec les mêmes frais : que dis-je, avec des frais qui en peu de tems doivent abſorber les profits ; parce que dans un Pays où l'on n'eſt que ſouffert, qui devient Conquérant doit toujours ſe préſenter avec les mêmes forces s'il ne veut pas être opprimé. Les Chefs des Comptoirs, les Conſeillers &c. n'en feront pas moins leurs affaires : la diminution du gain & les frais ſeront ſur le compte de la Compagnie, dont les ordres n'effrayeront pas des Employés riches de 50000 l. ſterl.

Il ſuit de ces Obſervations que des Compagnies établies uniquement pour le Commerce, doivent ſurtout éviter, lorſque la guerre les diviſe, de prendre pour champ de bataille le Pays qui fait leur richeſſe. Mais ces réflexions ſont inutiles : tout Commerçant veut l'être excluſivement, & s'endettera ſouvent pour ruiner ſon rival.

côté. Cinquante hommes dirigeoient chacun de ces cables; de maniere que quelqu'effort que fit l'animal, il étoit obligé de céder au plus petit mouvement de tous ces bras réunis.

A Radjemahal, ma jambe ſe trouva ſi enflée, que je me vis dans la néceſſité d'acheter un cheval. L'embarras étoit d'en trouver. J'étois ſous une petite paillotte à prendre quelque repos, lorſqu'un Sayed qui ſçût que je parlois Perſan, m'aborda. Mon état le toucha : il alla lui-même me chercher un Marchand, fit le marché, & me rendit les petits ſervices dont un Voyageur haraſſé comme j'étois, pouvoit avoir beſoin. Ma monture n'étoit pas brillante ; c'étoit un petit cheval roux qui me revenoit à dix-huit livres : la ſelle conſiſtoit en un morceau de toile; deux cordes me ſervoient d'étriers.

Je partis de Radjemahal en cet équipage, & il ne m'arriva rien de particulier juſqu'à Donapour, où je m'égarai. La nuit me ſurprit entre cette Aldée & Aurengabad. Un orage affreux & la difficulté des chemins ajoûtoient à l'horreur de ma ſituation. Je rencontrai, ſur les neufs heures du ſoir, des Paſſagers qui me dirent que le Commerce de Donapour à Aurengabad étoit inrerrompu depuis quelques jours, à cauſe des ravages que faiſoit un Eléphant ſauvage, qui avoit même tué pluſieurs perſonnes. Quel parti prendre? Paſſer la nuit au milieu des champs, c'étoit me livrer aux tigres. Retourner à Donapour? Jamais je n'ai aimé à revenir ſur mes pas. Je m'abandonnai à la Providence, & continuai ma route. Je n'eus pas fait une coſſe, que mon petit cheval commença à hannir. Il ſe dreſſe enſuite ſur ſes deux jambes de derriere, ſe met ſur le cul, tombe à droite & moi à gauche. Ce manege ne me plaiſoit pas trop : mais, comme je ne fus pas bleſſé, j'en fus quitte pour me relever & mener mon cheval en laiſſe. Pendant une demi-coſſe, j'ignorai ce qui avoit ſi fort animé mon pauvre animal, qui juſqu'alors m'avoit paru fort humble. Bientôt j'apperçus au clair de la Lune qui commençoit à paroître, l'Eléphant qui, attaché entre quatre poûtres avec de gros cables, faiſoit des efforts incroyables, & dont vrai-ſemblablement l'odeur avoit frappé mon che-

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

val. Ce ſpectacle me tranquilliſa ; je m'avançai vers Aurengabad : & , comme il étoit fort tard lorſque j'arrivai dans cette Aldée, toutes les maiſons étant fermées , je fus obligé de paſſer le reſte de la nuit dans un mauvais Carvanſerâi, expoſé à tous les vents. On me raconta le lendemain comment l'Eléphant avoit été pris. Un grand nombre de Payſans des Aldées voiſines s'étant raſſemblés, avoient tendus de grands cables dans un endroit où cet animal avoit coutume d'aller. Reſſerrant enſuite les cables, lorſqu'il ſe fut embarraſſé au milieu, ils s'étoient peu-à-peu approché de lui, & avoient trouvé le moyen de le bien garotter. On devoit lui envoyer le jour ſuivant un Eléphant femelle pour le conſoler , l'adoucir , l'apprivoiſer , juſqu'à ce qu'il devint familier comme les autres Eléphans privés.

J'arrivai à Moxoudabad le 5 à dix heures du ſoir ; & m'arrêtai, pour paſſer la nuit, au premier endroit où je trouvai du couvert, ſongeant avec quelqu'inquiétude à ce que j'allois devenir. Je ſçavois qu'il ne falloit compter ſur aucun ſecours de la part des Chrétiens Meſtices répandus dans cette grande Ville. Le lendemain je me fis conduire chez leur Curé, jeune Auguſtin Portugais, qui juſqu'alors avoit fait les fonctions dAumônier a Caſſimbazar. Je l'avois vû dans ce Comptoir, & voulois ſimplement ſçavoir de lui où demeuroit M. de Changeac : mais les François n'étant plus rien dans le Bengale, il ne me fut pas poſſible de lui parler. Après bien des courſes dans Moxoudabad, je trouvai enfin la maiſon que je cherchois, & y fus reçu avec l'humanité que l'on doit aux perſonnes qui ſouffrent. Je paſſai neuf jours dans la Capitale du Bengale, pour donner à ma jambe le tems de ſe déſenfler, & faire les préparatifs du long voyage que j'allois entreprendre.

M. de Changeac étoit un Gentilhomme François de vingt-cinq ans, qui avoit été au ſervice de la Compagnie, mais que la fougue de la jeuneſſe & l'amour de la liberté avoient porté à ſe retirer chez les Maures. Il étoit bienfait, d'une jolie figure, pétillant, & avoit dans l'eſprit quelque choſe de romaneſque , qui l'empêchoit de voir

le vuide de ſes projets. Lorſque les Fugitifs de Schandernagor ſe retirerent à Caſſimbazar, il s'y rendit auſſi : mais une inclination le retenoit toujours chez les Maures. Et, quand nous quittâmes la Loge pour aller à Patna, il ſe retira dans la maiſon qu'il avoit à Moxoudabad. Pluſieurs Seigneurs Maures le voyoient avec plaiſir, le Grand Sayed le protégeoit, & il vivoit des modiques appointemens que lui donnoit le Nabab. Naturellement obligeant, M. de Changeac partagea volontiers ſon ordinaire avec moi. Mais j'ai toujours plus craint les ſervices que les mauvais Offices : auſſi, dès-que ma jambe me parut en état, ſongeai-je à quitter Moxoudabad. Le beſoin m'avoit forcé de me défaire à perte de mon épée, de mon Palanquin, & des autres meubles, hardes ou bijoux que j'avois pu emporter avec moi. Cela me fit une petite ſomme avec laquelle j'achetai un arc, des fléches, un ſabre, un Catari, une Rondache (un Bouclier) & un Tatou : c'eſt le nom que l'on donne dans le Bengale a de petits chevaux bruns, ronds, courts de tête, faits à la fatigue, & qui vont ordinairement l'amble. On m'avoit trouvé deux Pions & un Dobachi qui devoient m'accompagner juſqu'à Ganjam. Il fallut leur donner d'avance les deux tiers de leur paie ; & je me diſpoſai à partir le 15, ſongeant à peine aux dangers d'un voyage tel que celui de Moxoudabad à Pondichery.

Indépendamment de l'objet principal de ce voyage, les Livres de Zoroaſtre que de Pondichery je devois aller chercher à Surate, deux motifs ſoutenoient encore mon courage. J'étois bien-aiſe de prendre ſur les lieux une idée juſte du génie & des mœurs des Indiens : ces notions pouvoient m'être d'un grand ſecours dans la traduction des *Vedes*, ſeconde opération Littéraire qui m'avoit amené dans l'Inde. Il me ſembloit encore que, quelque ſuperficielles que fuſſent mes remarques, elles pourroient néanmoins faire connoître des Pays dont la plûpart des Voyageurs ne donnent guères que les noms.

Ces réflexions me conduiſoient aſſez agréablement au moment du départ, lorſqu'une viſite à laquelle M. de Changeac m'engagea, penſa déranger mon projet. Ce

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Jeune Gentilhomme étoit connu de Khoda Leti, Mogol de conſidération, qui prenoit même le titre de Nabab. Ce Seigneur demeuroit du côté de Montigil, dans un quartier éloigné. Le vaſte terrein qu'il occupoit, coupé par des cours, dont de ſimples nattes faiſoient la ſéparation, étoit une eſpece de Camp qui pouvoit contenir quatre à cinq mille hommes. Il craignoit peu le Nabab de Bengale, vivoit avec lui politiquement : on diſoit même qu'il étoit chargé par la Cour de Dehli, de quelque commiſſion particuliere. Khoda Leti avoit fort engagé M. de Changeac à le venir voir. Celui-ci qui ſe doutoit du motïf de ces invitations, s'excuſa long temps. Un jour qu'il avoit promis expreſſément, il me dit que Khoda Leti avoit quelque choſe à lui communiquer, qu'une affaire importante l'obligeoit de ſortir pour le moment, & que je lui ferois plaiſir d'aller à ſa place chez ce Mogol; que d'ailleurs ſçachant le Perſan, nous nous expliquerions mieux. Je crus devoir lui rendre ce petit ſervice; & la curioſité y eut quelque part. Arrivé chez Khoda Leti, on m'annonce, & ce Seigneur paroît avec l'air le plus affable. Après les premiers complimens, il me demande s'il y a longtemps que j'ai de la barbe; le Bétel & l'Eau-Roſe paroiſſent enſuite. Il me fait les offres les plus flatteuſes : or, habits précieux, femmes à mon choix, tout eſt comme étalé à ma vûë. Juſque-là je croyois qu'il avoit ſimplement deſſein de m'attacher à ſa perſonne. Ses yeux m'inſtruiſirent bientôt de ſes véritables intentions. Il veut, en avançant la main, me les expliquer. Je ſaiſis auſſi-tôt mon piſtolet d'arçon, me leve precipitamment, vole dans mon Palanquin, laiſſe ce Mogol interdit dans ſon Divan; & mes Béras percent la foule des ſes Gens que ma contenance avoit étonnés. Ce fut au retour que je vis le danger auquel je venois d'échapper. J'étois ſeul au milieu d'une multitude de Maures, qui, au premier ſigne de Khoda Leti, pouvoient diſpoſer de moi, & même me mettre en pieces, ſans craindre que perſonne vînt me tirer de leurs mains.

Mes arrangemens faits, je quittai Moxoudabad le 15 Mai 1757. Tout mon équipage conſiſtoit en deux gillets de

de toile, une caſaque de coton piquée épaiſſe d'un demi doigt, une toque rouge, des grands caleçons, des bottines Tartares, mes armes, ma gargoulette, ma Bible Hébraïque, la Sageſſe de Charron, quelques feuilles de papier, une écritoire de poche & un crayon : de maniere que ce que je ne portois pas ſur moi pouvoit tenir dans un petit ſac attaché à la ſelle de mon cheval.

Près de Paloüa, grand Aldée qui eſt à huit coſſes de Moxoudabad, du même côté que Montigil, je fus aſſailli par une pluie affreuſe. J'étois dans un pleine; & la crainte de mouiller ma poudre en avançant, me détermina à eſſuyer l'orage dans la place même où il m'avoit ſurpris. Je fus obligé, pour donner le tems à mes hardes de ſécher, de paſſer le reſte de la journée à Paloüa.

Le 16, je partis de cette Aldée au lever du Soleil. Ma route fut par Baſela, qui en eſt à quatre coſſes, & par Kogaon, éloigné de trois coſſes de ce dernier endroit. Je rencontrai près de Palaſſi le même Camp des Maures où je m'étois arrêté ſur la fin du mois de Mars, & le traverſai ſans être reconnu pour Européen. Je paſſai enſuite un petit bras du Gange; puis cotoyant le Bagrati, je me rendis à Tchoogandi, qui eſt à une coſſe de Kogaon. Les Aldées dont je viens de parler, ſont ſans Bazar, c'eſt-à-dire, ſans Marché.

Le Bagrati eſt le bras du Gange qui vient de Caſſimbazar. Ce Fleuve, après avoir ſéparé, en coulant du Nord, Irangil de Montigil, remonte vers le Nord-Oueſt, paſſe à Caſſimbazar, & fait un long circuit pour ſe rendre à Palaſſi & à Katoüa, en ſuivant le Sud-Eſt.

Le 17, deſcendant toujours le Bagrati, je paſſai par Naïatti, grande Aldée, qui eſt à deux coſſes de Tchoogandi, & par Katoüa éloigné d'une coſſe & demie de Naïatti. En approchant de Katoüa, la premiere choſe que l'on apperçoive eſt la Fortereſſe qui eſt ſéparée de la Ville par le Banka, petit bras du Bagrati qui coule dans la Province de Bordoüan. Cette Fortereſſe eſt en terre mêlée de paille, & peut avoir ſoixante toiſes en quarré. Les baſtions ſont ronds, ont trois embraſures, & communiquent par des courtines per-

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

cées de meurtrieres & d'embraſures couvertes d'un rebord en auvent. La Porte du Fort, qui eſt ſur le Bagrati, eſt de brique, & défendue de chaque côté par un baſtion entouré d'un Foſſé: on a ſeulement laiſſé pour l'entrée une eſpéce de langue de terre en forme de zig-zag. La Ville eſt au-delà du Banka, & percée de pluſieurs ruës, dans l'une deſquelles on voit quelques maiſons de pierre de taille. Elle a ſur le Bagrati un petit Château, qui répond à la Fortereſſe.

Je fus arrêté près de Katoüa, par un Gemidar qui marchoit à la tête de ſa Troupe. Les réponſes de mes Gens le ſatisfirent, & mon habillement joint au nouveau teint que le Soleil m'avoit donné, l'empêcha de ſoupçonner que je fuſſe Européen.

La route que je ſuivois étoit coupée par de grands champs de Nelis, creux de deux & trois pieds: & ſouvent le terrein qui les ſéparoit, n'avoit pas plus d'un pied ou deux d'épaiſſeur; ce qui m'obligeoit quelquefois de marcher à pied, menant mon cheval en leſſe.

Au-delà de Katoüa, je rencontrai pluſieurs étangs ſans Aldées, un entr'autre à trois coſſes de cette Ville, fort conſidérable, accompagné d'une petite chaumiere. Je m'arrêtai à Nigan, éloigné de trois coſſes de cet étang, & y paſſai la nuit.

Lorſque je couchois dans les Villes, c'étoit ou au pied de quelqu'arbre au milieu de la Place, ou dans la Galerie d'un Carvanſerâi, expoſé à tous les vents, ou à l'entrée de quelque Maiſon Maure ou Indienne. La porte de ces Maiſons eſt ordinairement précédée d'une eſpece d'Apentis formé par un grand auvent que ſoutiennent pluſieurs piliers. C'eſt là que les Indiens prennent le frais, fument le Hoka & converſent, accroupis ſur deux maſſifs de terre élévés des deux côtés de la porte. Mon lit, ſous cet Apentis, étoit une grande peau de bœuf étendue ſur la terre; ma rondache, ſous laquelle je mettois mes armes & mon petit bagage, me ſervoit d'oreiller: & j'avois toujours ſous la main un des piquets auxquels étoient attachés les cordes qui tenoient les pieds de mon cheval, de crainte que pendant la nuit on ne me l'enlevât. Lorſque j'arrivois à la cou-

chée avant la nuit, mes Gens préparoient leur Kicheri, (mêlange de lentilles & de ris cuit ſimplement dans l'eau, dans lequel on met enſuite un peu de beurre & de ſel) & le mien; s'il étoit trop tard, un grand verre de lait, relevé d'un morceau de ſucre noir, faiſoit tout mon ſouper. Je prenois enſuite quatre ou cinq heures de repos, c'eſt-à-dire, depuis dix à onze heures du ſoir juſqu'à trois ou quatre du matin, ayant toujours le ſoin de m'endormir le dernier & de me réveiller le premier; ſans cette précaution, j'eus été expoſé à être volé, à être abandonné le ſoir de mes Gens, & le matin, à partir trop tard. Cette ſujéttion eſt ce qui m'a le plus fatigué dans mes Voyages.

Je partis le 18 de Nigan, & paſſai par Balkeſchem, où je ne vis que quelques Chaumieres. Je trouvai la terre peu cultivée dans les ſix coſſes qui ſéparent ces deux Aldées. Le Pays entre Balkeſchem & Bordoüan, éloigné de quatre grandes coſſes de ce premier endroit, ne me parut pas en meilleur état : beaucoup de Bois & quelques étangs ſont tout ce qu'on y rencontre.

Bordoüan, Capitale du Canton de ce nom, eſt à une coſſe & demie du Damoddour, bras du Gange que l'on peut paſſer à gué, & à deux Manzels (journées) ou ſeize coſſes, du Gange qui paſſe à Schandernagor. Les environs de cette Ville ſont rians, plantés d'arbres : elle eſt grande, fermée, & entourée d'un mauvais foſſé. Le Fauzdar, Lieutenant du Rajah, réſide dans le Fort qui eſt ſitué à l'Oueſt aſſez loin de la Ville. Le Rajah du Bordoüan étoit alors Manikſchen, ſous les ordres duquel l'armée du Nabab de Bengale avoit pris Kalkuta : il faiſoit bâtir un beau Palais à une portée de fuſil au Nord de la Ville. Je paſſai la nuit à Bordoüan, fort inquiet de voir une porte fermée ſur moi, & ſans ſçavoir à quelle heure je pourrois partir le lendemain. Il ſurvint avec cela un orage affreux qui dura pluſieurs heures, de maniere que je nageois dans l'eau ſous l'Angard où j'étois couché; & j'eus un violent mal de dent qui ne me laiſſa pas fermer l'œil de la nuit. Le jour diſſipa mes inquiétudes.

Je partis de Bordoüan le 19, & allant toujours dans le

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Sud-Eſt, je rencontrai à trois coſſes un Village peu conſidérable; & une coſſe plus loin, quelques paillottes de Paſteurs. A deux coſſes & demie de là, je paſſai par Mogolmar où je trouvai un Saraï peu conſidérable, & j'allai coucher deux coſſes plus loin, à Tcharonkeſarâi, endroit peu conſidérable & ſans Bazar. L'Aldée étoit au bout d'un bel étang entouré de petites montagnes couvertes de gaſon; & le bord oriental de cet étang étoit garni de Hameaux, dont l'enſemble formoit un fort joli coup d'œil. J'aurois deſiré me dédommager de la fatigue du jour, en me promenant dans ces lieux qui me paroiſſoient enchantés: mais la crainte des tigres & des Voleurs, qui depuis Bordoüan rendoient les chemins peu sûrs, ſur-tout le ſoir & la nuit, me retint dans l'Aldée.

J'en ſortis le 20, & paſſai à deux coſſes de-là, par Ieklakki, beau Village ſitué ſur le Dalkoun, bras du Gange peu conſidérable. Je trouvai ſur la rive oppoſée Beloun, d'où j'allai, quatre coſſes plus loin, me repoſer à Kamarpekour, grande Aldée ſans Bazar, qui eſt à-peu-près à vingt-quatre coſſes dans l'Oueſt du Gange, qui paſſe à Schandernagor.

Tout ce Pays eſt ſemé de ris. Il n'y vient ni bled, ni lentilles; auſſi ces légumes que l'on y apporte de Katoüa, y ſont-ils aſſez chers. L'Ablous, bois noir à veines (nommé encore *Siſem*) croît à deux journées dans l'Oueſt. Ce Pays dépendoit alors du Rajah Gouzaï goupinal qui faiſoit ſa réſidence à Karari, grande Aldée ſituée à douze coſſes dans l'Oueſt de Kamarpekour.

Je quittai Kamarpekour le 21, paſſai à deux coſſes de là par Sanderſom, petit Village ſitué au-delà d'un Djil [1], & me repoſai, une coſſe plus loin, à Ramjivenpour, grande Aldée avec Bazar & Saraï, dans un beau Verger de manguiers dont les allées étoient allignées. A trois coſſes &

[1] Dans le Bengale on appelle *Djils* les eſpeces d'étangs longs, & quelquefois fort étendus, que forme l'eau de la pluie; on nomme *Naddis* les grandes rivieres, *Nalis*, celles qui ſont moins conſidérables, *Caris*, les marais ſalans, ou toute étendue d'eau ſalée qui communique à la mer, & *Talaws* les étangs.

demie de Ramjivenpour, coule le Karakar, riviere guéable & peu conſidérable qui ſe jette dans le Gange. Une coſſe plus loin eſt Oüaldanga. Le Pays eſt enſuite coupé par des ravines, & couvert de ſable, de bruyeres & de bois taillis.

Je fus arrêté au commencement des bois par un Tchoki. Ce ſont des Poſtes gardés par huit ou dix Soldats, plus ou moins. Il n'y a ſouvent que le Tchokidar (le Chef du Poſte) qui y réſide avec un ou deux Gardes : les autres répandus dans les environs, ſe raſſemblent dans les beſoins preſſans; mais toujours lentement. De Moxoudabad à Balaſſor, je les ai trouvés armés de ſabres, de rondaches, de lances & de fuſils à méche. Depuis Balaſſor juſqu'à Maloud (à huit coſſes de Ganjam) ils ont des ſabres larges par le bout en forme de maſſues, des arcs & des fléches. Dans les Provinces de Schikakol & de Rajimendri, ils ſont armés de grandes lances; & dans les Etats de Pédanna & de Ram Rajah, ſur la route de Mazulipatam à Pondicheri, ils ont des Fuſils Européens, des ſabres & des arcs. On eſt obligé de leur montrer ſes Daſtoks : ſans cela ils ont droit de vous arrêter. Dans mon Voyage de Schandernagor à Caſſimbazar par l'Eſt du Gange, je n'en ai rencontré aucun.

Je n'avois pas de Paſſeport à la Tchape du Nabab, & j'aurois voulu en conſéqueuce éviter ce Tchoki : mais le ſeul chemin praticable dans le bois, paſſoit par le Corps-de-Garde ; & à mon air déliberé le Chef me reconnut ſur-le-champ pour Européen. Comme nous n'étions pas ſur les frontieres, l'affaire s'accommoda ſans grande difficulté, moyennant quelques Peças (Monnoie de cuivre de la valeur de cinq liards environ) de Betel, & je continuai ma route. Je trouvai ſur les arbres de ce bois une eſpece de prune noire d'un goût aigret, & fus viſité par une troupe de Singes, dont les tours m'amuſerent juſque près de Tchanderkoun où je m'arrêtai. Cette Aldée eſt à une grande coſſe d'Oualdanga ; elle avoit pour lors deux Bazars.

Le lendemain 22, je partis de Tchanderkoun; & marchant toujours dans les taillis, je paſſai à une grande coſſe de-là, par Konapourgola, endroit conſidérable, qui eſt comme

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

diviſé en deux parties. L'Aldée eſt terminée par un Marché où l'on voit quelquefois cinq à ſix mille bœufs chargés de ſel que l'on y apporte d'Ingeli, endroit ſitué au bas du Gange. Au-delà du Marché eſt un Nali qui ſépare le Bengale de l'Orixa : le Pays dépend toujours du Nabab de Bengale, & eſt tout couvert de Nelis. A trois coſſes de Konapourgola on trouve Kachepour, où il y a un petit Bazar, unSaraï pour les Paſſagers,& ſur le chemin une Pagode aſſez célebre, dédiée à Viſchnou. De Kachepour à Ambiliapour, on compte trois coſſes : ce dernier endroit eſt peu conſidérable, quoiqu'il y ait un Saraï. Une coſſe plus loin eſt le Nali Bardaka, toujours dans un terrein coupé de Nelis, & couvert de bois taillis. A une demi-coſſe de ce Nali, on en rencontre un autre que l'on paſſe ſur un Pont de brique; & trois coſſes plus loin, un troiſieme avec un Pont de brique dans un terrein ſablonneux. A une demi-coſſe de ce dernier Nali, eſt Elaïgange, ſimple Hameau, compoſé de quelques paillottes ſans Bazar ni Saraï. J'y trouvai un Tchoki avec qui je m'accommodai, moyennant quelques Péças.

D'Elaïgange, je me rendis le 23 à Mednipour, endroit conſidérable qui en eſt éloigné d'une grande coſſe. Le Rajah de ce Canton a dans cette Ville un Palais bâti en brique. Cirnamſing, Parent de Rajah Ram Alkara, y étoit alors avec quelques Cavaliers. A une coſſe & demie de Mednipour, je paſſai le Naddi de Kaſaë qui ſort du Gange à Ingeli.

Au delà du Naddi de Kaſaë, on rencontre Karekpour, Saraï accompagné de quelques paillottes; à deux coſſes de là, Benapour, autre Saraï peu conſidérable, au milieu des Nelis & des bois; & à deux coſſes de Benapour, des Maſdjeds (des Moſquées) Muſulmans, entourés de Tombeaux.

Je partis le 24 de Benapour, & paſſai par Mokarempour, qui en eſt à deux coſſes & dans les bois. A une coſſe & demie de-là le chemin eſt coupé dans des montagnes couvertes de bois taillis, & fermé aux deux extrêmités par des portes de brique, qui étoient alors ſans bat-

tans : la derniere étoit gardée par un Tchoki. A deux coſſes de Mokarempour eſt Nerengar, jolie Aldée ornée d'un Maſdjed Muſulman, avec Bazar. Plus loin l'on paſſe ſur deux ponts de brique : le Pays eſt couvert de bois, les chemins fort difficiles & bordés de Fondrieres.

Je fus arrêté à une demie coſſe de Nerengar, par un Tchoki qui voulut voir la Tchape de mon Daſtok ; mais comme il n'avoit pas celle du Nabab du Bengale, je refuſai de la lui montrer, paſſai outre, & arrivai à Bagrabat, Aldée avec Saraï, éloignée de Nerengar d'une grande coſſe. Au ſortir de cette Aldée je rencontrai deux Topas (Soldats noirs Chrétiens habillés à l'Européenne) Anglois, qui venoient de Balaſſor. Ils m'apprirent que le Chef du Comptoir François de cette Ville étoit priſonnier à Kalkuta. Cette nouvelle m'affecta vivement. Mon Paſſeport, tout inſuffiſant qu'il étoit, alloit juſqu'à Balaſſor, & paſſé cette Ville je me voyois ſans reſſource juſqu'à Ganjam. Ces Topas s'apperçurent de l'impreſſion qu'elle fit ſur moi, ſe douterent de ce que j'étois, & allerent me dénoncer au dernier Tchoki, comme un Marchand François, qui portoit des marchandiſes à Balaſſor, en fraudant les droits.

Je continuois ma route tranquillement lorſque je vis arriver trois Pions de ce Tchoki, armés de fleches & de ſabres. Sur la propoſition qu'ils me firent de montrer la Tchape du Nabab ou de retourner au Tchoki, je leur préſentai mes piſtolets. Ils ſe retirent ſans autre explication ; mais à une demie coſſe de là ils reparurent avec leur Chef, à qui je fis la même réponſe. Prenant enſuite un ton d'autorité, j'ordonnai à ce Chef de venir avec moi à l'armée de Rajah Ram Alkara, qui campoit près de Balaſſor : il y conſentit d'abord ; mais bien-tôt il ſe retira en diſant qu'il feroit avertir la Kaſcheri (la Juſtice) de Katnagar. Ses pions me ſuivirent de loin ; mes piſtolets les tenoient en reſpect, & je les perdis de vûe.

Cette mauvaiſe rencontre me détermina à quitter la route de Balaſſor, & à prendre celle de Katek. Je ne fis que paſſer à Katnagar, éloigné d'une grande coſſe de Bagrabat, ſans m'y arrêter, prenant à l'Eſt du chemin

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

de Balaſſor, & je tâchai de gagner le Gaon [1] Sabrah, qui eſt à trois coſſes de Katnagar. Cette journée fut extrêmement fatiguante. Il falloit marcher à travers les terres labourées, ſans trop ſçavoir où nous allions. Je vis pluſieurs champs abſolument couverts de Tcheddis, eſpeces de Sauterelles jaunes, longues d'un doigt, & qui en s'envolant enſemble, formoient un nuage qui obſcurciſſoit l'air. Arrivé à Sabrah j'eus de la peine à engager un Payſan à donner du ris à mes gens, & quelques poignées de paille à mon cheval. Pour moi je me contentai d'un peu de ſucre noir détrempé dans du lait, & paſſai une fort mauvaiſe nuit, réfléchiſſant à l'impreſſion que l'affaire du Tchoki avoit faite ſur mes domeſtiques.

Je les réveillai le 25 de grand matin, & nous nous rendîmes de Sabrah au Gaon Beldah, éloigné de deux coſſes, de-là à Singas, éloigné de deux coſſes de Beldah, & nous nous arrêtâmes deux coſſes plus loin, à Monpour, grande Aldée, qui a deux coſſes d'étendue, & qui dépendoit alors de Porſolom Rajah. Monpour eſt précedé d'une longue avenue, ornée ſur la droite d'étangs, de boſquets, & de pluſieurs belles allées d'arbres que je ne pus m'empêcher d'admirer. Les Arméniens y ont un Établiſſement conduit par quatre ou cinq perſonnes qui y font fabriquer des toiles. Je paſſai à côté des grands Angards où travailloient les Tiſſerands, & mis pied à terre ſous un arbre touffus, à côté d'un grand étang, & vis-à-vis d'une ſalle d'arbres, dont la vûe riante pouvoit me diſtraire pour le moment des craintes trop bien fondées que me donnoit l'air inquiet de mes gens. Ils avoient deſſein de m'abandonner & je le preſſentois. Ils voulurent m'engager à aller coucher dans l'Aldée, comptant ſur la brune s'échapper au milieu de la foule; & je ne voulus pas y conſentir, je ne ſçai pour quoi. J'eus même la précaution, lorſqu'ils allerent chercher des vivres, de leur faire laiſſer leur bagage. Ils revinrent en conſéquence me trouver au pied de

[1] On appelle *Gaons* des Hameaux qui ſont hors du grand chemin, compoſés de quelques paillotes ſans Moudi (Marchand de riz, de grain, de beurre), Bazar, ni Saraï.

mon

mon arbre, & la ſoirée ſe paſſa aſſez tranquillement. La nuit je pris plus de précaution qu'à l'ordinaire ; je mis leurs toques ſous ma Rondache, & me levai le lendemain 26, long-tems avant le jour.

Le Soleil alloit paroître lorſque je réveillai mes gens: ils s'habillent, & tandis que pour ſatisfaire quelques beſoins je m'éloigne un moment, ils diſparoiſſent. Quel fut mon étonnement, de me voir ſeul au milieu d'un Pays abſolument inconnu pour moi ! En proie à mille réflexions accablantes, je me jettai un moment ſur le cuir qui m'avoit ſervi de lit. Bientôt honteux de ma foibleſſe, je me releve, ſelle mon cheval, le charge de mon bagage, & le prenant par la bride, je m'abandonne au Maître des évenemens. Ma premiere idée fut d'aller chercher un guide dans l'Aldée : mais penſant que mes gens y auroient peut-être divulgué l'avanture du Tchoki, je changeai de deſſein & retournai ſur mes pas, pour prendre par le Sud-Oueſt. Me trouvant devant quelques maiſons d'où l'on m'avoit vû paſſer la veille, je fis entendre ce qui venoit de m'arriver à deux Indiens qui prenoient le frais ſur leur porte : ma ſituation parut les toucher. Sur ces entrefaites arrive un Fakir Mahométan, que je tâche d'engager à me conduire à Pipli. Il ſe laiſſe perſuader par mes manieres, par les paroles des Indiens avec qui j'étois, & plus encore, je crois, par la vûe d'une roupie. Je lui donnai la bride de mon cheval, & le ſuivis à pied au milieu des terres labourées. Nous paſsâmes à trois coſſes de Monpour, par Kamarda, petite Aldée avec Kaſcheri, laiſſant ſur la route beaucoup de Hameaux & d'Étangs, & arrivâmes à midi à Pipli, qui eſt à deux coſſes de Kamarda.

Pipli eſt un joli endroit, ſitué ſur le Naddi du même nom, qui venant du Nord paſſe par Mednipour, Pipli, & ſe jette dans une des bouches du Gange, à une coſſe & demie de cette derniere Ville. Pipli avoit autrefois un Port, qui eſt maintenant bouché.

Mon embarras dans la route, étoit de ſçavoir comment je m'annoncerois : mon Fakir me tira d'affaire, en diſant au Cotoüal (Chef de Juſtice & de Police) du lieu que

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

j'étois un Capitaine François. C'étoit m'expoſer à être envoyé à Kalkuta : mais j'aimois mieux en courir les riſques que de paſſer la nuit dans les champs, livré aux Tigres & aux Ours, qui ſont aſſez communs dans cette Contrée. Heureuſement le nom de M. de Buſſy y avoit pénétré. Pluſieurs Saïeds qui étoient avec le Cotoüal m'en parlerent avec éloge, faiſant entendre qu'on s'étoit flatté de le voir dans le Bengale, & qu'on n'en déſeſperoit pas encore : ils me dirent même que je pourrois le rencontrer près de Ganjam. Ces avances me mirent à l'aiſe. Je leur déclarai que mon projet étoit de joindre ſon armée, parce que j'avois des choſes importantes à lui communiquer de la part du Capitaine Law, que j'avois laiſſé dans le Bengale. Sur cela nouvelles careſſes de la part des Saïeds. Ils m'apprennent que les Anglois ne ſont pas les maîtres à Balaſſor, quoiqu'ils aient pris la Loge Françoiſe ; que Rajah Ram Alkara, qui commande dans cette Ville, aime notre Nation. Ces nouvelles remirent le calme dans mon ame. Je pris dès-lors le parti de me dire Envoyé de M. Law à M. de Buſſy. La difficulté étoit de ſoutenir ce perſonnage, n'ayant ni Paravana du Nabab de Bengale, ni Lettre particuliere de M. Law, étant d'ailleurs peu fourni d'argent & muni d'un Paſſeport qui ne me donnoit aucune qualité, & qui expiroit à Balaſſor. Ce qui venoit de m'arriver m'apprit à ne déſeſperer de rien. Je paſſai l'après-dînée avec les Saïeds, qui furent charmés de me voir un Manuſcrit Perſan. Nous nous amuſâmes à tirer de l'arc, & je fis adroitement l'aumône à un Fakir, en lui achetant plus qu'elle ne valoit une peau de Tigre qu'il m'avoit offerte, & qui me ſervit dans la ſuite de matelas. Cette libéralité produiſit ce que j'en attendois. On s'empreſſa de fournir à mes beſoins, & le Cotoüal me donna un de ſes Domeſtiquer, qui pour un ſalaire modique, me conduiſit à Balaſſor. Dans mon malheur, j'étois heureux d'avoir perdu les Pions & le Dobachi que j'avois pris à Moxoudabad. On me montra qu'ils me faiſoient payer les vivres le double de ce qu'ils valoient ; obſervation importante pour un Voyageur qui avoit encore plus de trois cens lieues à faire.

Je partis le 27 de Pipli avec le Domeſtique du Cotoüal ; prenant toujours dans l'Oueſt. A trois coſſes de cette Ville, je paſſai par Tcheli, petit Village ſans bazar, & retrouvai enſuite le Naddi de Pipli, nommé dans cet endroit Soberleka. Il fallut le franchir à la nage ; & laiſſant le Parapla, Naddi peu conſidérable qui ſe jette dans le Gange, j'arrivai à Sokoüapatna, qui eſt à deux coſſes de Tcheli. Je m'arrêtai dans cette Aldée ; & le Maître d'Ecole m'y fit paſſer quelques momens gracieux, en me montrant les caracteres uſités à Balaſſor, & me parlant de la Langue de cette Contrée, qui n'eſt au fond qu'un dialecte du Bengali.

On rencontre entre Tcheli & Balaſſor trois Naddis peu conſidérables, & un Loüar (ou Djil) proche d'une petite Aldée. A huit coſſes de Tcheli eſt la riviere de Balaſſor, qui n'eſt point guéable : on la paſſe dans des embarcations compoſées de deux troncs d'arbres creuſés, & attachés l'un à l'autre par des planches de Bambou miſes en travers. Ces embarcations peuvent porter cinquante à ſoixante perſonnes.

Je paſſai la riviere de Balaſſor le 28 dans une de ces embarcations, tenant la bride de mon cheval, qui ſuivoit en nâgeant. Il y avoit à craindre que quelque Caimant ne lui emporta les jambes, comme cela arrive quelquefois dans cette riviere : heureuſement je n'en fus que pour la peur. Les diſcours de mes compagnons de paſſage avoient pour moi quelque choſe de plus effrayant. Je m'attendois preſque à être livré aux Anglois, & même à être obligé de reclamer leur humanité contre les mauvais traitemens des Noirs.

A peine eus-je mis pied à terre que les Pions du Tchoki ſe ſaiſirent de mon petit bagage. Je demandai fierement à parler à Rajah Ram Alkara. Ce ton en impoſa, & l'on me conduiſit au Palais du Rajah. L'armée de ce Prince, compoſée de deux mille Cavaliers & de cinq mille hommes de pied, campoit près de là dans une plaine ; & le bruit couroit qu'il alloit partir pour Katek.

Je fus obligé d'attendre quelques tems, parce que Rajah Ram Alkara étoit au bain. Lorſque l'on m'eût introduit, je vis paroître ſur un petit Divan de terre, bordé d'un

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

baluſtre de bois d'un demi pied de haut, & couvert d'un tapis de mouſſeline, un petit homme, aſſez gros, qui avoit l'œil vif & le regard gracieux : c'étoit le Rajah. Il me fit aſſeoir, me préſenta du Betel, & me demanda le ſujet de mon voyage. Je me dis Envoyé de M. Law, & montrai mon Paſſeport. Mais, ajouterent les Secretaires, le Paſſeport ne parle pas de Commiſſion particuliere : je répondis à cela que la crainte qu'il ne tombât entre les mains des Anglois étoit cauſe de ce ſilence. On voulut enſuite voir le Paſſeport du Nabab. La propoſition m'embarraſſa ; je riſquai néanmoins d'en produire un de deux ans, dont je ne montrai que la Tchape : & comme j'avois affaire à des perſonnes bien intentionnées, on ne demanda pas à en voir davantage. Je faiſois mes réponſes en Perſan, & Aga Mohammed Aali, ancien Fauzdar de Balaſſor, les rendoit au Rajah, & y ajoutoit ce que lui ſuggéroit l'amitié qu'il avoit toujours eue pour les François. Rajah Ram ſatisfait, chargea Mohammed Aali de me loger chez lui juſqu'à mon départ, & ce généreux Muſulman le fit avec des ſoins, des égards que je ne puis encore me rappeller qu'avec étonnement. Je trouvai dans la Maiſon de Mohammed Aali un Mogol arrivé depuis ſix jours de Mazulipatam, qui paſſoit pour Marchand de pierreries. Cet homme me parla juſte au ſujet du voyage de M. de Buſſy dans le Bengale, me faiſant entendre que l'état du Dekan le demandoit à Aurengabad. Il m'apprit auſſi que les Anglois avoient à Katek un Médecin de leur Nation, qui demeuroit chez Aali Raſi Khan, Mogol au ſervice du Nabab de cette Province.

Je paſſai le 29 chez Mohammed Aali, ſans ſortir, occupé des ſuites de mon voyage ; & ce jour de repos ne contribua pas peu à me remettre des fatigues précédentes. Voici comment ce Seigneur paſſoit la journée. Le ſoir du 28 on nous ſervit pluſieurs paniers de Mangues. Nous en mangeâmes juſqu'à minuit, après avoir fumé le Hoka, converſant avec aiſance dans une cour en Parterre, que l'on avoit garnie de fauteuils : le Mogol dont j'ai parlé plus haut, & un autre ami de Mohammed Aali étoient nuds juſqu'à la

ceinture. Enſuite chacun ſe retira. Sur les deux heures du matin Mohammed Aali mangea dans ſa chambre une grande aſſiette de Kicheri & ſe rendormit : il ſe lava deux heures après les mains, le viſage & les pieds, & alla faire ſa cour au Rajah vers les cinq heures. Au retour il fit pluſieurs viſites, & revint chez lui ſur les ſept heures. Le bain, le dîner & la méridienne le conduiſirent à ſix heures du ſoir, tems auquel ſes amis ſe raſſemblerent dans ſa maiſon, comme la veille, juſqu'à onze heures ou minuit.

Ce Seigneur ſe donna la peine de faire lui même les préparatifs de mon voyage ; je fus muni d'un Paravana de Raja Ram Alkara, & de Lettres pour le Nabab de Katek & pour Rama Pandet, ſon Betha (ſon ſecond). Mohammed Aali, ami particulier de ce Betha, me donna pour lui une Lettre de recommandation conçue dans les termes les plus preſſans ; & l'on me dit de la part du Rajah, que ſi je pouvois attendre quelques jours, j'aurois un Douli & cinq Barkandazz (ſoldats armés de fuſils à méche) : mais j'avois ſi peur d'être trahi par quelqu'accident imprévu, que je ne voulus pas différer mon départ.

Je quittai Balaſſor le 30, dans l'équipage, à ma monture près, d'un eſpece d'Envoyé. J'étois accompagné de deux Alkaras (Huiſſiers à verge qui portent les ordres des grands Seigneurs), d'un Domeſtique, d'un Saïs (Palfrenier), d'un Cuiſinier & d'un Pion : les deux Alkaras étoient aux frais du Rajah, le Pion à ceux de Mohammed Aali ; je ne devois payer mes trois Domeſtiques qu'à Gangam. Je m'apperçus à une coſſe de Balaſſor que j'avois laiſſé ma montre chez Mohammed Aali, & la regardai comme perdue. Je riſquai malgré cela d'envoyer mon Pion la chercher, & attendis ſon retour au premier Tchoki, à une coſſe & demie de cette Ville. Le Pion trouva ma montre à terre dans la Varangue de Mohammed Aali, me la rapporta, & je continuai ma route, ſurpris de voir un pareil trait de fidélité chez les gens que nous traitons de Barbares. A trois coſſes de Balaſſor je rencontrai un autre Tchoki, & un troiſiéme à cinq coſſes, près de l'Aldée de Bengania, qui forme deux Villages. Je côtoyois les montagnes, marchant

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

au milieu des taillis, où l'on avoit pratiqué un chemin fort difficile. La route des armées étoit à deux coſſes de là, plus près des montagnes que celle que je ſuivois. Lorſque je fus arrivé à Tchoki Sarou, ſitué à quatre coſſes de Bengania, le Fauzdar de l'endroit, qui dépendoit de Rajah Ram Alkara, me fit offrir, comme à un Ambaſſadeur, une maiſon & un Tchoki. Je le remerciai de ſa politeſſe, qui par le retour pouvoit me conſtituer en frais, & allai me repoſer dans le Bazar. La journée avoit été pénible, & même périlleuſe. La pluie & les rayons du Soleil réunis entre de gros nuages nous attaquoient alternativement, & les bêtes féroces infeſtoient notre marche. A cinq coſſes de Balaſſor j'entendis de loin un bruit confus, & vis bientôt paroître plus de cinquante hommes, qui jettoient de grands cris. Regardant autour de moi, j'apperçus à cent pas un Tigre de la hauteur d'un âne, qui marchoit gravement. Plus ſûr de moi-même que de mon cheval, je mis pied à terre, & ſaiſis ma Rondache & mon piſtolet d'arçon. L'animal paſſa fierement près de moi, ſans ſe détourner, malgré les cris des Payſans; & prudemment je ne jugeai pas à propos de lui chercher querelle.

Je partis de Tchoki Sarou le 31, & arrivai le ſoir à Badrek, Aldée conſidérable, qui en eſt éloignée de huit coſſes. Les endroits par leſquelles je paſſai furent le Tchoki de Kanſbans, qui eſt à deux coſſes de Tchoki Sarou, & au-delà duquel on paſſe ſur un Pont de pierre de granit, une riviere qui a ſon embouchure dans la mer; le Tchoki de Semelia qui eſt à trois coſſes de celui de Kanſbans, & le Tchoki de Schadaria où je trouvai un aſſez beau puits. J'avois une Lettre de Mohammed Aali pour Mir Faizoulla, Muſulman de conſidération qui demeuroit à Badrek. Ce Mir me fit offrir obligeamment ſa maiſon & des rafraîchiſſemens; mais comme mes fonds ne me permettoient pas de répondre à ces politeſſes, je n'acceptai ni l'un ni l'autre. Mes gens me conduiſirent à la Kaſcheri où je trouvai tout ce dont j'avois beſoin. Le ſecond du Fauzdar avoit été Serkar [1] d'un Marchand François de Schan-

[1] Le *Serkar* (c'eſt-à-dire le *Chef des affaires*) dans le Bengale, eſt un In-

dernagor, & parloit Portugais. Il vint me voir, quelques Indiens qui ſe trouverent dans la Kaſcheri s'approcherent de nous, & la converſation roula ſur l'Europe & ſur les différentes Religions, avec une liberté que je n'aurois jamais cru trouver dans le centre de l'Indianiſme.

Je partis le premier Juin de Badrek, & paſſai le Salendi, qui a ſon embouchure dans la mer, & dont le lit étoit alors à ſec. A deux coſſes de là eſt le Tonda, qui ſe jette auſſi dans la mer. Le pont de pierre ſur lequel on paſſe cette riviere, eſt compoſé de pluſieurs arches à voûtes preſque plates. A une coſſe du Tonda on rencontre le Tchourakouti qui ſe jette dans la mer, & que l'on paſſe auſſi ſur un pont. Une coſſe plus loin eſt Damlagar, Aldée gardée par un Tchoki, & dont le Bazar eſt ſur la route. A deux coſſes de Damlagar on rencontre l'Aldée de Guenti, au-delà de laquelle eſt un grand arbre dont les branches extrêmement étendues couvrent le Bazar qui eſt ſur le bord du Betarni. Ce Naddi a ſon embouchure dans la mer; je le paſſai, & continuant ma route dans l'Eſt, je le retrouvai une coſſe plus loin. Après l'avoir traverſé une ſeconde fois, je m'arrêtai à Djaſpour, Aldée conſidérable qui formoit autrefois une grande Ville. On voit dans cet endroit les ruines d'un Palais ſuperbe, bâti par un Nabab de Katek, nommé Mohammed Taki Khan. Ce qui reſte de ce Palais conſiſte en trois enceintes fort dégradées, dont le pied eſt baigné par les eaux du Betarni. Ces enceintes ſont de pierre, en grande partie de granit, & la plûpart de ces pierres poſées ſimplement les unes ſur les autres, ſe ſoutiennent ſans ciment par leur propre poids. Les bains preſque détruits, accompagnés de jets-d'eau & de baſſins ſont dans la premiere enceinte; la ſeconde s'annonçe

dien qui vous ſert ſans appointemens dans l'achat des marchandiſes & des denrées. Ses profits ſont un certain nombre de coris qu'il retire par roupie des Marchands Indiens. Ce droit s'appelle en Portugais de l'Inde, la *Couſtumade.* Il monte fort haut dans les marchés conſidérables : auſſi les Indiens offrent-ils de l'argent pour être Serkars des perſonnes en place; outre qu'ils ſe ſervent quelquefois du nom de ceux dont ils ſont Serkars, pour faire eux-mêmes le Commerce, en ne payant les droits que ſur le taux fixé pour les Européens établis dans le Bengale.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

par un grand veſtibule qui conduit au logement de Fauzdar ; dans la troiſiéme eſt un très-beau Maſdjed, précedé d'un baſſin pour les ablutions : le haut du Maſdjed eſt terminé par trois dômes en pierre revêtue de maſtic. On voit encore aux environs de ce Palais & ſur le chemin pluſieurs ruines de bâtimens en pierre & des reſtes d'eſcaliers dont le bas eſt garni de Sphinxs en relief. La pierre eſt aſſez commune à cette partie de la Côte. Les carrieres d'où on la tire ſont à ſix à ſept coſſes de Djaſpour : auſſi les Maſdjeds dans cette Aldée & les fondemens des maiſons ſont-ils pour la plûpart en pierre.

Le ſoir j'eus un démêlé avec celui de mes Alkaras qui portoit les Lettres du Rajah. La modeſtie, ou plûtôt l'économie qui me faiſoit refuſer les honneurs & les préſens, ne lui plaiſoit pas. Il voulut prendre un ton vis-à-vis de moi ; & je me vis obligé d'en venir aux voies de fait, en préſence de plus de cinquante Indiens, au milieu de la Kaſcheri. Je forçai enſuite cet Alkara de me remettre les Paſſeports. Il alla ſe plaindre au Fauzdar, qui me fit appeller. Mais ſans daigner répondre à la ſommation, je reſtai tranquille ſur ma peau de Tigre ; & ma fermeté fit rentrer l'Alkara dans le devoir. Je laiſſai mon ſecond Alkara malade à Djaſpour ; mon Cuiſinier & mon Saïs m'avoient déja abandonné : & comme je ne les avois pris à Balaſſor que pour ſoutenir le ton d'Envoyé, cette déſertion, qui d'ailleurs ménageoit ma bourſe, ne m'effraya pas.

Indépendamment de ce qui formoit mon train, j'avois une eſpece de cortége, qui, ſans m'être d'un grand ſecours, diminuoit pourtant l'ennui du Voyage. C'étoient dix-neuf Cypayes Telongous, qui s'étoient ſauvés de Schandernagor, & tâchoient de regagner leur Pays. Pluſieurs étoient armés de ſabres, les autres de bâtons ; ils étoient conduits par un Indien que Mohammed Aali leur avoit donné à Balaſſor, & qui devoit les remettre à Ganjam. Ces Cipayes ayant appris que j'étois François, avoient forcé leur marche, & m'avoient rejoint à une journée de Balaſſor. Deux Fakirs Indiens s'étoient encore joints à ma petite troupe, & faiſoient les mêmes journées que nous ;

nous ; le premier, jeune homme de dix-huit ans, fait autour, tout couvert de pouſſiere, de cendre & de bouſe de vache, & nud comme la main, nous amuſoit par ſes culbutes & par les tours qu'il faiſoit dans la route. Me ſachant Européen, il s'étoit attaché à ma ſuite, dans l'eſpérance que je le guérirois de certain mal produit par ſon incontinence. Le ſecond Fakir étoit un homme de quarante ans, bon dévot de Jagrenat, qui faiſoit le pélerinage avec une belle Fakireſſe de dix-huit à vingt ans, qu'il faiſoit paſſer pour ſa femme. Une taille haute & déliée, la jambe fine, le bras bien fait, une tête noble, le regard aſſuré & tendre, de grands yeux noirs & pleins de feu, une petite bouche avec des dents du plus bel yvoir ; toutes ces perfections faiſoient preſqu'oublier que cette Fakireſſe avoit la peau noire. Ses yeux ſe fixoient volontiers ſur moi, & pluſieurs fois elle s'offrit avec une honnête timidité pour faire cuire mon Kicheri. Mais j'étois trop occupé de mon voyage & du perſonnage emprunté que je jouois, pour être ſenſible à ces avances. Mon Alkara, petit maître dans ſon eſpece, qui portoit la toque haute, toujours le Betel à la main, & le jarret bien tendu, profita de mon indifférence ; & le Fakir qui le voyôit ſe charger des frais du voyage, parut n'en pas prendre ombrage.

Je partis le 2 Juin de Djaſpour, & trouvai au-dela de cette Aldée le Modaguïn, qui ſe jette dans la mer, lorſque ſon lit eſt plein ; il étoit alors à ſec. Deux coſſes plus loin eſt le Karſoüa, riviere conſidérable au-delà de laquelle eſt Baroüa, petite Aldée avec Tchoki : on voit dans cette Aldée les ruines d'un grand Palais de Mohammed Taki khan, ſuivi d'une eſpece de Fort ou enceinte en terre qui autrefois étoit garnie de canons. A une demi-coſſe de-là on paſſe des bas-fonds ſur un pont de pierre polie, dont les arches ſont à voûte ſurhauſſée & les quatre coins garnis d'eſpeces de niches. Un peu plus loin eſt un Tchoki ; & à une demi-coſſe de ce Tchoki, le Bameni, grande riviere gardée par un Tchoki. Au delà eſt l'Aldée de Tilſaſen.

Je m'arrêtai quelque tems ſur les bords du Bameni ; & ſatisfait des ſoumiſſions de l'Alkara, je lui rendis les Daſtoks.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

J'agis prudemment, ſans le ſçavoir; trois heures après il eut eu occaſion de me faire repentir de ma ſéverité. A une demi-coſſe du Bameni nous trouvâmes le Komeria, qui tire ſon nom de la quantité de Komires (Caimans) qu'il nourrit: cette riviere étoit alors à ſec. Une coſſe & demie plus loin, eſt le Galgati, peu large, mais fort profond : nous le paſsâmes ſur un pont, & prîmes enſuite entre les montagnes, les laiſſant à l'Eſt & à l'Oueſt à une portée de canon. Toutes les Aldées étoient preſque déſertes : le Pays avoit été pillé par les Fakirs de Jagrenat. Nous trouvâmes un Tchoki près du Guinkti, riviere conſidérable; & en-deçà de cette riviere, l'Aldée d'Arekpour. Les bords du Guinkti ſont couverts de bois remplis de Tigres. A deux coſſes du Galgati, eſt un ancien Saraï détruit.

A une demi-coſſe de ce Saraï, nous rencontrâmes l'armée des Fakirs de Jagrenat. Un Fakir de mauvaiſe mine nous avoit apris une heure auparavant que nous n'en étions pas loin. Le jour baiſſoit; tout étoit déſolé à la ronde : j'aimai mieux m'expoſer aux Fakirs, qu'aux Tigres, & continuai ma route.

Ces Fakirs ſont des Pelerins qui ſe rendent à Jagrenat de toutes les parties de l'Aſie. Ils y vont un à un de la Preſqu'Iſle de l'Inde, du Bengale, de la Tartarie : j'y ai vu juſqu'à des Chrétiens Noirs. A pluſieurs coſſes de Jagrenat, les Tchokis exigent d'eux des droits aſſez conſidérables qui font partie du revenu du Rajah, qui releve de Katck. Ils ſont encore obligés de payer deux roupies par tête aux Tchokis qui ſont à l'entrée de la Ville, & de préſenter au moins une demi-roupie au premier Brahme de la Pagode, pour être admis en la préſence de Jagrenat. Comme alors ils ne ſont pas les plus forts, ils donnent ce qu'on leur demande, & ſe dédommagent, au retour, de cette maniere. Après avoir fait leurs dévotions, ils s'aſſemblent tous à quelques coſſes de Jagrenat, & choiſiſſent un Chef auquel ils donnent l'équipage d'un Général, des Gardes, un Eléphant, des Chameaux &c. Les Pelerins qui ont des armes, forment enſuite une armée partagée en différens Corps, qui marchent aſſez en ordre, mettent à contribution les Vil-

les des environs, pillent & brûlent les Aldées. Quelquefois même le Rajah, eſt obligé de ſe racheter du pillage. Ces violences durent juſques aſſez avant dans le Bengale, où, à cauſe des fortes Garniſons & des Troupes qu'ils ſont expoſés à rencontrer, ils ſe diſperſent, & portent enſuite chacun dans leur Pays les Indulgences de Jagrenat. De cette maniere, le Rajah, les Brahmes & les Pelerins s'enrichiſſent, pour ainſi dire, par une convention tacite ; & c'eſt comme ailleurs le Peuple qui paie.

L'armée des Fakirs que je rencontrai, étoit environ de ſix mille hommes. Je fus arrêté par l'avant-garde compoſé de quatre cents hommes. Elle étoit ſur deux lignes, dans une grande plaine : à la tête, marchoient trois hommes de haute taille, fort bien faits, qui, de la main droite, tenoient une longue pique, & de la gauche, une rondache ; Le reſte étoit armé de ſabres, d'arcs, de fuſils à méche. Ma petite troupe n'auroit pas brillé vis-à-vis deux. Ils me demanderent fierement d'où je venois, & où j'allois. Mon Alkara, après le compliment Religieux, *Namou norogne* [1], leur montra le paſſeport de Rajah Ram Alkara, & leur dit que je venois de Moxoudabad, que j'étois un François échapé de la ruine Schandernagor, qui tâchois de regagner Pondichery par Ganjam : mon titre d'Envoyé m'auroit nui dans cette occaſion, & m'auroit fait ſuppoſer des richeſſes ou des bijoux que je n'avois pas. Mon attirail leur confirma le rapport de l'Alkara : ils baiſerent avec reſpect la Tchape du Rajah, & me ſouhaiterent un bon voyage. Les voyant s'humaniſer ainſi, je leur demandai un paſſeport pour le reſte de l'armée. La propoſition leur parut ſinguliere ; & ils me l'accorderent de bonne grace. Pendant plus de deux coſſes, je rencontrai des bagages de toute eſpece, eſcortés par des bandes de cent & de deux cents Fakirs ; & j'avoue que le paſſeport de l'avant-garde ne me tranquilliſoit pas trop ſur le zéle intéreſſé de ces Dévots d'une nouvelle trempe. Je paſſai la nuit à Padempour, éloigné de deux coſſes & demie de

[1] *Namo Naraïen*, c'eſt-à-dire *je vous invoque* (*je vous releve*, *je bénis*) *Viſchnou. Naraïen* eſt un des noms de ce Dieu, qui eſt adoré à la côte d'Orixa, ſous le nom & la figure de Khreſchnou.

l'endroit où j'avois rencontré les Fakirs, & eus beaucoup de peine à y trouver du ris pour ma petite troupe : Les Pelerins avoient pillé le Bazar & la maiſon du Moudi.

Le 3, à deux coſſes de Padempour, nous paſſâmes le Maaladda dont le lit, qui eſt extrêmement large dans la ſaiſon des pluies, étoit alors à ſec. Au-delà, nous fûmes arrêtés à un Tchoki, près du Gât de Djoguera ; l'Alkara montra ſes Lettres, & un homme du Tchoki nous accompagna juſqu'à Katek. Nous laiſsâmes dans l'Oueſt auprès des montagnes, le Fort de Barbati qui domine le Maaladda Nous vîmes ſur la route le Dergah de Kadam Rezoul, beau bâtiment gardé par des Moullas Mahométans, & entourré de tombeaux & de maiſons. Le reſte du chemin, pendant une coſſe, étoit rempli de Maſdjeds & de jolies maiſons de campagne.

J'arrivai ſur les onze heures à Katek. Depuis Moxoudabad Katek eſt la plus grande Ville que j'aie vuë dans ces contrées : on y rencontre pluſieurs maiſons à deux étages. Le Palais du Nabab eſt dans la Matereſſe ; mais ni les troupes de ce Prince, ni le Fort, grande enceinte de pierre ſans baſtions, n'avoient pu garantir cette Ville du pillage des Fakirs.

Je ne trouvai pas le Nabab à Katek ; & il fallut faire les deux tiers de la Ville, pour me rendre chez Rama Pandet, ſon Betha. Ce Seigneur étoit au bain, lorſque j'arrivai. On me fit traverſer deux petites cours fermées par des murs de nattes ; & je montai ſur un petit Divan de terre, couvert d'un tapis rouge, & dont le toit étoit ſi bas, qu'on ne pouvoit gueres s'y tenir que courbé. Au bout d'une demi-heure, je vis entrer, par une porte baſſe, qui, du corps de Logis répondoit dans le Divan, un grand homme de quarante ans, tout couvert de bijoux d'or, & nud juſqu'à la ceinture, avec le cordon de Brahme en écharpe. C'étoit Rama Pandet, à qui je remis les Lettres de Rajah Ram Alkara, & celles de Mohammed Aali. Il m'embraſſa, en me prenant les mains, & portant ſa tête au-deſſus de mon épaule gauche ; & nous nous aſsîmes. Le Betha étoit accompagné de deux de ſes Sécretaires qui parloient Perſan, & qui me ſer-

virent d'Interprêtes. Après les premiers complimens, qui furent très-gracieux, il me préſenta cinq betels, me demanda enſuite des nouvelles du Nabab de Bengale; nous parlâmes des guerres de ce Pays, de M. de Buſſy dont il me parut avoir une grande idée, & voulut ſçavoir ſi j'étois envoyé pour le faire venir dans le Bengale. Rama Pandet comptoit d'abord que j'étois le Bara Saheb (le Chef) de Caſſimbazar. Lorſque je l'eus détrompé, & qu'il eût vu la modeſtie de mon train, je m'apperçus que ſon air n'étoit plus ſi affectueux. Il me promit neanmoins, pour le lendemain, cinq heures du matin, un Paravana du Nabab de Katek, & une Lettre du Fauzdar de Barbati pour ſon Betha, qui réſidoit à Pipli. Je quittai Rama Pandet, enchanté de ſa politeſſe, mais comptant peu ſur les Lettres qu'il m'avoit promiſes, & j'allai paſſer le reſte de la journée ſous un Angar où ma petite troupe pouvoit tenir commodement.

Nous partîmes le 4, à ſept heures du matin, après avoir attendu deux heures les Lettres de Rama Pandet. Au-delà de Katek nous traversâmes le Kadjori preſqu'à ſec. Le lit de cette riviere eſt fort large; le milieu, quand ſes eaux ſont baſſes, forme une eſpece d'Iſle qui eſt gardée par un Tchoki. Mon Alkara fut arrêté dans cet endroit; pour moi, je paſſai outre, & l'Alkara me rejoignit quelque tems après. A quatre coſſes de là, nous trouvâmes près d'un étang un autre Tchoki, qui portoit le nom du Fakir Indien Keſendas Kakara; & une coſſe & demie plus loin, le Tchoki de Kowamari. Nous nous arrêtâmes à cinq coſſes de-là, à Balenta, Aldée aſſez conſidérable, gardée par une Fortéreſſe où je vis deux canons en batterie. Nous y éprouvâmes encore des difficultés de la part du Tchoki; & cela me détermina à envoyer en diligence mon Pion à Katek chercher les Lettres que Rama Pandet m'avoit promiſes.

Le 5, nous partîmes de Balenta, & rencontrâmes à deux coſſes de cette Aldée, le Kousbadra que nous côtoyâmes une demi-coſſe, à la vuë d'un Tchoki que j'avois mis en fuite. Nous paſsâmes une coſſe plus loin, par Serkana. A une coſſe de cette Aldée, coule le Modoupour, riviere aſſez conſidérable: nous le paſsâmes, & nous nous rendîmes à Pipli qui en eſt éloigné de deux coſſes.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Lorſque j'entrois dans cette Ville, un homme d'une phiſionomie fort commune, s'avança vers moi, un gros bâton à la main, & prit la bride de mon cheval, en me commandant de m'arrêter. Dans le premier mouvement, je lui donnai un ſoufflet de la main gauche, & tirai le ſabre de la droite. Cet homme court comme un furieux dans l'Aldée, & ſe rend chez le Betha, demandant juſtice de l'affront que je lui ai fait. J'ignorois ce qui ſe paſſoit, & traverſois l'Aldée, où je vis pluſieurs Corps-de-gardes remplis de Soldats. Les Cipayes Telongous, qui étoient reſtés derriere moi, furent arrêtés, ſans que je m'en apperçuſſe, ſur le prétexte qu'ils étoient Bengalis, & alloient en pelerinage à Jagrenat. Pour moi, je continuai ma marche, juſqu'au bout de l'Aldée, où je m'arrêtai ſous un arbre qui étoit au bord d'un grand étang. Je conſidérois de-là le Fort qui étoit en face, & allois mettre pied à terre, lorſque je vis courir à moi un jeune homme de dix-huit ans, bien monté, accompagné d'une quinzaine de Cavaliers Marates, armés d'arcs & de piques. Le jeune homme me fit ſigne avec une baguette de fer qu'il tenoit, de le ſuivre, & je fus ſur-le-champ entouré de ſes gens. Je m'apperçus alors que j'étois ſeul avec mon Alkara : mais ne ſongeant pas à l'homme que j'avois frappé à l'entrée de lAldée, je crus qu'il ſeroit ſimplement queſtion de m'expliquer, comme j'avois fait à Balaſſor & à Katek, & ſuivis les Marates. A meſure que nous paſſions devant les Corps-de-gardes, les Soldats ſe joignoient à ceux qui m'eſcortoient : de façon que j'étois au milieu de près de deux cents hommes, lorſque j'arrivai à la maiſon du Betha. C'étoit le jeune Marate qui m'étoit venu chercher ; il m'avoit devancé, & m'attendoit dans ſon Divan avec trois Conſeillers d'un âge avancé. Je vis en entrant dans la cour, tout mon monde déſarmé, aſſis ſur le ſable ; & à l'entrée du Divan, l'homme que j'avois frappé, qui crioit comme un Énergumene, montrant ſon viſage, ſes bras. Je montai ſeul & voulus entrer dans le Divan ; mais on me fit reſter un peu plus bas entre quatre Sentinelles. Je compris alors de quoi il étoit queſtion ; je regrettai les Lettres de Rama Pandet, & prenant ſur-le-champ mon

parti, je mis la main à mon piſtolet d'arçon, prêt à frapper le premier qui oſeroit me toucher, les yeux fermés ſur les ſuites.

Le jeune Betha, avec une gravité au-deſſus de ſon âge, fit venir l'Alkara, & lui demanda qui j'étois & où j'allois. Celui-ci voulut faire l'Orateur, & crut ſe donner de l'importance, en relevant Rajah Ram, ſon maître ; le jeune Marate, ſans s'émouvoir, lui fit diſtribuer douze coups de fouet ſur les épaules, en lui diſant : apprends que je n'ai nul rapport à ton Rajah de Balaſſor. Cette ſcene avoit de quoi m'effrayer : mais j'étois diſpoſé à tout, & payai de fermeté.

Le Betha ſçachant que je parlois Perſan, fit venir un Marchand de l'Aldée qui ſçavoit cette Langue, & me ſervit d'Interprête. Aux premiers mots, je crus voir dans les yeux de cet homme, qu'il prenoit part à ma ſituation, & deſiroit que l'affaire s'accommodât. C'étoit en effet de cette ſeule maniere qu'il pouvoit eſpérer quelque récompenſe. On me demanda d'abord pourquoi j'avois frappé le Cotoüal. Je répondis que celui que j'avois frappé, n'avoit nullement l'air d'un Cotoüal ; que les François, Peuple guerrier, comme les Marates, repouſſoient la violence par la force ; que d'ailleurs j'avois moins frappé le Cotoüal, que détourné ſa main qui ſaiſiſſoit la bride de mon cheval. Cette réponſe fut priſe pour ce qu'elle valoit. Je m'apperçus pourtant que les Gardes n'étoient pas fâchés que M. le Cotoüal eût une fois reçu quelques mortifications.

On me dit, en ſecond lieu, que depuis quatre ou cinq Tchokis, je n'avois payé aucuns droits ; qu'un grand nombre de Bengalis que je menois avec moi, s'en étoient de même exemptés ; & qu'ainſi, indépendamment de la réparation dûe au Cotoüal, il falloit payer ſix cents roupies. Quand je vis que l'affaire commençoit à ſe civiliſer, je crus qu'il falloit doubler de fierté. Je répondis que n'étant pas Pelerin de Jagrenat, je n'avois aucun droit à payer ; & que les perſonnes qui m'accompagnoient, étant ſpécifiées dans le Paravana du Nabab de Katek, & dans la Lettre du Fauzdar de Barbati, devoient jouir de la même exemption. Le Fakir & la Fakireſſe avoient eu la prudence de diſparoître, & le jeune Jogui nous avoit quitté à la rencontre de l'armée des Pélerins de Jagrenat.

Cette réponſe auroit été bonne, ſi le ſecond Alkara eût été préſent. Le ſeul effet qu'elle produiſit, fut que de ſix cents roupies, on rabattit à deux cents. Je refuſai de les payer, parce que je ne les devois pas, & ſur tout parce que je ne les avois pas. A ce refus, les Conſeillers ſe conſultent avec le Betha ; leurs regards & l'air inquiet de l'Interprête ne m'annonçoient rien que de ſiniſtre, lorſque je vis arriver en diligence l'Alkara de Rama Pandet. Il avoit marché jour & nuit, prévoyant les difficultés qu'on me feroit aux Tchokis, & en particulier à celui de Pipli. Il apprit à l'entrée de l'Aldée l'embarras dans lequel j'étois ; ce qui lui fit hâter le pas : & il étoit ſi éſſoufflé, qu'il n'eût que la force de préſenter ſes Lettres, ſans pouvoir preſqu'articuler un mot.

A la lecture de la Lettre du Fauzdar de Barbati, adreſſée à ſon Betha réſident à Pipli, tout changea de face : les Soldats prirent par les épaules le Cotoüal qui ſe débattoit en demandant juſtice & le mirent dehors. On me dit enſuite que je pouvois me retirer avec mes Domeſtiques particuliers, mais que les Cipayes reſteroient. Trop heureux de me voir hors d'affaire j'allois accepter ce parti : leurs cris & la compaſſion me firent hazarder un dernier effort. Je dis au Betha que je ne partirois pas, ſans le nombre de perſonnes ſpécifiées dans mes Paſſeports. L'affaire fut un peu débattue, & ſe termina à ma ſatisfaction. Nous partîmes tous & allâmes préparer notre dîner au bout de l'Aldée ſous l'arbre où l'on m'avoit arrêté. Avant que de partir je fis préſent à mon Interprête d'un joli coûteau, & au Betha de ſix fleches de Bengale qu'il choiſit lui-même dans mon Carquois. Il me régala d'un Betel : ſes Cavaliers firent devant moi quelques tours de manége, lançant leurs javelots en l'air, & les recevant au galop ; & nous nous ſéparâmes bons amis.

Il y avoit cinq cents Cavaliers Marattes dans le Fort qui étoit au-delà de l'étang au bord duquel je m'arrêtai avec ma troupe. Ainſi, pour peu que l'Alkara de Katek eût tardé, ce jour auroit vrai-ſemblablement été le dernier de ma vie. L'Alkara de Balaſſor en fut quitte pour ſe faire frotter le dos avec du Safran, du ſel & du beurre, & pour

mettre

mettre ſa cabaye. Mais ce qui l'affligeoit, c'eſt qu'il craignoit que ſes Stigmates ne dépluſſent à la Fakireſſe.

A Pipli, commencent les étangs quarrés en pierre, garnis de degrés, qui, des quatre côtés, vont en talus juſqu'au fond, où ils ſe réuniſſent à une petite Pagode de pierre. Je partis le 6 de cette Ville, & rencontrai à une coſſe, l'Aldée de Mokadempour, & une coſſe plus loin, Mirmola. Le Pays eſt beau, rempli de Hameaux; les chemins ſont bordés de Cocotiers, de Palmiers, de Caſſiers, mais dangereux à cauſe des tigres. A une coſſe de Mirmola, eſt Patnaeka pokor; & une coſſe plus loin, Amedpour pokor. Je trouvai près de cet endroit un Tchoki de ſoixante-dix Cavaliers Marates, & de cent hommes de pied, poſté ſur le chemin, pour faire payer les droits aux Pelerins. Un peu au-delà, on paſſe la riviere de Gadambari; & trois coſſes plus loin, celle de Kabelpour, ſur le bord de laquelle eſt l'Aldée de Dangadaepour. A une coſſe de Kabelpour, eſt le Doria; & une coſſe en-deçà de Jagrenat, le Tcharnala, ainſi nommé de quatre Nalas (ou Nalis) qui s'y réuniſſent.

A une demi-coſſe du Tcharnala, le Tchoki d'Attaranala (les huit Nalas) voulut m'arrêter: je paſſai outre. J'en rencontrai un ſecond proche de Jagrenat, qui ne me fit aucune difficulté, & me trouvai à la porte de cette Ville, ſur les deux heures après midi.

Jagrenat eſt à pluſieurs Coſſes de la mer. Cet endroit eſt célebre par trois grandes Pagodes, dont les Vaiſſeaux faiſant route pour le Bengale, apperçoivent les Dômes de huit & dix lieues. Du côté de la Terre, une multitude de petites Pagodes accompagnées de bois & d'étangs en pierre de taille, forment à cette Ville une avenue très-propre à nourrir la dévotion des Pelerins, & à récréer la vuë d'un Voyageur.

Les trois Pagodes dont je viens de parler, ſont renfermées dans une enceinte faite de pierres noires, d'une énorme groſſeur, qui ne paroiſſent liées par aucun ciment. Cette enceinte peut avoir environ cent toiſes en quarré: elle eſt coupée par quatre portes qui regardent l'une le Sud, l'autre l'Eſt, la troiſiéme le Nord & la quatriéme l'Oueſt. Les deux dernieres ſont ouvertes. Les cuiſines ſont à côté de la porte de l'Eſt.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

La Statuë de Jagrenat, figure d'homme, haute de plus de huit pieds & travaillée groſſierement, eſt dans la Pagode la plus élévée. Tous les Bengalis, de quelque Caſte qu'ils ſoient, excepté les Parias, ſont admis en la préſence de ce Dieu : mais ils ne peuvent prendre leurs repas, ni dormir, que dans les deux autres Pagodes.

J'entrai dans Jagrenat par la ruë qui mene à ces Pagodes : elle eſt fort longue & ornée de pluſieurs grandes maiſons, accompagnées de jardins. J'aurois deſiré de voir l'intérieur des Pagodes ; mais malheureuſement j'étois connu, & l'argent que j'offris, ne put engager les Brahmes à m'en permettre l'entrée : il fallut donc me contenter de conſidérer les dehors de l'enceinte. A droite de la porte du Nord, paroît ſur le mur un bas-relief repréſentant Jagrenat, ſa ſœur & ſon frere. Je n'y vis aucune inſcription en caracteres différens des modernes.

Le vol du rubis qui formoit un des yeux de la Statuë de Jagrenat, me fut confirmé : mais on me dit que c'étoit le Chef d'un petit Comptoir Hollandois, qui avoit fait le coup. L'autre œil eſt, à ce que l'on prétend, formé par une groſſe eſcarboucle. Je penſe, au reſte, que ces pierres précieuſes & les richeſſes immenſes que l'on dit être renfermées dans le Temple de Jagrenat, ſont de la nature du *Pagode d'or maſſif, & de quarante-deux pieds de haut*, que l'Abbé de Choiſy avoit vu à Siam. Les Rajahs & les Brahmes de Jagrenat ſont trop avides, pour laiſſer au bois & à la pierre des Ornemens précieux qu'il leur ſeroit facile de remplacer aux yeux du Peuple, par de ſimples dorures, par des grains de verre ou par de faux rubis placés dans des jours favorables.

Voyage de Siam, p. 280.

Je vis dans cette Ville quantité de Piras & de Caſbis. Les premiers ſont de petits Sanctuaires iſolés qui renferment la Statue de quelque Divinité Indienne ; les ſeconds ſont des arbres plantés à l'honneur de Jagrenat, & dont le pied eſt entouré de chaux. Les trois chariots ſur leſquels on devoit promener ce Dieu, étoient ſur le chantier. Les roues, faites à rayons comme en Europe, me parurent avoir vingt pieds de diametre. Douze jours plus tard, j'aurois vu cette Proceſſion qui eſt à-peu-près pareille à celle

Mœurs des Bramines, p. 249. & ſuiv.

de Ganga. Mes affaires ni mes fonds ne me permirent pas d'attendre le jour de cette cérémonie.

Je me retirai dans un petit Verger de Cocotiers, où l'on m'apporta des lentilles & du ris, cuits ſans poivre ni ſel dans la Pagode de Jagrenat. Mon Alkara voulut me perſuader que ces légumes avoient un goût admirable. Pour moi, je les trouvai inſipides, quoiqu'ils paſſaſſent pour préparés par la Déeſſe Lakhſchimi. Il fallut pourtant s'en contenter, parce que dans le tems des préparatifs de la Féte des chariots, on n'en trouve pas d'autres chez les Marchands. On vent auſſi dans ces Pagodes des pains bénis que les Pelerins paient plus cher, & trouvent plus délicats que les pains ordinaires.

Je ne dirai rien ici de l'origine du Culte de Jagrenat [1], parce que je n'ai pas encore lu les Livres Sacrés des Indiens. De même, dans la ſuite de cette Relation, lorſ-

[1] Il eſt parlé fort au long de Jagrenat dans l'*Ezour Vedam*, Ouvrage traduit de l'Indien que M. de Voltaire a envoyé en 1761 à la Bibliotheque du Roi. Ce Manuſcrit apporté en France par M. de Modave, vient originairement des papiers de M. Barthelemy, ſecond du Conſeil de Pondichery, qui vraiſemblablement avoit fait traduire l'original par les Interpretes de la Compagnie qui étoient à ſes ordres. L'Ouvrage eſt en forme de Dialogue, & diviſé en huit Livres : les Interlocuteurs ſont Biache & Chumontou. Les Curieux ne ſeront peut-être pas fâchés de trouver ici le morceau de l'*Ezour Vedam* qui a rapport au Culte d'une des plus célebres Villes de l'Inde.

Le Chapitre III. du Livre VII commence ainſi : « J'ai encore une queſtion à » vous faire (c'eſt Biache qui parle) au ſujet de Khriſchnou, qu'on adore dans » l'Outkolo Dekan, appellé aujourd'hui l'Orixa, ſous la figure d'un tronc de bois. » J'ai donné à ce bois le nom d'Être ſuprême. J'ai fait ſon Hiſtoire fort au long ; » je l'ai même enſeignée. Bien des Sçavans penſent là-deſſus comme moi.

» Il y eut autrefois dans l'Outkolo-Dekan ou l'Orixa, un Roi appellé Indro » Doumeno. Ce Prince qui ſouhaitoit ſincerement de ſe ſauver, voyoit à regret » qu'il n'avoit encore rien fait dans tout le cours de ſa vie qui pût lui aſſurer un » ſort plus heureux après ſa mort. Cette penſée l'affligeoit beaucoup Il communiqua plus d'une fois ſes inquiétudes là-deſſus à Bramma à quatre viſages, dont » il avoit fait ſa Divinité favorite, & lui demanda quel ſeroit ſon ſort apres ſa » mort. Bramma touché de ſes peines, & charmé tout-à la-fois de voir dans lui » tant de bonne volonté, lui dit un jour : ceſſez grand Prince de vous inquiéter ſur » votre ſort à venir ; je vais vous enſeigner un moyen de vous en aſſurer un qui » ſera vraiment digne d'envie, & qui mettra le comble à tous vos vœux. Tout » auprès de la mer eſt ſitué l'Outkolo Dekan. C'eſt là que ſe trouve la montagne » appellée Nilo, qui a deux lieues & demie d'étendue. Elle porte auſſi le nom de » Pourouſchotomo, du nom du Dieu qui y habitoit autrefois. Cette montagne » eſt un lieu vraiment ſacré, & qui a encore le pouvoir de pardonner les péchés. » Du tems du premier âge on y voyoit un Temple tout d'or conſacré à Viſchnou,

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

que j'aurai occaſion de parler de la Religion de ces Peuples, je me contenterai de rapporter ce que j'ai vu, ou ouï dire,

» l'Être ſuprême. Il ſubſiſte encore ; mais il a été enſeveli ſous le ſable & ne pa-» roît plus. Faites-en revivre la mémoire, renouvellez les ſacrifices qu'on y of-» froit alors, & vous vous aſſurerez un ſort fortuné. Le Roi charmé de ce qu'il » venoit d'entendre, demanda quels étoient ceux qui avoient fait bâtir ce Tem-» ple, & où étoit préciſément l'endroit où il avoit été bâti. Ce ſont vos ancê-» tres, grand Roi, répondit Bramma, qui le firent bâtir dans le premier âge du » Monde, & qui procurerent par-là aux hommes le bonheur de voir ſur la Terre » l'Être ſuprême en perſonne, & un moyen ſûr de ſe ſauver. Allez donc, renou-» vellez encore une fois la mémoire d'un lieu ſi reſpectable ; faites y deſcendre » de nouveau l'Être ſuprême, & vous leur procurerez le même bonheur. Le moyen » de trouver un Temple enſeveli ſous le ſable, répondit le Roi avec inquiétude ! » Je ne ſaurois jamais en venir à bout, ſi vous ne vous donnez également la » peine de me le montrer. Bramma lui en donna pluſieurs indices, & lui dit en-» fin qu'il trouveroit dans un étang tout auprès de la montagne Nilo une tortue » auſſi ancienne que le Monde, qui pourroit le lui montrer.

» Le Roi ſatisfait rendit grace à Bramma, & s'en fut. Il ne fut pas long-tems » à chercher l'étang dont Bramma lui avoit parlé : il y vit en effet une Tortue » d'une groſſeur prodigieuſe, qui l'ayant apperçu s'approcha des bords, & lui » demanda qui il étoit, d'où il venoit, & ce qu'il cherchoit dans ce lieu. Je » ſuis Roi de naiſſance, répondit Indro Doumeno ; mais je ne ſuis par état que » pécheur, & le plus grand des pécheurs. Le Dieu Bramma m'a dit en général, » qu'il y avoit un lieu ſacré ſur la montagne Nilo, mais il n'eſt point entré dans » un plus grand détail, & m'a renvoyé auprès de vous, m'aſſurant que vous êtiez » parfaitement au fait de tout cela, & parfaitement en état de m'y mettre. Je » ſuis charmé, Prince, répondit la Tortue, que vous me fourniſſiez une occa-» ſion de contribuer au bonheur des hommes, & à leur utilité. Je ne ſuis pas en » état de remplir tout-à-fait vos vœux, parce que mon grand âge m'a fait per-» dre la mémoire, mais je vous donnerai au moins quelques indices ſur ce que » vous m'avez demandé. Il y avoit autrefois ſur la montagne Nilo un Temple » fameux par ſon éclat & par ſes richeſſes. Le Dieu à quatre bras, le Dieu des » Dieux y faiſoit ſa demeure ; tous les Dieux venoient aſſidument lui rendre leurs » hommages ; c'étoit de tous les lieux le plus fréquenté, & c'étoit là commu-» nément que les Dieux venoient ſe ſatisfaire & contenter leurs paſſions. Depuis » long-tems la mer a couvert ce lieu ſacré, & le Dieu n'y recevant plus les ſa-» crifices de perſonne, s'eſt retiré dans le Veikountan : je ſçai en général que ce » Temple eſt enfoncé environ une lieue ſous le ſable : mais je ne me ſouviens » pas préciſément de l'endroit où il eſt. Je vous enſeignerai cependant un moyen » ſûr de le découvrir. Vous trouverez auprès de l'étang appellé Markondeo, une » Corneille qui jouit de l'immortalité ; interrogez-la ſur tout cela, & vous ap-» prendrez ſûrement d'elle tout ce que vous ſouhaitez ſçavoir.

Le Roi fut tout de ſuite chercher l'étang dont on lui avoit parlé, & y trouva » en effet une Corneille, que le nombre de ſes années avoit fait blanchir. Il la » ſalua profondément, & lui dit : Corneille qui jouiſſez de l'immortalité, vous » voyez devant vous un homme que le chagrin dévore, & il n'eſt que vous qui » puiſſiez me ſoulager. Quel eſt donc le ſujet de vos peines, reprit la Corneille, » & que puis-je faire pour cela ? Je vous le dirai, répondit Indro Doumeno ; » mais je vous prie de ne me rien cacher ſur tout de ce que je vous demande, & » de me dire au vrai ce qui en eſt. Dites-moi donc d'abord quel eſt le premier

ſans porter de jugement. La comparaiſon que j'ai faite de ce que les Voyageurs diſent de la Religion & des uſages

» Roi qui a regné dans ce Pays, & qu'eſt-ce qu'il a fait. La Corneille qui ſe reſſouvenoit parfaitement des hiſtoires de l'ancien tems, lui dit : le premier Roi qui a regné dans ce Pays s'appelloit Soturanouno. Il eut pour fils Bichio Bahu, & de celui-ci naquit Indro Dumeno, qui ayant toujours eu pour Bramma à quatre viſages, une piété ſincere, s'eſt depuis quelque tems retiré auprès de lui, & eſt allé jouir de la préſence de ce Dieu. Ce Soturanouno dont je vous ai parlé gouverna ce Pays avec beaucoup de bonté, & avoit pour ſes Sujets la vraie tendreſſe d'un pere. Parmi les grandes actions qu'il a faites il y en a une en particulier qui éterniſera à jamais ſa mémoire : c'eſt qu'il a eu la gloire de faire deſcendre le Dieu des Dieux du Veikountan, pour le faire habiter ſur la Terre. Il lui avoit fait bâtir ſur la montagne Nilo un Temple magnifique : les murailles en étoient d'or, & l'intérieur étoit enrichi de tout ce qu'il y a de plus précieux en pierreries. Les âges ſe ſont ſuccedés les uns aux autres ; & tandis que tout a péri, ce Temple a toujours ſubſiſté. Il ſubſiſte encore aujourd'hui : mais depuis long-tems la mer l'a enſeveli ſous le ſable, & il ne paroît plus. Depuis ce tems le Dieu qui l'habitoit a quitté à la vérité ce lieu charmant, & n'a plus habité dans ce Temple ; mais il ne voulut pas quitter une montagne qu'il avoit conſacrée par ſa préſence, & y reſta ſous la métamorphoſe d'un arbre. Un jour le Pénitent Markondeo, qui depuis nombre de ſiécles faiſoit pénitence ſur cette montagne, voyant que cet arbre ne donnoit point d'ombre, en fut indigné, ſouffla ſur lui & le réduiſit en cendres. Cependant, comme cet arbre étoit Viſchnou, étoit l'Être ſuprême, & que par-là il devoit être immortel de ſa nature, il ne fut pas tout réduit en cendres, & il en eſt reſté encore le tronc. Je ne me ſouviens pas de l'endroit où étoit cet arbre ; mais je ſçais bien qu'il a été réduit en cendres en partie, & que c'étoit une métamorphoſe de Viſchnou. Vous ſouviendriez-vous, dit le Roi, de l'endroit où étoit le Temple, & pourriez-vous me le montrer ? Oui ſans doute, reprit la Corneille ; vous n'avez qu'à me ſuivre, & il ne faudra pas aller bien loin. Dès qu'ils furent arrivés à l'endroit, la Corneille ſe mit à creuſer la montagne avec ſon bec, & après avoir creuſé une lieue de profondeur, elle lui fit voir le Temple magnifique qui avoit ſervi de demeure à Narajon le Dieu des Dieux, & la couvrit de nouveau. Le Roi convaincu de la vérité de tout ce que la Corneille venoit de lui dire, & charmé d'avoir trouvé ce qu'il ſouhaitoit, s'adreſſa encore à elle, & lui dit : voudriez-vous me dire encore de quels moyens je pourrai me ſervir pour réveiller dans l'eſprit des Peuples, la mémoire d'un lieu ſi ſacré, & lui rendre ſon premier éclat. Ce que vous me demandez, répondit la Corneille, eſt au-deſſus de moi. Mais allez trouver Bramma, & il vous dira ce que vous aurez à faire pour cela ».

Dans le Ch. IV. Chumontou, qui paroît être de ces Indiens nommés *Ganigueuls*, qui ne reconnoiſſent que l'Être ſuprême, réfute le récit de Biache par des raiſons d'abſurdité & d'impoſſibilité ; raiſons que l'on peut alléguer contre toute merveille, contre tout fait hors du cours de la Nature, & oppoſé à ce que nous penſons d'après ce qui ſe paſſe tous les jours ſous nos yeux.

Le titre du cinquiéme Chapitre eſt, « De l'Hiſtoire de la Ville de Pourouſchottomo & du Dieu Zaguatnato, appellé ici Jeangrena, & ſon Temple, la Pagode noire ».

Biache continue. « Endro Doumeno convaincu de la vérité de ce que la Corneille lui avoit dit, ſuivit le dernier conſeil qu'elle lui donna, & fut de nouveau trouver Bramma. Après lui avoir offert pluſieurs fois ſes adorations & ſes

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

de Parſes, avec ce que contiennent leurs Livres ſacrés, m'a plainement convaincu que dans l'étude des opinions, des dogmes & des cultes Religieux, la lecture des Livres

» hommages, il lui dit : j'ai trouvé, comme vous me l'avez annoncé, la mon-» tagne Nilo ; j'ai vû le Temple magnifique qui a ſervi autrefois de demeure à » Viſchnou ; mais comment dois-je m'y prendre pour rappeller dans le ſouvenir » des Peuples la mémoire d'un lieu ſi reſpectable, & lui rendre ſa premiere ſplen-» deur ? Si j'y fais bâtir une Ville, quel nom dois-je lui donner. Je ſçai que » Viſchnou doit de nouveau honorer de ſa préſence ce lieu ſacré ſous la figure » d'un tronc de bois : mais comment y viendra-t'il, & quels ſont les préſens » qu'il faut lui faire ? Daignez grand Dieu m'inſtruire là-deſſus. Pour rendre à ce » lieu ſacré ſon premier luſtre, répondit Bramma, faites bâtir un nouveau Tem-» ple au-deſſus de l'endroit même où ſe trouve l'ancien. Vous lui donnerez le nom » de Seridſchoul. Qu'il ne ſoit pas de la même magnificence que le premier. Les » Peuples réduits aujourd'hui à la derniere miſere, l'emporteroient par pieces, » & votre travail deviendroit inutile. Il ſuffira de le faire de pierres. Pour pro-» curer aux Peuples qui viendront en foule le viſiter toutes ſortes de commodités, » vous ferez bâtir en même-tems une Ville à qui vous donnerez le nom de Pou-» rouſchottomo. A peine aurez-vous fini tout cela, que le tronc de bois qui doit » porter le nom & la figure de Khriſchnou, viendra de lui-même ſur la mer : » vous aurez ſoin de le tranſporter dans ſon Temple. Biſchiokormo l'y façon-» nera, & lui donnera la figure du Dieu. Vous mettrez auprès de lui Schubodra, » ſa ſœur & Boloramo, ſon frere. Vous leur offrirez des Sacrifices jour & nuit, » mais en particulier, le matin, à midi, le ſoir ; & par-là, non-ſeulement vous, » mais tous ceux qui imiteront en cela votre exemple, s'aſſureront le Veikountan. » Comme le Dieu ne pourra pas manger tout ce qui lui ſera offert dans les dif-» férens ſacrifices, les hommes trouveront de quoi ſe purifier en mangeant ce qui » en reſtera. Heureux ceux qui en pourront avoir quelque petite partie, ils iront » ſûrement dans le Veikountan ; & pour faire connoître toute l'excellence des » reſtes du repas de Khriſchnou, c'eſt que ſi, par inadvertance on vient à en » laiſſer tomber par terre, les Dieux ſe le diſputeront, quand bien même les » chiens en auroient déja mangé une partie. Enfin, quand un Paria l'en tireroit » de la gueule d'un chien pour le porter à la bouche d'un Brahme, ce ris eſt ſi » pur & a tant de vertu, que malgré tout cela il le purifieroit tout de ſuite. » C'eſt la Déeſſe Lakſchimi qui fait la cuiſine, & qui prépare elle-même les mets » qu'on doit ſervir à Khriſchnou, & la Déeſſe Ounopourna qui les diſtribue. » Une partie de l'arbre Kolpo deſcendra du Schvarguam, pour venir ſe placer au » milieu de votre nouvelle Ville. Vous ſçavez que c'eſt un arbre qui ne meurt » pas, & qu'il ſuffit de ſouhaiter quelque choſe de lui pour l'obtenir ſur-le-champ, » de quelque nature que ſoit le ſouhait qu'on a pû former. Voir ſeulement le » Temple que vous bâtirez, ſera un acte de vertu qui n'a point ſon égal. Rece-» voir des coups de bâton ou de bambou de ceux qui le deſſerviront, en ſera un » tout égal. Indro & tous les autres Dieux habiteront votre nouvelle Ville, & fe-» ront compagnie au tronc de bois qui doit porter le nom de Khriſchnou. Le » côté de la Ville qui regarde la mer aura encore quelque choſe de plus particu-» lier & de plus ſacré : ceux qui l'habiteront croîtront de jour en jour en vertu. » Vous donnerez le nom de Konoko au ſable de la mer qui ſe trouvera dans cet » endroit-là : ceux qui mourront deſſus iront ſûrement dans le Veikountan. Voilà, » Prince, la réponſe à ce que vous m'avez demandé. Partez inceſſamment, allez

Originaux étoit un préalable néceſſaire ; qu'elle étoit même le ſeul fil qui pût conduire dans le labyrinte d'une Religion diviſée comme celle des Indiens, en quantité de Sectes, & répandue, depuis plus de deux mille ans, dans la plus grande partie de l'Aſie. Un Tartare s'expoſeroit à ne prendre qu'une

„ exécuter ce que je viens de vous preſcrire. En attendant que cela ſoit fait, „ Viſchnou ſous la figure de l'arbre qui doit ſervir à former le tronc dont je vous „ ai parlé, croîtra & ſe fortifiera.

„ Indro Doumeno après avoir rendu ſes actions de grace à Bramma, s'en fut „ exécuter ſes ordres. Il fit bâtir le Temple & la nouvelle Ville. Tout étoit déja „ fini, & le Dieu ne paroiſſoit pas. Cela commençoit à lui cauſer de l'inquié- „ tude : mais peu de jours après, s'étant levé de grand matin, il vit ſur la mer „ ce tronc d'arbre tant deſiré. Il ſe proſterna par terre, & s'écria dans l'excès de „ ſa joie : le jour d'aujourd'hui eſt le plus heureux de mes jours. Je comprens à „ ce moment, & j'ai des preuves certaines que je ſuis né ſous une étoile favo- „ rable, que mes actions & mes ſacrifices ont été acceptés, puiſque j'en retire „ un fruit ſi précieux, & que je vois de mes yeux celui que les hommes les plus „ éclairés & les plus vertueux ne peuvent voir. Après quoi le Roi ſe leva & „ fut au-devant du Dieu. Il fut ſuivi de cent mille hommes, qui le chargerent „ ſur leurs épaules & le porterent dans le Temple. Peu de tems après arriva Biſ- „ chiokormo, Charpentier de naiſſance, & très-habile dans ſon métier. Il ſe „ chargea de ſculpter la piéce de bois informe & monſtrueuſe qu'on venoit de „ mettre dans le Temple, & de lui donner la figure de Khriſchnou : mais il mit „ une condition ; c'eſt qu'il finiroit l'ouvrage dans une nuit, & que perſonne ne „ viendroit le voir travailler. Comme il le faiſoit ſans bruit, le Roi toujours „ dans l'inquiétude, s'imagina qu'il s'en étoit allé, & fut ſans faire de bruit „ épier par le trou d'une fenêtre s'il travailloit ou non. Comme il le vit occupé „ à ſon ouvrage, il ſe retira fort content. Biſchiokormo qui l'avoit apperçu „ ſur le champ, ſe retira ſuivant la condition qu'il en avoit faite, & laiſſa l'ou- „ vrage tout informe : de ſorte que le tronc reſta preſque tel qu'il étoit, & qu'on „ y reconnoiſſoit à peine les premiers traits d'une figure humaine. Le Roi ne „ laiſſa pas d'en faire ſa Divinité & de lui offrir ſes ſacrifices Il lui donna „ même ſa fille en mariage, & la fête en fut célebrée avec toute la ſolemnité „ poſſible. Voilà quelle eſt l'Hiſtoire de la Ville appellée Pourouſchottomo, & du „ tronc de bois qu'on y adore. Il porte le nom de Zaguatnato, c'eſt-à dire de „ Maître du Monde. Il y a toutes les années un concours de monde infini „.

Dans le Chapitre ſixiéme, qui eſt le dernier du ſeptiéme Livre, Chumontou réfute ce que Biache vient de rapporter par les mêmes conſéquences que dans le Chap. IV.

Dans le *Recueil des Lettres édifiantes* (T. 12. p. 429) le P. Tachard a auſſi parlé d'une poutre de bois rouge, jettée par la mer ſur le rivage, & qui devint la ſtatue de Jagrenat. Il cite en témoignage la tradition du Pays, explique à ſa maniere le merveilleux dont les Prêtres ſçurent profiter. Mais il eſt difficile d'accorder la vénération que l'on a pour ce Temple dans plus de huit cens lieues de Pays, avec l'évenement tel que le rapporte ce Miſſionnaire ; il falloit qu'avant cela le lieu fut déja célebre dans l'Inde.

On peut encore conſulter ſur Jagrenat les *Voyages de Tavernier* in-4°. T. II. Liv. III. chap. 2, p. 360, 361, & ceux du Cap. Hamilton, vol. 1. ch. XXXI. p. 380-386.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

connoiſſance imparfaite de la Religion Chrétienne, ſi, paſſant même dans les Royaumes Chrétiens les plus inſtruits, il ſe contentoit d'entrer dans les Egliſes, de queſtionner le Sacriſtain ou le Portier d'un Couvent. C'eſt pourtant à quoi ſe bornent dans l'Inde les recherches de la plûpart des Voyageurs. Heureux même s'ils ne s'en tiennent pas au ſimple témoignage d'un Dobachi, d'un Pion, qui, pour ne pas reſter court, leur explique, en mauvais Portugais, des Myſteres qu'il connoît à peine, & que ſes Prêtres ne pourroient rendre que difficilement dans la Langue du Pays.

Je partis le 7 de Jagrenat, & trouvai à trois coſſes de cette Ville, un Tchoki près du Tchilka dont l'eau eſt ſoumache, & qui ſe jette dans la Mer. Je cotoyai ce fleuve juſqu'à Manikpatan, qui eſt à huit coſſes de Jagrenat, ſans rencontrer, depuis cette derniere Ville, ni maiſons, ni arbres. Deux coſſes avant Manikpatan, on trouve un étang d'eau douce. Cette Ville a un Fauzdar qui réſide à Maloud. Je paſſai la nuit dans le Dergah du Saïed Serabdurraman Medina.

Le 8, je traverſai le Tchilka dans un endroit où il étoit fort large. La moitié de ce fleuve étoit guéable : je paſſai le reſte dans une embarcation formée de deux Ballons, joints enſemble, comme ſur la riviere de Balaſſor. De l'autre côté de ce fleuve, on trouve une citerne de pierre. Le terrein juſqu'à Maloud, eſt tout de ſable : on rencontre ſeulement deux puits, l'un à quatre coſſes, & l'autre à ſix de Manikpatan, & des arbriſſeaux, dont la graine renfermée dans un piſtil orné de feuilles blanches, repand une odeur fort agréable. Je deſcendis le Tchilka, dont le lit étoit rempli de bufles, laiſſant les montagnes ſur la gauche. Une coſſe en-deçà de Maloud je rencontrai un Tchoki & arrivai dans cette Ville ſur les quatre heures. Le Fauzdar ſortit de ſon Fort, pour venir me recevoir.

Je partis de Maloud le 9. Au-delà de cette Ville, le terrein eſt toujours ſablonneux ; la route eſt le long des montagnes, qui ſont environ à une demi-coſſe. A trois coſſes, on trouve un Tchoki qui marque les limites de la Province de Katek & des dépendances du Bengale. On paſſe

après

après cela, un étang d'eau ſalée, & pluſieurs fonds pleins d'eau. A une coſſe de ce Tchoki, eſt Palour, premiere Aldée dépendante de Ganjam, avec Tchoki, & étang d'eau douce. Le chemin eſt enſuite très-mauvais, au milieu de montagnes de ſables. Pluſieurs de mes Cipayes ſe ſentant près de leur Pays, m'abandonnerent dans cet endroit. A deux coſſes de Palour, je rencontrai une petite Pagode, iſolée au milieu des ſables, qui de loin reſſembloit à une Ananas. Les Marins l'apperçoivent en mer, & la nomment la Pagode blanche. Je vis dans la chambre-baſſe de la Pagode, une pierre large de trois à quatre pieds, avec un Takour deſſus pareil à celui de la Pagode de Tirvikarey. Je gravai mon nom ſur le mur de la Pagode, qui regarde l'Oueſt. A une coſſe de-là, je paſſai un grand Cari; & quelques pas plus loin, je manquai de me noyer dans la vaſe. En ſautant un petit foſſé, mon cheval fit un faux pas, & enfonça dans la boue. J'en eus juſqu'au haut des cuiſſes; la difficulté fut enſuite de tirer mon cheval du bourbier. Une fois ſorti de ce mauvais pas, le ſoleil qui dardoit à plomb, m'eut bientôt ſéché. Je trouvai après cela, des terres enſemencées de Nelis & de grains, & de grands étangs de ſel que l'on prépare de cette maniere. On forme des monceaux de terre ſalée tirés des Caris, & on les met dans des creux. Le ſel repoſe; & lorſque la pluie a pénétré ces monceaux de terre, & rempli les creux, détaché par l'eau; il paroît ſur la ſurface, où l'on le ramaſſe avec des rateaux.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Ci-d. p. xxix.

A une coſſe du Cari précédent, eſt Ganjam, premiere Ville dépendante du Souba du Dekan. Là commence la Langue Telongouë (ou Talenga).

J'arrivai à Ganjam ſur les deux heures après midi. Si M. Azam, qui commandoit dans cet endroit, fut ſurpris de voir un Européen dans l'équipage où j'étois, mon étonnement ne fut pas moindre, de me trouver dans un Comptoir François, après un voyage de quarante jours ſemé de difficultés & de périls de toute eſpece Quoiqu'il m'eût vu à Pondichery chez M. Goupil, j'eus de la peine à me faire connoître à lui, tant j'étois changé. Enfin, après des témoignages réciproques d'amitié, je mangeai un morceau, & me

Voyage aux Indes, Orientales, Ie. Partie.

jettai ſur un lit. J'y reſtai juſqu'au lendemain, ſix heures après midi, ſans me reveiller, le bras gauche ſur mes yeux, ſelon l'habitude que j'avois contractée dans mes voyages, & la main droite ſur l'endroit où j'avois coutume de mettre mes armes. J'avois le viſage, les mains & les pieds preſque noirs. Ce ſommeil, le premier auquel je me fuſſe livré ſans inquiétude depuis plus de deux mois, remit mes eſprits. M. Aſam m'engagea à paſſer quelques jours avec lui; & ſes manieres étoient trop polies, pour que je m'y refuſaſſe. Mais je vis que le moyen le plus sûr d'obtenir les ſecours dont j'avois beſoin pour la ſuite de mon voyage, étoit de continuer le rôle d'Envoyé de M. Law à M. de Buſſy. Malgré ma répugnance à feindre, je ſoutins ce perſonnage emprunté; & M. Azam crut, en me rendant ſervice, obliger un homme utile à l'État: il le marqua même à M. de Moracin; & moi, pour ſoulager en quelque ſorte ma conſcience, je lui écrivis le contraire.

La maiſon qu'occupoit M. Aſam, avoit autrefois appartenu aux Anglois. Elle étoit au milieu d'un petit Fort, fait de terre ſoutenue par des bambous, & qui ne pouvoit gueres la mettre à l'abri que du premier coup de main. Cet Établiſſement me parut alors d'une grande importance. C'eſt à Ganjam que ſe fabriquent les plus belles Betilles (eſpece de Mouſſeline) de la Côte. Les vivres y ſont à grand marché, les grains & le ris en abondance, & cette Contrée pourroit preſque en fournir autant à Pondichery que le Bengale. Il ſeroit très-facile d'y raſſembler des Tiſſerands des Provinces Voiſines. Enfin c'eſt la clé du Dekan du côté du Nord. Auſſi Ganjam a-t-il toujours été fréquenté par les Marchands de Bengale, par les Arméniens; & les Vaiſſeaux d'Europe du port de cinq à ſix cens tonneaux, au lieu d'aller hiverner à la côte de l'Eſt, pourroient ſe retirer dans ſon Port, ſi l'on le nettoyoit, & l'élargiſſoit.

La riviere de Ganjam, formée de trois rivieres qui viennent, l'une du Sud, l'autre du Sud-Eſt, la troiſieme du du Nord-Eſt, va du Nord-Oueſt dans l'Eſt; & après avoir fait un coude, décharge ſes eaux dans la mer. Les lames y ſont terribles. La langue de ſable qui fait le coude, une

fois coupée, elle couleroit directement dans l'Eſt, & pourroit recevoir des Vaiſſeaux de cinq cents tonneaux. Il faudroit encore conſtruire une digue, parce que dans quelques endroits elle n'a que deux braſſes & demie, & dans d'autres, trois & quatre; & c'étoit ce que M. Azam avoit deſſein de tenter. Ce projet paroiſſoit facile à exécuter : les Arméniens & les autres Marchands de la Ville conſentoient même à payer un droit annuel pour le nettoyage du Port. Nous allâmes, M. Azam & moi, voir l'endroit où l'on pouvoit faire la digue. Le 15, nous plantâmes les piquets dans le Nord-Eſt de la langue de ſable; M. Azam en commença la ſciſſion, en tirant la premiere pelletée de ſable; & un Mahométan tua ſur la place un Cabril d'un coup de ſabre, pour aſſurer le ſuccès de l'opération. J'ai appris depuis que cette entrepriſe avoit été abandonnée.

Je quittai Ganjam le 15, à cinq heures du ſoir, comblé des politeſſes de M. Azam, qui me donna les Paſſeports néceſſaires, un Alkara, deux Cipayes, me prêta de l'argent, & me reconduiſit même juſqu'à la riviere de Ganjam. Un peu plus loin, je traverſai un autre bras de cette riviere, & côtoyai le Naddi de Naogaon, juſqu'à l'Aldée de Guederpara, l'eſpace d'une grande coſſe. Je m'arrêtai à trois coſſes de-là, à Manſoulkot, Aldée conſidérable, & y paſſai la nuit.

Je partis le 16 de Manſoulkot; & à une demi-coſſe de cette Aldée, je paſſai à gué le Cari de Tchilka, qui eſt au milieu des ſables, dans un Pays de Montagnes. On rencontre, à deux coſſes & demie de ce Cari, une petite Aldée; à une coſſe de-là, Mataraddi, grande Aldée; & trois coſſes plus loin, des marais ſalans, qui rendent le paſſage difficile, quoique le Pays ſoit d'ailleurs fort beau. La route eſt toujours au milieu des Montagnes. Un peu plus loin eſt la petite Aldée de Biperempali; à une demi-coſſe, un Tchoki; & une demi-coſſe plus loin, Itchapour, gros endroit où l'on voit un Fort en terre, à moitié ruiné & ſans baſtions. La Ville, précédée d'une avenue charmante, a les montagnes à l'Oueſt, au Sud, la mer à l'Eſt, & eſt elle-même ſituée au pied d'une montagne. A l'entrée, on ren-

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

contre pluſieurs Dergahs & beaucoup de Tombeaux Muſulmans. Les maiſons dans cet endroit, (& en général chez les Telongous) me parurent plus propres que dans le Bengale.

Au-delà d'Itchapour, d'où je partis le 17, eſt la riviere du même nom, qui eſt peu conſidérable ; & une coſſe plus loin, Madoupatti, petite Aldée ſituée un peu en-deçà du Gondipara, que je trouvai à ſec. A trois coſſes de Madoupatti eſt la grande Aldée de Djaripondi ; & deux coſſes plus loin, Bolgaon, endroit conſidérable, orné d'un bel étang. J'avois toujours les montagnes à droite, & m'en approchois de plus en plus. A deux coſſes de Bolgaon, je rencontrai Saſſeram, Aldée aſſez belle, près d'une rivière qui ſe jette dans la mer à Baroüa où il y a un petit Port. J'allai coucher, une grande coſſe plus loin, à une petite Aldée, nommée Amgaon : la terre dans ce Canton me parut bien cultivée.

A quatre coſſes d'Amgaon, je trouvai, le 18, une petite Aldée au milieu des ſables & des bruyers ; & à une coſſe de là, Parſamba, appellé auſſi Kaſibougaec : cet endroit eſt aſſez conſidérable & ſitué au pied des montagnes. J'en laiſſai une grande à gauche : le Pays étoit beau, garni de cocotiers. A deux coſſes de-là, je paſſai par Kaita, jolie Aldée, toujours au pied des montagnes, au-delà de laquelle le Pays eſt en friche. On rencontre, à deux coſſes de-là, une petite Aldée ; & trois coſſes plus loin, Tourka takeli, Aldée peu conſidérable, dont les Habitans ſont, partie Muſulmans, partie Telongous. A trois quarts de coſſe eſt le Nali Bendi, qui ſe jette dans la mer au Port de Panri. Je m'arrêtai à Nopara, éloigné d'un quart de coſſe de ce Nali, & allai droit au Fort, qui n'étoit qu'une eſpece de grande Kaſchery. A la porte, je fus arrêté bruſquement par un Cipaye à qui je donnai un coup de houſſine. Je comptois que la proximité de M. de Buſſy & les Paſſeports qui portoient ſa Tchape, ſuffiſoient pour me faire reſpecter. Mais on ſçavoit qu'il retournoit à Aurengabad, & ma vivacité penſa me coûter cher. Le Daroga, Sayed, à qui le Cipaye alla porter ſes plaintes, ſortit le ſabre nud avec plus de cinquante Soldats, & me remena aſſez vivement

à deux cens pas du Fort, me diſant avec mépris, qu'il ne reconnoiſſoit en rien M. de Buſſy. Il fallut paſſer la nuit ſous un Apentis ; & comme on m'avoit refuſé un Couli, je pris le lendemain, ſelon l'uſage du Pays, le premier Payſan que je rencontrai, & lui fis porter mon bagage, en le payant bien.

Le 19, à une coſſe & demie de Nopara, je paſſai le Cari du même nom, dont le fond eſt vâſart, & qui ſe jette dans la mer. Une demi-coſſe plus loin, je trouvai un puits d'eau douce, & continuai ma route dans l'Eſt. Là je perdis les montagnes de vuë ; j'avois la mer à une portée de fuſil. Le Pays eſt ſabloneux, couvert de bruyeres & de cocotiers. A cinq coſſes du puits d'eau douce eſt Latchenpour, petit endroit ſuivi de belles plaines incultes. A deux coſſes de-là, je trouvai une branche du Bari, dont le fond eſt bourbeux ; & à une portée de fuſil, le lit même de cette riviere, dont le fond eſt vâſart & l'eau ſoumache. A une coſſe du Bari, je m'arrêtai à Kalinkapatnam, endroit peu conſidérable où eſt le Dergah du Saïed Medina, & qui eſt éloigné d'un quart de coſſe du Port de Walapalam.

De Kalinkapatnam, d'où je partis le 19, à Gaela, Village peu conſidérable, on compte deux coſſes. A quatre coſſes de-là, on rencontre un grand Takia de Fakirs Mahométans, eſpece de Chaudri en paille, où ces Fakirs demeurent avec leur famille, & où ils donnent l'hoſpitalité, moyennant quelques aumônes. A deux coſſes delà, eſt un autre Takia, & à une coſſe de ce Takia, Schikakol, Capitale de la Province du même nom. Cette Ville eſt entourée de Villages : on y voit de fort belles maiſons Maures. Depuis Moxoudabad, en deſcendant la côte, c'eſt la Ville la plus conſidérable que l'on rencontre. La Province de Schikakol étoit une des quatre Serkars que Salabedzingue avoit donnés à la Compagnie.

Je demandai en entrant s'il n'y avoit pas de François dans la Ville, & l'on me conduiſit à une aſſez belle maiſon, où je trouvai M. Law, frere du Chef de Caſſimbazar, & le Chevalier d'Ahrembures, à table avec d'autres Officiers : ils

devoient partir le ſoir pour réjoindre l'armée de M. de Buſſy, qui étoit à une journée de là. La maniere affectueuſe dont ils me reçurent, avoit quelque choſe de touchant. La plûpart de ceux qui étoient préſens, m'avoient vu deux ans auparavant à Pondichery avec un teint de lys & de roſe, & ne m'auroient pas reconnu, ſi je ne m'étois nommé. M. Law me fit changer de linge (c'étoit la premiere fois depuis Moxoudabad): je mis une cabaye d'un de ſes Dobachis, & commençai à reſpirer, en me voyant avec des François & même avec des perſonnes ſur l'amitié deſquelles je pouvois compter. J'appris en même tems que mon frere (celui qui eſt maintenant Chef du Comptoir François du Surate) étoit à Pondichery. Cette nouvelle ranimant mon courage, me détermina à hâter mon voyage. Mon Tatou fut alors réformé. M. Law me donna un de ſes chevaux. Nous partimes le ſoir, paſsâmes la riviere de Schikakol dans un endroit où elle étoit guéable, quoiqu'aſſez difficilement (les chevaux d'une petite taille traverſent cette riviere à la nage; on paſſe les canons, de quelque groſſeur qu'ils ſoient, ſur des radeaux portés ſur des outres), & arrivâmes à l'armée ſur le minuit. Je fus coucher chez M. Deſcroutes, Capitaine dans le Bataillon Allemand, qui voulut bien partager ſa Tente avec moi. La fatigue ou le changement de ſituation firent ſur moi une telle impreſſion, que je me trouvai mal en arrivant. Quelques verres de bonne liqueur me remirent les ſens, & je dormis tranquillement le reſte de la nuit.

Il fut queſtion le lendemain d'aller chez M. de Buſſy. On lui avoit dit qu'il étoit arrivé du Bengale un François qui avoit à lui parler de la part de M. Law, Chef de Caſſimbazar. J'avois cru devoir ſoutenir mon perſonnage à Schikakol, parce que les explications étoient impoſſibles devant vingt perſonnes, & qu'il étoit important de former les premieres impreſſions en ma faveur: mais il falloit enfin que le maſque tombât. Je ſçavois que M. de Buſſy avoit demandé pluſieurs fois s'il ne me verroit pas bientôt. Je me rendis ſur les cinq heures à la Tente du Général. L'accueil qu'il me fit, fut des plus gracieux; ſuppoſant que j'a-

vois quelque choſe de ſecret à lui communiquer, il me mena dans un coin de ſa Tente, où l'on apporta deux fauteuil. Alors, pour ne pas me laiſſer entamer par des queſtions qui euſſent paru tirer de moi un aveu forcé, je lui dis nettement : Monſieur, je ne ſuis pas ce que vous croyez. Je viens de l'armée de M. Law. Telle cataſtrophe m'a obligé de la quitter ; & les circonſtances m'ont mis dans la néceſſité de prendre un titre auquel je renonce actuellement avec bien du plaiſir ; car je n'ai jamais aimé à feindre. Ainſi ne ſoyez pas ſurpris de ne me pas voir de Lettre de M. Law pour vous. Au reſte vous êtes trop galant homme pour inſulter à ma diſgrace. Le peu d'égards que vous voudrez bien avoir pour moi, me mettra dans le cas de me rendre plus ſurement à Pondichery. Je compte partir demain ; je vous prie de me faire expédier les Paſſeports néceſſaires juſqu'à Maſulipatan. Ce début parut étonner M. de Buſſy. Touché de ma ſituation, il me dit, avec une ſorte de tendreſſe : je ſuis fâché que vous vous ſoyez brouillé avec M. Law ; vous pouvez cependant compter ſur moi, & me mettre à l'épreuve : vous avez ſans doute beſoin d'argent ? Je le remerciai de ſes offres obligeantes : nous parlâmes enſuite du Bengale, & je vis avec peine qu'il n'avoit pas une aſſez grande idée de la richeſſe de cette Province. Au ſortir de la Tente de M. de Buſſy, je trouvai M. Law qui voulut me conduire dans la ſienne ; mais je le priai de ne pas trouver mauvais que je me retiraſſe chez M. le Chevalier d'Ahremburcs, parce que je ne pouvois me réſoudre à lui avoir obligation, après ce qui s'étoit paſſé entre ſon frere & moi. Je lui racontai enſuite l'aventure de Calgan ; & ſur ce qu'il m'aſſura qu'il ſeroit le premier à donner le tort à ſon frere, ſi la choſe étoit comme je la lui rapportois, je l'embraſſai, & me diſpoſai à continuer mon voyage. Il étoit queſtion dans l'armée du ſiége de Vizigapatan, Établiſſement Anglois à la Côte d'Orixa ; & comme M. Law, Priſonnier des Anglois, ne pouvoit ſervir dans cette Expédition, il devoit quitter le Camp, & ſe rendre à Mazulipatam. On me conſeilla de partir avec lui ; & le deſir de rejoindre mon frere promptement, m'y détermina, quelqu'envie que j'euſſe

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Mém. du Col. Lawrence, Trad. Franç. T. I. p. 148-151.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

de me trouver à ce ſiége, dont on parloit diverſement.

Je partis le 24, avec M. Law, laiſſant l'armée du Dekan campée à douze coſſes de Schikakol. Nous ſuivîmes la route ordinaire. Comme nous allions par journées de quinze à vingt coſſes, il ne me fut pas poſſible de marquer tous les lieux par leſquels nous paſsâmes : je penſe qu'on les verra décrits dans les Campagnes de M. de Buſſy, & l'on peut déja conſulter à ce ſujet ſon Mémoire ſur l'*État préſent de la Nation Françoiſe dans l'Inde*, & les *Lettres de M. de Moracin à M. Godeheu, & aux Syndics & Directeurs de la Compagnie* ; morceaux exacts & vraiment patriotiques.

Mém. de M. Dupleix, Piec. juſtific. p. 55-108.

Nous mîmes neuf jours à nous rendre à Mazulipatam, parce que nous nous arrêtâmes près de trois jours à Narzapour, endroit conſidérable, connu par ſes Betilles, & où ſe fabriquent les belles Tchittes, qui portent le nom de Mazulipatam.

De Schikakol à Mazulipatam, il ne nous arriva rien de particulier. Seulement, étant à-peu-près par le travers d'Ianaon, notre promptitude penſa nous être funeſte. M. Law avoit écrit à M. de Bury le fils, Réſident à Ianaon, de lui faire tenir ſur la route les Paſſeports néceſſaires pour une Aldée dont les habitans n'étoient pas trop ſoumis : mais impatient d'arriver, il part, devance ſes Cipayes, je le ſuis, & nous approchons ſeuls de cette Aldée. A l'entrée, une vingtaine de Caleres, hauts de taille, armés de piques longues de dix-huit à vingt pieds, viennent nous recevoir avec quelque choſe de ſiniſtre dans la phiſionomie. Malgré nos armes ils pouvoient d'un ſeul coup nous enfiler dans nos Palanquins. M. Law leur demande ce qu'ils veulent. Sans trop faire attention à nos paroles, ils s'approchent de nous branlans leurs lances, & nous en voyons débouquer des forêts qui viennent groſſir le peloton. Nous ne ſçavions trop quel parti prendre, lorſque nos Cipayes parurent. Ils écarterent ceux qui entouroient nos voitures ; on donna quelques roupies au Chef, & ſur ces entrefaites arriva M. de Bury, qui étant connue de la Nation, les engagea facilement à ſe retirer.

Voy. les Mémoires du Col. Lawrence, T. I. p. 47, 48.

Nous paſsâmes le Godavri à Rajimendri, Capitale de la

la Province du même nom, un des Serkars donnés à la Compagnie.

Lorſque nous fûmes à quelques coſſes de Mazulipatam, une ſoif ardente m'obligea de deſcendre de mon Douli, pour boire au travers de mon mouchoir, d'une eau bourbeuſe & fort froide que je trouvai ſur le chemin. Il me prit auſſi-tôt une colique violente, dont les douleurs me mirent dans un état affreux. Mes Beras s'arrêterent. M. Law voyant que le mal continuoit, ſans qu'il pût me procurer aucun ſoulagement, précipita ſa marche. Arrivé à Mazulipatam, il m'envoya le Palanquin de M. Denis ſon beau-frere, ſecond de la Ville, avec double train de Beras & quelques cordiaux. La violence du mal étoit paſſée lorſque le Palanquin parut. Mes nouveaux Beras me porterent comme une éclair à Mazulipatam, où j'arrivai le 2 Juillet ſur les huit heures du ſoir.

J'eus tout lieu de me louer de l'accueil que l'on me fit dans la Colonie, & de la maniere obligeante dont le Commandant de la Place, M. de Moracin, ſe prêta à ma ſituation. Il m'offrit pluſieurs milliers de roupies, & me permit de prendre au Magaſin de la Compagnie, ce qui me ſeroit néceſſaire. Je me contentai de retirer les mois de mon revenu qui m'étoient dûs; ce qui monta à trois cents roupies. Avec une partie de cette ſomme, j'achetai un Palanquin, & me diſpoſai à quitter Mazulipatam. Les plaiſirs de cette Ville me touchoient peu; d'ailleurs Madame la Commandante m'avoit donné des nouvelles ſûres de l'arrivée de mon frere, & de ſon état à Pondichery. ces circonſtances me déterminerent à abréger le tems que demandoient les préparatifs du reſte de mon voyage.

Mazulipatam, la plus ancienne Ville de Commerce de l'Inde, eſt comme l'entrepôt du Dekan, & le débouché des marchandiſes de l'Indouſtan pour l'Europe, & de l'Europe pour l'Indouſtan. Cette Place étoit alors ſous les ordres de l'homme le plus propre à faire fleurir une Colonie, à étendre les branches de ſon Commerce & à y en attirer de nouvelles. Il eut ſeulement été à deſirer que la molleſſe, le luxe & des divertiſſemens de toute eſpece n'euſſent

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

engourdi l'activité que demandent les opérations de Commerce, ou du moins n'en euſſent pas empêché les effets.

Je vis à Mazulipatam une de ces ſangſuës qui ont abſorbé la ſubſtance de la Compagnie. C'étoit un Abbé que l'on diſoit de condition, envoyé dans l'Inde pour quelques fredaines, & qui recevoit par mois (la punition eſt remarquable) mille roupies, comme les Capitaines de l'armée du Dekan. Il étoit alors occupé à faire un Voyage & même l'Hiſtoire du Pays. Je m'aviſai de lui demander quelles Langues il ſçavoit & quels Livres il avoit lus. Il me répondit avec ſatisfaction qu'il entendoit un peu le Portugais, ainſi que ſon Dobachi qu'il conſultoit ſur ce qu'il ne ſçavoit pas. J'avois vu à la Côte & dans le Bengale un autre individu d'une eſpece ſinguliere. C'étoit un Prêtre Irlandois, qui ſe diſoit Envoyé du Miniſtre, pour examiner comment les Indiens fabriquent les toiles de coton & les mouſſelines. Le jeu, les femmes & le Commerce particulier l'occuperent uniquement dans les quatre endroits où je le rencontrai, ſçavoir, à Pondichery, à Schandernagor, à Schikakol, & à l'armée de M. de Buſſy.

On me parla à Mazulipatam de la Pagode de Sandol, qui eſt à trois coſſes de Nizampatnam. On voit ſur les murs de cette Pagode pluſieurs Inſcriptions en caracteres différens des Telongous, accompagnés de bas-reliefs. Un de ces bas-reliefs repréſente, à ce que l'on me dit, un arbre chargé d'un fruit qui reſſemble à la pomme. Au-devant eſt un homme qui montre de la main l'arbre à une femme. De l'autre côté de la pierre où eſt ce bas-relief, paroît un homme ayant une tête de chien qui monte à un arbre. J'aurois ſouhaité d'aller viſiter cette Pagode : les circonſtances ne me le permirent pas, & je ne pus avoir communication du deſſein que l'on en avoit tiré. Si le Monument eſt tel que je viens de le décrire, la premiere idée qui s'offre à l'eſprit, eſt de prendre ces perſonnages pour Adam & Eve, & l'arbre, pour celui de la ſcience du bien & du mal ; la ſeconde, de reconnoître dans ces bas-reliefs Indra (ou Indro), Dieu des Indiens, qui monte à un arbre pour cueillir une Grenade que ſa femme deſiroit avec paſſion.

Ci-d.p.lxxxvj. not. Alphab. Thibetan. p. 204, 205.

Je partis de Mazulipatam le 18 Juillet en Palanquin, avec un Officier de l'armée du Dekan. Au ſortir de cette Ville, nous trouvâmes une longue chauſſée faite de planches, ſur laquelle on paſſe dans le tems des pluies : c'eſt ce que les Voyageurs appellent le Pont de Mazulipatam. A une coſſe de cette Ville on rencontre un endroit nommé les Pettes, qui conſiſte en pluſieurs taupes d'arbres avec un petit Bengala, où les Particuliers de la Colonie vont faire des parties de plaiſir. Les chemins de ce côté ſont fort mauvais pendant les pluies. Au-delà eſt la petite riviere de Manguelkaloüa. A une coſſe des Pettes nous traversâmes le Kara goudoupalom ſur des Sangris, bateaux de paſſage en uſage dans cette Contrée. Ce ſont des eſpeces de radeaux formés de deux troncs de Palmiers creuſés & unis par des traverſes, à trois pieds de diſtance l'un de l'autre : les troncs ſont beaucoup moins gros que ceux que l'on employe ſur la riviere de Balaſſor. Nous trouvâmes enſuite le Gaon de Goudoupalom, ſuivi de plaines coupées par des foſſés. A deux coſſes de-là eſt Salempalom, Aldée ſituée ſur une aſſez grande riviere, que l'on paſſe en Sangri ; & deux coſſes plus loin, le Kiſchna, fleuve conſidérable qui a ſa ſource dans les Gâtes. Nous le côtoyâmes une coſſe & demie ſur une eſpece de levée. Sans ces levées les chemins remplis de fonds que les pluies inondent, ſeroient impraticables ; mais auſſi ce mélange de haut & de bas fatigue prodigieuſement. A trois coſſes & demie de Salempalom eſt Divi, groſſe Aldée, Capitale d'un Canton du même nom, qui forme une eſpece d'Iſle entre le Kiſchna & la mer. C'eſt à Divi que ſe fabriquent les mouchoirs à quarante conjons (c'eſt-à-dire à quarante fils). Le nombre des conjons dans une étendue donnée, fixe la fineſſe & le prix de ces mouchoirs, & en général de toutes les toiles de la Côte. Je fus obligé de m'arrêter à Divi, pour faire raccommoder mon Palanquin, dont les ſupports avoient été briſés dans les bas-fonds.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Lett. édif. & cur. Rec. XV. p. 27.

Le 19, nous paſsâmes en Sangri le Kiſchna, qui à Divi, eſt orageux. A deux coſſes de là, nous entrâmes dans un bois, après avoir traverſé des plaines de ſable fin ; & deux

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

coſſes plus loin, nous paſsâmes le Haraldi ſur des Sangris. Le chemin étoit toujours dans les bois, ſur du ſable fin, fort gliſſant & tout couvert d'eau. A deux coſſes & demie du Haraldi, on trouve le Gaon Kalipalom, près d'une petite riviere qui ſe jette dans la mer; & à une coſſe & demie de-là, Nizampatnam. Cette Ville eſt la Capitale d'un Canton du même nom, qui eſt célebre comme Divi, par les beaux mouchoirs qu'on y fabrique, & ſur-tout par le rouge vif qu'on y donne aux toiles.

Nous partîmes de Nizampatnam le 20, & rencontrâmes à un quart de coſſe une petite riviere guéable; & une demi-coſſe plus loin, le Mouterro, riviere de Nizampatnam qui ſe paſſe en Sangri. Les chemins, une demi-coſſe devant & après cette riviere, ſont fort difficiles; on marche dans des plaines de ſable mou & gliſſant, & couvertes d'eau: après quoi la route eſt aſſez belle. A cinq coſſes & demie eſt Bapatera, grande Aldée dans laquelle on voit une Pagode de moyenne grandeur.

Nous y paſsâmes la nuit; & le lendemain matin, 21, j'eus la douleur de voir mon train réduit à cinq Boués: les trois autres qui étoient de Mazulipatam, avoient déſerté la nuit avec leur paie. Ce contre-tems m'obligea de laiſſer mon Compagnon de voyage, & d'aller plus lentement. A une coſſe de Bapatera, je paſſai au milieu des bois par Edellapalli, qui n'eſt qu'une continuation de l'Aldée de Bapatera. Les ſables dans la chaleur, rendent les chemins brûlans & difficiles. A une demi-coſſe, eſt Iperpalom; à une demi-coſſe de-là, Pearar; une coſſe plus loin, Tchira, au-delà duquel, à deux coſſes, eſt Iadpalom, grande Aldée. On paſſe enſuite, à une coſſe d'Iadpalom, par Pandellapalli, au-delà duquel, à une coſſe, eſt Kadrakoudrou, Poſte peu conſidérable, d'où l'on ne tire que du ſel. Les Conceſſions dépendantes de Mazulipatam finiſſoient à une coſſe Sud de cette Aldée.

D'Iperpalom à Kadrakoudrou, la route eſt variée par de belles taupes d'arbres. Montepelli eſt à une coſſe de ce dernier endroit, près de la mer. Je rejoignis mon Compagnon de voyage à Kadrakoudrou; l'Employé François de

ce Poſte me fit donner quelques Coulis, & nous partîmes le 22 de grand matin. Nous paſsâmes à une coſſe & demie de Kadrakoudrou, le Cari Fereuguidipa. Le terrein dans cet endroit eſt ſec, ſablonneux, la terre couverte de landes. A deux coſſes de-là, eſt l'étang Maticonta, éloigné d'une coſſe d'Amelmol, grande Aldée, où il y a Chaudri & Pagode. Au-delà de ce dernier endroit, eſt le Gondakamma, qui eſt agréable dans la belle ſaiſon. A deux coſſes de ce Naddi, on trouve la petite riviere de Moudikondi; plus loin, l'Aldée d'Azaraſpalom; & à une coſſe & demie de là, Ongol. Cette Ville eſt ſoumiſe à un Rajahs: deux freres avoient alors ce titre. Le Cadet, après avoir battu un Détachement François, fit dire au Commandant de Mazulipatam qu'il recommenceroit les hoſtilités, ſi on ne lui oppoſoit qu'un ſimple Capitaine. M. de Moracin marcha contre lui; & le Rajah ſe retira. Ongol eſt défendu par un Fort, dont le pied me parut en pierre, la porte garnie de Tours. A quatre coſſes de cette Ville, eſt Pellour, Aldée aſſez conſidérable: on y arrive par un fort beau chemin, bordé de terres labourées. Nous allâmes nous repoſer à Ollour, petite Aldée éloignée de deux coſſes.

Le 23, à une grande coſſe d'Ollour, nous paſsâmes à gué le Mouci; &, trouvâmes, une coſſe plus loin, Taraltour, joli endroit entouré de Sales d'arbres, & dont les environs étoient bien cultivés. A une coſſe de Taraltour, nous paſsâmes le Cari Engaler: deux coſſes au-delà, nous trouvâmes une petite Aldée; & deux coſſes plus loin que cette Aldée, Karpour. La nuit nous ſurprit paſſé cet endroit; nos Boués ſe tromperent de chemin, & nous fûmes obligés d'envoyer deux Cipayes à la découverte, pour tâcher de trouver quelqu'un qui nous remît dans la route. En attendant, nous reſtâmes au milieu des champs; & il faut convenir que, ſi nos Boués nous avoient alors abandonnés, nous aurions été furieuſement embarraſſés. Nous les fîmes coucher par terre, & veillâmes ſur eux juſqu'au retour des Cipayes. Ceux-ci revinrent ſeuls; nous nous remîmes en route ſans ſçavoir où nous allions, prenant tantôt à

droite tantôt à gauche, & nous arrivâmes haraſſés à Karero, éloigné de Karpour environ de trois coſſes.

Nous en partîmes le 24, & paſsâmes à gué, à une grande coſſe de-là, un bras du Manner, qui étoit fort large; & un quart de coſſe plus loin, un ſecond bras de la même riviere. A une coſſe de ce ſecond bras du Manner, nous trouvâmes l'Aldée de Carwar, dans un Pays de landes. A deux coſſes de cette Aldée, eſt Sanralla; & une coſſe plus loin, le Erker, riviere peu large, au-delà de laquelle on trouve Ramapatnam, endroit conſidérable, avec une Pagode. Deux coſſes plus loin, on rencontre le Nali Oupoukaloüa, & après ce Nali, une Chaudri. Depuis cet endroit juſque paſſé Managuidine, qui en eſt à quatre coſſes, le Pays n'eſt pour ainſi dire qu'un bois de cocotiers, de palmiers & de tamariniers. A deux coſſes de Managuidine, eſt Koladende; cette Ville étoit alors dépeuplée : nous y paſsâmes la nuit.

Comme je me méfiois de mes Boués, gens ramaſſés dans les Aldées par mes Cipayes, je les avois renfermés avec quelques Coulis, dans une paillotte. Le lendemain, voulant partir de grand matin, j'ouvre la paillotte, & la trouve vuide : Boués & Coulis, tous s'étoient ſauvés par un trou qu'ils avoient fait au pié de la muraille qui étoit en terre. J'étois ſeul avec mes Cipayes, plus embarraſſé de mon Palanquin, que de la route; il fallut m'armer de patience. Mes Cipayes, qui paroiſſoient m'être attachés, firent des courſes pendant deux heures de différens côtés, & m'amenerent quatre Coulis qui porterent mon Palanquin. J'avois déja eu des preuves de leur zéle. Pluſieurs fois les Cipayes de mon Camarade de voyage, homme un peu chaud, l'avoient abandonné, pour ſe joindre à eux; & dans un mouvement de colere, il étoit preſque venu à moi l'épée à la main, me croyant le moteur de cette déſertion. Je le reçus avec le froid que donne l'expérience des dangers; ſes Cipayes retournerent à ſon Palanquin : mais ces manieres vives me déterminerent à le laiſſer aller ſeul. D'ailleurs il n'étoit pas d'humeur d'attendre que mes Boués fuſſent raſſemblés. Il partit donc, & je reſtai tranquillement dans mon Palanquin juſqu'au retour de mes Cipayes.

Le 25, à une demi-coſſe de Koladende, je paſſai à gué le Tchipiler, & trouvai à cinq coſſes de-là, une Chaudri. Une coſſe plus loin, eſt Ellour, endroit aſſez conſidérable, au milieu de plaines incultes. A une coſſe d'Ellour, je paſſai par Mopour, au-delà duquel eſt le Paender, avec une belle Chaudri. Plus loin, à deux coſſes, eſt Coraolour, éloigné de deux coſſes de Coour, grand endroit avec une belle Chaudri.

Je paſſai à une coſſe & demie de-là, une petite riviere; & une demi-coſſe plus loin, le Penna, grand Fleuve guéable dans quelques endroits, & que l'on paſſe dans d'autres, en Sangri. Je trouvai au-delà du Penna, une Chaudri, pluſieurs Tombeaux Maures ; & m'arrêtai à Nellour, grande Ville, plus longue que large, entourée de murs en pierre, & dont les portes ſont Nord & Sud. L'enceinte de Nellour forme une eſpece de Fort qui renferme le Marché & les principales maiſons; le reſte des Aldéens habite autour des murs en dehors. On voit dans cette Ville, deux belles Pagodes, dont les murs ſont chargés d'Inſcriptions Telongoues : le tems ne me permit pas de les copier.

Nadjiboulakhan, Nabad de Nellour, n'étoit pas alors dans la Ville. Une Expédition particuliere l'avoit fait deſcendre à ſix coſſes dans le Sud-Eſt, près d'Irenpali. Je me rendis le lendemain 26, à ſon Camp. L'armée de ce Prince étoit de trois mille hommes, renforcés de cent trente François, de cinq cents Cipayes & de quelques pieces de canons, le tout ſous les ordres du Chevalier de Mouy. Ce Prince, ami des François de Mazulipatam, leur avoit demandé ce ſecours contre Pedanna, Chef des Pions, (Peuple Indien de cette contrée) qui refuſoit de lui payer une ſomme d'argent aſſez conſidérable qu'il lui devoit.

Il étoit tems que j'arrivaſſe: mon Palanquin étoit porté par trois hommes qui n'en pouvoient plus, n'étant pas faits à cette corvée; & rien n'étoit plus inquiétant que de faire chercher des Boués, tous les matins, & d'obliger le premier homme qui ſe rencontroit, des Brahmes mêmes, à porter mon Palanquin. Cette violence me coutoit beaucoup, quoique je tâchaſſe de la réparer en payant largement.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

La bonne réception de M. de Mouy, me fit oublier pour quelque temps les fatigues paſſées. Lorſque j'arrivai, il étoit à table avec le corps de ſes Officiers. Nous paſſames enſemble le reſte de la journée. Il m'avoit vu à Pondichery chez M. de Goupil. Notre entretien roula ſur la Littérature Orientale pour laquelle il avoit du goût.

Le lendemain j'allai avec M. le Chevalier de Mouy faire ma Cour au Nabab, gros homme, affable & d'une humeur gaie. Ce Prince me reçut avec bonté. On me préſenta de ſa part cinq betels; nous converſâmes en Perſan, & cet entretien me valut un de ſes Alkaras & ſix de ſes Boués, gens robuſtes, qui me porterent grand train à Palicate.

Tandis que j'étois au Camp du Nabab de Nellour, il fut queſtion d'une négociation. L'Employé François qui réſidoit auparavant pour la Compagnie à Nellour, fut envoyé pour cela à Pedanna avec Mir Kalil, Miniſtre du Nabab, & il y eut une tréve de trois jours. Je profitai de cet intervalle de paix, & partis du Camp de Nellour le 28, après dîner. A une grande coſſe je rencontrai Bendepalli, Aldée conſidérable; & à quatre coſſes de Bendepalli, Manamanoura, où je m'arrêtai. Les ennemis (les Pions) étoient à deux coſſes de-là, cinq cents dans une Aldée, cinq cents dans une autre. A l'Oueſt de Manamanoura, eſt le Potelkalwa, petite riviere, dont le bord eſt eſcarpé & le lit profond dans la crue des eaux.

Le 29, à deux coſſes de Manamanoura, je me trouvai à l'Aldée d'Endour, & ſur les bords du Mitatkouri. La route étoit aſſez belle, toujours dans l'Eſt. A une coſſe de-là, je paſſai par Gourour, Aldée conſidérable, au-delà de laquelle je trouvai de fort mauvais chemins dans des fonds. A deux coſſes de Gourour eſt une levée d'une coſſe & demie de long & de quatre à cinq pieds de large, briſée dans pluſieurs endroits: les chemins étoient toujours coupés par des fonds & en partie couverts d'eau. Une demi-coſſe plus loin, je rencontrai Karwar, Fort quarré, en pierre & garni de Tours, dont deux défendoient deux Courtines conſtruites auſſi en terre, à l'Eſt, des deux côtés de la porte. Les Foſſés me parurent peu profonds, les murs hauts de 30 pieds.

pieds. J'envoyai une Lettre de M. de Mouy à celui qui commandoit dans ce Poſte. C'étoit Razemkhan : il me fit faire des complimens, les accompagna de rafraîchiſſements, me donna même deux Pions, mais ne me permit pas l'entrée du Fort. Je paſſai ſous une Taupe voiſine l'ardeur du ſoleil, & partis enſuite. Les chemins au-delà de Karwar ſont mauvais, dans un bois long de deux coſſes, au bout duquel finit le territoire de cette Ville, & commencent les terres de Pedanna, Chef des Pions. Je fus arrêté à Narvapett par un Tchoki, armé de Fuſils Européens. Il fallut y paſſer la nuit, & attendre une Lettre de l'Ameldar, qui demeuroit à deux coſſes de-là.

Le Lendemain, 30, voyant que cette Lettre n'arrivoit pas, je partis à midi avec un Pion du Tchoki, qui me ſervoit comme d'eſcorte, & laiſſai mon Alkara en otage. C'étoit lui qui m'avoit mis dans ce mauvais pas; la Trêve alloit expirer, & j'étois expoſé, après ce terme, à la fureur des Pions. On lui avoit ordonné de me mener le long de la mer; & pour abréger, il m'avoit engagé dans le terres de Pedanna, au riſque, ſi les affaires ne s'accommodoient pas, de me rendre victime de ſon imprudence.

A deux coſſes du Tchoki, je paſſai par Ongeli, petit Gaon, avec un Tchoki, d'où je pris une Lettre pour Narpett. Le chemin étoit dans les bois, difficile & étroit. Je trouvai enſuite une levée longue d'une demi-coſſe, ſuivie de deſcentes, de fonds; & laiſſai à droite un long étang. A une coſſe de-là, je rencontrai Panlour, petite Aldée, au milieu des bois, dans un Pays plat. A une coſſe & demie, allant toujours dans le Sud, je paſſai la petite riviere de Mamrikaloüa; & plus loin, à une demi-coſſe, le Sournamouki, large & guéable. A une coſſe de-là, eſt la petite Aldée de Toumour, ſur un Naddi du même nom. Les chemins ſont enſuite aſſez beaux, variés par de petites taupes d'arbres. A une grande coſſe de Toumour, eſt Narpett. Le Pion de Narvapett porra à celui de Narpett le Paſſeport du Tchoki d'Ongeli : malgré çela je fus obligé d'attendre mon Alkara, à cauſe des difficultés que me faiſoient les Tchokis, qu'il n'étoit pas poſ-

ſible d'éviter, & qui n'étoient pas ſi traitables, que ceux du Bengale. Heureuſement il arriva au bout d'une demi-heure avec les Daſtoks néceſſaires, & m'apprit que les affaires s'accommodoient. Cette nouvelle me fit un vrai plaiſir. J'étois au milieu des bois, parmi des Gens preſque voleurs de profeſſion, & qui jettoient des regards de complaiſance ſur mon petit mobilier. A une grande coſſe de Narpett, je trouvai l'Aldée de Gueurdol, dans les bois; & à une autre grande coſſe, la petite Aldée de Nalabell. Deux coſſes au-delà, eſt celle d'Iekol, après laquelle les chemins ſont aſſez beaux : enſuite les bois recommencent, mêlés de terres cultivées. Deux coſſes plus loin, on rencontre une Chaudri, & deux coſſes au-delà, l'Aldée de Tandanbar, toujours dans les bois. A une coſſe de Tandanbar eſt l'Aldée de Manarpour; & une demie coſſe plus loin Soulour, ſur le Kalengué. Les bords de cette riviere ſont eſcarpés; Je la paſſai à gué, & allai coucher à Akamapett, joli endroit à deux coſſes du Kalengué.

J'en partis le 31, de grand matin, & trouvai à un quart de coſſe une Chaudri à côté d'un étang; à une demie coſſe de-là, le Nali Oupouguei, & deux coſſes plus loin, le Cari Pellaldendi, fort large, & que l'on paſſe en batteau. Je marchois toujours dans les bois. A quatre coſſes de-là, je me trouvai à Ramaparom, Aldée conſidérable, coupée en deux par le Mordagaola, riviere fort large, & que l'on paſſe à gué. A quelque diſtance de là je traverſai pluſieurs petits bras de cette riviere, au-delà deſquels finiſſent les terres de Pedanna, & le Pays où l'on parle Telongou.

Enſuite commence la Côte de Coromandel & la Langue Tamoule. A une coſſe du Mordagaola, je trouvai Schenipokonta, endroit aſſez conſidérable, premiere Aldée dépendante de Ram Rajah; & à trois coſſes de là, Iedour, petite Aldée : les chemins étoient aſſez beaux. A une demie coſſe d'Iedour eſt Schombor, petite Aldée. Prenant ſur la droite du chemin qui conduit directement à Paliacate, je me trouvai au bout de trois coſſes, à Korour, où Ram Rajah faiſoit ſa réſidence; la route étoit au milieu

des Nelis, garnie de beaux étangs. De Korour à Paliacate, qui en eſt à trois coſſes, le chemin eſt uni. Cette derniere Ville eſt précedée d'un grand Cari qu'il faut paſſer en trois endroits. Le Pavillon Hollandois étoit au premier.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Paliacate eſt le ſecond Comptoir Hollandois à la Côte de Coromandel. La Ville eſt protégée par un petit Fort confié à la garde de quelques Soldats commandés par un Sergent. Cet endroit eſt célebre par ſes mouchoirs de ſoie rayés. Le ris y eſt abondant; mais on y trouve peu de bled, & encore moins de volaille. M. le Baron Van Eick qui commandoit alors à Paliacate, me reçut avec la politeſſe qu'il a toujours eue pour les François, & je trouvai un lit préparé chez M. Agmeſter, Pruſſien, Secretaire du Conſeil.

Le lendemain, ſur ce qu'on me dit que je ne pourrois continuer ma route par terre, ſans Paſſeport de Madras, pour ne pas perdre de tems, je pris le parti de me rendre à Pondichery par mer, quoique le bruit courût que deux Vaiſſeaux Anglois étoient en rade de cette Ville. Le Baron Van Eick me fit en conſéquence donner une Schelingue, & je m'y embarquai le ſoir avec mon Palanquin.

Les Schelingues ſont des embarcations légeres, profondes, dont les planches ſont couſues avec de la corde faite de filamens de cocotier. Elles ſont rondes par le bas, cédent facilement à la lame, & s'échouent ſans danger ſur le ſable. Il y en a de différentes grandeurs; la mienne étoit des moyennes, armée de ſept Makois & d'un Mokodom ou Pilote. Les Mariniers rament en cadence, comme je l'ai déja dit, ne faiſant preſque que laiſſer tomber l'aviron (qui eſt une grande perche avec un cœur de planche large attaché au bout), & fatiguent moins que nos Matelots qui pouſſent l'eau en ramant. L'habileté conſiſte à éviter la lame, ou à la fendre à propos.

Ci-d. p. xxx.

Je paſſai la premiere nuit & les deux jours ſuivans (2 & 3 Août) avec un mal de mer violent, ſans rien prendre, & ſans pouvoir me lever de mon palanquin: mes Maquois pendant ce temps là, dormoient, ou avoient tou-

Voyage aux Indes Orientales, 1e. Partie.

jours quelque raiſon pour aller lentement, & même s'arrêter. Le ſoir du troiſieme jour, je n'étois qu'à ſix lieues en deçà de Madras, Chef-lieu des Établiſſemens Anglois à la côte de Coromandel. Le danger & l'impatience me rendirent les forces. Je me leve & le piſtolet à la main, j'oblige mes Maquois de ramer. La mer étoit très-groſſe, & l'Equipage diminué de deux hommes qui étoient allé à terre faire de l'eau. Je me trouvai malgré cela le 4, à quatre heures du matin, à la vue de Madras. Juſqu'alors la Lune avoit éclairé ma route; mais heureuſement elle fut quelque tems obſcurcie par des nuages. Je paſſai à deux portées de fuſil de terre, laiſſant ſur la gauche une longue file de Vaiſſeaux & autres Embarcations. Le jour me prit vis-à-vis les dernieres, & je les avois à peine paſſées, qu'un coup de canon m'annonça l'ouverture de la rade. Une demi heure plus tard, j'étois arrêté, parce qu'après le coup de Canon, les Schelingues ſe mettent en mer. D'ailleurs on m'auroit apperçu de la terre ou des Vaiſſeaux. La poſition étoit critique pour un homme qui venoit du Bengale, & que l'on auroit pu croire mieux inſtruit qu'un autre.

A deux coſſes de-là, je paſſai devant Saint-Thomé. Cette Ville, ſi célebre, par ce que les Chrétens du Pays racontent de Saint Thomas, & dont l'Évêque, Suffragant de Goa, étend ſa Juriſdiction ſur-tout ſur la Côte, ne préſente maintenant ſur le bord de la mer qu'un amas de paillottes ſéparées de l'Egliſe. Au bout de la Ville, on voit encore un reſte de Fortereſſe.

Je fis huit coſſes dans ma Schelingue preſque couvert de lames qui la balottoient étrangement, & m'arrêtai à un endroit de la Côte, abſolument inhabité. Là, je fis deſcendre mon Palanquin, tirer la Schelingue à terre, & tâchai d'y prendre quelques heures de repos. Il y avoit deux jours que je n'avois, ni mangé, ni dormi. Je fus aſſailli d'une pluie affreuſe qui, fouettée par un vent violent, me perça juſqu'aux os. Dès que le jour parut, content d'avoir paſſé Madras, je réſolus de continuer m'a route par terre, ne voulant plus m'expoſer aux caprices de la mer, ni à la lenteur de mes Maquois.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Je les obligeai en conſéquence, le 5, de porter mon Palanquin, les ſuivant à pied, le piſtolet à la main; & nous allâmes ainſi juſqu'à Kowelon. Après avoir marché deux coſſes, nous trouvâmes Karigar, petite Aldée de Pêcheurs, dont les paillottes, faites en cônes, n'avoient au bas qu'une petite ouverture, ou porte de deux pieds de haut. Deux coſſes plus loin, eſt Kowelon, appellé par les Maures Saadat Bander. Cet endroit étoit en 1750 entre les mains des François: il fut pris en 1752, par les Anglois, ou plûtôt livré lâchement par le François qui y commandoit. Les Anglois le donnerent enſuite, à la charge d'une redevance de pluſieurs milliers de pagodes, à Mïr Saheb Seigneur Maure qui y réſidoit lorſque j'y paſſai. On voyoit de loin les ruines du Fort bâti par Anaverdikhan ſur le bord de la mer, & démoli par les Anglois.

Je n'étois pas trop en ſureté à Kowelon. Le Cotoüal vint me voir: je lui dis que j'allois de Madras à Sadras; & me croyant Arménien, il me donna un homme pour me conduir dans ce dernier endroit. Si mes Maquois s'étoient vengé en me découvrant, j'aurois été fort embarraſſé; car les Tchokis Anglois n'étoient pas loin. Comme j'étois habillé en Maure, je paſſai dans l'Aldée pour un Seigneur Mogol. Je n'étois pourtant pas ſi bien déguiſé, qu'on ne pût aiſément me reconnoître: le P. Ange, Capucin, Miſſionnaire de l'endroit, devina qui j'étois en me voyant paſſer, & m'envoya hors de Kowelon ſon Dobachi, qui m'accompagna juſqu'à Pondichery.

A quelques pas de Kowelon, je voulus mettre mes botines, parce que le ſable me brûloit les pieds; mais je vis que le Peuple ſe diſoit déja: c'eſt un Feringui. J'avois encore à paſſer une Aldée dépendante des Anglois; il fallut donc continuer de marcher, les jambes nues, & avec de mauvaiſes ſandales, dans le ſable, dans la boue, au milieu des ronces. A deux grandes coſſes de Kowelon, nous paſſâmes par Karné, petite Aldée aux Anglois; & une grande coſſe plus loin, nous nous trouvâmes à Mawlipourom, Aldée dépendante de Sadras. Cet endroit eſt célebre par ſes Pagodes, auxquelles on va en Pelerinage de pluſieurs endroits

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

de la Côte. On voit ſur les murs des Incriptions en Malabar, des caracteres Bengalis gravés ſans ſuite, quelques Lettres qui reſſemblent aux caracteres Tamouls des Priviléges des Juifs de Cochin, d'autres approchantes des caracteres des Inſcriptions de Keneri. Quelques-unes de ces Pagodes ſont creuſées dans le roc. Près de ces Monumens, une eſpece de jeu de la Nature attira mon attention. C'étoit un bloc de pierre, rond, de deux toiſes de diametre, qui ſembloit poſé ſur le penchant d'un rocher, & ne tenir au talus que par une ſurface de trois ou quatre pouces. Les gens du Pays me dirent qu'ils l'avoient toujours vû dans cette poſition.

J'arrivai le ſoir à Sadras, qui eſt à une coſſe de Mawlipourom. Le Commandeur Hollandois me reçut avec beaucoup de politeſſe. Il fallut céder à ſes inſtances, & lui donner le jour ſuivant. C'étoit l'effet des Lettres du Baron Van Eick. Il y eut gala pendant toute la journée. Ce qui me récréa le plus ce furent des jeux Malabares qui ſe donnoient dans l'Aldée à l'occaſion d'une fête de Pagode. La Place étoit remplie de Peuple des deux ſexes. On y voyoit des ſiffleurs de couleuvres, des Devins, des joueurs de Gobelets, des faiſeurs de tours de force. Je ne penſe qu'avec effroi à un de ces tours, qui fut répeté pluſieurs fois. On avoit planté dans la Place un Bambou haut de trente pieds, qui tenoit par deux cordes à des arbres peu éloignés. Ce Bambou étoit terminé par une baguette de fer. Une jeune fille de quinze ans monta deſſus, ſe mit le bout du fer dans le nombril, ſe donna dans cette poſition un élancement, & fit la pirouette ayant le corps horiſontal à la terre.

Je partis de Sadras le 7 avec de bons Boués, & paſſai à une coſſe & demie de-là par Lengueſchetti, où il y a une Chaudri. Six coſſes plus loin eſt Moutoukara, Aldée avec Chaudri. On rencontre enſuite le Scheïour, que l'on paſſe en bateau, & à une coſſe de-là, Lamparvé. Ce dernier endroit étoit alors le premier Poſte au Nord de la Côte dépendant de Pondichery. L'Aldée eſt protegé par un Fort dont la Courtine eſt en pierre & s'étend le long de la mer.

J'écrivis de Lamparvé à M. de Leyrit & à mon frere, & en partis le 10 Août de grand matin, après m'être morfondu deux jours à attendre des Boüés.

Je traverſai en bateau la riviere de Lamparvé. De-là je me rendis à Kourekatti, Aldée avec Chaudri, qui eſt à cinq gueris (heures de 24 minutes, environ trois coſſes) de Lamparvé; à la Chaudri de Viraſchetti, qui eſt à deux gueris (environ une coſſe & demie) de Kourekatti; à Scheſchaſchelom, éloigné d'un gueri (environ trois quarts de coſſe) de Viraſchetti; à Kounmour, qui eſt à trois gueris (près de deux coſſes) de ce dernier endroit; à Kalapour, éloigné de Kounmour, d'un gueri; à la Chaudri d'Arangapoulei, où je trouvai un Poſte de Cipayes, & qui eſt à près de trois gueris (environ une coſſe trois quarts) de Kalapour; à Ninipoullei, éloigné de deux gueris de la Chaudri d'Arangapoulei; aux Limites qui ſont à un demi gueri (environ un quart de coſſe) de Ninipoullei, & enfin à Pondichery, ſitué à un gueri des Limites.

J'entrai dans cette Ville à une heure après-midi, & allai deſcendre au Gouvernement. Je me rendis enſuite chez M. de Goupil, où je trouvai mon frere. On étoit à table; les Convives étoient mes anciens amis. La joie de nous voir fut réciproque; mais la nature ne pouvant tenir à celle que je reſſentis en embraſſant mon frere (& peut-être le plaiſir de me voir au terme d'un ſi long voyage [1] y contribua-t'il), je me trouvai mal. Les tranſports de mon frere ne furent pas moins vifs. Pluſieurs fois M. de Leyrit lui avoit fait entendre qu'il ne me verroit plus. Ma mort avoit été annoncée du Bengale, & confirmée pendant le cours de mon Voyage.

Je trouvai Pondichery fort différent de ce qu'il étoit

[1] Calgan eſt par vingt-cinq degrés, environ trente-une minutes de latitude Septentrionale; Pondichery, par onze degrés, cinquante-cinq minutes: ce qui fait à-peu-près Nord & Sud trois cens quarante lieues, à vingt-cinq au degré: mais comme le giſſement de la côte eſt Nord-Oueſt, avec bien des coudes, ces trois cens quarante lieues en donnent plus de quatre cents, & plus de ſix cens coſſes (ſelon l'exacte évaluation de M. Danville). Ce réſultat s'accorde avec le relevé de mon Journal, qui préſente plus de ſix cens coſſes, faites en cent un jour, environ cinquante-ſix jours de marche, & quarante-cinq de ſéjour en différens endroits.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

lorſque j'y abordai pour la premiere fois en 1755. Le Comptoir manquoit de fonds ; les Conſeillers, les Capitaines & les Sous-Marchands ne recevoient pas leurs appointemens. Mon frere avoit ce dernier grade ; & M. de Leyrit, convaincu que nous n'avions pas d'autre reſſource pour ſubſiſter, nous donna une Ordonnance pour la Caiſſe, en conſéquence de laquelle nous touchâmes notre revenu tout le tems que nous paſsâmes dans cette Colonie.

Les amis que j'y avois retrouvés étoient toujours les mêmes à mon égard : mais je m'apperçus bientôt que l'interruption du Commerce les mettoit un peu à l'étroit. Plutôt que de m'expoſer à des refus qui leur auroient beaucoup coûté, je m'adreſſai au Gouverneur & le priai de me permettre d'emprunter cinq cens roupies à la Compaguie. C'étoit le moins que je puſſe dépenſer pour me mettre en état de paroître à Pondichery, n'ayant pour tout équipage que ce qui m'avoit ſervi dans mon Voyage. M. de Leyrit toujours occupé des intérêts de la Compagnie, me répondit qu'il ne pouvoit charger le Comptoir de cette dette ; & me menant dans ſon Cabinet, il ouvrit ſa bourſe & en tira cent Pagodes qu'il me pria d'accepter. Mes refus furent inutiles : ſes paroles obligeantes vainquirent ma répugnance ; à peine même me permit-il de lui faire mon Billet. Il fut enſuite queſtion de ce que j'allois devenir. Je dis à M. de Leyrit que je ne voyois que Surate qui me convînt, à cauſe des Lettres que j'avois reçues de M. le Verrier : il approuva cette idée & diſſipa celle qu'une ſorte de découragement produit par les fatigues que j'avois eſſuyées, m'avoit fait naître, de retourner en Europe.

L'état de mon frere m'inquiétoit plus que le mien. Je repréſentai à M. de Leyrit que les vûes de la Compagnie étoient qu'il fût avec moi, pour faciliter mes recherches & aſſurer la correſpondance dont j'avois beſoin ; & comme le bruit couroit que M. le Verrier vouloit quitter Surate, je priai le Gouverneur d'envoyer mon frere ſecond dans ce Comptoir, avec l'expectative de la place de Chef. Plein de bonnes intentions, M. de Leyrit approuvoit mes raiſons : mais le Poſte étoit brigué, & ſa tranquillité naturelle

relle l'empêchoit de me dire ſur-le-champ ce qu'il vouloit faire. Je le preſſai ſi vivement, qu'il témoigna au P. Lavaur que mes inſtances lui déplaiſoient. Il s'adreſſoit ſans le ſçavoir à mon Avocat. Ce Pere qui m'a toujours aimé comme ſon fils, lui repréſenta que ma demande étoit juſte, qu'elle ne me regardoit pas perſonnellement, mais le bien des Lettres, & qu'elle exigeoit une réponſe prompte & déciſive. Mon frere fut nommé en conſéquence ſecond du Comptoir de Surate, avec l'eſpérance de relever M. le Verrier, quand celui-ci voudroit quitter cette Ville. Je rembourſai à M. de Leyrit les cent Pagodes qu'il m'avoit prêtées ſi obligeamment; & après avoir pris congé de lui, de M. le Chevalier de Soupire, Commandant Général des Etabliſſemens François dans l'Inde, & de nos amis, nous partîmes mon frere & moi pour Mahé, le 27 Octobre 1757, ſur le Briſtol, Vaiſſeau de vingt-cinq piéces de canon, commandé par M. Duhoux, & armé en guerre [1].

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

[1] Tandis que le Briſtol voguant à pleines voiles m'éloigne pour toujours de la Côte de Coromandel, je jette les yeux ſur la conduite des Européens dans cette partie de l'Inde, & ſur les conceſſions que le Souba du Dekan avoit faites aux François à la côte d'Orixa. La plûpart des objections que l'on peut faire contre l'utilité des conquêtes des Européens dans l'Inde ſe réduiſent à ces quatre chefs.

1°. Il n'en eſt pas des Indes Orientales comme de l'Amérique. Les Européens dépériſſent dans l'Inde, parce qu'il n'y a pas la moitié de ce qu'on appelle l'Etat-major de marié, parce que la plûpart de ceux qui ſe marient ne prennent ce parti qu'à un âge avancé, ne portent au mariage qu'un corps uſé; & que d'ailleurs très-peu épouſent de femmes Européennes, ou du moins de ſang blanc. Parmi les Soldats quelques-uns ſe marient à des femmes noires, dont les enfans forment les Mulâtres, eſpece abâtardie, que la Nation ne peut avouer, & qui en effet ne lui eſt d'aucune utilité. Il ſuit de ce calcul 1°. Que deux cens hommes envoyés dans l'Inde, ſont à-peu près cent-quatre-vingt familles perdues pour la Nation, le retour ne devant preſque être compté pour rien. 2°. Qu'on doit faire paſſer dans ces Contrées le moins d'Européens qu'il eſt poſſible; & cependant de grandes conceſſions, & les guerres qu'elles occaſionnent exigent de grands envois.

2°. Les frais des expéditions militaires, & les pertes qui réſultent du malheur des armes, ſont pour le compte des Compagnies, tandis que leurs Officiers partagent au moins avec elles le fruit des ſuccès.

Voy. le Mém. de la Compagnie des Indes & celui de M. Godeheu.

3°. Le Commerce, pendant cette fermentation, languit ou même ceſſe abſolument; ceux qui ſont au ſervice des Compagnies portent dans la geſſion des affaires cet eſprit de rapine & de violence, que le trouble des armes a fait naître & qu'il ſemble excuſer.

4°. Enfin il eſt à craindre que les Puiſſances du Pays aguerries par les échecs qu'elles reçoivent, renforcées par une multitude de déſerteurs Européens & par

ceux de leurs Sujets qui ſont formés à notre maniere de combattre, ne ſe portent un jour à exterminer des Peuples qui viennent ſans autre droit que leur épée, s'emparer d'une partie de leur Domaine. D'ailleurs, témoins des guerres que de grandes poſſeſſions doivent naturellement allumer entre les Nations Européennes établies dans leur Pays, elles ne ſe regardent plus comme protectrices de quelques Marchands qui demandent ſimplement la liberté du Commerce. Ce ſeroit donc s'abuſer que de compter ſur leur ſecours pour défendre ces fantômes de neutralités qu'elles penſoient être en état de maintenir lorſqu'elles les ont preſcrites : elles s'attacheront à la Nation la plus puiſſante, & ſeront les premieres à ſe déclarer contre le Peuple vaincu, ne ſe croyant plus obligées aux engagemens qu'elles ont contractés avec lui lorſqu'il n'étoit que Marchand, depuis qu'ayant comme changé de nature, il a voulu devenir Conquérant. De plus, ces Puiſſances fondées ſur le deſpotiſme, & qui ne reconnoiſſent par conſéquent que le droit du plus fort, ſont diviſées par des intérêts toujours ſubſiſtans, & entraîneront dans leurs querelles des Peuples dont elles connoîtront la force, & pour qui ces querelles ſeront un appas à de nouvelles acquiſitions. Reſte à ſçavoir après cela, ſi de ſimples Compagnies de Marchands peuvent ſupporter les ſuites de pareils engagemens.

Les mêmes réflexions ont lieu contre les grandes conceſſions accordées par les Princes du Pays, parce qu'elles attiſent la jalouſie, parce que la garde de ces conceſſions demande une augmentation de troupes, & que d'ailleurs elles ſuppoſent une ligue offenſive & défenſive entre celui qui donne & celui qui reçoit; ligue, qui entraîne tous les inconvéniens que l'on oppoſe au ſyſtême des conquêtes.

Il faudroit un volume pour bien diſcuter les quatre objections que je viens d'expoſer, & jamais on ne le fera d'une maniere ſatisfaiſante, ſi l'on n'a pas une connoiſſance exacte du climat de l'Inde, du génie des Peuples qui l'habitent & de la nature de leur Gouvernement. Je me contente de préſenter ici pluſieurs vûes propres à jetter quelque jour ſur un objet dont l'intérêt perſonnel permet difficilement d'enviſager également le bon & le mauvais côté

On peut d'abord demander en général ſi les Etabliſſemens que les Européens ont formés dans l'Inde, & le Commerce qu'ils font dans cette Contrée, leur ſont réellement avantageux. Avant que de répondre à cette queſtion, j'examine ce qui donne naiſſance aux Colonies.

Un Peuple reſſerré dans ſon propre Pays, ou borné dans ſon Commerce National, ſe met au large par des envois d'hommes, qui augmentent en même-tems ſa puiſſance & ſes revenus, en répandant au loin le fruit de ſon induſtrie, dont des retours également lucratifs animent les reſſorts.

Des Inſulaires dont la puiſſance & la richeſſe ne poſent que ſur leurs Vaiſſeaux, ſur l'étendue & la multiplicité de leurs rapports avec les Etrangers, peuvent avoir deux motifs d'envoyer dans l'Inde des Colonies qui leur ſeroient d'ailleurs à charge; le premier, de tenir en haleine les bras qui font leur ſûreté, c'eſt-à-dire, d'avoir une Marine toute prête & toute exercée, en cas de rupture avec leurs voiſins; le ſecond, d'augmenter ou du moins de ſoutenir leur crédit par l'apparence d'un Commerce univerſel.

Les Portugais & les Hollandois ſont dans le premier cas; le ſecond s'applique naturellement aux Anglois : & comme les François ne ſont ni dans l'un ni dans l'autre, je penſe que les Etabliſſemens de l'Inde & le Commerce qu'on y fait, ne ſont pas à la France d'une utilité réelle. J'ajoute qu'ils lui ſont même onéreux; car un Commerce de vingt à vingt-cinq millions par an peut faire un objet pour un Peuple peu conſidérable, ſurtout s'il eſt excluſif comme celui des Hollandois à Ceilan, à Batavia : mais à peine fera-t'il ſenſation dans un Royaume comme la France; tandis que s'il eſt attaqué par une Nation puiſſante, l'appareil de défenſe ſera auſſi couteux que pour un objet de la derniere conſéquence,

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

parce que l'honneur de la Nation y ſera également intéreſſé. Ainſi, ſans entrer dans l'examen particulier des marchandiſes que ces Contrées fourniſſent à la France, de leur utilité réelle ou idéale, je veux dire, de mode, je crois pouvoir avancer que dans l'état où ſont actuellement les choſes, il n'y a que deux motifs qui puiſſent engager à conſerver les Colonies de l'Inde; le premier, de diminuer & de rendre diſpendieux le Commerce de nos voiſins; le ſecond, de ne pas recevoir des Etrangers, même à moindre prix, ce que nous pouvons aller chercher nous-mêmes, & de montrer à l'Europe & à l'Aſie que les François ſont auſſi actifs & auſſi propres à des entrepriſes périlleuſes, quoiqu'elles ne leur ſoient pas abſolument néceſſaires, que les Nations dont le Commerce eſt l'élément.

Voilà le point de vûe ſous lequel j'enviſage l'état actuel des Colonies Françoiſes dans l'Inde. Car de penſer qu'avec un eſprit déquité & de modération on pourra ſe ſoutenir dans ce pays & y faire le Commerce avec honneur & avantage, ſans courir les riſques qu'il a juſqu'ici entraînés, c'eſt connoître bien peu l'Hiſtoire de l'établiſſement des Européens dans cette partie de l'Aſie, & les diſpoſitions des Nations qui y commercent. Les Eſpagnols n'ont-ils pas employé tous les moyens pour empêcher les Hollandois de s'établir dans l'Inde? Ceux-ci, d'abord ſur la défenſive, n'ont-ils pas enſuite réuſſi à leur enlever le Commerce des Moluques, celui de la Chine, à envahir la plûpart des Etabliſſemens Portugais; & à leur tour n'ont-ils pas ſouffert dans la formation de leurs Comptoirs aux Indes, autant de traverſes de la part des Anglois, que de celle des Naturels du Pays? On peut conſulter à ce ſujet le *Recueil des Voyages qui ont ſervi à l'établiſſement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas.* C'eſt l'Ouvrage, à quelques fautes près, le plus inſtructif qu'on puiſſe lire ſur cette matiere. Il préſente un tableau fidele de la Politique des Indiens, & des moyens que l'avidité ſuggere pour ſupplanter un rival dans le Commerce.

T. I. Avertiſſ. edit. Amſterdam T. IV. p. 376, p. 418 &c.

Cette lecture montrera clairement la fauſſeté de ce qu'on a avancé contre M. Dupleix. C'eſt lui, dit-on, qui le premier s'eſt déclaré Conquérant dans l'Inde, & qui y a allumé une guerre ruineuſe à la Compagnie. Je réponds que ce grand homme n'a fait que prévenir les Anglois, qui l'auroient devancé ſi leurs affaires le leur euſſent permis.

Voy. l'Hiſt. des guerres de l'Inde (Ouvrage bien fait & ſingulierement impartial), en Angl. p. 111. 112. & ſuiv. Tra. fr. T. I. p. 227. 229 &c.

En 1749, avant les guerres auxiliaires, les Anglois ne balancerent pas à donner du ſecours à Saujohi, Roi du Tanjaour, qui leur abandonna en conſéquence Divikoté.

Id. en Angl. p. 374. Trad. fr T. II. p. 387.

En 1754, avant la déclaration de la guerre entre les deux Nations, Madras encouragea Jafer Ali khan Gouverneur des Provinces de Rajimendri & de Schikakol à ne pas remettre ces Serkars à M. de Buſſy.

Id. en Angl. p. 379, Trad. fr. T. II. p 445. 447. Mém. de M. Godeheu. p. 370. art. IX. 373. art. III.

En 1755, la Compagnie Angloiſe fit partir pour Bombaye des troupes qui devoient ſe joindre à Nana (Balajirao) contre Salabetzingue, afin d'engager ce Prince à renvoyer M. de Buſſy.

Hiſt. &c. en Angl. p 410. Tr. fr. T. II. 474, 475.

Id. en Angl. p. 415. T. fr. T. II. p. 485, 486.

Dans la même année, les Anglois, pendant la tréve, s'emparerent du Maduré, de Tinavelli &c.; en 1756, ils firent marcher un détachement contre Velour, pour ſoutenir les prétentions du Nabab Mahmet Ali khan; & l'on ſçait que dans la même année, ſans la priſe de Kalkuta, dans le Bengale, ils alloient envoyer à Salabetzingue un ſecours conſidérable, pour l'aider à chaſſer entiérement les François du Dekan. Ces procédés ne marquent pas un grand amour pour la paix: mais ils paroîtront moins extraordinaires, lorſque l'on fera réflexion qu'une Nation puiſſante ne peut ſe contenter dans l'Inde que d'un Commerce excluſif, à moins qu'elle ne ſoit dédommagée d'ailleurs. Les Hollandois eux-mêmes ne ſe ſoutiennent que par leur Canelle, leur Muſcade, leur clou de Girofle: s'ils partageoient ces trois articles avec les autres Nations Européennes, ils ſeroient bientôt obligés d'abandonner l'Inde. Et encore, quoi-

Rec. des Voyag. des Holland. &c. T. III p. 385.

Mém. de M. Dupleix. p 211.

que leur Compagnie faſſe ſeule ce Commerce, elle ſeroit actuellement hors d'état de réſiſter aux François ou aux Anglois, ſi l'envie leur prenoit d'attaquer ſes Comptoirs. On ſçait la peine qu'ils ont à faire face aux Rois de Ceylan & de Bantam, qui n'ont d'autre relation avec les Européens, que quelques armes que les Anglois leur fourniſſent.

Mais ni les Anglois ni les François ne peuvent faire un Commerce excluſif, ou jouir long-tems de poſſeſſions capables de les enrichir, ſans être expoſés à de fâcheux revers de fortune. Leur état dans l'Inde n'eſt donc que précaire; c'eſt-à-dire, que la Compagnie Françoiſe ne doit pas attendre de ce Pays de profits réels, parce qu'elle n'y aura jamais de ſuccès durables, & que les Anglois n'ont d'autres avantages à en retirer que ceux qui ſont propres à leur qualité d'Inſulaires.

Si à la longue les Compagnies ſe ruinent dans l'Inde, les Etats auxquels elles appartiennent en ſouffrent-t'ils? Je réponds que d'un côté c'eſt toujours un avantage pour ces Etats que d'avoir affoibli leurs voiſins, en partageant leur Commerce; que de plus ils paroiſſent en quelque ſorte dédommagés par les droits conſidérables qui entrent dans leurs tréſors pendant le brillant du Commerce & des conquêtes, & par les fortunes des Employés, des Officiers &c. fortunes, qui mettent l'émulation dans les Arts, & en général répandent l'activité dans la Nation. D'un autre côté les frais de défenſe, l'état qu'il faut tenir dans ce période de fortune & de grandeur, les pertes que les guerres nées de cette grandeur, occaſionnent, balancent au moins les profits, & peuvent même les abſorber: de maniere qu'abſtraction faite de toute autre conſidération, en cinquante ans l'Angleterre, par exemple, ne pourra montrer que le Commerce de l'Inde l'ait enrichie; je ne crains pas même d'avancer que ſi elle eſt de bonne foi, elle avouera des pertes.

Ces raiſonnemens ont auſſi lieu à l'égard de la France, quoiqu'elle n'ait pas retiré de ſes Colonies les mêmes avantages que l'Angleterre. Ses malheurs ne viennent ſelon moi, que de certains arrangemens mal pris. Si Madras eut été raſé comme le vouloit M. Dupleix, la France auroit joui pendant pluſieurs années des richeſſes qui aveuglent actuellement l'Angleterre: & ſi nos conceſſions, au lieu d'être ſituées à deux cens coſſes de Pondichery, s'étoient trouvées à portée des ſecours, comme celles des Anglois dans le Bengale, que de faux frais d'épargnés! Les revenus immenſes de ces Provinces auroient été perçus exactement; cette armée toujours ſubſiſtante d'Européens & de Cipayes, qui en abſorboit la plus grande partie, n'auroit pas été néceſſaire; enfin je vois dans cette perſpective la Compagnie riche & mille Particuliers revenir avec des fortunes.

Mais ce qui a porté un coup mortel à nos ſuccès dans l'Inde, c'eſt le nouveau plan de conduite ſuivi par les ſucceſſeurs de M. Dupleix. Voici comment je m'exprimois à ce ſujet dans un petit Mémoire que je préſentai en 1762, à mon retour de l'Inde, aux Commiſſaires de la Compagnie. Les réflexions que j'ai faites depuis ne m'ont pas fait changer de façon de penſer. » Il paroît, diſois-je à Meſſieurs de la Compagnie, que les malheurs des François dans l'Inde doivent être » en partie attribués à la maniere dont ceux que l'on met à la tête des Comptoirs enviſagent le génie des Peuples qui l'habitent, la nature de leur Politique & la forme de leur Gouvernement.

» L'un s'imaginera avoir affaire à des Sauvages, que la crainte ſeule, fondée » ſur une domination inflexible & arbitraire, pourra tenir en reſpect. L'autre » animé par des vertus qu'il croit naturelles à tous les hommes, & comptant » peut être un peu trop ſur l'eſprit d'ordre qui regne parmi pluſieurs Peuples de » l'Europe, ſera pour les procédés doux & purement juſtes. L'idée qu'il s'eſt formé de la probité du Genre-humain, l'empêchera de prendre des meſures, qui » ailleurs paſſeroient pour offenſives, mais qui dans l'Inde ne ſeront peut-être que » de prudence. Tenir le milieu entre ces diſpoſitions, ſeroit le vrai moyen de ſe » concilier l'amour & le reſpect des Indiens.

» Cette Nation peut être conſiderée ſous deux faces différentes, comme ſeule

» ou comme alliée aux Européens établis ſur les Côtes de la Preſqu'Iſle. L'Indien » eſt naturellement doux, mais d'une douceur de nonchalance & de pareſſe. Les cha- » leurs exceſſives du climat ſous lequel il vit, l'énervent. L'abondance & le bas prix » des vivres, lorſque les pluies viennent dans leur ſaiſon, l'invitent au repos. Le » froid ne réveille pas ſon induſtrie. Il ignore la néceſſité de ſe garantir de l'in- » tempérie de l'air par des vêtemens épais & multipliés, & par des bâtimens » dont les murailles ſoient revêtues d'étoffes. Il n'eſt jamais mieux couché que » ſur la terre ou ſur un quadre de rottin : des matelats mollets l'échaufferoient » trop. Un ſimple tapis, un morceau de toile, celui même dont il ſe couvre les » épaules, une natte enfin peut lui ſervir de lit. Les enfans juſqu'à ſept à huit » ans, abandonnés nuds dans les chemins, ne coûtent à leurs parens qu'un peu » de ris à l'eau.

» La lâcheté accompagne ordinairement la molleſſe. Auſſi l'Indien eſt-il foible » & timide. Cette force qui répandue dans tout un Peuple conſerve les Gouver- » nemens libres, en tenant les eſprits en haleine, épuiſeroit les reſſorts de ceux » des Indiens. De là le Deſpotiſme général qui regne dans ces vaſtes Pays. Mais la » Nature ne ſuit pas toujours les mêmes Loix ; il ſe rencontre quelquefois de ces » génies mâles que le climat n'a pû dompter. Leur ambition ne connoît de bornes » que le trône. L'Indien effrayé à la vue du joug qui le menace, fait de foibles ,, efforts ; bien-tôt il ſe laſſe de réſiſter, & l'amour du repos le ſoumet. Le Con- ,, quérant qui ne doit la victoire qu'à la lâcheté de ſes nouveaux Sujets, les ,, mépriſe, & croit faire beaucoup que de n'en vouloir qu'à leurs richeſſes : la ,, tyrannie devient alors inſupportable ; aucun Particulier n'eſt ſûr du peu de ,, bien qu'il poſſede, & la vie du riche foible devient le jouet d'un pouvoir arbi- ,, traire.

,, L'Indien qui vit ſous ce Gouvernement en ſuit les impreſſions. Obligé de ,, ramper, il devient fourbe, parce qu'il ne peut ſe révolter ouvertement. Com- ,, me il ne ſçait ce que les Chefs lui laiſſeront de ſon gain, il ſe permet » l'uſure & la fraude dans le Commerce. Le mécontentement le fait cabaler ſour- » dement. Sujet, mais ſans attachement pour ſon Prince, il ſe livre au premier » homme extraordinaire qui ſçait captiver ſon admiration, & lui inſpirer quel- » que confiance. D'un autre côté, le Prince ignore le plaiſir que goûte un Chef » équitable & aimé de ceux qui lui obéiſſent. La méfiance fait ſa ſûreté, & le » vuide de ſon ame ne peut être rempli que par les plaiſirs groſſiers que l'or ou » la force lui procurent.

» La Politique de ces Princes doit tenir de leur Gouvernement : leur amitié » eſt ſimulée. D'une main on les voit ſigner un Traité, & de l'autre, ils jurent la » perte de celui avec lequel ils font alliance. Le menſonge eſt la baſe de leurs » accords, comme l'intérêt ou la crainte eſt le lien qui retient leurs Sujets ; l'ha- » bilité conſiſte à bien feindre. Jamais ils ne pardonneut, parce que le repentir » chez eux n'eſt dû qu'à la crainte, & des années paſſées en témoignages d'ami- » tié ne font ſouvent qu'aiguiſer le poignard qui doit frapper leur ennemi.

» Telles étoient à-peu-près les diſpoſitions des Indiens, lorſque les Européens » leur demanderent des Etabliſſemens dans leur Pays. La fuite de la tyrannie » & l'appas du gain portoient le Peuple à deſirer des Etrangers ſur ſes Côte ; les » Princes comptoient s'en faire un rempart contre leurs voiſins, & augmenter » leurs tréſors par un nouveau Commerce.

» Les vûes des Indiens ſont encore & ſeront toujours les mêmes. Les ménager » adroitement eſt le ſeul moyen de former & de conſerver dans ces Contrées » des Colonies floriſſantes. La familiarité & la barbarie produiront les mêmes » inconvéniens. Une douceur molle leur paroîtra foibleſſe & les déterminera, en » cas de rupture, à ſe retirer chez votre ennemi. L'injuſtice attroce leur rap- » pellera les Princes du Pays, & révoltera les eſprits. Une confiance extrême

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

» paſſera pour ſtupidité. Un Gouvernement noble, ferme & juſte, eſt celui qui » convient à un Peuple eſclave par molleſſe. S'il eſt de plus ſoutenu par un » Commerce roulant, que les Chefs ſoient d'un abord facile, le Marchand pro» tégé & même reſpecté, alors on verra les Indiens, qui généralement ne cher» chent dans nos Etabliſſemens que leur avantage, peupler les Colonies & y dépo» ſer leurs tréſors ».

Ce ſeroit trop nous flatter que de reconnoître notre adminiſtration dans le tableau que je viens de tracer. Chez nous, une partie de plaiſir arrêtera une expédition de la derniere importance. Quel Capitaine Marchand oſera ſe préſenter à certaines heures pour régler avec le Gouverneur ce qui regarde ſon Vaiſſeau? Jamais il ne pourra percer la haie de Pions, de Dobachis &c. qui l'environnent: c'eſt aux affaires à ſe ranger à nos commodités. Cela fait voir que nous ne ſommes pas fort intéreſſés: mais auſſi ce caractere n'eſt gueres propre à un Pays où nous ne voudrions nous ſoutenir que par le Commerce. Une faute irréparable ſous le Gouvernement de M. Dupleix, c'eſt de n'avoir pas permis aux Arméniens d'avoir une Egliſe à Pondichery. Cette Nation a porté ſes richeſſes à Madras, & le plus fort du Commerce qui ſe fait d'Inde à Inde, comme les Juifs établis à Cochin font celui de la Côte Malabare.

Malgré cela, notre caractere, je ne crains pas de le dire, eſt celui qui agrée le plus aux Maures & aux Indiens, parce qu'il porte une certaine franchiſe qui les gagne. Le Hollandois en eſt ſouverainement mépriſé, comme ſimple Commerçant. Ils craignent les Anglois & ne les aiment point, parce qu'ils voyent qu'une avidité inſatiable les porte à envahir non-ſeulement le Commerce des autres Européens, mais même le leur, pour enrichir l'Angleterre, ſans parler des injuſtices & des violences qui ne leur coûtent rien quand elles ſont utiles à leur Nation. Ils penſent bien différemment de nos conquêtes; ils ne les regardent que comme une ſuite de notre humeur guerriere, auſſi célebre en Aſie qu'en Europe. Ils nous voyent dépenſer nos revenus en plaiſirs, en pompe, & leur rendre ainſi d'une main ce que nous leur enlevons de l'autre. Ils n'ont pas oublié le trait de générosité de M. Dumas lors de l'irruption des Marates en 1740, la conduite de M. Dupleix à l'égard de Schandaſaheb, notre attachement conſtant aux intérêts de Salabetzingue. Tous ces traits ont fait regarder les François comme des guerriers généreux, ſur la parole deſquels un Prince malheureux pouvoit compter, quand même leurs intérêts en ſouffriroient. C'eſt ce préjugé honorable pour la Nation qui nous a ſoutenu dans le Dekan & à la Cour de Dehly. Malgré l'étendue de nos Conquêtes & les maux qu'elles ont dû naturellement entrainer, jamais il ne nous eſt rien arrivé de pareil au maſſacre des Anglois à Kalkuta & à Patna. Les Marates eux-mêmes, Peuple fier & ennemi né des Mogols, ne voulurent traiter en 1752 & 1753 avec le Souba du Dekan, que ſous la garantie de M. de Buſſy; & ils déclarerent en 1757 que Salabetzingue devoit la paix au mérite perſonnel des François & de celui qui les commandoit (M. de Buſſy).

Rép de M. Dupleix à M. Godeheu, Piec. juſtif. p 234, 235.

C'eſt notre réputation qui a porté le Nabab du Bengale à nous offrir Kalkuta; à prendre notre défenſe, quoique nous ne l'euſſions pas aidé dans ſon expédition contre les Anglois; à faire marcher (trop tard, il eſt vrai,) ſon armée au ſecours de Schandernagor, contre l'avis de ſon Conſeil que les Anglois avoient gagné; enfin à protéger les reſtes fugitifs des Colonies Françoiſes du Bengale. Mais ce malheureux Prince ſe trompoit, croyant avoir affaire aux François qu'il avoit vus ſous la Nababie de ſon oncle & ſous le Gouvernement de M. Dupleix, remplir le Bengale de leur nom. Tout étoit changé. Les Anglois avoient dit aux Maures & aux Indiens, que la façon de penſer de M. Dupleix n'étoit pas celle de ſa Nation. Leur deſſein étoit de nous faire perdre l'aſcendant que nous avions ſur l'eſprit des Princes du Pays, & de leur ôter la confiance qu'ils s'accoutumoient à avoir dans nos Traités & dans les ſecours que nous leur avions promis. Le rappel de M. Dupleix, tandis que ſon rival, M. Saunders, étoit re-

Mém. de M Dupl. p. 107, 108.

vêtu de nouveaux pouvoirs, devoit mettre le ſceau à ce qu'ils avançoient. Ils l'obtinrent; l'étonnement dans l'Inde fut général. Les Anglois allerent plus loin: ils répandirent que leur Nation plus puiſſante en Europe que la nôtre, nous avoit obligé de rappeller celui qui nous avoit acquis une partie de l'Inde, que déſormais nous nous garderions bien de les attaquer, & qu'il n'y avoit nul ſecours pour les Princes du Pays à attendre de notre part.

La conduite foible ou gênée des ſucceſſeurs de M. Dupleix, fideles obſervateurs des Traités par leſquels les Anglois nous jouoient, & dont les pas meſurés étoient repréſentés comme la marche timide de la Nation, confirma aux Indiens la vérité des diſcours des Anglois. L'abandon du Bengale qui pouvoit d'un moment à l'autre être attaqué par les Vaiſſeaux de guerre que nous avions eu l'imprudence de laiſſer à nos rivaux, acheva de les perſuader. C'étoit la mine d'où les Anglois vouloient tirer les tréſors dont ils avoient beſoin pour les frais des expéditions qu'ils méditoient à la Côte, & pour gagner les Chefs Maures qu'un reſte de réputation nous attachoit encore dans le Dekan.

Lett. de M. de Leyrit dans le Mém. de M. Dupleix, p. 169, 170.

Auſſi ai-je toujours regardé comme un défaut de vûe de n'avoir pas fait l'impoſſible à la Côte pour mettre Schandernagor hors d'inſulte, lorſque l'on ſçut que le Colonel Clive partoit avec ſix cens Européens pour reprendre Kalkuta ſur les Maures; ou du moins de n'avoir pas fait marcher l'armée du Dekan dans le Bengale, ſurtout lorſqu'elle étoit près de Ganjam. 1°. La conſervation du ſecond Comptoir François de l'Inde, & peut-être du plus utile à la Compagnie, étoit préférable à celle des quatre Provinces, ſurtout depuis qu'on avoit renoncé aux projets de M. Dupleix; & tous ceux qui ont vû le Bengale de près, diront avec moi, qu'un corps de troupes reglées, conduit par un Chef tel que M. de Buſſy, actif, profond dans la politique des Mogols & des Rajahs, & dont le nom avoit volé d'une extrêmité de l'Inde à l'autre; qu'une telle armée auroit fait changer de face au Bengale, même après la priſe de Schandernagor: la longue réſiſtance de M. Law avec une poignée de François prouve ce que j'avance. 2°. Qu'étoit-il beſoin de retourner ſi promptement à Aurengabad? Salabetzingue étoit obſedé; ſa Cour étoit livrée aux Anglois. Je le veux pour un moment. Mais ceux-ci obligés d'envoyer toutes leurs forces dans le Bengale ne pouvoient donner aucun ſecours au Souba. La perte de Kalkuta les avoit forcés de renoncer aux offres que Salabetzingue leur avoit faites. On pouvoit donc, & même plus facilement, retourner dans le Dekan après la priſe du Bengale, & recouvrer à Aurengabad l'aſcendant que l'on y avoit auparavant; tandis que les Conquêtes des Anglois dans le Bengale, en leur donnant des monts d'or, entraînoient la perte du Dekan. De plus, cette Province, après l'expulſion des Anglois du Bengale, étoit auſſi aiſée à reprendre, quand cette marche l'auroit fait perdre, que difficile à conſerver après la réduction du Bengale au pouvoir des Anglois. Ce dernier événement eſt l'époque de nos malheurs, ou du moins c'eſt depuis ce tems que l'on voit nos affaires aller en décadence dans l'Inde.

Mém. de Buſſy, expoſ. &c. 1764. p. 60. 88.
Hiſt. des Guerr. de l'Inde, T. I. p. 485. 486.
Mém. du Col. Lawrence, Tr. fr. T. I. p. 247.

La perte du Bengale; l'eſpece d'indifférence ſur l'accroiſſement de la puiſſance Angloiſe à Surate; le manque d'argent dans le Dekan & à la Côte, malgré l'étendue de nos poſſeſſions; les épargnes auxquelles l'état de nos affaires nous forcoit; notre conduite timide, & juſte juſqu'au ridicule, qui ne nous permettoit de ſoupçonner les Anglois de rupture, que lorſque nous les avions ſur les bras, voilà ce qui a tourné la fortune contre nous.

Il ſe trouve que dans le même tems les Anglois ſoutiennent avec avantage la ſupériorité que nous leur avions abandonnée. L'expédition de Surate, entrepriſe contre toute équité, a aſſuré l'approviſionnement de leur Eſcadre, & leur a fait un nom, quoique les Militaires s'y ſoient conduits comme de ſimples Milices. Mais ce nom, ils ne le doivent qu'aux qualités perſonnelles du Chef de l'entrepriſe (M. Spencer). Il n'a pas moins fallu que l'humanité, la douceur, la probité de ce généreux Anglois, pour faire oublier aux naturels du Pays la violence qu'il exerçoit au nom de ſa Nation.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Cependant les Anglois, malgré leurs ſuccès, n'ont peut-être jamais été plus près d'une révolution. Toute l'Inde eſt convaincue que c'eſt pour la dépouiller de ſes tréſors qu'ils ſont venus porter le fer & le feu dans ſes Ports. D'ailleurs, s'ils obligent, ce n'eſt qu'autant que leurs intérêts le leur permettent : d'abord, pour ne pas ſe brouiller avec Nana, dont la Capitale eſt à quatre journées de Bombay, ils refuſerent de donner des troupes au Souba du Dekan paſſé Aiderabad. Auſſi voit-on les Princes du Pays avoir un reſte de compaſſion pour les François échappés au déſaſtre de leur Nation. Le caractere qu'ils remarquent en eux, leur fermeté, leur gaieté même au milieu de l'accablement où ils ſont, ſont des traits qui confirment aux Indiens que ce qui s'eſt fait depuis M. Dupleix eſt contre le génie de ce Peuple ; & je ne crains pas de dire qu'ils ſeroient les premiers à nous offrir du ſecours ſi nous remontrions notre premiere valeur, au riſque, il eſt vrai, de les voir nous abandonner, lorſque de nouveaux changemens nous replongeroient dans l'indolence qui nous a perdus.

Après ces réflexions que la vuë même des lieux m'a fournies, il eſt aiſé de penſer de quelle maniere je répondrai aux quatre objections que je me ſuis faites.

Ci-d. p. xvij. p. cxv. La premiere eſt ſans réplique, à moins qu'on ne ſuive le plan que j'ai déja propoſé, ou qu'on ne croie les foibles avantages que j'ai touchés plus haut, préférables à la conſervation de cent quatre-vingt familles ſur deux cents hommes, par exemple, qu'on enverra dans l'Inde.

La ſeconde objection eſt une erreur de fait : elle ſuppoſe que ce qui eſt arrivé une ou pluſieurs fois, doit toujours être de même. Si les revenus de la Compagnie étoient bien adminiſtrés, le gain dans un tems équivaudroit en partie aux pertes que l'on auroit ſouffertes dans un autre, comme on le voit actuellement dans la Compagnie Angloiſe. Je conviens cependant qu'en prenant une perode fixe de tems, comme cinquante ou cent ans, on trouveroit, comme je l'ai déja dit, qu'après cet eſpace, la perte l'emporteroit ſur le gain, parce que le Commerce ordinaire eſt peu conſidérable en lui-même; que les Conquêtes & l'augmentation du Commerce ne peuvent ſe ſoutenir long-tems; & que ces différens avantages doivent à la fin être abſorbés par les frais qu'une grande Nation eſt obligée de faire, pour réſiſter aux forces d'une Rivale égale en puiſſance.

Rien de plus juſte & de plus réel, que la troiſieme objection. La Compagnie Angloiſe n'en ſent que trop la triſte influence. Des gens accoutumés à voir les Princes du Pays mettre à leurs pieds des laks de pagodes, à recevoir des préſens de cinquante, de cent mille roupies pour une affaire qui ſe termine en deux heures, aſpirent après les révolutions, & ne peuvent ſe reſtraindre au gain lent que donne le Commerce. M. Spencer fut envoyé en 1764 dans le Bengale, pour rétablir l'ordre dans les Comptoirs, & mettre un frein à cette avidité qui détrônoit, & réinſtalloit les Nababs à ſon gré. Ses peines ont été vaines. Avec cinquante & cent mille livres de rente, on ſe joue des Réformateurs.

Au reſte, cette inſubordination a lieu en tems de paix comme en tems de guerre. J'ai vu à Surate le Tombeau d'un Commiſſaire-Général envoyé aux Indes par la Compagnie Hollandoiſe. Les perſonnes que ſon voyage pouvoit regarder de près, trouverent le moyen de l'empêcher d'aller plus loin.

D'ailleurs, ſi la guerre influe ſur l'eſprit des Particuliers, on peut dire que la paix rend ſouvent les Chefs de petits Tyrans; parce que tant que les affaires ſont ſur un bon pied, on voit rarement les Compagnies examiner leurs rapines, & daigner écouter les plaintes des ſubalternes.

Mais c'eſt en vain qu'on voudroit parer à tous ces inconvéniens ; ils tiennent à l'humanité. Si les Particuliers qui vont dans l'Inde, ſont des ſujets médiocres, ils feront peu de mal & peu de bien. Si ce ſont des gens d'eſprit, le climat les invite d'abord au libertinage ; les plaiſirs conſument leurs premieres années. Eſt-il ſurprenant qu'ils tâchent enſuite d'aller vîte, pour réparer le tem

perdu

perdu ? La ſeule choſe qu'il y ait à faire, c'eſt de les veiller autant que cela eſt poſſible de ſix mille lieues, de les mettre dans le cas de ſe ſatisfaire, en faiſant le bien des Comptoirs, & de n'en venir aux réformes & aux punitions, que lorſque les fautes ne ſont excuſées, ni par le climat, ni par les uſages du Pays, ou qu'elles ne ſont pas couvertes par des talens capables de les effacer. Il ne faut pas croire, au reſte, que les exemples, à moins qu'ils ne ſoient d'une certaine force (& dès-là ils ſont très-rares), faſſent grande impreſſion dans un pareil éloignement. Celui qui eſt obligé d'agir ſouvent de lui-même, & qui a le courage d'entreprendre des choſes extraordinaires, ſe flatte toujouts ou d'avoir raiſon, ou que le ſuccès le juſtifiera aux yeux de ſes Supérieurs & à ceux du Public.

La premiere partie de la quatrieme objection m'avoit d'abord frappé : mais faiſant réflexion ſur ce que j'ai vu moi-même dans le pays, j'ai changé à ce ſujet de façon de penſer. En effet, les Européens s'abâtardiſſent dans l'Inde ; à la ſeconde ou à la troiſiéme génération, on auroit de la peine à les aſſujettir à la Diſcipline des troupes d'Europe : les Naturels du Pays en ſont donc encore moins ſuſceptibles ; & ſi on les voit obſerver quelqu'ordre, réſiſter quelque tems, lorſqu'ils ſont ſoutenus par des Européens, pour peu qu'ils ſoient abandonnés à eux-mêmes, ils retombent bien-tôt dans leur premiere molleſſe, plient ou ſe débandent ; ce qui eſt une ſuite de la chaleur du climat & de la nature de leur Gouvernement. Il peut être dangereux d'apprendre le métier des armes à des Peuples nombreux, accoutumès à un froid rigoureux. Des corps endurcis par les glaces, ſe feront un jeu de ces exercices pénibles qui peuvent les rendre redoutables à leurs maîtres. Chez les Nations qui habitent un ſol brûlant, le courage aura, ſi l'on veut, de la vivacité ; mais la premiere pointe émouſſée, les reſſorts du corps ſe relâchent, & une expédition militaire dégénere en courſes particulieres, en pillages, & finit par une retraite honteuſe ; ſur-tout ſi l'honneur n'eſt point l'ame des combats : & ce mobile agit rarement ſur les troupes Aſiatiques, & en général ſur celles des Etats deſpotiques. Le Soldat, qui n'eſt expoſé qu'à changer de maître, y eſt inſolent & indiſcipliné ; la guerre lui montre le beſoin que le Deſpote a de lui pour ſe ſoutenir, & il s'en prévaut ſans qu'on oſe quelquefois l'en punir. Au contraire, ſous un Gouvernement libre, chaque ſoldat ſe croit chargé de la défenſe de l'Etat, s'obéit pour ainſi dire à lui-même, en obéiſſant à ſon Capitaine, & celui-ci n'étant que le dépoſitaire de l'autorité que les Citoyens, & le ſoldat, par conſéquent, lui ont confiée, commande avec fermeté, parce qu'il ne craint pas de révolter des eſprits que la vûe de leur propre bien lui ſoumet, & qu'il n'a lui-même d'autre intérêt que le leur.

La ſeconde partie de l'objection eſt fondée ſur l'ignorance des paſſions & de la marche du cœur humain. Tout homme qui fait un Commerce conſidérable cherche à le garentir de l'inſulte de ſes voiſins. De-là les Fortereſſes & les Troupes dans un Pays dont le maître n'eſt pas en état de donner la ſûreté que tout poſſeſſeur deſire. Ces fortifications augmenteront en proportion du Commerce, & par conſéquent de la jalouſie des voiſins, parce que plus on eſt riche & plus on craint de perdre ce que l'on a : juſqu'ici c'eſt la défenſe naturelle.

Le Prince qui vous a reçu ſur ſes terres prend ombrage de ces précautions, prétend qu'il peut vous défendre, exige que vous démoliſſiez vos Forts. Mais eſt-il naturel d'expoſer ainſi ſon Commerce ? Peut-on honorablement ſe réduire à l'état où l'on étoit en arrivant ? Et qui ſçait ſi des ennemis jaloux ne le portent pas à faire cette propoſition, pour tomber enſuite ſur celui qui aura eu l'imprudence de ſe mettre ainſi à découvert ? On refuſe ; & voilà la guerre, toujours comme défenſe naturelle.

Le Prince eſt lui-même attaqué par ſes ennemis. Il ſuppoſe que les forces qu'il vous voit ſont à ſon ſervice, puiſqu'il s'eſt engagé à vous protéger, puiſqu'il vous a donné azyle ſur ſes terres ; il vous demande du ſecours : voilà la

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

VOYAGE AUX INDES ORIENTALES.

IIe. PARTIE.

C'est ici proprement que commencent mes travaux Littéraires. Les deux premieres années de mes Voyages préſentent un mélange de courſes, de dangers, de malheurs, de reſſources, dont il faut chercher la cauſe dans les plaiſirs enchanteurs des Colonies, dans ma jeuneſſe, dans la fougue des paſſions, & dans l'état où ſe trouvoient nos Etabliſſemens à la Côte de Coromandel & dans le Bengale. Les deux mois que je paſſai à Pondichery depuis mon retour de cette derniere Contrée, furent deux mois de réflexion. Surpris moi-même des travers dans leſquels j'avois donné, ce qui me touchoit le plus étoit la perte de deux années, & la crainte de voir la guerre mettre obſtacle à l'ardeur raiſonnée dont je me ſentois animé.

Telles furent les idées qui m'occuperent pendant la tra-

guerre auxiliaire qui peut vous mettre aux mains avec des Européens unis d'intérêts avec les ennemis de votre Protecteur.

Vous le refuſez : il ſoupçonne quelques liaiſons avec ſes ennemis, cherche ailleurs du ſecours, enrichit vos voiſins en leur faiſant des conceſſions dont vous pouviez jouir, gêne votre Commerce, & vous accable lorſque vous vous y attendez le moins.

Vous vous trouvez aſſailli par des voiſins jaloux : il vous abandonne & vous devenez la victime de votre modération, très-bonne pour l'état d'innocence, mais abſolument déplacée au milieu de ce tourbillon de paſſions qui meut le Genre-Humain. Tout homme riche a des envieux, a beſoin de ſecours contre eux : & dans des Pays auſſi éloignés, pour être en état de ſe défendre, on doit être en état d'attaquer ; ou bien il faut ſe borner à un Commerce ruineux, & s'attendre à devenir le jouet des Naturels, comme les Portugais le ſont du Sonde, du Marate & du Bonſolo.

On me paſſera ſans doute ces réflexions ſur les Etabliſſemens des Européens dans l'Inde. Ce ſont les obſervations d'un Voyageur qui a pû mal voir, être mal inſtruit, mais qui rapporte avec impartialité & ſans prétendre choquer perſonne, le bien & le mal qu'il a été à portée de remarquer ; ce ſont les réflexions d'un homme de Lettres, qui ſur les poſſeſſions des François dans cette partie de l'Aſie, ſur leur conduite à l'égard des Anglois, préſente le pour & le contre avec la critique qu'il ſe croiroit permiſe, s'il parloit des Colonies des Romains des guerres Puniques & de la ruine de Carthage.

verſée ; elle fut de près d'un mois, & ſans événement intéreſſant. J'eus à mon ordinaire le mal de mer pendant les douze premiers jours ; on me plaiſanta ſelon l'uſage, & je pris enfin le deſſus. Nous mouillâmes devant Mahé le 17 Novembre 1757.

La Côte Malabare, où j'ai paſſé le reſte du tems que j'ai voyagé dans l'Inde, peut ſe diviſer par Royaumes & par Langues. Actuellement, remontant du Sud au Nord-Oueſt., on y diſtingue onze Puiſſances principales. 1°. Le Travancour, dont les Etats commencent au Cap Camorin. 2°. Le Roi de Cochin. 3°. Le Samorin. 4°. Le Bayanor. 5°. Le Cananor. 6°. Kolaſtri. 7°. Le Canara. 8°. Le Sonde. 9°. Le Bonſolo. 10°. Les Marates. 11°. Les Maures.

Selon la ſeconde diviſion, il y a à cette Côte cinq Langues principales (ſans les Jargons) que je regarde toutes, excepté le Maure (qui tient beaucoup du Perſan & du Tartare Mongal avec un mélange d'Indou), comme dérivées ou corrompues du Samskretan. La premiere de ces Langues eſt le Malabar pur ou le Tamoul, qui s'étend de Koélan au Mont Delli ; la ſeconde, le Canarin, qui, de Pongaye va juſqu'aux Terres du Bonſolo ; la troiſiéme, le Marate, qui commence aux Terres du Bonſolo & a cours juſqu'à Surate ; la quatriéme, le langage du Guzarate ou l'Indou ; & la cinquiéme, le Maure.

Les Jargons ou Dialectes ſont 1°. Le Patois de la Côte de la Pêcherie, qui eſt un Malabar corrompu ; 2°. le Toulou, mélange de Tamoul & de Canarin, qui a cours entre les Pêcheurs, les Poulias & autres Caſtes baſſes, depuis le Mont Delli juſqu'à deux journées Nord de Mangalor ; 3°. le Maraſte formé du Canarin, du Marate, du Maure &c. qui eſt en uſage depuis Bombay juſqu'à Surate.

En général on pourroit rapporter toutes les Langues de la preſqu'Iſle de l'Inde, relativement à ce qu'elles ont de commun ou de différent dans le génie, la conſtruction, les racines des mots, le fond de la forme des Lettres & la marche des Alphabets, à deux principales ; le Malabar ou Tamoul, & l'Indou ou Guzarate : la premiere Langue, pour les Pays qui s'étendent d'un côté depuis le Cap Camorin

juſqu'au-delà du Canara, & de l'autre juſque près de Ganjam; la ſeconde, pour le reſte de la preſqu'Iſle juſque aſſez avant dans l'Indouſtan.

Par une diſtribution particuliere, la Preſqu'Iſle peut ſe partager du Sud au Nord en cinq Zones. La premiere contiendra les Peuples des deux Côtes, depuis le Cap Camorin juſqu'aux Pays où le Tamoul & le Malabar ſont en uſage. Ces deux Langues forment la ſeconde Zone, qui comprend Mahé & Pondichery. Dans la troiſiéme, ſont le Canarin & le Telongou, dont les lettres ont des rapports. Le Marate qui forme la quatriéme Zone ſe parle à Katek & à Poni. L'Indou ou Guzarate, le Maure & le Bengali (on peut y joindre le langage de Balaſſor) rempliſſent la cinquiéme. Le Perſan eſt très uſité dans les deux dernieres Zones, & même dans la ſeconde & dans la troiſiéme, à la Côte de Coromandel. Ces combinaiſons méritent d'être approfondies; mais ce n'eſt pas ici le lieu de m'y arrêter.

Je reprends la ſuite de mon Voyage. Mahé me parut mériter à-peu-près le nom d'exil qu'on lui donnoit à la Côte de Coromandel; & comme il falloit attendre pluſieurs mois avant que les occaſions pour Goa ou Surate ſe préſentaſſent, me voyant ſans engagement, je réſolus de tirer parti de cette relâche, & voulus d'abord me mettre au fait de la ſituation de nos Comptoirs à cette Côte. M. de Palmas, Ingénieur de la Place, voulut bien me communiquer les Plans particuliers de nos différentes poſſeſſions. Celui qu'il avoit levé de Mahé & des environs, fixa d'abord mon attention, & je vérifiai ſur les lieux l'exactitude de ſon travail [1]. Mais bientôt les manieres rebu-

[1] Les François s'établirent à cette partie de la Côte Malabare en 1722. Il y avoit long-tems que le Bayanor, Souverain du Pays, avoit invité la Compagnie à venir former un Comptoir dans ſes Etats. M. Molandin, Réſident François à Calicut, fut chargé de traiter avec ce Prince, qui lui fit l'accueil le plus gracieux, parce qu'il avoit deſſein de ſe ſervir de nous contre les Anglois établis à Talichery. On bâtit en conſéquence une Loge à Mahé. Mais bien-tôt le Bayanor gagné par l'argent des Anglois, & pour ſatisfaire aux conditions de la paix qu'il venoit de faire avec eux, obligea les François d'abandonner cet Etabliſſement, où ils n'étoient encore qu'en petit nombre, & de retourner à Calicut.

tantes du Chef de ce Comptoir, homme haut & dur, qui avec des prétentions à l'eſprit, affectoit de le mépriſer, m'obligerent d'écrire à M. de Leyrit, pour le prier de certifier au Commandant de Mahé le traitement que la Compagnie nous faiſoit à mon frere & à moi, & lui demander même quelques avances. La premiere partie de ma Lettre eut ſon effet, & je me diſpoſai ſur-le-champ à deux Voyages, l'un au Nord l'autre au Sud de Mahé, que j'avois projettés en arrivant a la Côte.

J'avois lû dans les Voyages du Pere Vincent Marie de Sainte Catherine de Sienne [1] que le Canara étoit ſéparé

Trois ans après, en 1725, la Place qui étoit preſque détruite, fut repriſe par M. de Pardaillan, ce qui occaſionna avec le Bayanor une guerre qui dura huit mois. Ce Prince eut d'abord quelques avantages: mais la paix mit fin aux hoſtilités. Depuis, Mahé s'eſt aggrandi conſidérablement. Cet Etabliſſement méritoit l'attention de la Compagnie, tant à cauſe de ſon Commerce(de Poivre, de Cardamon, de Sandal, de Gingembre, de Canelle pour l'Inde & pour l'Europe, de Perles que fournit la Côte de la Pêcherie, de pierres précieuſes que l'on trouve dans les terres, d'aîles de Requin que l'on porte à la Chine, de groſſes toiles fabriquées aux environs de Mahé & de Coleche, & qui ſont d'un grand débit à Baſſora, &c), qu'à cauſe de ſon emplacement, qui étoit ſuſceptible d'embelliſſemens & de fortification: mais pour cela les trois Forts auroient dû être unis par de bons murs. On auroit même pû renfermer dans ces murs Kalaicounou (le Fort de la montagne verte), & former ainſi une enceinte raiſonnable, prolongée juſqu'à Kodati, & a portée des ſecours. Il auroit enſuite fallu dreſſer une forte batterie ſur le bord de la mer près de Kodati, pour empêcher l'approche des Vaiſſeaux. Au moins ces ouvrages, en aſſurant la Colonie contre les entrepriſes des Noirs & des Anglois, auroient ils été plus utiles à la Compagnie que les conquêtes qu'elle a faites dans l'intérieur des Terres. J'aurai occaſion de parler de ces conquêtes dans la ſuite de cette Relation; je ne puis en attendant m'empêcher de faire quelques réflexions relatives à cet objet. Il ſuffit de faire un pas à la Côte Malabare, depuis le Cap Camorin juſqu'à Mangalor, pour voir que les Européens ne peuvent ſe ſoutenir dans les terres ſans des frais & même des pertes conſidérables, Le Pays bordé de montagnes qui le dominent de près eſt coupé par des rivieres ſans nombre, & rempli de champs de Nelis & de Forêts de Bambous qui le rendent impraticable. Ajoutez à cela que la Nobleſſe Indienne (les Nairs) y eſt beaucoup plus brave qu'à la Côte de Coromandel; que derriere ſes Bambous & ſes Cocotiers un Noir y vaut un Blanc qui n'a pû traîner avec lui ſon Artillerie, & que le ſecours, dans un pareil Pays, ne peut venir à tems, ni prévenir un aſſaut dans la ſaiſon des pluies. les François l'ont éprouvé a Neliceram & à Matelave. Il n'y avoit donc que l'eſpérance flatteuſe d'un gain conſidérable qui pût nous engager à pénétrer dans les Terres. Cette eſpérance ne s'eſt jamais réaliſée, & ne pouvoit même avoir lieu, parce que les mêmes raiſons que je viens d'expoſer devoient nous empêcher de compter ſur les récoltes, ſur la foi des Traités, ſur la perception des droits & des tributs, avant affaire à des Princes que nos Troupes ni nos Vaiſſeaux ne pouvoient aller aſſiéger dans leurs retraites.

Voy. les Mém. de la Bourdonn. & ceux de la Comp. des Indes.

[1] » Smontati (au ſortir d'une tonne) in queſto nuovo Regno, vedemmo

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Voy. les Eclairciſſemens ſur la Carte de l'Inde, p. 93. 94.

du Cananor par une muraille qui s'étendoit des montagnes à la Mer, dans un eſpace de deux journées de chemin; & je ſçavois que M. Deliſle avoit placé cette muraille au Sud, peu loin de Mangalor, & M. Danville, dans ſa Carte de l'Inde, au Sud de Dekle. Un Monument de cette nature me parut digne de ma curioſité. Je me flattois en même-tems d'y trouver quelqu'Inſcription en anciens caractères. Je laiſſai donc mon frere à Mahé, & me rendis en tonne à Ramataly le 2 Décembre 1757.

Les tonnes ſont de petits bateaux longs & étroits, dont l'arête ou la quille fait un angle très obtus. Les plus grandes peuvent contenir juſqu'à vingt-cinq perſonnes; les plus petites, ſix à ſept. Ces embarcations s'échouent facilement ſur le ſable; & comme elles ſont fort légeres, deux perſonnes ſuffiſent pour mettre les petites à flot. On peut élever ſur l'avant des grandes tonnes une cabane de Bambou propre à contenir deux perſonnes: dans les petites on eſt expoſé à toutes les injures de l'air.

M. Bourguenoud, Commandant de Ramataly, me fit oublier par ſes politeſſes les rudeſſes du Gouverneur de Mahé, quoique je n'euſſe pour lui aucune Lettre de recommandation.

Ramataly ſitué environ à quatre lieues Nord de Cananor, ne préſenta rien à mes yeux qui me parut mériter quelqu'attention. C'eſt un aſſez gros endroit défendu par un petit Fort en terre. Le Gouvernement, bâtiment très commun, avoit vûe ſur la Mer. C'étoit le ſecond Poſte des François à la Côte Malabare [1]. Je ne paſſai qu'une nuit à Ra-

» poco diſtante la cinta di muro, laquale ſtendoſi per due giornate dalla monta-
» gna ſin'almare, divide queſto (le Canara) de quello di Cananor: licentiati
» li Marinari, che ſubito s'abſentarono; montando la collina, dove ſta ſituata
» la Forteſſa (de Decle), fummo à viſitare il Governatore, o Generale di quel
» Preſidio .... » *Viaggio all'Indie Orientali*. L. V. Cap. III. p. 448, 449. Venet. 1683. in-4°.

[1] En 1750, le Canara porta ſes armes dans le Sud juſqu'à Palorte, que les Portugais appellent Bamliparam, & qui eſt deux lieues & demie plus bas que Ramataly. C'eſt dans cette Ville que réſidoit autrefois Kolaſtri. Depuis, ce Prince a fixé ſa Cour à Kottar, dans la Province de Tcherikel, à un quart de lieue de Palorte, dans les Terres; & c'eſt de là qu'il porte le nom de Tcherikel dans le Pays qui eſt en-deçà de cette derniere Ville.

mataly ; M. Bourguenoud me donna des Lettres pour Neliceram, & je partis le lendemain en tonne pour ce dernier endroit, où j'arrivai le ſoir même [1].

Les Nairs pourſuivis par le Canara nous appellerent à leur ſecours, en nous offrant Neliceram : & comme dès-lors l'entrée de la riviere qui conduit à ce Poſte, nous devenoit néceſſaire, Kolaſtri nous donna Aïkan, ſitué ſur la langue de terre qui eſt à l'embouchure de cette riviere. Nous arborâmes Pavillon François dans ces deux endroits le 22 Juillet 1751, & fûmes obligés de ſoutenir la guerre pendant un an contre le Canara.

Ce Monarque étoit maître de Matelaye, & arrêtoit les tonnes que l'on envoyoit à Neliceram ; ce qui obligeoit d'y tranſporter tout par terre & à grands frais. Une circonſtance nous rendit la jouiſſance de la riviere de Neliceram. Kolaſtri avoit conſervé Ramataly, moyennant quarante mille Pagodes d'or : mais comme il ne pouvoit les payer ſur le champ, le Roi de Palery, Pays éloigné de quelques journées à l'Eſt de Neliceram, avoit répondu pour cette ſomme, & occupoit en conſéquence la moitié du Fort. Kolaſtry, pour ſe décharger de la dette qu'il avoit contractée avec le Roi de Palery, renonça au Fort de Ramataly & nous l'abandonna, nous déclarant qu'il n'étoit pas en état de le défendre ; le Roi de Palery nous ayant fait le même aveu, nous y arborâmes le Pavillon François en Octobre de la même année 1751. Il ne nous reſtoit plus que Matelaye à prendre pour être maîtres de la riviere de Neliceram. Ce Poſte étoit alors un grand Fort flanqué de huit tours, précédé d'une avance de terre qui formoit deux anſes. Les premiers Soldats qu'on y envoya n'ayant pas été ſoutenus, furent hachés ſur cette langue de terre, au nombre de cinquante, faute de tonnes pour ſe rembarquer ; le Topaye François (l'Interprete Noir) s'étant enſuite rendu au Fort pour faire des propoſitions, eut le col coupé. Cette Place tomba enfin au pouvoir des François le 23 Janvier 1752. Elle fut ſurpriſe en 1756, le 22 Juin, par Adiodi, neveu du troiſiéme Roi de Neliceram, le même dont les troupes battirent à Palaye un détachement François dont le Canon s'étoit trouvé embarraſſé dans de mauvais chemins ; ce Prince nous la rendit pour une rançon. Voilà le récit ſuccint de nos principales & très-inutiles expéditions à la Côte Malabare ; expéditions dans leſquelles le Canara nous a ménagés par un reſte d'amitié pour les François qui avoient autrefois une Loge à Mangalor, & un Agent (M. Deſnoyers) à Bedrour.

[1] Au ſortir de Ramataly le Mont Delli me reſta au Sud-Eſt, & la chaîne des montagnes de Cardamon me parut aller du Sud-Eſt au Nord, la terre ferme & la riviere de Neliceram au Nord, & la langue de terre formée par cette riviere au Nord Nord-Oueſt. Le Mont Delli dont je viens de parler, eſt appellé en Malabar Ettou koulam, à cauſe des huit anſes qu'il forme, & dans leſquelles ſe retiroient les Pirates avant que les François s'en fuſſent emparés. Les bornes de ſa dépendance vont juſqu'à la riviere de Maraye.

La riviere de Ramataly prend ce nom à une lieue environ au-deſſus de ce Comptoir : avant que de s'y rendre elle paſſe près de Maraye, tourne enſuite Ramataly de l'Eſt au Nord & à l'Oueſt, & ſe jette dans celle de Neliceram. Une demie lieue plus Nord, la riviere de Cavaye, qui deſcend à-peu-près du Nord-Eſt, ſe jette dans la riviere de Neliceram. Cette derniere coule parallelement à la Côte, & eſt remplie d'Iſles, dont les Nairs ni les Brahmes n'ont jamais voulu dire les noms à M. de Palmas. Ceux qu'elles portent maintenant leur ont été donnés arbitrairement par M. Duhaiſſe, qui leva le plan de cette riviere en 1751. En 1753 Meſſieurs Dupaſſage & de Palmas rectifierent ce plan par ordre de la Compagnie ; depuis

Le Commandant du Fort, M. Doudan, à qui je remis les Lettres de M. Bourguenoud, me donna deux Cipayes François; l'Employé chargé des affaires de la Compagnie, deux Paliagars Indiens qui devoient me ſervir de guides & de ſauve-gardes, & je continuai le 4, à pied, ma route dans le Nord.

ce tems l'embouchure de la riviere de Neliceram s'eſt retirée de cinq cens toiſes dans le Sud-Eſt. Elle empiéte continuellement de ce côté, & des vieillards de ſoixante ans m'ont dit avoir vû l'ancienne embouchure, qui avoit trois cens toiſes de large, à trois lieues & demie Malabares (environ ſix lieues Françoiſes) de la nouvelle. Au bout de la premiere Iſle (l'Iſle de ſable) la riviere eſt reſſerrée par une langue de terre conſidérable ſuivie de la ſeconde Iſle. Les montagnes continuent dans la même direction : au bout de l'Iſle longue (la troiſiéme Iſle) elles paroiſſent aller du Sud-Eſt au Nord Nord-Oueſt. La riviere va toujours dans le Nord. Delà le Mont Delli paroît dans le Sud-Eſt. C'eſt auſſi ſa poſition à l'égard de la quatriéme Iſle.

Matelaye eſt vis-à-vis la cinquiéme Iſle. Ce n'étoit lorſque j'y paſſai qu'une eſpece d'enceinte quarrée fortifiée, ſituée au Nord-Eſt un quart Eſt, ayant les montagnes au Nord Nord-Oueſt.

Le Fort de Neliceram eſt le centre d'un entourrage de quinze cens toiſes. Voici ſa poſition à l'égard des lieux voiſins, telle qu'elle a été relevée par M. de Palmas.

Neliceram a au Nord Kondinkadav; la montagne de Tricounou au Nord-Eſt, trois degrés Eſt; la montagne de Chatot, à l'Eſt un quart Nord-Eſt; la montagne de Cheroutour (Biroumaley), à l'Eſt un quart Sud-Eſt, trois degrés Sud; le Retranchement de Moly, ſur la montagne de Niacounou, au Sud-Eſt un quart Eſt, deux degrés Eſt; la croupe de la montagne de Matelaye au Sud-Eſt un quart Sud, trois degrés Sud; Palicounou au Sud un quart Sud-Eſt, trois degrés Sud.

La montagne de Biroumaley dont je viens de parler, eſt à un grand quart de lieue de Neliceram : elle fut priſe en 1755 ſur le Roi de ce dernier endroit, qui s'en étoit emparé pour ſe rendre maître de la récolte des Nelis, ſans rien payer à la Compagnie. Il n'y avoit alors ni Fort ni Aldée. Elle eſt baignée par une riviere qui deſcendant du Nord-Eſt, des montagnes, paſſe à Palaye, & ſe jette à l'Oueſt Nord-Oueſt dans celle de Neliceram. La riviere de Palaye eſt profonde : on y voit des Caimans. Au-delà de Palaye, au Nord Nord-Eſt, eſt Canour, Fort en terre, & trois quarts de lieue plus loin Podar, Fort conſtruit en pierre. Le cours de la riviere eſt enſuite à-peu-près Eſt & Oueſt. Le pied de la montagne de Biroumaley eſt encore arroſé par un bras de la riviere de Neliceram, qui ſe jette dans celle de Palaye. Un autre bras de la premiere riviere paſſe à Matelaye, tourne enſuite du Sud-Eſt à l'Eſt Nord-Eſt, & ſe jette dans celle de Palaye.

Voici la route par terre de Ramataly à Neliceram, telle qu'elle m'a été donnée par l'Ecrivain Noir de ce dernier endroit. Elle eſt par heures meſurées au ſable. De Neliceram à Tchanderoutti, une heure de chemin; de-là à Touroutti, une heure; delà à Palicounou, deux heures; delà à Matelaye, une heure (à une heure environ de chemin, à l'Eſt de ce dernier endroit, eſt Polikotou, Ville dépendante du premier Roi de Neliceram); de Matelaye à Padinaye, une heure : c'eſt dans cette Aldée que réſide le premier Roi de Neliceram; il y a un grand baſar de Maures. De Padinaye à Cavaye, deux heures; delà à Ramataly, une demie heure de tonne : ce qui fait près de neuf heures, qui reviennent environ à ſix heures Françoiſes.

A

A quelques portées de fuſil de Neliceram je paſſai par Kondinkadav, petite Aldée où nous avions un Poſte de Cipayes ſoutenus par quelques Blancs. Les montagnes de Cardamon me parurent aller au Nord. A une demie-heure de chemin de-là je trouvai les limites des poſſeſſions de la Compagnie.

On rencontre enſuite à quelque diſtance au Nord le Fort de Madrangaye, que les François prirent en 1751, & abandonnerent en 1756. Près de là eſt une chaîne de montagnes aſſez baſſes, qui tournent de l'Eſt au Nord-Oueſt. Je paſſai la Riviere de Neliceram en tonne. Au-delà, le Pays juſqu'à Dekle eſt inculte; mais la ſituation en eſt belle. Areikerao, autre Poſte, toujours au Nord, eſt ſur une des petites montagnes dont je viens de parler, à trois quarts de lieue de la mer. On trouve à une lieue de là Madikaye, Fort occupé par des Nairs, & dont les François ſe ſont emparés deux fois. Le terrein où ſont ſitués ces différens Poſtes appartenoit alors au premier Roi de Neliceram.

A un quart de lieue environ de Madikaye eſt Pongaye, premier Poſte du Canara. Cet endroit eſt défendu par un Fort en pierre & en terre, flanqué de onze baſtions. La porte eſt au Nord. L'angle de l'Eſt eſt protegé par une plate-forme garnie de huit canons, eſpece de Pâté que les Canarins ont élevé dans le Fort par le conſeil des Anglois. La Courtine du Sud eſt plus longue que les autres. A un quart d'heure de chemin de-là je m'arrêtai un moment pour jouir du coup d'œil que le Pays me préſentoit. A l'Eſt s'élevoit un amphithéâtre de montagnes de différentes hauteurs, qui contraſtoient parfaitement avec les bas-fonds de l'Oueſt. Le Pays hors des lieux habités étoit inculte, on ne rencontroit ſur la route que des Lingams de pierre. Un de mes Cipayes mandé par le Gouverneur de Pongaye, alla déclarer qui j'étois, & que la ſimple curioſité étoit le motif de mes Voyages.

Après avoir marché une heure, je me trouvai à Ajenour, Aldée Maure aſſez conſidérable avec une Moſquée. Entre Pongaye & Ajenour, je m'éloignai un peu dans l'Oueſt pour aller voir une pierre qu'on m'avoit dit marquer ancien-

nement les limites du Canara ; mais je me contentai pour lors de la reconnoître, mon deſſein étant de l'examiner une autre fois à loiſir. A un quart de lieue d'Ajenour eſt un Fort preſque détruit, garni de quatre tours rondes & bâti par Ciapnek, Général du Canara. Les fondemens ſubſiſtent encore, & ſont très-ſolides. On voit à l'Oueſt Nord-Oueſt un Etang ſec. Je paſſai au pié des montagnes dont j'ai parlé ci-deſſus, allant dans le Nord Nord Oueſt. *p. cxxix.* Sur ces montagnes eſt le Fort de Tchittaye, bâti en pierre & en terre, & qui me parut en fort mauvais état. Il eſt baigné dans le Nord Nord-Eſt par une riviere du même nom, large & guéable, qui coule de l'Eſt au Nord-Oueſt, & ſe jette à deux portées de fuſil delâ dans la mer.

De Tchittaye à Dekle, ſuivant le Nord Nord-Oueſt, on trouve le Pays couvert de Landes. La diſtance eſt la même de Pongaye à Tchittaye, & de Tchittaye à Dekle. Ce dernier endroit eſt fort conſidérable & très-éloigné des grandes montagnes qui vont toujours dans le Nord : j'aurai occaſion d'en parler dans la ſuite. Le Brahme Bagapayar, Gouverneur de Dekle, ſous les ordres de Karnik, un des Généraux du Canara, me permit de me rafraîchir dans l'Aldée.

A une heure de chemin de Dekle, je paſſai par une groſſe Aldée, nommée Trikenar. Tournant enſuite Kotekelon, je continuai ma route par le bord de la mer, & arrivai à Kiour ſur les neuf heures du ſoir. Cette Aldée eſt à une demie lieue Canarine (c'eſt-à-dire une lieue Malabare, ou deux heures) de Dekle ; & je fis le chemin en deux heures, ainſi que celui de Dekle à Pongaye, & celui de Pongaye à Neliceram, ſans trouver ſur la route, ni appercevoir aux environs aucune trace de muraille. Je paſſai la nuit ſur une natte dans une caſe de Tive (une des dernieres Caſtes Indiennes), ſans rien prendre, parce que la fatigue m'avoit alteré le poux. Quelques heures de repos me remirent dans mon aſſiette.

Le lendemain matin je paſſai aſſez près du Fort de Kiour, flanqué de douze baſtions, c'eſt-à-dire, de douze Loges couvertes de toits & garnies de peu de canons. Les murs me parurent faits de pierre & de terre, la porte à l'Eſt Sud-Eſt.

Le Pays aux environs eſt bien cultivé. Vis-à-vis de Kiour eſt la Riviere que les Canarins nomment Kanſerkora, & les Malabars, Kangerakottou, & au Nord-Oueſt la Fortereſſe du même nom. La riviere de Kanſerkora deſcend du Sud-Eſt, paſſe au Sud, coule enſuite l'eſpace d'une portée de canon de quatre, le long de la mer dont elle eſt ſéparée par une langue de terre très-mince, & s'y jette à l'Oueſt Sud-Oueſt. Son embouchure eſt défendue par une Redoute garnie de deux canons, conſtruite en pierre & en terre ſur une montagne qui la domine.

Je mis une demie-heure à me rendre de Kiour à Kanſerkora. Arrivé dans cet endroit, mon premier ſoin fut de m'informer de la muraille qui étoit l'objet de mon voyage. Les Brahmes que je conſultai, me dirent qu'ils n'en avoient nulle connoiſſance. Le Gouverneur de l'endroit me vint voir. C'étoit un vieillard reſpectable, nommé Pourſapnek. Il voulut m'engager à reſter quelques jours avec lui, & me pria d'accepter un petit préſent de figues bananes. Un de ſes Sécretaires m'écrivit l'Alphabet Canarin, & le Brahme Tameya, qui l'accompagnoit, me raconta pluſieurs expéditions du Canara. Il me parla d'Iemtapnay, Général du Canara, qui prit il y a trois cens ans, Konda pour (appellé par les Portugais Barcelor), éloigné de cinq journées de Kanſerkora, & de Ciapnek, qui chaſſa il y a quatre-vingts ans les Portugais de Mangalor, & pouſſa les conquêtes du Canara ſur les Nairs juſqu'à Ajenour, où il fit élever la pierre que j'y avois vûe.

Après m'être repoſé quelque tems, aſſuré par mes yeux & par le témoignage des anciens de Kanſerkora qu'il n'y avoit ni le long de la riviere, ni aux environs aucune muraille d'une ni de pluſieurs lieues, je revins ſur mes pas pour regagner Neliceram. En chemin je m'arrêtai ſur un maſſif de pierre haut de trois pieds, au Sud-Oueſt de Kanſerkora. De-là je vis Kiour au Sud Sud-Eſt, la mer au Sud-Oueſt, & à l'Oueſt Nord-Oueſt une Moſquée accompagnée d'une pyramide. A une demie-heure de chemin de Kiour

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

je rencontrai une petite Pagode ruinée, ſuivie d'un étang en pierre qui étoit preſque détruit. J'y vis un Caiman long de trois pieds ſur lequel je tirai. Je repaſſai enſuite à une heure de chemin de Kiour, par Kotekelon, Promontoire eſcarpé & ſans habitations, qui forme dans la mer une anſe avec le rocher oppoſé. Les petites montagnes me parurent ſuivre la Côte, qui dans cet endroit eſt Nord & Sud. Une demie heure de chemin plus loin s'avance dans la mer un ſecond Promontoire du même nom que le précédent. La Côte qui y conduit va du Nord au Sud Sud-Eſt.

Je venois de me déſalterer au milieu de la plaine qui ſépare ces deux Promontoires, dans un petit ruiſſeau d'eau douce qui arroſe le Village de Jogreimata, lorſque je vis paroître une vingtaine de Noirs armés de ſabres, de piques, de longues épées tenantes à des braſſarts, de rondaches, de fléches, qui me crierent de m'arrêter. Le petit ruiſſeau dont je viens de parler me ſéparoit d'eux ; mon premier mouvement fut de me mettre en défenſe, & je les tins quelques minutes en reſpect avec un fuſil à deux coups : mais je vis mes deux Cipayes prêts à m'abandonner, ſur ce que ces gens leur dirent qu'ils étoient de Kiour, & qu'ils avoient ordre de me conduire à leur Commandant de gré ou de force. Comme nous étions alors en paix avec le Canara, & que j'avois deſſein de prendre dans la ſuite cette route pour me rendre à Goa, je ne voulus rien bruſquer. Je tâchai ſeulement d'obtenir qu'ils me laiſſaſſent paſſer le reſte de la journée dans une Chaumiere qui étoit peu éloignée, tandis que deux de mes gens iroient ſaluer le Gouverneur de Kiour. Un Maure de la troupe, d'une phyſionomie aſſez revenante, paroiſſoit porté à m'écouter, lorſque le Chef arriva avec le reſte de l'eſcorte. Elle pouvoit monter à deux cens hommes, que je vis ſe précipiter des hauteurs voiſines & m'entourer à l'inſtant. Alors mes raiſons furent inutiles, & tout haraſſé que j'étois, il fallut, dans le fort de la chaleur, marcher avec eux. A cette violence près, ils me donnoient des marques de reſpect que je ne devois pas attendre d'une pareille ſoldateſque, ſe tenant toujours à quelque diſtance de moi.

Je m'arrêtai un moment pour me rafraîchir à la porte

d'une jolie Pagode, ſituée à une portée de fuſil du Fort de Kiour. Le Maure qui m'avoit témoigné de l'humanité obligea les Brahmes du lieu de me donner un verre d'eau que je trouvai délicieuſe.

Nous arrivâmes enfin au Fort de Kiour : mais on ne m'en permit pas l'entrée. Je deſcendis au bas de la montagne ſur laquelle il eſt conſtruit, & m'y repoſai à l'ombre d'un arbre touffus, tandis qu'on interrogeoit mes gens ſéparément. Craignant que dans un Pays où l'on ne connoiſſoit les Européens que par leur avidité, les Canarins ne priſſent ma curioſité en mauvaiſe part, s'ils étoient inſtruits de l'objet réel de mon Voyage, dans la route j'avois prévenu mes gens de ce qu'ils devoient répondre au Gouverneur.

On leur demanda d'abord qui j'étois & où j'allois. Leur réponſe fut que j'étois François & que j'allois à Mangalor. Mais, ajouta-t'on, pourquoi n'a-t'il pas continué ſa route, & pourquoi examine-t'il le Pays avec une Lunette ? Ces deux points prouvent que c'eſt un eſpion. Mes Paliagars ni mes Cipayes ne ſe couperent point. Ils répondirent que j'avois oublié quelque choſe à Neliceram, & que voyageant par terre, je remarquois les chemins pour ne pas me tromper au retour. Mes gens furent enſuite gardés dans des paillotes ſéparées. Le Gouverneur me fit propoſer deux partis ; le premier, d'aller à Mangalor. Je refuſai net. J'acceptai le ſecond, qui étoit d'attendre la réponſe à une Lettre que l'on alloit envoyer à Neliceram. Je craignois pourtant de n'avoir pas la liberté d'écrire de mon côté, & que la réponſe de Neliceram, démentant les dépoſitions de mes gens, ne me mit dans un nouvel embarras.

Mais les bons offices du Maure qui m'avoit témoigné de l'amitié me tirerent de ce mauvais pas ; il fut décidé que je retournerois à Dekle. Je partis ſur le champ à quatre heures après midi, avec une eſcorte nombreuſe, dont le Chef devoit remettre une Lettre au Gouverneur du Fort. Je n'avois mangé dans la journée que quelques figues, & mes gens étoient preſque à jeun.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Mes nouveaux Guides qui connoiſſoient mieux le Pays que mes Paliagars, me firent prendre par les montagnes. Le chemin étoit plus court, plus beau ; mais les eaux le rendent impraticable en Hiver, & la nuit on eſt expoſé à y rencontrer des Voleurs & des Pirates qui s'y retirent. Je paſſai la riviere de Dekle en ballon (la langue de ſable qui la veille la ſéparoit de la mer, ſe trouvoit alors coupée), laiſſant en deçà une jolie Pagode, & arrivai dans cette Ville à ſix heures du ſoir extrêmement fatigué.

On me conduiſit ſur-le-champ au Dorbar dans le Fort, où j'attendis le Gouverneur aſſez long-tems. Il parut enfin, & me dit obligeamment de m'aſſeoir. Tandis qu'un Sécretaire liſoit la Lettre du Commandant de Kiour, la Garniſon du Fort, compoſée de près de trois cens hommes, les Officiers à la tête, vint faire, paſſant comme en revûe, le Salam au Gouverneur. Les brandons allumés, le bruit confus des tâls & des tambours, le ſon rauque des flutes & des Clairons, tout cela entremêlé de coups de fuſil, faiſoit un vrai charivari très propre à déconcetter un homme haraſſé, & inquiet du perſonnage qu'il alloit jouer.

Après cette ſcène Militaire il fallut en commencer une Juridique, & dans laquelle je n'étois plus ſimple ſpectateur : mais la vûe de l'Interprete me raſſura. C'étoit un Canarin Chrétien qui parloit Portugais. Je lui fis entendre en deux mots qu'il n'avoit rien à eſperer du Gouverneur, s'il me deſſervoit, & que, de mon côté, ſes bons offices ne ſeroient pas ſans récompenſe. On lui donna à examiner mes papiers qui étoient pleins de lignes avec quelques plans, ma Bouſſole, ma Lunette ; & ſur ce qu'il aſſura que toutes ces choſes avoient rapport à l'Aſtronomie, on me les rendit. Après cela recommencerent les queſtions qu'on m'avoit faite à Kiour, & auxquelles je répondis de la même maniere. On me demanda enſuite pourquoi je n'avois pas de Lettres de Neliceram : c'étoit en effet la négligence du Commandant de cet endroit qui m'expoſoit aux ſoupçons des Canarins. Je répondis ſimplement que je ne les avois pas cru néceſſaires, mais qu'au reſte le Gouverneur pouvoit envoyer un Exprès à Neliceram, & qu'on lui feroit connoître qui j'étois. Cette réponſe ne parut pas ſatisfaiſante.

Le Dorbar fini je me retirai chez le Portugais qui m'avoit ſervi d'Interprete, avec permiſſion d'aller où je voudrois dans l'Aldée : mais on avoit eu la précaution de répandre cinquante hommes autour de la maiſon où je couchai, & mes Cipayes conſignés étoient gardés à vue.

Le Gouverneur étoit lui-même fort embarraſſé. Il craignoit de déplaire à Karnik de qui il relevoit, s'il laiſſoit échapper un eſpion : d'un autre côté il appréhendoit de ſe brouiller avec les François, qu'il pouvoit en quatre heures avoir ſur les bras, s'il me retenoit ſans raiſons apparentes. Voici en conſéquence la tournure qu'il donna à cette affaire. Le lendemain 6, il envoya dès cinq heures du matin un Exprès au Commandant de Neliceram, & lui marqua dans ſa Lettre qu'il avoit fait arrêter un ſoldat blanc, accompagné de quatre Cipayes, & qu'il croyoit déſerteur. Pendant la journée on me manda pluſieurs fois du Dorbar : mais crainte de nouvelles difficultés, je refuſai d'y paroître, & remis les Canarins à la réponſe du Commandant de Neliceram.

Ma Paillotte étoit à une portée de fuſil Eſt du Fort : de-là les montagnes me parurent aller du Sud-Eſt au Nord-Eſt. Je voyois de cet endroit le Fort à découvert. Il eſt bâti ſur un Promontoire qui domine la mer. La porte eſt à l'Eſt. Il eſt flanqué de treize baſtions ou tours rondes, & peut contenir huit mille hommes. L'Aldée qui eſt à l'Eſt du Fort, placée ſur le côteau & entourée d'un petit mur de terre renfermoit ſept à huit mille chevaux. La garde s'y faiſoit exactement. Le ſoir, ſur les huit heures je vis paſſer de ma Paillotte la ronde, compoſée de ſeize hommes commandés par deux Officiers.

Une heure après, j'eus avec mon hôte une querelle qui pouvoit avoir des ſuites. Le bon Canarin non content du petit préſent que je lui avois fait, comptoit encore me rançonner à ſon aiſe ſur le prix des vivres qu'il me fourniſſoit ; mais comme ma dépenſe étoit fixée, & que je n'y avois pas fait entrer le tems de ma détention à Dekle, je me trouvois alors très à l'étroit. Auſſi, pour me délivrer de cette tyrannie domeſtique traitai-je mon Portu-

gais comme il le méritoit, & mon air aſſuré produiſit l'effet que j'en attendois.

Le 7, à dix heures du matin arriva la réponſe du Commandant de Neliceram. Le Cipaye qui l'apportoit n'eut audience qu'à deux heures après-midi, parce que le Gouverneur etoit allé à quelques lieues de-là accompagné de cinq à ſix cens Cavaliers, examiner une affaire dans laquelle un Nair avoit été tué.

Après la lecture de la Lettre du Commandant François les avis furent partagés pendant quatre heures. Les uns vouloient que l'on écrivît à Mangalor, d'autres qu'on me renvoyât à Karnik, quelques-uns qu'on me retînt encore: mais le Cipaye de Neliceram avoit répandu dans le Fort, que Mahé étoit informé de ma détention, & que mon frere qui y étoit, alloit venir à Dekle avec un détachement me tirer de leurs mains. Ce bruit ſemé à propos termina la Délibération. A ſix heures du ſoir on m'annonça que je pouvois partir avec mes gens. Le Cipaye de Neliceram fut chargé d'une Lettre pour le Commandant François, dans laquelle le Gouverneur de Dekle ſe faiſoit auprès de lui un mérite de la modération qu'il ne montroit ſûrement que malgré lui.

La viſite des Brahmes, Ecrivains & Pions du Gouverneur qui m'étoient venus faire Salam, m'avoit appris que l'heure de ma délivrance approchoit. Il fallut me ſaigner pour répondre à leur politeſſe par de petits préſens.

Mon deſſein d'abord étoit de paſſer la nuit à Dekle; mais les craintes de mes Cipayes me forcerent de partir. Jamais en effet je ne vis de gens ſi effrayés. Il ſembloit qu'ils euſſent tout le Canara ſur le dos. Ils me dirent nettement qne ſi je voulois reſter, ils alloient me quitter, appréhendant que le Gouverneur ne changeât d'avis, & & ne les envoyât paſſer le reſte de leur vie dans les priſons de Bedrour; je me rendis à leurs raiſons. Nous prîmes dans l'Eſt de Tchittaye, de Pongaye & de la riviere de Neliceram, marchant dans l'eau juſqu'à la ceinture, plutôt que de nous approcher des Aldées ou des Forts. La plus petite lumiere, le bruit d'un Tamtam éloigné, faiſoit

ſoit voler mes Cipayes. Pour moi, à qui la crainte ne donnoit point d'aîles, je ſentois toute la fatigue d'une pareille marche. Nous nous trouvâmes enfin à onze heures du ſoir ſur le bord de la riviere Neliceram. A peine mes Cipayes me laiſſerent-ils repoſer au pié d'un arbre en attendant le Canot qui devoit nous paſſer. Les pauvres gens ſe tâtoient encore lorſqu'ils furent dans le Fort, doutant preſque que ce fût eux-mêmes.

Je trouvai mon frere à Neliceram, & le plaiſir que je reſſentis en l'embraſſant me fit bien-tôt oublier le péril auquel je venois d'échapper.

Ma curioſité n'étoit pas ſatisfaite : je m'étois contenté de reconnoître la pierre qui marquoit anciennement les limites du Canara. J'allai la voir une ſeconde fois avec deux Cipayes que l'on eût bien de la peine à déterminer à m'accompagner. Nous partîmes le ſoir, pour n'être pas vûs, & arrivâmes ſur les dix heures dans l'endroit où elle étoit, à une demi-heure de chemin Nord-Nord-Oueſt de Pongaye. Je la deſſinai à la lueur d'une bougie. Cette pierre étoit renverſée. C'eſt une eſpece de colonne qui a quatre pieds, deux pouces de fût, & vingt-trois pouces de baſe. Cette derniere partie devoit être enterrée. Son diametre eſt de ſeize pouces, neuf lignes. Je n'y vis d'autre figure que celle qui occupe la face ſupérieure depuis environ le milieu du fût juſqu'au haut, & que je crois être un Lingam ou un bâton de Commandement. Je demandai dans la ſuite à des vieillards de Pongaye s'il n'y avoit rien d'écrit ſur la face qui touchoit la terre. Les uns me dirent que Ciapnek ayant trouvé le nom d'un Particulier gravé auprès de ſon Inſcription, avoit tout effacé; d'autres m'aſſurerent qu'il n'y avoit pas d'autre gravure que celle qui étoit ſur la face ſupérieure. Ils ajoutoient que c'étoit une pierre de Pagode qu'on ne pouvoit remuer ſans s'expoſer à être frappé de mort. Mais j'ai remarqué généralement que ma curioſité les effarouchoit. Quel fonds après cela peut-on faire ſur de pareils témoignages?

Ci-d.p. cxxix.

Je paſſai un jour à Neliceram; le P. Claude, Miſſionnaire Carme, qui étoit à la Côte Malabare depuis

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

1743, m'y communiqua les recherches qu'il avoit faites ſur les Antiquités & la Religion du Pays [1]; & l'Ecrivain

[1] Je trouvai dans les papiers du P. Claude quelques traits d'Hiſtoire & de Mythologie Indienne, que l'on verra peut-être ici avec plaiſir Ce Miſſionnaire fait remonter au tems de Schoparia, Prince puiſſant, Auteur de la diſtinction des Caſtes, l'origine de celle des Parias. Ce Monarque ayant défendu de tuer des Vaches ni d'en manger (ceci ſemble prouver que l'abſtinence des Indiens à l'égard de cet animal ne tient pas au fond de leur Religion), déclara ceux qui dans la ſuite furent nommés Parias, immondes & même abominables, pour avoir tranſgreſſé ſon ordre. Il eſt en conſéquence défendu de les toucher; & c'eſt pour ſe prêter au génie Malabare, très-porté aux ſuperſtitions, & qui les quitte difficilement, que dans le Maduré, le Mayſſour, le Carnate, les Jéſuites ont cru pouvoir baptiſer les Parias dans des Fonts particuliers, & leur donner la Communion hors de l'Egliſe. Les Parias forment entr'eux pluſieurs Caſtes particulieres. Celle des Poulias eſt releguée dans les varges (les champs). Ils ne peuvent entrer dans les bazars; ils doivent ſe retirer quand ils voyent paſſer des Malabares d'une Caſte différente de la leur. Les Brahmes, en allant le matin à la Pagode, crient de tems en tems, pour avertir les Indiens des autres Caſtes de ne pas ſe trouver ſur leur chemin, ce qui pourroit altérer leur pureté. Les Nairs en font autant, d'auſſi loin qu'ils apperçoivent un Poulia; & ſi ce pauvre malheureux, par inadvertance ou autrement, ſe trouvoit près du Nair ou le touchoit, celui-ci pourroit le tuer, ſans autre forme de procès.

Hiſt. de la Miſſion Danoiſe dans les Indes &c Tr. fr. T. I. p 111.

Voici ce que le même Pere rapporte de la Théologie Indienne. Selon les Gentils, Karta (c'eſt-à-dire, *agiſſant*, en Maur) appellé encore Bata Vaſtou (*le grand Etre*) ou Paraſaſchy, ſeul Dieu Souverain, le plus ſubtile des Elémens, infiniment parfait, éternel, indépendant, la ſublime puiſſance qui contient l'Univers & en eſt le ſoutien, l'ame pour y produire tout dans un ordre merveilleux, ſubſiſte par lui-même, répandu partout, & principe de tout.

Ce Dieu ſuprême, pour ſe manifeſter, a répandu ſa ſubſtance dans tout l'Univers, & en a compoſé les merveilles des quatorze Mondes. Enſuite il a paru ſous une figure humaine, qu'il a nommée Schiva: mais comme Schiva alloit ſe retirer dans le Ciel des êtres les plus parfaits, nommé Sattialogom, Karta, pour demeurer avec les hommes, s'eſt transformé en trois autres figures humaines; la premiere, appellée Roudra (Iſwaren); la ſeconde, Viſchnou, & la troiſiéme, Brouma, (Brahma); & a rempli ces trois perſonnes d'intelligence. En elles il n'y a qu'une Divinité, qui eſt Karta. C'eſt pour (peut-être, par) elles qu'il opere tout.

Brouma eſt le Créateur, & préſide à la tranſmigration des ames. Viſchnou eſt le conſervateur & entretient le bon ordre dans les Mondes. Roudra eſt le deſtructeur & met fin à tout. Schiva qui eſt la plénitude de Karta & Karta lui-même dominent ſur tout

Selon d'autres Théologiens Brahmes, Karta ayant pris une figure humaine qui avoit mille têtes, deux mille bras & deux mille jambes, Viſchnou ſortit de ſon eſtomac & reçut de lui le pouvoir de conſerver; Brouma ſortit du nombril de Viſchnou, & eut le pouvoir de créer; Roudra ſortit du viſage de Brouma, & eut le pouvoir de détruire.

Quelques uns veulent que Paraſaſchy (Karta) ait fait naître d'un œuf Brouma & Latchimi, d'un autre œuf Viſchnou & Parvati, d'un troiſiéme œuf Roudra & Saraſouvadi, qu'il ait enſuite donné ces trois Déeſſes formées de ſa ſubſtance pour femmes à ces trois Dieux, avec les attributs diſtinctifs dont j'ai déja parlé, & fait Saraſouvadi, Déeſſe des Sciences, Latchimi, Déeſſe des richeſſes, & Parvati, des plaiſirs charnels.

des Cipayes, né dans les Etats du Sonde, me donna les noms des grandes montagnes qui diviſent la preſqu'iſle de l'Inde en deux parties, Eſt & Oueſt, depuis les

Karta plaça ces trois Dieux dans un rocher d'argent, appellé Nahou merou, rempli de délices, & y produiſit une infinité d'autres Dieux pour gouverner l'Univers.

Comme ces trois premiers Dieux ne devoient regner qu'un certain nombre d'années ou de ſiécles (parce qu'ils étoient bornés dans leur être), Karta les fit paſſer dans le Sattialogom, pour les y faire jouir (comme un dédommagement) d'une Béatitude plus parfaite. Il les a enſuite reproduits pluſieurs fois au commencement des Mondes: deſorte qu'il y a dans le Nahou merou Paravadam, & dans le Sattialogom pluſieurs de ces reproductions de Viſchnou, de Brouma & de Roudra.

Le tems du regne des autres Chefs du Monde eſt auſſi fixé: après quoi, ils iront ſelon le mérite de leurs œuvres dans le Sattialogom, ou bien ils renaîtront dans le Pulhoam, ſous quelque figure particuliere, pour y faire pénitence de leurs péchés.

Karta a détruit pluſieurs fois tous les Mondes: on en eſt au quatriéme âge. Après cette deſtruction toutes les ames qui ſont dans le Sattialogom retournent dans la premiere ſubſtance de Karta, & ne ſont plus avec lui qu'une même choſe. Les autres (ames) vont dans le Memai (l'Enfer) Monde particulier, plein de ténebres, où il n'y a ni peine ni plaiſir, & où ils attendent la production d'un nouveau Monde.

Lorſque Karta opere cette production, il reproduit auſſi les Chefs du Nahoumerou Paravadam, & ceux qui ſont dans les Enfers vont de nouveau ſelon leurs mérites, habiter ou gouverner les autres Mondes.

Les Brahmes croyent le Monde (matériel) éternel, ſans principe; un pur eſprit ne leur paroît pas poſſible.

La plûpart des Gentils admettent le deſtin pour le bien & pour le mal. Tout eſt reglé dès la naiſſance par Brouma, qui ſelon les mérites envoye enſuite en Enfer ou en Paradis, ou bien fait repaſſer les ames dans des corps. Ils comptent trois millions, trois cens mille Dieux grands & petits, à la tête deſquels eſt Karta ou Arianaden, l'Être ſuprême. Les Indiens croyent l'ame d'origine divine. Il n'y a chez eux ni Athée ni perſonne qui nie la vie à venir; ſeulement au lieu de réſurrection, c'eſt une reproduction.

On verra plus bas dans la Deſcription des Pagodes d'Iloura & de Kenery, les noms d'une partie des Divinités ſubalternes des Indiens; je me contente d'ajouter ici quelques réflexions à l'Expoſé du P. Claude. 1°. La maniere dont les Indiens s'expriment ſur la nature de l'Être ſuprême s'accorde avec ce que me raconta, lorſque j'étois à Kandanate l'Archevêque Jacobite Schokor-eulla. Un Chrétien de Kottariguire (peut-être Kottagarekaré) lui dit un jour, qu'il avoit lû dans un Livre Indien que les Divinités Malabares n'étoient que ſecondaires, créées par l'Être infini, & que c'étoit cet Être que l'on adoroit, en leur rendant des reſpects; mais qu'il n'y avoit que les habitans des montagnes, & les Brahmes particulierement conſacrés au culte de ce Dieu, qui puſſent en parler dignement.

2°. Ce qui diſtingue encore dans une même Caſte les Indiens les uns des autres, c'eſt la dévotion particuliere qu'ils marquent pour quelqu'un des trois Dieux ſecondaires, Brama, Viſchnou & Roudra. Le culte de ce dernier Dieu eſt le plus étendu. Le Lingam; (c'eſt-à-dire, *les parties naturelles de l'homme réunies à celles de la femme*,) ſous la forme duquel on l'honore, eſt le ſymbole de la Nature toujours produiſante; tous les Êtres participent à la matiere & ſe perpétuent par l'union de ces parties, qui en elles-mêmes n'ont rien d'indigne de celui qui les

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Pays qui ſont au Nord de Goa deſcendant dans le Sud, juſqu'à Neliceram [1].

Après avoir fait une petite courſe à Biroumaley, je me rendis à Ramataly, & viſitai en paſſant le Poſte de Matelaye. De Ramataly j'eus la curioſité d'aller voir le Mont Delli, dont le Fort, dans l'état où il étoit alors, me parut de peu de défenſe. Les Malabares, depuis cette Montagne juſqu'à Pongaye ſe nomment Toulous. On verra plus bas que les Toulous, avant que d'avoir été ſubjugués par les Canarins, s'étendoient juſqu'à deux journées Nord de Mangalor.

Je voulus enſuite retourner à Mahé par les terres, & le Commandant de Ramataly me donna pour guide un Nair. Les Indiens de cette Caſte ſont très-braves. C'eſt la Nobleſſe militaire du Pays. Avoir un Nair pour ſoi, c'eſt avoir toute ſa Caſte, parce qu'ils ſe ſoutiennent mutuel-

a faites : voilà en deux mots le fonds du Linganiſme, que l'on fera remonter, ſi l'on veut, juſqu'aux premiers âges du Monde.

3°. L'éternité du Monde matériel ne déſigne proprement que l'éternité de l'étendue, qui, diviſée dans le tems, forme la matiere ou les corps particuliers.

4°. La tranſmigration des ames tient à la perfection abſolue & unique du premier Être, Karta, & à la maniere dont il produit, c'eſt-à-dire à l'émanation. Comme d'un côté cet Être ſouverain ne peut donner l'éternité, même poſtérieure, à des parties détachées de ſon être, parce qu'il ſeroit alors éternellement privé d'une portion de lui-même, & que de l'autre le nombre des émanations doit être borné; il ſuit de-là que pour perpétuer les Mondes au-delà du tems fixé à ces émanations, il faut qu'il les faſſe reparoître par tranſmigrarions ou par reproductions.

[1] Les montagnes qui diviſent la preſqu'Iſle en deux parties, ont depuis le Cap Camorin juſqu'à Paniane, un nom général que j'ignore. De Paniane à Mangalor on les appelle les montagnes de Cardamon, & au-delà de cette Ville, ſimplement les Ghâtes;elles ſont encore déſignées par les noms des Rajahs,dans les terres deſquels elles ſe trouvent.

Voici pluſieurs de leurs noms particuliers. Dans le Nord, à quinze journées de Patmar de Neliceram, ſont les *Baoeleka-ghât*. Dans le Pays du Bonſolo, toujours au Nord de Goa, à dix journées de Patmar de Neliceram, ſont les Ghâtes de *Patgaon* (*Patghaonka-ghât*); les Ghâtes de Bimber (*Bimberka-ghât*, ou *Binguer*); les Ghâtes de Djabouti (*Djaboutika-ghât*); les Ghâtes de Nangaon (*Nangaonka-ghât*). Dans le Pays du Sonde, au Sud-Eſt de Goa, ſont les Ghâtes de Schangueri (*Schanguerika-ghât*); les Ghâtes d'Ialepour (*Ialepourka-ghât*); les Ghâtes de Moſaeki (*Moſaekiha-ghât*. Dans le Royaume de Benroüalé, à ſix journées de Patmar de Neliceram (le Canara) ſont les Ghâtes de Belghi (*Belghika-ghât*); les Ghates de Kolori (*Kolorika-ghât*); les Ghâtes de Oſchangri (*Oſchangrika-ghât*); les Ghâtes de Schighari (*Schigharika-ghât*); les Ghâtes de Beſali (*Beſalika-ghâte*. A la hauteur de Neliceram ſont les Ghâtes de Karnia.

lement. Auſſi ſont-ce les guides les plus ſûrs. Si l'on vous fait quelqu'avanie, ils ſont hommes à vous défendre aux dépens de leur vie, & même à ſe donner la mort, pour attirer la vengeance de leur Caſte ſur ceux qui les attaquent. Leur principal défaut eſt d'être extrêmement fiers.

A deux heures de chemin de Ramataly je paſſai par Kougniengalao. Le Pays eſt très-beau, les bords de la riviere de Ramataly ſont couverts de Nelis. A une heure un quart de chemin delà je traverſai cette riviere, qui du Nord-Oueſt tourne dans le Sud où elle baigne une petite chaîne de montagnes qui va du Sud-Oueſt à l'Eſt Sud-Eſt. Les grandes montagnes Sud & Nord un quart Nord-Eſt; les plus prochaines de ces montagnes, à une heure de chemin.

Après avoir marché deux heures & demie je me trouvai à Maraye, ſitué un peu au-delà d'un Fort de Kolaſtry, bâti en pierre ſur une haute montagne & flanqué de douze tours ou baſtions. Maraye eſt une groſſe Aldée, dont les environs prolongés entre deux chaînes de montagnes, ſont bien cultivés; elle eſt arroſée par une riviere de même nom qui ſe jette dans la Mer près de l'embouchure de la riviere de Palorte.

Cette derniere riviere eſt à une petite heure de chemin de Maraye, à l'Oueſt d'une montagne ſur laquelle eſt la grande Pagode de Kerekotta : vis-à-vis de cette Pagode eſt une Chaudri & un étang d'eau douce. La riviere de Palorte eſt fort large, & ne peut ſe paſſer à gué. Après avoir deſcendu dans l'Eſt elle ſe jette dans la mer au Sud Sud-Oueſt. Des deux côtés de ſon embouchure ſont deux Forts nommés Palorte, qui étoient alors entre les mains des Anglois. L'ancien Palais de Kolaſtry eſt dans le Sud-Eſt.

Le Pays compris entre Maraye & Palorte ſe nomme Tcherougouna, du nom de deux montagnes fort hautes qui le dominent. A moitié chemin l'on paſſe ſur un pont de bois une petite riviere qui ſe jette dans celle de Palorte. Dans cet endroit les petites montagnes ſont à gauche, les terres baſſes & peu cultivées, quoique le fond en ſoit bon. On rencontre beaucoup de Pagodes en bois : on

VOYAGE aux Indes, Orientales, IIe. Partie.

en voit une conſtruite ſur un rocher; l'eſcalier qui y conduit eſt taillé dans le roc.

Palorte ſitué ſur la riviere de ce nom, eſt un endroit conſidérable. Il eſt protégé par un Fort qui appartient à Kolaſtry, élevé ſur une petite montagne. Ce Fort conſiſte en quelques Tourelles qui communiquent par une Courtine, eſpece de rempart garni d'embraſures. A une portée de fuſil dans l'Oueſt eſt une batterie dreſſée ſur une montagne qui défend la riviere. Un peu dans l'Oueſt on voit un autre Fort commencé, & dans l'Eſt, à un quart de lieue, le Château de Kolaſtry, nommé Kottar. En tout il peut y avoir deux lieues & demie de Ramataly à Palorte, & une lieue de Palorte à Cananor. Généralement le Pays eſt bien cultivé aux environs des Aldées, & comme les champs ſont ſouvent enclôs de petites levées, garnies de cocotiers, on ne peut voyager qu'avec peine & lentement.

A une heure de chemin de Palorte eſt Inkounnou, dernier Fort du Pays de Kolaſtry. Je fus arrêté par les gens du Tchoki, qui me tinrent près de deux heures ſur le chemin, tandis que mon Nair étoit allé au Fort, déclarer au Commandant qui j'étois. J'eus beaucoup de peine à les empêcher de s'emparer de mes armes, & ſurtout de mon fuſil à deux coups. Il ſembloit de leur part qu'il n'y eut que curioſité; mais ſi mon Nair ne m'eut pas rejoint avant la nuit, il eſt certain que j'étois volé, & même que j'aurois couru riſque d'être aſſaſſiné. Ce malheur étoit arrivé quelques tems auparavant à un Soldat François qui alloit de Mahé à Ramataly. Ce retard m'obligea, après avoir paſſé une petite riviere qui coule de l'Eſt Sud-Eſt, des montagnes, de m'arrêter à Tchauguès, petit Village ſitué à une demie lieue d'Inkounnou. Je paſſai la nuit dans l'enceinte d'une Pagode, couché dans l'eau au milieu des herbes. Le moins que je riſquaſſe étoit d'être mordu par quelque couleuvre.

Je partis le lendemain de Tchauguès, paſſai à une petite portée de canon d'Aguerikotta, Fort du Cananor, Prince Muſulman, & traverſai une petite riviere ſur un pont de bois à moitié détruit. Je vis de cet endroit la

Kuenna, riviere peu conſidérable, qui du milieu de deux montagnes fort hautes, formant une eſpece de Promontoire, ſe jette à l'Oueſt dans la mer. Plus loin paroît ſur une montagne un petit Fort appartenant aux Anglois, appellé Arekati. L'Aldée de ce nom eſt dans un fond; elle eſt conſidérable & dépend de Kolaſtry, qui eſt toujours maître du Pays, dans l'intérieur des terres; le Cananor ne poſſéde que la Côte. On voit à Arekati deux grandes Pagodes en pierre, précedées d'une cour, comme à la Côte de Coromandel: mais les portes ſont beaucoup plus baſſes, & couvertes d'un toît qui déborde en forme d'auvent; au lieu qu'à l'autre Côte elles ſe terminent en Pyramides.

Je mis près de trois heures à me rendre de Tchauguès à Eleena, par des chemins affreux, dans des fonds & dans des champs de Nelis. A une demie-lieue du Fort de Cananor (apperçu du haut des montagnes qui conduiſent à Arekati) la route dans l'Eſt, le Nord-Eſt & l'Eſt Nord-Eſt. Un peu plus loin eſt la tiviere de Moutattou, large & non guéable, qui mene à Talichery, Comptoir Anglois. Je la paſſai à Porator, Aldée aſſez conſidérable.

Au-delà de cette riviere commencent les Etats du Roi de Kotiat & de ſes deux freres, appellés les trois Nambiars: ce ſont des Princes Gentils qui ont conquis ce Pays ſur Kolaſtri. Le Palais de Kotiat eſt à un quart de lieue, ſur une montagne, entourré de murs percés de crenaux, & garnis de deux eſpeces de tourelles. A une lieue & demie eſt Kotiat, groſſe Aldée ſur une riviere de même nom, qui n'eſt pas guéable. Je vis dans cet endroit des fuſils à batterie Européenne faits par les Naturels du Pays. Les grandes montagnes du Sud Oueſt au Nord-Eſt. Je laiſſai à quelque diſtance dans l'Oueſt un Fort abandonné, que Kolaſtri avoit pris ſur les Anglois. Le Domaine de ce Prince recommence à la riviere de Ponia, & va juſqu'à celle de Mahé. La premiere de ces rivieres deſcend du Nord-Oueſt & ſe jette dans la mer au Sud-Oueſt, après avoir fait le tour du Compas.

Je me trouvai vers les deux heures après-midi ſur la rive ſeptentrionale de la riviere de Mahé, dont l'aſpect de ce

côté eſt très riant. Les Malabares appellent Aïjour les Villages ſitués aux environs de ce Comptoir.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Je paſſai quelques jours à Mahé avec mon frere, qui ſe diſpoſoit à partir pour Goa, dans le deſſein de ſe rendre enſuite à Surate par terre. C'étoit auſſi mon projet: mais les Chrétiens de Saint Thomas, après ce que j'avois lû dans l'*Hiſtoire du Chriſtianiſme des Indes* de La Croſe, & dans l'*Hiſtoire de l'Egliſe Malabare* de Raulin, me tenoient trop au cœur, pour que la proximité de leur Pays ne m'engageât pas à leur rendre viſite. Je me diſpoſai en conſéquence au Voyage de Cochin; M. Houſſaye, Réſident François à Calicut, me donna des Lettres pour le Commandeur & le Secretaire de cette Ville, & pour le Pere Anaſtaſe, Carme, Miſſionnaire de Matenchery, & je partis de Mahé en Tonne le 28 Décembre, à dix heures du ſoir.

Imprimé à Rome en 1745 in-4°.

J'arrivai à Calicut à neuf heures du matin. Les François, les Anglois, les Danois & les Portugais ont des Loges dans cette Ville. Les premiers ne l'occupoient pas alors toute l'année, les clefs étoient entre les mains du Topaye, qui même n'y réſidoit pas. La Loge Portugaiſe avoit pour Facteurs trois Jéſuites.

Calicut eſt une Ville conſidérable, bâtie l'an 825 de J. C. (l'an 933 de ſa fondation répondoit à l'an 1758 de J. C. ſelon le fils du Topaye de la Loge Angloiſe, & ſituée à onze degrés dix-ſept minutes de Latitude Septentrionale, à deux journées Oueſt des montagnes de Cardamon. Son Commerce conſiſte principalement en Poivre, Cardamon, Sandal, bois de Siſem. Cette Ville a toujours fait partie du Domaine du Samorin. On croit qu'elle a été fondée par Scharan Peroumal Empereur de la Côte Malabare, dont les Etats partagés entre ſes parens & ſes principaux Officiers, ont formé les Royaumes de Calicut, Crancanor, Cochin &c.

Govea Hiſt. Orient. &c. tr. franç. 1609, p. 14-16.

Lorſque je paſſai à Calicut le Palais du Samorin étoit à une portée de fuſil de la Ville. Ce Monarque pouvoit mettre cinquante mille hommes ſur pied. Ouniaſchi Erary & Teningery Namboury, Miniſtres fort habiles, étoient à la tête de ſes Conſeils. Il étoit alors en guerre avec le Roi de

de Cochin, & s'étoit déja avancé à la hauteur de Cranganor avec une armée de trente mille hommes, dont trois à quatre cens étoient armés de fuſils Européens. Le Roi de Travancour s'approchoit auſſi du côté du Sud, ſous prétexte de vouloir ſecourir le Roi de Cochin : mais il ſe retira quelque tems après. Les Hollandois ſe ſeroient trouvés fort embarraſſés, ſi le Roi de Travancour d'un côté, & le Samorin de l'autre, les euſſent attaqués en même-tems, comme ils paroiſſoient le craindre.

Je ne paſſai à Calicut que huit heures, dont j'employai une partie à me promener dans la Ville. Elle fourmille de Maures [1] qui y ont un Bazar particulier & ſont même fort inſolens, & de Tives, Caſte d'Indiens dont le caractere eſt bien différent. Les Tives ſont doux, aſſez fideles, & s'accommodent fort bien avec les Européens, qui les prennent volontiers pour domeſtiques.

On diſtingue à cette partie de la Côte Malabare cinq principales Caſtes, dont voici les noms, tels qu'ils m'ont été donnés par le Caçanare Mataye.

La premiere Caſte eſt celle des Bramenies (les Brahmes), dans laquelle les Nambouris, leurs Patriarches, tiennent le premier rang ; la ſeconde, celle des Tchetteries, dont les Prêtres ſe nomment Nambis (c'eſt la Caſte du Roi de Cochin) ; la troiſiéme, celle des Vaïſchies : ces trois Caſtes ne mangent pas de chair, pas même de poiſſon. La quatriéme Caſte eſt celle des Tchouteries (les Nairs), qui mangent de tout, excepté de la Vache ; & la cinquiéme, celle des Tcheigoes, qui comprend les Tives.

Dans ces différentes Caſtes, l'état de Cuiſinier n'a rien d'aviliſſant. Le Cuiſinier du Bramenie eſt plus grand que le Tchetterie. Lorſqu'un Nair donne un repas, s'il y invite des Brahmes, il faut que ce ſoit un Brahme qui prépare les mets. Mais l'état de Barbier & celui de Blanchiſſeur ne peuvent être exercés que par des Caſtes inférieures.

[1] Les Maures étoient déja puiſſans à Calicut en 1498, lors de l'arrivée des Portugais ; ils ſouleverent contre eux les Puiſſances du Pays, & même leur attirerent ſur les bras les forces du Soudan d'Egypte.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

La Caſte des Tives eſt originaire de Ceylan. Voici ce qu'on rapporte de ſon arrivée à la Côte Malabare. La fille d'un Charpentier étant un jour allé trouver une de ſes amies, fille d'un Blanchiſſeur, pour l'engager à jouer avec elle, la trouva occupée à couler la leſcive. Celle-ci craignant de quitter le linge qu'elle blanchiſſoit, la fille du Charpentier lui dit d'en attacher les deux bouts à deux bâtons, & de laiſſer couler la leſcive d'elle-même. La fille du Blanchiſſeur ſuivit ſon conſeil, & le linge fut mieux blanchi. Le Roi charmé de voir ſon linge plus blanc qu'à l'ordinaire, demanda au Blanchiſſeur d'où cela venoit. Celui-ci lui répondit que c'étoit la fille de tel Charpentier qui avoit paſſé ſa leſcive, & le pria de la lui donner pour domeſtique. Le Roi lui accorda ſa demande, & les Charpentiers ſe croyant inſultés, ſe retirerent à Ceylan avec les Orfévres, les Serruriers ou Forgerons & les Fondeurs. Les inſtances que leur fit Scharan Peroumal pour les engager à revenir à la Côte, furent inutiles. Enfin, Thomas Knaye vainquit leur réſiſtance, & ce Monarque le récompenſa de ſes bons offices en lui donnant pour Moſſe la fille d'un Blanchiſeur. Les Charpentiers, à leur retour à la Côte, furent accompagnés par un grand nombre de Tives qui s'y établirent, & qui ſont la tige de ceux qu'on y voit actuellement.

Ce Colloque du Roi avec ſon Blanchiſſeur, paroitra ſans doute ridicule, ainſi que la ſimplicité de cette fille, qui ne devine pas que les ſels ſe filtrant d'eux-mêmes, le linge doit être mieux blanchi : mais il faut faire attention que dans ce monde-ci tout eſt relatif. Les inventions les plus ſimples & les plus utiles ſont ſouvent dûes au haſard ; & chez des Noirs qui trouvent que le blanc contraſte agréablement avec leur teint, une nuance plus fine dans cette couleur, paroît une découverte auſſi intéreſſante, que le ſeroit pour nous l'invention d'une nouvelle étoffe d'or, ou le ſecret de blanchir la ſoie à la maniere des Chinois [1].

[1] Tandis que j'étois à Calicut, le Topaye François me donna la route de Mahé à Cochin par le bord de la mer telle qu'elle ſuit, & je la vérifiai à mon

Je partis de Calicut à cinq heures du ſoir & me trouvai à Panany le lendemain au lever du Soleil. Le 31 j'arrivai à Cochin ſur les neuf heures du matin.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Voy de Tavern. T. II p. 134 & ſuiv. Rec. des Voyag. des Hollandois. T. III. p. 19 & ſuiv.

Cochin eſt dans une Iſle qui appartient aux Hollandois. Le Roi de Cochin n'étend ſa Juriſdiction que ſur la terre ferme. On diſtingue dans cette Iſle le grand Cochin, qui eſt la Ville que les Hollandois prirent en 1663 ſur les Portugais & qu'ils occupent maintenant, & le petit Cochin, à quelques portées de fuſil Sud du Village de Matencheri,

---

retour. A quatre lieues (ou quatre heures de chemin) de Mahé eſt la Riviere de Kotta qui ſert de limites aux Etats du Bayanor. Avant que d'y arriver on trouve à une lieue de Mahé, Schombaye; une lieue plus loin, Madapalli; à une lieue de-là, Badeguerey, éloigné d'une lieue de Kotta. A deux lieues de ce dernier endroit eſt Trikodi, & une lieue plus loin, Kodi. Le mot *Kodi* ſignifie pierre, & en effet, vis-à-vis de Kodi, la mer, à une lieue ou deux de terre, eſt ſi remplie de rochers que les tonnes ne peuvent s'expoſer à y aller à la voile; les Maquois les tirent alors le long du rivage à la Cordelle. A une lieue de Kodi eſt Koelandy On rencontre deux lieues plus loin Elettour, dont la riviere ſe jette dans la mer, & qui eſt à deux lieues de Calicut. La Côte ſuit le Sud-Eſt un quart Sud. La riviere de Calicut eſt à une demie lieue de la Ville. Une lieue & demie plus loin on rencontre Beïpour, dont la riviere porte des embarcations de trois cens tonneaux. Une lieue plus loin coule la riviere de Karmandi. On trouve à une lieue de là, Parporangaye, Aldée habitée par des Chrétiens Portugais. A deux lieues de-là eſt Tanor, où l'on voit les ruines d'un Comptoir Anglois & d'une Egliſe Portugaiſe. Panany eſt à quatre lieues & demie de Tanor, & par conſéquent à dix lieues & demie de Calicut. Les Hollandois avoient autrefois dans cette Ville une Loge qu'ils ont abandonnée depuis ſeize ans. On n'y trouve qu'une Paillotte ou deux de Chrétiens. La riviere eſt aſſez grande; le Port s'annonce par une pointe qui avance dans l'Oueſt.

De Panany à Palepetti, petite Aldée, on compte trois lieues, & deux de Palepetti à la riviere de Blangatte qui borne les terres du Samorin. Une lieue plus loin (une demie lieue par terre, ſelon le Topaye) eſt Schetoüa, Fort Hollandois auquel commencent les poſſeſſions de la Compagnie. La Côte ſuit le Sud-Eſt & le Sud-Sud-Eſt. Lorſque l'on vient de Cranganor on ne peut paſſer à Schetoüa ſans un ordre du Commandeur de Cochin, qui ne le donne que difficilement. On compte ſix lieues de Schetoüa à Cranganor, où les Hollandois ont une Garniſon aſſez conſidérable; le Fort eſt bâti ſur un roc qui avance dans la mer & forme une anſe, ou une eſpece de Port avec la terre ferme. Près de Crancanor eſt la Ladrerie des Hollandois, bâtiment qui a quelqu'appatence, & deux lieues plus loin, Paliparom (Palliporto). La riviere du même nom eſt un peu dans le Sud. La Côte ſuit le Sud-Eſt un quart Sud.

Cochin eſt à ſix lieues de Paliparom. Ce que M. Daprès dit de la vûe de cette Ville & de l'entrée de la riviere m'a paru aſſez exact; mais je n'ai pas trouvé toutes les poſitions de ſes Cartes auſſi juſtes: par exemple, il compte quatorze lieues de Calicut à Paniane (Panany), & il n'y en a que dix & demie; il en met ſept de ce dernier endroit à Cranganor, & il y en a douze.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

où eſt le Palais du Roi, bâti par les Portugais. Plus loin, toujours dans le Sud, le long de la riviere de Cochin eſt le Bazar des Juifs Blancs, ſuivi de celui des Noirs, puis quelques Palmars (Vergers de Cocotiers, Palmiers &c.) & le Bazar Maure accompagné d'une Moſquée. A une demie lieue de Matencheri eſt Palorte, Paroiſſe Catholique; & à deux lieues Eſt, Trepontaré, grande Pagode où le Roi de Cochin va quelquefois faire ſes dévotions.

La Ville de Cochin s'étendoit autrefois juſqu'à Matencheri. On voit encore au paſſage qui porte ce nom une partie des fondemens de l'ancienne Doüane. Les Hollandois en ont reſſerré l'enceinte pour la garder plus facilement. La face de l'Eſt eſt la plus longue; à celle du Nord eſt une jettée de pierre qui va juſqu'à la petite porte. A côté de cette porte eſt un Corps-de-Garde ſuivi de Magaſins. Au-delà paroît une avancée de cinquante toiſes, au bout de laquelle la riviere communique avec les foſſés qui entourrent la Ville. Cette riviere près de la petite porte, peut recevoir des Manſchouës chargées [1].

[1] Voici (à-peu-près) l'état de Cochin & la poſition de cet Etabliſſement à l'égard des Puiſſances voiſines. Le premier du Comptoir a le titre de Commandeur & eſt à la tête du Conſeil, qui eſt compoſé de huit perſonnes, le Chef compris; ſçavoir, le ſur-Marchand ou ſecond, le Commandant des troupes, le Fiſcal qui fait auſſi l'office de Notaire, le Garde-Magaſin, le Teneur de Livres & le Caiſſier, tous trois Sous-Marchands, & le Sécrétaire: deux Meſtices, le Topaye & le Douannier ont auſſi le titre de Conſeiller. En général il y a auſſi beaucoup de ſang mêlé parmi les Employés; & preſque toutes leurs femmes, du Commandeur au dernier Aſſiſtant, ſont Noires ou Meſtices.

Les troupes de ce Comptoir ſont un mélange de Nations, dans lequel les Allemands ont la préférénce, enſuite les Hollandois, puis les François. Les Capitaines ont par mois cinquante roupies d'appointemens, les Lieutenans à proportion, les Enſeignes vingt-deux, les Soldats neuf florins payés en fanons, à vingt pour une roupie; ce qui fait environ deux cens douze fanons: mais par une œconomie inhumaine, ils ne reçoivent que cent dix fanons, parce qu'on leur retient l'habit, les ſouliers & ce qu'ils ont reçu d'engagement en Europe. Lorſqu'un Soldat a fait ſon tems, il peut ſe rengager à des conditions plus avantageuſes, & ſa paye avec le tems paſſera quelquefois celle du Caporal. Le Commandant des troupes, retire des droits de la Ladrerie, de la Maiſon des Orphelins & des Soldats qui veulent être exempts de ſervice; ce qui joint à ſes appointemens, lui fait un revenu aſſez conſidérable. Les autres Officiers ſont à peine à l'aiſe. Pour les Soldats, après avoir été mal nourris en route, ceux qui ſe trouvent à Cochin ſans métier, ſont dans la miſere. J'en ai vu monter la garde en veſte & ſans ſouliers. Ils ſont encore ſujets à la ladrerie, maladie cauſée par la mauvaiſe nourriture, le poiſſon ſalé, & ſur-

Deſcendu à terre, ma premiere viſite fut chez le Commandeur. Il étoit alors à ſa maiſon de campagne. J'allai l'y trouver; je lui déclarai l'objet de mon voyage, & lui demandai la permiſſion d'aller à Veraple & à Odiamper. L'ac-

tout par les eaux ſaumaches de Cochin : les François n'en ſont pas attaqués. Ce ſont vraiſemblablement les eaux qui produiſent encore l'enflure de jambe qui eſt générale chez les Naturels de Cochin & des environs.

La poſition des Hollandois à cette Côte eſt aſſez critique. Généralement ils n'ont pas le talent de ſe faire aimer des gens du Pays. Le Samorin les inquiete du côté du Nord. En 1757, ils attendoient deux Vaiſſeaux de Batavia qui devoient leur amener trois cens Blancs & dix-ſept cens ſoldats Noirs, la guerre ayant été heureuſement terminée dans cette derniere Iſle, après la perte de bien du monde, par la valeur des François qui formoient la garde du Général. Ils comptoient avec ce renfort être en état de tenir la Campagne, comme ils avoient fait trois ans auparavant, contre le Travancour. Car, quoique le ſyſtême de la Compagnie ſoit de ne pas s'aggrandir, & même de tout ſouffrir plutôt que d'avoir la guerre, les Hollandois ne vouloient pas de paix avec le Samorin qui conſentoit à ſe retirer, qu'il ne les eût dédommagés des frais de cet armement. D'un autre côté, celle qu'ils avoient faite avec le Travancour ne leur ôtoit pas tout ſujet de crainte; autrefois les bornes de cet Empire étoient au-delà de Kalikoulan; il y a quelque tems qu'elles étoient près de Porca : en 1757, il s'étendoit juſqu'à la riviere de Caſtelle.

Le Prince qui gouvernoit alors ce Royaume, occupoit le trône depuis trente ans : on le ſoupçonnoit de viſer à la Monarchie de cette partie de la Côte. Il avoit été en guerre avec les François, les Anglois, les Hollandois & toujours avec avantage. Ses troupes bien diſciplinées pour le Pays, montoient à plus de cinquante mille hommes. Fidéle à ſa promeſſe, lorſque ſon intérêt n'y étoit pas abſolument oppoſé, ce Prince étoit cruel par occaſion, vif dans ſes reparties, & pénétroit un homme juſqu'au fond de l'ame. Son regne avoit été traverſé par mille événemens dont il s'étoit tiré heureuſement. Étant de Caſte Naire, il ſe trouvoit comme inférieur aux Brahmes, & ne pouvoit manger avec eux. Pour ſe naturaliſer en quelque ſorte Brahme, il fit faire en 1752 un veau d'or, entra dedans par le mufle & ſortit par-deſſous la queue. Depuis ce tems il eſt reconnu pour Brahme & date ſes lettres du jour de ſa renaiſſance du Veau d'Or. Mais les Brahmes étrangers taxent de lâcheté ceux de leur Caſte qui mangent avec lui.

Au commencement de ſon regne, voulant tirer quelques ſommes des Hollandois, il les envoya complimenter ſur leurs pertes, les plaignant de l'état de diſette où ils ſe trouvoient. On lui répondit que grace à Dieu, malgré ſes malheurs, la Compagnie ne manquoit pas de fonds. Ce Prince, profitant de l'aveu, demanda des ſubſides, une groſſe ſomme pour en avoir au moins une petite.

En 1749, le Baron Imhof, Commandeur de Cochin, homme d'une politique rafinée, eut quelques entretiens avec le Travancour au ſujet de la Reine de Changanat, Souveraine de Koélan. On s'échauffa de part & d'autre, & ſur ce que le Travancour répondoit aux menaces du Baron, qu'il avoit pour retraite aſſurée des rochers inacceſſibles, celui-ci répliqua que la Compagnie Hollandoiſe étoit aſſez forte pour percer les montagnes. A la bonne heure, lui dit le Travancour d'un air moçqueur, & moi avec quelques Manſchouës armées en guerre je vais faire la conquête de l'Europe. On ſe ſépara plus aigri que jamais, & l'on ſe prépara à la guerre.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

cueil qu'il me fit fut des plus polis. Les Zopis de Brandevin, la Bierre, les pipes de Tabac & le vin ſe ſuccéderent tour à tour & firent le fonds de la converſation. Il fallut reſter à dîner ; j'attirai l'attention de Meſdames les Hollandoiſes, moitié blanches, moitié noires, qui étoient à

Ce Prince devoit une partie de ſes ſuccès à un François nommé de Lanoye, qui avoit établi quelque diſcipline parmi ſes troupes. Ce François, bien intentionné pour ſa nation, profita de la faveur du Travancour pour nous faire offrir un Établiſſement à Coleche, lieu important pour les toiles que l'on y fabrique, & par la proximité d'Anjingue & de Ceylan. Ce projet préſentoit une utilité plus réelle que des conquêtes au Nord de Mahé daas les terres.

Voy. le Mém. de la Compagnie des Indes, Piec. juſtif. p. 22, 23.

Tant que le Travancour avoit eu beſoin de M. Lanoye, il l'avoit ménagé, lui avoit donné des biens conſidérables : il avoit même favoriſé ſes paſſions. Le fait mérite d'être rapporté. M. Lanoye s'étant pris d'une belle paſſion pour la fille du Topaye d'Anjingue, la demanda à ſon pere en mariage. Elle lui fut refuſée. Celui ci s'adreſſe au Travancour, lui expoſe ſa ſituation, l'excès de ſon amour, & lui fait ſentir le mépris que les Anglois font d'un homme qu'il honore de ſa confiance. Ce Prince offenſé dans ſon Général, envoye un Exprès au Commandant d'Anjingue, & menace de le ſuivre de près avec une armée formidable, ſi l'on tarde plus longtems de ſatisfaire ſon favori Les Anglois ne jugerent pas à propos de ſoutenir un ſiége comme celui de Troye : la fille du Topaye fut envoyée à M. de Lanoye qui l'épouſa.

A meſure que le Travancour a vu croître ſa puiſſance, ſes égards pour M. de Lanoye ont diminué. En 1757 il ne le conſultoit plus. Confiné dans les terres avec des biens ſuffiſans, mais ſans conſidération, ce François chargé de diſcipliner quelques blancs à moitié nuds, auroit bien voulu quitter un Pays, qui vraiſemblablement, s'il vit encore, ſera pour lui un exil éternel, parce que le Prince dont il connoît les forces & le génie, a intérêt à ne pas l'en laiſſer ſortir.

Il eſt viſible qu'un homme du caractere du Roi de Travancour devoit intriguer les Hollandois. D'un autre côté, ils n'avoient aucun ſecours à attendre du Roi de Cochin, quoiqu'il pût mettre ſept à huit mille hommes ſur pied : ce Prince qu'ils tenoient comme en tutelle, auroit été le premier à s'élever contre eux, ſi ces forces le lui euſſent permis. La Compagnie, il eſt vrai, lui donnoit une partie du revenu de la Doüane de Cochin, & il avoit le privilége de charger un vaiſſeau de poivre & de le vendre aux Etrangers Mais, connoiſſant les vraies intentions de ſes Alliés, ou plûtôt de ſes maîtres (La Compagnie s'eſt réſervé ce commerce excluſivement) il étoit rare qu'il s'en ſervit pour lui-même.

Quoique le Roi de Cochin n'ait qu'une ombre d'autorité, il eſt cependant réputé plus grand que les autres Rois de la Côte, parce qu'il eſt regardé comme vrai ſucceſſeur de Scharan Peroumal, du moins quant aux prérogatives ſpirituelles. Il porte le nom de Radjaw (Rajah), & a ſous lui quatorze Princes Souverains nommés Kartaws, qui ont droit de vie & de mort. Après eux ſont les Généraux d'armée nommés Morambis, qui poſſedent des terres & ſont ſupérieurs aux Karikars, Miniſtres ou Intendans. Les Meynommars, Ecrivains, Secrétaires, Commis de Finance & Officiers ſubalternes en tems de guerre, forment la cinquiéme grade de la Cour du Rajah ; après eux ſont les Kotonaymars, chefs de troupe, de vingt, de trente hommes &c, & enfin les Nairs qui ſont les ſoldats.

table. En prenant congé du Commandeur, je lui réïterai ma demande. Mais ſa réponſe fut qu'il ne pouvoit me l'accorder, ſans en avoir fait part au Gouverneur de Ceylan. Je n'inſiſtai pas davantage, de peur de faire naître des ſoupçons qui auroient pû me nuire, réſolu que j'étois de me paſſer, s'il le falloit, de la permiſſion du Commandeur.

Une viſite plus intéreſſante pour moi, fut celle de M. Van Vechten, Secretaire du Conſeil, à qui je remis une Lettre de M. Houſſé. C'étoit un homme poli, obligeant & Lettré. Les Miſſionnaires cultivoient ſon amitié avec fruit. Notre entretien roula ſur l'Hiſtoire, les mœurs & les Antiquités, tant Indiennes que Chrétiennes de la Côte Malabare. M. Van Vechten m'avoua que depuis quatorze ans qu'il faiſoit des recherches à ce ſujet, il n'avoit rien pû trouver de certain, & que le Greffe de Cochin ne renfermoit que des piéces relatives aux affaires des Hollandois avec les Princes du Pays. Je l'engageai à ne pas abandonner malgré cela l'entrepriſe, & le priai de me permettre d'avoir avec lui de Surate un commerce de Lettres.

M. Van Vechten me parla de M. Vanderpute, qui avoit été envoyé de Hollande pour des recherches relatives aux Lettres, à l'Hiſtoire Naturelle, & qui étoit mort à Batavia. Il me fit connoître le Syrien George Namet culla, qui avoit déja paſſé à Cochin, & qu'il croyoit propre à ſatisfaire ma curioſité ſur les Chrétiens de S. Thomas, & me donna la traduction en Hollandois des Bulles par leſquelles Ignace George, Patriarche d'Antioche, établiſſoit Baſilius Schokor eulla, Archevêque de la Côte Malabare, données à Diarbekir le 23 Juillet 1749. M. Van Vechten me conſeilla auſſi de m'adreſſer à M. Van Dorts, Juif du Duché de Juliers, converti au Chriſtianiſme, & qui étoit alors Profeſſeur de Théologie à Colombo. J'écrivis en conſéquence en Latin à ce Profeſſeur une Lettre, dans laquelle je lui demandois ſon amitié, les caracteres Ceylanois, l'origine de l'Idolâtrie Indienne, des nouvelles de l'Inſcription que l'on diſoit être ſur le Pic d'Adam, & lui marquois d'envoyer la réponſe dont il voudroit bien m'honorer, à M. Van Vechten, qui devoit me la faire tenir à Surate. Je re-

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

çus en effet dans cette Ville une Lettre de M. Van Dorts écrite auſſi en Latin, datée de Colombo le 22 Février 1758. Après des complimens & des éloges que je ne méritois pas, ce Profeſſeur offroit de me communiquer ſur l'Hiſtoire & la Religion des Indiens tout ce qu'il pouvoit avoir recueilli: *uti*, dit-il, *talem apparatum harum rerum poſſideo, qualem... in multis non reperies litteris.* Pour appaiſer en quelque ſorte cette ſoif de Littérature Indienne que je lui avois montrée, il joignit à ſa Lettre le *Pater &c.* en Tamoul de la Côte de Coromandel, & en Ceylanois, avec la prononciation & la traduction Latine entre lignes; il me marquoit en même-tems qu'il deſiroit que de ſon côté notre commerce de Lettres fut en Hollandois. Les événemens qui dans la ſuite ont partagé le tems que j'ai paſſé dans l'Inde, m'ont empêché de ſuivre cette correſpondance.

J'allai encore rendre viſite au Miniſtre de Cochin, qui me parut peu inſtruit, quoiqu'il eut une belle Bibliothéque, riche ſurtout en Commentateurs de la Bible.

La vie que je menois à Cochin ne me plaiſoit pas trop. Je voyois qu'il n'y avoit rien à attendre des Hollandois pour la connoiſſance du Pays, & le ſéjour de la Ville m'occaſionnoit des frais dont je commençois à ſentir le poids. L'Aubergiſte de Cochin, obligé de payer une ſomme conſidérable au Commandeur, a en conſéquence le droit excluſif (monopole d'une nouvelle eſpece) de rançonner les Etrangers, ceux-ci ne pouvant deſcendre que chez lui. Celui qui tenoit alors cette eſpece de Ferme étoit un gros Hollandois à large circonférence, riche de plus de cinquante mille roupies, & qui bûvoit le Zopi & fumoit la pipe avec une grace inimitable. Il y avoit plaiſir à le voir au bout de la table, entourré de deux Caffres & de trois ou quatre Negrillons occupés, l'un à lui verſer à boire, l'autre à lui eſſuyer la bouche, celui-ci à lui chaſſer les mouches le quatriéme à l'éventer. Il n'y avoit pas dans l'Auberge d'autre table que la ſienne; & il crut preſque me faire honneur en me l'offrant. J'avois pour Convives trois Arméniens bien rentés, qui bûvoient du vin de Bordeaux, tandis

dis que pour plus d'une raiſon je m'en tenois à la Bierre. Je voulus tirer parti de ces Arméniens, en attendant réponſe à la Lettre que j'avois écrite à Veraple à M. Florent de Jeſus, Evêque d'Areopolis, & Vicaire Apoſtolique à la Côte Malabare : mais je les trouvai fort ignorans, & uniquement au fait de leur Commerce. Seulement le plus jeune des trois me montra le *Dictionnaire Latin-Arménien* de Villotte, dont il faiſoit grand cas. Les Lettres que je vis entre les mains de cet Arménien me firent faire des réflexions ſur les reſſources qu'enfante l'avidité. A peine âgé de trente ans il avoit parcouru la Moſcovie, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France, & étoit muni de Lettres de recommendation & de créance pour tous les Chefs des Comptoirs Européens établis dans l'Inde : il m'en montra même une pour M. de Lally, que l'on attendoit à la Côte.

Au retour d'une petite Fête que l'Aubergiſte nous avoit donnée à ſa maiſon de campagne, & dont les Arméniens avoient payé les frais au Billard, je trouvai à Cochin le P. Anaſtaſe, Miſſionnaire de Matencheri. Il revenoit de Veraple & me remit une Lettre de M. Florent. Les Miſſionnaires Catholiques, ainſi que les Schiſmatiques, vivent fort tranquillement ſous la protection des Hollandois, & exerçent en toute liberté les fonctions de leur miniſtere : du tems des Portugais les Miſſionnaires Etrangers étoient obligés de prêter ſerment de fidélité au Roi de Portugal. Les politeſſes que me fit le Pere Anaſtaſe m'engagerent à l'aller voir au lieu de ſa Miſſion. Il faiſoit bâtir deux petites chambres, & n'avoit alors pour couvert qu'une Paillotte. Ce Pere voulant me traiter avec une ſorte de diſtincton, fut obligé de ſe ſervir de ſon Egliſe. Il me donna dans un coin de la Nef un petit repas d'œufs qui me parut meilleur que la table de l'Aubergiſte Hollandois. Je lui promis de revenir le voir, & formai dès-lors le deſſein de me retirer à Matenchery, pour y vivre en Miſſionnaire. Mes fonds, toujours trop modiques pour un Voyageur, & même ma ſanté, s'accommodoient mieux de cette réforme : j'étois d'ailleurs trop éclairé à Cochin pour pouvoir faire

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

incognito dans les terres les petits Voyages que je méditois.

Je priai en conſéquence à une ſeconde viſite le P. Anaſtaſe de me faire chercher une petite chambre aux environs de ſon Egliſe. En attendant qu'elle fut trouvée, il m'offrit la moitié de ſa Cellule, & dès le lendemain je reglai avec mon Hôte Hollandois, fort mécontent de la modicité de ma dépenſe & de ma retraite précipitée, & me rendis à Matencheri.

Cette Aldée eſt ſéparée de Cochin par une petite riviere, ou plutôt par un bras de la riviere de Cochin. Elle s'étend le long de la Côte de l'Iſle; l'endroit où demeurent les Peres eſt éloigné de Cochin, environ d'une demie lieue.

J'arrangeai dans cette retraite mon voyage de Veraple, ſans en parler au Commandeur de Cochin, quoique M. le Vicaire Apoſtolique m'eût marqué qu'il deſiroit que j'euſſe pour cela ſon agrément, & ſans ſonger à l'armée du Samorin, qui étoit à quatorze lieues de Veraple, & dont les Coureurs en infeſtoient le voiſinage. M. Florent m'avoit marqué que pendant plus de dix-ſept ans qu'il avoit réſidé dans cette Contrée, il n'y avoit rien vû qui ne fut connu; que les montagnes, il eſt vrai, pouvoient ſur les uſages, les mœurs, les Religions, préſenter du nouveau, de l'intéreſſant; qu'elles renfermoient une infinité de plantes inconnues aux Européens; mais que pour y découvrir ſur ce dernier objet quelque choſe qui ne ſe trouvât pas dans l'*Hortus Malabaricus*, il falloit y faire un long ſéjour; que les Chrétiens de Saint Thomas ſe ſervoient d'Evangiles traduits en Syro-Chaldéen, & en uſage dans toute la Chaldée, ſans que leurs Prêtres ſçuſſent par qui, ni de quelle Langue ils avoient originairement été traduits: Ce Prélat me renvoyoit pour les détails au P. Anaſtaſe. La Lettre de M. le Vicaire Apoſtolique ne fit que hâter mon voyage; je me flattois de pouvoir éclaircir dans la converſation des matieres difficiles à développer ſur le papier.

Je partis donc en tonne de Matencheri. Laiſſant la maiſon des Peres au Sud-Oueſt, je vis l'Egliſe de Balarparte, éloignée d'une demie lieue. Avançant dans le Nord j'avois à gauche, au Nord Nord-Eſt, Ramandourte, Iſle apparte-

nante à la Compagnie Hollandoiſe, & où l'on voit quelques maiſons; la pointe de Cochin au Nord-Oueſt; au Nord Nord-Oueſt, Vaïpin au de-là de la riviere de Cochin : & à droite Bendurté à l'Eſt Nord-Eſt, éloigné d'une demie lieue. A deux portées de fuſil de Bendurté eſt Angikaïmal (c'eſt-à-dire, *les cinq Seigneurs*) à l'Eſt, ſur la terre ferme : l'Egliſe ſituée à l'Eſt Nord-Eſt paroît vis-à-vis de Matenchery. Cet endroit eſt conſidérable. Il y a deux bazars, l'un pour les Juifs, l'autre pour les Maures : c'eſt de-là que Cochin tire ſes proviſions. Au Nord-Eſt eſt l'Iſle de Kanatcha, ſur laquelle eſt la Maiſon de campagne de l'Aubergiſte : là commence la riviere qui conduit à Veraple.

Remontant cette riviere, à gauche, on range l'Iſle de Kanatcha, qui peut avoir une lieue & demie de long; à droite, au-delà de deux pointes qui avancent, on voit Tchetiate. Parti, dans le tems du flot, je mis quarante minutes à me rendre de Matencheri à Tchetiate. La route eſt Eſt & Nord-Eſt. La riviere ſuit (je parle de la direction du lit) le Nord Nord-Oueſt, entre Kanatcha & Tchetiate, & porte le nom de Bardelapoïa, un peu avant Bardela. Ce dernier endroit dépend de la Paroiſſe de Tchetiate, & en eſt à dix minutes. La riviere toujours Nord Nord-Oueſt.

A gauche, à cinq minutes de Bardela eſt Boulegate. A droite, la riviere toujours Nord Nord-Oueſt; le lit étroit & ſeulement praticable dans le flot à cauſe des joncs dont il eſt rempli. Il fait un coude & recommence enſuite Nord Nord-Oueſt. A droite, à quinze minutes de Boulegate, où borde Bardela; puis la riviere ſuit le Nord au milieu des joncs.

A dix minutes de-là, à gauche, la petite Kolangouri au Nord-Oueſt, & la grande au Nord Nord-Oueſt, vûes à un quart d'heure de chemin. A droite, Tchittour au Nord-Eſt. Le lit de la riviere plus large; elle porte le nom de Tchittour.

A cinq minutes de-là, à gauche, Molenboulli, au Nord Nord-Oueſt. La riviere toujours Nord Nord-Oueſt.

A gauche, à dix minutes de Molenboulli, paroît Pegeley au Nord-Oueſt; à droite, à vingt minutes, au Nord-

Eſt, Kodate. La riviere ſuit le Nord, puis le Nord Nord-Oueſt.

A gauche, à huit minutes de Pejeley reparoît la grande Kolangouri aſſez proche ; le lit de la riviere s'élargit. A ſept minutes de là, la riviere Nord-Eſt.

A gauche au Nord-Eſt commence le terrein de Veraple : la riviere porte le nom de cet endroit. A droite, à l'Eſt on voit Tcheramelour. La riviere de Veraple ſuit l'Eſt, puis l'Eſt Nord-Eſt.

A dix minutes, la riviere Eſt, ſon lit s'élargit.

A dix minutes de-là, la riviere ſuit le Nord-Eſt.

A cinq minutes ſur la rive gauche, à l'Oueſt, eſt Veraple. La riviere qui y conduit paroit venir du Nord. Elle porte de grands batteaux plats qui peuvent contenir vingt pipes d'eau. Pendant quatre mois de l'année l'eau de cette riviere eſt très-bonne puiſée à Veraple ; les principales maiſons de Cochin s'en fourniſſent ; depuis Septembre juſqu'en Mai, il faut la prendre au-deſſus de Veraple, parce qu'au-deſſous elle eſt ſaumache.

La riviere de Veraple ſe jette dans la mer à Aïpika, grande Aldée au Nord de Coélan. Par un bras de cette riviere qui communique à celle de Paleporte, on peut aller en hyver juſqu'à Panani, & preſque juſqu'à Calicut. En Été les barques n'ont de l'eau que juſqu'à trois lieues endeçà de Panani.

Veraple eſt le lieu où réſide le Vicaire Apoſtolique de la Côte Malabare ; il eſt environ à cinq lieues de Cochin. L'Egliſe appartient aux Miſſionnaires Carmes. Quelques-uns de ces Religieux demeurent avec l'Evêque dans une maiſon attenante à leur Egliſe. Ces bâtimens ſont pauvres & de peu d'apparence.

Je trouvai à Veraple M. le Vicaire Apoſtolique ſeul dans ſa maiſon (ou comme nous dirions, ſon Palais). Le Pere qui lui tenoit ordinairement compagnie, étoit alors occupé à la viſite des Egliſes du Dioceſe. Je fus frappé à la vûe de ce Prélat, Polonois de naiſſance. Un air vraiement Apoſtolique accompagné de manieres nobles & aiſées, donnoit à la ſimplicité de ſon habit Religieux & des meubles de l'appartement qu'il occupoit, un éclat que l'on chercheroit

vainement dans l'or & dans les pierreries. La plus belle piece de ſa maiſon étoit une petite chambre garnie d'un lit & de deux chaiſes en ſerge bleue. Il me conduiſit d'abord à l'Egliſe. Il fallut enſuite céder à ſon empreſſement & accepter un leger déjeûner. Pendant ce petit repas le Prélat me quitta pluſieurs fois ſous prétexte de quelques affaires ; c'étoit pour veiller au dîner que ſon domeſtique préparoit. Nous nous entretînmes quelques tems de l'Europe & de nos Comptoirs ; l'heure du dîner vînt & nous nous mîmes à table. Le ſervice conſiſtoit en un petit plat de poiſſons & un plat d'œufs, & je puis dire que je n'ai jamais fait un repas qui m'ait plu davantage. Je mis promptement la converſation ſur l'état des Chrétiens à la Côte Malabare. M. Florent m'avoua qu'il ignoroit l'époque de leur établiſſement à cette Côte, & qu'il n'avoit nulle connoiſſance des Priviléges accordés à Mar Xabro, & à Mar Prod, dont parle Govea. *Lib.cit.p.21.*

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Voici à peu-près les éclairciſſemens que je tirai du Prélat Polonois pendant quatre heures que je paſſai avec lui. Il me dit qu'il pouvoit y avoir à la Côte deux cens mille Chrétiens, cinquante mille Catholiques Latins, cent mille Catholiques Syro-Malabares, & cinquante mille Syro-Malabares Schiſmatiques. On diſtingue encore les Chrétiens Catholiques en trois claſſes ; 1o. Les Chrétiens de S. Thomas. 2o. Les Topas nés des Portugais & des Noires en mariage légitime ou en concubinage, & qui ſont habillés à l'Européenne : la plûpart des domeſtiques des Hollandois, Anglois & François dans l'Inde ſont de cette claſſe. 3o. Les Moundoukaren, (c'eſt-à-dire, *les porteurs de pagnes*), Malabares nouvellement convertis au Chriſtianiſme (lorſqu'ils ſont dans des Paroiſſes Syriennes, on leur en permet le Rit) ; & Les Kouloukaren, qui habitent la Côte de la Pêcherie : la plûpart ſont Maquois, c'eſt-à-dire, Mariniers & Pécheurs, ou de baſſe Caſte.

Les Chrétiens de Saint Thomas ſont bien faits, ont les traits beaux, un air diſtingué, & ſont aſſez difficiles à ſoumettre. Aucun ne voudroit s'abbaiſſer, quelque pauvre qu'il fût, juſqu'à ſervir les Peres. Ils jugent de la Nobleſſe

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

par l'ancienneté de profeſſion de la Religion. M. Florent me dit que leur Liturgie Syriaque étoit à la Bibliotheque du Roi. Son prédéceſſeur l'avoit confiée au P. Clément, pour la porter à Rome. Ce Pere mourut en route, & comme perſonne ne reclamoit ce Manuſcrit, on le mit chez le Roi [1]. Le même Pere avoit été chargé d'un Manuſcrit in-4o. ſur les Malabares Gentils, leur Religion &c, dont on n'a pas entendu parler. Le Pere Paul porta à Rome il y a trente trois à trente-quatre ans un autre Exemplaire de la Lyturgie Syriaque des Chrétiens de S. Thomas. Le Syrien que l'on avoit chargé de la traduire, mourut, & ſes parens reporterent le Manuſcrit en Syrie.

Les curioſités naturelles que le Prélat Polonois avoit vûes à la Côte étoient 1o. Un enfant long de trois pouces, large d'un pouce & demi, blanchâtre & parfaitement bien formé. 2o. Une grenouille volante, de grandeur ordinaire & couleur de terre, garnie ſous les pattes de poches qui s'enfloient & la ſoutenoient en l'air. 3o. Le vers honteux, reptile long, en forme de Lézard, & couvert d'écailles ſous leſquelles il ſe replioit quand on le touchoit. 4o. Un petit Singe qui avoit le nez d'une Maquie (Guenon), les yeux d'un Chat-huant & les pattes fort longues: cet animal eſt très rare à la Côte. 5o. Une petite mouche de ſix lignes de diametre, faite comme une Tortue, avec deux cornes vertes & dorées, & qui s'envoloit en entr'ouvrant la corne qui lui couvroit le dos.

M. Florent me confirma ſur les Amoques ce que le P. Claude m'en avoit dit à Neliceram. Le mot *Amoque* vient des Portugais: on les appelle en Tamoul *Narangols*. C'eſt un Peuple peu nombreux, dont le Pays eſt au Nord-Eſt de Veraple. Ils ont la Langue, les uſages & les mœurs des Malabares. Tous les douze ans le Samorin ſe préſente à une lieue de Panani dans un grand champ, couvert de diamans & entourré de cinq à ſix mille ſoldats. Là il attend

[1] Le Catalogue des Manuſcrits Orientaux de la Bibliotheque du Roi ne fait pas mention de cette Liturgie. Elle ne ſe trouve pas non plus parmi les Manuſcrits apportés de l'Orient, & placés dans ce riche Dépôt, depuis l'impreſſion du Catalogue.

pendant trois jours les Narangols ; & s'il n'en paroît pas, il ſe retire. Ceux de ce Peuple qui ſe ſont faits Amoques, au nombre de ſix ou douze, plus ou moins, ſe préſentent devant ce Prince ; après l'avoir accablé d'injures, ils ſe jettent ſur les troupes qui l'environnent, & ſont pour l'ordinaire mis en piéces. On en a vû percer aſſez près du Samorin. M. Florent s'étoit trouvé deux fois à ce ſpectacle, qui étoit paſſé en cérémonie publique, & en ignoroit l'origine. Selon le P. Claude, cette ſcène étoit une ſorte de ſatisfaction à laquelle les Samorins s'étoient obligés, pour réparer l'injure qu'un de leurs prédéceſſeurs avoit faite aux Narangols, en faiſant empaler un de leurs Chefs.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Hamilton dans ſa Relat. de l'Inde, T. I. chap. 25. p. 307.) donne à cette cérémonie un objet dont je n'ai point entendu parler dans le Pays.

Dans les montagnes qui ſéparent les deux Côtes, à la hauteur de Veraple, on trouve un Peuple particulier, qui n'eſt ni Malabare ni Pandi (c'eſt-à-dire Tamoul de la Côte de Coromandel). Cette Nation, au rapport de M. Florent, n'a ni Prêtres, ni Livres, ni Ecriture ; elle entend le Malabare ; mais les Malabares n'entendent pas ſon langage. Elle ſuit la Loi Naturelle, a des Chefs en qui elle reconnoît le droit de punir. Les femmes y portent de longues pagnes ; & une eſpece de mouchoir en écharpe ſur la gorge (ceci leur eſt commun avec les Malabares de l'autre Côte). Celles qui ſont mariées ont un anneau au nez. M. Florent avoit vû quelques uns de ces montagnards, & me promit de s'informer plus particuliérement de l'état de cette Nation. Il étoit à portée de le faire par la poſition de Veraple. A ſix lieues de cette Aldée eſt l'Egliſe de Maleatour au pié des montagnes, éloignée de trois lieues d'une autre petite montagne ſur laquelle eſt une Croix, & d'où l'on découvre tout le plat Pays. Veraple même eſt à cinq lieues Oueſt des grandes montagnes. En Eté, la route qui y conduit n'eſt coupée par aucune riviere : mais en Hiver Veraple eſt dans une eſpece d'Iſle. Pour aller de-là à Pondichery il faut prendre dans le Nord-Eſt ou deſcendre chez le Travancour.

Selon M. Florent, le mot *calamine* eſt formé de *cal*, *pierre*, (peut-être *Kelaa*, *Fortereſſe*) & de *min aigu*, & déſigne une pierre peu éloignée de S. Thomé, où l'on prétend que S. Tho-

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

mas fut maſſacré par les Brahmes; *Calliane* ſignifie *réjouiſſance*, & non Calicut. Ce Prélat me fit préſent de quelques Livres Orientaux, & de cinq volumes d'Olles en Malabare, dont deux de Médecine & trois contenant le Concile d'Odiamper. On appelle *Guerindam* les volumes compoſés d'Olles, & *Pooſtagam* les Livres en papier reliés. M. Florent avoit en dépôt pluſieurs Manuſcrits Syriaques appartenant à des Egliſes brûlées par le Travancour : mais ces Ouvrages ne traitoient que de Rits, Prieres &c. Il me promit d'en faire chercher d'Hiſtoriques, me donna la liſte des Egliſes dépendantes de ſon Dioceſe, & la traduction Samskretanne des Priviléges accordés aux Chrétiens de S. Thomas par Scharan Peroumal. J'aurai dans la ſuite occaſion de faire connoître ces deux pieces plus en détail.

J'aurois ſouhaité reſter plus long-tems avec ce reſpectable Prélat ; mais ç'eût été l'expoſer à des reproches de la part du Commandeur de Cochin, qui ne m'avoit pas permis de faire ce voyage ; je le quittai ſur les quatre heures comblé de ſes bontés & remontai dans ma tonne. Le Jugean (le reflux) étoit à moitié, ce qui m'obligea de deſcendre par un autre bras de la riviere de Veraple, qui va Oueſt Sud-Oueſt, juſqu'à environ dix minutes de Tchetiate. Il n'y a entre ce bras & celui que j'avois ſuivi le matin, que des mattes (terres inondées & pleines d'arbriſſeaux) & des joncs autour deſquels on tourne juſques près de Tchetiate. Lorſque le Jugean eſt plein (& par conſéquent l'eau très-baſſe), on va dans le Sud-Oueſt, & l'on apperçoit à trois quarts d'heure de chemin de Veraple, à gauche, Kodate ; à droite, Toutoukarey : enſuite la riviere s'élargit.

A dix minutes de-là, la route Sud, à gauche paroît Tchanour ; à droite, une riviere qui conduit à Schatenati, éloigné d'une lieue. La riviere ſuit l'Oueſt.

A huit minutes de-là, à gauche, l'Iſle de Pejeley.

Vingt-cinq minutes plus loin, à gauche, paroît la petite Kolangouri. Dans le Sud-Oueſt la riviere eſt fort large, pleine d'Iſlots & de mattes. Fin des dépendances de Veraple, & commencement de la riviere qui mene à Paleporte. Le bras de la riviere de Veraple, qui deſcend dans le Sud-Oueſt, s'appelle Kerinmaley.

En

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

* En deſcendant, on voit à droite Tchendourti, Iſle habitée & plantée de Palmiers ; à gauche, Boulegate & des plans de Palmiers;plus loin du même côté, Panambougate, Balarparte ; & à droite, la riviere de Morigagni, ſuivie du Village appellé *Crus dos milagros*, après lequel paroît Matencheri.

* *Le reſte de la route dicté par un Malabare Chrétien.*

De retour à Matencheri, mon premier ſoin fut de m'aſſurer d'un Ecrivain habile, pour copier la traduction Samskretanne des Priviléges accordés aux Chrétiens de S. Thomas. Le P. Anaſtaſe chargea de ce travail le Caçanare Mattaye, qui conſentit même à m'interpreter cette traduction : & comme je ne voyois pas de jour à pénétrer en quelques mois dans les Antiquités du Pays, je me diſpoſai à retourner à Mahé. Je n'attendois pour partir que la fin du travail du Caçanare Mattaye, lorſque le Chorévêque George Namet eulla, à qui M. Van Vechten avoit parlé de moi, vint me trouver à Matencheri. Il alloit à Kandanate conférer ſur quelques affaires avec l'Archevêque Syrien Schokor eulla. Je profitai de l'occaſion & le fis conſentir ſans peine à accepter mon ballon. C'étoit un grand homme ſec de trente-cinq à quarante ans, poli, ruſé & ſpirituel. Il étoit d'Alep, marié ; & la Miſſion Malabare en autoriſant le ſéjour qu'il faiſoit dans l'Inde, ſervoit à cacher des opérations de Commerce qui l'occupoient plus que les fonctions de ſon Miniſtere. Il parloit bien Portugais, entendoit le Latin, l'Éthiopien ; l'Arabe étoit ſa Langue naturelle. Comme il ſçavoit que mon deſſein étoit d'aller à Surate où mon frere devoit dans peu être Chef du Comptoir François, & que ſes affaires le demandoient lui-même dans cette Ville, il ſe prêta de bonne grace à ce qui pouvoit piquer ma curioſité. Nous arrivâmes en peu de tems à Kandanate,qui eſt environ à trois lieues de Cochin. Dans la route nous parlâmes des différens endroits où il avoit été. Il me dit au ſujet de l'Ethiopie où il avoit paſſé trois ans, qu'il avoit trouvé les Rituels & les Cérémonies eſſentielles ſemblables en tout à ce qui s'obſerve chez les Syriens. Il ajouta que ces Peuples étoient fort ignorans ; que la plûpart donnoient aux années le nom d'un des quatre

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Evangéliſtes, & recommençoient ainſi tour à tour.

Un peu avant que d'arriver à Kandanate, qui eſt dans les terres à une petite demie lieue, on paſſe un ruiſſeau formé par l'eau de la riviere qui vient du Nord vers la gauche : dans le tems des pluies les Manſchouës peuvent aller juſques-là. On rencontre un peu plus loin une croix, & enſuite Kandanate.

Cette Ville, après avoir été brûlée par le Travancour, commençoit à ſe rétablir. Il n'étoit reſté ſur pié que les murailles des maiſons bâties autour de l'Egliſe. Le Pays eſt aſſez riche, quoiqu'on y voye beaucoup de landes. Tous les habitans ſont Chrétiens, de ceux qu'on appelle de Saint Thomas, à quelques Payens près : les Evêques qu'ils ont demandés au Patriarche d'Antioche, vivent à leurs frais ; & malgré cela ils les préferent aux Prélats Catholiques qui les aident eux-mêmes de leur bourſe. Le Chorévêque George me préſenta à l'Archevêque Schoko reulla [1]. Ce Prélat me reçut avec une ſorte de

(1) Voici ce que M. le Vicaire Apoſtolique m'a rapporté au ſujèt des Prélats Syriens envoyés à la Côte Malabare. Les Chrétiens Schiſmatiques de Saint-Thomas, las d'obéir à Mar Thomas, ſimple Archidiacre, demanderent aux Hollandois la permiſſion de faire venir un Évêque de Syrie. Le Conſeil de Cochin y conſentit, & donna ordre aux Vaiſſeaux Hollandois de Baſſora de prendre le premier qu'ils trouveroient. On leur préſenta un Evêque nommé *Jean*, qui avoit été chaſſé d'Éthiopie, & qu'un Minoriſte de ſes amis venoit de faire ſortir des priſons de Baſſora, en payant pour lui cinq cents guinées. Le Prélat arriva à Cochin en 1747, & fut reçu au bruit du canon & avec des honneurs extraordinaires : les Hollandois ont toujours marqué plus d'égards pour les Hérétiques que pour les Catholiques. La paſſion que cet Évêque avoit pour le vin, le rendit bientôt mépriſable aux Chrétiens Malabares. Ils furent même obligés de retirer des mains des Juifs la Croix d'une Égliſe & un Encenſoir, qu'il leur avoit donnés en paiement d'une ſomme qu'il leur devoit. Un jour ce Prélat s'embarqua yvre dans une tonne, & ordonna aux Maquois de le conduire près de Cochin ; de-là il les envoye chercher une bouteille d'Eau-de-vie, la boit & s'endort. Les Fideles qui le cherchoient par-tout, le trouverent dans cette tonne au lever du Soleil. Le Commandeur inſtruit de l'aventure, mit Monſeigneur aux arrêts à Cochin, & le renvoya en 1751 à Baſſora dans l'équipage à peu-près où il étoit en ſortant des priſons de cette Ville. Malgré ces vices groſſiers, cet Évêque n'avoit jamais voulu ſacrer Mar Thomas. Selon George Namet eulla, c'étoient les Évêques, arrivés en 1751, qui l'avoient renvoyé en Syrie.

Mar Thomas deſirant plus que jamais de ſe faire ſacrer, promit à la Compagnie Hollandoiſe quatre mille roupies, ſi elle faiſoit venir des Évêques de Syrie : c'étoit auſſi le vœu des Fideles. L'offre de Mar Thomas fut acceptée : on fit venir à Cochin l'Archevêque Baſile Schokor eulla, Grégoire Jean Évêque Mé-

diſtinction, m'embraſſant tendrement, au lieu qu'il avoit coutume (ainſi que le Chorévêque) de donner ſon anneau & ſa main à baiſer aux Chrétiens qui l'abordoient. Il étoit entouré de Schamaſches (Diacres, Minoriſtes &c), qui le ſervoient dans le particulier comme à l'Egliſe. Il ne portoit pas de Croix ſur la poitrine; mais en entrant & en ſortant de l'Egliſe, ou de ſa Maiſon, il donnoit la bénédiction avec une petite Croix de cuivre doré, longue de quatre à cinq pouces. Il avoit ſur la tête une eſpece de Capuchon noir de toile, dont le ſommet étoit ſemé de Croix, & une toque blanche par-deſſus.

La maiſon que ce Prélat occupoit étoit attenante à l'Egliſe, à droite. On montoit à ſon appartement par un

tropolitain qui réſida à Paru, Jean Jean, Évêque, qui ſe fixa à Kalicoulan, accompagnés du Chorévêque George Namet eulla & de pluſieurs Schamaſches Ces Prélats arriverent en Avril 1751, & furent reçus avec de grandes marques de diſtinction. Quand il fut queſtion de payer les quatre mille roupies, Mar Thomas, que ces Evêques n'avoient pas voulu ſacrer, le refuſa. Le Roi du Travancour de qui il dépendoit, le fit venir; & ne pouvant en tirer la ſomme en queſtion, promit lui-même à la Compagnie ſix mille roupies, dont deux mille en compenſation du retard. Pakimous, Miniſtre de ce Prince, amena enſuite Mar Thomas à Cochin, où le Commandeur le menaça de l'envoyer à Batavia. Mar Thomas de ſon côté, ne s'accordoit pas trop avec les Evêques Syriens, qui en regle, jouiſſant ſeuls des Priviléges de leurs Dignités, devoient payer les quatre mille roupies. Un jour même étant, à Cochin, il alla juſqu'à frapper le Métropolitain; & le Commandeur crut devoir les mettre tous deux aux arrêts. Enfin, pour terminer cette affaire, le Métropolitain fit entendre que lorſqu'il ſeroit dans le lieu de ſa réſidence, il trouveroit plus aiſément l'argent que l'on demandoit; & en effet, il fournit quelque tems après ſix mille roupies, qui, jointes aux ſix mille du Travancour, font douze mille roupies, dont quatre mille pour la Compagnie, & huit mille pour le Commandeur: voilà la proportion du gain des Compagnies avec celui de leurs Officiers. Enſuite Pakimous remena Mar Thomas dans le Sud; & le Travancour aura bien ſçu en tirer les ſix mille roupies qu'il s'étoit engagé de payer pour lui. Une exaction pareille à celle qu'il fit en 1756 ſuffiſoit pour cela. Les Schiſmatiques lui avoient offert douze mille roupies, pour ravoir une Égliſe qu'ils prétendoient leur appartenir anciennement, & qui étoit alors entre les mains des Catholiques. Ces derniers, pour la conſerver, furent obligés de payer la même ſomme, mais à titre de ſubſide.

Tandis que les Schiſmatiques ſe diſputoient ſur le paiement de la ſomme qui avoit été promiſe aux Hollandois, M. l'Évêque d'Aréopolis, Vicaire Apoſtolique arriva à cette partie de la Côte en 1752. Ce Prélat fit ſon entrée à Cranganor, d'où il ſe rendit à Veraple, ſans paſſer par Cochin. La ſuite de l'hiſtoire de cette Miſſion juſqu'en 1754, eſt à Rome, où elle a été portée par le P. Geminiani, Carme Italien. Je vis ce Pere en 1758 à Matencheri. C'étoit un petit homme tout de feu, plus propre à courir qu'à diriger, grand parleur, & aſſez bien avec les Hollandois & les Anglois.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

petit eſcalier qui conduiſoit à une Varangue (gallerie) délabrée, au bout de laquelle étoit une chambre obſcure où couchoient deux Caçanares. A droite de cette chambre on voyoit l'appartement Archiepiſcopal, conſiſtant en une chambre percée de deux fenêtres baſſes & garnies de vieux chaſſis en Croix, à côté de laquelle étoit une garderobbe. Là couchoit Monſeigneur ſur un cadre mal aſſuré & couvert d'un matelas fort mince : ſes caleçons, chemiſes, mouchoirs &c. ſéchoient au milieu de la chambre ſuſpendus à des cordes qui la traverſoient. Ses Livres, en petit nombre & fort poudreux, étoient entaſſés ſur une planche qui cachoit la moitié de ſon lit, & l'on voyoit à côté un coffre qui renfermoit les ornemens de l'Egliſe.

Ci-d. p. CLI.

L'Archevêque eut la complaiſance de me montrer ſes Bulles. C'étoit un parchemin long de vingt-cinq pieds, & large de ſix pouces, écrit en Syriaque, avec la Tchape du Patriarche d'Antioche, celle de l'Archevêque répetée trois fois, & les témoignages des cinq Evêques aſſiſtans avec leurs Tchapes ; le tout orné de fleurs & de deſſeins à l'Oriental. Ce rouleau lui avoit coûté vingt roupies.

Raul. lib. cit. p. 94. 346. Fabric Cod. Apocr. Nov. Teſtam. T. I. p. 128. & ſuiv. p. 388 & ſuiv.

Nous nous entretînmes en attendant le ſouper de matieres de Religion. Les Caçanares Schiſmatiques qui étoient préſens ne connoiſſoient ni l'*Evangile de l'Enfance de J. C.* ni les *Actes des Apôtres* attribués à Abdias : le nom même de ce Perſonnage leur étoit inconnu. Quant à l'Archevêque, il parloit peu ; & quoique le Chorévêque George qui ſervoit d'Interprete tâchât de commenter ſes paroles, je vis bien-tôt que ce n'étoit qu'un Caloyer ignorant que la pauvreté avoit engagé à quitter ſa Patrie.

L'heure du ſouper arrivée, Monſeigneur qui ne vivoit que de laitage, mangea ſeul à ſon petit couvert, tandis que le Chorévêque George me régaloit d'un plat d'œufs & de petits poiſſons ſalés. Sa grandeur jeûnoit preſque toute l'année, ſelon l'uſage des Caloyers Grecs : mais on me dit que dans les jeûnes les plus rigoureux, ils pouvoient boire de l'eau, & même manger quelque choſe le ſoir, ſi leurs forces ne leur permettoient pas de s'en tenir à un ſeul repas.

Le lendemain, j'aſſiſtai à l'Office, qui fut célebré par

l'Archevêque. Il ſortit de ſon appartement, ayant à la main une croſſe de bois qui reſſembloit exactement à une houlette. Les Caçanares qui l'accompagnoient avoient des caleçons blancs, des ſandales de bois; ils étoient revêtus de tuniques blanches en forme de longues chemiſes, & avoient ſur la tête une eſpece de grande calote de toile.

L'Egliſe, à moitié ruinée n'étoit éclairée que par deux fenêtres hautes, larges environ de deux pieds & demi en dedans & d'un demi pié en dehors. J'y vis pluſieurs Autels ornés d'une ſimple Croix, ſans chandeliers ni figures de Saints. Le maître-Autel élevé de deux pieds étoit dans le fond. On voyoit derriere quatre quadres ſans tableaux. Les Acolytes revêtus de tuniques jaunes, avec une étole rouge ſur l'épaule gauche, tenoient les cierges.

Une partie des Chrétiens étoit debout, l'autre aſſiſe ſur des nattes, tandis que les Caçanares, Prêtres & Minoriſtes, pluſieurs le dos à l'Autel, entourroient un treteau qui leur ſervoit de Lutrin, & chantoient l'Office de mémoire & en cadence, ſur des Livres non notés, la plûpart ſans entendre ce qu'ils prononçoient. Les ſons me parurent plus mélodieux que ceux de notre Pſalmodie, & approchant aſſez des airs Provençeaux. Les paroles de la Conſécration furent prononcées à haute voix.

Au retour de l'Office, voyant que je ne pouvois rien tirer des Chrétiens Malabares ni des Syriens ſur l'Apoſtolat de Saint Thomas, je priai le Chorévêque George de me montrer l'endroit de la Conſécration dans les différentes Liturgies dont on ſe ſervoit en Syrie & à la Côte Malabare [1]. Il m'écrivit lui-même ce qui étoit en Syriaque

(1) La premiere Liturgie que le Chorévêque George me montra, fut celle de S. Jacques, Evêque de Jéruſalem, écrite à Merdin, où réſide ordinairement le Patriarche d'Antioche, & apportée dans l'Inde en 1751 par les Prélats Syriens. Voici la Traduction littérale de l'endroit de la Conſécration. *Cum ſe preparavit ad ſubeundam mortem voluntariam pro nobis peccatoribus ſine peccato, (Jeſus) cœpit panem manibus ſacris, poſtquam laudavit (* Deum *), benedixit & ſanctificavit, fregit & dedit ſuis Apoſtolis ſanctis, & dixit : ſumite & comedite de hoc.* HOC EST CORPUS MEUM (honah pagueri), *quod pro vobis & pro multis frangitur & datur in remiſſionem peccatorum & vitam æternam. Amen. Similiter accepit ca-*

ordinaire & le Caçanare de Mamlaſcheri, ce qui étoit en *Eſtranglo*. On ſçait que ce dernier caractere eſt le plus

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

licem & poſtquam laudavit (Deum), benedixit, ſanctificavit & dedit ſuis Apoſtolis ſanctis, & dixit: Sumite & bibite de hoc, vos omnes. Hic est Sanguis meus, (honah dami) *qui pro vobis & pro multis effunditur & datur in remiſſionem peccatorum & vitam æternam. Amen.*

Voy. la liſte des 31 Liturgies conſervées par les Maronites, dans les Notes d'Abraham Ecchellenſis ſur le Catal des Livr. Chald. &c. d'Hebed Jeſu. Rom. 1653; la Nouv. Bib. choiſ. (par M. Barat). T II. p. 285. (Il y a quelque différence dans les noms); & le Catal. des Mſſ. de la Bibl. du Roi, T. I. Mſſ. Syr. N°s. 31, 64, 65, 66, 68 & 94.

Je vis les mêmes paroles dans les différentes Liturgies, que renfermoit un volume précieux qu'on me montra. Ces Liturgies ſont celles de ſaint Jean, Évêque; des douze Apôtres; de ſaint Pierre; de ſaint Marc; d'Euſtathe, Patriarche d'Antioche; du Pape Jules; de Mathieu, un des ſoixante douze Diſciples; de Jean Ebn (fils de) Khomham, Patriarche d'Antioche; de Denis Jacques Barſalibi; du Pape Xiſte; de ſaint Marout, Catholicos de Ninive; de Jacques, Patriarche d'Anthioche; de Thomas, Évêque de Germanicie; de ſaint Jacques, Évêque d'Urfa; de Denis l'Aréopagiſte; d'Ignace, Diſciple de ſaiut Jean, Patriarche d'Antioche; de Clement, Diſciple de ſaint Pierre; de Cyrille, Patriarche d'Alexandrie; de Philoxene, Évêque de Mambetch; de Jean Jacques, Évêque de Nizibe; de ſaint Jacques, Oncle de ſaint Ephrem; de Pierre, Patriarche d'Antioche; de Philoxene, Évêque de Baghad; de Sevère Moiſe, Bar (fils de) Caiphas; de Jean Barmoudan, Patriarche d'Antioche; d'Ignace Bar oep, (ou Barceps) Patriarche de Merdin; de Gregoire, Patriarche d'Antioche; de S. Jacques, Frere de Jeſus-Chriſt; d'Abraham, Evêque d'Amid, dans le Diarbekir; de Mariſhac, Docteur de l'Égliſe Syrienne; de ſaint Pierre Apôtre (une grande & une petite); de Jacques, Évêque de Syroug en Syrie; de ſaint Philoxene; de S. Cyrille, Évêque de Ha, en Arabie.

Govea, Meſſes des Chrét. de S. Thomas &c. Præf. p. 78, 79. Aſſem. Biblioth. Orient. T. III. Part. 2. p. 302.

J'aurois été curieux de voir la Liturgie, dont ſe ſervoient anciennement les Chrétiens de ſaint Thomas: celle, par exemple, qui mettoit au nombre des Saints Neſtorius, Thedore de Mopſueſte &c. & dans laquelle, au rapport de Govea, *la forme (de la Conſécration) vitiée faiſoit entendre qu'au Saint Sacrement de l'Autel étoit le Corps & le Sang de notre Sauveur ſeulement par figure*: mais les Caçanares ne purent m'en montrer d'antérieure à l'Archevêque Meneſes: il fallut donc me contenter de celle que les Prélats Syriens avoient trouvée entre les mains des Schiſmatiques. Elle étoit en caractere *Eſtranglo*. Petros Caçanare de Mamlaſcheri me donna l'endroit de la Conſécration, dont voici la Traduction littérale. *Ante ſuam Paſſionem (Jeſus) cœpit panem ſacris & venerabilibus manibus, & levavit oculos ſuos in cœlum ad te Deum Patrem ſuum omnipotentem, & laudavit te benedixit, ſanctificavit, fregit, dedit ſuis Diſcipulis, & dixit: ſumite & comédite, vos omnes de hoc.* * Hoc est enim Corpus meum, *quod pro vobis & pro multis frangitur & datur in remiſſionem peccatorum & vitam æternam, pro illo qui capiet illud. Poſt cœnam, accepit etiam pretioſum illum Calicem in manus ſuas ſacras & venerabiles, & iterum laudavit te, benedixit, ſanctificavit, dedit ſuis Diſcipulis, & dixit: ſumite & bibite de hoc, vos omnes.* * Hic est enim Calix mei Sanguinis *Teſtamenti Novi & æterni, Myſterium Fidei, qui pro vobis & pro multis effunditur in remiſſionem peccatorum & vitam æternam. Amen.*

** Dans le Syriaque ces paroles ſont les mêmes que dans la Liturgie de S. Jacques Évêque de Jeruſalem.*

Le Miſſel des Schiſmatiques & celui des Catholiques ſont actuellement les mêmes; ſeulement ces paroles, *quod pro vobis & pro multis frangitnr & datur in remiſſionem peccatorum & vitam æternam pro illo qui capiet illud*, ne ſe trouvent pas dans le Miſſel des Catholiques, comme je l'ai reconnu, par l'Extrait que m'en a donné le Çaçanare Catholique Mattaye Mattaye (c'eſt-à-dire, Mathieu, fils de Mathieu), Curé d'Anjikaïmal.

anciens. Les lettres Syriaques ordinaires formées ſur l'Eſtranglo ſont attribuées à S. Jacques, Evêque d'Urfa, (Edeſſe), Docteur Syrien, qui floriſſoit ſur la fin du ſeptiéme ſiécle : ces Lettres ſont maintenant reçues généralement, & même employées dans les Livres.

Je quittai Kandanate le 13 Janvier ; un ſéjour plus long dans cet endroit eut pû me trahir. Le Peuple avoit paru étonné de voir un Européen dans cette Contrée, & on lui avoit fait entendre que le Commandeur de Cochin m'avoit envoyé vers l'Archevêque pour quelqu'affaire. Je pris congé de ce Prélat, qui vouloit me retenir, & il fallut lui promettre que je reviendrois le voir. Je me rendis en une demie heure avec le Chorévêque George à Odiamper, qui eſt peu éloi-

Je priai enſuite le Chorévêque George de me donner ſa Confeſſion de Foi, en qualité de Jacobite. Il me l'écrivit lui-même en Syriaque, dans la chambre, & en préſence de l'Archevêque Schokor eulla. En voici la traduction : *Nos Syrus Jacobita Orthodoxus Chriſtianus verus* (ou *veridicus*) *jure laudatus, credimus & confitemur ſecundùm Fidem trium Sanctorum Conciliorum Niceni, Conſtantinopolitani, Epheſini (contra Neſtorium), Chriſtum Deum noſtrum, Deum perfectum & filium hominis perfectum* (em ſchamilio) *eſſe ſicut nos, excepto peccato, in unitate admirabili & mirificâ ſine ſeparatione, & ſine mixtione, unam perſonam & unam naturam incarnatam* (had kanouma o had kiona embaſſera) *veri Dei incarnati.*

Hæc ſcripſi manu meâ debili ego Chorepiſcopus Georgius Syrus Jacobita ex Urbe Khalep, anno 1758, primo Jan. V. ſt. (12 Janv. n. ſt.)

A la vuë de cette Profeſſion, j'objectai au Chorévêque George que, ſi Jeſus-Chriſt étoit *Dieu parfait & Homme parfait, ſans mêlange*, il devoit, en bon Logicien, reconnoître en lui deux natures. Sur cela il me demanda comment Dieu étoit né d'une Vierge. Je lui repondis que c'étoit par miracle. Et bien, me dit-il, c'eſt auſſi un miracle qu'il n'y ait qu'une volonté & une nature incarnée en Jeſus-Chriſt Dieu & homme parfait, ſans mêlange. Je voulus lui prouver que la comparaiſon n'étoit pas juſte, & il mit la converſation ſur un autre ſujet. La réponſe du Chorévêque George fait voir qu'en fait de Dogmes Religieux, il faut s'en tenir à l'autorité qui, des hommes, remonte à l'Être ſuprême, ſans avoir recours aux raiſonnemens toujours foibles contre celui à qui on aura accordé un premier myſtere.

Avant que de quitter Kandanate, je demandai au Chorévêque George les différentes Ères des Peuples avec leſquels il avoit converſé. Selon lui, les Grecs étoient alors (le 12 Janvier 1758) en 7266 de l'Ère d'Adam (c'eſt celle de Conſtantinople); les Syriens, en 2069 de l'Ère d'Alexandre ; les Arméniens, en 1207 de leur Ère ; les Égyptiens, en 1474 de la mort des Martyres : ces quatre Peuples ſuivent encore l'Ère de Jeſus-Chriſt. J'ajoute à ces Ères, celle des Juifs, qui me fut donnée à Matenchery par un Rabbin. Au mois de Janvier 1758 (de Jeſus-Chriſt) répondoit le mois Schebat, de l'an 5518 depuis Adam : tous les trois ans, on intercale le mois Adar.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

gné de Kandanate, ſur la riviere de Mangakarao, dans un terrein qui forme une grande Anſe, du Sud-Oueſt au Sud-Eſt. L'Aldée eſt maintenant preſque détruite. Les murs de l'Egliſe où ſe tînt le Concile, ſubſiſtent encore & ne préſentent rien de remarquable.

Ces deux endroits, Kandanate & Odiamper, ſont à l'Eſt Nord-Eſt de Matencheri : par l'Eſt Sud-Eſt du premier on va chez le Travancour, & par le Nord-Oueſt, chez le Samorin.

Comme à mon retour j'étois ſeul dans mon balon, jeus la liberté d'obſerver le giſſement des lieux. Je partis d'Odiamper à onze heures, dix minutes. La riviere de Mangakarao va dans le Sud. En la deſcendant, on voit au Sud Sud-Eſt la riviere de Tchenmanon, qui arroſe l'Iſle de ce nom, ſituée de même au Sud Sud-Eſt, & ſe rend à Coélan ; à droite, Peroumbalan, & une partie de l'Anſe qui deſcend du Nord-Oueſt. A onze heures, quarante-quatre minutes, la pointe de l'Anſe ; la riviere tourne un peu dans le Sud Sud-Oueſt ; à gauche, l'Aldée de Tekenbardela ; à droite, au Nord Oueſt, la riviere de Schatembé qui mene à Cochin, avec une Aldée du même nom. A cinquante-deux minutes, la riviere ſuit l'Oueſt Sud-Oueſt. A midi à gauche, au Sud Sud Oueſt, Aerou, qui donne ſon nom à une riviere qui deſcend à Coélan ; l'entrée de cette riviere eſt fort étroite : à droite, au Nord Nord-Oueſt, Panangate. A midi, dix minutes, à droite, Kaïdapé: la riviere ſuit l'Oueſt Nord-Oueſt. A vingt-cinq minutes, à gauche, Oueſt un quart Sud-Oueſt, Combelon, avec une riviere du même nom ; à droite, au Nord Nord-Oueſt, la riviere de Caſtelle : on apperçoit de-là Bendurté, à trois quarts de lieue, & une pointe de Caſtelle. A trente-cinq minutes, à gauche, à l'Oueſt, Caſtelle, groſſe Aldée, où les Hollandois ont des maiſons de campagne. A cinquante-trois minutes, la riviere Nord Nord-Oueſt, traverſée par des filets de Pêcheurs. A une heure l'Aldée de Marati, au Nord : la riviere ſuit la même direction. A une heure, cinq minutes, à gauche ſont les dépendances de Caſtelle ; à droite Anjikaïmal :

kaïmal : la riviere ſuit le Nord-Oueſt. A ſeize minutes, à gauche, au Sud-Oueſt, Palorte; à droite, Bendurté, au Nord Nord-Oueſt : la riviere prend le nom de Palorte. A deux heures, à gauche, le Bazar Maure, & à deux heures dix minutes, celui des Juifs. A vingt minutes, Anjikaïmal reparoît. A vingt-trois minutes Matenchery.

A mon retour dans cette Aldée, je me trouvai logé aſſez commodément pour un Voyageur. Le P. Anaſtaſe avoit parlé de moi à un riche Juif nommé Elikh (Elie), dont la maiſon étoit près de la ſienne. Ce Juif m'offrit obligeamment une petite chambre, qui lui ſervoit auparavant de Magaſin, & je l'acceptai, comptant lui en payer le loyer. Ce fut chez lui que j'entendis parler des Priviléges accordés à la Nation Juive par Scharan Peroumal. Je lui témoignai l'envie que j'avois de voir un Monument ſi précieux; & à ſa recommandation le Moudeliar (le Chef de la Nation) qui demeuroit au Bazar des Juifs blancs, m'en prêta l'original : il le fit même avec une politeſſe à laquelle je ne devois pas m'attendre, & voulut bien me montrer ſa Bibliotheque, qui conſiſtoit en Livres Hébraïques imprimés & modernes, renfermés dans un coffre.

Les Priviléges des Juifs ſont écrits en ancien Tamoul, & gravés ſur deux lames de cuivre bien conſervées, qui doivent ſe lire de gauche à droite, comme les Olles Malabares. La premiere lame eſt gravée des deux côtés; la ſeconde, d'un ſeul côté & juſqu'aux trois quarts. Ces deux lames couvertes d'une troiſiéme, ſur laquelle il n'y a rien de gravé, entrent comme dans un étui, dans deux liens de cuivre, plats & larges d'un doigt [1].

J'emportai ces Lames chez moi, & copiai exactement

[1] Voilà le Monument que le Capitaine Hamilton, dans ſa *Relation des Indes Orientales*, appelle les *Archives* des Juifs de Cochin, & qu'il prétend renfermer leur Hiſtoire depuis Nabuchodonozor juſqu'au tems où il écrivoit : » They » (the Jews), dit cet Anglois, have a Synagogue at Couchin, not far from the » King's Palace, about 2 miles from the City, in which are carefully kept their » Records, ingraven on copper-plates in *Hebrew* characters; and when any of » the characters decay, they are new cut, ſo that they can ſhew their own » Hiſtory from the Reign of *Nebuchadnezzar* to this preſent time.

» *Myn Here van Reede* before mentioned, about the year 1695, had an

l'Inſcription qui étoit gravée deſſus, lame par lame, & ligne pour ligne, telle qu'elle étoit dans l'Original. Ce travail achevé, je priai le Moudeliar de certifier l'exactitude de la copie. La ligne en Hébreu de Rabbin, qui eſt au bas de la Pl. III. eſt le Certificat de ce Chef des Juifs. Je voulus enſuite eſſayer d'en déchiffrer quelque choſe avec les Caçanares les plus habiles; mes efforts furent inutiles. Le Caçanare Mattaye m'avoua qu'il n'en pouvoit entendre un ſeul mot, qu'il y reconnoiſſoit ſeulement pluſieurs lettres reſſemblantes aux caracteres Tamouls actuels. A mon retour, paſſant par Mahé, je priai le Topaye de ce Comptoir d'en envoyer quelques lignes au Chef des Brahmes de cette partie de la Côte, réſident à la Pagode de Taliparom, à huit grandes coſſes de Mahé; l'Archi-Brahme répondit qu'il les avoit montrées à pluſieurs perſonnes habiles, ſans qu'aucune pût y rien comprendre. Il me reſtoit un moyen dont je profitai. Le Rabbin Ezechiel, Pere du Juif chez qui je logeois, & Courtier des Hollandois à Cochin, avoit traduit cette Inſcription en Hébreu de Rabbin,

» abſtract of their Hiſtory tranſlated from the *Hebrew* into low *Dutch*. They » declare themſelves to be of the Tribe of *Manaſſeh*, a Part whereof was, » by order af that Haughty Conqueror *Nebuchadnezzar*, carried to the eaſter- » moſt Province of his large Empire, which, it ſeems, reacht as far as Cape » Comerin, which Journey 20000 of them travelled in three years from their » ſetting out of *Babylon*. » (*A New Account of the Eaſt Indies*. Vol 1, ch. 26, p. 321, 322.)

1°. Le Lecteur qui a ſous les yeux la copie exacte de ce Monument, eſt en état de juger s'il eſt écrit en caracteres Hébraïques. Je n'ai vu, dans l'Original, aucun caractere retouché : on a ſeulement frotté les planches de blanc, pour faire ſortir les Lettres. 2°. L'extrait communiqué au Commandeur Van Reede, ne renfermoit vraiſemblablement que les détails que j'ai vûs dans le *Recueil Rabbinique* d'Ezechiël, ſur l'Époque de Scharan Peroumal; l'établiſſement des Juifs à Cranganor, leur retraite à Cochin après la priſe de Cranganor par les Portugais, la diſtinction des Juifs blancs & des Juifs noirs &c. L'Inſcription gravée ſur les lames de cuivre, préſente ſimplement les dons & Privileges accordés aux Juifs, dont le Chef étoit alors Joſeph Raban; tels que le droit d'aller ſur des Éléphans, le don de ſoixante-douze maiſons &c. 3°. Quant à l'origine de ces Juifs, je ne leur ai point ouï dire qu'ils fuſſent particulierement de la Tribu de Manaſſé, ni qu'ils euſſent d'autres Monumens authentiques de leur ancienne Hiſtoire, que la Bible. Mais ſûrement on n'en trouvera aucun qui recule l'Empire de Nabuchodonozor juſqu'au Cap Camorin. 4°. Le Cap Hamilton, avec la même exactitude, place dans le quinzième ſiecle (*Lib. cit.* vol. 1, ch. 24, p. 289) Scharan Peroumal, qui regnoit à la Côte Malabare, dans les huit & neuvieme ſiecle.

ſous la dictée d'un Brahme, à ce que me dit dans la ſuite le Moudi de Panani. J'allai en conſéquence rendre viſite à ce Rabbin, qui à la recommandation de ſon fils & du Secretaire Van Vechten, me prêta ſon Recueil Rabbinique. Ce Recueil renfermoit la lecture du Texte Tamoul en caracteres Hébraïques, avec la traduction en Hébreu de Rabbin ſur chaque mot. Un jeune Juif, nommé David Cohen, me la copia en beaux caracteres Hébraïques avec les détails dont je viens de parler, & je tirai moi-même en deux nuits la copie de deux Cartes en caracteres Rabbiniques, que renfermoit le même Recueil; l'une, de l'intérieur des terres aux environs de Cochin, & l'autre préſentant le deſſein de quelques Monumens Indiens. Je compte, lorſque mes occupations me le permettront, donner en François la traduction Hébraïque des Priviléges des Juifs, comparée avec le Texte Tamoul, & avec les additions du Recueil d'Ezechiel. En voici le titre: *Traduction de ce qui eſt gravé ſur l' Olle de cuivre donnée par Scharan Peroumal: Haatakah ſchel ſchefeod vehou ttaſſnekhaſchet ſché natan Scheran Perimal.* A la fin on lit ces paroles: *zé hou khotam ſchel ſchirah Perimal*, c'eſt-à-dire, *tel eſt le ſceau de Scharan Peroumal;* & le trait ou caractere déſigné par ces paroles eſt le même que celui qui termine l'Inſcription Tamoule. Je n'entre pas dans de plus grands détails ſur cette traduction; je me contente pour le préſent de donner l'Original, Monument qui doit paroître précieux à ceux qui ſont curieux de Littérature Orientale.

Ci-d. p. clxx. ſuite de la note art. 2.

Voyez les Pl. I. II. & III.

La traduction Samskretanne des Priviléges accordés aux Chrétiens de Saint Thomas étoit copiée. Je voulus la mettre en François, & me rendis pour cela à Anjikaïmal, où j'en fis une traduction libre ſous la dictée du Caçanare Mattaye, qui me l'interprétoit en aſſez mauvais Portugais. J'envoyai enſuite à M. l'Evêque d'Areopolis la copie que le Caçanare m'a faite de la traduction Samskretanne des Priviléges, le priant d'en certifier l'exactitude, & de me marquer ce qu'il ſçavoit de l'Original même. On m'avoit dit que cette piece étoit à Coélan. En attendant la réponſe du Prélat, je profitai du voyage que fit à Matencheri le Caçanare Mattaye, pour m'inſtruire

de pluſieurs choſes concernant la Côte Malabare [1].

[1] Ce Caçanare me donna d'abord une copie nette de l'Alphabet Samskretan, uſité à la Côte Malabare. Cet Alphabet eſt composé de ſeize voyelles ; (*a*, *ā*, *i*, *ī*, *ou*, *oū*, *ir*, *ireu*, *ileu*, *īleu*, *é*, *ai*, *o*, *au* (*aou*) *am*, *ah*), & de trente-cinq conſonnes (*ka*, *kha*, *ga*, *gha*, *gnha*, *ſcha*, *ſchha*, *ja*, *jha*, *gnha*, *da* (prononcé des dents), *dha*, *da* (prononcé du Palais), *dtha*, *nna*, *ta*, *tha*, *da*, *dha*, *na*, *pa*, *pah*, *ba*, *bha*, *ma*, *ja*, *ra*, *la*, *va*, *ſcha*, *ſcha*, *ſa*, *ha*, *lla*, *kſcha*). J'ajoutai quelques variantes qui me furent données par un Topaye Hollandois. On ſçait que, pour former les ſyllabes, l'uſage, comme dans le Tamoul de la Côte de Coromandel, eſt de marquer les voyelles par des traits ajoûtés aux conſonnes, & différens de ſeize voyelles meres. Ces trente-cinq conſonnes combinées de ſix autres manières, forment ſix différens grouppes de conſonnes & de voyelles. Le même Alphabet m'a été donné à Mahé, les caracteres un peu plus arrondis. Ce Samskretam s'appelle encore *Ariom.*

Le ſecond caractere uſité à cette Côte eſt le Tamoul, appellé *Batte-ejouttou*, c'eſt-à-dire, *caractere rond.* L'Alphabet renferme treize voyelles & dix huit conſonnes. Celui qui m'a été donné à Mahé approche par ſa forme quarrée des caracteres des Lames Juives. Les Maures, depuis Cochin juſqu'à Mangalor, ſe ſervent du caractere Tamoul. Lorſqu'on l'allonge un peu ; c'eſt le *kole ejouttou*, (*le caractere long*) qui eſt d'uſage dans les actes, & forme la troiſieme ſorte d'écriture Ce Tamoul ſuit la même marche que celui de la Côte de Coromandel : la forme des voyelles eſt différente; mais pluſieurs conſonnes paroiſſent les mêmes. Il ſeroit difficile de décider lequel des deux eſt le plus ancien. Seulement on peut croire d'après les Lames juives, que le Tamoul de la Côte Malabare exiſtoit au moins dans le neuvieme ſiecle ; & c'eſt peut-être le ſeul Monument qui puiſſe faire foi, à moins qu'il n'y ait dans quelque Pagode des Inſcriptions gravées ſur la pierre : car les Olles de palmier, au bout de cent ans, ſont à demi-rongées de vers. On voit que le manque (ou du moins la rareté) de Monumens authentiques couvre les Antiquités Malabares d'une obſcurité, qu'on déſeſpéreroit preſque de voir jamais diſſipée.

Les chiffres malabares différent un peu des Lettres de l'Alphabet. Les dixaines, centaines, &c. ſe forment comme à la Côte de Coromandel, en mettant le plus petit nombre le premier ; par exemple, deux dix=20, trois cents=300, &c. Dans le Samskretam, les unités, les dixaines & les centaines, ſont formées par les vingt-huit premieres lettres de l'Alphabet : le reſte, en mettant le petit nombre le premier ; dix cent mille=un million, &c.

Les Chrétiens de ſaint Thomas, indépendamment des caracteres malabares, ſe ſervent encore de l'Alphabet Syriaque moderne mêlé d'*Eſtranglo* : mais comme pluſieurs Caçanares entendent le Malabare ſans pouvoir le lire, & que les Miſſels Syriaques qu'ils ont continuellement entre les mains, leur rendent les caracteres Syriaques plus familiers, quoique ſouvent ils ignorent la langue même ; pour leur donner la facilité d'écrire le Malabare en caracteres Syriaques, on a ajouté à ces caracteres huit lettres deſtinées à exprimer les ſons Malabares que ces caracteres ne peuvent pas rendre exactement. Ces huit lettres ſe nomment *Karſoundes.* Par exemple, ſi l'on veut écrire en Syriaque le mot *Tampouran*, qui ſignifie *Dieu*, en Malabare, il faut employer l'*r karſound*, parce que le *reſch* Syriaque ne rend pas pleinement l'*r* de la ſyllabe *ran.* Quelques-unes des lettres *karſoundes* ſont priſes du Malabare, d'autres approchent du Samskretan, ou paroiſſent arbitraires.

Les Malabares n'ont pas d'autre inſtrument pour marquer les heures qu'un petit

Je reçus le 16 Janvier la réponſe de M. l'Evêque d'Areopolis, avec le Certificat que je lui avois demandé [1]. Ce Prélat me promettoit en même-tems de faire chercher le Particulier qui poſſédoit l'Original des Priviléges. Cette promeſſe me fit naître l'idée du Voyage de Coélan. Je me flattois de trouver chez les Chrétiens la même facilité que chez les Juifs. Je crus devoir faire part de mon projet à M. l'Evêque d'Areopolis, qui m'en détourna par ſa Lettre du 18 Janvier, la derniere que j'aye reçue de lui. Le Prélat dans cette Lettre me marque d'abord que la copie des Priviléges qu'il m'a communiquée a été faite par un homme habile, ſur l'Original, gravé ſur des lames de cuivre, & cela par l'ordre de ſon prédéceſſeur M. Jean-Baptiſte-Marie de Sainte Thérefe, Evèque de Limire, Vicaire Apoſtolique, qui avoit paſſé trente-trois ans à Veraple, & de qui il tenoit ces particularités. Il m'aſſure en ſecond lieu, que je ne trouverai pas à Coélan l'Original des Priviléges, parce que ce n'eſt pas l'Egliſe du lieu qui le poſſede, mais une famille Schiſmatique qui

vaſe de cuivre, rond & percé par le fond; l'eau entre par le trou, & fait enfoncer le vaſe au bout d'un intervalle de tems, nommé *Najika*, & dont ſoixante forment le jour, *Devaſam*. Le *Najika* ſe partage en ſoixante *Vinaïgas*, le *Vinaïga* en ſix *Birpés* (la reſpiration), le *Birpé* en dix *Kenikans*, le *Kenikam* en quatre *Mattirés*, & le *Mattiré* en huit *Kanninas* (clins-d'œil) ou *Caignodis* (l'action de frapper le doigt du milieu avec le pouce.

Les Malabares peſent avec une ſorte de Romaine nommée *Belicol*. Leur plus grand poids eſt le *Tilan*, égale à-peu-près à ſeize livres un quart hollandoiſes. Le *Tilan* ſe partage en 100 *Palons*, le *Palon* en douze *Kalanges*, le *Kalange* en 10 *Pouties* (Fanons d'argent compoſés d'or, d'argent & de cuivre.)

[1] *Privilegia quæ in his tribus foliis continentur Litteris Malabaricis ſcripta; à Cherumal Perumal ultimo Malabarium Imperatore Chriſtianis Sancti Thomæ data, & in laminâ cupreâ exarata, quæ uſque hodiè in Oppido Collam apud Chriſtianos aſſervantur: juſſu Opt. Mem. Illuſtriſſimi ac Reverendiſſimi D. Joannis Baptiſtæ-Mariæ à Sancta Thereſia Epiſcopi Limirenſis, in Provinciis Malabarium Vicarii Apoſtolici tranſumpta ſunt ac tranſcripta. Quod autem, à Præfecto Anteceſſore noſtro, ſcilicèt Illuſtriſſimo & Reverendiſſimo D. Joanne Baptiſtâ-Mariâ, ita acceperimus, quod ve hæc præſens tranſcriptio concordet cum prædicto tranſumpto, fidem facimus ſubſcribendo eam manu propriâ, & Sigillo noſtro muniendo. Datum Varapoli in Indiis Orientalibus apud Malabares, diè 16 Januarii, anno Domini 1758.*

Place du Sceau (Signé) *J. Florentius à Jeſu, Epicopus Areop. Vic. Apoſt. Malab.*

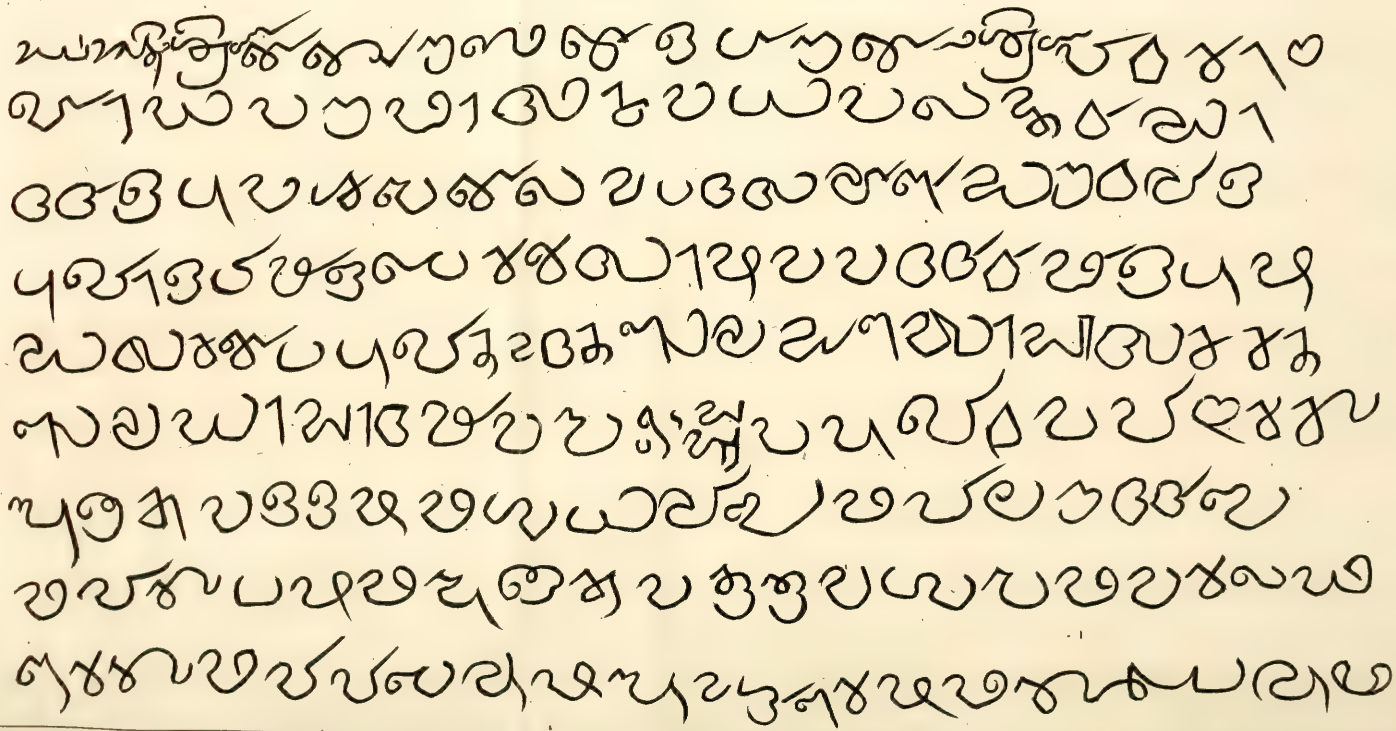
de crainte que ce Monument ne lui ſoit enlevé, dit tantôt qu'elle l'a, tantôt qu'elle ne l'a pas ; que dans une affaire comme celle-là, cette famille n'aura pas plus d'égard pour ſon propre Evêque Schiſmatique que pour tout autre, & qu'ainſi cette recherche demande du tems, & une perſonne non ſuſpecte. 3°. Sur ce que je lui avois marqué des Priviléges accordés aux Muſulmans, M. d'Areopolis m'avertit que ſi je ne les trouve pas dans leur Bazar près de Matencheri, ceux de Panani, quand ils les auroient, ne me les montreront pas ; que les Juifs blancs faits au Commerce des Européens ſont plus communicatifs : mais que les Noirs, Chrétiens Maures, ou Juifs ſont naturellement défians. Le Prélat finit en ajoutant que la copie des Priviléges qu'il m'a communiquée, *eſt transferée parole par parole, c'eſt-à-dire comme elle eſt en ſon Original : mais*, dit ce Prélat, *ſi elle* (*l'Original*) *eſt écrit en caracteres Samoſcardis, comme je vous le donne, ou en caracteres Tamuzam* (*Tamouls*) ; *je n'ai pas occaſion de m'informer ; avec le tems je tâcherai de me faire éclaircir ſur ledit Original.*

Ces dernieres paroles ont rapport aux queſtions que j'avois faites à M. l'Evêque d'Areopolis, au ſujet de la copie Samskretanne. Il la regardoit comme faite ſur l'Original écrit du tems de Scharan Peroumal ; & moi je penſois que ce n'étoit qu'une traduction, ſurtout depuis que j'avois copié les Priviléges des Juifs. En effet il eſt naturel de croire que ces différens Priviléges étant du même tems, & venant du même Prince, auront été écrits dans la même Langue & dans les mêmes caracteres, c'eſt-à-dire en Tamoul. D'ailleurs il y a apparence que cette Langue s'employoit alors comme à préſent dans les Actes publics. Je ne preſſai pas davantage le Prélat.

Après ces éclairciſſemens ſur l'Original & la traduction Samskretanne des Priviléges accordés dans le neuviéme ſiécle aux Chrétiens de la Côte Malabare, je penſe qu'on ne ſera pas fâché d'en trouver ici la traduction. J'ai mis entre deux crochets les mots que j'ai été obligé d'ajouter pour lier les phraſes & rendre le ſens plus clair.

Inscription en ancien Tamoul, renfermant les Priviléges accordés aux Juifs,
il y a environ mille ans par Scharan Peroumal,
Empereur de la Côte Malabare.

I.e Lame Recto.

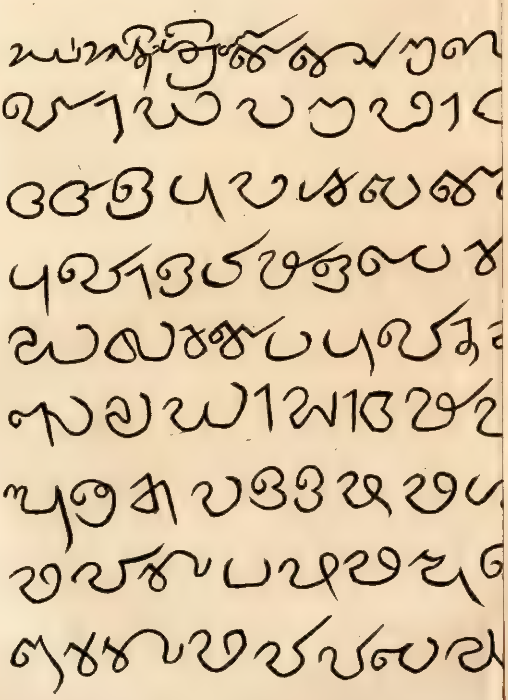


Pl. I.

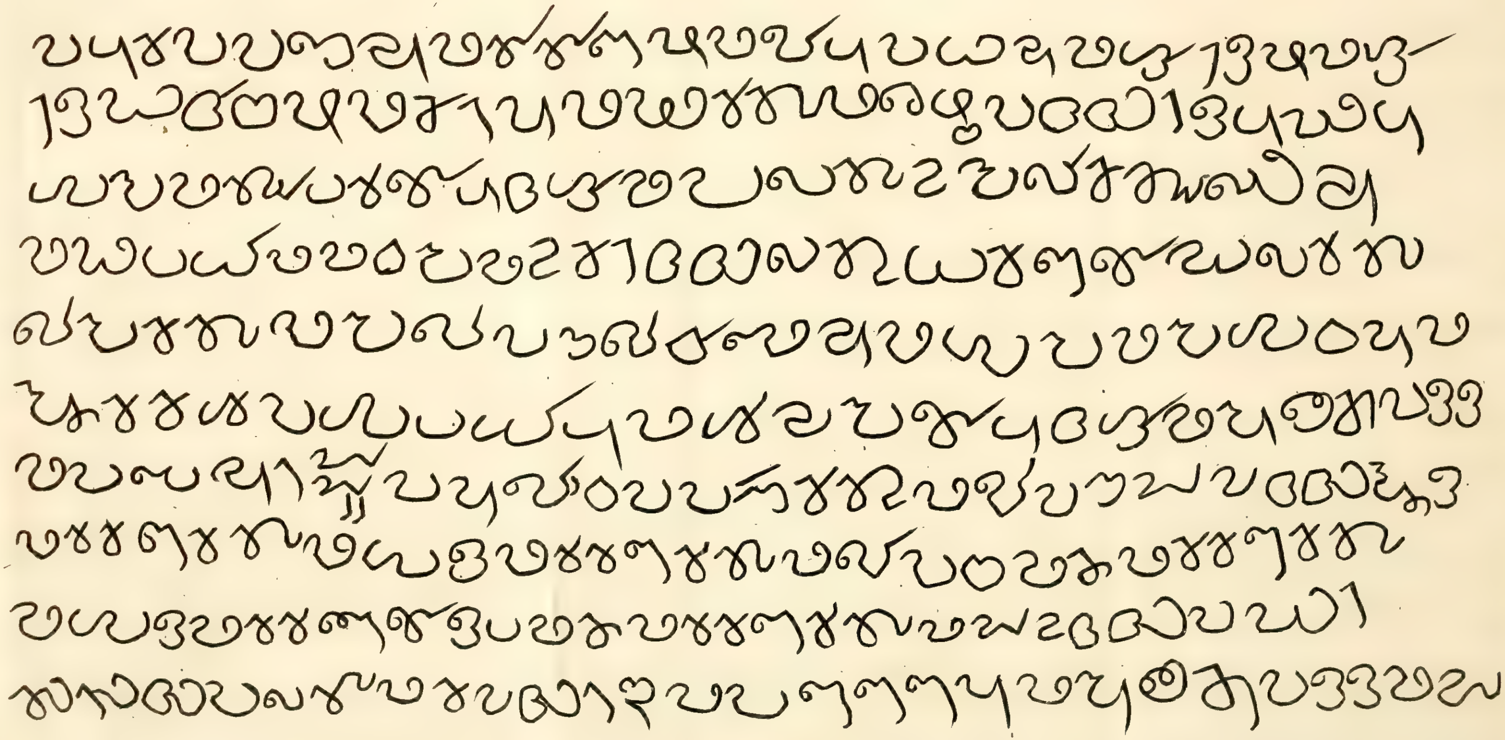
Inscription en ancien Ta

il y a env

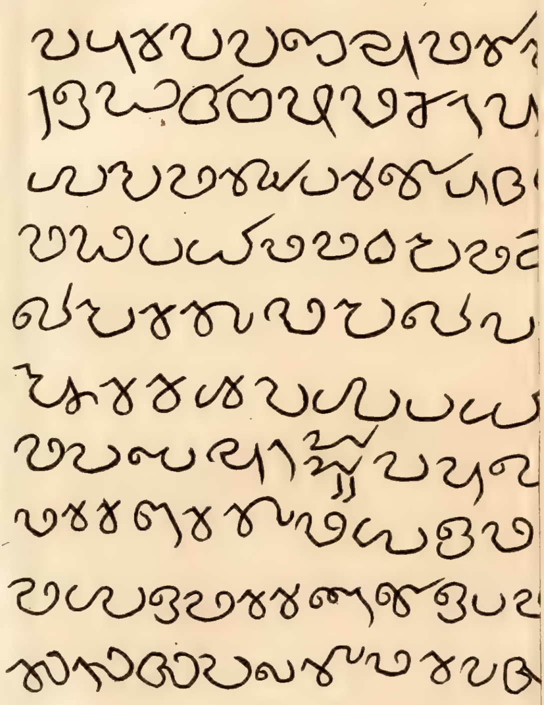
I



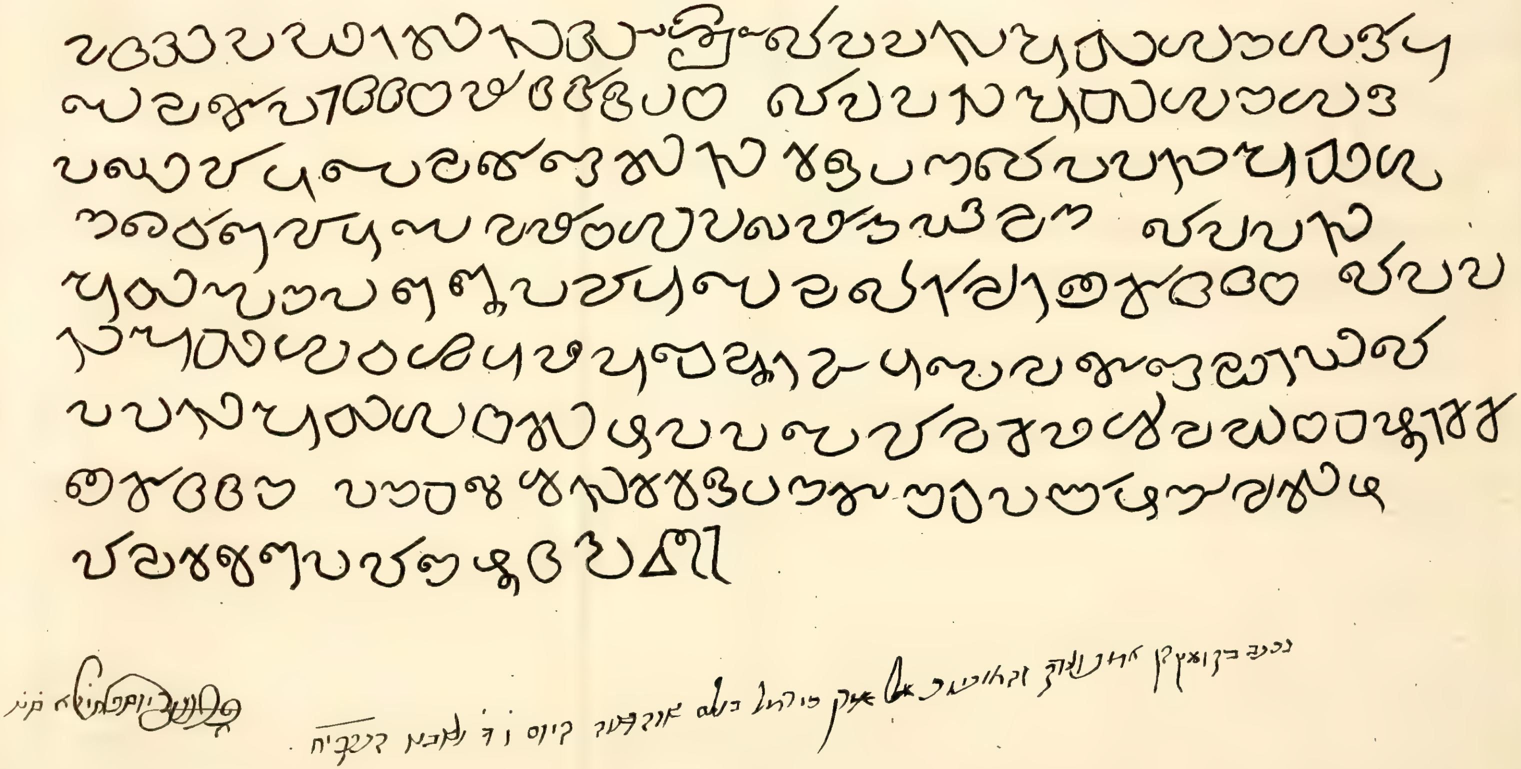
I.e Lame *Versò*



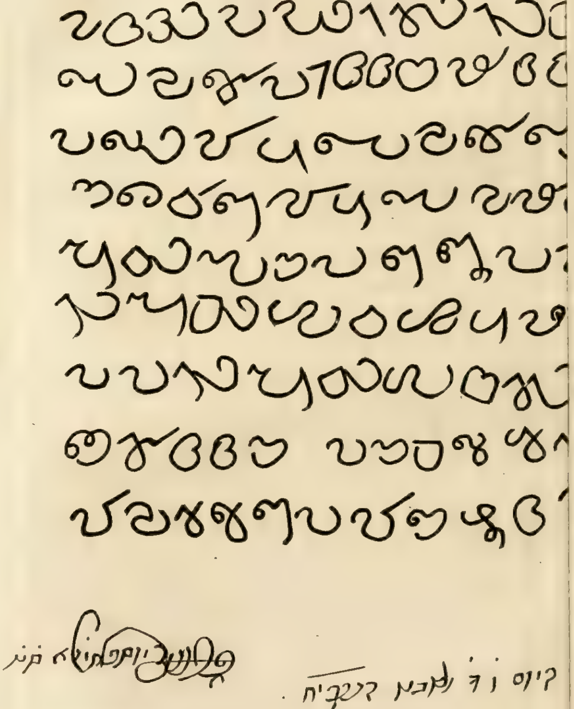
Pl. II.



IIᵉ. Lame rectò.



Pl. III.



« (Ainſi parle) Scharan Peroumal, dans ſon Olle de » cuivre.

» De cette maniere eſt conçu ce qu'il a ordonné en fa» veur de l'Egliſe (des Chrétiens de Saint Thomas). Ces » Priviléges ſont gravés (ſur quatre Olles de cuivre).

» Énoncé (ou ſubſtance) de la premiere Olle.

» L'an cent mille d'Eravi [1], Aïeradiguel (Scharan » Peroumal) qui eſt la perſonne du Roi, ſon Miniſtre, les » cinq Caſtes (les Seigneurs) Manigramom, Pounnatala» padiom, Poulakoudipadiom; après avoir pris conſeil, » ont fait (tel) don à l'Egliſe. Aïeradiguel &c. ſon Mi» niſtre &c. ont donné à l'Egliſe quatre familles de Ceylan » (de Tives [2]) & huit de Pujukkiares (autre Caſte) habi» tans (de Ceylan). Ces douze perſonnes (familles) & une » (de la Caſte) de Vennera, ſont obligées de payer à l'E» gliſe les droits dont elles ſont redevables au Roi, lequel » en a fait & fait (par ces Préſentes) don à l'Egliſe.

» Énoncé de la ſeconde Olle.

» Deux familles (de la Caſte) Yrouvarom, une famille » de Taſcheroms (Charpentiers), quatre familles de Cey» lan (de Tives), une famille (de la Caſte) Kourivannerom, » quatre familles de Velalers (de Naires); ces douze per» ſonnes (familles) ſont eſclaves de l'Egliſe, données à » l'Egliſe & au Peuple, pour diminuer les dépenſes (par » leurs ſervices). L'Egliſe a été miſe en poſſeſſion de tous » ces droits avec l'eau [3], les feuilles &c. Aïeradiguel &c. » & le ſecond Roi Tama, les Conſeillers & les Marambis, » & ſix cens perſonnes de la Maiſon du Roi, Pounnata-

[1] Les Privileges des Juifs, ſelon la Traduction hébraïque, ſont du même Prince, Roi de Cranganor, & à peu-près de la même date :

Schem melek gueẓirah harbeh meot alaf ſchenah. . . . Knaganor Hébreux.
Birvi barmen tirvaddi pallé gour aïrté addé. . . . Magoderikott Tamoul.

[2] Ceci confirme ce qui a été dit ci-devant, p. cxlvj, de l'arrivée des Tives à la Côte Malabare du tems de Thomas Knaye. Les Tives & les autres habitans de Ceylan établis à la Côte, étoient obligés, comme Etrangers, à des droits, que Scharan Peroumal affecte aux Egliſes des Chrétiens, dont Thomas Knaye profeſſoit la Religion.

[3] Lorſqu'on met quelqu'un en poſſeſſion d'un Pays, on le couvre de feuilles & de terre, on lui verſe de l'eau ſur le corps, pour marquer qu'on lui livre tout ce dont eſt composé le bien qu'il acquiert.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

» lapadiom, Poulakoudipadiom, ayant pris conſeil, ont » fait & font don près (de Cranganor, où réſide Scharan » Peroumal), à l'Eſt, de tout Vailekave, à l'Eſt de Kai- » lour, de Tchennouvadin, de tout ce qui eſt à l'Eſt de la » Mer, au Nord, de tout Tornatoton, du Nord à l'Eſt, de » Pounnatalé andiloum, & de tout ce qui eſt compris entre » ces limites, (pour que l'Egliſe en jouiſſe) ſans interrup- » tion, tant que le Soleil & la Lune dureront. Le Roi en a » paſſé l'acte ſur une Olle de cuivre. Aïeradiguel &c. le » ſecond Roi Tama & les Conſeillers, ont décidé unani- » mement que le Pays & ſes Habitans dépendroient, même » pour le temporel, de l'Egliſe qui aura pouvoir de punir & » de pardonner. L'Egliſe recevra auſſi le droit de Capita- » tion & de mammelles [1]; elle gouvernera avec une au- » torité abſolue en qualité de Seigneur; elle jugera les cri- » mes, & aura ſur le Peuple un pouvoir inconteſtable. » Les ſix cens perſonnes de la Maiſon du Roi, les cinq » Caſtes, & Manigramom, doivent veiller à l'exécution » des préſens Ordres, tant que dureront l'Egliſe, la Terre, » le Ciel & la Lune, & pour toujours, comme il eſt écrit » dans l'Olle de cuivre. Aïeradiguel étant dans la Pago- » de de Vaïkam & le ſecond Roi Tama ont accordé » tous ces Privilèges.

» Énoncé de la troiſiéme Olle.

» Pour faire des marchés, vendre des meubles, ache- » ter des eſclaves ou faire tout autre commerce, il faut » avoir l'approbation de l'Egliſe (& lui payer les droits » preſcrits). Les cinq Caſtes, & Manigramom, doivent veil- » ler à la conſervation de ces droits, & de celui qu'ont les » Chrétiens, de monter ſur des Éléphans le jour de leurs » nôces.

[1] Les hommes paient ce droit, à raiſon de leur tête; & les femmes, à raiſon de leur ſein; parce que c'eſt l'homme qui agit & dirige: les femmes ne ſont quelque choſe que par leurs enfans.

Les noms de Caſtes, de Dieux, & les autres noms propres qui ne ſont pas expliqués en parentheſe, ſont maintenant inconnus. Les Indiens des Caſtes affectées au ſervice ou à la défenſe des Egliſes, font encore le Salam aux Prêtres Chrétiens, quand ils les rencontrent. L'Egliſe a droit de faire travailler les Ouvriers à plus bas prix que le reſte du Peuple.

» nôces. Les Conſeillers ont encore donné aux Chrétiens » ſoixante-douze maiſons neuves. Le Roi Aïeradiguel étant » dans la Pagode de Vaïkam avec le ſecond Roi Tama, » ſes Conſeillers, ſix cens perſonnes de ſa maiſon, Poun- » natalapadiom, & Poulakoudipadiom, après avoir tenu » Conſeil, ont donné ces choſes à l'Egliſe, (pour qu'elle » en jouiſſe) tant que la Terre, le Soleil & la Lune dure- » ront. Ces Priviléges ſont écrits ſur une lame de cuivre. » Les cinq Caſtes & Manigramom doivent défendre ces » droits, s'il s'excite à ce ſujet quelque différent. Par la » cérémonie de l'eau, le Roi les a accordés (à l'Egliſe), » comme une choſe qui lui appartiendroit par droit d'a- » chat, tant que la Terre, le Soleil & la Lune dureront.

» Énoncé de la quatriéme Olle.

» Tous les Priviléges énoncés ci-deſſus & accordés à » l'Egliſe ſans aucune différence (c'eſt-à-dire, ſans diſtinction de telle ou telle Egliſe, & ſans modification), ſont » écrits ſur un Olle de cuivre, & ſcellés de ſon (du Roi) ſceau. » Dans les Bazars & les murs de ces (bazars) où ſont nourris » les Tives de l'Egliſe & les Panens (Tailleur d'habit) qui la » ſervent, ſi ces (gens) commettent quelque faute, l'E- » gliſe a droit de les punir, tant que dureront la Terre, le » Soleil & la Lune, comme il eſt écrit ſur cette Olle de » cuivre. Le Roi a accordé ces droits. Que Dieu conſerve » celui qui fera exécuter ces ordres! Ecrit par Aïera (peut- » être, donné par Aïeradiguel).

» Soit témoin Bellacoul Tchandirenoum (la Lune).

» Soit témoin Viſcheïa Naraïnen (Viſchnou).

» Soit témoin Idiraſchi oudiakarnen nadonem.

» Soit témoin Madinaïa binavadinem.

» Soit témoin Kanan nandienna.

» Soit témoin Naladirenjou tirien.

» Soit témoin Kamen kanen.

» Soit témoin Tchanden kanen.

» Soit témoin Kanden tcharen.

» Soit témoin Yakondayen.

» Soit témoin Kanavadi adittianen (fils de Viſchnou, » repréſenté ſous la figure d'un Éléphant).

» Soit témoin Mouriguen tchaden.
» Soit témoin Mouriguen kamapien.
» Soit témoin Poulkouri tanouartanen.
» Soit témoin Pountaley kodi oudoudeyan aikanen.
» Soit témoin Pountaley kourania koumaraïa kanen.
» Soit témoin Schamboudou veria.

„ [1] Lorſque le Bazar de Cranganor ſubſiſtoit, c'étoit „ autrefois le Bazar de Coilon Cranganor. Sacraverin, Con- „ ſeiller, vint trouver le Roi, & lui demanda un terrein „ long de quatre mille quatre cens quarante-quatre cobes [2] „ d'Eléphant couvert d'arbres, conſiſtant en mattes. Le „ Roi le lui accorda.

» Au tems où Jupiter étoit dans le premier Signe (*Kom-* » *bo*, le jour *Rooni*, le Samedi (*Tchani*), neuviéme de » *Magarmas* (Janvier), le ſeptiéme jour de la Lune, dans » le Palais d'Irignale koudi, qui eſt une Pagode, Thomas » Knaye, Chrétien Paradiſchi [3], a reçu par écrit ces Pri- » viléges, avec les tambours, les trompettes, les feuilles, „ l'eau de roſe, les fuſils : le Cordon de Brahme, le So- „ leil & la Lune en ſont témoins. Écrit par le ſecond Roi.

Enſuite eſt écrit :

„ Moi Mattaye, Caçanare d'Anjikaïmal, ai tranſcrit ces „ Priviléges l'an 1758, le 14 de Janvier [4].

---

[1] Ou, *Près du Bazar de Cranganor. . . . . Sacraverin. . . . . demanda un terrein. . . .* Voy. ci d. p clxxv.

[2] Longueur compriſe entre le pied & le genouil de l'Eléphant

[3] C'eſt-à-dire, *Européen*, ſelon le Caçanare Mattaye Peut-être faut-il lire *Padeſchahi*; c'eſt à-dire, *ſujet du Roi de Perſe* : ſelon la Tradition du Pays, & au rapport de M. l'Evêque d'Aréopolis & des Peres Carmes, Thomas Knaye étoit un Marchand Armenien,

[4] Tels ſont les Privileges dont jouiſſoient autrefois les Chrétiens de Saint Thomas. Il eſt dit poſitivement dans les Olles, qu'ils furent accordés par Scharan Peroumal; & à la fin de la quatrieme, que l'acte qui les renfermoit, fut donné à Thomas Knaye Il ſuit de-là qu'on ne doit pas diſtinguer avec Govea les Privileges accordés par Scharan Peroumal, de ceux qu'obtint Thomas Knaye 2°. L'époque du Monarque Indien, qui répond inconteſtablement aux huitiéme & neuviéme ſiécles de l'Ere Chrétienne, fixe celle de Thomas Knaye, qu'on ne peut par conſéquent placer, avec la Croſe, avant le ſixieme ſiecle. 3°. Les honneurs, les biens, les familles, les ſoixante douze maiſons & le terrein donnés à l'Egliſe, ſuppoſent des Chrétiens formant un corps dans l'Etat, du tems même de Thomas Knaye, & ne peuvent regarder uniquement les enfans de ſa femme légitime & ceux de ſa concubine, cette fille de Blanchiſſeur que l'Empereur lui avoit donnée pour Moſſe.

Lib cit. p. 15, 16, 18.

Hiſt. du Chriſtian. des Indes, Edit. de Paris T. I p 70.

Ci-d. p. cxlvj.

Avant que de quitter Cochin, je priai le Chorévêque

Quelle eſt donc l'origine du Chriſtianiſme dans l'Inde ? Je crois que cette queſtion ne peut être décidée par les Monumens qui exiſtent actuellement dans cette Contrée. Ce qu'on dit d'un Mage, qui avoit le titre de *Mannaca vaſſer* (mot qu'on prétend ſignifier *Manicheen*), & qui paſſa dans l'Inde où il répandit ſa doctrine, ne m'a été confirmé par aucun Chrétien de Saint Thomas, Catholique, ni Schiſmatique. *La Croſe, lib. cit. p. 62.*

Mais, ſans m'arrêter aux autorités vraies ou ſuppoſées, je dis que ceux qui connoiſſent l'Orient ne trouveront rien d'impoſſible, ni même d'extraordinaire dans l'Apoſtolat de Saint Thomas aux Indes Orientales. Les Caravanes de Syrie pour Baſſora, marchoient alors comme à préſent. Les Arabes alloient aux Indes tous les ans, & débarquoient aux environs des lieux nommés maintenant Calicut & Mazulipatam. J'ajoute que, ſelon une opinion reçue dans le Pays, pluſieurs Chrétiens de Chaldée, fuyant, dans le ſeptieme ſiecle, la perſécution des Mahométans, s'embarquérent à Baſſora, & vinrent s'établir parmi les Chrétiens de Saint Thomas.

Je reviens à Thomas Knaye. M. Aſſemani (& après lui, Raulin) en fait un Évêque Syrien, que Thimothée, Patriarche Neſtorien, envoya dans l'Eſt prêcher l'Evangile, vers l'an 800 de J. C. Ses deux femmes ne ſont, ſelon ce Sçavant, que les deux Egliſes qu'il a gouvernées. Les tems ſe rapportent aſſez : mais la méthaphore eſt un peu forte, ſurtout relativement aux Chrétiens qui ſont traités de bâtards. D'ailleurs la diſtinction qui exiſte actuellement dans le pays, rend nulle l'explication du Sçavant Italien. Les deſcendans de Thomas Knaye ſont encore une partie conſidérable des Chrétiens de Saint Thomas, & ſont diviſés en deux claſſes. Ceux qui viennent de la branche légitime, ſont nommés *Babkombayes*, c'eſt-à-dire, *enfans du Nord*; & ceux qui viennent de la branche bâtarde, *Tekembayes*, c'eſt-à-dire, *enfans du Sud*. Ces derniers ont cinq Egliſes & la moitie d'une Egliſe : les autres Egliſes de ces Chrétiens, ſont aux enfans légitimes. *Bibl. Orient. T. II. 2e. Partie, p. 442, 443. Hiſt. Eccleſ. Malabar, p. 434.*

Les enfans du Nord, ainſi que tous les Chrétiens de Saint Thomas établis de ce côté, ſe ſervent de l'Ère de Vaïpin, qui commence au temps où cette Iſle a été découverte & peuplée, c'eſt-à-dire, au mois de Sept. de l'an 1341 de J. C. Les enfans du Sud, avec les Chrétiens de cette Partie, emploient l'Ère de la Fondation de Coélan, qui répond au mois d'Août de l'an 822 de J. C. Tous ces Chrétiens ſont actuellement ſoumis à différens Princes; mais ils relevent plus particulierement du Roi de Cochin qui a hérité des droits de leur dernier Roi, mort ſans Succeſſeur.

Je ne répéterai pas ce que la Croſe & Raulin nous apprennent de l'état de ces Chrétiens avant & depuis le Concile d'Odiamper, d'après Govea & les PP. Vincent Marie de Sainte Catherine de Sienne, & Joſeph de Sainte Marie. Je vais ſeulement rapporter quelques traits poſtérieurs aux événemens qui terminent l'Hiſtoire de la Croſe; ils éclairciront ce qu'on lit à ce ſujet dans Raulin. *Lib. citat.*

Le P. Joſeph de Sainte Marie, Carme, Archevêque d'Hierapolis, & Vicaire Apoſtolique à la Côte Malabare, étant obligé, après la priſe de Cochin par les Hollandois, de quitter cette partie de l'Inde, laiſſa le Gouvernement de l'Egliſe des Chrétiens de Saint Thomas, au Caçanare Alexandre de Campo, qu'il avoit ſacré Evêque de Megare. Il lui donna en même tems, pour Conſeil, le Pere Mathieu de Saint Joſeph; ce qui n'empêcha pas l'Archidiacre Thomas de Campo de ſoulever les Chrétiens contre le nouvel Evêque. Le Pere Mathieu ayant enſuite été appellé à Goa, fit venir à la Côte le P. Corneille de Jeſus-Nazareth qui eut beaucoup à ſouffrir des menées du même Archidiacre; &, après avoir paſſé deux *Raulin, lib. cit. p. 442. Mſſ du P. Cl. Miſſionnaire de Neliceram.*

George Nameteulla de s'informer de l'état des Chrétiens de

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

ans dans cette Ville, il revint à Cochin. La conduite de ce Miſſionnaire étoit reconnue pour irréprochable. La Médecine qu'il exerçoit habilement, lui attira l'eſtime du Commandeur Henri van Rheede qui, à ſa conſidération, rappella de la Serre, l'Evêque Dom Alexandre de Campo. C'eſt à lui que l'on a en partie obligation de l'*Hortus Malabaricus*. En 1674, ce Pere, aſſuré de la protection du Commandeur, demanda à Rome des Miſſionnaires & un Coadjuteur à Dom Alexandre de Campo, auquel l'âge ne permettoit pas de remplir tous les devoirs de ſa place. La Congrégation de la Propagande envoya promptement quatre ſujets, dont deux arriverent heureuſement à la Côte; le Pere Ange François de Sainte-Thereſe, Vicaire Apoſtolique, & le Pere Barthelemy, qui, deux ans après, mourut empoiſonné, au rapport de quelques-uns, par les Schiſmatiques. Il fut enſuite queſtion de donner un Coadjuteur à Dom Alexandre de Campo; le choix tomba ſur Dom Raphaël de Solgade, natif de Cochin, qui avoit été Chanoine de la Cathedrale de cette Ville. Ce choix ne pouvoit que déplaire aux Hollandois, parce que Don Raphaël tenoit aux Portugais; & il fut difficile de le faire aggréer à l'Evêque Dom Alexandre, qui avoit jetté les yeux ſur ſon neveu, Mathieu de Campo.

Mſſ. du P. Cl.

Sur ces entrefaites, le Pere Mathieu fut rappellé à Goa, pour remplir le poſte de Viſiteur. Il laiſſa à la Côte trois Miſſionnaires nouvellement arrivés de Rome; les PP. Pierre Paul de Saint François, Armand de Saint Elie & le Prêtre Bartholomé Anne, natif d'Alep. On prétend que les Hérétiques avoient tenté de les empoiſonner, & que le Pere Armand mourut Victime de leur animoſité.

Après bien des difficultés, Alexandre de Campo reconnut Dom Raphaël pour ſon Coadjuteur, dans une Aſſemblée tenue en 1682 à Schouveré; & l'année ſuivante, le Bref de confirmation étant arrivé, il l'admit en cette qualité dans une Aſſemblée publique tenue à Rapolin, & déclara qu'à cauſe de ſon grand âge, il ſe déchargeoit ſur lui d'une partie de ſes fonctions.

Raphaël ſe voyant en pied, voulut uſurper toute l'autorité, & refuſa bien-tôt de reconnoître Alexandre qu'il taxoit d'incapacité. Cette conduite aliéna les eſprits, & occaſionna de grandes diviſions. Le nouvel Evêque trouva un Miniſtre de ſes paſſions dans le Syrien Bartholomée Anne. Ce Pere, après avoir échappé au poiſon des Schiſmatiques, s'étoit d'abord fixé à Veraple, où l'on l'avoit chargé d'inſtruire les Cathécumenes: mais ayant ſéduit une de ſes Diſciples, il avoit été obligé de quitter cette Miſſion. Ne ſçachant où donner de la tête, il ſe retira auprès de l'Evêque Raphaël, qui lui donna toute ſa confiance. On verra plus bas les excès auxquels ils ſe porterent. Après la mort de Raphaël, les remords de la conſcience, ſoutenus de la maturité de l'âge, firent rentrer le Pere Bartholomée en lui-même: il demanda pardon des fautes qu'il avoit commiſes, & obtint dans la ſuite le Vicariat de Palleporte. Sentant ſa fin approcher, il ſe fit tranſporter à Veraple où il mourut dans les ſentimens d'un vrai pénitent.

Relat. abregée des Miſſions de la Serre, envoyée à Rome le 20 Janvier 1687; tiré des Mſſ. du P. Claude.

La révolte de Raphaël contre l'Evêque Alexandre & ſa conduite ſcandaleuſe, obligerent en 1687 les Carmes d'envoyer à Rome pour demander un autre Coadjuteur à Dom Alexandre. Le Pere Laurent-Marie fut chargé de la commiſſion. Il portoit à la Propagande des lettres des PP. François Armand & François Innocent, qui conſtatoient le triſte état de la Miſſion, & ſervoient de réponſe à celle que Raphaël avoit écrite ſur le même ſujet.

Le Pere Laurent Marie avoit fait lui-même une Relation de ce qui concernoit la Serre, adreſſée au Procureur-général de ſon Ordre, dans laquelle il expoſoit tous

Saint-Thomas, avant l'arrivée des Portugais; de faire

les griefs que les Peres de la Miſſion avoient contre Raphaël. Il commence dans cette Relation par faire connoître les Chrétiens de Saint Thomas, & parle enſuite des Evêques Schiſmatiques ou Jeſuites qui les ont gouvernés. Le Vicaire Apoſtolique Joſeph de Sainte Marie, ayant été obligé de ſe retirer en 1664, le Patriarche de Babylone, ſollicité par l'Archidiacre, envoya à la Côte un certain George, en qualité de Patriarche, qui mourut au bout de ſix ans dans l'Egliſe de Paru en odeur de ſainteté chez les Schiſmatiques. Il leur vint en 1677 de Baghdad un autre Patriarche nommé Andraos, que les Carmes d'Alep annoncerent comme un Prêtre Jacobite renegat. Ce Prélat ſe fit mépriſer des Schiſmatiques par la paſſion qu'il avoit pour le vin, & mourut en 1683. Deux ans après arriverent de Baghdad trois autres perſonnages; un Patriarche qui mourut au bout de trois mois, un Evêque, & un ſimple Religieux. Ces trois Syriens étoient Jacobites, & ſemerent leurs erreurs parmi les Chrétiens.

Gregoire, ſelon Raulin, p. 444.

L'Archidiacre Thomas de Campo qui avoit demandé un Evêque au Patriarche de Babylone, mourut en 1677 d'un coup de tonnere. Quelque temps aprés, ſon frere montant ſur une chaiſe *, lorſqu'on le préſentoit au Peuple, tomba & mourut de cette chûte. Il fut remplacé par ſon neveu nommé auſſi Thomas, qui avoit été ordonné par l'Archidiacre, & qui mourut en 1686, après avoir gouverné cette Egliſe près de huit ans.

* Les Indiens à la Côte, au lieu de s'aſſeoir ſur les chaiſes, montent deſſus, & s'y tiennent accroupis.

Après ces détails, le Pere Laurent-Marie fait ſçavoir au Pere Procureur que le Commandeur Noſburg a promis aux Miſſionnaires de ſoutenir les Evêques que la Cour de Rome enverroit, après la Mort d'Alexandre de Campo; mais que les Hollandois, ennemis de Raphaël, qui étoit de Race Portugaiſe, & ſur tout le Commandeur Van Reede contre l'avis duquel il avoit été élu, & qui alloit revenir à la Côte Commiſſaire-Général, favoriſeroient à ſon préjudice les Evêques Schiſmatiques. Le Pere Laurent-Marie expoſe enſuite les griefs qu'il a lui-même contre Dom Raphaël; griefs qui le portent à demander ſon rappel a Goa, ſi l'on n'envoie pas de Rome un autre Evêque. Le Prélat Portugais & le Syrien Bartholomée Anne avoient d'abord marqué des déférences pour Dom Alexandre; mais voyant que ce Prélat ne vouloit pas donner ſa démiſſion par écrit, le Coadjuteur refuſa de le reconnoître pour ſon Supérieur, & prit de ſon vivant le titre de Vicaire Apoſtolique de la Serre & de Cochin. Le Pere Laurent-Marie l'accuſe après cela de différens excès, comme d'avoir donné les Ordres & les diſpenſes à prix d'argent, d'avoir ſouffert des Prêtres concubinaires, retiré des Moines & des Clercs fugitifs de Goa, vendu le vin de la Propagande, retenu les fonds envoyés de Goa pour le ſaint Sacrifice; d'avoir tenu des diſcours calomnieux au ſujet des Miſſionnaires Carmes, & refuſé d'ordonner ceux qu'ils préſentoient quoique doués des qualités requiſes, exigeant qu'ils reconnuſſent ſa Juriſdiction & déclaraſſent Alexandre abſolument incapable de remplir aucune de ſes fonctions; enfin d'avoir expoſé l'Egliſe au mépris des Etrangers, en employant l'autorité des Princes Gentils, pour ſe faire obéir.

Raphaël, pour intimider les oppoſans, cita à ſon Tribunal le Pere George de Saint Jean, établi Vicaire Général du Diocèſe de la Serre, par Dom Alexandre de Campo qui s'étoit retiré à Carlongati, à trois journées de Cochin. Ce Pere refuſa de comparoître, parce qu'il ne dépendoit pas de Raphaël, & que d'ailleurs il étoit Vicaire d'une Egliſe du Dioceſe de Cochin, qui demandoit ſa préſence. Huit jours après, fête de l'Epiphanie, Raphaël lança contre lui une excommunication qu'Alexandre déclara nulle. Les Carmes firent en même tems un Mémoire dans lequel il prouverent que l'excommunication étoit invalide, 1°. parce

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

des recherches au ſujet des Ouvrages attribués à Abdias;

que le Coadjuteur, du vivant de Dom Alexandre, n'avoit pas de Juriſdiction; 2°. parce que le Pere George, Curé du Diocèſe de Cochin, ne dépendoit pas de l'Evêque de la Serre; 3°. parce que l'on n'avoit pas fait les monitions qui étoient d'uſage dans ces circonſtances. A l'appui de ces raiſons venoit le Précis de la vie du Pere George. Ce Pere étoit né à Matencheri, Village ſoumis, pour le temporel, au Gouvernement de Cochin; &, pour le ſpirituel, à l'Evêque titulaire de cette Ville. Lorſque les Hollandois ſe furent emparés de Cochin, le Pere George quitta le Rit latin auquel il s'étoit formé chez les Franciſcains, & embraſſa le Rit Syrien. Ayant enſuite appris que les Hollandois n'avoient pas touché aux Egliſes, il demanda à Dom Alexandre la permiſſion de retourner à Matencheri, & l'obtint. Le Pere Diego-Laurenzo, Evêque de Cochin, lui donna la Cure de Matencheri. Il conduiſit dix-huit ans cette Egliſe, fut fait Vicaire Général de la Serre, par Dom Alexandre, & remplit cette place ſans quitter ſa Cure.

L'excommunication lancée par Raphaël cauſa de grands troubles, parce que le plus grand nombre des Chrétiens, frappé de ce coup d'autorité, la gardoit. Les Hollandois auroient deſiré finir cette affaire, pour délivrer le Pere George de la honte qui le couvroit aux yeux de ſon peuple. Raphaël voyant que les Miſſionnaires Carmes ne s'inquiétoient pas de ſes foudres, engagea les Jéſuites à en prouver la validité dans un Manifeſte, ainſi que la légitimité de ſa Juriſdiction dans ſa Serre.

De cette façon, dit le Pere Laurent Marie, tout eſt diviſé en trois partis; celui des Schiſmatiques qui forme la moitié de la Chrétienné a la Côte Malabare; celui des Catholiques ſoumis à l'Evêque Dom Alexandre de Campo & aux Miſſionnaires Carmes; & celui des Chrétiens attachés à Raphaël, à Bartholomée-Anne, & aux Jéſuites qui appuient le Coadjuteur dans l'Inde & à Rome, pour avoir encore entrée dans la Serre.

Fin de la Relat. Tel étoit l'état des Chrétiens à la Côte Malabare en 1687. Les diviſions ont preſque toujours duré depuis; mais j'en ignore le détail. En 1704. Pour arrêter le mal, M. Ange-François de Sainte Thérèſe, Evêque de Metellopolis & Vicaire Apoſtolique, envoya le Pere Vincent de Saint Onuphre dans les Egliſes de Schanguenaſchery, Kalourcate, Porca & Alapaje, où il trouva beaucoup d'oppoſition. Les Hérétiques voyant la Foi fructifier, tenterent même d'empoiſonner ce Miſſionnaire, & voulurent animer contre lui le Prince du Pays: mais il le gagna par ſa conduite édifiante. D'un autre côté, le Pere Arſene travailloit à Moutram, tandis que le Pere Pierre Paul réduiſoit Paru. Enfin la paix fut rétablie entre les Catholiques avant la mort du Vicaire Apoſtolique qui arriva en Octobre 1712. C'étoit le deuxieme de l'Ordre des Carmes. Sa place vaqua pendant ſix ans, & fut enſuite rempli par M. Jean-Baptiſte-Marie de Sainte Thérèſe, Evêque de Limire, mort le 17 Avril 1750. Le Pere Geminiani fit pendant un an & demi les fonctions de Vicaire Apoſtolique, & fut relevé le 3 Mai 1752 par M. Florent de Jeſus, Evêque d'Areopolis, que j'ai vu en 1758 à Veraple.

Mſſ. du P. Claude.

Il paroit que Rome n'eut pas trop égard aux repréſentations des Carmes, car la plûpart des Succeſſeurs de Raphaël furent Jeſuites. Antoine Pimentel, le dernier Archevêque de Cranganor, dont parle Raulin, mourut eſt 1750. Il fut remplacé par le Jéſuite Jean Louis, mort en 1755, qui réſidoit à Puttenſchera, dans les Etats du Samorin. En 1757, on reçut à la Côte la nomination de Dom Salvador dos Roys, auſſi Jeſuite, qui ne voulut pas y conſentir: mais ſon refus ne fut pas accepté, & en 1758, on diſoit qu'il devoit être ſacré ſous peu de tems. L'Evêque de Cochin, dont la réſidence actuelle eſt à Anjingue, étoit auſſi Jeſuite.

de les acheter, s'il les trouvoit; & de les remettre, à

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Pour ce qui regarde les Schiſmatiques, indépendamment de ceux qui étoient ſoumis aux Prélats Syriens, dont j'ai parlé ci-devant, une grande partie, en 1758, reconnoiſſoit, pour premier Paſteur depuis vingt-cinq à trente ans, l'Archidiacre Thomas de Campo, qui reſidoit à Naranam [1], & à Schanganaſcheri [2], à cinq lieues Eſt de Cochin. Cet Archidiacre voyant que perſonne ne vouloit le ſacrer Evêque, s'étoit approché du dernier Archidiacre Thomas (ſucceſſeur de George de Campo), qui venoit de mourir & avoit pris, lorſqu'il vivoit, le titre d'Evêque; il lui avoit mis entre les mains la Croſſe, la Mitre & les autres habits Epiſcopaux, & les avoit enſuite repris comme s'il les eut reçus de l'Archidiacre. Depuis ce tems, il faiſoit les fonctions d'Evêque, & étoit reconnu pour tel.

Note donnée par le Curé d'Anjikamal.

Je termine ce qui regarde les Chrétiens de Saint Thomas par la liſte des Egliſes dépendantes du Dioceſe de Veraple, telle qu'elle m'a été donnée à Veraple même par M. l'Evêque d'Aréopolis. De retour a Matencheri je fis écrire les noms en Tamoul, par le Caçanare Mattaye; pour être plus ſûr de la prononciation. J'ai mis entre deux crochets quelques notices, & les noms de pluſieurs Egliſes qui ne ſe trouvent pas dans la liſte de M d'Aréopolis. La plûpart de ces additions ſont priſes de l'Etat des mêmes Egliſes, tiré des papiers du Pere Claude, & fait du tems de M. l'Evêque de Limire.

J'aurois été bien-aiſe d'avoir la poſition juſte & les diſtances de ces différentes Egliſes; mais les PP. Geminiani & Anaſtaſe me dirent que la choſe n'étoit pas poſſible, parce que les Chrétiens de Saint Thomas les plus pratiques du Pays, ne connoiſſoient que quelques lieues aux environs de l'endroit où ils demeuroient; & que d'ailleurs il étoit rare qu'ils s'accordaſſent, l'un mettant une lieue ou une heure (de vingt-quatre minutes), où un autre en comptoit deux.

Les Egliſes généralement ſont aſſez éloignées les une des autres. Les Royaumes Malabares eux-mêmes ne forment pas des corps, dont toutes les parties ſoient contigues; ſouvent ces parties ſont ſéparées par d'autres petits Etats. Ce qui augmente la confuſion, c'eſt que les Egliſes ont quelquefois trois noms; celui de l'Egliſe, celui du lieu & celui du Fondateur; & il eſt impoſſible de trouver les Olles de leur Fondation. On rencontre dans le Pays des Croix qui ont, à ce que l'on croit, cent & deux cents ans d'ancienneté, ſans que les Chrétiens ſçachent qui les a élevées.

Liſte des Egliſes dépendantes du Dioceſe de Veraple.

Dans le Royaume de, COCHIN.

1°. *Palliporam*, Egliſe dédiée à la ſaint Vierge; Syrienne, Catholique; (Paroiſſe aſſez conſidérable: les Chrétiens zélés & bien réunis, depuis le Concile d'Odiamper).

Tiré des Mſſ. du P. Claude.

2°. *Mouttan*, déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.

3°. *Artoungel*, déd. à ſaint André: Paroiſſe latine, Catholique, avec quatre Oratoires.

4°. *Odiamper*, déd. à ſaint Gervais; Syr. Catholique: l'Egliſe a été brûlée.

Raul lib. cit, p. 428, 429.

5°. *[illegible]*; déd. à ſaint Jean-Baptiſte; Syr. aux Catholiques & aux Schiſmatiques, qui y officient les uns après les autres: brûlée.

[1] Peut-être eſt ce [illegible], 26e Egliſe du Royaume de Barekangour.

[2] La [illegible] Egliſe du Royaume de Tekengour ſitué au Sud-Oueſt de Cochin. Ou bien ces deux endroits ſont des Egliſes du Royaume de Travancour, qui manquent dans la liſte ci-après.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

M. le Secrétaire Van Vechten, qui s'étoit chargé de la ma-

6°. *Naramel* ; déd. à la ſainte Vierge ; Syr. Catholique, Schiſmatique.
7°. *Caringoſchera* ; déd. à la ſainte Vierge ; Syr. Catholique, Schiſmatique.
8°. *Molandourté* ; déd. à la ſainte Vierge ; Syr. Schiſmatique.
9°. *Caramattam* ; déd. à la ſainte Vierge ; Syr. Schiſmatique.
10°. *Mamlaſcheri* ; déd. à la ſainte Vierge ; Syr. Catholique, Schiſmatique.
11°. *Pallikaré* ; déd. à la ſainte Vierge ; Syr. Catholique, Schiſmatique.
12°. *Cajoukambalam* ; Syr. Catholique.
13. *Kolangouri*, déd. à ſaint Pierre ſaint Paul ; Syr. Catholique.

Ci-d. p. clxxv. 14°. *Kandanate* ; déd. à la ſainte Vierge ; Syr Catholique, Schiſmatique : (en 1758 purement Schiſmatique ; réſidence de l'Archevêque Syrien, Jacobite, Schokor eulla).

15°. *Pouttenpalli* ; déd. à ſainte Thérefe ; Syr. Catholique.
16°. *Kourripoupali* ; déd à la ſainte Vierge ; Syr. Catholique, Schiſmatique.
17°. *Parumattam* ; dèd à la ſainte Vierge ; Catholique, Schiſmatique.
18°. *Kadamangalam* ; Syr. Catholique.
19°. *Une autre* ; déd. à la ſainte Vierge ; Catholique, Schiſmatique.
20°. *Une autre*, déd. à la ſainte Vierge ; Catholique, Schiſmatique.
21°. *Raakate* ; déd. à la ſainte Vierge ; Syr. Schiſmatique.
22°. *Maleatour* ; déd. à la ſainte Vierge ; Syr. Schiſmatique.
23°. *Oratoire*, déd. à la ſainte Croix de la Serre ; Catholique.
24°. *Cagnour* ; Egliſe dédiée à la ſainte Vierge ; Syr. Catholique.
25°. *Schouveré* ; déd. à la Sainte Vierge ; Syr. Catholique.
26°. *Schenotte* ; déd. à l'Exaltation de la Croix ; Syr. Catholique.
27°. *Cranganor* ; déd. à ſaint François ; Latine, Catholique.
28°. *Palleporte* ; déd. à Notre Dadame des Neiges ; Lat. Catholique.
29°. *Poiga*, Oratoire déd. à la ſainte Vierge ; Lat. Catholique.
(*Pokotte*, Chapelle autrefois aux Jeſuites, avec une petite maiſon.)

Tiré des Mſſ. du P. Claude. 30. *Verapoli* ; Egliſe dédiée à ſaint Joſeph ; Lat. Catholique ; (contiguë à la maiſon des Miſſionnaires Carmes : Réſidence du Vicaire Apoſtolique.)

31°. *Gnarika* ; déd. à la ſainte Vierge ; Catholique ; Syr.
22°. *Balarparte* ; déd. à la ſainte Vierge ; Syr. Catholique.
33°. *Ernagolta* ; déd. à la ſainte Vierge ; Syr. Catholique.
34°. *Tchetiate* ; déd. à Notre Dame du Mont-Carmel ; Lat. Catholique. (C'eſt la premiere Egliſe & l'ancienne Réſidence des Carmes à la Côte Malabare.

Ibid. *Parambana* ; déd. à la ſainte Croix ; Catholique :
Matencheri ; déd à ſaint Joſeph ; Catholique.)

35°. *Bendurté* ; déd. à Saint Pierre ſaint Paul ; Lat. Catholique. (Du tems des Portugais, les redevances conſidérables affectées à cette Egliſe, ſituée dans l'Iſle du même nom, faiſoient partie des Revenus de l'Egliſe Cathédrale de Cochin.)

Ibid.

36°. *Oratoire* du Baptême.
37°. *Pallourte*, Egliſe dédiée à la ſainte Vierge ; Lat. Catholique.
37°. *Caſtelle* ; déd. à la ſainte Croix ; Lat. Catholique.
(*Changanate* ; déd. à la ſainte Vierge ; Catholique.

Ibid. *Saint-Louis* ; déd. à la Préſentation de la Vierge au Temple ; Catholique.

Baïpim (ou *Vaïpin*) ; déd. à Notre-Dame du Roſaire ; Lat. Catholique. Cette Egliſe eſt ſéparée de Cochin par la riviere. C'eſt-là que s'aſſemblent les Catholiques Européens ou Naturels du Pays, qui ſont au ſervice des Hollandois.)

niere

niere la plus obligeante, de lui en rembourſer le prix, & de me les envoyer à Surate.

Dans le Royaume du SAMORIN.

1°. *Amblakate*; Egliſe déd. à ſaint Thomas; Lat. Catholique. (Le College & l'Egliſe des Jeſuites ſont à un quart de lieue. Avant que les Marates, après un ſiege de trois ans, ſe fuſſent emparés de Bacim, dans le Nord, & de ſes dépendances, les Jeſuites avoient près de cette Ville de grands biens pour l'entretien de l'Egliſe d'Amblakate & des Miſſionnaires, qui, après y avoir appris les Langues du Pays, & s'être formés aux fonctions de leur Miniſtere, étoient envoyés dans le Maduré, le Mayſſour & le Carnate. Du temps de M. l'Evêque de Limire ce College ne renfermoit que quelques Miſſionnaires âgés & impotans.) *Mſſ. du P. C.*

2°. *Autre Egliſe*, aux Jeſuites; Catholique. (Vraiſemblablement c'eſt *Calicut*, dont l'Egliſe eſt dédiée à la Nativité de la ſainte Vierge, & conduite par les Jeſuites, Facteurs du Roi de Portugal.) *Ibid.*

3°. *Oratoire* aux Jeſuites. (Je penſe que c'eſt *Perperamgadil* ou *Parporangaye*; déd. à ſainte Marie des Neiges. Les Maures, par leurs mauvais traitemens, ont forcé les Catholiques d'abandonner cette Egliſe. Ils ſont ſi puiſſans à cette partie de la Côte, que le Samorin, pour les reprimer, avoit été obligé de demander du ſecours au Marquis de Caſtel-Novo, Vice-Roi de Goa. A Tanor, éloigné de deux lieues de Perperamgadil, il y avoit autrefois une Egliſe que les Maures ont brûlée.

4°. *Puttenſchera*; Egliſe déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique. (Siege de l'Archevêque de la Serre ou du Malabar, depuis la priſe de Cranganor par les Hollandois.) *Ibid.*

5°. *Coroutti*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.

6°. *Schalakouri*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.

7°. *Balenate*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.

8. *Mapranate*; déd. à ſaint Jean de la Croix; Catholique. (L'Egliſe a été bâtie par M. l'Evêque de Limire, Vicaire Apoſtolique.) *Ibid.*

9°. *Pallour*; déd. à ſaint Macaire; Syr. Catholique.

10°. *Pajour*; déd. à ſaint Antoine de Pade; Catholique.

11°. *Enemaka*; déd. à la ſainte Vierge; Lat. Catholique.

12°. *Kottapari*; déd. à ſaint Lazare; Syr. Catholique.

13°. *Mattatilé*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.

14°. *Veſchour*; déd. à la Sainte Croix; Syr. Catholique.

15°. *Schatta Kolangouri*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique, Schiſmatique.

16°. *Oratoire*, déd. à la ſainte Croix; Catholique, Schiſmatique.

(*Schetoüa*, Egliſe dédiée à la Nativité de la Vierge; Catholique.) *Ibid.*

Dans le Royaume de PARU, *au Nord-Eſt de Cochin.*

1°. *Paru*; déd. à ſaint Gervais, S. Protais; Syr. Catholique.

2°. *Paru*; déd. à Saint Thomas; Syr. Schiſmatique.

3°. *Mourikolam*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.

4°. *Mangnaparé*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.

5°. *Kottamil*; Oratoire de ſaint Joſeph; Syr. Catholique.

Dans le Royaume de BELLOUTA TAVAGI (ANGAMALE.)

1°. *Angamale*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique, Schiſmatique. (Il y a *Ibid.*

Je priai auſſi le Pere Anaſtaſe de me faire copier la Carte

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

dans cette Egliſe une Chapelle dédiée à ſaint George, où les Schiſmatiques célebrent l'Office, après les Catholiques).

2°. *Autre Egliſe* (à l'extrêmité du Baſar d'Angamale), dédiée à ſaint Ormiſdas, Martyr; Catholique. Le Siege de l'Archevêque de la Serre étoit autrefois à Angamale : ſous les Portugais, en 1615, il fut transféré à Cranganor.) *Mſſ. du P. Cl.*

3°. *Autre Égliſe*; déd. à la ſainte Vierge; Schiſmatique. (vraiſemblablement c'eſt *Scheriapali* qui, dans le ſiecle dernier, étoit la Réſidence de l'Archidiacre Malabar Mar Thomas.) *Ibid.*

4°. *Aparam*; déd. à ſaint Gervais; Syr. Catholique, Schiſmatique.

Dans le Royaume de (MANGATE ou) KARTA TAVAGI, au Nord de Cochin.

1°. *Mangate*; déd. à ſainte Marie-Majeure; Syr. Catholique. (C'eſt une des plus belles Egliſes & des plus ornées du Malabare. Les Miſſionnaires Carmes y ont toujours eu un Hoſpice. La plus grande partie des Habitans a été convertie par le Pere Renée. Ce Miſſionnaire a établi à Mangate une Proceſſion qui ſe fait tous les Vendredis de Carême, le ſoir, à huit heures, & où l'on porte l'Image de Jeſus-Chriſt, crucifié. La Confrairie du Scapulaire y a auſſi été établie. On voit ſur le Maître-Autel, la ſtatue de la Vierge entre celle d'Elie & celle de Simon-Stock. C'eſt dans cette Egliſe que le Pere Ange François de Sainte Thérèſe fut ſacré Evêque de Metellopolis, par Mar Simon, Prélat Chaldéen, attaché au Saint-Siege, & qui dans la Liturgie ſe ſervoit de pain Azyme. *Ibid.*

2°. *Oratoire*, ſur une Montagne voiſine, déd. à l'Exaltation de la ſainte Croix; Catholique.

Dans le Royaume de KLANGANOUR SOROUVAM, ſitué au Nord-Oueſt de Cochin, en deçà du Royaume précédent. Klanganour eſt le nom de la famille Regnante.

1°. *Edapali (Rapolin)*; déd. à ſaint Pierre, ſaint Paul; Syr. Catholique.

2°. *Autre Égliſe*; dans la même Ville, Capitale de cet Etat; déd. à ſaint George; Catholique.

3°. *Calloupar*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Schiſmatique.

4°. *Baipor*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.

Dans le Royaume de BAREKANGOUR, au Sud-Eſt & Sud Sud-Eſt de Cochin.

1°. *Carturté*; déd. à ſaint Paul; Catholique : brûlée.
2°. *Autre Égliſe*; déd. à la ſainte Vierge; Catholique : brûlée.
3°. *Oratoire*; déd. à ſaint Dominique; Catholique : brûlé.
4°. *Muttiera*; déd. au Saint-Eſprit; Catholique : brûlée.
5°. *Oratoire*; déd. à ſaint Sébaſtien; Catholique : brûlé.
6°. *Karlongate*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
7°. *Oratoire*; déd à ſaint Sébaſtien; Catholique.
8°. *Elagni*; déd à ſaint Pierre ſaint Paul; Syr. Catholique.
9°. *Adrampajé*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
10°. *Codamalour*; déd. à ſaint Gervais, ſaint Protais; Syr. brûlée.

de l'intérieur & de la Côte de cette partie de la Preſqu'Iſle

11°. *Ellour*; déd. à ſaint Gervais, ſaint Protais; Syr. brulée.
12°. *Ramrat*; déd. à ſaint Auguſtin; Syr. Catholique: brûlée.
13°. *Baragarou*; Syr.
14. *Molecoulan*; déd. à ſaint Alexis; Catholique, Schiſmatique.
15°. *Paratto*; déd. aux Trois Rois; Syr. Catholique, Schiſmatique.
16°. *Schembi*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique, Schiſmatique; brûlée.
17°. *Bariate*; déd à ſaint Sauveur; Syr. Catholique: brûlée.
18°. *Beſchour*; déd. à ſainte Marie; Syr. Catholique; brûlée.
19°. *Poulingounel*; déd. à Sainte Marie; Syr. Catholique.
20°. *Jongom*; déd. à ſaint Michel; Syr. Catholique.
21e. *Modelakorté*; Syr. Catholique.
22e. *Mailacomba*; déd. à ſaint Thomas; Syr. Catholique.
33e. *Arakoja*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
24°. *Battatattel*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
25°. *Neriani*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
26°. *Nagapojé*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.

Dans le Royaume de TEKENGOUR, *au Sud-Oueſt de Cochin.*

1°. *Cotatte*; Syr. Catholique, Schiſmatique.
2°. Dans la même Aldée, autre Egliſe Schiſmatique.
3°. *Manargate*; Syr. Schiſmatique
4e. *Schanganaſcheri*. Syr. Catholique.
5°. *Poudoupouli*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique, Schiſmatique.
6°. *Penoutara*; déd. à la ſainte Vierre; Syr. Catholique, Schiſmatique: brûlée.
7°. *Scherpengué*; déd. à la ſainte Croix; Syr. Catholique: brulée.
8°. *Palaïa*; déd. à ſaint Thomas; Syr. Catholique: brûlée.
9°. *Larat*; déd. à Notre-Dame du Mont-Carmel; Syr. Catholique: brûlée.
10°. *Cangnharapalli*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
11°. *Paingolt*; déd. à ſainte Croix; Syr. Catholique: brûlée.
12°. *Anagalenguel*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique: brûlée.
13°. *Iratour*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
14°. *Pungnhate*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique: brulée.
15°. *Kadappelamattam*; Syr. Catholique.
16°. *Kangnhara*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
17°. *Schenganour*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Schiſmatique (Catholique, ſelon le P. Claude.)
18°. *Nernate*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Schiſmatique.
19°. *Kattouſcheri*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Schiſmatique.
20°. *Maramanil*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Schiſmatique.
21°. *Cojjeri*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Schiſmatique.

Dans le Royaume de PORCA SCHEMBANASCHERI SOUROUVAM.

(La Tradition du Pays porte que le Prince qui regnoit à Porca il y a deux cents ans, ſe voyant aſſailli par des voiſins puiſſans, promit aux Chrétiens de Kalikoulan, Royaume peu éloigné du ſien, de permettre dans ſes Etats l'exercice de leur Religion, ſi, par leur ſecours, il triomphoit des ſes Ennemis. Les Chré- *Mſſ. du P. Cl.*

de l'Inde, qui étoit entre les mains de M. Bleſſ. Ce Particu-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

tiens, au nombre de douze mille, précédés de l'Etendart de la Croix, marcherent contre les ennemis du Roi de Porca, les défirent; & ce Prince, fidele à ſa parole, leur permit de bâtir des Egliſes, même auprès de ſon Palais. Dans les autres Etats, les Egliſes étoient éloignées des Pagodes & des Palais des Princes)

Mſſ. du P. Cl.

1°. *Kalourcate*; déd. à la Nativité de la ſainte Vierge; Syr. Catholique. (Cette Egliſe eſt dans un grand Bazar du même nom, ſitué à deux lieues de Porca & entouré d'eau de tout côté C'eſt un endroit charmant: il eſt habité par quantité de Caçanares; ce qui fait que l'Office Divin n'y ſouffre point d'interruption.)

Ibid.

2°. *Porca*; déd. à ſainte Croix; Syr. Catholique.

3°. *Alapajé*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.

4°. *Kadamalour*; déd. à la ſainte Vierge (ſelon le Pere Claude à l'Invention de la Croix); Catholique. (Cette Egliſe a été bâtie proche le Palais du Roi, en reconnoiſſance, à ce que l'on dit, du ſervice qu'un Chrétien de Saint-Thomas avoit rendu à un Roi de Porca. Ce Prince, pouſſé par la vengeance, avoit fait égorger douze Brahmes; il crut pendant long-tems les voir demander Juſtice, & le tourmenter jour & nuit. Perſuadé que c'étoit Brahma qui le puniſſoit, il convoqua les *Canianes* ou Enchanteurs, qui ne purent diſſiper le preſtige. Un Chrétien de Saint-Thomas, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, alla trouver le Roi, & lui promit de remettre dans ſon ame le calme qu'il deſiroit, s'il vouloit faire bâtir une Egliſe dans un lieu qu'il lui indiqua. Le Roi en fit auſſitôt jetter les fondemens, le Chrétien adreſſa ſa priere à Dieu, & le Prince ſe trouva guéri.)

Ibid.

Dans le Royaume de KALIKOULAM SCHERRAVI, *& autres Tavagis & Nambouris.*

(Aucune des Egliſes des Chrétiens de Saint Thomas de cet Etat n'a voulu ſe réunir à l'Egliſe Romaine. En 1747, la plûpart furent brûlées par le Roi de Travancour, qui, après avoir chaſſé le Roi de Kalicoulan & exterminé le plus grand nombre de ſes Sujets, s'empara des biens des Egliſes, & des effets que les Chrétiens y avoient renfermés.

Ibid.

1°. *Kalicoulan*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Schiſmatique.
2°. *Poudiagavil*; déd. la ſainte Vierge; Syr. Schiſmatique.
3°. *Bemanil*; déd. à la Vierge; Syr. Schiſmatique.
4°. *Kartiapalli*; déd. à la ſaint Thomas; Syr. Schiſmatique.
5°. *Kojienkolangaré* (ou, *Kolangouri*); Syr. Schiſmatique.
6°. *Tombonour*; Syr. Schiſmatique.
7°. *Omolour*; Syr. Schiſmatique.
8°. *Teulekaré*; Syr. Schiſmatique.
9°. *Kalleré*; Syr. Schiſmatique.
9°. *Karamtanara*; Syr. Schiſmatique.
10°. *Kondoura*; Syr. Schiſmatique.
11°. *Kottagarekaré*; Syr. Schiſmatique.

Dans le Royaume de KOULAN (COÉLAN).

1°. *Koulan*, (ou *Coélan*); déd. à ſaint Thomas; Syr. Schiſmatique.
1°. *Coulan decima*; déd. à la ſainte Vierge; Lat. Catholique; de l'Evêché de Cochin.

lier, curieux & inſtruit, avoit été douze ans Secrétaire du

Il y a dans ce Royaume & dans celui de Kalicoulan, pluſieurs autres Egliſes conduites par les Jeſuites & par les Cordeliers, dépendantes du Dioceſe de la Serre.

Dans le Royaume de TRAVANCOUR.

Travankotta; déd. à Saint Thomas; Syr. Schiſmatique. (Le Caçanare qui m'écrivoit les noms en Malabare, nomma en même tems au Pere Anaſtaſe cinq à ſix Egliſes du Travancour, qui ne ſont, ni dans la Liſte de l'Evêque d'Aréopolis, ni dans les Mſſ. du Pere Claude.)

Egliſes de la CÔTE DE LA PÊCHERIE, *au Sud, dépendantes du Dioceſe de la Serre, régies par les Jéſuites.*

1°. *Katteré.*
2°. *Kagnharakotté*; Syr.
Celles des Cordeliers de l'Obſervance ſont ſur le bord de la mer au nombre de cinq.
1°. *Mangate*; déd. à la ſainte Croix.
2°. *Arvanelle*; déd. à ſaint François d'Aſſiſe.
3°. *Karatouré*; déd à la ſainte Vierge: a la place de *Kalerica*, détruite.
4°. *Palloutari*; déd. à Notre-Dame des Anges.
5°. *Kalicoulan*; déd. à ſainte Antoine de Pade.

Tandis que j'étois à Matencheri, un Franciſcain Portugais de Coélan me donna la route qui mene par la riviere, de Cochin à Coélan, & de ce dernier endroit à Anjingue. On va dans le Sud Oueſt juſqu'a Kalicoulan. De Cochin à Caſtelle une lieue & demie; de Caſtelle à Palleporte, quatre lieues: vis-a-vis ce dernier endroit eſt Tchemboukatti, où l'on voit une Pagode couverte en cuivre. Au-deſſus de Palleporte, commence un bras de mer, large de deux lieues & long de cinq. A deux lieues de Palleporte en deſcendant, eſt Atekat, de l'autre côté de ce bras de mer, Poſte Hollandois commandé par un Sergent. On côtoie de-là le bras de mer dans ſa longueur. A l'Eſt, vis-à-vis d'Atekat eſt Beſchour, où les Hollandois ont un Fort ſans troupes. D'Atekat a Tatanpalli, qui eſt à un quart de lieue dans les terres, deux lieues. Le bras de mer, dont j'ai parlé, finit à cet endroit; on entre enſuite dans une petite riviere De Tatanpalli à Porca, trois lieues; de-là à Kartiapalli, trois lieues. Deux lieues & demie plus loin eſt la grande Ipika; Poſte Hollandois gardé par un Caporal: on y voit une Egliſe. De-là à Kalikoulan, dans les terres, une lieue: les Hollandois ont dans cet endroit une Loge, les Schiſmatiques un Evêque, & les Catholiques une Egliſe. De Kalikoulan à la petite Ipika ſituée à l'embouchure d'une riviere, cinq lieues: le Poſte Hollandois de la petite Ipika, eſt gardé par un Caporal. Les Catholiques y ont une Egliſe. De-là à Kaidaval, trois lieues: ici finit la riviere qui vient de Porca. De Kaïdaval, par terre, à Coélan, un quart de lieue.

Pour aller de Kalikoulan à Coélan, on peut encore remonter à la grande Ipika, & prendre la riviere qui, dans le Sud un quart Sud-Eſt, conduit à Coélan; la route eſt de ſix lieues.

De Coélan à Anjingue, on ſuit le bord de la mer. Le Travancour, en 1758, faiſoit creuſer dans les terres un Canal de communication. De Coélan à Tay, Egliſe aux Jéſuites, trois quarts de lieue; de-là à Ariavaram, Egliſe aux Jeſuites,

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Conſeil à Ceylan ; il commandoit alors à Coélan, & ſe diſpoſoit à partir pour l'Europe, ou il portoit, outre ſa Carte, des obſervations ſur l'Hiſtoire naturelle du Pays. J'engagai le même Pere à tâcher de découvrir l'Ere qui étoit en uſage chez les Malabares avant celle de Vaïpin & celle de Coélan, & lui laiſſai quelqu'argent pour les Monnoies du Mayſſour, du Maduré, de Cochin, &c. Car ma regle, dans les commiſſions, a toujours été de payer d'avance; & pour cela, comme mes fonds étoient très modiques, ſouvent il a fallu prendre ſur ma propre ſubſtance, & riſquer des ſommes aſſez conſidérables.

Ci-d.p. clxxix. ſuite de la note

Encore, ſi mes commiſſions avoient été exécutées: mais aucunes de celles que j'ai données dans l'Inde, n'a eu ſon effet. Ainſi, après avoir écrit de Surate à M. le Secrétaire Van Vechten, pour lui rappeller les commiſſions dont il s'étoit chargé, & lui faire part de l'état de mes travaux, je reçus de lui en date du 4 Novembre 1758, des complimens obligeans ſur la découverte des Ouvrages de Zoroaſtre: mais il me marquoit avec les regrets les plus vifs, qu'il avoit ſouvent demandé au Syrien George les Manuſcrits qu'il m'avoit comme promis; & que celui-ci, après pluſieurs belles paroles, *n'avoit pas fait ſcrupule de lui dire tout nettement, que les Evêques ayant laiſſé ces Manuſcrits à Antioche,*

une lieue un quart; de-là à Parour, grand Bazar de Maures, avec un Poſte Hollandois gardé par un blanc & quelques Cipayes, une lieue un quart; de-là à Edava, une lieue. Les Anglois ont une Loge dans ce dernier endroit. Sur le bord de la mer paroît une Pagode ronde, bâtie ſur une petite montagne. De-là à Barklay, trois quarts de lieue. On voit dans ce dernier endroit, une montagne fort haute, inhabitée & célebre dans le Pays. De-là à Manpouli, Egliſe aux Jeſuites, trois quarts de lieue; de-là à Anjingue, un quart de lieue. Les Anglois ont dans cet endroit un Comptoir aſſez conſidérable. C'eſt auſſi-là que réſide l'Evêque de Cochin; il ſe nommoit, en 1758, Dom Clement-Joſeph.

Manakoudi, Egliſe des Jeſuites, eſt à deux lieues d'Anjingue en-deçà du Cap Camorin. Un peu en-deçà du même Cap, on voit une autre Egliſe, une Loge Hollandoiſe, & près de-là, un Fort du Travancour, qui protege la muraille qui ſert de limites à ſes Etats. Cette muraille s'étend du bord de la mer, juſque ſur les montagnes. Elle a trois portes, dont l'une eſt ſur le bord de la mer, l'autre plus loin dans les terres, la troiſieme dans les montagnes.

Parpanadabaram, qui eſt dans le Nord de la troiſieme porte, à une lieue & demie de la mer, fait le triangle, avec Coleche & Anjingue. C'eſt-là que demeure M. de Lanoye, dont j'ai parlé plus haut.

Ci-dev. p. cl. ſuite de la note.

il lui étoit impoſſible de lui en remettre des Copies. De même, après deux Lettres écrites de Cochin & de Mahé au Pere Anaſtaſe au ſujet de l'Original des Privileges des Chrétiens de Saint Thomas & des Monnoies de la Côte, je reçus de ce Miſſionnaire des promeſſes qui n'ont pas eu de ſuites. Auſſi depuis, malgré les commiſſions que j'ai riſquées, n'ai-je jamais compté que ſur moi-même, ſans vouloir remettre au lendemain ce que je pouvois faire le jour même. Celui qui entreprendra la Traduction des *Vedes* (ſi les circonſtances ne me permettent pas de retourner aux Indes), doit avoir égard à ces obſervations. Dans un Pays, où la chaleur du climat eſt en quelque ſorte ennemie de toute application, la patience, ſur-tout ſi l'Ouvrage que l'on entreprend eſt de longue haleine, accompagnée d'une activité ſoutenue, eſt le ſeul moyen qui puiſſe aſſurer le ſuccès.

Je quittai Cochin le 25 Janvier 1758, muni d'une Lettre du Juif Elikh, pour le Chef des Maures de Panani, nommé Magdoud. On m'avoit dit que le Moudeliar de Balapatten près de Talichery, poſſédoit autrefois l'Original des Privileges accordés aux Maures par Scharan Péroumal; & que depuis la deſtruction de cette Ville, ce Monument étoit entre les mains de Magdoud.

Je m'embarquai à Matencheri dans l'Almedine d'un Maure qui devoit s'arrêter quelque tems à Panani, & me remettre à Mahé. Je laiſſai au Pere Anaſtaſe quelque choſe que je le priai de préſenter à Elikh pour le loyer de la chambre que j'avois occupée pendant douze jours. J'ai appris depuis, que ce Juif n'avoit rien voulu recevoir.

Je comptois être en quelques heures à Panani : mais je ne connoiſſois pas la lenteur de ma nouvelle embarcation. Les Maures, dans leurs voyages, mettent quatre mois, où les Européens n'en emploient qu'un. Au moindre vent, ils baiſſent toutes les voiles, ſe rapprochent de la terre; & il eſt rare qu'ils reprennent leur courſe, que le tems ne ſoit fait. Cette maniere de naviguer aſſure les marchandiſes qu'on leur confie; mais auſſi elle ennuie terriblement un Paſſager. Il y avoit deux jours que nous te-

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

nions la mer ſans avancer. Le mal de mer m'avoit empêché de rien prendre depuis Cochin. Las de me voir au même point, quoique le tems me parût paſſable, je priai le Mokodom de faire hiſſer les voiles. Mon empreſſement le toucha peu. Dans un mouvement d'impatience, je le menaçai, mettant la main ſur mes piſtolets. Le dépit de voir Monſieur le Scheikh conſerver ſa gravité, ſans donner même ordre pour la route, anime ma fureur; je le prens par la barbe. Auſſi-tôt une vingtaine de Maures m'entourent en grinçant des dents. Il y en avoit plus de cinquante dans l'Almedine qui pouvoient facilement me jetter à la mer. Il eſt vrai que mon parti étoit pris; les deux premiers qui m'euſſent abordé, auroient payé pour les autres. Le Mokodom, plus ſage que moi, ſe contenta de laiſſer exhaler ma fureur que le danger avoit un peu ralentie; il fit mettre une voile, & il fut réſolu qu'on me deſcendroit vis-à-vis Panani qui étoit peu éloigné.

C'étoit en être quitte à bon marché, après l'affront que j'avois fait au Mokodom: je quittai fierement l'Almedine, & m'embarquai dans une petite Tonne qui ne pouvoit contenir que le Conducteur & moi. Mon Domeſtique m'avoit précédé avec mon petit bagage. Deſcendus à terre, nous eûmes de la peine à trouver gîte. Mon Tive découvrit enfin une maiſon de Chrétien, la ſeule preſque qu'il y eût dans l'endroit; j'y fus reçus fort humainement.

Il y avoit à craindre que dans une Ville ſoumiſe aux Maures, les gens de l'Almedine ne divulgaſſent mon aventure: heureuſement ils ne le firent point. Du moins Magdoud, à qui je remis le ſoir la Lettre du Juif Elikh, ne m'en témoigna rien. Ce Maure me reçut poliment, me préſenta des rafraîchiſſemens en ſucreries, me fit des offres de ſervice: mais il vérifia le pronoſtic de M. d'Aréopolis, en me répondant, lorſque je lui parlai des Priviléges, qu'ils étoient peut-être entre les mains du Sidi de Koélandi; il fallut me contenter de cette réponſe. Le Moudeliar des Juifs de Cochin m'avoit dit que l'Original des Privileges des Maures étoit entre les mains de Mendikouttinaga. J'allai voir ce Maure; il étoit en feſtin & me remit poliment à trois jours,

jours. Je vis bien que ce que cela ſignifioit, & regagnai, après avoir traverſé le Bazar qui étoit rempli de Marchands, la paillotte de mon Chrétien, chez qui je paſſai la nuit.

Le lendemain, je fis marché pour Mahé avec cinq Maquois, & m'embarquai dans leur Tonne. Je paſſai une nuit dans la Loge Françoiſe de Calicut, & pourſuivis ma route pour Mahé, où j'arrivai le 29 Janvier, ſur les huit heures du matin.

Je ne paſſai dans ce Comptoir que le tems néceſſaire pour arranger mon voyage de Goa [1], & je priai pendant cet intervalle, M. Houſſaye, Chef à Calicut, de faire écrire au Sidi de Koelandy au ſujet des Privileges accordés aux Maures. Sur ce que le Pere Euſebe, Miſſionnaire Carme de Mahé, me parla du Secretaire du Comptoir Anglois de Talichery, comme d'un homme poli & inſtruit, je le chargeai d'une Lettre qui n'eut pas d'autre ſuite. Je laiſſai vingt roupies au P. Emmanuel, Supérieur de la Miſſion, pour me faire copier le Dictionnaire François-Tamoul du Pere Beski, & quarante à M. Houſſaye pour les Manuſcrits que le Secrétaire Van Vechten pourroit lui envoyer de Cochin: cette derniere ſomme m'a été dans la ſuite rendue.

[1] Avant que de quitter Mahé, je copiai les obſervations ſur la quantité de pluie tombée à cette partie de la Côte, faites par MM. Dupaſſage & de Palmas. Ce dernier ſe ſervoit pour cela d'un ſeau de bois de Tek, bien lié avec de forts cerceaux de fer; ce vaſe étoit rond, fait en cône tronqué renverſé, d'un pied de diametre par le haut, & contenoit un pied cube, quatre pouces d'eau.

Selon les Obſervations de M. Dupaſſage, il tomba à Mahé, pendant l'Hiver (c'eſt, comme l'on ſçait, à la Côte Malabare, la ſaiſon des pluies) de 1743, c'eſt-à-dire, du 15 Mai au 15 Octobre, neuf pieds, deux pouces, ſix lignes d'eau. La pluie la plus abondante fut de huit pouces, ſept lignes & demie (le 29 Juin); & la plus foible alla à une demie ligne. En 1744, du 27 Fevrier au 14 Août, il tomba dix pieds, un pouce, deux lignes & demie d'eau. La pluie la plus abondante fut de cinq pouces, trois lignes (le 13 Juillet); & la plus foible, d'une ligne. En 1756 il tomba à Mahé, ſelon M. de Palmas, du 8 Mai au 19 Septembre, neuf pieds, huit pouces, trois lignes d'eau. La pluie la plus forte fut de ſix pouces, deux lignes, (le 23 Juillet); & la plus foible, d'une demie ligne. En 1757, depuis le 3 Mai juſqu'au 23 Août, il tomba douze pieds, onze pouces, une ligne trois quarts d'eau. La pluie la plus forte fut de huit pouces, deux lignes (le 16 Juin); & la plus foible, d'une ligne.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Je quittai Mahé le 13 Février 1758 ; & me rendis en Tonne à Ramataly. Je pris, dans cet endroit, une autre Tonne armée de cinq Maquois commandés par un Mokodom, & me mis en mer à la vuë des Pâles & des Pirogues Pirates qui bordoient la Barre. Le danger étoit aſſez évident. Pourſuivi par ces Pirogues, la ſeule reſſource qui me reſtât étoit de m'échouer & de me ſauver à terre ; les Tonnes armées de ces Pirates prenant plus d'eau que la mienne : mais je brûlois de rejoindre mon frere à Goa. Je partis de Ramataly le 15 Février de grand matin, & me trouvai à midi à l'embouchure de la riviere de Kanſerkora : mes Maquois s'arrêterent dans cet endroit, à cauſe des Pirates. Nous reprîmes notre route, à 8 heures du ſoir, & arrivâmes le lendemain, 16, à Mangalor, à 6 heures du matin.

On compte de Kanſerkora à Combelaye, Fort qui domine le bord de la mer, trois lieues (environ quatre heures de chemin) ; de là à Magneceram, Aldée avec Bazar, quatre lieues (plus de cinq heures); de-là au Fort d'Ollal, cinq lieues (environ ſept heures). Ce dernier endroit eſt ſéparé du Fort de Mangalor par la riviere de ce nom.

Mangalor eſt ſitué ſur une riviere qui reçoit des embarcations du port de ſix à ſept cents Candis : elle eſt dominée par deux Forts qui ſont entre les mains du Canara; l'un, nommé le Fort Mangalor, eſt au Sud de la Ville; & l'autre, appellé Kodial, eſt au-delà de la Fétrie Portugaiſe. Cette Fétrie, conſtruite en forme de Fort, bat l'embouchure de la riviere : elle eſt garnie de quelques canons mal en ordre, & a été pluſieurs fois, faute munitions, pillée & brûlée par les Angrias. Les Portugais, il y a pluſieurs années, commencerent à bâtir un Fort dans le Nord de leur Féterie ſur une petite hauteur qui la commande : mais un coup de Canon qu'ils tirerent dé-là, ayant porté juſqu'à la Pagode de Koderete, le Canara fit ceſſer les travaux qui n'ont pas été repris depuis.

L'embouchure de la riviere de Mangalor eſt maintenant près de huit cents toiſes plus Nord qu'elle n'étoit autrefois: la riviere a gagné & gagne continuellement de ce côté, où elle

a formé un Canal qui augmente tous les jours ; & il y a apparence que, dans quelques années, elle s'ouvrira dans le fond une embouchure plus Nord encore que celle d'à préſent. C'eſt le long de ce Canal qu'eſt ſituée la Ville qui s'étend principalement dans le Nord. Les rues ſont larges, & comme percées dans des hauteurs de ſable rouge ; elles ſont remplies de Palmars murés joignans les maiſons. Le Bazar, qui eſt conſidérable, borde le Canal : on y voit les Bankaſals (les magaſins) des Anglois, des Marchands particuliers, celui qu'avoient autrefois les François ; le ris ſe vend dans une rue ſéparée. Le Palais de Karnik, Gouverneur de cette Ville en 1757, ne me parut qu'un grand entourage en terre.

Mangalor eſt environ à quatre journées de Bedrour, (trois journées de Patmar), Capitale du Canara, & à vingt, de Satara, ancienne Capitale des Marates. Autrefois cette Ville étoit fort riche ; mais les ſommes conſidérables que le Canara en tire continuellement, l'ont appauvrie. Ce Prince, pour empêcher les Marates de piller ſes Etats, eſt obligé de leur donner tous les ans cinq à ſix lacs de roupies, & augmente en conſéquence les droits de Doüane. Par exemple, la courge de ris (de quarante-deux fardes), qui coutoit, lorſque je paſſai à Mangalor, vingt-quatre Pagodes d'or ſur le terrein, & vingt ſept, tous frais faits, payoit quatre Pagodes d'or de droit. Malgré cela, Mangalor étoit encore très-fréquenté par les Etrangers : on y voyoit beaucoup d'embarcations de Maskate Le commerce de cette Ville conſiſte principalement en bois de Sandal que l'on apporte de Bedrour, en poivre, en cardamom & en canelle d'une ſorte plus commune que celle de Ceylan.

Le Gouvernement à Mangalor eſt aſſez tyrannique. Lorſqu'un homme qui a pluſieurs fardes de ris ſe plaint de ce qu'on lui en a volé une, il n'eſt pas rare de voir le Juge lui faire enlever le reſte : mais les plaintes du Peuple percent quelquefois juſqu'au Prince, qui ordonne alors aux Gouverneurs de venir lui rendre compte de leur geſſion. C'étoit pour ce ſujet, que Karnik alloit faire le voyage de Bedrour.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

On donne au Canara douze journées d'étendue en longueur, ſur quinze en largeur. Lorſque je paſſai à Mangalor, le trône de cet Empire étoit occupé par un enfant de quatre ans, qui devoit ſon élévation aux galanteries de la Reine Douairiere. Cette Princeſſe accordoit ſes faveurs à un des Grands du Royaume. Craignant pour elle le ſort de ſa rivale, dont le Roi du Canara avoit puni les débauches par le poiſon, elle s'étoit défait par cette voie de ſon mari, & avoit placé ſur le Trône un jeune Prince du Sang Royal, à peine âgé de douze ans. Mais, lorſqu'elle le vit prendre lui-même connoiſſance des affaires, elle jugea à-propos de s'en débarraſſer, & lui ſubſtitua le jeune enfant qui regnoit en 1758 : ce Prince ſe nommois Somehet. Au reſte, le libertinage n'eſt pas moins commun dans le reſte de l'Empire, qu'à la Cour de Bedrour; car on ne peut regarder comme un ſimple uſage national, la coutume chez les femmes de ſervir à cinq à ſix freres à la fois : les Canarins ſont Linganiſtes, & par-là plus portés que les autres Indiens aux actions charnelles de toute eſpece. Ils admettent la ſucceſſion du Pere au Fils; en quoi ils différent des Malabares, chez qui le Neveu ſuccéde, ainſi que parmi les Toulous. Ce dernier nom déſigne les cinq Royaumes ſuivants, qui ſont maintenant ſoumis au Canara.

Le premier Roi Toulou, nommé Banguer, réſidoit en 1758 à Nandera, ſituée à une journée de chemin au Sud de Mangalor : autrefois cette derniere Ville dépendoit de ce Prince. La réſidence du ſecond, nommé Chaauter, étoit à Morbidrin, à une journée de chemin à-peu-près, au Nord de Mangalor. Le troiſieme, nommé Ciounter, tenoit de même ſa Cour au Nord, à Tarkol, ſitué à deux journées de Mangalor; le quatrieme, nommé Adelair, à Moulouki ſur une montagne, une journée & demie au Nord de Mangalor. Les Chrétiens ont une Egliſe à Moulouki; ce lieu eſt défendu par deux Forts éloignés l'un de l'autre d'une demie-lieue; le premier élevé ſur le bord de la mer; le ſecond ſur les montagnes. Le cinquieme Roi Toulou, nommé Mouller, réſidoit au Nord, à Calianapour, à deux journées de Mangalor. Au Nord de cette der-

niere Ville, on apperçoit les ruines d'un ancien Fort en terre, qui étoit extrêmement vaſte, conſtruit par un des Rois Toulous; & près de la Croix des Miracles, on voit un autre Fort détruit, qui, du Nord au Sud, s'étend preſque juſqu'à la mer.

Au ſortir de ma tonne j'allai rendre viſite au Chef de la Féterie Portugaiſe, chez qui je pris quelques taſſes de thé au milieu d'une Pepiniere de petits Negrillons qui l'appelloient leur Papa. De-là je me fis conduire à la maiſon du Curé des Chrétiens de Mangalor, où je trouvai un Canarin de qui je tirai quelques éclairciſſemens ſur les lettres, les jours, les mois & les années en uſage dans le Canara. Mais perſonne ne put me donner de nouvelles de la prétendue muraille qui avoit manqué me faire releguer à Bedrour.

Ci-ap. p. ccxij, ſuite de la not.

Comme j'avois peu de tems à paſſer à Mangalor, après quelques momens d'entretien avec le Curé de cet endroit, je pris un guide qui me conduiſit à la Pagode de Koderete ſituée dans le Nord, à une lieue à-peu-près de la Ville. On voit ſur le chemin, à l'Eſt, une muraille fort baſſe, continuée aſſez loin ſur les hauteurs. Cette muraille eſt de ſable mêlé de terre & petri comme du plâtre : les murs dont les Canarins entourent leurs palmars, ſont ordinairement de cette matiere.

L'emplacement de la Pagode de Koderete eſt Nord & Sud. Après la premiere porte, on rencontre deux Pagotins, l'un à droite & l'autre à gauche, qui ſont à l'entrée d'une allée de deux cents pas, formée entre deux murs garnis de banquettes, & qui conduit à l'enceinte de la Pagode. Cette enceinte peut avoir deux cents pas en quarré; la porte eſt au bout de cette allée. On voit en dedans, à gauche, pluſieurs cellules ou maiſons pour les Brahmes. A droite, c'eſt-à-dire, à l'Eſt, ſur une hauteur en terre où l'on monte par pluſieurs degrés, on trouve un grand étang. Du même côté, vis-à-vis la porte de la Pagode, eſt un chandelier de bois couvert de lames de cuivre, haut de plus de cinquante pieds, & d'un pied & demi environ de diametre. La Pagode eſt une piramide tronquée par le haut, dont la baze peut avoir trois pieds de haut & ſoixante pas de diametre. Cette piramide eſt

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

comme partagée en deux par quatre couleuvres Capelles, dont les têtes répondent aux angles. Les quatre faces d'en bas préſentent des éléphans ; ſur celles du ſecond rang, paroiſſent, à l'Eſt, Lakhſchimi ; au Sud, Boani, femme de Roudra ; au Nord, Comoradivi, fille Brahma ; à à l'Oueſt, Natjogui. Toutes les faces ſont ſurmontées de la tête de Narzingue avec des cornes ; aux corniches, ce perſonnage paroît tout entier. On voit encore à l'Oueſt dans l'enceinte, & à l'Eſt ſur les degrés, de petites Pagodes. Au Nord, ſont les maiſons des Brahmes. Ils ſont Linganiſtes, & me dirent que cette Pagode pouvoit avoir mille ans d'ancienneté ; j'y vis un chariot de Jagrenat.

Je partis de Mangalor le 17 Février à neuf heures du ſoir.

Le 18 à ſix heures du matin, la vuë d'une Manſchouë Malabare, me fit mettre en défenſe dans ma Tonne. A ſept heures, je me trouvai devant la petite Capi, ſituée à l'Oueſt Nord-Oueſt ; la mer entre cette Iſle & la terre, eſt ſemée de rochers. La Côte ſuit le Nord Nord Oueſt ; de Mangalor à la petite Capi, elle eſt bordée de Palmars. A ſept heures trois quarts, la grande Capi, rocher un peu détaché du bord de la mer ; l'enceinte forme un quarré couvert en paille, & dont les murs paroiſſent de terre : elle eſt protégée par un petit Fort percé de quelques embraſures. La Côte, toujours Nord Nord-Oueſt, & garnie de Palmars ; deux roches ſur l'eau à une portée de fuſil, une deſſous. A huit heures, vingt minutes, grand rocher à une portée de fuſil de terre. A neuf heures, cinq minutes, gros rocher & la Côte Nord-Oueſt. A la vuë de Carepate, nous fûmes ſuivis quelque tems par une Galvette de Pirates. On compte quatre lieues (ou un Gaon), de Capi à Carepate. Cette derniere Iſle eſt une eſpece de montagne, éloignée de la terre ferme d'une demie lieue, & entourée d'un mur qui ſuit la pente du terrein, & eſt garni de tourelles, & d'une petite batterie qui domine ſur la mer : on voit au Nord quatre petits rochers. A onze heures, rochers & petites Iſles à une lieue de terre. A onze heures, dix minutes, deux rochers à une demi-lieue de terre. A midi, Poſte de Barcour, ſur le bord de la mer, accom-

pagné de paillotes : la Côte Nord-Oueſt. Ce dernier endroit eſt à trois lieues de Carepate. A midi & demi, Calianapour, Fort en terre avec trois baſtions de front ; le terrein bas & couvert de Palmars. Les Chrétiens ont une Egliſe dans cet endroit ; la Côte Nord Nord-Oueſt. A trois heures après midi (cinq lieues de Kalianapour) la Pagode de Koticere accompagnée de maiſons. A quatre heures (une lieue de Koticere), Kondapour ſur le bord de la mer : le Fort & le Bazar ſont ſur les montagnes. A quatre heures & demie, Barcelor, Fort Hollandois, avec une Egliſe de Chrétiens. Près de cette Ville, les ſujets du Canara révoltés, pilloient alors le Pays, bleſſoient les Voyageurs & les Etrangers, pour que les plaintes portées à Bedrour obligeaſſent de les déchager d'un nouvel impôt qu'ils ne vouloient pas payer : c'étoit une ſuite du mauvais Gouvernement de la Reine du Canara. A cinq heures (à une lieue de Kondapour), Gonguely, dont le Fort eſt composé de trois baſtions ronds, joints enſemble ſur un rocher ; les murs ſont blancs, & ſe voyent de loin. La Côte Nord Oueſt ; les grandes montagnes Nord-Nord Oueſt. A Oueſt Nord Oueſt dans la mer, on rencontre quatre Rochers placés de ſuite, Eſt & Oueſt, à deux portées de fuſil de terre, & un cinquiéme plus près de terre, & qui en paroît ſimplement détaché : la Côte eſt couverte d'arbres. A cinq heures un quart, grouppe de rochers formant dans la mer une eſpece d'enceinte Eſt, Oueſt, Nord & Sud, propre à faire un petit Port : la Côte bordée de rochers à pic, & d'autres à fleur d'eau. A cinq heures, trois quarts, la Côte Nord Oueſt. A neuf heures (à quatre lieues de Gonguely), Naguinkate ſitué ſur une riviere, & protégé par un Fort : le terrein eſt bas ; la Mer vis-à-vis eſt remplie de rochers. A onze heures (à deux lieues de l'endroit précédent), Boindour ſitué ſur une riviere ; le Fort eſt dans le Sud ſur la croupe d'une montagne : vis-à-vis beaucoup de rochers dans la mer.

Ci-d. p. cxcvi.

Pendant le reſte de la nuit nous dépaſsâmes Syrour ſitué à deux lieues de Boindour, près d'une montagne, avec une petite riviere ; Batekol, Fort conſtruit à deux lieues de là ſur un rocher, avec une riviere ; Scheraoli ſitué deux lieues plus

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

loin ſur une petite riviere, & garni de maiſons & de Palmars; Mordeſer, Fort conſtruit à deux lieues de Scheraoli, ſur un rocher qui avance conſidérablement dans la mer. Depuis Syrour, la Côte eſt comme coupée à pic dans des montagnes qui ſuivent le Nord Nord-Oueſt. Près de cet endroit, on voit une Iſle aſſez grande, couverte d'arbres, & quantité d'autres petites.

Le 19 à huit heures trois quarts du matin, je me trouvai à deux lieues de Mordeſer, devant Moki, qui forme une Ance à-peu-près pareille à celle du Mont Delli. La Côte & les montagnes, Nord-Oueſt; le Fort ſitué ſur la croupe d'une montagne, deſcend en pointe ſur le panchant. A neuf heures, douze minutes, Ance, rocher qui avance; autres rochers dans le Sud-Oueſt de cette Ance, à deux lieues dans la mer. A dix heures trois quarts, Onor, à deux lieues de Moki, ſitué dans un fond, ainſi que la Loge Angloiſe: on n'apperçoit pas de la mer le Pavillon Anglois; la riviere eſt dans le Sud. Vis-à-vis, au Nord Nord-Oueſt, eſt l'Iſle de Kooloudourouk, protégée par un Fort. Le Canara ne permet pas de paſſer entre cette Iſle & la terre ferme, de peur qu'on ne ſçache combien il y a de braſſes d'eau. La Côte toujours couverte de montagnes. Onor eſt environ à dix coſſes Sud de Gokorn & à trois journées de Bedrour: les Chrétiens y ont une Egliſe. On compte une lieue d'Onor à Rajoumendrig, Fort conſtruit dans la mer à une demi-lieue de terre. A deux heures, quinze minutes après midi, (à cinq lieues d'Onor), Kominta avec une riviere & une Egliſe de Chrétiens: le Fort eſt ſur une montagne, au bord de la mer. La Còte ſuit le Nord un quart Nord-Oueſt, puis le Nord-Oueſt & paroît former une Ance de plus d'une lieue. Les montagnes s'éloignent enſuite un peu du rivage juſqu'à Mirjau. A quatre heures, Mirjau ſitué ſur une riviere du même nom, fort profonde. Cet endroit eſt défendu par deux Forts, dont le grand eſt un peu éloigné, bâti ſur une montagne, & ne peut être apperçu en mer. La riviere reçoit des Vaiſſeaux à trois mâts, quoique l'entrée paroiſſe embarraſſée par un petit rocher. Elle eſt précédée d'une Ance formée par les montagnes. A l'entrée

Vérifié à mon retour en 1761.

de

de la riviere, à droite, eſt une Vigie (un petit Poſte); à gauche, au pied de la montagne, on trouve de l'eau douce & des paillotes : enſuite commencent des rochers qui s'étendent de l'Eſt à l'Oueſt, après leſquels eſt une autre petite Ance dans le Nord Nord-Oueſt. Les Pirates ſe mettent à l'abri de ces rochers, pour faire de l'eau dans la grande Ance; & paſſent pour cela ſur d'autres rochers qui ſont preſqu'à fleur d'eau. Généralement toute la Côte eſt bordée de rochers. Au-delà de Mirjau, eſt le Fort de Kagal, à quatre lieues de Kominta; plus loin, on trouve une riviere à deux lieues en-deçà de Gokorn. A cinq heures cinquante-cinq minutes, Gokorn, à trois lieues de Mirjau, Pagode célébre, près d'une Ance dont la derniere pointe eſt à l'Oueſt : le Chef des Brahmes de Gokorn ſe nommoit alors Segnaſi Schamſeripadé. A ſept heures un quart, le Village & la riviere de Gangaoli; plus loin, à deux lieues de Gokorn, le Moſgani, riviere qui ſépare le Pays du Canara de celui du Sonde. La nuit, je paſſai devant Ankola, premier Fort du Sonde, à trois lieues du Moſgani. Ce Prince étoit alors en guerre avec les Marates.

Le 20, à deux heures du matin, je me trouvai devant l'Iſle d'Anjedive, à ſix lieues d'Ankola, vis-à-vis d'une Ance, au-delà de Belinguin. Cette Iſle appartient aux Portugais, & eſt aſſez bien fortifiée : C'eſt où ſe font les meilleurs bas de coton de la Côte.

Une lieue plus loin qu'Anjedive, eſt la riviere de Carvar. Cet endroit appartenoit autrefois au Sonde qui y avoit fait conſtruire une Fortereſſe; maintenant l'entrée de la riviere eſt entre les mains des Portugais, qui s'en emparerent à l'occaſion que je vais rapporter. Je tiens ceci de M. l'Evêque de Carvar. Les Anglois ayant d'abord été chaſſés de cet endroit par le Roi du Sonde, obtinrent quelques tems après de ce Prince la permiſſion d'y reprendre leur commerce; ils conſtruiſirent en conſéquence des paillottes & des pandales pour leurs marchandiſes. Dans le même tems, les Jeſuites voulant faire une Proceſſion ſolemnelle, reçurent défenſe de la part du Commandant Sonde, de paſſer dans un endroit qui étoit près de la Pagode du lieu. Ces Miſſionnai-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

res ne crurent pas devoir prendre la défenſe à la lettre : ils ſe préſenterent à l'endroit en queſtion. Mais, voyant qu'on leur refuſoit conſtamment le paſſage, ils retournerent à leur Egliſe. Le Viceroi de Goa inſtruit des vexations que les Chrétiens ſouffroient à cette partie de la Côte & mécontent de ce que le Sonde avoit rendu aux Anglois la liberté du commerce dans ſes Etats, déclara la guerre à ce Prince, & envoya une Fregate de Roi, s'emparer du Fort Pir gourou qui étoit à l'entrée de la riviere. Les Anglois gênés par-là dans leur commerce, furent obligés de quitter Carvar ; les Portugais les tranſporterent à Bombaye, & dans la ſuite, augmenterent conſidérablement le Fort de Pir.

A l'entrée de la Barre, on apperçoît d'abord deux Iſles occupées par les Portugais ; la premiere eſt la petite Simpi ; le ſeconde, la grande Simpi, ſur laquelle eſt une enceinte flanquée de baſtions, qui cercle l'Iſle par le bas. La grande Simpi eſt éloignée d'une demi-lieue du Fort Pir gourou, conſtruit en terre ferme ſur une montagne qui domine au Nord-Oueſt l'entrée de la riviere. Ce Fort eſt garni de baſtions, & communique à un Rempart qui deſcend dans le Sud Sud-Eſt, juſqu'au bas de la Montagne.

Je fus obligé d'attendre deux heures ſur le ſable au pied du Fort, pour avoir la permiſſion de remonter la riviere juſqu'à Carvar qui eſt à une grande lieue de l'embouchure. J'arrivai dans cet endroit ſur les neuf heures. Le Miſſionnaire du lieu, Carme Italien, nommé Evêque de Carvar, m'y reçut avec cet air poli & aiſé que j'avois trouvé dans M. l'Evêque d'Aréopolis. Il fallut accepter un petit déjeûner. Nous fîmes enſuite quelques tours aux environs de la Maiſon Epiſcopale qui étoit près de l'anciene Féterie Angloiſe. Ce Prélat alloit partir pour Veraple, ſe faire ſacrer par M. le Vicaire Apoſtolique. Notre entretien fut aſſez court : le tems me preſſoit, & d'ailleurs un plus long ſéjour auroit pu inquiéter les Portugais.

La riviere de Carvar vient du Nord, où elle a ſa ſource, & va de l'Eſt Sud-Eſt à l'Oueſt Nord-Oueſt, puis à l'Oueſt. Un bras de cette riviere tourne, à l'Eſt Nord-Eſt,

la Maiſon Epiſcopale. Un peu au-deſſous de l'Egliſe, elle peut, dans le tems des pluies, porter de fortes embarcations.

Je quittai Carvar à dix heures vingt minutes, & laiſſai à gauche, un peu plus bas, une Vigie du Sonde, près de l'ancien Fort. A dix heures vingt-ſix minutes, le lit de la riviere aſſez large; les montagnes dans le Sud; la riviere allant de l'Eſt à l'Oueſt; le Fort de Pir à l'Oueſt Nord-Oueſt. Je pris enſuite le long de la Côte qui eſt Nord Nord-Oueſt ainſi que les montagnes, & bordée de rochers; la mer couverte de petites Iſles. A une heure après midi, la Côte Oueſt Nord-Oueſt, Ance, enſuite rochers coupés à pic, ſuivis d'une autre grande Ance preſque fermée dans le Sud par des rochers, & terminée par une montagne; puis trois Ances dont les pointes à l'Oueſt; les montagnes à deux heures de chemin de la Côte. Vuë de la Barre de Carvar, la Côte ſemble ne faire qu'une ſeule Ance du Sud à l'Oueſt. A quatre heures, Ance; les montagnes moins hautes au bord de la mer; la Côte va de l'Eſt à l'Oueſt Nord-Oueſt; chaîne de montagnes une demi-lieue dans les terres, qui ſemble aller Eſt & Oueſt. A ſept heures, Boetakol, Village au milieu d'une Ance. A huit heures & demie, à quatre lieues de Boetakol, le Fort de Cap de Ram, qui appartient au Sonde, ſur la montagne de Kolgodou, au Nord de la pointe de l'Ance. A neuf heures & demie, à une lieue & demie de Cap de Ram, riviere d'Aſolna qui ſépare le Sonde des Portugais; la moitié du Village eſt à ce Prince, & l'autre aux Portugais. Aſolna eſt dans Salcette, Province qui peut avoir cinq lieues de long.

Le 21, à ſix heures du matin, la Côte me parut toujours eſcarpée & Nord Nord-Oueſt. A ſept heures, premiere Ance de Mourmogaon; trois Iſles vis-à-vis; le fond de l'Ance de ſable & garni de cocotiers. Au bas de la montagne qui forme le côté ſeptentrional de l'Ance, dans l'angle eſt un Fort Portugais qui en bat l'entrée. A huit heures dix minutes, pointe du Sud de la ſeconde Ance de Mourmogaon.

C'eſt dans cette ſeconde Ance qu'hivernent les Vaiſſeaux. Elle en peut contenir plus de vingt à l'abri de tous vents, excepté de celui de l'Oueſt: le fond y eſt de très-bonne tenue.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Le Fort Mourmogaon eſt conſtruit au pied d'une montagne aſſez près de l'angle méridional de l'Ance ; il ſeroit mieux placé à la pointe. La deſcente eſt pavée, & conduit, en tournant ſur la droite, à une porte voûtée & profonde. Le parapet a peu d'épaiſſeur. A gauche ſont les maiſons des particuliers; & à droite du Fort, ſur le panchant de la montagne, les magaſins de ris de Goa. Aux deux tiers de l'Ance eſt l'embouchure d'un bras de la riviere de Goa, qui ſépare l'Iſle où cette Ville eſt ſituée, de la Province de Salcette. Cette Ance eſt encore défendue par le Fort de Sainte Marie Magdeleine, ſitué au côté Septentrional, près de l'angle, & qui répond au Fort Mourmogaon.

A neuf heures vingt-cinq minutes, pointe du Nord de l'Ance : cette pointe avance beaucoup moins dans la mer que la premiere ; elle eſt défendue par le Fort de Noſtra Signora di Capo, & ſuivie du Port de Goa.

Il ſuffit de jetter les yeux ſur le plan de la riviere de Goa, tel même qu'il ſe trouve dans les *Voyages de Linſchot*, & dans la *Relation des Conquêtes faites dans l'Inde par le Vice-Roi D. P. M. Dalmeida, Marquis de Caſtel-nuovo*, pour voir qu'elle arroſe un Pays enchanté. Malheureuſement il eſt habité par le Peuple le moins propre à en faire valoir la ſituation. Une ſuite de canaux dans l'eſpace de trois lieues, du Port à la Ville, varie le cours de la riviere de la maniere la plus intéreſſante. Les Portugais ſe ſont prêtés à cette diſtribution marquée par la Nature. Ces différens bras de la riviere de Goa forment pluſieurs quartiers très-peuplés ; les bords ſont ornés de jolies maiſons bâties des débris de celle de la Ville, que le manque de bonne eau (à ce que l'on prétend) oblige d'abandonner. Les viſites ſont autant de promenades charmantes qui ſe font dans des ballons proprement décorés. Mais cette eſpece de diſperſion eſt la mort du commerce, qui demande une communication plus aiſée. Auſſi des mains des Portugais a-t-il paſſé d'abord dans celles des Arméniens & des Noirs, Maures & Gentils. Enſuite la crainte de l'Inquiſition, fondée ſur les injuſtices les plus criantes auxquelles de ſimples accuſations, nées de l'avidité, donnoient lieu tous les jours, a diſperſé les principaux Marchands à Bacim, à Surate, &c.

Chap. 27, 28 trad. franç. p. 54 &c. Trad. Franç. Paris, 1749.

Voy. ſur Goa Tav. V. T. II. p. 105 & ſuiv. le Rec. des Voy. des Holland. T. III. p. 636. & ſuiv. Hamilt. Acc. of the Eaſt Ind. T. I. ch. XXI. p. 246, & ſuiv. Lettr. édif. Rec. XV. p. 47-49.

En 1758, je vis à Goa un Brahme Marate (Vetuſi Kamotin) qui, après avoir été long-tems en priſon, n'en étoit ſorti qu'en livrant ſa fortune, & en permettant à un de ſes fils de ſe laiſſer ordonner Prêtre.

Les ſeuls alors qui fiſſent fleurir le commerce dans cette Ville, étoient les Procureurs des quatre Provinces des Jeſuites. Maintenant que ces Religieux ont été chaſſés de Goa, je doute que le commerce puiſſe s'y ſoutenir.

C'eſt pourtant, à parler exactement, le ſeul Port de la preſqu'Iſle de l'Inde; & on peut y faire le commerce des deux Côtes, par mer & même par terre. Pour cela, il ne ſeroit queſtion que d'avoir la clef des montagnes, qui commencent à cinq lieues de Goa, & ſont très-faciles à garder. Je ne parlerai pas du commerce de Mozambique, Gouvernement indépendant de Goa à la Côte d'Afrique, où l'on porte de groſſes toiles, & des vivres de toutes eſpeces; & d'où l'on rapporte en échange, des Cafres, de l'yvoire & de l'or. Goa a encore un petit commerce particulier, celui du Cachondé; composé d'Alcaſſou de cot & de paſtilles, qui ſe fabrique chez les Religieuſes de Sainte-Monique: on en fait des bouquets, des grouppes de différentes formes, qui ſont portés en Europe & dans toute l'Inde où le Cachondé fait partie du Betel.

Mais l'activité & l'exactitude que demande le commerce, ne ſont pas les qualités dominantes des Portugais abâtardis de l'Inde. Trois ans avant que je paſſaſſe à Goa, le Roi de Portugal avoit donné des Privileges à une Compagnie Marchande, pour faire le commerce de l'Inde à Liſbonne. Un François, M. de Rocfeuille, fut mis à la tête de l'entrepriſe avec pluſieurs Subrecargues. On diſoit à Goa que les fonds de cette Compagnie avoient péri dans le bouleverſement de Liſbonne; ce qui l'avoit fait manquer avant qu'elle eut rien porté en Europe: d'autres prétendoient que le Chef avoit mangé le principal & les intérêts. Mais pourquoi cette Nation, autrefois Maîtreſſe de l'Inde, eſt elle obligée d'avoir recours à des Etrangers pour conduire ſon commerce? Il n'y a rien de plus inſolent que les Douanniers de Goa, qui ſont ſoutenus dans leur tyrannie, parce

VOYAGE aux Indes, Orientales, IIe. Partie.

qu'ils paient par an à l'Etat 175000 ſéraphins (plus de deux cens mille livres). Ces Doüaniers ont ſous eux des Courtiers Gentils propres à ſe prêter aux procédés les plus iniques. Un Capitaine de Vaiſſeau, après avoir payé les droits, ne peut avoir ſes marchandiſes dans ſes magaſins; les Courtiers de la Fazende (la Doüanne) s'en rendent les Gardiens ou plutôt les Maîtres; & par-là obligent en quelque ſorte les Marchands de la paſſer aux prix qu'ils jugent à-propos de fixer. Joignez à cela les procédures, qui, par la multitude de Canarins qui font le métier de plaideurs, & vivent d'écritures, ne finiſſent jamais. Du tems du Colonel Pierre-Pont, Gouverneur de Salcettes, cette vermine eut l'impudence de ſe plaindre au Viceroi de la tranquillité qui regnoit dans cette Province, où ce ſage François avoit en quelque ſorte aboli les procès. Je ne parlerai pas d'un monde de Prêtres, Moines, Chanoines, &c. Noirs & Blancs; vraies Sauterelles des Colonies, où il ne faut que des bras pour fabriquer les marchandiſes, & des Vaiſſeaux pour les tranſporter. Les Moines mendians, Franciſcains & autres, ſont les ſeuls qui paroiſſent être de quelqu'utilité : ils ne ſont ſoufferts dans cette Ville, qu'aux conditions qu'en cas d'attaque, ils prendront le mouſquet, & feront l'office de Soldat.

Goa, le plus beau & le plus pauvre Établiſſement de l'Inde, coûte par an plus de 300000 piaſtres au Roi de Portugal, qui y envoye ſouvent des ſommes conſidérables pour les beſoins preſſans, & paye les appointemens des principaux Officiers. Le premier de ces Officiers eſt le Viceroi. Après lui eſt le Primat, puis le Chancelier, le Lieutenant Civil, le Lieutenant Criminel, le Procureur du Roi: ces quatre derniers ne peuvent ſe marier tant qu'ils ſont en place, mais les concubines les dédommagent d'une femme légitime. Après eux ſont le Capitaine de la Ville, le Chef de la Fazende, les Capitaines Mar y guerre (de mer & de terre), les Colonels, Capitaines, &c. de troupes de terre. Le Conſeil du Viceroi eſt compoſé des quatre Officiers inférieurs au Primat & du Capitaine de la Ville. Les Affaires Civiles ou Régulieres vont au Lieutenant Civil; les Cri-

minelles & celles qui regardent les Militaires, au Lieutenant Criminel. Quand les affaires le demandent, tous les Juges s'aſſemblent à la Caſe de Polvere où réſide le Viceroi. Ce ſont les Canarins qui font l'Office d'Avocat & de Procureur.

Le Tribunal de l'Inquiſition a maintenant pour Préſident, un Prêtre ſéculier. Celui qui occupoit cette place me parut un galant homme, à ſon titre près. J'eus la curioſité de l'aller voir. Il me reçut avec beaucoup de politeſſe; & je ſçus dans la ſuite que les *Auto de feè* étoient devenus bien moins fréquents, & n'avoient plus pour victimes que quelques miſerables Canarins coupables de crimes rares par-tout ailleurs qu'à Goa.

La pauvreté du Gouvernement de Goa, paroît encore dans les appointemens qui ſont beaucoup plus foibles que dans les autres Comptoirs Européens. En 1758, il y avoit, dans cet Établiſſement, deux mille Européens, formant deux Régimens de deux bataillons chacun, commandés par deux Colonels; une Compagnie d'Artillerie, & cinq mille Cipayes, dont les Capitaines étoient Européens. Les Capitaines ont ſeize roupies par mois, & les autres Officiers à proportion; auſſi ne vivent-ils que de ris & de petit poiſſon. Les Soldats en uſent aſſez familierement avec leurs Officiers. Dans cette Ville, un *Signor Soldado* eſt quelque choſe; & généralement, lorſqu'ils arrivent d'Europe, les Portugaiſes les voient avec plaiſir. Il ſe trouve parmi ces ſoldats beaucoup de jeunes gens de famille, qui viennent dans l'Inde pour y ſervir ſix ans, & être faits enſuite Officiers.

On ſçait qu'en Portugal, le Grade Militaire ſe marque par la pomme de la canne. Les Capitaines Mar y guerre de l'Inde la portent d'or; ils n'ont que cinquante roupies à terre, & cent en courſe: mais ils ſe dédommagent avantageuſement de la modicité de ces Appointemens par les ſommes qu'ils retirent des embarcations qu'ils eſcortent. ; auſſi ne naviguent-ils que par faveur. Ils ont le pas ſur les ſimples Capitaines de troupes de terre; mais ils ne roulent pas avec les Capitaines Mar y guerre d'Europe; privilege dont jouiſſent les Officiers de troupe de terre.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Les Fregates que commandent les Capitaines Mar y guerre ſont des Vaiſſeaux de cinquante à ſoixante canons. Il y en a pour l'ordinaire deux dans l'Inde, & quelquefois quatre. Elles partent de Liſbonne en Septembre, vont hiverner à Mozambique, & arrivent à Goa l'année ſuivante, en Septembre. Elles parcourent enſuite la Côte, protegeant les petites Flottes de Marchands qui vont à Surate, ou dans le Sud, ou à Bengale, ou à Baſſora; & retournent en Europe en Janvier.

Je reprends la deſcription de Goa & des environs. L'entrée de la riviere, dominée par deux Montagnes, forme une Ance, ou un Port qui eſt défendu au Sud par le Fort de Noſtra Signora di Capo, & par celui de Gaſpardie; & au Nord-Oueſt, par le Fort d'Agoada, & par une Redoute conſtruite un peu plus bas, au Sud Sud Eſt de ce Fort. Entrant enſuite dans la riviere, on trouve à droite une langue de terre ſéparée par un ruiſſeau, de celle où eſt le Fort Gaſpardie. C'eſt dans cette partie de l'Iſle de Goa qu'eſt ſitué le Palais du Primat. Paroiſſent (ou du moins, paroiſſoient en 1758) enſuite du même côté ſur le bord de la riviere, les maiſons de commerce des Jéſuites de Goa & du Japon; puis le Palais de Panjin au-delà d'un petit pont, derriere lequel eſt le vieux Goa adoſſé à des terres actuellement inondées. Plus loin, eſt une levée ſuivie d'un petit pont qui conduit à Ribandar. On rencontre au-delà de ce dernier endroit de beaux Palmars qui aboutiſſent à la Caſe de Polvere où réſide le Viceroi. Ce Palais eſt peu éloigné de Goa.

Sur la rive oppoſée, vis-à-vis le Fort Gaſpardie, on voit celui d'Os Reyes; enſuite Verin & Betin, maiſons de commerce des Jéſuites de la Chine & de la Côte Malabare, qui répondent à celles de Goa & du Japon; plus loin, à peu-près en face de Panjin, Pourpanjin, derriere lequel eſt la Province de Bardeſch; & toujours en remontant du même côté, l'Egliſe & le quartier de Pen de France: là le continent eſt coupé par un bras de la riviere de Goa, qui vient de Mapſa. Plus loin paroît le Fort Schouron ſur une langue de terre, formée par le bras précédent & par une diviſion du même bras qui vient de Narva.

La

La riviere de Goa juſqu'à une demi-lieue de la Ville, a aſſez d'eau pour des Vaiſſeaux de ſoixante pieces de canon, déchargés; chargés, ils peuvent aller juſqu'à Ribandar qui eſt environ à une lieue de Goa. Cette riviere a ſa ſource dans les Ghâtes d'où elle coule juſqu'à Ganjin, én ſuivant l'Oueſt Nord-Oueſt. Cet endroit eſt environ à une journée de Goa & dépend du Bonſolo; l'eau y eſt douce: c'eſt de-là que l'on tire le Tek & les autres bois de conſtruction. Depuis Ganjin, la riviere de Goa coule dans l'Oueſt & le Nord-Oueſt. Elle ſe partage à l'Iſle Saint-Eſtevan en trois bras.

Le principal de ces bras coule dans le Sud, le Sud Sud-Oueſt, paſſe devant Goa, & ſuivant enſuite l'Oueſt & l'Oueſt un quart Sud, va ſe décharger dans la mer.

Le ſecond bras de la riviere de Goa paſſe par derriere Narva, arroſe le Nord de la Province des Bardeſch, & rentre, ſous Schouron, dans le lit du premier bras. Narva, dont je viens de parler, eſt une petite Iſle à l'Oueſt Nord-Oueſt de Goa, qui eſt défendue par un Fort, & où le Viceroi a une maiſon de plaiſance. A une heure de chemin de Narva eſt le Fort Bitchoui. Allant dans l'Eſt, à une heure & demie de ce dernier endroit, on rencontre Sankeli, ſuivi des montagnes & du Pays du Bonſolo. A deux heures de Sankeli, eſt Ouſpaha, Aldée dépendante d'un des Deſſays particuliers qui relevent de ce Prince. Les terres des Bonſolos s'étendent l'eſpace d'une journée de chemin juſqu'aux grands Ghâtes: les Zamboteys occupent enſuite un terrein d'une demi-journée, qui eſt borné par le Pays des Marates. Au Nord Nord-Oueſt de Goa, à trois heures de chemin, eſt le Fort de Coloüalle, près duquel eſt le Baſar de Mapſa. Au Nord-Eſt à deux lieues & demie, eſt Alorna; enſuite commencent les terres du Bonſolo.

Le Troiſieme bras de la riviere de Goa forme, avec le premier, l'Iſle où cette Ville eſt ſituée, en deſcendant de l'Eſt par le ſud dans l'Oueſt, où il ſe décharge dans l'Ance de Mourmogaon, au-deſſous du Fort de Sainte-Marie-Magdeleine. L'Iſle de Goa eſt défendue par pluſieurs Forts conſtruits ſur les bords de ce bras; le plus près de la Ville eſt Aujin. A une demi-heure de-là, tournant au Sud-Eſt on rencon-

tre le Poſte de Samras, devant lequel eſt l'Iſle de Comarjon dépendante des Portugais. Au-delà de cette Iſle, ſur la terre ferme, eſt l'Aldée de Marſel qui appartient au Sonde : le reſte du Pays juſqu'à Ponda, qui eſt à cinq heures de chemin de Comarjon, étoit, en 1758, entre les mains des Marates, ſur leſquels les Portugais ont repris Ponda en 1763. Du Poſte de Samras au Fort de Saint-Jago, il y a une demi-heure de chemin. Ce dernier Fort eſt à une heure de celui de Saint-Laurent, après lequel le bras ſur lequel il eſt ſitué ſe diviſe en deux canaux; l'un ſe décharge dans l'Ance de Mourmogaon; l'autre prenant dans l'Eſt Sud-Eſt., borne, à l'Eſt, la Province de Salcette. On voit ſur ce ſecond canal Raſchol, Fort Portugais, à deux heures de celui de Saint-Laurent, & plus bas, à une demie journée du même Poſte, Jamaoly, Fort du Sonde. A une heure de-là, deſcendant dans l'Oueſt, on rencontre Coucouly, Fort Portugais actuellement détruit & ſitué à une demi-lieue d'Oſolna, dont la riviere, qui s'étend peu dans les terres, ſépare, comme je l'ai déjà dit, le Domaine des Portugais de celui du Sonde. *Ci-d. p. cciij.*

On voit, par la deſcription précédente, que le territoire de Goa eſt enclavé entre le Sonde, au Sud ; le Bonſolo & le Marate, à l'Eſt & au Nord, & la mer à l'Oueſt. [1]

[1] Le Roi de Sonde en 1758, ſe nommoit Imliſadaſchiou. Ce Prince étoit âgé de près de ſoixante ans, avoit quatre freres, point d'enfans mâles, & une ſeule fille qui étoit alors veuve : ſa famille étoit ſur le Trône depuis fort long-tems. Il avoit un Miniſtre habile nommé Adikary, & manquoit d'ailleurs de bons Généraux. La Capitale du Sonde eſt dans les Montagnes au Sud-Eſt, à ſix journées environ de Goa. Au-delà de ce Royaume, dans l'Eſt, ſont les Etats des Marates, & à treize à quatorze journées de Goa, ceux du Nabab de Schanour. Autrefois le Bonſolo & le Sonde relevoient de ce Prince : maintenant c'eſt au Marate que le Sonde paye ce tribut. Nana voulut en 1756 attaquer le Nabab de Schanour, ſous le prétexte de quelques Conquêtes qu'il avoit faites ; Moraro ſe joignit au Chef Patane ; & ils auroient tous deux défait Nana, ſi ce dernier n'eût appellé Salabedzingue à ſon ſecours : en 1758 ils étoient ſur le *qui vive*. Le Souverain de Kittour, (le Neveu de Malappa), Ville ſituée dans les montagnes à huit journées de Goa, relevoit alors du Nabab de Schanour.

Le ſecond Prince voiſin des Portugais eſt le Déſaye ou Conducteur des Bonſolos : ce Peuple parle Marate. En 1758, le Déſaye étoit un enfant de dix ans, fils de Ramſchendreſaont, mort deux ans auparavant. Sa famille étoit en place depuis environ ſoixante ans. Il avoit pour premier Miniſtre Devaſinin, homme d'eſprit; & Delvi, pour premier Général. La Capitale de ſes Etats eſt Wadi, à deux journées d'Alorna dans le Nord de Goa.

Au-delà du Bonſolo, ſont les Marates, dont la Capitale actuelle eſt Ponin

Je reprens la ſuite de mon Voyage. Je trouvai mon frere à Goa logé chez M. Jalama, un des Subrecargues de la Com-

que j'aurai occaſion de faire connoître dans la ſuite. En 1758, ils avoient, pour Roi légitime, Ram Rajah, Prince de Caſte Marate, & âgé de vingt-cinq ans : Nana, ſon premier Miniſtre & Chef réel des Marates, le tenoit renfermé avec Schantarabaye, ſa tante, Princeſſe de quarante-cinq ans, dans la Forteresse de Satara, ſituée ſur une montagne, dont ſes troupes cercloient le pied & les avenues. Ram Rajah étoit fils de Schah Rajah mort quelques années auparavant. Le pere de celui-ci étoit Sambadji Rajah qu'Aureng-Zeb mena priſonnier à Dehli. Là le Mogol lui fit offrir la vie, à condition qu'il embraſſeroit le Mahométiſme. Sambadji refuſa de ſe rendre à la propoſition d'Aureng-Zeb, ajoutant qu'il ne le feroit pas, quand ce Prince lui donneroit en mariage ſa fille Bigmi. A ces paroles, Aureng-Zeb ordonna qu'on lui coupa la langue, & le preſſa une ſeconde fois de ſe faire Muſulman. Sambadji fit par écrit la même réponſe, après laquelle on lui trancha la tête (ſelon quelques-uns, Sambadji étoit Soubehdar de Dakken; aureng-Zeb le fit clouer à ſon Trône, & ſcier par la tête). La fille d'Aureng-Zeb prit en amitié Schah Rajah, qu'Aureng-Zeb avoit amené à Dehli avec Sambadji ; & ce Monarque lui rendit le Trône de ſon pere. Sambadji étoit fils de Sevagi, qui, ſur la fin du dix-ſeptieme ſiecle, étoit Chef des Marates, & a pillé pluſieurs fois Surate.

Schah Rajah, eut huit Miniſtres, qui, par eux-mêmes ou par leurs Deſcendans, ont partagé ſes Etats. Tous ſont morts, excepté le quatriéme. Le premier de ces Miniſtres Sirpotirao Pretinidi, c'eſt-à-dire, Chancelier, étoit de la Caſte de Bothou ou Brahme; il a laiſſé un fils qui eſt en démence. Schah Rajah avoit eu d'abord pour Général à Satara (ou pour premier Miniſtre) Indourao Gourparé-Mamlakat Maduré (c'eſt-à-dire, du Royaume de Maduré), de Caſte Marate. Son ſecond Miniſtre étoit Nararam Schenvi, qui a laiſſé un neveu actuellement ſans emploi; le troiſieme, Maïpotirao; le quatrieme, Bagirao baoda, qui en 1758, vivoit tranquille & retiré des affaires, à Colapour dans les montagnes, à neuf journées environ de Goa, avec Sambadji, couſin germain de Schah Rajah. Le cinquieme Miniſtre de ce Prince étoit Baji Bollalrao, mort en 1742; le ſixieme Ananjipont, fils de Detopont, mort Peſevé, c'eſt-à-dire, Conducteur ou Connetable; le ſeptieme, Candodji Davada. Le nom du huitieme m'eſt inconnu : peut-être eſt-ce Indourao Gourparé.

Ce dernier Chef Marate eut pour fils Schedoudji Gourparao qui a laiſſé trois enfans; le premier, Ananderao, mort jeune; le ſecond, Moradji Gourparao; le troiſieme, Soubandji Gourparao, qui en 1758 vivoit avec ſon frere. Celui-ci que nous nommons Moraro, étoit alors un des Chefs Marates. Il avoit ſon appanage près de Siringpatnam, Capitale du Rajah de Maïſſour; & étoit avec ſon armée à Soubremani, Pagode ſituée entre Bedrour & Siringpatnam.

Baji Bollalrao, cinquieme Miniſtre de Schah Rajah, a eu un frere nommé Tchemenanji Apa, qui a fait la Conquête de Bacim, de Tanin & de pluſieurs autres Établiſſemens Portugais dans le Nord de la Côte. Ce Chef Marate a laiſſé un fils, nommé Sodoba, qui périt en 1761 dans la défaite des Marates près de Singar.

Les enfans légitimes de Bagi Bollalrao ſont Bagi Nana & Ragoba; ce Chef Marate a auſſi laiſſé un fils naturel, Muſulman, nommé Schamſchir Bahadour, que Nana evoya en 1757 à Dehli avec Ragoba & Malargi Holkar. L'armée Marate, compoſée de 80000 chevaux, étoit ſous les ordres de Ragoba. C'eſt Schamſchir Bahadour qui a détrôné & enſuite rétabli le Mogol Alemguir ſani.

Balagirao, Chef réel des Marates en 1758, & connu dans l'Inde ſous le nom de Nana, n'étoit proprement que le Peſevé ou Connétable de Ram Rajah : mais il

pagnie Portugaiſe, qui habitoit le Château de Panjin. La joie que je reſſentis, en l'embraſſant, fut bien diminuée par

s'étoit rendu indépendant, & tenoit ſa Cour à Ponin Ce Prince avoit pluſieurs fils, l'un deſquels nommé Viswaſrao, fut envoyé ſur la fin de 1757 dans le Guzarate, & perdit la vie en 1761 à l'affaire de Singar. Ses Principaux Lieutenans étoient; 1°. De-taji Schinna, détaché ſur la fin de 1757, avec vingt mille Cavaliers pour rejoindre l'armée de Ragoba : 2°. Damangikaekvar, envoyé au commencement de 1757 dans le Guzarate avec quarante mille chevaux; 3°. Balo Vandrao, envoyé dans le même tems avec vingt-cinq mille chevaux a Sirao Karpa près de Bedour : 4°. Bapoudjinek, détaché dans le même tems pour le même endroit avec une armée. Ses autres Généraux étoient Vaſtwatrao, le fils de Ragogi-Bonſolo, Gopalrao, Emangi-Schinna.

Vers le milieu de 1757, pluſieurs Chefs Marates abandonnerent Nana, & ſe joignirent à Salabetzingue; ſçavoir, Ragogi Sindo, Damangigaïkewada, avec ſon fils, le fils de Condodji Davada, ſeptieme Miniſtre de Schah Rajah. Le Soubah du Dekan, ou du moins M. de Buſſi, lorſque ſon armée étoit ſur le Ganga, dans le Royaume de Mouguipatan, avoit avec lui ces quatre Chefs Marates, Sultan Djinim Holkar, Rajah Ram ſchandre, Lakhſcheman Kandaguela, & Baleraojanoji.

Les Marates Linganiſtes ſont diviſés comme en deux Caſtes générales; l'une porte les trois raies ſur le front perpendiculaires à la ligne des yeux; l'autre les porte horizontalement. En 1758, le Segnaſi Schettiapourené réſidant à Schettiapour, dans le Pays des Marates, étoit Chef des premiers, & même au-deſſus de l'Archi-Brahme de Gokorn, Sankradjari, qui réſidoit à Sringuery, auſſi dans le Pays des Marates, étoit le Chef des ſeconds. Dom Juan de Saldaigne, Vice-Roi de Goa, devant qui ces deux Chefs avoient porté leurs prétentions pour la prééminence, décida en ſaveur de Sankradjari; mais les premiers ne s'en tinrent pas à ſa déciſion.

Telles ſont les Puiſſances qui, par terre, reſſerrent & menacent les Portugais. Les ennemis contre leſquels ils ſont obligés de défendre leurs Vaiſſeaux marchands, ſont les Pirates Bonſolos; ceux de Melondi qui ont un Fort conſtruit dans la mer; ceux de Gria, Fortereſſe priſe en 1756 par les Marates aidés des Anglois; les Pirates de Colab, de Rajpouri; les Marates de Bacim, des environs de Bombaye; les Tchontias, & les Sangans qui ont des Forts au-delà de Diu.

Tous ces détails m'ont été donnés par Vetuſi Camotin & par Antaſinay, Courtiers Marates, que j'avois occaſion de voir à Panjin. C'étoit le ſeul fruit que je puſſe tirer de mon ſéjour à Goa; Colonie la plus ennuyeuſe qui ſoit au monde pour un François même foiblement ſage.

Le même Vetuſi m'écrivit les différens Alphabets en uſage chez les Marates & chez les Canarins. La marche de tous ces Alphabets eſt pareille à celle du Tamoul. Dans les Ouvrages qui traitent de la Religion, les Marates ſe ſervent des Caracteres Samskretans. Les lettres de l'Alphabet Canarin du Marate Camotin, ſont un peu allongées, comme celles que m'avoit données le Canarin de Mangalor. Les caracteres du Brahme de Kanſerkora ſont plus ronds, les traits en ſont plus mêlés, ainſi que dans l'Alphabet que me donna à Onor, en 1761, l'Interprête Noir de la Loge Angloiſe.

Ci-d.p. cxcvij. ccxxj.

Les Chiffres Marates & Canarins ſont, à quelques traits près, ceux du Guzarate. Les noms des nombres ſont auſſi les mêmes. Les mois & les années ont les mêmes noms chez les Marates, les Canarins, les Malabares, & en général chez tous les Indiens qui portent ſur la tête la petite touffe de cheveux nommée *Sindi* : Il n'y a proprement de différence que dans la prononciation.

la réſolution où je le vis de partir inceſſamment pour Surate. Le deſir de ſe rendre promptement au lieu de ſa deſtination

Noms des ſept jours de la ſemaine.

Adito.	Somo.	Mâgollo.	Bodh.	Gourou.	Soukrou.	Seni.	*Maratte.*
Aïter.	Somorvar.	Mangalevar.	Boudouvar.	Braſpativar.	Soukravar.	Seuvar.	*Canarin.*

Noms des Mois.

Avril.	*Mai.*	*Juin.*	*Juillet.*	*Août.*	*Septembre.*	
Tcheitrou.	Vaiſchako.	Djettou.	Aſchad.	Sravanna.	Badrâpada.	*Mar.*
Tſitré.	Viſſak.	Djhiet.	Aſchardhé.	Sravan.	Bahdrepet.	*Can.*
Octobre.	*Novembre.*	*Décembre.*	*Janvier.*	*Février.*	*Mars.*	
Aſuino.	Katriko.	Margacir.	Pouſcha.	Mago.	Falgouna.	*Mar.*
Aſvidjé.	Kartik.	Marguecir.	Pous.	Mâg.	Pahlvan.	*Can.*

Les jours du mois ſe comptent du premier de la Lune au 14 incluſivement. En Canarin, *Souadé paroüo*, *Souade bi*, *Souddé teï*, *Souddé tavat &c.* c'eſt-à-dire, *Le premier de l'apparition de la Lune*, *le ſecond*, *le troiſiéme*, *le quatriéme;* enſuite *la pleine Lune*, *Bola*, puis on compte *le premier*, *le ſecond &c. de la pleine Lune* juſqu'à *la nouvelle Lune*, *bolo Paroüo, bolobi &c. amoſſ.*

Cycle de ſoixante ans.

1°. Probhâva.	2°. Vibava.	3°. Soukla	4°. Promodé.	5°. Pradjopatti.	6°. Anguira.	*Mar.*
Prabava.	Vibava.	Soukra.	Promodah.	Pradjopatha.	Anguira.	*Can.*
7°. Srimoker.	8°. Bhava.	9°. Iva.	10. Dhatha.	11°. Iſchouara.	12°. Booundanen.	*Mar.*
Srimoka.	Bhava	Ivé	Dahtou.	Iſvaren.	Boudann.	*Can.*
13°. Paremarti.	14°. Vikram.	15°. Rouchavé.	16°. Tchitravanum.	17°. Sobhanum.		*Mar.*
Pramâti.	Vikramo.	Viſſ.	Kiterc bahneu.	Souabahnou.		*Can.*
18°. Tarounin.	19°. Partchivin.	20°. Veii.	21°. Sarvadjita.	22°. Sarvadari.		*Mar.*
Tarenam.	Parteva.	Veïa.	Sarva djitou.	Sarva dahri.		*Can.*
23°. Virodi.	24°. Vikrout.	25°. Keré.	26°. Nandanam.	27°. Vidjeia.		*Mar.*
Virodi.	Vikrouthou.	Kata.	Nandanan.	Vidjeïa.		*Can.*
28°. Djea.	29°. Manmat.	30°. Dormoti.	31°. Iemolac mi.	32°. Vilambi.		*Mar.*
Guiaïa.	Mannemata.	Dourmoki.	Imvelambi	Vilembi.		*Can.*
35°. Vikari.	34°. Scharweri.	35°. Pallaw.	36°. Sabakrou a.	37°. Souſakrouta.		*Mar.*
Vikari.	Saloueri.	Pallava.	Souvakroutou.	Schoba kroutou.		*Can.*
38°. Virodhi.	39°. Viſchwa vaſou.	40°. Paravo.	41°. Palevangué.	42°. Kilakia.		*Mar.*
Khrodhi.	Viſſbavaſou.	Parabeva.	Palevangha.	Kilka.		*Can.*
43°. Somian.	44°. Sadarana.	45°. Varadakrouta.	46°. Peridavi	47°. Paramadhi.		*Mar.*
Saomian.	Sadarenang.	Virodhi kretou.	Peridhavi.	Pramatitcha.		*Can.*
48°. Anandé.	49° Rakſchece.	50°. Nall.	51°. Pinguele.	52°. Kaliookté.		*Mar.*
Ananda.	Rakſchefa.	Nala.	Pengala.	Kaletakſchi.		*Can.*
53°. Schiddartchi.	54°. Roudré.	55°. Dourmouti.	56°. Doudoumbi.			*Mar.*
Siddarthi.	Ravoudri.	Dourmouti.	Dondevi.			*Cax.*
57°. Rodera degari.	58°. Raktakſchi.	59°. Khroudhan.	60°. Kſché.			*Mar.*
Roudro degari.	Retakſchi.	Krodanan.	Kſcheïa.			*Can.*

Lorſque le Cycle eſt achevé on recommence à la premiere année *Probhâva &c.* Les Marates ajoutent tous les trois ans à leur année un mois appellé *Adi[illegible]u.* L'Époque la plus générale à la Côte, ſurtout chez les Aſtronomes, eſt celle de la mort du Rajah Salouan (en Malabare, *Schalivaganaſchakan*). Selon le Topaye Anglois d'Onor, le 8 Mai 1761 de J. C. répondoit chez les Canarins au 3 du mois Viſſak de l'an 1683 de ce Rajah, *ſola hâzar tchahar biſt tin mena viſſak rouz teï Rajah Salouan ſin* : ainſi la mort de ce Rajah tombe à l'an 78 de l'Ere Chrétienne.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

ne lui permettoit pas de reſter plus long-tems à Goa; trois jours après mon arrivée dans cette Ville, il prit la route des Etats du Bonſolo & du bord de la mer, & arriva heureuſement à Surate au bout de trente jours d'une marche fort fatiguante.

Rien ne fut plus monotone que la vie que je menai à Goa. Dans cette Ville, on ne peut voir les femmes ſans intrigue; la ſociété des hommes, Laïcs & Eccléſiaſtiques, y eſt ſouverainement inſipide, & celle des Moines dangereuſe. Auſſi, après avoir reçu de Vetuſi Camotin, & d'Antaſinay, Courtiers Marates, le peu de connoiſſances qu'ils voulurent bien me communiquer, ne m'occupai-je que des préparatifs de mon Voyage, qui devoit être plus long que celui de mon frere, parce que j'avois deſſein de paſſer par Aurengabad. Dans l'intervalle je rendis quelques viſites à Dom Lopes, dont le Pere avoit été Gouverneur de Goa en l'abſence du Viceroi; ce Gentilhomme ſe piquoit de faire politeſſe aux Etrangers. J'allai auſſi voir le Secrétaire Carvalho, que l'on m'avoit dit poſſéder quelques Cartes du Pays; il me communiqua le plan de Bombaye & celui de Gria, dont je tirai copie. De petites courſes à Mourmogaon & à la Ville de Goa, dont l'objet étoit de m'aſſurer de la poſition de ces lieux, quelques promenades aux environs de Panjin, & la lecture des *Decades de Barros*, que Dom Lopes m'avoit prêtées, remplirent le reſte de mon tems. J'aſſiſtai un jour au Sermon d'un Prêtre Canarin, qui mit ſans façon la Sainte Vierge au-deſſus de J. C. parce que dans l'ordre de la Nature la mere eſt au-deſſus du fils. Je vis à Goa le tombeau de S. François Xavier, dont pluſieurs Voyageurs ont donné la deſcription, & ne pus m'empêcher d'admirer la Maiſon des Jéſuites, édifice ſuperbe, qui auroit pû figurer en Europe avec les plus belles Maiſons Religieuſes.

Ci-d. p. ccxij. note.

Hiſt. des Guer. de l'Inde; trad. franç. T. II. p. 468.

Lorſque mes affaires furent arrangées j'allai prendre congé du Primat & du Chancelier qui faiſoient conjointement l'office de Gouverneur, en l'abſence du Viceroi, que l'on attendoit d'Europe. Je ne pus voir que le ſecond, qui réſidoit à Narva; encore eus-je bien de la peine à le tirer pour un moment de ſon Sérail.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Muni des Paſſeports néceſſaires & de petites Lettres de Change d'Antaſinay, l'une pour Narapnek, fameux Saukar d'Iadevar; l'autre pour Ingana Banian de Ponin, je partis enfin de Goa le 23 Mars 1758, pendant la ſemaine Sainte. J'avois pour guide un Canarin qui devoit me conduire juſqu'à Aurengabad, & mon bagage étoit porté par un cheval d'aſſez pauvre mine, mais excellent pour les montagnes, & qui au beſoin pouvoit encore me ſervir de monture, parce que la charge de mon corps étoit fort peu de choſe. La vie que je menois depuis quatre mois ne m'avoit pas donné d'embonpoint, & l'officieux Portugais chez qui je paſſai le Carême à Goa, m'entretint dans le même degré de légereté, par un éternel & unique ragoût de petits Concombres, rehauſſé tous les huit jours d'un petit plat d'œufs. Je paſſai la premiere nuit à Comarjon, vis-à-vis le Poſte de Samras, dans la maiſon d'Antaſinay.

Le lendemain 24, je gagnai la terre ferme, à l'Eſt, où eſt l'Aldée de Marſel, dépendante du Sonde. A une lieue de Marſel eſt Orgaon; la route eſt enſuite dans le Sud. On compte d'Orgaon à Tourin une demie lieue; delà à Bom, une demie lieue; de Bom à Maddol, une lieue. Entre Bom & Maddol s'éleve à plus de cent toiſes une montagne aſſez roide, qui eſt pavée régulierement de haut en bas de grandes pierres; il n'y a pas d'intrépide qui osât la deſcendre à cheval. Le ſommet de cette montagne préſente le plus beau point de vûe. On découvre de-là le cours de la Riviere de Goa, les Pays qu'elle arroſe & les différens Poſtes qui la défendent. Je voulus me dédommager de l'ennui que m'avoit cauſé cette Ville mauſſade, en contemplant à mon aiſe la beauté de ſa ſituation. Je vis au Nord la Province de Bardeſch, au Sud celle de Salcette, qui donne les meilleurs fruits de l'Inde, les mangues, entr'autres, les figues bananes & les Ananas; au milieu, l'Iſle de Goa précédée d'un beau Port, le ſeul de la preſqu'Iſle, & adoſſée à une Ance dans laquelle les plus grands Vaiſſeaux peuvent ſe tenir en tout tems; & à l'Eſt les montagnes où j'allois entrer & qui ouvrent le Commerce de l'Inde entiere. Je regrettai, en m'arrachant à ce ſpectacle raviſſant, que Goa ne fut pas habité par d'autres hommes.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

On voit à Maddol une Pagode dont la Tour eſt à étages & ronde en forme de Lingam. Au-delà de cette Aldée eſt une autre montagne pavée qu'il faut paſſer pour ſe rendre à Ponda, qui en eſt à deux lieues. Je m'arrêtai à la porte de cette Ville, ſous un Angar de paille, ouvert de tout côté ; de-là je conſidérai le Fort qui eſt bâti ſur une montagne, & en ſuit la pente dans l'Oueſt. Du côté du Nord on l'apperçoit d'une demie lieue. La porte eſt à l'Oueſt ; l'Aldée à peu près eſt Oueſt. Il pouvoit y avoir alors dans le Fort 3000 Marates.

Tandis que j'étois ſous mon toît, le Canarin qui me ſervoit de guide porta mes Paſſeports à l'Agent des Portugais, pour qu'il les montrât au Gouverneur de Ponda, & me fît expédier les Daſtoks néceſſaires pour le paſſage des montagnes : mais ce jour-là ni le ſuivant (le 25) il ne fut pas poſſible d'avoir d'Audience du Commandant Marate.

C'étoit alors le *Simgat*, Carnaval des Gentils, qui dure deux jours. Le premier, le travail eſt défendu, les Tribunaux ſont fermés, le vol & autres crimes ſont impunis. Le Peuple ſe barbouille & fait comme parmi nous mille folies. Il arrête les Paſſans, les dépouille, court par bandes dans les rues ; perſonne n'a alors l'imprudence de laiſſer ſa porte ouverte. Comme j'ignorois juſqu'où alloit la licence du *Simga*, je me contentai d'attacher mon cheval par les pieds, & la nuit venue, je m'endormis tranquillement. A peine avois-je pris quelques heures de repos, qu'un petit cliquetis me réveilla ; c'étoit le bruit du harnois de mon cheval qu'un habile Linganiſte alloit enlever avec l'animal même, dont il avoit détaché les quatre pieds. Je n'eus que le tems de ſauter ſur mes armes ; le filou décampa au plus vîte, & ce petit accident me rendit plus précautionné.

On peut bien penſer que la journée du 25 me parut mortellement longue. Enfin, le 26, mon Paſſeport fut trouvé légitime ; j'allai rendre ſur les dix heures viſite au Gouverneur Marate qui ſortoit du bain, & il me fit expédier les Daſtoks qui m'étoient néceſſaires. Reſtoit après cela la Doüane dont il falloit me débarraſſer. Je craignois pour mes papiers. En effet j'eus beſoin d'appeller, comme à Dekle, l'Aſtronomie

Ci-d. p. cxxxiv.

l'Aſtronomie à mon ſecours. Les baſtions ronds du plan de Gria furent convertis en phaſes de la lune ; & avec une roupie de préſent, on m'en crut ſur ma parole. Je ſacrifiai à l'humeur ſoupçonneuſe des Doüaniers, une Lettre cachetée qu'une Portugaiſe de Goa m'avoit donnée pour l'Armée Françoiſe du Dekan, ne ſuppoſant pas qu'elle dût parler d'affaires d'Etat. C'étoit peut-être une indiſcrétion: mais il auroit fallu attendre qu'on l'eût traduite en Marate, & j'étoit preſſé de partir.

Je quittai Ponda ſur les onze heures, au fort de la chaleur, & m'enfonça dans les montagnes qui, au commencement étoient peu élevées & couvertes d'arbres. A deux lieues & demie de Ponda, je rencontrai un Tchoki ; à une demi-lieue de là, la riviere de Carndella, qui pendant l'hiver ſe jette dans la mer ; & une demi-lieue plus loin, la petite riviere de Tchounor. A une lieue de cette riviere, coule le petit Nirengal qui, pendant les pluies, ſe décharge dans la mer. La route Sud Sud-Eſt & Sud-Eſt. Nirengal, Aldée actuellement détruite, eſt à une demi-lieue du Tchoki précédent. Au-delà on rencontre un autre Nirengal, ſuivi, un peu plus loin, d'un troiſieme Nirengal. Cela fait, avec le Nirengal dont je parlerai plus bas, quatre bras de riviere qui ſe réuniſſent à Nirengal. Près de cette Aldée le Nirengal n'eſt pas guéable.

Le 27, je me mis en route à deux heures du matin, pour pouvoir me trouver au commencement du jour au pied des Ghâtes. Le chemin me parut aſſez beau, au milieu d'un Pays plat. Après avoir fait une lieue je rencontrai le grand Nirengal qui, dans le tems des pluies, eſt une riviere conſidérable. A une demi-lieue delà eſt Ouklouas, Aldée détruite, à droite de laquelle coule une riviere ; plus loin, on voit un étang : la route toujours dans les bois. A une lieue & demie d'Ouklouas, eſt le Tchoki de Vaddol, Aldée détruite, avec une petite riviere. Ce Tchoki eſt à ſept coſſes de Ponda, & à deux du ſommet des Ghâtes. A ſept heures & demie, je me trouvai au pied des Ghâtes ; j'arrivai au haut à onze heures, après m'être repoſé trois fois en route. Le chemin étoit affreux &

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

preſque à pic : à droite & à gauche ſe précipitoient au milieu des ronces, des arbriſſeaux & des rochers, des torrens qui faiſoient un bruit effrayant. Je marchois à pied, avec quelques Indiens qui portoient ſur des bœufs des marchandiſes chez les Marates, & dans le Dekan. La route étoit Nord-Eſt & Nord Nord-Eſt.

Du ſommet des Ghâtes, je vis à l'Oueſt Nord-Oueſt Doumongor, Fort Marate conſtruit ſur une montagne. La grande chaîne des montagnes me parut aller d'un côté du Sud-Eſt au Sud, & de l'autre du Nord-Oueſt au Nord. Je ſuſpendis à l'Eſt Nord-Eſt à un arbre ſur le haut des Ghâtes, un thermometre portatif long d'un demi-pied, diviſé comme ceux de M. de Reaumur, qui me donna mille vingt-une parties, ou vingt-un degrés au-deſſus de la congelation artificielle.

Le ſommet des Ghâtes préſente de ſurface, Eſt & Oueſt, plus d'une demi-lieue de Pays plat qui forme la plus belle pelouſe du monde. Le ſol eſt pierreux & calciné en pluſieurs endroits. Je m'arrêtai un moment ſur cette pelouſe, pour jouir d'un plaiſir que les richeſſes ni les grandeurs ne donnent point. Je ſuis, me diſois-je à moi-même avec une ſorte de raviſſement, au centre des ſaiſons qui reglent les opérations de l'Inde & des Nations Européennes qui ſe diſputent la poſſeſſion de cette riche contrée; ſur le haut de cette chaîne de montagnes qui diviſant la preſqu'Iſle en deux parties, s'étend dans plus de douze cents lieues de Pays, du Cap Camorin au Nord de la Tartarie. Je tournai enſuite ma vûe du côté de l'Oueſt : & je ne puis me rappeller, ſans une eſpece de tranſport, ces étages de montagnes environnées de nuages & bornées par l'immenſe étendue des mers que l'on plonge du haut des Ghâtes; ces ſuites de vallées dont le ſombre contraſte admirablement avec les côtés éclairés; ce grouppe, ſi je puis m'exprimer ainſi, de hauteurs, amoncelées, jettées au hazard & comme fumantes des rayons du ſoleil réfléchis par les flots de la mer : cet enſemble préſente encore à mon eſprit un cahos qui me tranſporte en quelque ſorte à l'origine de l'Univers.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Après avoir marché une demi-heure, je me trouvai à la deſcente des Ghâtes du côté de l'Eſt. De là les montagnes du ſecond ordre me parurent aller Nord & Nord-Eſt, les plus hautes à l'Eſt. La vûe de ce côté n'eſt pas ſi belle: ce ſont des plaines immenſes coupées au commencement par quelques montagnes.

La Mouſſon n'étoit plus la même. A la Côte Malabare, l'Été étoit ſur ſa fin, le vent venant à-peu-près de l'Oueſt & du Sud-Oueſt; à l'Eſt des Ghâtes, il alloit commencer. En effet, le même vent doit produire aux deux Côtes oppoſées des effets contraires, porter les pluies, les orages & quelque fraîcheur à celle qu'il attaque immédiatement venant de la mer, ſe briſer enſuite contre ces maſſes énormes que préſentent les Ghâtes, ſe filtrer en quelque ſorte dans l'entre-deux des montagnes; & après s'être échauffé ou raréfié ſur les terres & ſur les ſables par leſquels il paſſe, ne porter à l'autre Côte qu'un reſte d'haleine brûlante, mais peu nuiſible aux Vaiſſeaux.

Rec. des Voy. &c. des Holl. T. III. pag. 619, 640. Hiſt. des guerres de l'Inde, T. I. p. 135.

A une lieue du ſommet des Ghâtes, on rencontre, en deſcendant, la petite riviere de Tandel. A deux heures après midi, je me trouvai au pied des Ghâtes, où le thermomettre expoſé à l'Eſt me donna mille vingt parties ou vingt degrés au-deſſus de la congélation. Je m'y arrêtai une heure dans un endroit qui me parut fait pour les tems fabuleux. C'étoit au bord d'une riviere dont l'eau couloit tranquillement entre des ſaules au milieu des cailloux. L'obſcurité produite par l'eſpece de muraille que formoient les Ghâtes, répandoit dans ce lieu quelque choſe de ſombre propre à la méditation. A l'Eſt s'étendoient, dans des entre-deux de montagnes moins élevées, des Campagnes fleuries, qui, ſans rien ôter au ſilence de cette ſolitude, la rendoient plus acceſſible, & par-là plus délicieuſe. Que ne puis-je, diſois-je alors, paſſer le reſte de mes jours, avec quelques amis, dans cette retraite que la Nature ſemble avoir, par ces hautes montagnes, garantie du tumulte du monde! Pure illuſion! Les Canarins, les Marates ou les Tigres, ne m'y auroient pas laiſſé plus en repos que les Traitans dans les Villes. Les Aldées détruites à l'Eſt

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

& à l'Oueſt des Ghâtes, étoient de triſtes traces de leur avidité. Je vis même ſur le bord de cette riviere un reſte de cabane qui prouvoit que le lieu avoit été habité. Mon Canarin m'arracha à mes rêveries, & nous nous mimes en route.

A trois quarts de lieues de-là, beau Pays, le Tchoki de Tinin, à côté Aldée détruite, ſuivie d'une riviere; une demi-lieue plus loin, la riviere de Domp; & à deux lieues & demie de-là, Embarguine, Aldée détruite, avec un Tchoki. J'arrivai dans cet endroit à ſept heures du ſoir, après avoir paſſé pluſieurs rivieres.

La langue (ou le jargon) de Goa a cours juſqu'aux Ghâtes: on parle enſuite le Canarin pur juſqu'au Kiſchna; & au-delà de ce fleuve, le Marate.

Je partis le 28 du Tchoki d'Ambarguine à trois heures du matin. Je rencontrai l'Aldée de Dongrine ſuivie d'une riviere; plus loin, une autre riviere; le Tchoki de Montourguine ſuivi d'une riviere; & à une demi-coſſe delà, Konapour, Ville conſidérable, avec une riviere du même nom. Konapour eſt entouré de murs, défendu par un petit Fort, & peut être à quatre lieues du Tchoki d'Embarguine. J'y arrivai ſur les neuf heures du matin, & envoyai mon Canarin à la Ville chercher du ris pour lui & pour moi, & du grain pour mon cheval. Je m'étois aſſis au pied d'un arbre peu éloigné de la Ville, comptant m'y repoſer deux heures, & continuer enſuite ma route; j'attendis le Canarin juſqu'à cinq heures du ſoir, mais vainement. Quelques Voyageurs que l'ombre de mon arbre avoit invité à s'arrêter, prenoient part à l'inquiétude dans laquelle j'étois. Le Canarin ne parut point: ce qui me touchoit n'étoit point l'argent qu'il m'emportoit (je l'avois payé d'avance): mais il avoit mes Paſſeports de Ponda; & par ſa fuite, je me trouvois ſeul, au milieu du Pays des Marates, ſans connoiſſances, & ignorant les routes. La faim & la crainte des bêtes féroces m'obligerent, au coucher du Soleil, de gagner la Ville, au riſque d'être arrêté. J'y entrai, le chagrin le plus profond peint ſur le viſage; & après avoir attaché mon cheval au premier apentis de boutique que je rencontrai, je me jettai ſur le cuir qui me ſervoit de

matelas, & m'abandonnai à toute l'horreur de ma ſituation.

La curioſité attroupa bien-tôt du monde autour de moi. Je demandai du ris en Maure, & fus ſatisfait ſur-le-champ. On apporta auſſi de la paille pour mon cheval. Lorſque les premieres fureurs de la faim furent appaiſées, ma poſition me parut encore plus triſte. J'étois à penſer aux moyens de continuer ma route, & je n'en trouvois aucun, lorſqu'un Topa, fugitif de Goa, m'aborda. A ſa vûe je ſentis renaître mes eſpérances. Je ſçavois que l argent pouvoit tout ſur cette eſpece de Chrétien. Je lui fis entendre ce qu'il avoit à eſpérer, s'il me tiroit du mauvais pas où je me trouvois. Il étoit queſtion de me donner deux guides ſûrs juſqu'à Ponin: le marché ne fut pas difficile à conclure; mais un incident manqua rompre mes meſures. Le Fauzdar de la Ville allant faire ſes dévotions à la Pagode, paſſa au bruit des inſtrumens, des fuſées, des pétards, devant l'endroit où je m'étois arrêté, & demanda qui j'étois. Sa curioſité m'inquiéta; une heure après, un Secrétaire vint de ſa part, me dire qu'il étoit bien-aiſe de me parler. Que lui dire? J'étois ſans paſſeports; mon aventure pouvoit paſſer pour une défaite. Le moins que je dûſſe craindre étoit d'être renfermé, juſqu'à ce que M. de Buſſy eût été informé de ma détention. Je pris ſur-le-champ mon parti. Je fis prier le Fauzdar de m'excuſer pour le moment, & lui promis de me rendre le lendemain à mon devoir.

Débarraſſé du Secrétaire du Fauzdar, je déclare au Topa que je ſuis réſolu de partir la nuit, & qu'il faut qu'il me faſſe ouvrir les portes. Quelques roupies gagnerent un des Gardes, & je pris deux heures de repos en attendant le moment convenu. Ces deux heures me parurent des ſiécles. Enfin, mes deux conducteurs arrivent, prennent mon cheval par la bride, & nous avançons à bas bruit vers la porte dans l'obſcurité de la nuit. Près de la Forteresse, mon cheval s'aviſa de hannir, & s'il eut recommencé nous étions découverts & j'étois perdu. Nous trouvâmes l'officieux Marate éveillé. Il nous ouvrit, & nous prîmes, le 29, à une heure du matin, notre route à tra-

vers les ſables, les roches, les bas-fonds, les landes, évitant le grand chemin dans la crainte qu'on ne nous eut ſuivis. J'étois ſi fatigué que mes deux conducteurs étoient obligés de me ſoutenir. Deux fois je penſai m'évanouir de beſoin & de foibleſſe. Le jour me rendit mes forces. Il commençoit à paroître lorſque nous arrivâmes à Ougli, après avoir paſſé entr'autres Aldées par Lakebel, Deolatti & Panchevar.

Ougli eſt à cinq coſſes de Konapour. Cet endroit eſt conſidérable & défendu par un Fort dont la riviere du même nom baigne les murs; vis-à-vis du Fort eſt un grand Etang près duquel nous nous repoſâmes, ayant toujours les yeux ſur les chemins qui conduiſoient à l'Aldée. Ce Pays ne préſente que des plaines immenſes & arides, qui ne ſont gueres cultivées qu'aux environs des Aldées. A deux coſſes d'Ougli nous paſsâmes par Sabgaon, Aldée protegée par un Fort, & précedée d'une riviere. A une grande coſſe delà eſt Nangenour, ſuivi d'une riviere & d'un étang; deux coſſes plus loin, Inchel; & à l'Eſt, Mourgour. A une grande coſſe de-là, nous trouvâmes un étang auprès duquel nous paſſames la nuit avec d'autres Voyageurs & avec des Boyades venues des environs de Goa, qui portoient des Marchandiſes dans le Dekan, & juſqu'au Nord de l'Indouſtan.

Ces Boyades me rappelloient la vie des Patriarches, Abraham, Jacob, Job. Elles ſont ordinairement de cinq à ſix cents bœufs, dont le plus grand nombre porte les marchandiſes & les proviſions. Les autres ſervent de montures aux femmes & aux enfans des conducteurs. Ces gens là menent toute leur famille avec eux; les femmes accouchent en route & allaitent leurs enfans, qui naiſſent, vivent & meurent en quelque ſorte Voyageurs. Le Chef à la tête de la Boyade, conduit la marche au ſon d'une eſpece de flageolet à trois trous, & le ſoir le troupeau s'arrête à l'endroit où il ſe trouve. Ces Boyades ne reviennent que l'année ſuivante au lieu d'où elles ſont parties; & ceux qui en ſont chargés, paſſent ordinairement leur vie à les conduire & à les ramener. Tout chez ces Indiens m'intéreſſoit; la ſimplicité de leur habillement, de leurs repas, l'in-

nocence de leurs mœurs : & s'ils me parurent d'abord trop livrés à leurs ſens, je vis d'un autre côté qu'avec plus de reflexion, l'ambition & le train des paſſions qui lui ſervent de cortege, les euſſent bien-tôt arrachés à la vie ſimple & preſque ſans beſoins qu'ils menoient au milieu de leurs Boyades.

Je partis le 30, de grand matin avec les Boyades. A une coſſe du puits, auprès duquel j'avois paſſé la nuit, eſt Alki, peu éloigné d'une montagne ſur laquelle eſt Boudekop, citerne ſans eaux. Je rencontrai enſuite l'Aldée d'Arikelkondi, & celle de Satiguera qui eſt défendue par deux Forts. A une grande coſſe de-là, eſt un puits près d'une Aldée; plus loin, à une grande coſſe, un étang; à une coſſe de-là, Goulkoun, & à quelque diſtance de Goulkoun, Iadevar qui eſt entouré d'un Nala. Je paſſai la nuit dans cette Ville, où j'arrivai ſur les deux heures après midi. Narapnek, pour qui j'avois une lettre-de-change, logeoit au Fort; je ne pus le voir que le lendemain ſur les ſept heures, qu'il vint à ſon Bureau (eſpece de boutique), accompagné de pluſieurs Ecrivains: il prit part au malheur qui m'étoit arrivé, recommanda à mes deux guides de m'être fideles, & me donna le montant du billet d'Antaſinay. La franchiſe de ce Marate me raſſura. Je remarquai en effet dans cette Nation un caractere bien différent de celui des Canarins. Ceux-ci ſoupçonneux & défians, ferment toutes leurs Villes. Le Pays des Marates généralement eſt ouvert. Le Peuple gai, fort & plein de ſanté, ne compte que ſur ſon courage & ſur ſes armes. Leur force principale eſt dans la Cavalerie; l'hoſpitalité eſt leur vertu dominante. Ce Pays me ſembloit être celui de la Nature. Je croyois preſque, en parlant aux Marates, converſer avec les hommes du premier âge. En effet, comme la Nature dans ces heureux climats, eſt ſujette à moins de beſoins, elle eſt auſſi moins active; & dans l'eſpace de pluſieurs ſiecles, à peine ſouffre-t-elle quelque changement.

Le 31, étang nommé Goulkoun, à une demi-coſſe d'Iadevar; enſuite le chemin aſſez beau : on rencontre des terres cultivées, ſuivies d'un terrein pierreux. A deux coſſes de l'étang de Goulkoun, coule le Mirji, Naddi guéable, dans lequel ſe décharge le Nala

d'Iadevar. Une grande coſſe plus loin, on rencontre Balagueli, avec un Nala ſec & un puits. Au delà de cet endroit on paſſe un autre Nala qui traverſe le chemin. Nous nous arrêtâmes à une coſſe de ce Nala, près du puits de Chambor, ſous un arbre dont l'ombre pouvoit couvrir près de ſix cents bœufs. Nous y trouvâmes un grand nombre de Voyageurs qui attendoient que le fort de la chaleur fut paſſé. A une coſſe de-là, eſt le puits d'Alagandi; & une coſſe plus loin, Terdol qui a deux enceintes. Cette Ville eſt précédée d'un puits & d'une ſalle d'arbres; ſes murs ſont entourés de rochers, & à l'Eſt, d'une eſpece de foſſé creuſé dans le roc.

Premier Avril. Depuis Terdol, le Pays m'a paru aſſez beau & abondant en djoari (bled de Turquie). Les Forts ſont en pierre depuis Iadevar, & ont pour l'ordinaire une Tour plus élevée que les autres; des Ghâtes à Iadevar, ils ſont conſtruits avec des eſpeces de mottes de terre quarées, cuites, ou ſéchées ſimplement au Soleil. A deux coſſes de Terdol, je me trouvai à Kalikoude, petite Aldée défendue par deux ſimples Tours. Deux Coſſes plus loin, je paſſai à gué le Kiſchna dont le lit, dans cet endroit, eſt rempli de rochers. La vûe de ce fleuve me rappella un projet dont M. Miran, Conſeiller des Indes, m'avoit parlé à Pondichery, ſur la fin d'Octobre, 1757. C'étoit de remonter le Kiſchna depuis Divi, d'y établir des Poſtes à différentes diſtances, d'avoir Goa du Roi de Portugal, & de s'emparer du triangle qui eſt entre Mazulipatam, Goa, le Cap Camorin, & dont le Kiſchna feroit la baſe vers le Nord. A l'Eſt du Kiſchna, eſt Kiamnapour; & à deux portées de fuſil, Sidapour; à l'Oueſt on voit ſur le bord de ce fleuve, un Village qui eſt comme le Fauxbourg de Kiamnapour. A une coſſe de-là eſt Kittour; & à une coſſe de Kittour, Enapour, groſſe Aldée avec un Nala. C'eſt le dernier endroit où l'on parle Canarin, & vraiſemblablement celui qui ſervoit de limites à l'Empire de Bedrour avant les Conquêtes des Marates.

Le 2. A deux coſſes d'Enapour, eſt Monſoli, premiere Aldée pure Marate; la Ville eſt entourée d'un Nala. A une coſſe de-là, autre Nala, au-delà duquel eſt Areg, jolie Ville précédée

précédée de taupes d'arbres qui forment un beau couvert. A deux coſſes de-là, ſur la gauche, eſt le Dergah de Sammamirapir : à une demi-coſſe, Nala ; enſuite l'Aldée de Courli. La route Oueſt Nord-Oueſt, Oueſt, Nord-Oueſt & Nord Nord-Oueſt. A une demi-coſſe de Courli, on rencontre Malgaon, avec un Nala ; à une coſſe de-là, Malwari, petite Aldée au milieu de terres incultes ; une coſſe plus loin, Wari, Aldée peu conſidérable, avec un puits ; & à une coſſe de-là, Bandarkotta, avec un Nala : montagnes à droite, quelques-unes à gauche. Je paſſai la nuit dans un Dergah, moyennant quelques Peças que je donnai au Fakir qui l'habitoit.

Le 3, je paſſai un Nala au de-là duquel, à une coſſe & demie de Bandarkotta, eſt Barekounta, avec un Nala : celui de Meſſ, peu éloigné, vient de l'Eſt, & ſe jette à l'Oueſt dans le Kiſchna. A deux coſſes & demie de-là, je me trouvai à Taſgaon, grande Ville murée, défendue par des tours & par un foſſé, avec un Nala du même nom. Le Pays aux environs, beau & cultivée. A une coſſe & demie de Taſgaon, eſt Tourti, petite Aldée, avec un Nala (les Peças d'Iadevar n'ont plus cours ici) ; enſuite paroît la riviere d'Ierla qui va dans le Sud-Oueſt. Au-delà eſt Douli, autre petite Aldée. De cet endroit le Kiſchna me parut venir du Nord-Oueſt, deſcendre & continuer ſon cours dans l'Eſt. Sur la route, Nala ſec. A une coſſe de Douli, eſt Rajapour avec un Nala ; à une coſſe de là, Morelay ; à une coſſe de Morelay, Adli avec un Nala ; une demi-coſſe plus loin, Belori avec un Nala : à une demi-coſſe de-là, Ramapour avec un Nala à l'Oueſt de l'Ierla ; & Kamrapour, ſur la rive Orientale de cette riviere. Dans cet endroit l'Ierla ſuit le Nord-Oueſt, & ſe jette enſuite dans le Kiſchna.

Le 4. A trois quarts de coſſe, Nala dans un endroit dont la vûe eſt la plus belle du monde. Une coſſe trois quarts plus loin eſt Bangui, ſimple Aldée ; à trois quarts de coſſe de cet endroit, Inguelgaon ; à même diſtance de cette derniere Aldée, Carepour avec un puits : le Nala eſt à une demi-coſſe. Le Pays beau ; les montagnes à droite & à gauche dans le lointain. A une demi-coſſe de ce Nala, Badely ; à une demi-coſſe de-là, Wari ; trois quarts de coſſe plus loin, Belora ;

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

à une demi-coſſe de cette Aldée, Yera ; une demi-coſſe plus loin, Bara inguengaon, Aldée d'où l'on voit à l'Eſt, ſur une montagne, un Fort nommé Bozengueré. A deux coſſes de l'Aldée précédente, eſt Saonlos. Le Nala de Carepour ſert pour toutes ces Aldées qui ſont ſans Fortereſſes.

Le 5. La route dans les montagnes, un peu Oueſt. A deux coſſes, l'Aldée de Mavi, avec un Nala ; le chemin aſſez beau. On rencontre enſuite Sap, ſuivi d'un Nala ; & à une portée de fuſil à gauche, Sapkewari : Satara eſt à neuf coſſes Oueſt ſur les montagnes. A une coſſe de Mavi, eſt Abſinga, avec un Nala ; & une coſſe plus loin, Nigri, belle Aldée, avec un Nala. A gauche de cet endroit, à deux portées de fuſil, eſt la petite Aldée de Schirmi, avec un Nala. A un pao (quart de) coſſe de Nigri, on trouve Ietſerkat, petite Aldée avec un Nala ; & à une demi-coſſe de-là, Coregaon, grande Aldée avec un Bazar, précédée & ſuivie d'un Nala, & ſituée au pied d'une montagne. La route au milieu des arbres, dans les montagnes. A l'Oueſt coule la riviere de Padimoni, bordée d'arbres. Sur ſa rive occidentale, eſt Zelgaon, à ſix coſſes de Satara.

Le 6. La route toujours dans les montagnes. A gauche à une coſſe eſt Molapour ; à une demi coſſe de là, Tchemangaon parſi, grande Aldée, avec un Nala ; plus loin, la riviere de Naggeri, puis le Nala de Mandigueri : à gauche, ſur les montagnes paroît la maiſon de deux freres Rajepoutres, nommés Tchanderwann. A une demie coſſe du dernier Nala on rencontre la petite Aldée de Nandebetti ; une demie coſſe plus loin, Nandebettikewari ; à une demi-coſſe de-là, Manſergui, avec un Nala ; à une demie coſſe de Manſergui, Vagouli, groſſe Aldée, avec deux Nalas ; & à une demie coſſe delà, Sonka, près de Djourko, grande Aldée. A une demie coſſe de Sonka eſt Ramapour avec un Nala : à l'Oueſt paroît Manaretti, avec un Verger & un Nala ; enſuite Boulbaédalé. A une coſſe de Ramapour on trouve Naogaon, groſſe Aldée, avec un Nala ; à une demi-coſſe de-là, Toulſinaogaon, avec un Nala. La route Oueſt par des montagnes hautes & eſcarpées, portions des Ghâtes : les voitures prennent à deux journées dans l'Eſt. A deux coſſes

de Toulſinaogaon, eſt Kandagla, précédé d'un grand Nala : à l'Eſt, eſt le chemin qui conduit à Naſſek tirmek.

Le 7. La route Nord, dans les montagnes. A deux coſſes, on trouve Hoskota, & au-delà du Nala Schiroulou, le Naddi Nira ; à une demie coſſe de Hoskota, Coetivola ; une coſſe & demie plus loin, Kikivi avec un Nala : le chemin fort beau. A une coſſe de Kikivi, paroît Alſchandikapourwar, avec un Nala ; à une coſſe & demie delà, Naori avec un Nala ; & à deux coſſes & demie de Naori, Schoura, avec un Nala.

Le 8. A une coſſe de Schoura, eſt Schouapour ; à une coſſe de-là, Ieulou. A une demi-coſſe de cette Aldée, on rencontre des montagnes fort hautes & difficiles à franchir, qui bornent la vallée qui commence près de Hoskota. La longueur de cette vallée eſt Nord & Sud ; elle peut avoir une coſſe & plus de large, & eſt exactement environnée de montagnes. Le matin le vent ſouffloit du Sud-Oueſt, enſuite de l'Oueſt, & le ſoir, du Nord-Oueſt & enſuite, du Nord. A deux coſſes de ces montagnes, commence une autre vallée, dont la longueur eſt dans la même direction que la précédente, & dans laquelle eſt l'Aldée de Cottereſch. Au-delà de cet endroit commence le Naddi de Ponin : on faiſoit alors à ce Naddi un autre Canal dont le revêtement étoit en pierre, & avoit quatre pieds d'épaiſſeur. On rencontre enſuite un puits & une petite Aldée à l'Eſt du Naddi ; & plus loin, un grand Verger non fermé, au-delà duquel eſt Ponin.

Quatre à cinq Aldées raſſemblées dans une plaine, avec un Bazar commun & quelques maiſons à un étage, ou qui renferment un terrein plus conſidérable ; voilà ce qui forme Ponin, qui n'eſt proprement qu'un grand Camp de Paillotes. Cette Ville, Capitale actuelle des Marates (l'ancienne eſt Satara) eſt aſſez floriſſante. Le Bazar eſt une rue large qui la traverſe d'une extrémité à l'autre. On y trouve toutes les marchandiſes de l'Aſie, & même une partie de celles de l'Europe, que les Anglois y envoient de Bombaye qui eſt à quatre ou cinq journées. Mais toutes ces richeſſes ſont plûtôt conſommées par les Maures, que par les Marates. Ce peuple a beſoin de peu. Un morceau de toile rouge, pour toque ; un autre de toile blanche, autour des reins ;

Ci-d. p ccxj. note.

un troiſieme en écharpe, & quelques aunes de drap pour l'hiver : voilà l'habillement des plus riches. Leur or eſt converti en joyaux, dont ils ſe parent, ainſi que leurs femmes. Leur nourriture conſiſte le plus ſouvent en riz & en légumes auxquels ils mêlent un peu de beurre fondu. Cette eſpece de liqueur leur ſert encore de boiſſon ; elle les engraiſſe, & ils en prennent quelquefois juſqu'à s'ennyvrer. Il eſt viſible que le commerce des Européens dans l'Inde, périroit abſolument, ſi cette Nation avoit par-tout le deſſus. Mais la molleſſe & le luxe des Maures nous dédommagent bien de la ſtérile frugalité des Marates.

Nana n'étoit pas à Ponin, lorſque j'y paſſai. Il campoit à quelques coſſes de-là, avec un corps de Cavalerie, près de Naſſektirmek, lieu réputé ſaint chez les Marates, parce que, dit-on, l'eau du Ganga ſort dans cet endroit par le mufle d'une vache.

J'arrivai à Ponin ſur les dix heures, & eus toutes les peines à trouver le Banian, pour lequel Antaſinay m'avoit donné une Lettre. Il fallut faire tout le Bazar, où je rencontrai beaucoup d'Européens fugitifs, & parcourir une partie des rues qui ne me préſenterent pas une maiſon digne d'être remarquée, mais en revanche beaucoup d'écuries & de fourage. Enfin je rencontrai mon homme ; c'étoit le Marate Ingana qui me reçut fort humainement. Un de ſes gens prit ſoin de mon cheval ; & moi, avant que de parler d'affaire, je fus obligé d'accepter un repas qui venoit on ne peut pas plus à-propos : la chaleur & les ſables du Bazar m'avoient mis ſur les dents. Lorſque j'eus dévoré deux plats de lentilles, de riz & d'achars, que l'on m'avoit ſervis ſur des feuilles d'arbres couſues en maniere d'aſſiettes, le Banian me remit, ſelon le contenu de la Lettre, une partie de la ſomme qu'elle portoit, & me donna un billet du reſte à tirer ſur ſon Correſpondant d'Aurengabad.

Je congédiai enſuite mes deux guides. Ils m'avoient inquiété dans la route. M'étant apperçu deux fois qu'ils avoient envie de me jouer le même tour que le Canarin de Goa, j'avois cru devoir m'aſſurer de leurs toques, lorſ-

qu'ils étoient couchés, & les garder ſous mon chevet (c'étoit la ſelle de mon cheval) pendant que je dormois. L'officieux Ingana me donna deux hommes sûrs, & je paſſai chez lui une nuit tranquille; ce qui ne m'étoit pas arrivé depuis Goa.

Je partis de Ponin le 9, & pris par l'Eſt, ſur le bord du Naddi, qui ſuit la même direction. Au-delà de cette Ville, on rencontre de jolis jardins: enſuite le chemin eſt entre deux montagnes & fort gliſſant. A une coſſe de Ponin, ſur le Naddi de cette Ville, eſt l'Aldée d'Olli.

Je m'arrêtai à quelque diſtance de cet endroit, pour voir un ſpectacle qui a été décrit par pluſieurs Voyageurs. C'étoit une jeune Femme Marate que la tyrannie de la coutume obligeoit de ſe brûler avec le cadavre de ſon mari. Les brandons allumés, le bruit des tambours, le ſon clapiſſant des flûtes & les cris des aſſiſtans ajoutoient à l'horreur de la cérémonie. Mais (je ne ſçai ſi l'on ajoutera foi à ce que je vais avancer) j'ai remarqué que, dans c s contrées toutes livrées aux ſens & à ce qu'ils ont de plus vif, la vie malgré cela ſe quittoit moins difficilement que dans nos climats. La Nature énervée par les chaleurs, & accoutumée aux violences du Deſpotiſme, y voit arriver les malheurs, la mort même, avec une ſorte de nonchalance, ou ſi l'on veut, de courage qui, dans les Pays libres & dans les climats tempérés, ne ſe trouve guere que chez les femmes.

A quatre coſſes d'Oulli, on rencontre un jardin ſans eau; à une coſſe de ce jardin, Vagoli, Aldée précédée d'un étang & défendue par un Fort: la porte eſt de pierre & en arcade. A une coſſe de cet endroit, eſt Nouni, avec un Nala (qui étoit alors à ſec) & un puits. Le chemin Nord; l'eau rare. A une coſſe & demie de Nouni, eſt Koragaon: les environs incultes. On rencontre enſuite le Naddi Bimera qui coule de l'Oueſt à l'Eſt; & à une coſſe & demie de la derniere Aldée, Vangola, avec un Nala qui ſuit la même direction. A deux coſſes de-là, eſt Sacrapour, avec un Nala qui va de même de l'Oueſt à l'Eſt. Les montagnes ne paroiſſent plus que dans le lointain. La route Eſt Nord-Eſt.

Le 10. Beau chemin; terres labourées. A trois coſſes

de Sacrapour, on rencontre Goné, Ville murée & défendue par un Fort. Cet endroit eſt dans un fond, ſur un Nala : on y voit pluſieurs Deols ou Pagodes. A une coſſe de Goné eſt Vangola, auſſi dans un fond : le Fort de cette Ville eſt ruiné. Plus loin, on trouve un Nala ; & au-delà, Sindi, ſitué à une coſſe de Vangola, dans un fond : les murs de cette Aldée ſont preſque détruits, elle eſt défendue par un petit Fort & garnie d'un puits. Les montagnes ſe rapprochent enſuite à droite & à gauche : la route Eſt Nord-Eſt. A deux coſſes de Sindi, eſt Edlavat, arroſé par le Naddi Gourindri, dont le cours eſt de l' Oueſt à l'Eſt. Le Fort de cette Ville eſt à l'Eſt; la porte à-peu-près dans le goût Européen : au-deſſus on a conſtruit deux chambres. Les Peças de Ponin finiſſent à Edlavat; ceux du Mogol ont enſuite cours, ſans doute parce que le Dekan s'étendoit autrefois juſque-là. La route, au milieu de montagnes peu élevées; les Vallées qui les ſéparent, bien cultivées. A deux coſſes d'Edlavat, eſt Pipelgaon, petite Aldée ſur la riviere de Tongri ; & à une portée de fuſil delà, Saveran, dont le Fort & les murs ſont détruits. A une coſſe & demie de Saveran, eſt Zavela, Ville murée qui a un Nala : le Fort eſt ſéparé de l'Aldée. Je paſſai la nuit dans le lieu où le Maître d'Ecole faiſoit ſa claſſe. C'étoit un ſimple Apentis de bois, dont le ſol étoit en terre & élevé de deux pieds. Les Écoliers ſur deux files, accroupis ſur leurs talons, traçoient avec le doigt les lettres ou les mots, ſur une planche noire couverte de ſable blanc ; d'autres répétoient les noms des Lettres en forme de mots. Car les Indiens au lieu de dire, comme nous, *a*, *b*, *c*, prononçent ainſi : *awam*, *banam*, *kanam*. Le Maître ne me parut occupé pendant une demi-heure que la claſſe dura encore, qu'à frapper avec un long rotin le dos nud de ces pauvres enfans : en Aſie, c'eſt la partie qui paie ; la paſſion malheureuſement trop commune dans ces contrées, veille à la ſûreté de celle que nos Maîtres ſacrifient à leur vengeance. J'aurois été bien aiſe de m'entretenir avec Monſieur le Pedagogue Marate, ou du moins d'avoir un alphabet de ſa main : mais ſa morgue ne lui permit pas de répondre à mes politeſſes.

Le 11. La route dans les Montagnes ; les terres cultivées & garnies d'arbres. On rencontre trois Nalas ; plus loin, dans une plaine, Ganſikora, Ville murée, ſituée ſur le Naddi Napour qui va en l'Eſt Nord-Eſt : enſuite paroiſſent des montagnes un peu eſcarpées qui terminent la plaine précédente. A trois coſſes de Zavela, dans un fond, eſt Parnir, Ville murée, qui a un Nala & une Fortereſſe : la porte dans le goût Européen. Le Pays fort beau : les montagnes s'éloignent un peu. A trois coſſes de Parnir, Zemgaon, Aldée avec un Fort : le chemin de landes. A trois coſſes de-là, Balouſi, Aldée défendue par un Fort, devant lequel il y a une eſpece de demi-lune en terre : les environs ſont montagneux, pierreux & entourés de plaines arides. A une coſſe de Balouſi, Nipgaon, petite Aldée avec une fortereſſe ; toujours plaines arides, bas-fonds, & monticules. On paſſe enſuite un Nala. Plus loin, eſt Pipli, Aldée peu conſidérable, avec un Nala.

Le 12. Pays inculte. A deux coſſes de Pipli, Nibadera, Aldée avec Fortéreſſe : le Pays redevient beau. A trois coſſes de-là, l'Aldée d'Amouri garnie d'un bel étang en pierre : aux environs, Jardins, Hameaux ; la route tracée par les voitures. A une coſſe & demie d'Amouri, le Hameau du Fakir Suami Goſſin ; enſuite Plaines déſertes. On rencontre de belles citernes de pierres bien jointes, faites en arcades, comme dans les Pays Muſulmans : les Deols ou Pagodes ſont devant les portes des Forts. A trois coſſes du dernier endroit, eſt Honani, grande Aldée avec un Fort ; à deux coſſes de-là, le Nala de Plori précédé & ſuivi de landes ; une coſſe & demie plus loin, Pipla, Aldée ruinée, au milieu de plaines vaſtes & incultes ; & à une demi-coſſe de-là, Hoſchtol, aſſez gros endroit, avec un beau puits.

Le 13. A une coſſe de Hoſchtol, eſt Nipgaon, petit endroit ; plaines & Nala. A deux coſſes de là, Karka, Aldée ruinée ; terres cultivées, puits, étang ; Deol de Jagrenat. A trois coſſes de Karka on rencontre, Toka, grande Aldée diviſée en deux parties, par le Ganga, fleuve conſidérable dont le cours eſt de l'Oueſt à Eſt, & qui a dans cet endroit environ cent toiſes de large. Les murs de la partie de Toka qui eſt au Nord du Ganga, ſont de pierre : la porte dans le goût

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Européen. A une coſſe de Toka, à l'Eſt, eſt Monguipatan, & à ſeize coſſes Oueſt, Naſektirmek ſur le Ganga. Ce fleuve ſéparoit originairement le Pays des Marates de celui du Mogol : mais le Soubah du Dekan venoit de donner à Nana le Paragana de Gandapour qui renferme Toka, Gandapour, Gonès, petite Aldée à une coſſe du Ganga, &c. A une grande coſſe de Gonès, on trouve Bendala. La route belle ; autour, terres cultivées & plaines. A deux coſſes de là eſt Hardigaon avec un Nala. Ici finit le Domaine des Marates.

Plus loin, eſt Saotagaon, premiere Aldée du Soubah du Dekan : le Pays beau & cultivé. A une coſſe de-là, Sonour, petite Aldée ; arbres ſur la route, vergers aux environs. A une coſſe de Sonour, Hingaon, Aldée de moyenne grandeur, avec un puits. Le Pays plus couvert d'arbres.

Le 14. A une coſſe de Hingaon, eſt Hani. Plus loin on rencontre le Naddi qui baigne les murs d'Aurengabad. A deux coſſes de ce Naddi eſt Baloude ; & deux coſſes plus loin, une autre Aldée du même nom, dont une moitié eſt aux Marates, & l'autre au Soubah du Dekan. A deux coſſes de cette Aldée eſt Aurengabad. Cette Ville eſt environnée de murs, & précédée d'un grand Fauxbourg. Les Montagnes l'entourent à une certaine diſtance : le Pays aux environs eſt bien cultivé.

Je paſſai la nuit dans le Fauxboug d'Aurengabad ; & le lendemain, après m'être fait connoîrre au Cotoüal, je traverſai la Ville, & me rendis à l'armée de M. de Buſſy, qui étoit campée hors des murs, à l'Oueſt, à côté de celle de Salabetzingue. Je trouvai dans l'Armée Françoiſe quelques-uns de mes anciens amis : mais l'affaire de Calgan préſentée ſous une face déſavantageuſe, par un particulier venu de l'armée de M. Law, m'attira une réception aſſez froide. Ce contretems fut réparé par les politeſſes du Chevalier d'Etrées, Major de l'armée ; & par les ſervices eſſentiels que me rendit M. Gentil, Officier d'Artillerie.

Je vis bientôt qu'un plus long ſéjour à l'armée du Dekan ne pouvoit que me conſtituer en dépenſe, ſans m'être d'aucune utilité. J'allai en conſéquence à Aurengabad recevoir du Correſpondant d'Ingana, le billet que ce dernier m'a-

voit

voit donné à Ponin ; & je pris enſuite mes meſures pour viſiter dans le moins de tems qu'il me ſeroit poſſible, les objets qui pouvoient piquer ma curioſité. L'intérieur d'Aurengabad ne m'offroit rien de ce genre. Qui a vu une Ville Maure d'une certaine étendue, les a vûes toutes. Les Édifices grands ou petits ſont à-peu-près bâtis ſur le même plan. Aurengabad ne me préſenta de particulier, qu'une débauche pouſſée plus loin encore que dans le Bengale: les lieux publics de jeunes garçons y ſont communs & plus fréquentés que ceux de femmes. Mes vûes ſe tournerent en conſéquence ſur Iloura & ſur Doltabad, dont on m'avoit vanté le merveilleux. M. Gentil me donna ſon Palanquin, deux Pions, & je partis le 16 Avril de grand matin, pour me rendre à Iloura, qui eſt à neuf coſſes d'Aurengabad.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

A une coſſe en deçà d'Iloura je paſſai par Caghaſvara, Aldée fort propre, qui tire ſon nom de ſes Manufactures de Papier. Une demie coſſe plus loin eſt l'Aldée de Nanderabad ; & à un quart de coſſe d'Iloura, Rouza, Ville murée qui renferme beaucoup de maiſons de pierre. La porte eſt à l'Oueſt Sud-Oueſt. En entrant, on voit un beau Maſdjed ; à l'Oueſt, le chemin eſt en forme de rampe & pavé ; à l'Eſt paroît le tombeau d'Aureng-Zeb, accompagné d'un Dergah & de beaucoup d'autres tombeaux de pierre, fermés de murs. Les Mahométans de Rouza ſont fiers & même inſolens.

J'arrivai ſur les onze heures au haut de la montagne d'Iloura, & m'arrêtai quelques momens pour en conſidérer la ſituation. Cette montagne forme une eſpece de fer à cheval creuſé preſque à pic, dont le centre eſt environ à l'Oueſt. Au bas de la montagne, à quelque diſtance, eſt l'Aldée, à laquelle le concours des Pélerins, des Prêtres & des curieux, a donné naiſſance.

Je deſcendis enſuite par un ſentier frayé dans le roc, & après m'être muni de deux Brahmes que l'on me donna pour fort inſtruits, je commençai la viſite de ce que j'appelle les Pagodes d'Iloura. Ce ſont des excavations faites dans le roc avec le marteau & le ciſeau, qui préſentent un grand nombre de Logemens, Palais ou Temples à un ou deux étages. Ces excavations forment elles-mêmes pluſieurs

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

rangs ou étages qui rempliſſent la façade du fer à cheval. Conſiderées du pié de la montagne, elles paroiſſent avancer toutes à peu-près également, celles d'en-haut comme celles d'en-bas, avec une légere inclinaiſon qui naît de la poſition de la montagne; de maniere qu'elles ne font pas exactement en amphithéâtre.

Voyage des Indes, p. 220, 221, 222, 223.

Comme je ſçavois que les Pagodes d'Iloura n'avoient été décrites que fort ſommairement par Thevenot, je voulus les voir toutes en détail, & en meſurer les dimenſions, autant que pouvoit me le permettre le peu de tems que j'avois à y paſſer. Je crois devoir répéter que tout dans ces Temples, eſt pris dans le roc, tout en fait partie; & c'eſt en creuſant, évaſant à droite & à gauche que l'on en a fait ſortir les colonnes, les figures d'hommes & d'animaux, les bas-reliefs que l'on y voit encore.

Theven. Lib. cit. p. 222.

Le premier endroit qui ſe préſenta à ma vûe étoit à peu-près au centre du fer à cheval. C'eſt une grande excavation de vingt-une cannes (ma canne avoit à peu-près quatre pieds de Roi) de long, ſur neuf de large, garnie de trente colonnes hautes de ſix cannes & demie, & de près de deux tiers de canne de diametre. Le haut de la partie la plus conſidérable de cette excavation préſente une voûte à membres, ſemblable à peu-près à la carcaſſe d'un Vaiſſeau renverſée. Cette partie eſt précedée d'un Portique d'une canne & demie de large ſur neuf de long. Au fond de l'excavation eſt le tombeau de Viſchnou, dont le haut eſt en dôme, & qui forme une eſpece de Sanctuaire. Ce Dieu eſt aſſis, peint de couleur rouge, & d'une forme giganteſque: il a deux Schoupdars (deux Gardes) à ſes côtés. Il y a un paſſage entre le Sanctuaire & le reſte du Temple. A trois cannes & demie de la hauteur du mur, dans le même Temple, eſt une eſpece de Galerie qui en fait le tour. Elle contient l'Hiſtoire de Viſchnou en bas-reliefs dont les figures ſont à peu-près dans le goût de celles que l'on voit à Paris autour du Chœur de Notre-Dame. La porte de cette excavation eſt au Sud-Oueſt: au deſſus on voit une fenêtre, &, comme à un ſecond étage, deux trous dans la façade. Cette Pagode eſt accompagnée de huit chambres, chacune de deux cannes environ en quarré,

dont les murs ſont chargés de figures repréſentant Viſchnou avec ſes femmes.

Laiſſant enſuite mon Palanquin avec un Cipaye dans cette excavation, je m'avançai vers la droite (regardant la montagne du centre), où les Pagodes étoient en plus petit nombre, moins belles & en moins bon état. Les Brahmes ne voulurent pas m'y accompagner, à cauſe, diſoient-ils, de la ſainteté du lieu. Je fus obligé d'y aller ſeul avec mon ſecond Cipaye. Ce ſont les Pagodes de Schambar, Cordonnier de Viſchnou.

Le premier Temple renferme deux rangs de colonnes, précedés d'un grand Veſtibule de ſix cannes en quarré, dont les pilliers ont une demie canne de diametre. A gauche ſont cinq chambres, chacune de deux cannes en quarré, & de deux cannes & demi de haut. Le Sanctuaire, long de quatre cannes, contient le Kabar (le Tombeau) de Schambar, qui eſt creux & de trois cannes de diametre. Au bout eſt une chambre longue de ſix cannes & large d'une & demie, ſoutenue par deux colonnes. On voit ſur les murs, en bas-relief, des traits de l'Hiſtoire de Schambar & de ſes deux femmes. Des deux côtés de la porte du Sanctuaire ſont deux Naukers (deux Serviteurs).

A droite de cette excavation eſt une chambre de deux cannes en quarré, qui y communique, ſoutenue autrefois par quatre pilliers, dont trois ſont écroulés. Cette chambre eſt entourrée de onze chambres, chacune d'une canne & demie en quarré. C'eſt le lieu où s'aſſemblent les Cordonniers.

Montant enſuite, toujours à droite, au troiſiéme étage des excavations, on rencontre un Temple de Schambar, qui a dix colonnes dans la longueur & quatre dans la largeur; celles de devant & deux ſur la longueur à gauche, ſont abbatues. Cette excavation a vingt-une cannes de long, onze de large, & deux & demie de haut. A droite & à gauche ſont des eſpeces d'aîles, ſoutenues par deux colonnes, & qui comprennent cinq chambres, chacune de quatre cannes en quarré. Au bout de l'excavation eſt une chambre de la largeur de la Pagode, où l'on voit la niche

de Schambar : de chaque côté ſont quatre chambres, deux à l'entrée & deux au bout.

Montant toujours, à gauche, on ſe trouve dans un autre Temple de Schambar, qui a un Veſtibule, une eſpece de Portique & un Sanctuaire. On y voit trois grandes figures & beaucoup de petites. Le Portique eſt ſoutenu par quatre colonnes : à droite de cette piece ſont trois chambres ; à gauche eſt un autre Veſtibule de cinq cannes en quarré & de haut, dans lequel ſont ſix chambres, chacune de deux cannes en quarré, trois à l'Eſt, trois au Nord.

Tournant à gauche (de ce Temple), on rencontre un petit Pagotin de Schambar avec les mêmes figures, qui a trois cannes de profondeur & quatre de largeur, avec une chambre haute de deux cannes un quart.

Pour revenir au premier Temple (ci-d. p. ccxxxv), on prend par un paſſage creuſé dans le roc, qui a quatre cannes de long, une de large, & une & demie de haut.

A droite de la grande colonnade, en bas, c'eſt-à-dire au premier étage des Pagodes de la montagne, preſque deſſous le grand Temple de la page ccxxxv, eſt une Pagode détruite, où il ne reſte qu'une colonne & la figure de Schambar ; l'excavation a ſix cannes de large, quatre de profondeur, & conſiſte en trois chambres, chacune de deux cannes de large. Au-deſſus ſont deux trous ſans paſſage qui y conduiſe.

Au-delà, toujours ſur la droite, eſt un petit Pagotin de deux cannes de large, d'une canne & demie de profondeur & d'une canne un quart de haut, dont les murs en dedans ſont couverts de figures relatives à l'Hiſtoire de Schambar.

Après ce Pagotin on rencontre une Pagode baſſe, dont le milieu eſt ſoutenu par quatre colonnes ſituées quarrément. De chaque côté ſont cinq chambres, chacune de deux cannes en quarré. Le Sanctuaire de Schambar a deux cannes un quart de haut, & huit en quarré.

Cette Pagode eſt ſuivie d'une autre excavation de neuf cannes en quarré, & de trois cannes un quart de haut, ſoutenue de quatre colonnes ſituées quarrément. A droite & à

gauche ſont des bas-côtés garnis auſſi de quatre colonnes. On y voit la figure de Schambar. Au bout de l'excavation eſt ſon Sanctuaire, à droite & à gauche duquel eſt une chambre avec un Veſtibule prenant enſemble deux cannes en quarré. On peut voir dans la Pl. IV. n°. I. 1. la forme des colonnes de cette excavation.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

A droite de cette Pagode eſt une autre excavation formant un Veſtibule de ſept cannes en quarré & d'une canne & demie de haut, qui renferme huit chambres, chacune de deux cannes en quarré.

Après avoir ſatisfait ſeul ma curioſité de ce côté de la montagne, je vins rejoindre mes Brahmes qui m'attendoient à l'endroit où j'avois laiſſé mon Palanquin. J'achevai avec eux le reſte, c'eſt-à-dire la partie la plus intéreſſante de mon pélerinage.

Prenant ſur la gauche, on rencontre une grande excavation large de vingt cannes, qui eſt nommée la maiſon de Viſchnou. Au rez-de-chauſſée l'excavation préſente une Citerne ſeche dans laquelle on deſcend par quatre marches. Enſuite, au bout de la ſeconde Galerie (c'eſt-à-dire, du ſecond intervalle entre deux files de colonnes) qui coupe la Pagode dans la largeur, paroît ſur le mur, d'un côté Soudam, Nauker (domeſtique) de Viſchnou, entourré de Schoupdars; & de l'autre, Gori, avec ſes femmes & ſes Schoupdars: c'eſt lui qui prépare le lait de Viſchnou. A côté de Gori eſt une chambre, puis Bala Rajah ſchaker (Serviteur) de Viſchnou, avec ſes femmes & ſes Schoupdars: plus loin eſt une eſpece de Cour de ſept cannes de profondeur, qui a un jour percé dans le roc. Au bout de la cinquiéme Galerie, à droite eſt Oudo Nauker de Viſchnou, entourré de Schoupdars: l'excavation de la Pagode a ſept cannes de profondeur. Le rez-de-chauſſée ſemble poſé ſur un maſſif de deux cannes d'épaiſſeur, & eſt ſéparé du premier étage par un autre maſſif épais d'une canne & demie.

Le premier étage a deux cannes & demie de haut, & cinq rangs de colonnes. Dans le premier rang, le troiſiéme & le quatriéme, les colonnes ſont dégagées; dans le ſecond

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

& le cinquiéme l'entre-deux eſt rempli par des maſſifs. Il y a ſept colonnes dans la longueur, & ſeulement deux dans les colonnades à maſſifs. L'excavation au centre a onze cannes de profondeur. Dans le fond, à gauche eſt le Sanctuaire de Viſchnou, au milieu on voit une ſeconde figure de ce Dieu accompagné de deux Schoupdars. A chaque extrêmité de la premiere Galerie, eſt une chambre d'une canne & demie en quarré.

Theven. lib. cit. p. 223.

Suivant à gauche la direction de la montagne, on trouve la maiſon de Ramdji, à deux étages. Le rez-de-chauſſée eſt ſéparé du premier étage par un maſſif ou plancher d'une canne & demie d'épaiſſeur. On monte ſur la porte de la Pagode par un petit eſcalier fort étroit, pratiqué dans le roc à gauche; & l'on trouve ſur cette porte deux petites chambres, une de chaque côté. La façade de l'excavation a dix-neuf cannes de large, & préſente au rez-de-chauſſée huit colonnes qui ſont quarrées & unies, excepté les deux du milieu, qui à la moitié de leur hauteur ſont ſculptées en forme de panier. A droite eſt une chambre qui a trois cannes de profondeur, quatre de largeur & deux colonnes: c'eſt le Kabar (le tombeau) de Bandari Peça reknevala (c'eſt-à-dire, qui garde les Peças, le Tréſorier de) Ramdji. Dans la Cour qui eſt fermée, profonde de neuf cannes, & large de dix-neuf, à gauche eſt un Veſtibule quarré, de deux cannes de large ſur trois de long, où l'on voit une Citerne. Au bout de la premiere Galerie, à droite paroît Loukeratchari, à gauche Bararpati; tous les deux Naukers de Schiſchenag, parent de Ramdji. Au fond de l'excavation eſt Schiſchenag, avec ſa femme & ſes Schoupdars. L'excavation a onze cannes de profondeur, & préſente trois Galeries à colonnes dégagées, & trois dont les colonnes ſont unies par des maſſifs, avec des Schoupdars de chaque côté.

Au premier étage, au bout de la premiere Galerie, à droite eſt Djom. Au fond (dans le Sanctuaire) eſt Latchimana, frere de Rama, de forme giganteſque; ſa femme, de même grandeur, eſt à côté de la porte, à gauche. Autour d'eux paroiſſent des Schoupdars avec le cordon de Brah-

me, le Lingam ſur le front perpendiculaire à la ligne des yeux (Pl. IV. n°. I. 2.), & des bonnets faits en mîtres & auſſi hauts que le viſage. Cette excavation préſente cinq colonnades de huit colonnes chacune ; à la ſeconde il y a deux maſſifs entre les colonnes. On voit ſix chambres de chaque côté. Les colonnes du Sanctuaire & du petit Veſtibule qui l'accompagne, ſont quarrées.

Les colonnes du ſecond étage ſont à une canne trois quarts l'une de l'autre, dans la longueur de l'excavation. Au bout de la premiere Galerie, à droite eſt Sadeo : au bout de la deuxiéme, à droite paroît Kounbi ; à gauche, Lokoulbina. Au bout de la troiſieme Galerie, à droite eſt Bima ; à gauche, Mardjouna : au bout de la quatrieme, à droite eſt Lokoul ; à gauche, Sadeo, frere de celui de la premiere Galerie. Suit une Salle de trois cannes de profondeur, ſoutenue par deux colonnes ; ſur le mur autour paroiſſent les femmes de Rama. Devant les deux colonnes ſont les Naukers de Rama aſſis : au bout de la Salle, à droite on voit Darmeradj, & à gauche, Soudam. Au fond de cet étage eſt le Sanctuaire de Rama.

Cette piece a quatre cannes en quarré, & trois cannes de haut. La ſtatue du Dieu eſt à quelque pas du fond du Sanctuaire, & porté ſur un pié d'eſtal haut de deux pieds & demi. Elle a deux cannes & demie (dix pieds) de haut ; les cuiſſes ont un pied & demi d'épaiſſeur. La premiere femme de Rama eſt à côté de la porte ; à droite ſont les Schoupdars ; à gauche, paroît Nila Schoupdar anoumal dont la main réſonne quand on frappe deſſus (parce qu'elle eſt vuide) ; ſelon les Brahmes, parce qu'il a donné de l'argent à Rama. On voit à côté de Nila, Papi dont la main ne réſonne pas (parce qu'elle eſt maſſive) ; ſelon les Brahmes, parce qu'il a refuſé de l'argent à Rama.

Suivant la montagne à gauche, on rencontre une excavation qui a ſix cannes de profondeur, neuf & demie de large, & deux & demie de haut.

Plus loin eſt une grande Pagode de Raona, Dieu du Lingam. Cette excavation a douze cannes de profondeur, dix de large, trois de haut, & préſente cinq rangs de colon-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

nes en tout ſens ; trois de ces colonnes ſont briſées. Au fond eſt le Sanctuaire de Raona, dont la figure a été brûlée & détruite par Ramdji. Aux deux bouts de la premiere Galerie, à droite & à gauche ſont les femmes de Raona, qui paroiſſent encore dans d'autres endroits de la Pagode. Au bout de la ſeconde Galerie, à gauche eſt Latſchimi : deux Éléphans lui verſent de l'eau ſur la tête avec leur trompe ; près d'eux ſont deux Domeſtiques qui portent une gargoulette. Au bout de la troiſieme Galerie, à droite eſt Baero, parent de Raona ; une couleuvre lui ſert de ceinture : à gauche paroît Baraotar, Nauker de Rama, avec une tête de Sanglier. Au bout de la quatrieme Galerie, à droite eſt Raona, qui a dix têtes, dix bras ; au-deſſus de lui paroiſſent ſes Brahmes : à gauche eſt Askarné, Nauker de Raona. Au bout de la cinquieme Galerie, â droite eſt Kombe kerené, frere de Raona ; à gauche, Bawaadam. Autour du Sanctuaire ſont Danuobi tué par Raona, & Gonès, avec une tête d'Éléphant.

Après cette excavation on rencontre un grand Temple de Maha Deo, c'eſt-à-dire, le grand Dieu, le Dieu mere, le Lingam.

Au milieu de la Cour eſt un Temple de ſix cannes en quarré, auquel conduit un eſcalier : les murs ſont couverts de figures en relief. A gauche on monte à une petite excavation longue de ſix cannes, large de trois, & haute d'une canne trois quarts, formant deux chambres, ſuivie d'une autre qui a les mêmes dimenſions.

Dans le grand Temple, au rez-de chauſſée ſont dèux colonnades, chacune de ſix colonnes, qui ont trois quarts de cannes de diametre ; avec quatre chambres, chacune de deux cannes en quarré : le haut du Veſtibule eſt ſoutenu par deux colonnes.

Le premier étage a ſeize cannes de large, & huit colonnes de profondeur. Au fond eſt le Lingam, dans un Sanctuaire précédé d'un Veſtibule qui a ſix colonnes de front. A gauche, dans ce Veſtibule, paroît Gonès, & à droite, Suami Kartik, Maha Deo Betha (Lieutenant de Maha Deo). A droite du Veſtibule eſt Bala Rajah, avec quatre bras,

bras, renfermé dans une Kambour (rond ou eſpece d'écuſſon épais de cinq à ſix doigts); en face eſt Souranaram (le Soleil) Nauker de Maha Deo, avec huit bras : à gauche du même Veſtibule on voit Maha Deo, de figure humaine, qui a le pié ſur un Voleur, qui avoit lié ſon Domeſtique, qui eſt ſous ſa jambe ; à côté paroiſſent Narana & Latſchimi. Sur le maſſif qui ſépare le rez-de-chauſſée du premier étage, eſt, à droite le Portier Latpat, à gauche le Portier Bendoudâs. Enſuite, au bout de la premiere Galerie, à droite on voit Narchiotar, a huit bras & tête de Tigre, & Parclad ; le premier étoit Gourou (Directeur, Docteur), le ſecond, Djelaouska (celui qui brûle les parfums, allume les lampes): à gauche de cette Galerie paroît Virbodré, Maha Deo Betha, qui frappe Dietaſourdeith, qui lui-même avoit frappé Maha Deo par derriere. Au bout de la ſeconde Galerie, à droite eſt Braſpati, qui a huit bras, & paroît aller à l'armée ; à gauche, Gopaldâs qui a huit bras. Au bout de la troiſieme Galerie, à droite eſt Baraotar, qui a ſix bras & une tête de Sanglier; à gauche, une pierre de Lingam. Au bout de la quatrieme Galerie, à droite eſt un pié d'eſtal du Lingam ; à gauche, Maha Deo avec ſa femme. Au bout de la cinquieme Galerie, à droite eſt Keiſcht nedji, avec quatre bras, couché ſur Garour ; à gauche, Brahma & ſa femme Saetri. Au bout de la ſixieme Galerie, à droite on voit Ramſedj avec quatre bras, couché ; à gauche, Maha Deo, ſa femme Parbati, & au-deſſus Raona. Au bout de la ſeptieme Galerie, à droite eſt Goordendari avec ſix bras, qui conduit des troupeaux de Bœufs.

Après cette excavation eſt la belle Pagode nommée Kelaa (c'eſt-à-dire, Fortereſſe), dont le plan, au dire des Brahmes, eſt le même que celui de Doltabad. La premiere porte de l'excavation a neuf cannes de profondeur & un étage, avec deux maſſifs en avant garnis de crenaux. Sur les murs paroiſſent des Schoupdars & des Cavaliers : en entrant on voit Latſchimi ; à côté, deux Eléphans qui lui verſent de l'eau ſur la tête avec leurs trompes ; & des Schoupdars à droite & à gauche.

Suit un Temple quarré qui a un étage & tient par une eſ-

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

pece de Galerie à un petit Temple, qui eſt ce qu'on appelle proprement le Kelaa. Tournant à gauche, on trouve le Schoupdar Kanëïa, & quantité de femmes qui paroiſſent s'être raſſemblées pour le voir. Derriere, ſous la Galerie précédente, eſt Gatourdije, haut de trois cannes & demie, qui a dix bras & porte le Kelaa. A droite de ce Coloſſe paroît Narchiotar à tête de Tigre, qui dévore un homme. A droite & à gauche, dans la Cour, ſont deux colonnes fort hautes, qui ſoutiennent chacune une lampe en l'honneur de Maha Deo. A côté de chaque colonne on voit un Éléphant de grandeur naturelle, détaché du Temple, & qui ne tient au roc que par les pieds.

Autour de ces Temples regne une Galerie qui commence à la porte du premier. Sous cette Galerie, autour du Kelaa, on voit ſur les murs en bas-relief Rajah Bordj; au-deſſus, Raona, Parbati en petit; & à gauche, l'armée du Dieu Pando, dans laquelle on diſtingue des Cavaliers, des Eléphans, des Palanquins, des Tigres &c. Ces figures ſont aſſez bien faites, & vont juſques derriere le Kelaa. Tournant de-là ſur la droite, on voit ſur le mur en bas relief Maha Deo & Parbati, qui ſemblent dormir; enſuite l'armée de Kaïron. Sur le Kelaa s'élevent pluſieurs Dômes qui couvrent tous des Takias de Maha Deo; trois derriere, deux de chaque côté, & un plus haut que les autres, au milieu. Sous un des Dômes de la droite eſt Manouré; le Dôme qui eſt au milieu de ceux de derriere, eſt l'appartement des femmes de Maha Deo; & le grand Dôme, le Sanctuaire de ce Dieu.

Au rez-de-chauſſée du Temple quarré, à gauche eſt la Pagode de Parlanka. Au fond de cette Pagode, au milieu on voit Brahma, Viſchnou & un Buffle; à droite, les ſerviteurs de Brahma, puis Viſchnou qui avale une femme, Latſchimi, & ſur le côté, à droite, un Takia de Raona; enſuite, Raona, au-deſſus Maha Deo, Parbati, & Kalberom, Cotoüal du Kaſchemire. A gauche, toujours au fond, paroît un Bœuf ſur un pié d'eſtal, puis Tirmolnara, Gonès & Bankodbeari avec une tête de Tigre. A l'entrée du même rez-de-chauſſée, à droite eſt une chambre où les femmes de Rama

ſont repréſentées en petit : au bas paroît Latchimi ; en-deçà de cette chambre eſt une petite excavation de ſix cannes de large & de deux de profondeur. L'excavation de la Pagode de Parlanka a onze cannes en quarré & deux cannes trois quarts de haut. Elle préſente cinq colonnes ſituées quarrément.

Au premier étage, à gauche on voit en entrant Latchiminar (ou Latchimana) & Ganga ; à droite Narchiotar dans un Kambour : le plat-fonds préſente Latchinara (le Soleil) qui regarde de tous côtés. Au fond eſt le Sanctuaire de Maha Deo ; ſes femmes paroiſſent à la porte : on voit à droite Latchiminar ; à gauche, un Bœuf. L'excavation eſt ſoutenue par ſix colonnes ſituées quarrément, & a neuf cannes en quarré. Ces colonnes ſont ſculptées ; l'argamaſſe des murs eſt peinte & comme dorée : le lambris commence à ſe détacher.

Ci-d. p. ccxlj.

Toutes ces excavations que l'on prendroit pour de vrais bâtimens, & qui ſuppoſent un travail incroyable, ſont au milieu d'une eſpece de Cour, dont une partie eſt entourée d'une Galerie, qui d'un côté eſt ſoutenue par des colonnes, & dont le mur de l'autre, eſt chargé de bas-reliefs. Commençant par celui qui eſt près de la porte de l'enceinte, à gauche, & continuant par la droite, on apperçoit Maha Deo, & au-deſſous de ce Dieu, Raona & neuf de ſes têtes autour du Lingam. Le deuxieme bas-relief préſente Maha Deo, Parbati, & au-deſſous les Brahmes de Raona ; le troiſieme, Maha Deo, Parbati, Pendi (ou Pando), & au-deſſous, un Bœuf ; le quatrieme, les mêmes figures ; le cinquieme, un Brahme ; le ſixieme, Maha Deo & Parbati. Le ſeptiéme, Banguira ; le huitieme, Maha Deo & Parbati ; le neuvieme, les mêmes figures, avec un Bœuf ; le dixieme, la même choſe ; le onzieme, Rajah Bal ; le douzieme, Maha Deo, Parbati & un voleur ; le treizieme, Ram & ſa femme Gangam ; le quatorzieme, Schiddadji & ſa femme ; le quinzieme, Djakodji & ſa femme ; le ſeizieme, Maha Deo, Parbati & un Bœuf ; le dix-ſeptiéme, Seadji ; le dix-huitieme, Narchiotar dans un Kambour ; le dix-neuvieme, Toulladji ; le vingtieme, Mankoudji ; le vingt-unieme, Satvadji, le vingt-deuxieme, Latchimana ; le vingt-troiſieme, Dondi ; le vingt quatrieme,

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Mallari ; le vingt-cinquieme, Bonhi ; le vingt-ſixieme, Tchemenandji ; le vingt-ſeptieme, Makoundji ; le vingt-huitieme, Moradji ; le vingt-neuvieme, Nembadji, à quatre bras ; le trentieme, Dondi & ſa femme à quatre bras ; le trente-unieme, Schamdji, voleur qui a quatre bras, & à gauche ſa femme ; le trente-deuxieme, Anandji, Bibi (femme) ; le trente-troiſieme, Goupala ; le trente-quatrieme, Manoukou à quatre bras, attaché à un pilier ; le trente-cinquieme, Anandji, avec un viſage de Tigre, dévorant Kepaldji, & auquel on tire les entrailles du ventre ; le trente-ſixieme, Ramſedj couché ; le trente-ſeptieme, Guirigoorden, à quatre bras ; le trente-huitieme, Baſck Rajah, à ſix bras ; le trente-neuvieme, Kreſnedji (ou Keeſcht nedji), à quatre bras, couché ſur Garour ; le quarantieme, Viſchnou qui avale une femme ; le quarante-unieme, Tchendoupala à quatre bras, marchant ſur Matchelé ; le quarante-deuxieme, Goindrâs à quatre bras, appuyé ſur une eſpece de Trône ; le quarante-troiſiéme, Anapourna, Bibi.

Suit une excavation de neuf cannes de long, de quatre de large, ſoutenue par trois colonnes ; puis, une autre de huit cannes de long, quatre de large, dont les murs ſont chargés de femmes en bas-relief ; en bas, à côté, une troiſieme avec deux colonnes, large de ſix cannes, profonde de trois, haute de deux & demie, au-delà de laquelle on voit un Lingam dans une excavation, à deux colonnes, d'une canne de long ſur une & demie de profondeur.

Le tour des deux Temples du milieu fait ſoixante-quatre cannes. La profondeur totale de l'excavation eſt de trente-huit cannes ; la largeur, de vingt-une. Les figures dans la Galerie qui fait le tour de la Cour, vont juſqu'à quatorze cannes : le reſte de la Galerie en comprend vingt-quatre. Le rocher eſt creuſé à pic, environ à cent cinquante pieds de haut.

J'allai enſuite à deux portées de fuſil de là, ſuivant l'Oueſt Nord-Oueſt, voir la Pagode Rajah Indre, qui a un étage ſéparé du rez-de-chauſſée par un maſſif. Avant la porte, à droite, eſt le Sanctuaire de Soukedeogoli, dans lequel paroiſſent à droite Beani (ou Bawani), Dearam & ſa femme ; vis-à-vis, Mearam, & à côté, Latchimi. Cette excavation a trois

Ci-d.p. lxxxiij. note.

cannes de profondeur, quatre de large, une & demie de haut, & eſt ſoutenue par quatre colonnes. On entre enſuite dans une grande enceinte qui renferme pluſieurs excavations. Vis-à-vis la porte, ſur laquelle eſt une eſpece de tombeau, s'éleve un Temple quarré, à colonnes. On voit au milieu de ce Temple un maſſif, ſur lequel Viſchnou paroît en bas relief des quatre côtés. Les Brahmes prétendent que le haut de cette Pagode eſt terminé comme Doltabad, & l'appellent en conſéquence Tchota (le petit) Doltabad. A gauche de cette Pagode eſt la maiſon de Tchaliram, dans laquelle, à côté du Sanctuaire paroît Koſchalram ſur un Éléphant; au milieu eſt Goſſin nagardjani, & vis-à-vis, Djoraorſing. Cette derniere excavation a ſix cannes en quarré, & eſt ſoutenue par quatre piliers.

A l'entrée de la Pagode de Rajah Indre, à gauche, eſt une grande colonne auſſi haute que le Temple, qui ſoutient une lampe. Deſſous cette Pagode eſt celle de Rajah Darm (ce qui forme le rez-de-chauſſée de celle de Rajah Indre), qui a ſix cannes de large & quatorze de profondeur. La ſtatue de ce Dieu eſt dans le Sanctuaire: les autres figures ſont détruites. On voit dans cette Pagode quatre rangs de colonnes, & au milieu une grande ſalle formée par huit colonnes, & haute de trois cannes & demie; à gauche, Bendoudâs, puis une chambre où eſt Balgopal, avec ſa femme Satekſchitaram; & à côté du Sanctuaire, Alebela avec ſes femmes.

Le premier étage, qui eſt proprement la Pagode de Rajah Indre, eſt large de huit cannes, & en a treize dans ſa plus grande profondeur. On rencontre d'abord deux rangs de colonnes qui coupent le Temple dans la largeur; enſuite un quarré formé par quatre colonnes ſculptées, & dont le haut eſt plafonné. Au milieu de ce quarré eſt le ſiége de Kiſchni. Suivent trois autres rangs de colonnes terminés par le Sanctuaire, dont la porte eſt quarrée & garnie de deux colonnes en partie canelées; l'argamaſſe en eſt encore colorée. Dans le Sanctuaire paroît Kiſchnigouarka. Au bout de la premiere Galerie formée par les colonnes, eſt Rajah Indre, auquel répond ſa femme Indrani. Au bout de la troiſieme Galerie, paroît, d'un côté, Nagarardjoun (ou Nagardjani), avec ſes femmes; de l'autre, Ga-

tomourſchi : les Schoupdars occupent un eſpace de trois cannes. Au bout de la quatrieme Galerie, d'un côté eſt Monpond, & vis-à-vis, Tchanderna.

A gauche, dans la Cour, eſt une excavation qui a un étage. On voit en bas un endroit comblé de terre, & à gauche, la Pagode d'Adenat. Ce Dieu eſt dans le Sanctuaire : de chaque côté de cette piece eſt une chambre vuide, dont la porte eſt baſſe. Les Schoupdars paroiſſent ſur les murs de la Pagode : en face eſt Nimnat, vis-à-vis duquel eſt Paraſnat. L'excavation eſt ſoutenue par ſix colonnes, trois de profondeur ſur deux de face. Au bout de la premiere Galerie de traverſe eſt d'un côté Bawani, femme de Jagrenat, & de l'autre, le Betha de Bala Rajah. Au bout de la ſeconde Galerie, d'un côté eſt Sodaman, & vis-à-vis, Penda. L'excavation a ſept cannes de profondeur, ſix de large, & deux un quart de haut. A gauche, eſt une porte baſſe qui conduit à l'appartement des femmes, qui a ſix cannes en quarré & deux Colonnes.

Au premier étage, on voit huit Colonnes, quatre de profondeur ſur deux de face : c'eſt la Pagode de Poroſcheram, Betha (Miniſtre) de Bawani. Tout autour ſur les murs paroiſſent ſes Schoupdars ; en face eſt Tentempal, & vis-à-vis, Madangoupal. Au bout de la premiere Galerie de traverſe formée par les Colonnes, on voit d'un côté Bala Rajah, & de l'autre, une chambre. L'excavation a ſeize cannes en quarré, & une canne trois quarts de haut.

Toujours à gauche dans la Cour, eſt la Pagode de Jagrenat, ſéparée de l'endroit précédent : Jagrenat eſt dans le Sanctuaire. Au bout de la premiere Galerie formée en travers par les colonnes, paroît, à droite, Bawani, femme de Jagrenat, avec Soud, Boud, & ſes Domeſtiques tout autour ; à gauche, Tchentamen. Au bout de la ſeconde galerie, on voit Carna Rajah, Matchendernat & Goreuſchna. L'excavation a ſept cannes de profondeur, onze de large & trois de haut : à gauche on voit une petite chambre & une Galerie qui fait le tour d'une ſalle vuide. Les colonnes ont deux tiers de canne d'épaiſſeur : celles des côtés ſont ſim-

ples; celles du milieu à moitié cannelées & ſculptées: l'argamaſſe en eſt briſée.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

En revenant de cette derniere excavation, à celle par laquelle j'avois commencé, & où mes gens étoient reſtés, je paſſai devant une Pagode de Maha Deo. En dehors paroît d'abord une excavation de deux cannes en quarré, où l'on voit Pendi & Maha Deo; puis en entrant, à droite on apperçoit Maha Deo & Parbati, au-deſſous Raona, vis-à-vis, Virbodré, Schaker de Maha Deo. Enſuite, à droite, ſous une eſpece de bas-côté, ſont Maha Deo & Parbati; à côté, la femme de Rajah Bal, & vis-à-vis, Parbati, Kamou karan (Kombé kerené) & ſa femme, au-deſſous deſquels on voit un Bœuf & un priſonnier. A gauche, de même ſous un bas-côté, paroît Djibril (Gabriel, les Indiens ont pris ce nom des Mahométans) une maſſue à la main: au-deſſus on voit quatre femmes & deux de ſes Domeſtiques liés à un poteau. Vis-à-vis de Djibril eſt Baſſemaſſus, qui bat du Tambour. Plus loin, du même côté, eſt une belle Citerne, creuſée dans le roc, & dont l'eau coule en partie entre des colonnes: on y deſcend par des degrés ſur leſquels ſont deux Tigres pris du roc même, ainſi que deux autres Tigres qui ſont près de là à côté d'une porte. Plus bas que la Citerne, à côté eſt Schitama, femme de Ramaki. Au fond de l'excavation eſt le Sanctuaire, grande piece quarrée, percée de quatre portes auxquelles on monte par quatre degrés. Les Schoupdars qui les gardent ſont de figure coloſſale & accompagnées de leurs femmes qui ſont nues. L'excavation en total a dix cannes de large, quatre de haut, & vingt-une de long: elle eſt ſoutenue par quarante colonnes, dont le plus grand nombre eſt diſtribué en cinq rangs: la derniere file, à droite & à gauche, eſt de huit colonnes.

Theven. lib. cit. p. 223.

Je rencontrai encore ſur ma route différentes excavations de deux, trois & quatre cannes en quarré; entr'autres, au haut de la montagne, une Pagode de Viſchnou, conſiſtant en trois chambres vuides, de douze cannes de large & de quatre de profondeur. Le Sanctuaire & le Veſtibule comprennent quatre cannes & demie de large: la figure

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

de Viſchnou n'y eſt point. A l'entrée paroiſſent Baraotar avec une tête de Sanglier, avalant une femme; Bawani montée ſur un Bens (Buffle); Brahma, Viſchnou & un Buffle : de l'autre côté de la porte on voit Bala Rajah (Laboureur), Latſchimi, Suam Karti, & Kombé kerené, frere de Raona, qui dort après s'être raſſaſié.

A droite de cette excavation eſt une autre Pagode de Maha Deo de douze cannes de long, trois de large, & qui a de face ſix colonnes, hautes de trois cannes & demie. Veſtibule à droite & à gauche, de ſix cannes en quarré, avec deux piliers. Le Sanctuaire de Maha Deo, plus grand que les Sanctuaires du même Dieu, qui ſont dans les autres Pagodes.

Enſuite paroît la Pagode d'Arikombar, Potier de terre. Le Sanctuaire eſt garni de Schoupdars. On n'y voit point la ſtatue du Dieu : elle eſt à la porte en entrant à droite; c'eſt là qu'il réſide. L'excavation a treize cannes de large & deux colonnes, trois quarts de haut, ſix colonnes de face, & dix dans la profondeur : il y a deux maſſifs près du Sanctuaire, & quelques-uns entre les colonnes; ce qui donne en tout, dix colonnes dégagées.

Autre excavation : le Veſtibule de deux cannes en quarré & d'une canne deux tiers de haut, ſuivi d'un Sanctuaire; autour, ſur les murs, paroît Maha Deo.

Plus haut, ſecond Sanctuaire de Maha Deo: le Veſtibule de ſix cannes de large, une canne & demie de profondeur.

Autre Pagode de Maha Deo. Le Lingam eſt dans le Sanctuaire. A droite du Sanctuaire paroiſſent Latchimana & Suamkarti; à gauche, Anapourna, Bawani, Saraſati, & Gonès. L'excavation préſente dix-huit colonnes & a dix cannes de profondeur, dix de large & deux & demie de haut.

Autre Pagode de Maha Deo, profonde de huit cannes & demie, large de douze, haute de trois un quart. A droite à la porte eſt le Schoupdar Gaulan. A gauche en entrant on voit Gaolande, femme de Rajah Indre, & près de là, une Citerne. L'excavation eſt ſoutenue par huit colonnes, & a deux bas-côtés. Sous celui qui eſt à gauche, on voit Kombé

kerené,

kerené, Mendé, à tête de Cabril, & la repréſentation du mariage de Maha Deo avec Parbati. Vis-à-vis de Kombé kerené eſt Bawani montée ſur un Buffle. Sous le bas côté qui eſt à droite paroiſſent Kalberom, avec ſes femmes, Gonès, puis Sombakila & ſa femme, qui n'ont que les os, comme des ſquélettes, parce qu'ils n'ont pas fait l'aumône. Au fond de l'excavation eſt le Sanctuaire, accompagné de deux maſſifs. Sur celui qui eſt à gauche on voit Bawaadam avec ſa mere; au-deſſous, Raona. Le maſſif de la droite préſente Maha Deo & Parbati qui jouent au Tchopel; au-deſſous eſt un Bœuf.

Telle eſt la deſcription des Monumens d'Iloura, que les Indiens rapportent à des tems très-éloignés, & qu'ils regardent comme l'Ouvrage des Génies. Je conviens qu'elle eſt fort ſéche, & même aſſez difficile à entendre, faute de plans : la partie Mythologique n'eſt appuyée que ſur le témoignage de deux Brahmes, qui pouvoient m'en impoſer, ou n'être pas eux-mêmes plus inſtruits du fond de leur Religion que ne le ſont pour l'ordinaire de la leur les Sacriſtains & autres Miniſtres chargés des vaſes & de la décoration des Egliſes. J'ai cru malgré cela que les curieux ne ſeroient pas fâchés de la trouver ici. Premierement cette deſcription peut leur donner une idée du travail des Indiens, de la hardieſſe de leur conception, & de leur patience dans l'exécution. Qu'on faſſe réflexion qu'un coup de marteau donné mal-à-propos dépareilloit une colonnade, obligeoit d'effacer un bas-relief, de creuſer de nouveau une ſurface de rocher conſidérable. 2°. Ces Monumens préſentent les principaux perſonnages qui paroiſſent dans les Antiquités Indiennes: les noms mêmes de ces perſonnages ſe retrouvent encore dans ceux des premiers Chefs Marates, comme, *Anandji pont*, *Tchemenandji apa*; de quelques Villes, comme, *Dondi Rajapour* [1]. Voilà ce qui m'a en-

[1] Ceux qui ſeront curieux de connoître plus en détail les Perſonnages principaux que je n'ai fait que nommer dans cette deſcription, peuvent conſulter deux Ouvrages Manuſcrits apportés depuis peu de Pondichery.

Le premier eſt à la Bibliotheque du Roi, & conſiſte en quatre vol. in-fol.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

gagé à entrer dans des détails que les Ecrivains à tableaux généraux & racourcis pourront trouver minutieux. Je ſuivrai la même marche dans la deſcription des Pagodes de Keneri : mais ces dernieres ſeront accompagnées de pluſieurs plans. D'ailleurs elles ont l'avantage de préſenter des inſcriptions très-anciennes, que quelqu'Œdipe expliquera peut-être un jour : au lieu qu'à Iloura, je n'ai rien trouvé d'écrit que ſur un pilier de la Pagode de Parlanka, & au bas des deux pilliers du milieu du premier rang de colonnes au premier étage de la Pagode de Ramdji ; le tout en caracteres Marates & modernes.

Ci-d.p. ccxlij. ccxxxviij.

Je revins à Aurengabad le 17 au ſoir, & me diſpoſai ſur-le-champ au voyage de Doltabad qui eſt à quatre coſſes de cette premiere Ville. Les deux Pagodes faites ſur le modele de Doltabad (ou peut-être ſur le modele deſquelles Doltabad a été conſtruit) m'engagerent à aller voir un lieu ſi célebre. On peut jetter les yeux ſur ce que Thevenot

Lib. cit. p. 225 ; & Tav. Voy. T. II. p. 82.

Il a été fait (ou du moins rédigé & écrit) en 1758, ſous les yeux de M. Porcher, Conſeiller de Pondichery, & Commandant à Karikal, Comptoir François, ſitué dans le Royaume de Tanjaour. Le premier vol. commence par une expoſition de la Théologie Indienne en François & en Malabare. Ce morceau eſt ſuivi de plus de cent Planches ou Peintures qui repréſentent la création de l'Univers &c. & les huit petites Incarnations de Viſchnou dans le plus grand détail. Le ſecond vol. préſente en cent trente-deux Planches, l'Hiſtoire de l'incarnation de Viſchnou ſous la figure de Rama Sami ; le troiſieme, celle de l'incarnation de Viſchnou ſous le nom de Kiſchnen, ſon mariage &c. en cent quatre-vingt-douze Planches ; & le quatriéme, l'Hiſtoire de Routren ou Siven (le Lingam), en cent quarante-quatre Planches. Derriere chaque Planche eſt ordinairement l'explication en Malabare & en François. Les figures & les explications ſont ſelon la Théologie des Tanjaouriens. Ce Recueil eſt peut-être le plus complet qui ait jamais été fait ſur ces matieres ; je doute qu'on en trouvât un ſecond dans l'Inde.

Le ſecond Ouvrage à conſulter ſur la Mythologie Indienne, a pour titre : *Bâgavadam (c'eſt-à-dire, Hiſtoire divine), un des dix-huit Pourânam ou Livres ſacrés des Indiens, traduit en François par Maridas Poullé, Interprete en Chef du Conſeil Supérieur & de la Chaudrie de Pondichery, l'an 1769, & dédié à M. Bertin, Miniſtre & Secretaire d'Etat.* Cet Ouvrage, comme le Traducteur le dit dans ſa Préface, eſt attribué à Viâſſen, fils de Brahma, le même qui a mis en ordre les quatre *Vedams*. Il eſt diviſé en douze *Kandams* ou Livres, & contient la Doctrine des Indiens (particulierement de ceux qui reconnoiſſent Viſchnou pour l'Être ſuprême) « ſur la Divinité, la béatitude, la vie parfaite, la Morale, » l'Hiſtoire de la Création, de la conſervation & de la deſtruction de l'Univers, » celle des métamorphoſes de Viſchnou & l'origine des Dieux ſubalternes, des » hommes, des Geans &c.

dit de la Ville ; c'eſt la partie la moins intéreſſante : & comme il ne put voir la montagne ni le Fort que de dehors, il n'eſt pas ſurprenant qu'il n'en parle que très-ſuccintement.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Je partis d'Aurengabad le 18 de grand matin. A gauche de cette Ville, allant du Sud Sud-Oueſt au Nord Nord-Oueſt, je vis de beaux Jardins ; & à droite, dans l'éloignement, une chaîne de montagnes. A deux coſſes d'Aurengabad, eſt un magnifique tombeau d'un Gouverneur de Daki, accompagné d'un Dergah & d'une Citerne.

Je fus rendu en moins de trois heures à Doltabad. On entre dans cette Ville, comme dans la plûpart des Villes fortifiées de l'Inde, » par une grande pile de mâçonnerie » compoſée de pluſieurs parties, qui s'avance, en forme de » parallélogramme, du principal rempart. Cette pille forme » pluſieurs terraſſes continues, de la même hauteur que le » principal rempart, & qui communique avec lui. Les murs » intérieurs de ces terraſſes forment les côtés d'un paſſage » difficile, embarraſſé, d'environ vingt pieds de large, qui » par pluſieurs détours très-cours & toujours à angles droits, » pratiqués dans toute la pile, conduit à la principale por» te ; laquellle joint le principal rempart. «

Hiſt. des Guer. de l'Inde ; trad. franç. T. II. p. 266. 267. Origine Angl. p. 324.

Je trouvai au pied du Fort, M. de Saint-Paul, Commandant des Allemands, que j'avois vu en 1757 au Camp François près de Schicakol. Cet Officier ſe fit un plaiſir de contribuer au ſuccès de mon voyage ; il me donna deux Cipayes qui m'accompagnerent juſqu'au haut avec un homme du Keleidar, qui étoit alors le frere d'Ederzingue. Delà je fixai, autant qu'il me fut poſſible, la poſition de la montagne relativement aux principaux endroits des environs.

La montagne me parut à l'Oueſt Sud-Oueſt de la Ville ; la longueur de la Ville, du Nord Nord-Oueſt au Sud Sud-Eſt ; la largeur, de l'Eſt Nord-Eſt à l'Oueſt Sud-Oueſt. Je vis les batteries d'Aureng-Zeb élevées ſur une montagne, au Nord un quart Nord-Eſt ; Rouza, au Nord un quart Nord-Oueſt ; Aurengabad, au Sud un quart Sud-Eſt ; la porte de cette Ville, au Sud Sud-Eſt ; des plaines, du Nord-Oueſt au Sud, & à perte de vûë dans l'Oueſt ; des montagnes, du

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Nord un quart Nord-Oueſt à l'Eſt Sud-Eſt. Je tâchai enſuite de lever, en deſcendant, le plan de la Forteresse. Ce n'eſt proprement qu'un roc défendu par quatre enceintes où l'on voit pluſieurs pieces d'Artillerie, & dont deux ſont conſtruites ſur le penchant de la montagne.

Rec. des Voy. des Holl. &c. T. IV. p. 387. 388.

La quatrieme enceinte renferme un Magaſin de riz & une Citerne couverte, creuſée à l'Oueſt Nord-Oueſt, dont l'eau eſt ſi vive & ſi fraîche, qu'à dix heures du matin à peine oſe-t'on en boire, de crainte des tranchées qu'elle peut donner. Sur la pointe, pour ainſi dire, du rocher, eſt un maſſif, qui porte une piece de fonte tournée au Nord, longue de quatre cannes un quart; le diametre de la bouche & celui du collet ſont les mêmes, c'eſt-à-dire d'un pied environ: près de la lumiere eſt une Inſcription Marate, & plus loin, une autre en Maure. Au-deſſous de ce maſſif on en voit un autre à l'Oueſt Sud-Oueſt, qui porte une petite piece de fonte. On deſcend enſuite par l'Eſt Nord-Eſt.

Un peu plus bas que le mur de la quatrieme enceinte, eſt une terraſſe garnie de crenaux dans l'Eſt. Prenant après cela de l'Oueſt Nord-Oueſt au Sud-Eſt, on ſe trouve à la Maiſon du Keleidar, dont le bas eſt garni de crenaux. Enſuite le chemin en eſcalier, Eſt Nord-Eſt; on rencontre une porte avec une plate-forme: au Nord Nord-Eſt le chemin garni de crenaux, & enſuite découvert autour de la montagne dans l'Oueſt & le Nord-Eſt. Au Nord, eſt un canon de fer démonté.

Sur le penchant de la montagne, hors du chemin, eſt la troiſieme enceinte, près de laquelle on voit le Takia de ſacré Sultan: le chemin frayé autour de la montagne; de-là on apperçoit les foſſés. De diſtance en diſtance les tourelles & les crenaux ſont abbatus. Au Sud, petite piece Maure de trois doigts de balle; un peu plus loin, eſpece de Cavalier; & quatre toiſes plus bas, autre piece de deux cannes un quart de long, & de quatre doigts de balle, dont le diametre total eſt de cinq doigts, & la bouche terminée par une tête d'animal imaginaire. Au Nord, plus loin, on voit un maſſif aſſez élevé, au bas duquel eſt un baſtion rond avec un canon,

dont la bouche de cinq pouces de diametre eſt terminée en tête d'animal. Près du chemin eſt une porte qui conduit à une petite enceinte ronde, crenelée, plus baſſe environ de quinze toiſes. A l'Oueſt, maſſif qui porte un canon de fonte de trois pieds, dont la bouche, en tête d'animal, eſt de quatre pouces de diametre. De-là on bat la premiere & la ſeconde enceinte. Retournant à l'Eſt on trouve un petit fauconneau ſur un baſtion, auquel répond un eſcalier qui deſcend preſque dans la ſeconde enceinte, ſéparée de la premiere par le foſſé. Du Takia à cet endroit l'enceinte, à l'Eſt, eſt ſans crenaux.

On deſcend enſuite à l'Eſt, l'Eſt Nord-Eſt, par un eſcalier, ſuivi d'un trou creuſé dans le roc, & qui eſt bouché en haut par une trape de fer de trois pouces d'épaiſſeur. On marche ainſi dans le roc l'eſpace de quatre cannes; l'excavation a quatre aunes de large & huit de haut. Enſuite on trouve une petite chambre: le chemin continue dans le roc, tournant au Nord, & a une canne de large, une de haut & quinze de long. Il y a un autre chemin plus bas, allant à l'Oueſt, qui eſt comblé: on en voit encore la porte, & quelques colonnes qui ſont enterrées. On ne pourroit y marcher ſans un flambeau; la route ſeroit de deux minutes dans le roc. A quelque diſtance de-là eſt le foſſé: le chemin qui y conduit, eſt en voûte; la porte, du côté du foſſé eſt à l'Eſt.

Le foſſé a neuf cannes de large; au milieu eſt un maſſif de maçonnerie haut de quelques toiſes, qui le partage en deux à peu-près dans la longueur, du Sud-Eſt au Nord-Oueſt: le mur (l'eſcarpe) eſt partie coupé à pic dans le roc, partie en maçonnerie. Au-delà du foſſé eſt un ouvrage avancé. On voit ſur une pierre oblongue du pont qui forme la communication, une Inſcription Perſanne que je n'eus pas le loiſir de copier.

Tirant dans le Sud-Eſt, après le pont & la ſeconde porte, on rencontre le mur qui forme la premiere enceinte de la Fortereſſe. Cette enceinte a trois portes, l'une au Nord, l'autre à l'Eſt, la troiſieme au Sud. On y voit une piece de fonte longue de trois cannes; le diametre de cette piece eſt d'une demie canne, & à la culaſſe, de près de deux tiers de

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

canne : la bouche eſt garnie d'un cercle de fer épais de neuf pouces. Au milieu du canon eſt une Inſcription Perſanne, qui fait mention de l'an 1082 de l'Hégire (1671 de J. C.), & de l'an 15 du regne, vrai-ſemblablement d'Aureng-Zeb ; on en voit une autre autour de la culaſſe.

Ci-d. p. ccxlj. ccxlv.

La deſcription précédente ne préſente rien qui ait un rapport direct aux deux Pagodes nommées *Kelaa* : on peut dire ſeulement que ce ſont des Monumens creuſés dans le roc, & qui s'élevent comme la Forteresse de Doltabad, au milieu de pluſieurs enceintes. Cette deſcription fait voir en même-tems que Doltabad eſt une place imprenable. Il eſt impoſſible d'en eſcalader les murailles, ni de la réduire par le canon ; dix hommes placés au-deſſus de la trappe de fer, n'ont qu'à l'entretenir brûlante, l'entrée ſera inacceſſible de ce côté-là, & les circuits que fait l'ouverture amortiroient le boulet, quand on tenteroit de l'enfoncer. D'ailleurs le Magaſin qui eſt enhaut peut contenir des vivres pour plus de cent hommes pendant un an, & donner le tems au ſecours d'arriver : auſſi Doltabad n'a-t'il jamais cedé qu'à la ſurpriſe où à la trahiſon. C'eſt une de ces Forteresses dont le Gouverneur, nommé immédiatement par le Mogol, étoit autrefois indépendant du Soubah du Dekan, & même lui ſervoit comme de ſurveillant. Celui qui y commandoit en 1757, en avoit acheté le Gouvernement de ſon prédéceſſeur ; & les François, pour ſoutenir les prétentions de Salabetzingue, s'en étoient emparés par ſurpriſe.

Je quittai Doltabad, comblé des politeſſes de M. de Saint Paul. De retour à Aurengabad, j'allai avec M. Gentil hors de la Ville, voir la Maiſon des Moullahs. Cet Établiſſement peut en contenir une trentaine ; il a été fondé par le Mogol & eſt très-bien doté de Jaguirs. Le Chef des Moullahs, qui étoit Sayed, me reçut avec ſix des principaux dans un petit Divan : de-là nous vîmes l'effet aſſez amuſant de plus de cinquante jets-d'eau peu élevés, qui retombant ſur des pierres taillées en talus, & dont la ſurface étoit couverte de petits trous diſtribués en lozange, formoient de belles nappes. On nous ſervit une

collation en fruits : ce qui ſuppléa à la converſation ; car ces Meſſieurs étoient parfaitement ignorans : quelques nouvelles d'Europe en firent le fond. Je voulus haſarder un peu de Méthaphyſique & d'Hiſtoire Orientale ; mais ce fut en pure perte. En ſortant, nous traverſâmes la maiſon, qui fourmilloit de jeunes Mignons de neuf, dix, douze & quatorze ans, bien nourris, d'une peau bien tendue, à l'uſage de ces reſpectables vieillards.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Je ne voulus pas quitter Aurengabad, ſans avoir vu le Tombeau de la fille * d'Aureng-Zeb. Ce Monument eſt à quelque diſtance de la Ville, dans un édifice ſomptueux, élevé par ce Monarque à la mémoire de cette Princeſſe. On appelle ce bâtiment le Jardin de la Begom (*Begomka bâgh*). C'eſt un emplacement conſidérable, composé de Cours & de Jardins, où l'on voit pluſieurs corps de logis. Le plus beau eſt celui dans lequel eſt le Tombeau de la Begom. La Chapelle qui renferme le cercueil, eſt terminée par un Dôme couvert de cuivre doré, qui eſt accompagné, ſelon l'ordre de l'Architecture Muſulmane, de quatre Tourelles, & domine le reſte de l'Edifice. On y entre par quatre portes de marbre blanc, ciſelées à jour, d'un travail exquis. Ce fut à travers la ciſelure, que je vis le cercueil qui renferme les cendres de la Princeſſe. Il eſt couvert d'un drap d'or, & éclairé par une lampe qui brûle continuellement dans la Chapelle. Vis-à-vis cette Chapelle, eſt un Maſdjed, dont le plancher eſt en compartimens de marbre, & couvert d'un riche tapis de Perſe. J'y vis un Moullah réciter l'Alcoran : la Fondation eſt de quatre, qui, jour & nuit, doivent remplir ce miniſtere à l'intention de la Begom. Le reſte du bâtiment différe peu du Palais de Teigh beg Khan, dont je donnerai la deſcription dans la troiſieme Partie de cette Relation. On voit ſur la premiere porte, une Inſcription Perſanne que je n'eus pas le loiſir de copier.

* *Sa premiere femme, ſelon Tav. Voyag. T. II. p. 83. & Theven. Lib. cit. p. 216.*

Je fixai le jour de mon départ au 22 Avril. Les courſes que j'avois faites, avoient preſque épuiſé mes forces & ma bourſe ; le plus ſouvent j'avois marché dans le fort de la chaleur ; le 19 elle fut ſi grande,

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

que je trouvai dans la tente de M. Gentil, le tube intérieur de mon thermometre caſſé, ſans doute par la fermentation de l'eſprit-de-vin. Je commençois auſſi à ſentir des douleurs de dyſſenterie. Tout cela, joint à la nouvelle que l'on me donna de l'arrivée de mon frere à Surate, me fit hâter mon départ. M. Gentil ſe chargea de me faire avoir un paſſeport & deux Alkaras de M. de Buſſy, pour Surate; & de mon côté je le priai de ne pas négliger les occaſions qu'il pourroit trouver d'approfondir l'Hiſtoire & la Géographie du Pays [1].

Je partis d'Aurengabad le 22 ſur les 10 heures du ſoir, avec mes deux Alkaras, monté ſur mon petit cheval des montagnes. Mon équipage ſurprit le Chevalier d'Etrées,

[1] Je rappellai de Surate à M. Gentil ce qu'il m'avoit comme promis à ce ſujet; & il me répondit d'Aurengabad, « qu'il avoit acheté beaucoup de Livres, » parmi leſquelles étoient 1°. Une Hiſtoire Générale de la preſqu'Iſle de l'Inde de- » puis Surate, ou le fleuve Indus juſqu'à Bengale incluſivement, en trois vol. in-4°. » 2°. Une Hiſtoire du Monde ou des Rois, depuis Adam juſqu'à préſent; un » vol. in-fol. 3°. L'Hiſtoire de tous les Empereurs Muſulmans de Dehli juſqu'à la » fin du regne d'Akbar; un vol. in-fol. 4°. Celle de Djehanguir, les Coutumes & » Uſages des Iranians & des Touranians; l'Hiſtoire des guerres des fils d'Aali; celles » de Rouſtoum &c » Vous pouvez compter deſſus ces Manuſcrits, ajoute M. Gen- » til, ſi les pluies ne me les pourriſſent pas. J'ai bien eu de la peine à cela. J'en » ai encore pluſieurs autres que je ne connois pas. J'ai quelques Livres Arabes que » le haſard m'a procurés, que les Cipayes avoient pillés dans la Maiſon de Chana- » vaskhan. J'aurois eu un plan & une vûe de toutes les Forterеſſes de l'Indouſtan; » mais ma bourſe n'y a pû ſuffire, vû qu'on me demandoit vingt à vingt-cinq » roupies pour chaque Planche. J'aurai le plan & la vûe de Doltabad, par notre » Ingénieur Anglois. »

Ces Plans m'auroient été fort utiles, ainſi que le premier Ouvrage en trois vol. in-4°. Le ſecond eſt, je crois, le premier volume du *Rozot] euſſafa;* les autres ſont à la Bibliotheque du Roi. M. Gentil avoit alors deſſein, comme il me le marquoit, de ſe livrer ſérieuſement aux Lettres. Les événemens malheureux qui ont entraîné la perte des Etabliſſemens François dans l'Inde, ne lui auront pas permis de réaliſer ce projet. Cet Officier eſt maintenant avec le fils du Mogol, dont l'armée campe dans les quartiers d'Elabas & de Benarès. C'eſt lui qui dirige toutes les opérations de ce Prince. Dans ce degré de conſidération, ſçachant parfaitement le Maure, &, je crois, le Perſan, je ne doute pas qu'il n'acquiere & ne communique à la France des connoiſſances utiles ſur ces Contrées. J'apprens auſſi que quelques Anglois s'appliquent à Patna & à Benarès au Perſan & au Samskretan, & font dans ces Villes des recherches relatives à l'Hiſtoire Naturelle & aux Antiquités de l'Indouſtan. Je ſouhaite que ce goût d'obſervation devienne un peu plus général; les lumieres qu'il répandra en Europe ſeront peut-être les ſeuls avantages réels, & dont elle n'ait pas à ſe repentir, qu'elle retirera des expéditions pénibles & coûteuſes qu'elle a faites dans l'Inde.

qui m'étoit venu voir dans la tente de M. Gentil : en effet, il ne pouvoit être plus mince. Je portois ſur moi toute ma garde-robbe, qui conſiſtoit en une chemiſe, un habit de toile verte & un pantalon de même étoffe. D'un côté pendoient à la ſelle de mon cheval ma gargoulette & mes cartouches ; de l'autre, un piſtolet d'arçon. J'avois mon ſabre en bandoulière & mes papiers dans un cuir de bœuf roulé, mis en croupe en forme de manteau, & qui me ſervoit à terre de matelas.

A une demi-coſſe du Camp, je paſſai par Idga, petite Aldée, avec un Nala ſec. A deux coſſes & demie de-là eſt un Takia de Fakirs, garni d'arbres, avec une citerne. La route Oueſt Nord-Oueſt, à gauche des montagnes & du chemin de Doltabad. A une grande coſſe de ce Takia, eſt Bordjagaon, petite Aldée, avec un Nala : celui de Doltabad, à l'Eſt. A une coſſe de-là, eſt Nizampet, précédé d'un Takia de Fakirs & d'un Nala.

Le 23. A deux coſſes & demie de Nizampet, on rencontre Boudnapouri, avec le Naddi du même nom. La route preſqu'Oueſt : plaines : à droite, fin des montagnes : le chemin frayé. A trois coſſes de-là eſt le Gaon de Nepour ſur la gauche, avec un Nala ; une coſſe & demie plus loin, celui de Sindi avec un Nala ; & à une coſſe & demie de Sindi, Latour, ſur un grand Naddi, à quatre journées de Naſſek tirmek. Je paſſai la nuit à Latour, où les vivres étoient fort cheres à cauſe d'une Fête qui y avoit attiré beaucoup de monde; mais cet inconvénient ne regardoit que mes Alkaras & mon cheval ; car la dyſſenterie qui ſe déclaroit chez moi de plus en plus, m'empêchoit de rien manger de ſolide : le ſoir, un peu de riz faiſoit toute ma nourriture.

Le 24. La route Oueſt. A une coſſe & demie de Latour eſt Pipelgaon, avec un Nala ſec ; une coſſe plus loin, Karenjgaon avec une citerne, Aldée dépendante de Nana. La route Oueſt un quart Nord-Oueſt, puis Oueſt Nord-Oueſt. A une demi-coſſe de Karenjgaon, à gauche eſt Daïgaon, hors du grand chemin ; deux coſſes plus loin, Palſera, précédé d'un Nala qui vient du Nord-Oueſt, & d'un Deol Indien ; & à une demi-coſſe de-là, Doukervari, ſur le même Nala : la route Nord Nord-Oueſt. Depuis Karenjgaon, tout eſt

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

du Paragana de Gandapour. A trois quarts de coſſes de Doukervari, on rencontre, ſur la gauche, Songaon; à droite, Wari, avec un Fort & une citerne. Ces Aldées ſont du Paragana de Kandaal, que Schah Rajah avoit donné à Nana: le Pays beau, cultivé: la route Oueſt. A une coſſe de Songaon, eſt Lounoüan: plaines à perte de vûe, en partie incultes. Une coſſe & demie plus loin on rencontre Djarour avec une citerne, une petite montagne à gauche; & à deux coſſes & demie de-là, le petit Pano & enſuite le grand, avec un Nala ſec, & deux Citernes. Ces deux endroits ſont du Paragana de Bajapour, qui eſt à une coſſe & demie delà, au Sud. La route Oueſt: de petites montagnes à droite: plaines; quelques arbres; terres incultes. A une coſſe de Pano, eſt Deotan, précédé d'un Nala ſec; & une coſſe & demie plus loin, Souriegaon. Le chemin fort beau, le Pays cultivé, la terre noire & forte: Citernes de tems en tems: les montagnes à droite. A une demie coſſe de Souriegaon on rencontre Gondegaon, petite Aldée, avec un Nala; & une coſſe plus loin, Inderſoul, précedé d'un Nala. Cette Aldée eſt du Paragana de Patoüal, ſitué au Sud, environ à ſix coſſes: elle eſt conſidérable, & à vingt-huit à trente coſſes de Naſſek tirmek. Je paſſai la nuit dans un beau Jardin qui eſt à l'entrée; & ne pouvant plus digérer le ris, je me mis au Cange léger (à l'eau de ris) qui fit toute ma nourriture juſqu'à Surate.

Le 25. A deux coſſes d'Inderſoul je trouvai Gotemgaon, petite Aldée avec un Nala: la ſuite des montagnes au Nord. A trois coſſes de là eſt Yeula, grande Aldée, avec une Citerne. La route Nord Nord-Oueſt, enſuite Nord juſqu'à Babelgaon, éloigné d'une demie coſſe. A un quart de coſſe delà eſt Danoura. La route Oueſt Nord-Oueſt, puis Nord Nord-Oueſt, & Nord un quart Nord-Oueſt. A une coſſe d'Yeula eſt Badgaon, avec un Nala ſec: le Pays inculte. Le chemin commence à être montagneux. A deux coſſes & demie, une demie coſſe ſur la gauche, eſt Pipli: jardins ſur la route. A une demie coſſe de là, on trouve Tangaon: les montagnes s'approchent ſur la droite. Une coſſe plus loin eſt Aregaon, avec un Nala; & à une coſſe d'Aregaon, Kaneri avec

un Puits : les montagnes aſſez proches ; la route preſque Nord, ſur des rochers applanis ; à gauche plaines immenſes. A une coſſe de Kaneri, arbres qui forment de beaux couverts, Nala alors à ſec. A une coſſe delà eſt Talegaon, Aldée aſſez conſidérable ; deux coſſes un quart plus loin, Itava, endroit ruiné, avec un puits ; & à trois quarts de coſſe d'Itava, Ponnala, Aldée murée & alors ſans porte. La route Nord un quart Nord-Oueſt, preſque droit aux montagnes, qui vont de l'Oueſt à l'Eſt.

Le 26. Paragana de Tchandor. A trois quarts de coſſe je trouvai l'Aldée de Paterſchomba : le Pays beau & cultivé. Une coſſe un quart plus loin, on rencontre Tchandor, au pied d'une montagne. Le Fort eſt à l'Eſt ſur cette montagne ; la Ville grande, murée & défendue par des baſtions ; elle avoit été donnée à Holkar, Chef Marate, avec ſept Aldées, qui formoient ſon Paragana. La route eſt enſuite par des montagnes aiſées à franchir : ſur le ſommet, on voit un étang de pierre. A deux coſſes de Tchandor on rencontre un Tchoki ; & une demie coſſe plus loin un Takia de Fakirs : enſuite le chemin eſt, l'eſpace d'une coſſe, entre deux montagnes eſcarpées. A cinq coſſes de Tchandor eſt Pipelgaon avec une Citerne, Aldée du Paragana de Loner ; à trois coſſes un quart, Loner ; & au-delà, le Naddi de Tingala : je le paſſai à gué. A deux coſſes de Loner je trouvai un Tchoki de Bils : le Pays coupé de montagnes & de Plaines. Les Bils ſont une eſpece de Caſte qui forme comme un Peuple particulier au milieu des Marates & des Maures. Ils habitent les montagnes, paſſent l'Hiver ſous des huttes, l'Été en plein air, & ne paroiſſent dans les Villes que pour y porter la paille des montagnes. A une coſſe du Tchoki de Bils je paſſai le Naddi d'Oujargaon. Deux coſſes & demie plus loin eſt Kourgaon : le Naddi d'Irgaon coule près de cette Aldée. A une demie coſſe de là on trouve Irgaon, Aldée conſidérable. La grande Vallée qui commence au-delà de Tchandor, finit environ quatre coſſes avant Tarabad.

Le 27. Beau chemin dans les montagnes. La route Eſt ; trois coſſes plus loin, Nord un quart Nord-eſt, enſuite Nord & Nord un quart Nord-Eſt, large & aſſez aiſée. On rencontre

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

au milieu, un Naddi ; aux environs, beaucoup d'arbres : les montagnes commencent à en être couvertes. A cinq coſſes d'Irgaon eſt Tarabad, Ville dépendante du Mogol, ſituée en-deça du Mouei, environnée d'arbres, & ſuivie d'un plan de Manguiers qui joignent au plus beau coup d'œil le parfum le plus ſuave : ce plan termine la vallée où eſt ſitué Tarabad. A ſix coſſes Oueſt Nord-Oueſt de cette Ville eſt Saler Moller, Fort qui relevoit alors de Salabetzingue, & venoit d'être attaqué par Apadjigane, un des Généraux de Nana à la tête de quatre mille Marates : c'eſt le principal endroit de Baglane, diſtrict où ſe parle le Baglanique, dialecte Marate, mêlé de Guzarate. A une coſſe de Tarabad, je rencontrai le Nala d'Oujargaon ; une coſſe & demie plus loin, un Tchoki de Bils, près d'une riviere ; à une demie coſſe de-là, un deuxieme Tchoki de Bils, & un puits de Damangi Ekbar (ou, Ekvar), Chef Marate, qui réſidoit alors à Ahmadabad. A une coſſe de ce puits eſt Dongra, Aldée dépendant des Marates. Au-delà, on trouve un Nala ; une coſſe plus loin, un autre Nala à moitié ſec ; & à une coſſe de là, un troiſieme Nala : le chemin montagneux, dans les bois. La route Nord-Oueſt, Nord, Oueſt. Plus loin eſt Lakandi, Gaon détruit : enſuite chemin creuſé dans les montagnes & fermé avec des portes. A une coſſe du dernier Nala eſt Pankira, aſſez groſſe Aldée du Paragana de Moller, priſe alors par Nana. Le Fort eſt avant la Ville, & ſitué ſur une montagne à gauche ; au-delà de Pankira, le Naddi de Panmer.

Le 28. La route ſur les montagnes, à l'Oueſt, enſuite au Nord-Oueſt. A quatre coſſes, on rencontre Deolipara, à droite, hors du chemin. Les maiſons commencent à être couvertes de tuiles ; les grandes montagnes paroiſſent dirigées ſur Raepour. A une coſſe de Deolipara, à gauche, Pipelpara. A une demi-coſſe de là je trouvai ſur le chemin de l'eau vive, & plus loin ſur les montagnes une troupe de Bils.

Jamais je ne me ſuis vu ſi embaraſſé que près de ces Bils. Mes Alkaras avoient perdu la route : après avoir traverſé des ravines affreuſes au milieu des torrens, des ronces, des pierres, nous ne nous trouvâmes pas plus avancés. Il fallut alors ſe détacher & aller chacun

de ſon côté, pour découvrir un ſentier ou une chaumiere. Le ſoleil étoit caché. Je me conduiſis pendant une heure avec ma bouſſole, allant à-peu-près Oueſt Nord-Oueſt, parce que nous n'étions qu'à quatre journées de Surate. Mes Guides, après avoir cherché une heure environ, devoient revenir ſur leurs pas au rendez-vous, près d'un gros tas de foin appartenant au Bils. Si par malheur ce tas, dans notre abſence, eût été enlevé, j'étois perdu. Nos peines furent inutiles ; nous étions dans un Pays qui n'étoit connu que des Bils eux-mêmes. Tandis que nous étions à nous conſulter, parut un de ces Montagnards, qui humainement nous donna du lait, & en deux heures, nous remit en route ſans vouloir preſque recevoir de recompenſe. En pareille circonſtance, chez des Peuples policés, nous euſſions couru riſque de perdre la vie, ou du moins d'être volés.

A une grande coſſe de Pipelpara, bas des montagnes ; le chemin toujours un peu montagneux : le Pays couvert d'arbres. A trois coſſes de-là, puits, & Tchoki de Worodom. A deux coſſes de ce Tchoki, on rencontre le Naddi de Raépour, & au-delà, un peu avant l'Aldée de ce nom, deux Nalas : le premier étoit alors à ſec. A une coſſe du Naddi de Raépour eſt l'Aldée de ce nom, qui eſt du Paragana de Bandari. Là commencent les boutiques des Banians du Guzarate. L'Aldée eſt au bout d'une fort belle vallée : à droite eſt un Gaon.

Le 29. Beau chemin, quelques montagnes. A cinq coſſes, Nala & Gaon de Bils. A une grande coſſe on rencontre un beau Nala ſans Gaon : enſuite on entre dans une Forêt qui s'étend à cinq lieues au-delà de Songuer, & renferme de beaux bois de conſtruction : montagnes à gauche. A deux coſſes & demie du dernier Nala eſt le Tchoki de Couttemar ; une demi-coſſe plus loin, un Nala avec un grand Tchoki de Damangi ekbar ; & à deux coſſe de-là, un troiſieme Nala. A une coſſe de ce Nala eſt Songuer, grande Ville ſituée au pied des montagnes, entourée de murs, & précédée d'un Fauxbourg. Nana, Holkar & Damangi y avoient alors des Officiers ou Réſidens particuliers. Anauro

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Ekbar commandoit dans le Fort, où étoient les femmes de Damangi Ekbar ſon frere.

Le 30, au ſortir de Songuer, je fus arrêté à cauſe de mon cheval qui devoit un droit de Péage. Un de mes Alkaras retourna en conſéquence à la Ville où il donna une roupie & demie pour les Daſtoks néceſſaires ; & je continuai ma route. A une coſſe de là on rencontre un puits & un Tchoki, dans un lieu déſert ; une coſſe & demie plus loin, Tchitapouri, dans les bois, à droite ; à une demie coſſe de-là, un mauvais Nala ; & une demie coſſe plus loin, toujours dans les bois, Morempouli, petite Aldée ruinée ; au-delà de laquelle eſt un aſſez beau Nala. A trois coſſes & demie de Morempouli eſt Beara, Aldée que Babourao, Chef Marate, avoit achetée de Damangi : le Fort eſt en pierre. Je pris dans cet endroit un nouveau Daſtok de deux roupies qui devoit me ſervir juſqu'à trois coſſes de Surate. Les bois s'éclairciſſent, les montagnes diſparoiſſent ; la route Oueſt un peu Sud. A quatre coſſes de-là, eſt Bagipoura, belle Aldée bâtie par Badji bolalrao, pere de Nana, & précédée d'un Nala : la route Oueſt, Oueſt-Sud-Oueſt, Sud-Oueſt, enſuite Nord Nord-Oueſt.

Le premier Mai. A deux coſſes & demie de Bagipoura, on rencontre Maneikpoura avec un Tchoki : la route Oueſt un peu Nord. A deux coſſes & demie delà eſt un Nala aſſez beau : enſuite le chemin inégal, coupé dans les montagnes ; les terres cultivées ; les arbres clair-ſemés. A trois coſſes du Nala précédent on rencontre Bardoli, le Naddi Meda & un Tchoki : le Pays beau. A deux coſſes de Bardoli eſt Gangapour, Aldée dont les maiſons ſont diſperſées ; beau puits. Deux coſſes plus loin eſt un autre puits ; le Pays cultivé ; des maiſons d'eſpace en eſpace. A deux autres coſſes, puits, le Pays cultivé ; au milieu Nala gâté par les buffles. A une coſſe de ce dernier puits on trouve Carodragaon, avec un Tchoki : deux coſſes plus loin, le Tchoki de Kombaria (aux Marates) ; & à une coſſe de-là, un Nala, après lequel commence le territoire de Surate, qui eſt à deux coſſes de ce Nala. On rencontre ſur la route un Takia de Fakirs.

Je me trouvai à la porte de Surate ſur les cinq heures du

ſoir, extrêmément affoibli par la dyſſenterie. Il fallut attendre quelque tems le paſſeport du Nabab : enſuite un Pion du Chef François vint me prendre ; & au bout d'une demie-heure, j'eus le plaiſir d'embraſſer mon frere à la Loge Françoiſe.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

VOYAGE AUX INDES ORIENTALES.

IIIe. PARTIE.

AVANT que d'entrer dans le détail de ce qui s'eſt paſſé à Surate pendant les trois ans que j'y ai demeuré, je penſe qu'il eſt à propos de dire quelque choſe de l'origine de cette Ville.

Surate eſt une des plus grandes Villes de l'Inde & des plus peuplées, quoiqu'elle ait beaucoup ſouffert des invaſions des Maures, de celles des Marates, & qu'elle ait été pillée pluſieurs fois. Ce n'étoit originairement qu'un amas de Cabanes de Pêcheurs qui ſe raſſembloient ſur le bord méridional du Tapti. Dans le treizieme ſiecle, elle n'étoit pas encore connue, quoique Cambaye fût déja célebre. Voici ce que Nour beigue, Bibliothécaire du dernier Soubehdar Mahométan d'Ahmadabad, m'a appris de l'origine de cette Ville.

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXXI. p. 344. not. d.

Sous le regne de Mahmoud Beigreh, cinquieme Roi d'Ahmadabad, ſur la fin du quinzieme ſiecle, il y avoit près du lieu où étoit en 1760 la maiſon de Fares khan, ſecond de la Ville, pluſieurs cabanes de Marchands de poiſſon qui avoient à leur tête un homme de leur profeſſion, nommé Suratdji. Ce Chef payoit les droits de ſa petite Aldée à l'Hakem (au Gouverneur) de Render, (Ville ſituée ſur la rive Septentrionale du Tapti), qui commandoit dans le Pays pour le Roi d'Ahmadabad. Les Portugais, dans leurs courſes, ayant pillé les bords de cette rivere, Suratdji, dont les Gens étoient ſans défenſe, & avoient ſouffert conſidérablement, porta ſes plaintes au Roi d'Ahmadabad. Ce Prince ſe fit informer de ce que le territoire de ces Pêcheurs pouvoit rapporter, & ordonna enſuite à Khodavand khan, Gouverneur de Render, d'élever une Fortereſſe

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

qui mît l'Aldée de Suratdji à l'abri de toute inſulte [1]. Khodavand khan choiſit d'abord pour cela un emplacement dans l'endroit où eſt maintenant ſon tombeau, proche de la maiſon de Fares-khan & de celle du Fakir Kheir eullah: mais comme cet emplacement étoit éloigné de la riviere, ce choix n'eût pas de ſuite. Il en prit un autre près du Bagh talao, où ſont maintenant les Serafs (les Changeurs) à une demie coſſe environ de la riviere; la même raiſon le lui fit abandonner: il étoit difficile d'y faire venir de la riviere l'eau qui devoit remplir les foſſés dont il vouloit entourer la Forteresse. Enfin les fondemens de cette Place furent jettés dans le lieu où elle eſt maintenant; & Khodavand khan promit à Suratdji de donner ſon nom à cet Établiſſement, pour prix de l'emplacement qu'il lui cédoit. Du nom de Suratdji, ce lieu fut donc appellé Surate. L'Inſcription que j'ai citée dans la note 1, nous apprend que la Forteresse ne fut achevée que l'an de l'Hegire 931 (de Jeſus-Chriſt 1524). La Ville s'agrandit avec le tems; en 1666, elle n'avoit encore que des murailles de terre en fort mauvais état. La premiere enceinte fut faite quelques années après, & la ſeconde il y a plus de cinquante ans, ſous la Nababie de Heider Kouli khan: elles ont chacune douze portes, & ſont garnies de tours rondes où l'on voit quelques canons.

Voyage de Tavern. T. II. p. 3. &c. Thevenot, Voyage des Indes in-4°. p. 42 & ſuiv. Voy. de Dellon, T. I. p. 97 & ſuiv.

Surate, ainſi que les autres Places fortes de l'Indouſtan, a toujours eu ſous les Rois du Guzarate & ſous l'Empire Mogol, un Gouverneur pour la Ville, & un pour la Forteresse, indépendant l'un de l'autre, & chargés en quelque ſorte de s'obſerver mutuellement [2]. Située avantageuſement

[1] C'eſt ce que porte une Inſcription Perſane que l'on lit ſur la porte de la Forteresse. *Sadd boudbar ſineh djan Feringui in benah : cette Forteresse a été conſtruite pour arrêter les Feringuis (les Européens).*

[2] Je n'ai pu avoir les noms des Commandans de la Forteresse de Surate, ni ceux des Gouverneurs de la Ville, depuis Souratdji, ſurnommé Mahiguir (le Preneur de Poiſſon, le Pêcheur), juſqu'au tems d'Aureng-zeb.

Gouverneurs de Surate ſous & depuis Aureng-Zeb.

** Ces trois places ſont vuides dans le Mſſ.*

* 1°. N. 2°. N. 3°. (Salabat khan). 4°. Mohammed Beigue, appellé Farzand khan, Karttalab khan & Schodja aat khan. 5°. Dianat khan. 6°. Amanat khan, gendre du Nabab Eenaïet eullah khan Naheb (Lieutenant) du Viſir; (ſous le nom de Monaem khan). 7°. Eetebar khan; de Cambaye. 8°. Kokeh fils ſon

ment

pour le commerce de la preſqu'Iſle de l'Inde & pour celui des Golfes Perſique & Arabique, elle acquit des richeſſes

khan, de la Cour de Dehli. 9°. Mohammed beig khan Koderi (le Parcheminier); du Guzarate 10°. Mohaterem khan, Divan d'Ahmadabad. 11°. Aabdul hamid khan, fils du Kazi Aabdullah, Divan d'Ahmadabad. 12°. Delaver khan, élevé avec Amanat khan. 13°. Scheikh eul eſlam khan, ſous le nom de Mohammed Akram. 14°. Heider Kouli khan. 15°. Tohour khan, qui étoit attaché à Heider Kouli khan. 16°. Momoun khan kalan (le grand ou l'aîné). 17. Une ſeconde fois, Scheikh eul eſlam khan, Seder (premier Juge) d'Ahmadabad, fils de Scheikh Mahieuddin, fils du Kazi Aabdulvahab. 18°. Rouſtoum Aali khan; du Guzarate. 19°. Sohrab khan, ſon fils; du Guzarate. 20°. Teigh beig khan; de Schahdjehan abad. 21°. Safder khan, frere de Teigh beig khan. 22°. Maaïn euddin khan, ſous le nom d'Atchen; de Brhânpour. 23°. Une ſeconde fois Safder khan, de retour de la Ville de Tatah (ſur le Sind). 24°. Aali navâz khan, fils de la ſœur d'Atchen. 25°. Une ſeconde fois Maaïn euddin khan. 26°. Le fils de Maaïn euddin khan. En 1762.

Maintenant les Gouverneurs de Surate ont le titre de Nabab, & ſont cenſés nommés par la Cour de Dehli, qui leur envoie leurs Firmans : autrefois, ils dépendoient d'Ahmadabad, Capitale du Guzarate, & où réſidoit le Soubeh dar de cette Province.

Le Guzarate, douzieme Soubah de l'Indouſtan, a, depuis Odheipour, à l'Eſt, juſqu'à Por Bender, à l'Oueſt, deux cents cinquante coſſes d'étendue; & deux cents vingt, depuis Bargaon au Nord, juſqu'au-delà de Surate, au Sud. On le nomme encore *Zin el belad, la beauté des Pays, ou le Pays précieux.* Autrefois cette Contrée étoit ſoumiſe, comme le reſte de l'Indouſtan, à des Rajahs; je n'ai pu en avoir les noms : le dernier s'appelloit Sadradjeſingue.

Rois d'Ahmadabad.

1°. Le premier Muſulman qui ait commandé dans le Guzarate, eſt Mouſafer khan, qui reçut ce Gouvernement de Firouz, Empereur de l'Indouſtan. Après la mort de ce Monarque, Mouzafer khan renonça à la Domination Mogole, & ſes Succeſſeurs ſe ſoutinrent dans l'indépendance juſqu'à Akbar. Mouzafer khan regna onze ans, & mourut à Patan, où il avoit fixé ſa réſidence. *Dans le dix-huitiéme ſiécle de l'Ere Chrétienne*

2°. Ce Prince eut pour Succeſſeur le Sultan Ahmed, ſon petit-fils, qui regna trente-un ans & pluſieurs mois. Ce fut lui qui bâtit Ahmadabad. Voici ce que les Hiſtoriens du Pays rapportent de l'origine de cette Ville. Le Sultan Ahmed voyant un jour un de ſes chevaux Perſes tout en ſueur, voulut ſçavoir d'où cela venoit. Un de ſes Officiers lui avoua qu'il étoit épris des charmes d'une femme Indoue, qui tous les jours ſe rendoit à une Pagode éloignée de quarante-cinq coſſes de Patan; qu'il l'alloit voir, & revenoit, en quatre Pehrs (douze heures). Le Sultan voulant s'aſſurer de la vérité du fait, fit donner un cheval à cet Officier, & monta lui-même ſur un autre : ils arriverent à la Pagode, où ils trouverent la femme Indoue. Tandis qu'Ahmed conſidéroit le Pays, il apperçut un lievre qui ſe battoit contre un chien de chaſſe. Jugeant par-là que cette terre devoit produire des guerriers, il y bâtit, à quarante coſſes de Patan, une Ville qui fut appellée de ſon nom, Ahmad abad (c'eſt-à-dire, *Ahmed a rendu ce lieu fertile*, ou *le lieu fertile d'Ahmed*). Cette Ville devint dans la ſuite la Capitale du Guzarate; elle a même donné ſon nom à la Province : elle eſt ſituée à vingt-trois degrés, trente-deux minutes de latitude ſeptentrionale, & à quarante cinq lieues de Surate, ſe-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

immenſes qui devinrent en 1664 la proie des Marates commandés par Sevagi. Des diviſions inteſtines, nées de l'avidité,

lon Mandeſlo (*Voy. des Indes, p.* 136); à 86 coſſes, ſelon Thevenot (*lib. cit. p.* 20). Une Inſcription Perſanne fixe la conſtruction du Maſdjed d'Ahmadabad à l'an de l'Hégire 810 (de Jeſus-Chriſt 1407), & celle de la Ville, à l'an de l'Hegire 812 (de Jeſus-Chriſt 1409).

3°. Le troiſieme Sultan du Guzarate, ou d'Ahmadabad, fut Mohammed Schah, fils du Sultan Ahmed, qui regna quarante ans & pluſieurs mois. Ce fut ſous ce Prince que les Muſulmans s'emparerent de Sadjam.

4°. Mohammed Schah eut pour Succeſſeur, ſon fils aîné, nommé Schah Kottob euddin, qui regna ſix ans & pluſieurs mois.

5°. Le trône fut enſuite occupé par Sultan Mahmoud Beigreh, ſecond fils de Mohammed Schah. Ce Prince regna cinquante-deux ans & pluſieurs mois. Quelques Hiſtoriens rapportent qu'il fut ſurnommé Beigreh, à cauſe de deux Forteresses conſidérables (*be guer, deux montagnes*) qu'il avoit priſes; la premere, nommée Pavaguer, à cinq journées de Surate, & qui avoit trois coſſes d'étendue; l'autre, appellée Guernal, ſituée à vingt-cinq coſſes Oueſt d'Ahmadabad, & qui avoit ſept coſſes de tour. D'autres Ecrivains diſent, que le mot *Beigreh* déſignoit ſa force comparée aux cornes du Taureau (*gueré, corne de bœuf* en Indou). Ils racontent que ce Prince mangeoit à chaque repas une man de riz; qu'il voyoit toutes les nuits ſept femmes & un eſclave Abyſſin; & qu'il y avoit à côté de ſon lit des plats pleins de viande, & que chaque fois qu'il ſe retournoit, il en mangeoit une poignée.

6°. Mahmoud Beigreh eut pour Succeſſeur, ſon fils, nommé Sultan Mouzaffer halim, qui regna trente ans & pluſieurs mois.

7°. Ce Prince fut remplacé par ſon fils, le Sultan Mahmoud ſchahid, qui regna deux ou trois ans & pluſieurs mois.

8°. Après Mahmoud ſchahid, regna Sultan Bahadour, fils de ce Prince, qui occupa le trône vingt-ſept ans & pluſieurs mois. Les Hiſtoriens du Pays rapportent que ce Prince ſe retira à Dahman, pour ſe ſouſtraire aux pourſuites du Mogol Akbar, qui s'étoit emparé de ſes Etats. Lorſqu'il ſçu que ce Monarque étoit parti pour Dehli, il pria les Portugais de lui donner un Vaiſſeau pour retourner à Ahmadabad. Ceux-ci lui accorderent ſa demande & le firent noyer en route. Le reſte de l'Equipage étant arrivé à Cambaye, Allo khan, eſclave de Bahadour, raſſembla une armée de huit mille Cavaliers, & mit le fils de ce Prince ſur le trône.

Voy. le Teſkerat al Salatin. Mſſ. Perſ de la Bibliot. du Roi, n° 74.

9°. Le fils de Bahadour, nommé Mouſaffer ſani, fut le dernier Roi d'Ahmadabad: il regna deux ou trois ans & pluſieurs mois, & fut fait priſonnier par Khan khanan, Général d'Akbar. Ahmadabad, ſous l'Empire de ce Mogol, l'an 979 de l'Hégire (de Jeſus-Chriſt 1571), avoit ſous ſa dépendance trois cens quatre-vingt Villes ou Aldées conſidérables.

Après la défaite de Mouſaffer ſani, le Guzarate devint un Soubah de l'Indouſtan, dépendant du Mogol.

Soubeh dars d'Ahmadabad.
Sous le Regne d'Akbar.

Le Nabab Kan khanan, ſurnommé Abdurrahim, fils du grand Khan khanan.

Aazem khan Kokeh (frere de lait d'Akbar), ſurnommé par le Peuple, *Odey*, c'eſt-à-dire, l'*Ennemi*, ou *le Vers qui ronge & réduit en pouſſiere*, à cauſe des batteries de canons qu'il avoit fait élever autour de la Ville, & qui pouvoient la foudroyer.

nuiſirent bientôt à ſon commerce. Les Portugais, les Hollandois, les François & les Anglois, y avoient des Comptoirs conſidérables, dont pluſieurs Relations imprimées

Djehanguir, Schah zadeh, c'eſt-à-dire, fils du Roi (Akbar.)
Kottob khan.
Deleir khan.

Sous le Regne de Djehanguir.

Mortezi khan.
La femme du Roi, Nour djehan Beigom, qui a fait frapper des roupies (*Zan Padeſchah Nour djehan Beigom saheb ſikkah.*) Voici la Legende de ces roupies.

* *Be hokhm Schah Djehanguir iaft ſad zevar.*
Benam Nourdjehan Padeſchah Beigom zar.

C'eſt-à-dire, *par l'ordre du Roi Djehanguir, l'or a acquis cent (degrés d')excellence, en (recevant) le nom de Nour djehan Beigom, Roi.*
Schah djehan, fils de l'Empereur.
Aabdullah khan Zakhmi.
Khadjeh Baſnat, Naéb (Lieutenant) d'Aabdullah khan.
Seif khan, élevé avec Schah djehan.

* *Tiré du Djehanguir Namah, Ouvrage composé par le Nabab Motamet Khan Général de la Cavalerie de Djehanguir, & le compagnon de ſes Voyages.*

Sous le regne de Schah djehan.

Seif khan, pour la ſeconde fois.
Aureng zeb, fils de l'Empereur.
Rajah Hoſounat Singah, Rajah de Djodpohour.
Mohabat khan.
Morad bakhſch.

Sous le Regne d'Aalemguir (Aureng Zeb).

Le Viſir Almamalek Nabab Aſad khan, natif de l'Iran.
Zoulfekar khan, ſon fils, ſurnommé Khan Bahadour.
Schaeſteh khan, oncle de l'Empereur.
Amir el Omra Bakhſchi Almamalek Ardjemand khan.
Serdar khan.
Radjah Djeſounat Singah.
Bahadour khan.
Mokhtar khan, Samdehi d'Azem Schah, c'eſt-à-dire, *qui avoit reçu le nom de Pere du fils du Roi.*
Kamar euddin khan, fils de Mokhtar khan.
Mohammed Amin khan, fils de Mir hamel Bahadour; douze ans.
Schodjaaat khan, Naéb d'Azemſchah; dix-huit ans.
Aazemſchah, fils de l'Empereur; quatre ans.
Sultan Beidar bakht, fils d'Aazem ſchah; ſix mois.
Aabdul hamid khan, Naéb (de Beidar bakht).

Sous le Regne d'Aazem Schah, qui fut de neuf mois.

Zoulfekar khan, Viſir Almoulk (Miniſtre d'Etat).
Beidar bakht, fils aîné de l'Empereur.
Vala tebar, ſecond fils de l'Empereur.
Aali tebar, dernier fils de l'Empereur.
Pouti Beigom, fille de l'Empereur.
Mohammed Beig khan Kodeti, Naéb du Soubah (ſous Beidarbakht).
Djani Beigom, fille de Dara ſchakoh (frere d'Aureng Zeb), femme d'Aazem ſchah.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

font mention ; leurs querelles & la mauvaiſe geſtion de leurs Chefs troublerent la tranquilité de cette Ville. Les Marates qui en connoiſſoient l'opulence & la foibleſſe, & qui

Sous le Regne de Bahadour ſchah, nommé (encore) Maazem ſchah.

Monaem Khan Khan khanan, Viſir Almoulk.

Bahadour khan & Mohabbat khan Riſch teraſch (le Barbier), tous deux, fils du Viſir Almoulk.

Amt el habib, femme de l'Empereur.

Ibrahim khan, fils d'Aali Mordan khan; natif d'Iſphahan : un an.

Zabardaſt khan, ſon fils, Soubehdar de Lahor.

Ghazi euddin khan Bahadour, ſurnommé le Nabab Firouz djingue, fils d'Aazbad khan Seder el ſſedour (c'eſt-à-dire, premier Miniſtre); quatorze ans.

Une ſeconde fois, Mohammed Beig khan, Naéb du Soubah.

Le Nabad Amanat khan, en quittant le Commandement de Surate.

Le Nabad Eenaiet eullah, natif du Kaſchmire, Naéb du Viſir.

Le Nabad Hedaiat eullah khan, ſon fils, qui fut tué par Zoulfekar khan, ſous le regne de Maazuddin.

Sous le Regne de Maazuddin, fils aîné de Bahadour, qui fut de dix mois.

Mohammed Beig khan, ſurnommé Djaafer beigue, Commandant de la Garde; trois ans.

Ettefat khan Nokdeh ; trois mois.

Sar beland khan, élevé avec Rafii euſſchan, ſecond fils de Bahadour Schah; quatre mois.

Sous le Regne de Ferrokh ſeir.

Le Nabab Gheirat khan, fils de la ſœur d'Aabdullah khan, Darogah Top khaneh Mir ateſh (c'eſt-à-dire, *Commandant de l'Arſenal, Seigneur du Feu*), qui fut tué avec Hoſſein Aali khan.

Le Nabab Kottob ul moulk, Vaſir Almamalek Aabdullah khan Bahadour Zefir djingue.

Le Nabab Amir al Omra Hoſſein Aali khan Bakhſchi Almamalek.

Aalim Aali khan, Soubehdar de Daken, fils de la ſœur d'Aabd eullah khan, tué par Nizam el moulk.

Nodjom uddin Aali khan Soubehdar d'Adjemir.

Seif uddin khan, fils de la ſœur d'Aabd eullah khan.

Une ſecond fois, Amanat khan.

Daoud khan, Patane attaché au Nabab Zoulfekar khan.

Rajah Adjib Singah, Rajah de Djodpohour.

Aabdul hamid khan, Naéb de Khandoran Samſſam eddaulah.

Heider kouli khan, Naéb de Khandoran.

Sous le Regne de Mohammed ſchah.

Relat. Perſ Mſſ. & Voy. d'Otter, T. I. p. 337-342.

Nizam el moulk, qui, après que les Miniſtres de Ferrokh ſeir eurent été tués, devint Viſir, & eut, pour Naéb, Takmir uddin khan.

Khandoran, premier Bakhſchi (Général d'armée).

Saadar khan, ſecond Bakhſchi.

Roſchan ed daulah, troiſieme Bakhſchi.

Le Nabab Mir khan, quatrieme Bakhſchi.

campoient preſque à ſes portes, la rançonnerent de tems en tems; elle ſe reſſentit de leur paſſage, lorſqu'en 1731 ils ſe répandirent aux environs d'Ahmadabad. Les Gouver-

Le Rajah Adjib ſengah, une ſeconde fois.

Une ſeconde fois, Maaz eddaulah Heider Kouli khan, avec une autorité abſolue.

Le Nabab Hamed khan Bahadour, oncle de Nizam el moulk, Naéb de Ghazi euddin khan, fils de Nizam el moulk.

Schodjaat khan, frere de Rouſtoum Aali khan, Naéb d'Ahmed ſchah, & ſurnommé Maaſoum beigue.

Une ſeconde fois Hamed khan par ſes propres forces, après que les trois freres, Schodjaaat khan, Rouſtoum Aali khan & Ibrahim Kouli khan, eurent été tués : ceci arriva l'an 1144 de l'Hégire (de Jeſus-Chriſt 1731). Les Ganimes (les Marates) envoyés par Nizam el Moulk, ſe répandirent aux environs d'Ahmadadab, ayant à leur tête Kanta & Hamed khan qui avoit été chaſſé par Schodjaaat khan.

Voyage d'Otter, T. I. p. 344 & ſuiv.

Pour la ſeconde fois le Nabab Mobarz el moulk Sar beland khan, nommé Mir Rafii, fils de Mir Mohammed Aali khan, Divan d'Odjen.

Le Rajah Abhi ſingah, fils d'Adjib Singah.

Moumen khan Noudjoum eddaulah.

Moftakhar khan, fils de Moumen khan Hakem (Gouverneur) de Cambaye.

Le Nabab Fekher eddaulah, frere du Nabab Roſchan eddaulah; lequel ayant été fait priſonnier par les Ganimes près de la Fortereſſe d'Ahmadabad, mourut pluſieurs mois après dans ſa captivité.

Le Nabab Kamal eddin khan baby.

Ce Prince a été le dernier Soubeh dar d'Ahmadabad : il commandoit dans cette Ville il y a dix neuf à vingt ans, lorſque les Marates, conduits par Ragoba, s'en rendirent les maîtres au nom de Nana, leur Chef. Les Marates donnerent à Kamal eddin khan le Gouvernement de Patan, où les premiers Rois du Guzarate avoient tenu leur Cour, avec quatre laks de roupies, deux Eléphans & d'autres préſens de cette nature. Depuis ce tems le Guzarate eſt reſté ſous la domination des Indous, auxquels il avoit été enlevé il y a près de quatre cens ans, dont deux cents quatorze depuis le dernier Roi, juſqu'en 1771.

On a vu ci-devant que c'étoit à Nizam el moulk que les Marates devoient la premiere entrée qu'ils ont eue dans cette Province. Ce Miniſtre eſt auſſi le principal agent de l'irruption de Thamas kouli khan dans l'Indouſtan. Ces événemens conſidérables m'ont porté à faire des recherches ſur la famille de Nizam el moulk, dont deſcend le Soubah actuel de Dekan. Voici ce que j'ai pu découvrir ſur ce ſujet.

Voy. d'Otter, T. I. p. 355. & ſuiv.

Famille & principaux Officiers de Nizam el Moulk.

Le premier des Ancêtres de Nizam el moulk, connu dans l'Hiſtoire, eſt Aabed khan, Aïeul de ce Prince. Sorti du Touran, Aabed khan fut préſenté au Roi Aureng zeb, qui le fit Manſebdar de cinq mille (chevaux); & dans la ſuite, SSeder el ſſedour, c'eſt-à-dire, ſon premier Miniſtre. Dans le même tems, parut à la Cour Mohammed Amin khan, ſorti auſſi du Touran, fils de l'oncle d'Aabed khan; & qui, après la mort de ce dernier, obtint le poſte de SSeder el ſſedour. Après lui, Aabdulſſamad khan, de la même famille, & ſorti du Touran, fut préſenté au Roi, qui lui donna un Manſeb de cinq mille chevaux.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

neurs eux-mêmes contribuerent beaucoup par leurs exactions à diminuer le commerce de Surate. Moulna, qui avoit dix-neufs Vaiſſeaux en mer, & ignoroit lui même juſqu'où

Mohammed Amin khan fut pere de Kamar eddin khan Bahadour Naſſeret djingue, Viſir du Maître de l'Indouſtan; & eut pour gendres, le Nabab Zekeria khan, Soubehdar de Lahor, & Aazim ullah khan, fils du Nabab Reaaïet khan, Soubehdar d'Odjen.

Aabad khan eut pour fils Khadjeh Schahab euddin, ſurnommé Ghaſi euddin khan, Manſebdar de ſept mille chevaux; & Hamed khan, Soubehdar d'Ahmadabad, & pere de Kheir eullah khan.

C'eſt de Khadjeh Schahab euddin Khan Firouz djingue, qu'étoit fils Tchin Kalidj khan, nommé encore Nizam el moulk, & Aſefdjah; neveu de Mohammed khan, & d'Aabdurrahim khan Soubehdar de Brhanpour; & frere de Nour ouddin khan par une autre mere.

Les enfans de Nizam el Moulk ſont, Ghazi euddin khan, ſecond du nom, Fateh djingue; Mir Ahmed, ſurnommé Nizam eddaulah Naſſer djingue; Sſalabet djingue, né d'une autre mere; Nizam Aali khan, né d'une autre mere, & (* Baſalet djingue): il eut pour gendre, Matouſal khan.

* *La place eſt vuide dans l'Original.*

Ses autres parens ſont, Gholam Mahi uddin khan, ſon Nebiſch, (c'eſt-à-dire, celui qui s'informe de ce qui ſe paſſe, & l'écrit au Miniſtre, fils de Matouſal khan; le Nabab Scherf eddaulah Aradat mand khan, natif du Touran; Kera khan, auſſi du Touran; le Nabab Roſchan eddaulah ttarehbar khan, gendre de Naſſer djingue; le Nabab Fekher eddaulah, frere de Roſchan eddaulah; le Nabab Schamſ eddaulah, frere de Roſchan eddaulah, deuxieme Bakhſchi; le Nabab Aoz khan, nommé l'appui de l'Empire, Manzebdar de ſept mille chevaux; le Nabab Djamal uddin khan, fils d'Aoz khan; Ghazi uddin khan, troiſieme du nom; Hamid uddin khan Nimtcheh.

Nizam el moulk eut encore, pour premiers Officiers, ſans compter ceux qui étoient de ſa famille, le Nabab Aasker Aali khan, (Manſebdar) de cinq mille chevaux; un autre Schodjaaat khan, Soubehdar de Behrar; Anour khan, Soubehdar d'Attehkâtt; Gheiats khan, Soubehdar d'Aurengabad; Abdullah khan, Soubehdar d'Ahmed nagar; Karlebaſ khan; Schah navâz khan (mis à mort en 1758); Makboul Aalem, (Manſebdar) de cinq mille chevaux; Khadjeh khan, Capitaine de ſes Gardes; Hâſchem Aali khan Mounſchi (Ecrivain, Secrétaire) du Nabab, Manſebdar de cinq mille chevaux.

Soubahs de l'Indouſtan.

L'Indouſtan, dont je viens de nommer pluſieurs Provinces, eſt diviſé en vingt-deux Soubahs, dont les Chefs portent le titre de *Soubeh dar*, c'eſt-à-dire, *qui a*, *qui poſſéde un Soubah*. On en compte quelquefois un vingt-troiſieme, celui de Candahar, qui alors eſt le ſixieme en rang. Mais, comme cette Province paſſe ſouvent des mains des Mogols dans celles des Perſans, *& vice verſâ*, il eſt plus ordinaire de ne la pas mettre au nombre des Soubahs.

Ces vingt-deux Soubats ſont, 1°. celui de Schah djehan abad ou Dehli, appellé *Dar eul khelafeh* (c'eſt-à-dire, *le Palais du Roi*, ou le *Siege de l'Empire*). Cette Ville a pris ſon nom de Schah djehan, qui l'a fait bâtir, vis-à-vis de l'ancien Dehli. Le Palais du Roi eſt dans la Forteresse dont les murs ſont lavés par les eaux du Gemna. Les deux Dehli ont dix coſſes de tour; le nouveau en a

Voy. les Voy. de Bern. T. II. p. 1. & ſuiv.

alloient ſes richeſſes, ſuccomba ſous la tyrannie de Teigh-beig khan. Les perſonnes employées au commerce de ce riche Marchand, formoient vis à-vis de Render une

cinq, & eſt fermé de murs. La Ville de Schahdjehan abad eſt à trois cens cinquante coſſes d'Ahmadabad, par la route de Djodpohour; à trois cents, par celle d'Odheipour; & à quatre cents cinquante, par celle d'Odjen ou Maloui. Djodpohour ſitué ſur une montagne, dans le Soubah d'Adjemir, eſt à trois cents cinquante coſſes de Surate, à cent cinquante de Schahdjehanabad, & à quarante de Mirte, qui eſt à cent cinquante coſſes de Schahdjehan abad.

2°. Le Soubah d'Agra, appellé *Moſtaker cul ikkhelafeh* c'eſt-à-dire, *le Siege fixe de l'Empire.* Cette Ville eſt à quatre-vingt coſſes de Dehli, à l'Oueſt. Elle eſt encore nommée Akbar abad, du nom d'Akbar, qui y fixa le Siege de ſon Empire. Ce Prince avoit en quelque ſorte été mis ſur le trône par Behram khan, ſurnommé Khan khanan, ſon premier Miniſtre. Fier de ſon autorité, le Viſir maîtriſoit Akbar de telle ſorte, que les repas de ce Prince dépendoient de lui. Un jour que Khan khanan dormoit, le jeune Roi commanda au Moullah de reciter la priere de deux Pehrs, un guéri (midi 24 minutes); & dîna enſuite. Khan khanan, à ſon reveil, fit trancher la tête au Moullah, qui, ſans ſon ordre, avoit oſé faire la priere. Le Roi cacha pour le moment ſon mécontentement; & feignit quelque jours après, de vouloir prendre le divertiſſement de la chaſſe. Khan khanan fit auſſitôt les préparatifs d'uſage par terre & par eau. Akbar prit cette derniere voie, & deſcendit par la riviere de Dehli à Agra, bien réſolu d'y reſter pour ſe ſouſtraire à l'inſolence de ſon Miniſtre. Sa Cour & les perſonnes qui lui étoient particulierement attachées, ſe rendirent dans cette Ville; ce qui augmenta Agra conſidérablement: & de cette maniere, Khan khanan ſe trouva preſque ſeul à Dehli. Ce Miniſtre comptant toujours avoir le même aſcendant ſur l'eſprit du Roi, vint à Agra, & demanda à le voir. Akbar lui refuſa cette grace, exigeant auparavant qu'il eût ſoumis les Kaſchmiriens; il avoit donné ordre qu'on l'en défît pendant l'expédition. Khan khanan partit pour le Kachemire; ſon armée fut défaite, & il eut lui-même bien de la peine à échapper. Lorſqu'il fut de retour à Agra, le Roi ne voulut pas l'admettre en ſa préſence qu'il n'eût fait le pélerinage de la Mecque. Le Général ſe mit en route; & arrivé à Patan, il fut maſſacré dans la Moſquée, ſous le prétexte qu'il étoit Rabzi (Sectateur d'Aali), par le Fauzdar des Afgans, qui en avoit reçu l'ordre d'Akbar.

Voy. l'Homayoun namah & l'Akbar namah.

3°. Le Soubah de Lahor, appellé *Dar eul Sultanat*, c'eſt-à-dire, *le Palais de l'Empire.* Cette Ville eſt à deux cents cinquante coſſes de Dehli.

4°. Celui d'Elahbad, appellé *Aman abad*, c'eſt-à-dire, *lieu de repos & d'abondance*; à deux cents coſſes de Dehli.

5°. Celui de Kaboul, Capitale du Pays des Afgans, à cinq cents coſſes de Dehli, & à ſept cents de Surate. Le Pays des Afgans a trois cents coſſes de longueur, depuis la mer d'Atek, près de Lahor, juſqu'à Candahar, qui eſt à cent coſſes de la Perſe & de Kaboul.

6°. Le Kaſchmire; à cent cinquante coſſes de Lahor.

7°. Morad abad, petit Soubah; à cent coſſes, Eſt de Dehli.

8°. Bahar, grand Soubah; à trois cents coſſes Eſt de Dehli.

9°. Le Soubah de Patnah.

10°. Celui du Bengale; à ſix ou ſept cents coſſes de Dehli.

11°. Celui du Guzarate; dont la Capitale eſt Ahmadabad.

12°. Odjen, à deux cents une coſſes Nord de Surate.

13°. Le Moultan; au Sud, à cinq cents coſſes de Dehli.

petite Aldée où il vivoit preſqu'en Souverain, adoré des Gens dont il faiſoit la fortune & le bonheur. Le Gouverneur de Surate pilla cet endroit, enleva les tréſors de Moul-

14°. Tattah; à trois cents coſſes d'Ahmadabad; le Sind en dépend.

15°. Le Soubah d'Adjemir appellé, *Dal eul kheir*, c'eſt-à-dire, *le Palais du bonheur*; à cent vingt coſſes de Dehli : Djodpohour en dépend.

16°. Celui de Brhânpour, appellé *Dar eul ſerour*, c'eſt-à-dire, le *Palais du plaiſir*.

17°. Celui d'Aureng abad, appellé *Khodjeſteh bouniad*, c'eſt-à-dire, *Origine bénite*. Cette Ville, avant Aureng zeb, étoit connue ſous le nom de de Kehrki; elle eſt à cent cinquante coſſes de Surate & à cinq cents de Dehli.

18°. Celui d'Heider abab, à deux cents coſſes d'Aureng abad.

19°. Celui d'Attehkat, à huit cents coſſes d'Ahmadabad.

20°. Celui de Bitchapour.

21°. Celui d'Ahmednagar, à cent vingt coſſes d'Aureng abad.

22°. Le Berar, à cent cinquante coſſes d'Aureng abad.

Ces ſept derniers Soubahs forment ce qu'on appelle les Soubahs de Dakken.

Je termine ces détails par la Liſte des Monarques de l'Indouſtan, qui ont ſuccédé aux Rajahs.

Empereurs de l'Indouſtan.

Le dernier Rajah de Dehli ſe nommoit Pethara, & vivoit dans le douzieme ſiecle de l'Ère Chrétienne.

1°. Après lui, le Sultan Schahab euddin Ghori (nom de la Famille Patane, qui a détrôné les Ghaznevides), regna à Dehli quinze ans, onze mois, ſix jours.

2°. Le Sultan Rokon euddin regna treize ans, neuf mois, dix-huit jours.

3°. Sultan Schamſ euddin Ghori; dix-neuf ans, quatre mois, douze jours.

4°. Sultan Kottob euddin Ghori; dix-ſept ans, ſix mois, vingt jours.

5°. Sultan Schahab euddin; vingt-un ans, quatre mois, vingt jours.

6°. Sultan Bibi Reza, fille de Schahab euddin; ſept ans, trois mois.

7°. Sultan Naſſer euddin Ghori; treize ans, cinq mois, neuf jours.

8°. Sultan Gheiats euddin Kheledji (nom de Famille Patane); onze ans, deux mois, vingt jours.

9°. Sultan Maaz euddin; treize ans, ſept mois, douze jours.

10°. Sultan Schah Hoſſein Ghori; quatorze ans, trois mois, dix jours.

11°. Sultan Djelal euddin, fils de Maaz euddin; ſeize ans, quatre mois, quatorze jours.

12°. Schah Doldol; trois ans, neuf mois, vingt-un jours.

13°. Schah Sandjer; dix-neuf ans, deux mois, ſix jours.

14°. Schah Schams euddin Kheledji; trois ans, ſept mois.

15°. Schah Aala euddin daulah; vingt-ſept ans, ſept mois.

16°. Sultan Kottob euddin zer bakhſch; quatre ans, cinq mois, treize jours.

17°. Sultan Gheats euddin, nommé *le petit Bourreau*; cinq ans, un mois, neuf jours.

18°. Schah Seriſt (ou *Serhiſt*) Ghori; ſept ans, neuf mois.

19°. Khalek ſchah Kheledji; vingt-un ans, neuf mois.

20°. Mohammed Aala euddin Aadel; vingt ans, dix mois.

21°. Sultan Firous (ſous lequel a commencé le Royaume d'Ahmadabad); quarante-ſept ans, cinq mois, douze jours.

na,

na, & brûla en 1737 la maiſon qu'il avoit à la Ville. Les autres riches Marchands étoient auſſi expoſés aux vexations des Gouverneurs. Mais cette adminiſtration tyrannique, en tirant les richeſſes d'une main les répandoit dans une autre ; ce qui au fond n'appauvriſſoit pas la Ville : & l'avidité trop commune chez les Commerçans ne leur faiſoit enviſager, dans la ruine d'un Concurrent, que l'oc-

22°. Sultan Mohammed, fils de Firouz ; quatorze ans, onze mois, neuf jours.

23°. Sultan Ahmed ſchah ; cinq ans, ſept mois, douze jours.

24°. Kottob ſchah, fils de Firouz ſchah ; cinq ans, trois mois, neuf jours.

25°. Sultan Togholok ſchah, trente-un ans, neuf mois, ving-cinq jours (Sous le regne de ce Prince ont fleuri les Poëtes Scheikh Sadi & Mir Khoſſro. C'eſt auſſi lui qui a bâti Togholabad, à ſix coſſes au Sud de Dehli ; grande Fortereſſe, qui en contenoit cinquante-cinq petites. Elle eſt maintenant abandonnée : une partie ſert de retraite aux Vendeurs de Tigres).

26°. Sultan Nour ſchah Ghori ; cinq ans, ſept mois, vingt-cinq jours.

27°. Rajah Mani ; dix ans, neuf mois, quinze jours.

28°. Sultan Mahmoud Aarioud ; ſix ans, quatre mois, deux jours.

29°. Mola Schah ; ſept ans, cinq mois, ſept jours.

30°. Schah Mobarek ; ſeize ans, ſept mois, treize jours.

31°. Sarheſheh Gueheſi (ou, Sarhind Kohoneri) ; cinq mois.

32°. Sultan Aman Schah, fils de Mobarek Schah ; deux ans, ſept mois.

33°. Timour Schah (Tamerlan) ; ſept ans, ſix mois, dix jours.

34°. Mohammed Odehri ; neuf ans, trois mois, vingt-quatre jours.

35°. Schah Aala euddin, fils de Mohammed Schah ; ſeize ans, onze mois, vingt-ſept jours.

36°. Sultan Hoſſein Pani (nom de Famille Patane) ; onze ans, trois mois.

37°. Schah Behloul Nouri ; quarante-deux ans, ſept mois, vingt jours.

38°. Sultan Sekander, fils de Behloul ; vingt-neuf ans, neuf mois, vingt-neuf jours.

39°. Sultan Ibrahim, fils de Sekander ſchah ; huit ans, ſept mois, neuf jours.

40°. Sultan Babor ; quatre ans, neuf mois, onze jours. (Ce Prince eut quatre fils ; Homaïoun, Mirza Kam ram, Mirza Askari, & Mirza Andal : (voyez l'*Homaïoun Namah*).

41°. Homaïoun, Roi pour la premiere fois ; dix ans, quatre mois.

42°. Schir Schah (Prince Patane) ; onze ans, deux mois.

43°. Selim Schah ; huit ans, neuf mois. (Ce Prince étoit fils du frere de Schir-Schah. C'eſt lui qui a bâti Selimguer, Fortereſſe qui forme comme une Iſle au milieu de la riviere de Dehli, & dans laquelle on renferme les enfans des Empereurs Mogols, lorſque leurs Peres ſont morts : elle communique au bord de la riviere, par un pont).

44°. Firouz Schah, fils de Selim Schah ; deux mois, trois jours.

45°. Heimou Banih (Banian ou Indou) ; un an, deux mois.

46°. Homaïoun, pour la ſeconde fois ; un an.

47°. Akbar Padeſchah (fils d'Homaïoun) ; cinquante-un ans, neuf mois.

48°. Djehanguir Padeſchah ; vingt-deux ans, dix mois, douze jours. (Ce Prince a eu cinq enfans).

caſion de faire de nouvelles fortunes Auſſi Surate avoit-il bien tôt réparé ſes pertes. L'état de foibleſſe & preſque de pauvreté où cette Ville ſe trouve actuellement, quoiqu'elle ait en quelque ſorte hérité du commerce d'Ahmadabad & de celui de Goa, doit ſon origine aux guerres inteſtines des ſucceſſeurs de Teigh beig khan.

1746. Ce Gouverneur mourut le 9 Septembre 1746, fort âgé, après avoir tenu le Dorbar quinze ans. Ce Prince étoit aimé du Peuple; mais il s'étoit rendu la terreur des Grands qu'il dépouilloit de leurs biens. Avant que de mourir, il paya toutes ſes dettes, donna liberté à ſes eſclaves qui étoient en grand nombre, & ordonna qu'ils partageroient ſes biens avec ſes enfans. Voilà l'origine de la fortune de

49°. Schah djehan (nommé au paravant Khorram) ; trente-un ans. (Ce Prince a eu quatre fils ; Dara, Schodjaa, Aureng zeb & Morad bakhſch).

50°. Aalemguir (Aureng zeb) ; cinquante ans, deux mois. (Ce Prince a eu quatre enfans ; Bahadour Schah, Akbar, Aazem ſchah & Kam bakhſch).

(51°. Aazem Schah, neuf mois).

52°. Bahadour Schah (après avoir tué Aazem Schah); cinq ans.

53°. Padeſchah Maaz eddin, avec la Danſeuſe Laal koner; neuf mois, vingt-quatre jours. (Cette Comédienne gouvernoit abſolument le Roi;elle ſe ſervit de ſon crédit pour avancer ſes freres).

54°. Ferrokh ſeir, après avoir tué Maaz eddin; ſix ans, neuf mois.

55°. Neiko ſeir; ſix mois.

56e. Rafii el deredjat; quarante jours.

57e. Schah djehan; deux mois.

58e. Mohammed Schah; trente ans, un mois, ſept jours.

59e. Ahmed Schah; ſept ans, deux mois, trois jours.

60e. Aaziz euddin Schah,(fils de Maaz eddin, & nommé Aalemguir ſani, Empereur de l'Indouſtan ſur la fin de 1754, après qu'Ahmed ſchah eût été dépoſé par Schaab euddin khan, fils de Ghazi eddin khan, fils aîné de Nizam ; ſix ans, trois mois, ſept jours ; (aſſaſſiné par les ordres du même Schaab euddin khan, ſon Miniſtre, ſur la fin de 1759).

61e. Schah djehan ſani, (âgé de quinze ans, Prince de la Famille Royale).

(C'eſt, ſous ce Prince, qu'arriva,en Janvier 1761, la défaite des Marates. Leur Camp étoit à Singar. Les troupes du Mogol les entourerent; les Marates affamés voulurent ſe faire jour, & furent mis en piece, ſi l'on en croit la Lettre envoyée de Dehli aux Vaſſaux de l'Empire. Le Sidi de Rajpouri reçut la ſienne le 19 Mars 1761. Il y eſt marqué, entr'autres détails, que le Général Viſivaſrow (fils de Nana) avoit eu la tête tranchée; que Sodoba (couſin de Nana) avoit d'abord été bleſſé, & enſuite écraſé par ſon propre élephant; que Malardji Holkar avoit perdu la vie; & que Schikodji & Damangi avoient été faits priſonniers.

Les ſix Liſtes qui forment cette note, ſont traduites du Perſan, & m'ont été données par le Bibliothécaire Nour beigue, qui m'a fourni de vive voix les courtes explications qui les accompagnent. Ce qui eſt entre deux crochets, eſt de moi,

Ci-d.p. cclxiij.

pluſieurs Sidis puiſſants à Surate; tels que Sidi Makoul, Sidi Polat, Sidi Iakout, Sidi Jafer, Sidi Fateh Iab khan, eſclaves de Tegh beig khan. Un reſte de tendreſſe avoit préſidé à ces diſpoſitions teſtamentaires; ces eſclaves ayant ſervi aux plaiſirs de ce Gouverneur, le plus luxurieux que Surate ait eu. On voit encore dans le Palais de la Beigom, le lieu où Tegh beig khan ſe livroit à une débauche outrée. C'eſt un grand baſſin, au milieu duquel eſt un lit de mouſſe porté ſur des outres enflées. Ce Prince paſſoit des journées entieres dans le jardin délicieux où eſt ce baſſin, nud & entouré d'Eſclaves des deux ſexes, nuds comme lui. C'étoit à qui reveilleroit le mieux les paſſions amorties de ce vieux débauché, tandis que des femmes nues, eſpece de Tritons, promenoient ſur cet étang ce nouveau Neptune, en pouſſant dans l'eau le lit de verdure ſur lequel il étoit nonchalamment couché.

Tegh beig khan étoit le ſecond de quatre freres : l'aîné ſe nommoit Ghada beig khan; le troiſieme, Azeret khan, & le dernier, Sabder khan. Azeret khan, à la mort de Tegh beig khan, étoit Gouverneur de la Forтereſſe. J'ai déja dit que ce Gouvernement étoit diſtingué de celui de la Ville: c'eſt auſſi le Mogol qui y nomme, ou qui eſt cenſé y nommer; mais le Gouverneur de la Ville a le pas ſur celui de la Fortereſſe. Après la mort de Tegh beig khan, Azeret khan, prit le Commandement de la Ville, dans le deſſein de le garder juſqu'à ce qu'il eut reçu à ce ſujet de nouveaux ordres de Dehli. Il ſortit en conſéquence de la Fortereſſe, & la remit à Mohammed Vakar khan, ſon neveu, fils aîné de Sabder khan; mais il y rentra au bout de quatre jours, après avoir pris connoiſſance des affaires de ſon frere. Ce Prince mourut le 2 Mars 1747, âgé de 80 ans, & fut enterré près de Teigh beig khan ſon frere: il y avoit quinze ans qu'il étoit Gouverneur de la Fortereſſe.

Mohammed Vakar khan, nommé trois ans auparavant pour ſuccéder à Azeret Khan dans le Gouvernement de la Fortereſſe, prit poſſeſſion de cette place; & Sabder Khan, ſon pere, eut la Nababie de Surate.

VOYAGE aux Indes Orientales IIe. Partie.

Ces arrangemens ne s'accommodoient pas avec les vûës ambitieuſes de la Beigom, Veuve d'Azeret khan. Cette Princeſſe avoit des biens conſidérables, & vouloit par le mariage de ſa fille faire rentrer la Nababie dans ſa famille. Elle jetta pour cela les yeux ſur Miatchen, dont elle connoiſſoit l'activité & les liaiſons avec les Anglois, projettant dès-lors de l'élever au Gouvernement de Surate. Voilà l'origine des guerres de Surate, l'ambition d'une femme riche; guerres qui, par les ſuites qu'elles ont eues, la priſe de la Forteresſe par les Anglois, les ſecours que Bombaye & l'Eſcadre Angloiſe ont tirés de cette Ville, qui tiennent par-là à la cataſtrophe qui a fait perdre aux François leurs Etabliſſemens dans l'Inde.

Ce conflit d'intérêts oppoſés annonçoit les troubles qui alloient éclater. Déja par la mauvaiſe adminiſtration des Chefs, la cherté des vivres, malgré l'abondance des pluies, commençoit à ſe faire ſentir.

1747. Le 4 Décembre de la même année, à midi commença la guerre. Miatchen, ſoutenu par l'argent de la Beigom, & alors ami d'Aali navâz khan, s'empara avec deux cents hommes de la Forteresſe ſans coup férir, & mit aux arrêts Vakar khan qui en étoit Gouverneur. Il menaça en même-tems Sabder khan de réduire le Dorbar en poudre, s'il n'en ſortoit. Miatchen ſe diſoit autoriſé par des Lettres de Nizam el moulk, à qui les Marchands de Surate, avoient porté des plaintes de la tyrannie du nouveau Nabab : mais ces prétendues Lettres étoient pour amuſer le Peuple. Depuis long-tems à Surate, le Gouverneur de la Ville & celui de la Forteresſe étoient dans l'uſage, lorſque leur intérêt le demandoit, de ſuppoſer des Lettres de Dehli, de contrefaire même la Tchape du Mogol.

Sabderkhan, ſans s'effrayer, ſe prépara à faire une bonne défenſe. Il avoit huit mille hommes de troupes : il fit murer ſept des douze portes de la Ville, & garnir de faſcines mêlées de terre, le dehors du Dorbar, qui étoit d'ailleurs couvert par un Fort Caravanſerâï. Tout le monde dans la Ville, Maure, Indou, Européen, ſe barricada, mit ſes effets en lieu de ſûreté. Ces préparatifs n'empêche-

rent pas Sabder khan de faire des propoſitions de paix ; il offrit à Miatchen de lui laiſſer la Forтereſſe : mais celui-ci inſiſtant ſur les Letres de Niſam, vouloit le Dorbar. On ſe cannona en conſéquence de part & d'autre ; & il y eut deux mille maiſons de brûlées entre la Forтereſſe & le Dorbar.

Sabder kan menaça d'introduire dans la Ville les Coulis, eſpeces de Pirates qui infeſtent la riviere de Surate & les environs de la Barre. Miatchen, ſans attendre l'effet de cette menace, fit venir deux mille Marates, commandés par Damangy. Il y eut après cela des deux côtés des ſorties dont le ſuccès fut à peu-près égal ; on prit & on reprit des Mortchâs (des batteries de canons) ; trois cens hommes périrent dans ces différentes actions ; & les deux Contendans, le 31 au ſoir, conſentirent à une ſuſpenſion d'armes qui dura tout le mois ſuivant.

Les Marates cependant pilloient hors de la Ville amis & ennemis, & coupoient le nez à ceux qui réſiſtoient. Les Comptoirs Européens & les Capucins qui deſſervoient l'Egliſe des Chrétiens de Surate, furent ſeuls à l'abri de leur violence ; ils leur avoient accordé une ſauve-garde. Les Marates firent payer cherement leur ſecours à celui qui les avoit appellés ; Miatchen fut obligé de leur donner deux Laks de roupies. Ils en demandoient trois à Sabder-khan pour ſe retirer ; le Nabab les refuſa : les Marates arrêterent en conſéquence les vivres ; ce qui mit la famine dans la Ville.

L'eſpece de tréve à laquelle Miatchen avoit conſenti, n'étoit qu'un repos qu'il ſe procuroit, en attendant que toutes ſes batteries fuſſent dreſſées. Le 28 Janvier il montra aux premiers de la Ville, au Cazi, au Moufti, au grand Saïed, les ordres de Nizam, & une Lettre que ce Prince écrivoit aux Marchands pour les engager à le ſeconder, lui Miatchen. Sabder khan ne put empêcher que ces ordres fuſſent publiés dans la Ville : mais le Cazi qui les avoit ratifiés ſe retira prudemment à la Forтereſſe auprès du Gouverneur. 1748.

Les hoſtilités recommencerent le 30 à cinq heures du ſoir, & furent ſuivies de la priſe de la porte

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

de la Doüane & de celle de la mer. Miatchen maître par-là de trois portes ſur la riviere, ſe poſta près du Tankaſal (la Monnoie), & s'y fortifia.

Le 4 Février le Gouverneur de la Fortereſſe fit une démarche qui lui coûta beaucoup de monde. Comptant ſur le ſecours des Hollandois & ſur celui d'une eſpece d'Envoyé de Perſe qui étoit à Surate pour quelques affaires ; il s'avança avec deux mille hommes, pour enlever Sabder khan dans ſon Dorbar: mais paſſant par les poſtes des Hollandois, il s'y trouva arrêté ; ceux-ci avoient reçu quatre-vingt mille roupies de Sabder khan pour reſter neutres. Trois cens hommes cachés dans la maiſon de l'Envoyé Perſan, qui avoit reçu vingt mille roupies du Nabab, tomberent enſuite ſur les gens de Miatchen. Il perdit trois à quatre cens hommes, & Sabder khan cent cinquante. Les Marates qui accompagnoient Miatchen eurent trois Chefs de tués ; & Damangy, en ſe barbouillant le viſage de terre, jura de venger cet affront. Quelques jours après, la femme d'un des Chefs Marates tués dans cette action, ſe brûla hors de Surate avec le corps de ſon mari.

L'entrepriſe du Gouverneur de la Fortereſſe eut des ſuites bien funeſtes pour la Ville. Le 12 Février, ſur les cinq heures du ſoir, Fares khan, un des Chefs de Sabder khan, fit mettre le feu aux maiſons attenantes à la Douane, dont Miatchen s'étoit emparé. Il y en eut cinq cens de brûlées, & la perte monta à quinze Laks de Roupies. L'incendie fut arrêté ſur le minuit par les ſoins des Tchelibis, Marchands Arabes, & par ceux du Sidi, Abyſſin, qui avoit la Daroguie (l'Intendance) de la riviere. Ce procédé violent irrita les Marchands, le Sidi & les Anglois ; ils en vinrent aux menaces à l'égard du Nabab, & procurerent le 13 Février une ſuſpenſion d'armes.

Enfin, après bien des pourparlers & des menaces réciproques, Sabder khan voyant tout déclaré contre lui, conſentit à ſortir du Dorbar, aux conditions ſuivantes : 1°. Qu'il ſe retireroit avec ſes gens où il voudroit. 2°. Qu'on ne lui demanderoit aucun compte. 3°. Qu'on donneroit

pour lui aux Marates la ſomme qu'ils demandoient. 4°. Qu'on payeroit les troupes qu'il avoit employées & celles qu'il garderoit auprès de ſa perſonne. 5°. Qu'on lui rendroit ſa famille, que Miatchen retenoit dans le Fort. 6°. Enfin, qu'on lui donneroit un Ecrit qui certifieroit, qu'il n'avoit pas fait mettre le feu à la Ville; que Miatchen s'étoit emparé de la Fortereſſe par trahiſon, & que lui, Sabder khan, ne cédoit le Dorbar que pour contenter les Marchands & appaiſer les troubles. On donna à Sabder khan l'écrit qu'il demandoit, ſigné de Miatchen, du Cazi, des Chefs des Nations, des principaux Marchands, & de Damangi, Commandant des Marates: mais quand il fut queſtion d'éxécuter ſa promeſſe, ce Prince fit naître des difficultés; & ce ne fut qu'après de nouveaux ordres de Nizam el moulk & de Nazerzingue, qu'il ſe détermina à céder la Nababie.

Sabder khan quitta le Dorbar le 10 Mars, accompagné de ſix mille hommes, & ſe retira au Jardin Anglois, ſitué au delà de la Fortereſſe, dans la ſeconde enceinte de la Ville. Ainſi finit, pour quelques tems, cette guerre, qui avoit duré trois mois. Il y périt quinze cens hommes; le nombre des bleſſés fut de cinq cens; & il y eut environ vingt mille coups de canon de tirés.

Les Hollandois qui avoient favoriſé Sabder khan indirectement, reſſentirent bientôt les ſuites de cette conduite. Il fallut d'abord rendre les quatre-vingt mille roupies qu'ils avoient reçues du Nabab. On les accuſoit publiquement de trahiſon. Ils avoient obtenu de Sabder khan la permiſſion de bâtir une Loge en pierre à leur Jardin, qui eſt entre la Fortereſſe & le Jardin Anglois; & cela pour être, diſoient-ils, en état de défendre le Nabab contre la Fortereſſe. Ils avoient même employé la faveur de ce Prince pour forcer les Particuliers de leur vendre le terrein dont ils avoient beſoin. Les fondemens étoient déja jettés, & l'emplacement fermé d'une enceinte de bambous. Avant que Miatchen ſe fut rendu maître de la Ville, ils ſe retirerent à leur Jardin, le 20 Février, & l'Ambaſſadeur Perſan, qui avoit joué le même perſonnage qu'eux, au Bender du Sidi, ſitué près du Jardin Anglois, au Nord, ſur la riviere.

Voyage aux Indes, Orientales, IIIe. Partie.

Le nouveau Nabab, après avoir procuré à la Ville quelque ſoulagement, fit demander aux Hollandois pourquoi ils bâtiſſoient ſur un terrein dépendant de la Fortereſſe, ſans la permiſſion du Gouverneur, ſans celle du Cazi & du Moufti, & fit défenſe, ſous peine de mort, de travailler chez eux. Ce ne fut pas la ſeule avanie qu'ils eſſuyerent. A Barotch (au Nord de Surate), les Marates, pour venger la mort de leurs Chefs, ſaiſirent les marchandiſes de leur Comptoir, demandant dix laks de dédommagement. Manſcherdji leur Courtier, Chef des Parſes de Surate, & Manikſchen, Divan de Sabder khan, furent arrêtés. On les regardoit comme les moteurs des procedés que l'on reprochoit aux Hollandois. La rançon que l'on exigea de Manſcherdji étoit de quatre laks, & en attendant qu'il pût la payer, il étoit obligé de donner tous les jours cinq cens roupies pour la dépenſe de ſes Gardes, ſans parler des mauvais traitemens qu'on lui faiſoit ſouffrir, juſqu'à lui mettre des excrémens dans la bouche.

Les Hollandois porterent leurs plaintes à Miatchen, & menaçerent, ſi on ne leur rendoit juſtice, de ſe retirer à la barre de Surate, & d'y prendre les Vaiſſeaux Maures. Le Nabab les renvoya aux Marates, proteſtant que s'ils quittoient Surate, il ne les inviteroit pas à y revenir. Les Hollandois exécuterent leurs menaces; ſept à huit Vaiſſeaux Maures pris à la Barre, les enhardirent à demander des dédommagemens: & Miatchen eut beau reclamer ces Vaiſſeaux, le 30 Mars, forcé par les cris des Marchands, il fut obligé de ſouſcrire aux conditions que les Hollandois mettoient à leur retour. Ces conditions étoient, qu'on leur rendroit leur Courtier, leurs effets, & qu'ils pourroient déſormais décharger leurs marchandiſes à leur Jardin. Pour ce qui regardoit la conſtruction de leur Loge en pierre, le Nabab les renvoya à Nizam el moulk. Le retour des Hollandois fut une eſpece de triomphe; les Marchands allerent au-devant d'eux juſqu'à Ombra, groſſe Aldée de Parſes, ſituée une lieue plus bas que Surate, ſur la riviere.

Le 12 Mai arriva à Surate le fils du fameux Moulna, Fakher

kher eddin, qui, depuis quelques années s'étoit retiré dans le Dekan auprès de Nizam el moulk. Il avoit un cortege de trois cents hommes, & étoit autoriſé par Nizam à redemander à Sabder khan les tréſors que Teigh beig khan avoit enlevés à ſon Pere, après la guerre de Sorab khan. Miatchen ne manqua pas de lui rendre viſite; mais Sabder khan ſongeoit à toute autre choſe qu'à une reſtitution. On apprit alors d'Aurengabad la mort de Nizam el moulk qui avoit ordonné à Nazerzingue de ſoutenir ſes prétentions ſur le Guzarate; & le 6 Juin, Sabder khan, qui levoit tacitement des Troupes, ſe fortifia dans le Jardin de Salabetpoura. Auſſitôt Miatchen mit en état de défenſe un Caravanſerâï qui étoit proche de ce Jardin, & y plaça trois cents hommes. Les hoſtilités recommencerent de part & d'autre; & les Lettres que Miatchen prétendoit avoir reçues du Mogol les 23 Juin & 5 Juillet, qui le déclaroient Gouverneur de la Ville, n'empêcherent pas Sabder khan de s'emparer le 7 Octobre du Caravanſerâï de Salabetpoura. Des trois Chefs qui commandoient dans ce Poſte, deux avoient été gagnés par argent; le troiſieme ſe défendit & mourut trois jours après d'une bleſſure. Sabder khan trouva dans ce Caravanſerâï de bonnes pieces d'artillerie & une proviſion de poudre.

VOYAGE aux Indes Orientales IIIe. Partie.

Cette perte obligea Miatchen d'abandonner la ſeconde enceinte de la Ville. Il ne garda que la porte de Dehli, par où les vivres entroient, celles qui donnoient ſur la riviere, & il ſaiſit l'occaſion de ces nouvelles attaques pour demander de l'argent aux Marchands.

Cette ſeconde guerre commença par pluſieurs incendies. Sabder khan fit mettre le feu à la porte de Brhânpour: mais il éprouva de la part de Miatchen une réſiſtence à laquelle il ne s'attendoit pas; & l'on prétend que ſi ce dernier eût été bien ſervi, Sabderkhan ne lui auroit pas échappé.

Les Anglois qui juſqu'alors avoient paru ne s'intéreſſer qu'au bien général, commencerent à ſe montrer favorables à Miatchen, & indirectement oppoſés aux Hollandois attachés à Sabder khan. Ils portoient leurs vûes plus

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

loin, connoiſſant le fort & le foible de la Ville, l'étendue de ſon commerce, & l'utilité dont elle devoit être à une Eſcadre qui ſéjourneroit dans l'Inde, par les vivres qu'on pourroit en tirer. Ils avoient perdu Madras en 1746, & ils venoient d'être obligés de lever le ſiege de Pondicheri. Nous les verrons dans la ſuite exécuter leur plan, & établir leur domination à Surate ſur la ruine du commerce de tous les Européens, & ſur-tout des Hollandois, qui juſqu'alors y avoient été les plus puiſſans.

En 1746, les Anglois avoient augmenté leur Loge, & y avoient creuſé deux citernes. Bombaye, à l'approche de cette ſeconde guerre, donna ordre de la fortifier, & y envoya cent Soldats Européens. Le 31 Octobre 1748, arriva à Surate un nouveau Chef, nommé M. Darel, avec cent autres Soldats : la Loge Angloiſe ſe trouva alors gardée par deux cents cinquante hommes.

Ces ſecours qui fortifioient le parti de Miatchen, ne changerent rien dans les projets de Sabder khan. Il employa trois Chrétiens pour mettre le feu dans pluſieurs endroits de la Ville & à la porte de Brhânpour. Cette tentative ne lui réuſſit pas ; & elle détermina Miatchen à mettre une garde chez les Chrétiens attachés à Sabder khan. Bientôt ce Prince la fit retirer, à la ſollicitation du Pere Placide, Capucin, leur Curé ; il donna même des ordres pour que les Peres fiſſent leurs fonctions librement : mais cet acte de clémence ne put attirer à ſon parti les Topas ni les Portugais qui étoient au ſervice de Sabder khan.

Le 18 Novembre il y eut une aſſemblée des Nations Européennes, à laquelle les Hollandois ne ſe trouverent pas ; & il y fut réſolu qu'on obligeroit Sabder khan de ſortir de Surate. Les Anglois ſe chargerent de l'exécution ; ils reçurent, pour cet effet, de Bombaye, des mortiers, un Ingénieur, ſoixante Soldats ; & ſe virent par-là plus de trois cents Européens. En attendant un nouveau renfort, pour exercer leurs troupes plus commodement, ils les placerent dans un Caravanſeraï auquel ils percerent une porte en face de leur Loge.

Quelques jours après, ils firent un acte de ſévérité qui

devoit apprendre aux Hollandois que Miatchen étoit leur homme. Un Hollandois, curieux de ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans le Camp des Anglois, étant allé ſe promener à la porte de Nauçari, fut pris comme eſpion, conduit à la Fortereſſe; & au bout de cinq heures, décapité devant la porte du Fort. Cette violence n'eut pas d'autres ſuites, malgré les plaintes que les Hollandois adreſſerent aux Nations, proteſtant qu'ils n'avoient donné aucun ſecours à Sabder khan. Celui-ci employoit pour ſe défendre, des moyens qui n'étoient pas plus légitimes. Il gagna quatre Coulis qui ſe chargerent d'aller tuer Miatchen, Mir Mohammed Aali, Tchelibi & Moulna Fakher eddin. Ces Aſſaſſins ſe rendirent à la Fortereſſe, le jour même de l'exécution du Hollandois. Le premier étant preſque monté, tomba dans le foſſé; & les autres voyant le coup manqué, ſe ſauverent. Celui que l'on avoit pris, avoua tout, & fut condamné à la mort : mais au moment de l'exécution, Miatchen lui donna ſa grace, & le fit ſimplement mettre en priſon.

Les Anglois ſe croyant aſſez forts, ſe poſterent, le 26, à pluſieurs portes de la Ville, avec des mortiers & du canon. Leurs batteries jouerent près d'un mois, ſans entamer Sabder khan. Le feu des Anglois fut terminé par deux ſorties qui firent changer de face aux affaires. Dans la premiere, Sabderkhan eut ſept canons d'encloués; dans la ſeconde, les Anglois s'emparerent de la batterie où étoient ces ſept canons, & en prirent trois autres, dont ils entrerent quatre canons dans la Ville. Sabder khan perdit beaucoup de monde dans ces actions : deux de ſes principaux Officiers y périrent. L'épouvante ſaiſit ſon parti, & lui-même perdit la tête. Du côté des Anglois il y eut dix-huit hommes de tués, douze Blancs & ſix Topas; & il leur en déſerta vingt.

Enfin le 21 Décembre, Miatchen fit venir à la Fortereſſe Vakar khan & toute la famille de Sabder khan, qui, malgré les conventions, ne lui avoit pas été rendue; & l'on parla de préliminaires de paix. Alors Sabder khan ſe voyant abandonné, & prêt à être livré à ſes ennemis, céda au conſeil qu'on lui donnoit de quitter Surate, avec des

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

1749.

conditions avantageuſes : il demanda aux Anglois un Vaiſſeau pour ſe retirer au Sind, & fit mettre ſes effets en vente.

Le 28, ce Prince ſe rendit au jardin de Tchelibi, habillé en Fakir, & verſant des larmes ſur ſes malheurs : le 6 Janvier, il fit voile pour le Sind ſur un Vaiſſeau Anglois, armé de ſoixante Soldats ; & le 9 du même mois les Troupes Angloiſes & l'artillerie furent renvoyées à Bombaye.

Le Vaiſſeau qui portoit Sabder khan fut accueilli près du Sind d'une tempête affreuſe, qui obligea le Capitaine de le ramener à Bombaye. Les Anglois offrirent à ce Prince un Vaiſſeau d'Europe, pour retourner ſur-le-champ au lieu de ſa deſtination. L'envie qu'il avoit de voir Bombaye, lui fit refuſer cette offre. Il deſcendit à terre, & fut reçu dans la Ville au bruit de l'artillerie & avec les honneurs dûs à ſa perſonne. Le Général, par ſes politeſſes, tâcha de diminuer l'amertume de ſa ſituation ; &, après avoir ſatisfait ſa curioſité, le Nabab dépoſſédé fit voile une ſeconde fois pour le Sind.

Pendant que les Anglois triomphoient à Bombaye, Miatchen, qui pénétroit leurs deſſeins, délivré d'un Concurrent contre lequel leurs ſecours lui avoient été néceſſaires, ſongea à en empêcher l'exécution. Quelques ſommes conſidérables avoient commencé à le rendre favorable aux Hollandois ; pour parvenir à ſon but, il n'avoit d'autre moyen que de les ſoutenir dans l'état où ils étoient ſous Sabder khan. La paix fut en conſéquence concluë ; le fils du Gouverneur alla leur rendre viſite, & fut reçu avec tous les honneurs ordinaires en pareille circonſtance. Le Chef de la Loge Hollandoiſe, le reconduiſit enſuite bien eſcorté, juſqu'à la Fortereſſe, & rendit ſa viſite au Gouverneur ; on lui tira ſept coups de canons. Ces politeſſes ne manquerent pas de piquer la jalouſie des Anglois ; mais Miatchen alla le ſoir même à leur Loge, pour les appaiſer. Il étoit aiſé de voir que c'étoit une feinte de ſa part, puiſqu'il permit aux Hollandois de faire leur Quai, & d'y ajouter deux baſtions ; & en effet, ces Ouvrages furent achevés, malgré les ménées ſourdes des Anglois.

Miatchen, pour ſe concilier les eſprits, donna encore

aux autres Nations Européennes des marques de bienveillance. M. le Verrier, Chef du Comptoir François, eut la permiſſion de convertir en roupies les piaſtres & autres monnoies étrangeres, ſans payer au Gouverneur le droit du coin ; & ſur la vente des biens de Sabder khan, on lui remit cinq mille roupies pour les vols & autres dommages faits au Jardin François par les gens de ce Gouverneur.

Il ne reſtoit plus à ſatisfaire, que les Ganims (les Marates) auxquels Sabder khan avoit refuſé de payer trois laks. On leur donna un lak comptant, le 27 Avril ; on leur en aſſigna ſept autres ſur le produit de la Doüane ; & il fut ſtipulé que juſqu'à entier paiement ils auroient un Tchoki à la Doüane de la riviere, & un autre à une porte de la Ville. Ils laiſſerent alors l'entrée libre aux vivres, qui, depuis près d'un an, étoient arrêtés.

Lorſque la tranquillité fut retablie dans Surate, Miatchen qui voyoit les Vaiſſeaux Anglois éloignés pour quelque mois de la rade, & les Européens s'obſerver mutuellement, crut qu'il étoit tems de ſe dedommager ſur les habitans des frais de la guerre, & d'abaiſſer ceux qui avoient paru tenir la balance entre lui & Sabder khan. Il commença par Moulna Fakher eddin ; l'invita à dîner le 6 Juillet, avec le Sidi & Tchelibi ; & après le repas, fit lire une Lettre de Dehli qui lui donnoit ordre de l'arrêter: en même tems trois cents hommes furent envoyés à ſa maiſon, pour la cercler. Le coup étoit vigoureux ; les Anglois dont Fakher eddin avoit pris le Pavillon, ſe remuerent envain en ſa faveur ; leurs menaces furent inutiles. Le Gouverneur fit ſignifier aux Marchands aſſemblés pour cette affaire, qu'ils euſſent à ne prendre aucun parti ; & fit même publier une défenſe de travailler chez les Anglois, & de les ſervir. Fakher eddin ne fut pas plûtôt arrêté, que les Marates qui campoient à Poulpara, demanderent cinq laks, pour leſquels il s'étoit rendu caution ; & Amerdin, ſon frere, en demanda vingt-cinq qu'il prétendoit que Fakher eddin avoit détournés du bien de leur pere. Telle eſt, pour l'ordinaire, la maniere de procéder des Aſiatiques, même entre parens.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Pour donner le change & diſtraire les eſprits, Miatchen, le 11 Juillet, fit publier que le Firman du Mogol, qui l'établiſſoit Nabab, étoit arrivé. Fakher eddin, ſes gens & l'Ambaſſadeur Perſan qui avoit ſecondé Sabder khan, n'en furent pourſuivis que plus vivement. Sur cela, nouvelles ménaces de la part des Anglois, cris contre la vexation du Gouverneur. En effet, la Politique des Anglois, juſqu'à ce que leur puiſſance abſorbât celle de la Ville, demandoit qu'ils ſoutînſſent les Particuliers dont les forces réunies pouvoient arrêter le deſpotiſme du Nabab.

Enfin le 25 Juiller, il ſe fit un accommodement. Mir Mohammed Aali, Gouverneur particulier (comme grand Maître) du Dorbar, alla voir les Anglois ; on ſe fit de part & d'autre des préſens : les Anglois accompagnés de ce Seigneur & du Sidi, rendirent viſite au Nabab ; & le lendemain, ils allerent voir le Sidi, qui, dans cette affaire, s'étoit porté comme Médiateur.

Miatchen de ſon côté donna, le 14 Août, un grand repas aux Anglois, dans le Jardin de Salabetpoura ; & le premier Septembre, il fit annoncer par pluſieurs ſalves d'artillerie, que la confirmation de ſes Patentes étoit arrivée, avec celles de Gouverneur de la Fortereſſe pour ſon fils aîné. C'étoit un jeu par lequel ce Gouverneur amuſoit le Peuple, tandis, qu'il prenoit des meſures pour ſortir de la tutelle des Anglois.

Ceux-ci las, à ce qu'ils diſoient, de la tyrannie de Miatchen, ou plûtôt, qui avoient pénétré ſes vûes, ſe retirerent le 7 Septembre à la Barre de Surate, pour prendre les Vaiſſeaux qui alloient arriver de Moka & de Jedda. Miatchen qui ſçavoit le beſoin que les Anglois avoient de lui, ne s'attendoit pas à ce coup de vigueur. Il leur rembourſa douze mille roupies de frais qu'ils avoient faits ; ce qui n'empêcha pas les Anglois, qui demandoient la liberté de Fakher eddin, d'emmener deux Vaiſſeaux du Nabab à Bombaye.

Coja Vartane, Marchand Arménien, fut la victime du procédé des Anglois. Le 27 Septembre on le conduiſit à la Fortereſſe ; il y fut maltraité, & ne put en ſortir qu'en

faiſant des billets pour des ſommes aſſez conſidérables. Dans le même tems, Miatchen fit entourer la Maiſon de l'Ambaſſadeur Perſan. Vingt-cinq mille roupies données comptant, lui procurerent la liberté par l'entremiſe des Anglois & du Sidi; mais à condition qu'il quitteroit la Ville, & iroit demeurer au Bender du Sidi, juſqu'à ſon départ pour la Perſe: &, pour plus de ſûreté, Miatchen garda trois laks d'indigo que laiſſoit cet Ambaſſadeur, ſauf à lui à en tenir compte par la ſuite.

Miatchen n'étoit pas content de rencontrer toujours le Sidi ſur ſes pas, & il avoit tout ſujet de s'en défier. Celui-ci étant un jour allé à ſon Jardin, le Gouverneur qui vouloit s'emparer de ſa maiſon, fit fermer ſur lui les portes de la Ville. Le Sidi plus adroit, rentra par une porte qui étoit mal gardée. Auſſi-tôt menaces de rupture, annonces de guerre. Les perſonnes qui ne trempoient pas dans cette querelle, prierent les Chefs Européens d'être Médiateurs: mais les Anglois ne voulurent pas accepter ce titre, que Fakher eddin n'eût été mis en liberté. Miatchen, qui ne ſe ſentoit pas le plus fort, y donna les mains le 7 Décembre; à condition toutefois que tant qu'il ſeroit Gouverneur, Fakher eddin ne ſortiroit pas de Bombaye. Ce Mogol partit de Surate le 27 Décembre, avec une eſcorte Angloiſe, fit voile pour Bombaye; mais ſes biens ne lui furent pas rendus.

Les demarches de Miatchen demandoient des forces plus conſidérables que celles qu'il avoit. Auſſi ſes procédés violens n'avoient-ils d'autre effet, que d'obliger les Grands qu'il avoit inſultés, à ſe déclarer contre lui. Aali navâz khan, le propre fils de ſa ſœur, étoit du nombre de ceux-ci. Ce Seigneur naturellement brave & plein de probité, s'étoit d'abord lié avec lui, & l'avoit même aîdé à dépoſſéder Sabder khan. Malgré cela, un jour qu'il étoit ſorti de Surate, Miatchen en fit fermer les portes ſur lui; Aali-navâz khan fut obligé de reſter dans le Jardin de la Beigom, & renoua dans la ſuite avec Sabder khan, dont il avoit épouſé la fille aînée.

Ces querelles particulieres amortiſſoient le commerce, & annonçoient quelque rupture éclatante, tandis que

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

d'autres fleaux affligeoient la Ville : le 9 Novembre, on avoit eu de la peine appaiſer un incendie conſidérable, cauſé par une fuſée qui tomba dans une des écuries du Cotoüal Fares khan.

Les mutations arrivées dans les Comptoirs Anglois & Hollandois ne changerent rien à la face des affaires. M. Darel

1750. ayant été relevé par M. Lemm, partit le 4 Janvier pour Talicheri ; ſa geſſion ne le fit point regretter : & Jagrenat, Courtier de la Loge Angloiſe, alla à Bombaye rendre compte de ce qui s'étoit paſſé à Surate. Le Comptoir Hollandois eut auſſi un nouveau Chef : M. Sroder fut relevé par M. Pekok qui arriva le 13 ſur un Vaiſſeau de Batavia.

Le 23 Janvier, les Marchands & les Principaux de la Ville, moyennerent un accommodement entre le Gouverneur & le Sidi. On vouloit que Miatchen quittât le Dorbar ; mais il déclara qu'il n'en ſortiroit pas, quand même la Cour de Dehli enverroit à Surate un autre Gouverneur. Ce Prince voyoit bien qu'on étoit las de lui, & que le nouveau Gouverneur ſe trouveroit à la porte de la Ville, quand on le voudroit. La paix ſe fit pourtant ; du moins on en eut les apparences : & Miatchen donna un ſerpeau au fils du Sidi. Cette reconciliation ne produiſit pas dans la Ville l'effet qu'on pouvoit en attendre, parce qu'on apprit le 12 Février qu'un Vaiſſeau de Tchelibi richement chargé, avoit été pris par les Marates de Bacim ; nouvelle qui jetta la conſternation parmi les Marchands & les autres intéreſſés.

Il eſt ſuprennant que Miatchen n'eût pas prévu ce qui ſe tramoit contre lui. Sabder khan retiré au Sind, avoit pour créatures les Principaux de Surate que le Gouverneur aliénoit par ſa conduite, & qui ne voyoient qu'avec peine les Anglois s'arroger dans cette Ville la qualité d'Arbitres. Le parti étoit pris entr'eux de retablir Sabder khan ; & les Hollandois piqués d'un côté des oppoſitions que les Anglois faiſoient à la conſtruction de leur parapet, & de l'autre liés de longue-main avec la famille de Sabder khan, n'étoient pas des derniers à appuyer cette réſolution. Il falloit, pour en aſſurer le ſuccès, brouiller Miatchen avec les Anglois, & arrêter par-là les ſecours qu'il pouvoit attendre.

tendre de Bombaye. En conſéquence, ils l'engagent à faire fermer la porte de la Ville ſur M. Lemm qui étoit allé à ſon Jardin. Le Chef Anglois la fit enfoncer à coups de hache; & Miatchen eut beau déſavouer ceux qui gardoient cette porte, il reçut de Bombaye une Lettre foudroyante, dans laquelle on le menaçoit de le chaſſer du Dorbar. Mais, comme les Anglois ſçavoient à-peu-près d'où le coup étoit parti, ils inſiſtoient ſur ce que les ouvrages des Hollandois fuſſent arrêtés.

Ceux-ci allerent toujours en avant; on ſe fit bonne mine le reſte de l'année; & en 1751, lorſque la mouſſon des pluies fut décidée, & qu'on crût n'avoir plus rien à craindre de Bombaye, le 16 Avril, le Dorbar fut attaqué par Sidi Hafez Maſſoud khan, Vakar khan, Moulna khan, Fares khan, Sidi Kaſſem &c. & pris en vingt-quatre heures au nom de Sabder khan. Il y eut à-peu-près cent cinquante hommes de tués dans cette révolution. Miatchen aſſiegé enſuite dans la Fortereſſe, ſe trouva dans une ſituation fort embaraſſante. Les Anglois qui malgré ſes défauts avoient beſoin de lui, parce qu'il étoit leur homme, firent du bruit, refuſerent de reconnoître Sabder khan, & ſe fortifierent dans leur Loge. Vakar khan gouverna la Ville en attendant que Sabder khan fut de retour du Sind. 1751.

Juſqu'alors les Anglois n'avoient paru que comme amis de Miatchen: un événement, en ſoi de peu de conſéquence, tourna contr'eux les armes de Sidi Hafez Maſſoud khan; ce qui acauſé dans la ſuite la ruine de Sidi Hafez Ahmed khan [1], fils de ce Sidi.

[1] On peut conſulter à ce ſujet les *Mém. du Col. Lawrence*, trad franç. T. II. p. 46, 49 &c. Les cauſes de la guerre des Anglois contre le Sidi n'y ſont pas préſentées avec l'impartialité que l'on trouve ſur d'autres événemens dans l'*Hiſtoire des guerres de l'Inde*; & c'eſt le défaut que l'on peut reprocher à M. Holwell, lorſqu'il rapporte l'origine des troubles du Bengale (*Evenemens hiſtoriques &c. relatifs aux Provinces du Bengale &c.* tr. fr. prem. Part. ch. 2.). L'Ouvrage de cet Anglois, quant à la partie Hiſtorique & à la deſcription des Provinces du Bengale, mérite, malgré cela, d'être lû; & l'on verra de même avec plaiſir le Colonel Lawrence rendre un hommage forcé aux qualités de M. & même de Madame Dupleix. Je ne puis m'empêcher de tranſcrire ici ce qu'il dit de cette femme extraordinaire, qui à toutes les qualités & à tous les vices de ſon ſexe, joignoit une fermeté, une grandeur d'ame, un eſprit de détail, qui, au rapport des Européens établis dans l'Inde, lui ont fait partager avec juſtice la gloire des ſuccès de ſon mari. « M. Dupleix, dit le Colonel Lawrence (*Mém.* T. I. p. 71.)

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Le 13 Juin, ſur les 10 heures du matin, un Portugais, Soldat des Anglois, eut querelle avec un homme du Sidi; ils en vinrent aux coups & ſe bleſſerent tous les deux. Au bruit de ce combat, ſoixante Anglois ſortent tambour battant de la Loge; du côté du Sidi, on leur tire pluſieurs coups de fuſil. Ils ſe défendent, & ſont ſoutenus par trois cents Anglois qui marchent du côté du Poſte du Sidi. Ils y ſont reçus par plus de quatre mille hommes qui les accablent de fleches & de coups de fuſils. La guerre une fois déclarée, les Soldats du Sidi, ceux de Fares khan & de pluſieurs autres Chefs Maures ſe raſſemblent, & marchent contre la Loge Angloiſe dont le canon les tient quelque tems en reſpect.

Le Sidi cependant étoit reſté ſeul dans ſa Maiſon, tandis que ſes gens courroient contre les Anglois. Son fils penſa tomber entre leurs mains; il fut rencontré par un Cipaye qui ne le connoiſſant pas, le relâcha pour quelques bijoux: Sidi Mouftah courut le même riſque.

Les troupes Angloiſes ſe replierent peu-à-peu ſur la Loge où leur ſecours étoit néceſſaire: les gens du Sidi gagnant de maiſon en maiſon, y avoient déja pénétré. Les affairent s'accommoderent enſuite; & Sabder khan, revenu du Sind, prit poſſeſſion de la Nababie, dont il jouit peu d'années.

Miatchen perdit encore la Fortereſſe, qui lui fut enlevée après la mort de Sabder khan par le même Sidi Hafez Maſſoud khan, Lieutenant du Sidi Iakout khan, Keleidar de Rajpouri (Dondi Rajapour), & Chef d'une Colonie de Cafres établis dans cette Ville. La fonction propre du Sidi Iakout khan, étoit de tenir la mer avec une flotte pour protéger les Marchands contre les Pirates. Le Mogol lui avoit aſſigné pour cela un revenu de pluſieurs laxs de roupies, payables en partie ſur le Domaine de Surate. Sidi Hafez Maſſoud khan, Chef de l'eſcadre du Sidi de Rajpouri, commandoit pour lui au Bender (Port) de Surate, & jouiſſoit au plus d'un

» avoit épouſé une femme qui ne lui cédoit ni pour l'eſprit, ni pour l'orgueil, » & qui étant née dans le Pays, étoit au fait de toutes les intrigues qui s'y pra- » tiquent, & ſe ſervoit de la connoiſſance qu'elle avoit de la Langue pour les » faire réuſſir. Voy. encore l'*Hiſt. des Guerres de l'Inde*. T. I. p. 179, 180.

lak de revenu : mais il étoit puiſſant par les diviſions qui regnoient dans cette Ville depuis la mort de Tegh beig khan.

Les Anglois ayant voulu s'oppoſer à l'invaſion du Sidi, furent repouſſés vivement; &, ſans la médiation du Chef François, M. le Verrier, ils couroient riſque d'être tous égorgés dans leur Loge.

Cependant le voiſinage de Bombaye effraya le Sidi. Il donna aux Anglois quelques laks enforme de dédommagement, & s'engagea par écrit à rendre la Fortereſſe à Miatchen au bout de deux ans. Il mourut dans l'intervalle ; Sidi Hafez Ahmed khan, ſon fils, lui ſuccéda en 1756 dans la place de Gouverneur de la Forteresse ; & appuyé indirectement par les Hollandois, refuſa de remplir ſon engagement. Sidi Maſſoud khan s'étoit emparé d'un terrein conſidérable près de la Forteresse, & approprié le tiers des revenus de la Ville : un autre tiers étoit donné aux Marates ; de façon que la portion qui reſtoit au Nabab étoit peu conſidérable.

Le Dorbar étoit alors occupé par Aali navâz khan, gendre & ſucceſſeur de Sabder khan. Les deux Gouverneurs réunis, celui de la Ville & celui de la Forteresse, étoient aſſez puiſſans pour ſe ſoutenir par eux mêmes, & ils avoient avec les Hollandois des liaiſons qui ne pouvoient que porter ombrage aux Anglois : auſſi ceux-ci jurerent-ils leur perte. Ils ſe déclarerent ouvertement pour Miatchen, en l'envoyant à Bombaye : & leur conduite fit voir qu'Aali navâz khan avoit eu raiſon d'empêcher les mariages par leſquels la Beigom vouloit ſerrer le nœud qui uniſſoit déja ſa famille à celle de Miatchen, & d'engager Sabder khan, qui avoit fait venir à Surate les deux fils de ce Mogol, jeunes Seigneurs courageux, avec celui de Mian Mitten, ſon frere ; de l'engager, dis-je, à les faire ſortir de la Ville, ſçachant bien qu'ils ne manqueroient pas de remuer en faveur de leur pere & des Anglois. 1756.

Miatchen chaſſé de la Ville & de la Forteresse de Surate, courut le Pays pendant trois à quatre ans. Il alla trouver Nana à Ponin, lui expoſa ſes droits, ſes malheurs, lui demanda du ſecours ; & lui promit, ce qui vaut mieux que les plus juſtes prétentions, une ſomme conſidérable, s'il le retabliſſoit dans la Nababie. Pour appuyer ſes rai-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

ſons auprès de Nana par des ſuccès en quelque ſorte prépa ratoires, & commencer d'un autre côté à affoiblir le Sidi de Surate, Miatchen propoſa au Chef Marate d'attaquer Rajpouri où réſidoit le Sidi dont relevoit celui de Surate, lui repréſentant cette place comme très-facile à prendre. Nana goûta ce projet ; & profitant des diviſions qui regnoient à Aurengabad, mit le ſiege devant Rajpouri, dont il s'empara dans le courant de Juin 1758. Il attaqua enſuite la Fortereſſe, où le Sidi s'étoit renfermé : mais le ſiege de cette place traîna en longueur.

Au commencement de 1759, le fils du Sidi de Rajpouri ſe rendit à Bombaye pour prier les Anglois d'engager Nana à ſe retirer, leur promettant pour cela la Fortereſſe de Surate. C'étoit offrir ce qu'il n'avoit pas ; & les Anglois le ſçavoient bien. Le Sidi de Surate qui en fut averti, ne fit que ſe tenir plus ſur ſes gardes ; & les Anglois laiſſerent agir Nana qui en prenant la Fortereſſe de Rajpouri, mina deux Puiſſances auxquelles ils en vouloient, les Sidis & les Hollandois.

Hamilt. Lib. cit. T. I. p. 199-224.

A la priſe de Rajpouri, le Comptoir Hollandois qui étoit dans la Ville, fut ruiné, malgré les repréſentations du Chef de Surate, M. Taillefer, qui envoya pour cet objet à Ponin une perſonne de ſon Conſeil. Il étoit aiſé de deviner à qui ils devoient la perte de cet Établiſſement. Nana ne manqua pas d'écrire, comme on fait en Europe, aux Chefs Européens de Surate des Lettres en forme de Manifeſte, dans leſquelles il expoſoit ſes griefs contre le Sidi de Rajpouri. M. le Verrier en reçut de lui deux à ce ſujet.

Si M. de Buſſi s'étoit trouvé alors à Aurengabad, Nana obligé de réunir ſes forces, & même de les rapprocher de cette Ville, auroit levé le ſiege de la Fortereſſe de Rajpouri ; les deux Sidis ſe ſeroient dans la ſuite ſecourus mutuellement ; & peut-être que les Anglois auroient manqué la Fortereſſe de Surate. Alors que de reſſources de moins pour leurs Vaiſſeaux ! Mais ils étoient comme aſſurés de ce qui devoit ſe paſſer dans le Dekan : les treſors du Bengale fixoient les Evénemens.

Heiderzingue, Divan de M. de Buſſi, venoit d'être maſſa-

cré au milieu du Camp de Salabetzingue par les gens de Nizam Aali, lorſqu'il ſortoit de complimenter ce Prince ſur le Gouvernement d'Heider abad que le Soubeh dar, ſon frere, lui avoit accordé pour ſon entretien. Auſſitôt, comme par repréſailles, Schanavâz khan, qui étoit en priſon lorſque je paſſai à Aurengabad, & que l'on regardoit comme l'Auteur des anciens troubles, fut mis à mort avec ſix perſonnes de ſa famille, par l'ordre du Soubeh dar du Dekan. L'Armée Françoiſe partit enſuite pour Heider abad emmenant avec elle Baſaletzingue, troiſieme frere de Salabetzingue qu'elle laiſſoit à Aurengabad : Nizam Aali s'étoit retiré à Brhânpour. Les nouvelles portoient que nos troupes manquoient de tout; que les Maures commandés par un Rajah, s'étoient tournés contre nous; & que M. de Buſſi, après les avoir battus, avoit été obligé de forcer Heider abad, dont on lui avoit fermé les portes.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Il n'eſt que trop aiſé de reconnoître, dans cette révolution, la main des Anglois qui nous ſuſcitoient des affaires dans le Dékan, & nous rappelloient à la Côte de Coromandelle, pour exécuter plus facilement les projets de Conquêtes qu'ils avoient formés ſur celle de Malabare; projets qui devoient conduire à notre expulſion totale des deux Côtes. Malheureuſement M. Dupleix n'étoit plus à Pondichery. Malgré ſes défauts, ce grand homme, je ne crains pas de l'appeller ainſi, auroit ſçu déviner par ſes intelligences, l'intrigue des Anglois, & la rompre par l'aſcendant qu'il avoit ſur les Maures & ſur les Indous. J'ai vu en 1760 l'effet que ſon nom ſeul produiſoit encore dans les terres, & l'impreſſion que faiſoit ſur les Anglois, la nouvelle qui courut quelque tems, qu'il revenoit dans l'Inde avec une Eſcadre. Les Anglois étoient inſtruits de notre ſituation, de la foibleſſe de notre adminiſtration; & c'eſt ce qui les détermina à preſſer l'expédition de Surate.

J'arrivai, comme je l'ai dit, dans cette Ville, le premier Mai 1758, lorſque les préparatifs de cette expédition ſe faiſoient à Bombaye; & pour ne pas interrompre le fil d'une narration qui doit plus intéreſſer que ce qui me regarde perſonnellement, je vais continuer les affaires de

Ci-d. p. cclxij.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

1758.

Surate juſqu'à la fin des guerres qui ont comme livré ſon commerce aux Anglois : j'aurai aſſez le tems d'ennuyer le Lecteur du récit de mes aventures.

Aali navâz khan commandoit alors à Surate. Avant que d'attaquer le Sidi dans ſon Fort, il falloit être sûr de la Ville, & par conſéquent enlever le Dorbar au Nabab, Prince naturellement brave, droit, incapable d'une trahiſon, & encore moins propre à recevoir des Loix dans ſon Gouvernement. On a vu ci-devant qu'il devoit pancher pour les Hollandois ; auſſi Manſcherdji, leur Courtier, paſſoit-il pour tout-puiſſant dans la Ville : & il faut avouer que ce Parſe abuſoit de la conſidération que le Nabab avoit pour lui, ou plûtôt pour ſes Maîtres. Aali navâz kan étoit encore porté pour les François ; & il a toujours donné, même depuis ſa diſgrace, des marques ſenſibles d'amitié à mon frere, Chef du Comptoir François. Mais ce Prince avoit le défaut des cœurs grands & généreux, celui de ne pas ſoupçonner la perfidie, & de ne pas aſſez ménager ceux dont il croyoit n'avoir pas beſoin.

Il s'étoit brouillé depuis quelque tems avec le Sidi pour des raiſons d'intérêt que les Anglois ne manquerent pas de groſſir par leurs Agens ſecrets. Il étoit queſtion d'une portion des droits qui revenoient au Sidi, & que le Nabab avoit affectée au paiement des laks promis aux Marates. Cette dette donnoit droit à ces derniers d'avoir deux Poſtes dans la Ville ; & la proximité d'une Puiſſance auſſi formidable devoit naturellement inquiéter le Nabab, & même donner à penſer au Sidi dont l'autorité n'étoit que précaire. Mais on lui fit enviſager le refus d'Aali navâz khan comme un trait d'avidité, & de prétendue ſupériorité.

Cid. p. cclxxxv

Miatchen cependant s'avançoit vers Surate avec quelques milliers de Cipayes dont pluſieurs avoient ſervi dans l'Armée du Dékan, & avec des troupes de Nana. Deſque le Sidi apprend qu'il eſt proche de la Ville, il va trouver la Beigom, dont il connoiſſoit les diſpoſitions pour Miatchen, & lui offre d'aider ce Mogol à recouvrer la Nababie. Cette propoſition fut reçue avec toute la vivacité

qu'une femme ambitieuſe peut mettre dans ſes paſſions. La Beigom en fit part à Miatchen, & lui envoya en même tems quelques fonds pour qu'il pût continuer ſon entrepriſe. Elle avoit ſçu cacher ſes diſpoſitions à Aali navâz khan, lorſque ce Prince, après le Ramadan (le 8 Juin) lui avoit, ſelon la coutume, rendu viſite.

Cette intrigue ne put être ſi bien conduite, que le Nabab n'en eût quelque vent. Il envoie en conſéquence chez le Sidi qui lui aſſure qu'il n'eſt abſolument pour rien dans le retour de Miatchen; & ces explications occaſionnent une eſpece de reconciliation qui n'étoit que feinte de la part du Sidi, quoiqu'il l'eût confirmée par ſerment.

Miatchen ſûr des intelligences qu'il avoit dans Surate, ſe préſenta à la vûe de cette Ville. Les Troupes du Nabab ſortirent deux fois contre lui, & furent obligées de rentrer avec quelque perte. Ce ſuccès enhardit Miatchen; il paſſe la riviere, & s'empare ſans peine de Render, groſſe Aldée qui eſt preſque vis-à-vis de la Fortereſſe. Quelques jours après il repaſſe la Riviere; le Sidi lui donne entrée dans la Ville, & la Fortereſſe canone le Dorbar. La Loge Françoiſe, dont les Chefs ne ſont jamais entrés dans les querelles des Gouverneurs, devint le dépôt des effets les plus précieux même des perſonnes en place dans la Ville.

Les Troupes du Nabab livroient par intervalles, de petits combats à celles de Miatchen : mais il étoit aiſé de voir, à la conduite de leurs Officiers, que la plûpart étoient gagnés. La trahiſon pénétra juſques dans l'intérieur du Dorbar. Aalina vâz khan préparé à tout événement, veut ſçavoir ce qui lui reſte de vivres. On ouvre en ſa préſence les jarres qu'il avoit fait remplir de riz, & il les trouve pleines de terre couverte d'une couche de riz. Ceux qui paroiſſent ſes meilleurs amis, l'abandonnent. Il avoit confié ſon artillerie à deux Portugais, qui pour deux cents roupies enclouent ſes canons; & lorſque le Nabab ordonne de faire feu, le Canonier diſparoît, & les canons ſe trouvent hors de ſervice. Aali navâz khan ſe voit

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

donc obligé de capituler : il ſort du Dorbar avec les honneurs dus à ſon courage, à ſa naiſſance, & ſe rend à la maiſon qu'il avoit dans la Ville, où il a vécu depuis en ſimple Particulier, reſpecté des Noirs & des Blancs, & même de ſes propres ennemis.

1758. Par cette révolution qui arriva en Décembre, & qui ne fut ſuivie d'aucun pillage, la Nababie rentra dans la famille de la Beigom, Veuve d'Azeret khan, belle-ſœur

Ci-d.p.cclxxvj de Tegh beig khan, & dont Miatchen avoit épouſé la fille.

Les honneurs de la victoire furent pour le Sidi qu'il falloit endormir ſur le précipice qu'il venoit de ſe creuſer, en ſe privant du ſeul appui ſur lequel il pût compter. Le nouveau Nabab ne manqua pas de le flatter: & dans le fond, il eût été bien-aiſe de le voir aſſez fort, pour pouvoir, joint avec lui, rompre les projets des Anglois, qui alors ne l'aimoient pas plus que ſon neveu, & qui avoient deſſein de mettre Fares khan à ſa place. Auſſi, lorſque ſur la fin de Décembre, le Chef François, M. le Verrier, alla prendre congé de lui, ce Prince lui demanda-t-il, pourquoi les François ne venoient pas à Surate, pourquoi leur pavillon n'étoit pas élevé dans leur Loge; ajoutant, que ſous ſon premier Gouvernement, il avoit écrit à Pondichery pour faire revivre à Surate le commerce des François. Le Sidi que le Chef François avoit vu preſqu'enfant, lui tint les mêmes Diſcours, le chargea, ainſi que le Nabab, de Lettres pour le Gouverneur de Pondichery, relatives à cet objet, & lui rendit ſa viſite à la Loge Françoiſe; honneur qu'il n'avoit encore fait à aucun Chef Européen.

Malgré les careſſes de Miatchen, le Gouverneur de la Forteresſe avoit vent de ce qui ſe tramoit contre lui à Bombaye; il auroit deſiré de voir les François puiſſants à Surate, convaincu que les Hollandois n'étoient propres qu'à dominer, & non pas à ſe ſacrifier pour leurs amis. Mais quand Pondichery auroit eu quelques vûes générales ſur le Comptoir de Surate, l'état des François dans l'Inde leur permettoit-il d'aller chercher les Anglois près du Golfe du Cambaye, après être devenus dans le Bengale la victime

victime de leur ambition ; & tandis qu'à la Côte de Coromandel on ſe croyoit à peine en état de leur réſiſter ? Il y avoit un moyen preſque sûr de faire échouer les Anglois ; c'étoit d'armer contr'eux les Marates : la choſe étoit facile, & on ne la tenta pas.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Bombaye connoiſſoit parfaitement la poſition critique dans laquelle ſe trouvoient nos Etabliſſemens. Auſſi les Anglois continuerent-ils tranquillement les préparatifs de l'Expédition de Surate, ſans même que la préſence d'un Vaiſſeau Danois de ſoixante pieces de canon, leur portât ombrage. Ils eurent en même tems la prudence de confier l'exécution de leurs projets à l'homme le plus propre à couvrir en quelque ſorte par les bonnes manieres le mal qu'il étoit obligé de faire : c'étoit M. Spencer, qui releva M. Ellis parti en Décembre 1758.

Il falloit au moins un prétexte pour commencer les hoſtilités. Les gens des Anglois ont querelle avec quelques Sidis : ceux-ci ſe défendent en braves ; & il y a du ſang de répandu. Sur cela, plaintes portées à Bombaye ; la prétendue tyrannie du Sidi exagérée. Il y avoit déja à la rade deux Vaiſſeaux de guerre de l'Eſcadre de l'Amiral Pocok ; la flotte Angloiſe, compoſée de quelques Vaiſſeaux de Compagnie & de quantité de Barques de tranſport, étoit commandée par le Capitaine Watſon. Dès que les Anglois apprennent qu'elle a mis à la voile, tout le Conſeil, ſur le prétexte d'une partie de promenade, ſort de Surate le 3 Février ſur le ſoir, & ſe retire à la Barre, pour y attendre les Vaiſſeaux. Ils laiſſerent à leur Loge un Employé, nommé Erskinne, qui ſçavoit très bien le Maure, avec un Officier, trente Soldats & cent cinquante Cipayes, pour tenir ſeulement le Sidi en reſpect. Le Poſte étoit dangereux ; les deſſeins des Anglois étoient connus. Les Marates qui en étoient inſtruits firent dire au Chef François de ſe tenir ſur ſes gardes ; ajoutant qu'il n'avoit rien à craindre de leur part, mais qu'ils ne répondoient pas des Anglois.

Voy. les Prétextes ſuppoſés dans les Mém. du Col. Lawrence, T. II. p. 46, 49.

1759.

Le Sidi quelques jours auparavant avoit été voir Aalinavâs khan ; & le 6 du même mois, le Parſe Manſcherdji,

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

accompagné d'un de ſes Officiers, retourna chez ce Seigneur. Ces viſites avoient ſans doute pour objet, des ſecours que le Sidi prévoyoit bien qu'il ne devoit pas attendre de Miatchen. Aali navâz khan au lieu d'inſulter à ſa ſituation, & de lui reprocher la conduite qu'il avoit tenue à ſon égard, lui fit préſent d'un cheval de deux mille roupies, & ne voulut entrer dans aucune ligue, réſolu de vivre particulier.

Le Sidi fit auſſi demander à M. Boucard, Négociant François, des canons qu'il avoit dans le Jardin François : mais le Chef du Comptoir François, les lui fit refuſer, à cauſe de la neutralité qui étoit à Surate entre les Nations Européennes. Le même Chef, au riſque de voir brûler deux Vaiſſeaux dans leſquels il avoit un intérêt conſidérable, n'avoit pas voulu permetrre aux Anglois de s'en ſervir, quoique M. Spencer, qui ſentoit l'avantage qu'il pouvoit en tirer, lui eût offert la valeur du plus grand (le *Louis-Quinze*) qui étoit de 32 pieces de canon.

La ſeule reſſource étrangere qui reſtât au Sidi, étoit le ſecours des Hollandois : ils étoient au moins auſſi intéreſſés que lui à empêcher les Anglois de prendre ſur la Ville l'aſcendant que la réuſſite de leurs projets alloit leur donner; ſans parler des entraves que la Fortereſſe pourroit mettre au commerce des Nations établies à Surate. Ils avoient plus de deux cents Soldats; & quarante François auroient ſuffi pour défendre la Fortereſſe. Mais le caractere des Puiſſances foibles eſt de faire ce qu'il faut pour donner occaſion à une plus puiſſante de les écraſer, & de ne pas ſçavoir ſe ſervir de leurs avantages, lorſqu'elles ſont en forces. Les Hollandois ne voulurent pas prendre ouvertement le parti du Sidi, en employant à ſa défenſe celles qu'ils avoient à Surate; mais ils entretinrent correſpondance avec lui : & tandis que les Anglois entroient dans la Fortereſſe par une porte, le ſecond du Comptoir Hollandois en ſortoit par l'autre, au ſçu de toute la Ville.

Je reviens aux Anglois. Ils s'étoient retirés à la rade trop précipitamment. Il fallut y attendre aſſez de tems l'arrivée de leurs troupes, qui ne ſe trouvant pas réunies

& prêtes aux eaux vives (qui ne viennent que de quinze en quinze jours) furent cauſe qu'il mirent près d'un mois à ſe rendre à la hauteur du Jardin françois; c'eſt-à-dire, à faire environ trois lieues dans la riviere de Surate. Ce qui les retarda le plus, ce fut une Galiote à bombe qui toucha deux fois ſur le banc des Dombous. Pendant ce tems, la Ville étoit en combuſtion; chacun tâchoit de mettre ſes effets en ſureté.

Le 17 Février, les Anglois arriverent à Ombra, qui à une petite lieue de Surate. Le Sidi vit alors clairement que Miatchen alloit l'abandonner, malgré les obligations qu'il lui avoit, & quoiqu'il eût auprès de lui dans la Fortereſſe un de ſes fils comme en otage.

Le 20, les troupes du Sidi inveſtirent la Loge des Anglois, tandis que leurs embarcations étoient à une demi-portée de canon du Jardin françois : le même jour il repouſſa leurs troupes; & ſes gens tirerent un bon augure, de ce que d'un coup de canon ils avoient tué quatre Soldats & abbatu le Drapeau Anglois.

Le 22 Février, le Sidi s'empara du Jardin Anglois, & y mit des batteries qui incommoderent ſes ennemis. Le lendemain il plaça des Tchokis dans le Jardin François ; & ſa réponſe aux proteſtations du Chef François, fut qu'il ne faiſoit que prévenir ſes ennemis, & que lui, Chef François, ne pourroit pas les empêcher de s'en emparer. Bientôt les Anglois ſe trouvant arrêtés vis-à-vis ce Jardin par les eaux baſſes, en chaſſerent les troupes du Sidi, s'y poſterent, & firent jouer de-là, le 25, deux pieces de vingt-quatre & un mortier de treize pouces. Ils placerent le *Louis-Quinze*, Vaiſſeau François, à l'avant de leurs Galiotes à Bombe, pour les garantir du feu de la Fortereſſe, tandis que le Sidi d'un autre côté brûloit trois de ſes propres embarcations & les maiſons qui pouvoient maſquer ſon canon.

Le Jardin François fut pendant pluſieurs jours le théâtre de la guerre & devint la proie des flammes & de l'avidité des Soldats. Le terrein des Hollandois qui ſe trouvoit entre deux feux, reçut auſſi des dommages conſidérables, malgré leur beau Parapet. Ils eurent l'imprudence de ſe plain-

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

dre avec hauteur aux Anglois. La réponſe de ceux-ci fut que, s'ils ſe fâchoient pour quelques coups de canon perdus, on leur en enverroit directement.

Les Anglois canonerent la Fortereſſe pendant pluſieurs jours, ſans gagner un pouce de terrein. Lorſqu'ils virent toutes leurs embarcations en riviere, & que toutes leurs forces, qui conſiſtoient en huit cents cinquante Européens, Artillerie & Infanterie, & quelques milliers de Cipayes, ſe trouverent réunies, ils ſe préparerent aux eaux-vives, qui devoient commencer le premier Mars, à faire une attaque générale. Ils avoient abondance de munitions de guerre. Le Capitaine Maitland, Commandant des troupes de terre, qui étoit du Regiment Royal-Artillerie, en avoit demandé beaucoup à M. Bourchier, Général de Bombaye; diſant qu'il ne connoiſſoit pas ſon ennemi, & ne le mépriſoit pas. Cette expédition leur avoit déja coûté bien du monde. Le 27, ayant appris de quelques-uns de leurs gens qu'il n'y avoit perſonne dans leur Jardin, le Capitaine Fenche partit avec deux cens hommes pour en prendre poſſeſſion: mais y il fut reçu de maniere à ne plus ſe fier à de pareils rapports, & obligé de ſe retirer avec perte de quarante-huit hommes.

Enfin la nuit du premier au deux Mars, huit embarcations monterent à la hauteur du Bender du Sidi; & à trois heures du matin, commença l'attaque générale qui dura jusqu'à neuf heures: elle fut meurtriere pour les Anglois; mais ils entrerent dans la ſeconde enceinte de la Ville, prirent leur Jardin, le Bender du Sidi, nettoyerent le Jardin de Tcelibi, & commencerent à bombarder la Fortereſſe avec trois mortiers à la diſtance de ſept cents verges. Ils traiterent en même tems avec Miatchen, à qui ils laiſſerent malgré eux le Dorbar, lui donnant Fares khan pour ſecond [1]; & ce Prince leur ouvrit en conſéquence la

[1] Voy. dans les *Mém. du Col. Lawrence* (T. II. p. 57 & ſuiv.). les pourparlers qui eurent lieu entre les principaux de la Ville, & M. Spenecr, qui vouloit donner le Dorbar à Fares khan. Les premiers, malgré les promeſſes qu'ils avoient (ſoi-diſant) faites aux Anglois, (voyant qu'il n'étoit plus queſtion de

Porte de la Mecque de la premiere enceinte. Le Sidi ſe voyant abandonné par le Nabab, qui prétexte que ſa famille eſt à Bombaye, entre les mains des Anglois, leur envoye demander ce qu'ils veulent, pourquoi ils l'attaquent. De leur côté, point d'autre réponſe que, *la Fortereſſe ou la guerre* ; M. Spencer refuſe même de lui députer perſonne. Le bombardement recommence le 3 à ſix heures du matin & dure juſqu'au ſoir. Le Sidi ſe défend foiblement : ſa maiſon, celles de quelques Particuliers & la Tour dominante de la Fortereſſe ſont endommagées par les bombes au commencement de la nuit ; trois de ſes Jemidars prennent la fuite. Epouvanté par ce fracas, plûtôt que vaincu, le Sidi, la nuit même, demande à capituler, & conſent à livrer la Fortereſſe. Il en ſortit en effet, ſans rien emporter de ce qui y étoit ; & elle reſta fermée, juſqu'au moment où les Anglois y entrerent.

Le ſiége de la Fortereſſe de Surate dura proprement ſept jours (du 25 Février à la nuit du 3 au 4 Mars), qui furent coupés par une tréve de deux jours & demi. Il y eut ſoixante-douze bombes de lancées. Le nombre des morts, du côté des Anglois, fut de cinquante-quatre hommes, parmi leſquels ſe trouverent trois Capitaines ; ils eurent plus de quarante bleſſés, & la deſertion leur enleva une centaine d'Européens ; le tout bien par leur faute. Jamais en effet entrepriſe ne fut plus mal conduite que leur marche, depuis la barre juſqu'à Surate. Ils devoient arriver tous dans les mêmes eaux, & donner enſemble ; alors la priſe de la Fortereſſe eût été l'affaire d'un jour ou deux : ou bien il falloit former un Camp hériſſé de canons, pour arrêter les ſorties & la Cavalerie, & ſe contenter de bombarder. La foibleſſe de l'argamaſſe des magaſins à poudre eût bientôt obligé le Sidi de ſe rendre, quand la déſertion (qui ne déshonore pas en Aſie), ne lui eût pas enlevé une partie de ſes troupes.

L'étoile des Anglois l'a emporté à Surate ſur les fautes

placer Fareskhan dans la Fortereſſe), inſiſtent pour que Miatchen reſte Nabab ; & M. Spencer eſt obligé d'y conſentir : ſuivent après cela les conditions du Traité entre Miatchen & les Anglois.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

qu'ils ont faites au ſiege de la Fortereſſe, & la conduite de M. Spencer a affermi une conquête qui, ſi le Sidi eût eu de la tête, & que le Nabab l'eût ſecondé, pouvoit avoir pour les vainqueurs, les ſuites les plus funeſtes. En effet, rien n'étoit plus facile, même après la priſe de la Fortereſſe, que de les écraſer dans la Ville.

Ils y entrerent le quatre au matin; & les Tchokis qui environnoient la Loge, ayant été retirés, M. Erskine ſe rendit auprès de M. Spencer avec une foible eſcorte. Après cela le Capitaine Watſon, qui commandoit la Marine, alla au Dorbar avec un détachement de ſoixante-dix à quatre-vingts hommes. Au retour, comme il vouloit paſſer devant la maiſon que le Sidi avoit dans la Ville, pour ſe rendre à la Loge Angloiſe, les gens de celui-ci s'y oppoſerent : il y eut en route trois Anglois de tués ou bleſſés, & une quarantaine d'hommes du côté du Sidi. Arrivé près de la Loge, le Capitaine Watſon, ſeul, à cheval & très-mal monté, crie à l'Officier qui gardoit la Loge, de faire ſortir ſon détachement; celui-ci lui répond d'un balcon qui donne ſur la rue. Lorſque les deux détachemens ſont réunis, ils entrent dans la Loge accompagnés de quelques Cipayes, ayant dans le centre une piece de canon dont l'affût étoit en fort mauvais état, & dont les bœufs s'étoient détachés à quelques pas de-là. Ils furent bientôt rejoints par un ſecond détachement qui avoit pris un autre chemin, après avoir eſſuyé de tems en tems quelques coups de fuſil tirés par l'ordre du Sidi. Un Officier, nommé Hamilton, reçut même un coup de Katari dans la cuiſſe, étant à la tête de ſa Compagnie, ſans qu'on pût attraper celui qui l'avoit frappé. Enfin Miatchen envoya des Tchokis pour défendre la Loge Angloiſe; il en poſta d'autres autour de la maiſon du Sidi : les Anglois y en placerent auſſi, & braquerent ſix pieces de canon devant la Fortereſſe.

Pendant ce boulvari, il ſembloit que les Anglois euſſent perdu la tête, & rien n'étoit plus facile que de les aſſommer dans les rues, partagés comme ils étoient par détache-

mens qui ne pouvoient ſe ſoutenir. Lorſque tout leur monde fut raſſemblé, ils ſe virent un corps de huit cents hommes portant chapeau, Blancs & Topas, & huit à neuf cents Cipayes. Ce fut avec ce Cortege, qu'ils entrerent dans la Fortereſſe à neuf heures du ſoir, en aſſez bel ordre. Tout ſe paſſa ſans pillage ; ils avoient même ordonné d'effrayer ſimplement en tirant à poudre, s'il y avoit émeute, & de ménager les hommes : c'étoit le commencement de l'adminiſtration de M. Spencer. Ils trouverent dans la Fortereſſe cinquante mille mans de poudre.

Tout étant préparé pour le triomphe des Anglois, le lendemain, cinq Mars, à ſix heures du matin, leur Pavillon fut hiſſé ſeul à la Fortereſſe & ſur les embarcations du Sidi, & ſalué d'une décharge générale de l'artillerie de la Place, de celle des Vaiſſeaux, & de la mouſqueterie. A midi les ſalves recommencerent, lorſque les Anglois rentrerent dans leur Loge. L'ordre dans lequel ils marcherent du Fort à la Loge, avoit quelque choſe d'impoſant pour le Peuple & d'humiliant pour les Grands.

A la tête paroiſſoit un élephant portant le Pavillon du Nabab, entouré d'un millier de Cipayes. Après eux venoit M. Spencer porté en Palanquin, entre Fares khan, ſecond de la Ville, & le fils du Sidi de Rajpouri, auſſi en Palanquin. Ils étoient ſuivis du fils de Miatchen & du Capitaine Watſon à cheval, & de deux grands Jemidars auſſi à cheval, qui précédoient quatre carroſſes tirés par des bœufs, où étoient les Conſeillers du Comptoir & les autres Employés. La marche étoit terminée par Jagrenat, Courtier de la Loge Angloiſe, ſuivi d'un éléphant, de pluſieurs chameaux, & d'une foule de Cipayes, Dobachis &c.

Ainſi finit l'expédition des Anglois à Surate, bien conçue, mal concertée & encore plus mal exécutée. Ils y perdirent plus de deux cents Européens, quoiqu'ils euſſent pour eux le Nabab ; qu'ils fuſſent maîtres de la riviere ; que Bombaye fût preſque à la porte ; & ils ne dûrent leur ſuccès qu'à l'imprudence d'un homme ſans expérience (le Sidi), & au fracas, inuſité dans ces Contrées, que firent leurs bombes.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Les choſes dans la Ville reſterent comme elles étoient avant la priſe de la Fortereſſe par les Anglois. Les Européens conſerverent leurs Comptoirs, leurs Privileges: Miatchen garda le Dorbar; mais Fares khan, ſon ſecond & l'homme des Anglois, fut le vrai Nabab: Vali eullah [1] fut chargé des dehors de la Ville.

Les Marates qui dans les querelles des Princes du Pays avoient coutume de ſe rendre néceſſaires, & de partager les dépouilles du vaincu, furent obligés, dans cette révolution, d'être pour quelques tems ſimples ſpectateurs. Un corps de leurs troupes s'approcha de la Ville; ils euſſent voulu négocier avec Miatchen, malgré les proteſtations qu'ils avoient faites aux Anglois: & il eſt certain qu'un François député de Pondicheri à Ponin, auroit facilement tourné leurs armes contre les aſſiegeans. M. Spencer tint ferme, les éloigna poliment, éluda leurs offres de ſervice, & déclara que pendant le ſiege il ne laiſſeroit approcher perſonne de la Forteresse. Les Marates ſe préſenterent à la Loge Angloiſe le 11 du même mois de Mars; & après pluſieurs pourſuites, obtinrent le 24, trente-cinq mille roupies, dont ils furent obligés de ſe contenter, parce que Nana écrivit à leurs Chefs, ainſi qu'au Nabab & aux principaux Marchands, que les Anglois n'avoient agi que par ſon ordre.

Les Européens léſés dans cette guerre, n'avoient pas de dédommagemens à attendre, comme dans celle de Sabder khan; le plus grand mal étoit venu des Anglois qui étoient trop puiſſans pour faire des reſtitutions: ils avoient la Forteresse, un emplacement conſidérable près de cette Place appartenant au Sidi, ſa flotte, un grand Caravanſerâï, & ils étoient encore maîtres des deux portes de la Ville entre leſquelles leur Jardin étoit ſitué. Auſſi les Hollandois envoyerent-ils complimenter M. Spencer, au lieu de

Ci-d. p. cclxxxv.

[1] Dans les *Mém.* du Col. Lawrence, T. II. p. 51. Ce Maure eſt repréſenté comme un fourbe, qui avoit ſacrifié Aali navâz khan, & qui offroit aux Anglois d'agir contre Miatchen

ſe

ſe plaindre des dégats cauſés dans leur Jardin. Les Anglois ne firent que rire de la députation, ſans marquer aucune ſenſibilité à la part que les Hollandois prenoient à leurs ſuccès. Ceux-ci s'aviſerent quelques jours après de ſe brouiller avec les Anglois pour un ſalut de Vaiſſeau : mais leur Chef trouva le moyen de renouer avec M. Spencer, du moins politiquement, & lui rendit le 15 une viſite d'une demi-heure. La réception de la part du Chef Anglois fut aſſez froide, quoique polie; & c'étoit tout ce qu'ils méritoient. D'un autre côté, ils recevoient tous les jours dans la Ville de nouveaux affronts. Leurs coulis étoient fuſtigés dans le Bazar par les ordres de Fares khan. M. Taillefer veut faire bâtir une cuiſine; le terrein qu'il deſtine à cela dépend de la Forteresſe; & la permiſſion dont il a beſoin lui eſt refuſée.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Les François qui étoient moins puiſſans, furent traités avec plus d'égards, quoiqu'ils fuſſent les ſeuls qui n'euſſent pas complimenté les Anglois : mais au fond ils ne reçurent que des paroles. Le 6, M. Spencer donna ordre d'évacuer leur Jardin; & quelques jours après il envoya le ſecond du Conſeil, aſſurer le Chef François des diſpoſitions pacifiques de ſa Nation à cette partie de la Côte, ajoutant qu'on lui rendroit ſes Vaiſſeaux dont le beſoin de la guerre l'avoit obligé de ſe ſervir. En effet, ſur la fin du mois, le *Louis-Quinze* fut rendu dans l'état où l'avoient mis les canonades du Sidi. Le Chef François ne jugea pas que cette reſtitution méritât un remerciement; & les Anglois ne blâmerent pas ſa fierté. Reſtoit le Nabab auquel on pouvoit demander des dédommagemens pour près de cinquante mille roupies de perte. Le Chef François s'adreſſa au Dorbar; on le pria d'attendre, on lui promit qu'il ne perdroit rien; & ce fut toute la ſatisfaction qu'on lui donna.

Les Sidis, eſclaves de Tegh beig khan, ſe ſentirent de la chûte de celui de la Forteresſe. Adji Maſſoud, honnête homme, perdit le Gouvernement de Render. Sidi Jafer, caractere fourbe, intrigant & cruel, obligé de plier ſous Fares khan, eut bien de la peine à ſe ſoutenir.

Mém. du Col. Lawrence, T. II. p. 51. 52.

Le Sidi retiré dans la maiſon qu'il avoit à Surate, y

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

étoit en apparence tranquille : Fares kan lui avoit fait dire de ne garder que dix pions, juſqu'à ce qu'on le menât à Bombaye. Le 14, le Capitaine Watſon ſur quelques ſoupçons, lui rendit viſite, & trouva dans ſa maiſon vingt barils de poudre & un grand nombre de canons. On découvrit auſſi que pluſieurs des premiers Maures de la Ville, avoient chez eux des ſoldats cachés. Cela fit retarder le départ des embarcations & des Troupes Angloiſes. Tout ce qui étoit dans la maiſon du Sidi fut enlevé; & on lui donna une garde de trois cents hommes, plus pour le veiller que pour le défendre.

L'*Intrus*, eſpece de Carnaval qui dure quinze à vingt jours, finit cette année le 16 Mars au matin : les deux derniers jours avoient été remarquables par des folies de toute eſpece. Après cette fête, Fares khan ſe rendit à la Loge Angloiſe, d'où il ſortit le ſoir avec M. Spencer, pour aller au Dorbar le faire reconnoître en qualité de Gouverneur de la Fortereſſe. Ils étoient précédés du Pavillon Anglois, ſuivi de celui du Nabab ; après eux venoient Sidi Jafer, Vali Eullah & pluſieurs Officiers Anglois en carroſſe, ſans Troupes Européennes : le Sayed les avoit précédés au Dorbar. Le lendemain de cette viſite, les Anglois hiſſerent à trois heures après-midi le Pavillon Mogol à la Fortereſſe avec le leur, & les aſſurerent tous les deux par des décharges d'artillerie : on battit le Nogara ; ils répandirent même dans le Public qu'ils enverroient à l'Empereur de l'Indouſtan le revenu de la Fortereſſe. Ce n'étoit pas aſſurément leur intention. Ils n'auroient pas même eu pour les Maures cette premiere condeſcendance, qui, au fond, ne leur ôtoit rien de ce qu'ils étoient venus chercher à Surate, s'ils n'avoient pas craint les ſuites du zele patriotique. Le pays dépendoit toujours du Mogol ; & les Maures de conſidération étoient choqués de ne plus voir ſon Pavillon à la Fortereſſe. On diſoit qu'Aali navâz khan, le Sayed, le Sidi même, excités par les Hollandois qui leur faiſoient entendre qu'ils alloient être comme à Bombaye, ſujets des Anglois, complottoient d'ôter cette tache au nom Mogol. Surate d'un autre côté ſe recrioit, diſant que les

Ci-d. p. ccxvj.

François regarderoient la Ville comme Angloiſe, & prendroient ſes Vaiſſeaux.

Les affaires ayant été arrangées par les bonnes façons de M. Spencer, qui ſçavoit rendre ſupportables les traitemens les plus injuſtes, les Anglois, le 20 Mars, embarquerent pour Bombaye une centaine de ſoldats. Ils ſe préparoient à y faire paſſer le reſte de leurs troupes; mais le 31, ils reçurent ordre du Conſeil ſupérieur de les garder: en effet, ils en avoient encore beſoin pour impoſer au moins à ceux qui auroient voulu remuer. Les Marates, le Sidi, les Maures de conſidération, le Peuple, tout étoit à craindre au commencement d'une adminiſtration qui mécontentoit également amis & ennemis. Le 4 Avril, les Troupes de Nana en vinrent aux mains, hors de la Ville, avec celles de Damangi, qui après avoir été pris par les gens du Chef des Marates, s'étoit ſauvé à Aurengabad. Le 10 du même mois, la tyrannie de Fares khan occaſionna une émeute. Son fils voulant exiger quelques ſommes, il y eut bruit dans le Bazar; ſes Pions furent battus par des Parſes, & pluſieurs de ceux-ci bleſſés. Ordre auſſitôt de Fares khan de prendre tous les Parſes que l'on rencontrera. Le frere de Manſcherdji tombe entre les mains de ſes gens, & eſt renfermé. Manſcherdji a l'imprudence d'aller le redemander; il eſt lui-même arrêté: Jagrenat, ſon ennemi perſonnel, rappelle que ce Parſe avoit menacé les Anglois du tems des pluies. Le ſecond du Conſeil Hollandois ſe rend auſſi-tôt chez le Nabab, & reclame le Courtier de la Loge: mais Fares khan le refuſe aux ordres mêmes de Miatchen. Enfin les premiers de la Ville qui craignoient pour le commerce, s'il y avoit rupture ouverte entre les Anglois & les Hollandois, Tchelibi, Sidi Jafer, Vali Eullah, vont ſolliciter la liberté de Manſcherdji; & après bien des pourparlers, ce Parſe ſort à minuit de chez Fares khan, exhallant ſa colere en menaces, dont celui-ci ne craignoit pas les ſuites.

Ci-d. p. ccxij. ſuite de la note.

Ces reſtes d'incendie devoient inquiéter les Anglois. Cependant les beſoins de leurs autres Établiſſemens, quoiqu'ils euſſent appris, le 21 Mars, la levée du ſiege de Madras, les obligerent de renvoyer à Bombaye les forces avec

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

leſquelles ils avoient établi leur puiſſance à Surate; ils ne garderent que trois cents hommes. Le rembarquement ſe fit le 19, & deux jours après parut en rade un Vaiſſeau qui venoit charger des bleds pour Madras.

Il falloit, pour terminer aux yeux des Naturels du Païs & des Européens, ce qui concernoit la conquête des Anglois, que le Mogol leur envoyât la Commiſſion de Gouverneur. Les Lettres du Viſir, arriverent enfin à Surate [1]. Le Nabab les lut en plein Dorbar, le 11 Juillet; & les Anglois inviterent par des Députations & par des Lettres particulieres les Nations Européennes & les Marchands de la Ville, à venir, le 18 du même mois, aſſiſter dans leur Loge à la lecture de ces Lettres, qui, par proviſion, en attendant le Firman du Mogol, leur donnoient pouvoir de garder la Fortereſſe, & la Daroguie (l'Intendance) de la mer avec les Prérogatives attachées à ces Places.

Le Chef Hollandois s'excuſa de prendre part à cette cérémonie; les Portugais y députerent leur Courtier. Le Chef François crut devoir marquer aux Anglois ce qui l'empêchoit d'envoyer à leur Aſſemblée. Ses raiſons en général étoient qu'il n'y avoit que le Nabab, repréſentant à Surate le Mogol, qui eût droit de faire de pareilles convocations; que pour ce qui étoit des Nations Européennes, leurs Privileges étoient les mêmes, émanés immédiatement du Mogol; qu'elles ne dépendoient que de ce Monarque, & non les unes des autres; qu'au reſte, il ne pouvoit, ſans les ordres de ſes Supérieurs, députer perſonne à des Aſſemblées de cette nature; démarche qui, vis-à-vis de la Ville, paſſeroit pour une reconnoiſſance ſolemnelle de la légitimité de leur puiſſance.

[1] On peut voir les différentes piéces que les Anglois recurent de Dehli, *dans les Mém. du Col. Lawrence*. T. II. p. 66-83. Les Anglois, dans la repréſentation qu'ils font au Mogol, lui dépeignent le Sidi comme un Tyran, un uſurpateur, qui touchoit le Tanka ſans protéger les Vaiſſeaux Marchands contre les Pirates. Ils ajoutent que les Habitans de Surate ont jetté les yeux ſur eux comme ſeuls en état de les défendre; ce qui les a engagés à prendre la Fortereſſe, quoique, diſent-ils, *nous ne nous mêlions dans ces Contrées du Monde que du Commerce de la Marchandiſe*, *& que nous n'aſpirions ni à prendre ni à gouverner les Villes & les Pays*. (Ibid. p. 69). Il faut croire que ce langage eſt de ſtile; la conduite des Anglois dans le Bengale le contredit formellement.

La lecture de la Lettre du Viſir ſe fit à la Loge Angloiſe à dix heures, au bruit de vingt-un coups de canon.

Les Maures que les Anglois avoient mis à Surate à la tête des affaires, leur donnoient de tems en tems des ſcenes dont la violence, quoiqu'analogue à la leur, pouvoit leur cauſer de l'inquiétude. Il falloit toute la douceur & toute la fermeté de M. Spencer pour en arrêter les ſuites. Fares khan, las apparemment de n'être qu'en ſecond, après les ſervices eſſentiels qu'il avoit rendus, crut qu'il n'étoit queſtion que de ſe défaire de Miatchen, pour devenir Nabab; il gagne en conſéquence ſix des gens de ce Prince, Cipayes & ſerviteurs, qui entrent la nuit dans ſon appartement pour l'aſſaſſiner. Le bruit qu'ils font en forçant les portes, les décelle; les Gardes viennent au ſecours, trois des Aſſaſſins ſont pris; & ſur l'aſſurance que le Nabab leur donne de leur grace, ils avouent que c'eſt Fares khan qui les a engagés à commettre cet attentat. Le lendemain, le fils du Nabab alla demander juſtice à M. Spencer qui ſe trouva fort embaraſſé. Le crime étoit avéré; ces hommes avoient montré un écrit ſigné de Fares khan; & les Anglois avoient beſoin de lui. Le Chef Anglois fit appeller trois fois Fares khan, qui, ſous différens prétextes, ne parut pas tant que ceux qui dépoſoient contre lui furent à la Loge Angloiſe. Mais dès qu'il les ſçut partis, il ſe rendit chez M. Spencer, & l'aſſura que le Nabab avoit formé contre lui le même deſſein. L'affaire dormit deux jours: le troiſieme, Fares khan, Sidi Jafer, le fils du Nabab & le Capitaine Watſon, allerent au Dorbar, tous quatre dans le même caroſſe. Le Nabab & Fares khan ſe donnerent la main; & l'on préſenta le Bethel en ſigne de reconciliation.

On emploie les Scélerats pour de certaines entrepriſes, & l'on voudroit, quand on a obtenu par leur moyen ce que l'on deſiroit, ſe défaire d'eux, parce que l'eſprit de violence & de rapine qui les anime, & qui eſt bon pour le coup de main, trouble la tranquillité que l'on a deſſein d'établir: telles étoient à peu-près les diſpoſitions des Anglois à l'égard de Fares khan. Si Aali navâz khan, dont

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

la droiture étoit connue, avoit été diſpoſé à ſe prêter aux vûës des Anglois, c'eſt-à-dire, qu'il eût conſenti à gouverner la Ville, en les laiſſant abſorber le commerce, on lui auroit rendu la Nababie; les offres qu'on lui fit quelques années après, prouvent ce que j'avance ici.

Ce qui devoit mettre le ſceau à la Conquête des Anglois, étoit le Firman du Mogol, ou du moins le *Houzbeul hokom* du Viſir. Ils reçurent au commencement d'Août cette ſeconde piece, datée du 24 Juin; & le 13 du même mois, elle fut lûe à leur Loge avec l'appareil le plus impoſant. Le Miniſtre dans ſon *Houzbeul hokom*, approuvoit au nom du Mogol ce que les Anglois avoient fait, déclaroit M. Spencer Keleidar de la Fortereſſe de Surate, & Daroga de la mer & de la flotte du Sidi; ajoutant qu'on lui enverroit les Firman & Paravana néceſſaires pour ces deux Places: dans la ſeconde, les Anglois ſuccédoient à Sidi Iakout khan, Keleidar de Rajpouri, avec les revenus accordés à ce Sidi par le Mogol.

La ſatisfaction qu'eurent les Anglois, de voir une partie conſidérable du revenu de Surate entre leurs mains, fut un peu troublée par un acte de fermeté qu'ils n'auroient pas attendue de la part du Chef François. On a vu ci-devant que celui-ci avoit refuſé d'envoyer perſonne à la lecture de la premiere lettre du Viſir; mais le ſieur Boucard, Négociant François, y avoit aſſiſté, ſur le prétexte de quelques affaires. Ce Particulier étoit fort lié avec les Anglois. Lorſqu'ils ſe retirerent à la Barre, il reçut chez lui leurs effets les plus précieux. Il les ſollicitoit alors vivement d'employer leur autorité pour lui faire payer quarante à cinquante mille roupies qu'il prétendoit lui être dûes par des Marchands de la Ville; affaire dans laquelle les Chefs François n'avoient pas voulu entrer, parce qu'ils la croyoient louche. Le ſieur Anquetil de Briancourt ſçachant qu'on avoit répandu dans Surate, qu'il avoit approuvé la démarche de ce Négociant, l'envoya ſommer trois fois de ſortir de la Loge Angloiſe, où il étoit lors de la lecture de la ſeconde Lettre du Viſir. Il le refuſa; on lui remit en préſence des Anglois, une ſommation par écrit au nom du Roi.

Ci-d.p. ccviij.

Il la mit dans ſa poche, & reſta à la Loge. Le Chef François prit ſes meſures pour le faire arrêter ſans eſclande à ſon retour. Mais les Anglois, qui ne vouloient pas qu'un homme ſortant de chez eux, reçût un affront, le firent eſcorter de cent de leurs Pions. Le Chef François, ſans foiblir, lui envoye le lendemain ordre de ſe rendre aux arrêts à la Loge Françoiſe, ſous peine de déſobéiſſance. Ce coup le frappe; & M. Spencer qu'il conſulte eſt le premier à lui conſeiller la ſoumiſſion à ſon Chef légitime [1]. Le ſieur Boucard ſe rend donc à la Loge, & y paſſe vingt-quatre heures, au grand étonnement de la Ville qui n'avoit

[1] L'autorité du Chef François de Surate ſur les Particuliers de ſa Nation, reconnue légitime par les Anglois maîtres de la Fortereſſe, dans une circonſtance où cet aveu devoit leur coûter, & le détail de leur Expédition, prouvent l'inexactitude de ce qu'on a avancé dans la ſeconde Edit. de l'*Art de vérifier les Dattes*, p. 800. col. 1. art. Georg. II. Voici ce qu'on lit dans cet Ouvrage. « Le 2 Mars ſuivant ils (les Anglois) s'emparent de Surate, à l'embouchure du Fleuve Indus, l'une des plus belles Villes de l'Inde, & la plus Marchande, appartenante à l'Empereur du Mogol. Ils la pillent, ils y détruiſent les Comptoirs des François, & en remportent des richeſſes ineſtimables, ſans que le Grand Mogol paroiſſe ſe reſſentir de cet outrage.

1°. Surate n'eſt pas à l'embouchure de l'Indus, mais au commencement du Golfe de Cambaye. 2°. Les Anglois n'ont pas pris cette Ville; ils ne l'ont pas pillée, ſelon la force de ce terme, quand il eſt queſtion d'une Ville priſe. 3°. Les François n'y ont qu'un Comptoir, que les Anglois n'ont pas détruit. 4° Ce que les Anglois ont retiré de leur Expédition ne peut pas s'appeller des richeſſes ineſtimables. Il eſt vrai que les Particuliers, entr'autres les Chefs du Comptoir, y font de belles fortunes, en tyranniſant les Marchands, les Armateurs, & abſorbant en quelque ſorte le Commerce: mais la Compagnie Angloiſe, abſtraction faite de toute autre conſidération, eſt plus chargée qu'enrichie par l'acquiſition qu'elle a faite. D'abord les cinq à ſix laks de Marchandiſes qu'elle peut envoyer d'Europe à Surate, s'y débiteroient également quand elle n'auroit dans cette Ville qu'une Loge comme les autres Européens. D'un autre côté le Gouvernement de la Fortereſſe, l'entretien de la petite flotte qui protége la navigation de la Ville, & les dépenſes de la Loge, cauſent par an aux Anglois au moins deux laks & demi de frais; & leur revenu réel conſiſte à peu-près en 70000 roupies de Jaguires affectés à la Fortereſſe, & en pareille ſomme que la Doüane peut leur rapporter. Auſſi n'eſt-ce qu'avec bien de la peine qu'ils payent l'intérêt de ce que leur Compagnie doit à Surate, & qui montoit encore en 1765 à cinq à ſix laks. 4°. Enfin, en arborant à la Forteresse le Pavillon du Mogol, les Anglois ſe ſont reconnus Vaſſaux de ce Monarque; & leur conquête a été ratifiée par les Firmans uſités en pareille circonſtance.

D'après ces Obſervations, communiquées aux Sçavants Auteurs de l'*Art de vérifier les Dattes*, l'article auquel elles ont rapport, a été corrigé dans un *Errata* particulier: malgré cela, les ſuites funeſtes qu'a eu pour mon frere la priſe du Vaiſſeau Maure le *Fez Salam*, m'obligent de les placer ici.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

jamais vû chez les Européens un acte d'autorité de cette force. Fares khan avoit envie de le faire enlever; & la choſe étoit facile. Le Chef François, pour faire voir le pouvoir que lui donnoit ſa place, alla tranquillement le ſoir ſe promener à ſon Jardin, & traverſa pour cela une partie de la Ville. Pendant les vingt-quatre heures que durerent les arrêts, le Nabab, le Sayed, Aali navâz khan, & pluſieurs des Principaux de la Ville, envoyerent à la Loge Françoiſe, en ſçavoir les raiſons, & complimenter le Chef François. Deux jours après, les Anglois écrivirent au ſieur de Briancourt une Lettre un peu forte, prétendant qu'il les avoit inſultés en mettant aux arrêts une perſonne qui leur avoit rendu une ſimple viſite : la réponſe du Chef François, plus polie, ferma la bouche aux Anglois. Le mépris d'une ſommation faite au nom du Roi, par un Chef légitime, méritoit punition.

Le Firman du Mogol, daté du 4 Septembre, arriva enfin à Surate. Il fut lû le 21 Novembre à neuf heures & demie du matin, ſous une tente devant la Fortereſſe; & M. Spencer, après avoir bien établi l'autorité des Anglois dans la Ville, quitta Surate en Décembre 1759, pour aller prendre à Bombaye le Poſte de Commiſſaire de la Marine. Il fut remplacé par M. Preſſ, homme bouillant, fougueux même, & le plus propre à faire regretter l'adminiſtration douce, honnête & bienfaiſante, autant qu'elle pouvoit l'être, de ſon Prédéceſſeur. J'aurai occaſion de parler des procédés violens de cet Anglois dans la ſuite de cette Relation.

Ce que je viens de rapporter des troubles de Surate, peut donner une idée juſte du caractere des Maures, des Marates & des Européens établis dans l'Inde. A Surate, ſubſtituez une Province entiere; au Nabab, un Soubehdar, le Mogol lui-même; au petit Chef Marate de cette Ville, Nana ou Moraro; aux Loges Européennes, des Établiſſemens tels que Madras, Pondicheri; aux Chefs des Comptoirs, des Gouverneurs; & vous trouverez les mêmes paſſions, les mêmes intérêts, les mêmes procédés. C'eſt ce qui m'a engagé à entrer à ce ſujet dans d'aſſez grands détails.

Je reprens la ſuite de mes voyages. Arrivé à Surate j'aillai deſcendre à la Loge Françoiſe où mon frère m'attendoit.

doit. On m'y donna tous les ſecours dont je pouvois avoir beſoin; & quelques jours de repos me remirent aſſez bien des fatigues que je venois d'eſſuyer. Il me reſtoit pourtant toujours des ſymptômes de dyſſenterie que le changement de nourriture ne fit qu'irriter. Voyant que le mal augmentoit, malgré la force de mon tempérament, & las des remedes & des viſites d'un Européen qui ſe diſoit Médecin, je me condamnai à une diete abſolue; & par le moyen de pluſieurs priſes d'Ipékakuanha que j'avois apportées de Mahé, je me tirai moi-même d'affaire en un mois & demi.

Le genre de vie que je menai après ma convaleſcence, ne contribua pas peu à retablir ma ſanté, qui demandoit un régime auſtere. Pluſieurs raiſons m'avoient engagé à prendre un logement particulier, & à paroître rarement à la Loge Françoiſe. Le caractere ſec, mordant & exigeant du Chef François avoit dequoi rebuter. C'étoient difficultés ſur tout, longueurs éternelles, remiſes qui ne finiſſoient point, pour des choſes que l'on pouvoit faire ſur-le-champ. Après bien des allées & des venues, je vis enfin paroître les Docteurs Parſes pour leſquels j'avois fait le voyage de Surate, & avec qui je devois m'inſtruire de la Religion de Zoroaſtre : c'étoient les Deſtours Darab & Kaous, Chefs d'un des partis qui diviſoient les Parſes de Surate (on verra plus bas l'origine de cette diviſion). Il ne fut d'abord queſtion que du Manuſcrit qu'ils prétendoient venir de leur Légiſlateur. Ils devoient me le copier pour cent roupies ; cela demandoit du tems : & preſſé de regagner les années que je croyois avoir perdues, j'aurois voulu commencer ſur le-champ l'étude de leurs anciennes Langues. Je m'apperçus dès-lors du manége des gens de la Loge. Ils cherchoient à ſe faire valoir, & craignoient que je ne devinſſe trop-tôt au fait. Je réſolus de me paſſer d'eux, & de conduire mes affaires moi-même. Pour cela, il falloit quitter la Loge Françoiſe où j'étois fort à l'étroit, & où je ſentois déja que je gênois.

Ces contretems me touchoient moins que la conduite de mes Docteurs ; leur lenteur me déſeſpéroit. Après trois mois de ſéjour à Surate, je reçus enfin le Manuſcrit

VOYAGE aux Indes, Orientales, IIIe. Partie.

qu'ils m'avoient promis. C'étoit le *Vendidad*, vingtieme Ouvrage de leur Légiſlateur, volume *in*-4°. écrit en Zend & en Pehlvi. J'ignorois alors qu'il fut tronqué & altéré, comme je le découvris dans la ſuite; & après leur en avoir payé le prix, je comptois me mettre ſur-le-champ à l'étude de ce Livre. Mais les Adarous qui craignoient de me voir marcher trop vîte, voulurent me faire commencer par l'Alphabet: je pris en effet celui qu'ils me donnerent; & il me ſervit à démêler promptement les caracteres dans leſquels étoit écrit le *Vendidad*.

Ces premiers pas ne plurent pas à mes Docteurs, qui croyoient preſque me voir échapper de leurs mains; les réponſes aux queſtions que je leur faiſois, furent plus réſervées. Ils affectoient un ton myſtérieux qu'ils croyoient propre à donner du relief à leurs Leçons. Leurs viſites étoient interrompues par de longues abſences, toujours ſous prétexte des dangers qu'ils couroient en ſortant de chez moi. Une autrefois, ils me parloient des ſommes conſidérables que M. Fraſer leur avoit offertes pour avoir des Manuſcrits Pehlvis, & de la récompenſe qui étoit réſervée en Angleterre pour celui qui auroit traduit leurs Livres ſacrés.

Tant que M. le Verrier reſta à Surate, il ne me fut pas poſſible de tirer des Docteurs Parſes autre choſe, que le *Vendidad Zend & Pehlvi*, & quelques éclairciſſemens généraux ſur leur Religion. Les ſommer de leur parole, c'eût été peine perdue: s'appercevant même du peu de conſidération que le Chef François avoit pour moi, ils ſe retirerent inſenſiblement.

Ci-d. p. xl.

J'étois alors dans la ſituation la plus triſte, expoſé aux traitemens que j'avois éprouvés dans le Bengale. On me refuſoit tout à la Loge Françoiſe, & avec une ſorte de mépris, qui ne pouvoit qu'éloigner de moi les gens du Pays. Il fallut faire des ſommations en forme au Chef François; me plaindre amerement de ſes procédés au Conſeil ſupérieur & au Gouverneur de Pondicheri; envoyer à celui-ci une copie des Lettres que je venois de recevoir de M. le Comte de Caylus & de M. Boutin, Commiſſaire du Roi à la

Cid. p. xxxv.

Pes louja Mansceljii Editor of Jam-i Jamshied

Compagnie des Indes, qui me recommandoit au Gouverneur, & l'autoriſoit à m'avancer de l'argent; & en attendant la réponſe à cette expédition, me voir hors d'état de rendre ce que j'avois emprunté à Goa, pour faire le voyage de Surate: il fallut me réduire même au Kiſcheri, pour de ce que j'épargnerois de mes appoitemens, payer une partie de mes dettes, acheter les Livres dont j'avois beſoin; & avec tout cela, travailler.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Quelle étoit pourtant le fondement de cette conduite bizarre & dure de M. le Verrier, d'ailleurs homme de bon ſens, de probité & même religieux? La rareté de mes viſites, mon peu de ſoin à faire ma cour, l'éloignement que j'ai toujours eu pour l'eſprit de parti, & ſans doute le ſilence de Pondichery qui ne m'avoit pas annoncé à Surate ſur le pied que je m'étois flatté. Je tire un voile ſur ces contradictions qui montrent la foibleſſe de l'humanité. Peut-être même le Lecteur ne me pardonnera-t-il pas de l'en avoir entretenu. Mais je ne penſe encore qu'avec une ſorte d'attendriſſement aux réflexions accablantes & ſouvent prolongées fort avant dans la nuit, que je faiſois ſur l'abandon dans lequel je me trouvois, après être venu du fond du Bengale chercher & traduire à Surate les Livres de Zoroaſtre [1].

Au milieu de ces querelles, que je puis appeller domeſtiques, j'étois aſſez bien avec les Nations Européennes établies à Surate, & en particulier avec le Chef du Comptoir Hollandois, M. Taillefer, homme poli & lettré. Comme Manſcherdji, ſon Courtier, étoit le premier des Parſes de Surate, je penſai qu'il pourroit avoir, lui ou ſon Docteur, un exemplaire du Manuſcrit que les Deſtours de M. le Verrier m'avoient copié. D'ailleurs, comme il étoit ennemi perſonnel de mes Deſtours, la reſſemblance

[1] La nuit du 20 au 21 Septembre 1758, juſqu'au 22 à midi, il y eut à Surate une crue d'eau extraordinaire; la moitié de la Ville fut inondée: les eaux s'écoulerent le ſoir du 22 juſqu'au 23. Pluſieurs vieillards m'aſſurerent qu'il y avoit trente-deux ans qu'on n'avoit vû l'eau ſi haute.

La nuit du trente Octobre, fête dans la Ville à l'occaſion du *Divali*, premier jour de l'an des Gentils.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

de ſon Manuſcrit avec le leur devoit atteſter l'authenticité de celui de Darab : c'étoit le moyen de découvrir la vérité que d'avoir des liaiſons dans les deux partis. Mes eſpérances ne furent pas vaines : M. Taillefer, ſur la fin de Novembre, m'envoya le *Vendidad Zend & Pehlvi* de Manſcherdji, me marquant que ce Parſe lui avoit aſſuré que *c'étoit la Copie la plus authentique & la plus exacte qui fût à Surate.* Auſſi me *prioit-il d'avoir ſoin qu'il ne s'en perdît point de feuillets, & de le lui renvoyer le plûtôt que je pourrois* [1].

Dès-que je me vis en poſſeſſion de ce tréſor, je le comparai lettre par lettre avec mon Exemplaire ; & y trouvant des différences conſidérables, je recrivis à M. Taillefer, pour le prier d'engager Manſcherdji à me laiſſer ſon Manuſcrit quelque tems. Mon deſſein étoit d'en extraire, comme j'ai fait, les différences.

[1] Le 30 Décembre 1758, il y eut une éclipſe de Soleil que j'obſervai ſimplement de mes yeux, prenant l'heure ſur une montre ordinaire, & ſans pouvoir déterminer exactement les portions du diſque qui étoient éclipſées. A onze heures & demie, la partie auſtrale du diſque du Soleil étoit obſcure. L'obſcurité augmenta juſqu'à midi douze minutes : la partie orientale du diſque formoit un croiſſant. A vingt minutes, la partie auſtrale beaucoup plus claire : celle de l'Eſt toujours un peu priſe. A trente minutes, le diſque plus dégagé. A quarante minutes, encore un peu d'obſcurité, ainſi qu'à cinquante-neuf minutes. Fin de l'Eclipſe, à une heure un quart.

Tandis que j'attendois à l'Orient, en 1755 le départ des Vaiſſeaux, quelques-uns de mes amis & de mes Protecteurs faiſant réflexion que je me trouverois dans l'Inde en 1761, au paſſage de Venus ſur le diſque du Soleil, crurent qu'il ſeroit bon de m'envoyer les inſtrumens néceſſaires pour l'obſervation de ce phénomene. M. le Comte de Caylus & M. Lamoignon de Malesherbes firent les frais de l'envoi, qui devoit conſiſter en une Pendule à ſecondes, un Quart de cercle, quelques verres &c. M. l'Abbé Barthelemy groſſit la caiſſe de pluſieurs bons Livres tirés de ſon Cabinet, & M. l'Abbé de la Caille (nom à jamais reſpectable pour moi), mon ancien Maître ; ſe chargea de revoir les inſtrumens. La caiſſe fut portée à l'Hôtel de la Compagnie : mais, vrai-ſemblablement par une erreur de chargement, elle n'aura pas été miſe ſur les Vaiſſeaux. Deux mois après mon arrivée à Pondichery, j'écrivis à ce ſujet à M. de Saint Ard, Directeur de la Compagnie, qui par ſa réponſe, du 15 Juillet 1756, me fit entendre que cette Caiſſe étoit reſtée à l'Orient, & que je la recevrois au plus tard en 1757. Quatre ans après, mon frere, dans une Lettre du 28 Janvier 1760, crut devoir marquer à M. de Leyrit que je ne l'avois pas reçue ; & en effet je n'en ai entendu parler ni dans l'Inde, ni à Paris à la Compagnie. Je ſens malgré cela toute l'obligation que j'ai aux perſonnes qui ont bien voulu contribuer à cet envoi ; & c'eſt avec bien de la ſincerité que je leur en marque publiquement ma reconnoiſſance.

La réponſe du Chef Hollandois fut très-polie : ſans m'accorder poſitivement ce que je demandois, il me promettoit d'en parler à ſon Courtier. Pour moi, réſolu de profiter de l'occaſion, je commençai mon travail. J'aurois ſouhaité que mes Parſes m'euſſent aidé dans ma reviſion : mais je craignois, ſi je leur en parlois, que la honte de ſe voir confondus, ne leur fît divulguer le ſervice que Manſcherdji venoit de me rendre; ce qui auroit pu porter ce Parſe à redemander ſon Livre avant que j'en euſſe tiré le parti que j'eſpérois. D'ailleurs, me voyant peu de fonds, ils ſe rendoient rares : à peine paroiſſoient-ils une fois en quinze jours.

Enfin pour ſçavoir à quoi m'en tenir ſur les différences que je trouvois entre deux Manuſcrits que l'on me donnoit pour être les mêmes, je queſtionnai doucement mes Docteurs Parſes. Ce fut auſſi dans cette vûe que je leur payai aſſez largement quelques Ouvrages Perſans dont ils cherchoient à ſe défaire, & que je les engageai à m'apporter un petit Dictionnaire Pehlvi & Perſan qu'ils m'avoient promis, & que des prétextes inventés à-propos (ruſes qu'il faut feindre de ne pas remarquer, quand on veut tirer parti des Aſiatiques), les empêchoient d'achever.

M. le Verrier quitta Surate au commencement de Janvier 1759, & laiſſa le Comptoir François de cette Ville à mon frere, qui reçut quelques tems après la Commiſſion de Chef.

Vers le commencement de Février, voyant que mes affaires languiſſoient, je dis au Deſtour Kaous que ſon Manuſcrit étoit différent des autres *Vendidads* du Guzarate, & lui montrai ſur-le-champ l'exemplaire de Manſcherdji. Il pâlit à l'ouverture du Livre, & feignit d'abord de ne pas connoître cet Ouvrage, ajoutant que c'étoit quelqu'autre Traité : il voulut enſuite ſoutenir l'authenticité de ſon exemplaire, parce qu'il ne croyoit pas que j'euſſe eu la patience de comparer les Manuſcrits lettre par lettre, & me quitta d'aſſez mauvaiſe humeur. Le lendemain, Darab, ſon parent, plus habile & plus ſincere, & qui voyoit d'ailleurs qu'il n'étoit plus temps de m'en impoſer, m'apporta un exemplaire parfaitement ſemblable à celui de

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Manſcherdji, m'aſſurant que tous les exemplaires du *Vendidad* reſſembloient à celui qu'il me préſentoit ; que la copie qu'il m'avoit donnée d'abord étoit corrigée dans la Traduction Pehlvie : mais que dans le Zend, il n'y avoit que quelques tranſpoſitions & changemens de lettres de peu de conſéquence. Il promit en même-tems de m'en apporter une pareille à celle de Manſcherdji, & même un exemplaire tout Zend, ſans Traduction Pehlvie. Ces avances furent accompagnées du *Vocabulaire Pehlvi & Perſan* dont j'ai parlé plus haut ; de quelques autres Manuſcrits, tant en Perſan Moderne qu'en ancien Perſan ; & d'une petite Hiſtoire en vers de la retraite des Perſes dans l'Inde.

Cette Hiſtoire conduit à celle des Parſes actuels, & peut faire connoître ce reſte des Diſciples de Zoroaſtre, qui à Surate ont été l'objet principal de mes recherches : je crois en conſéquence qu'on ne ſera pas fâché d'en voir ici l'abregé

II. On ſçait qu'Iezdedjerd, dernier Roi Perſe de la Dynaſtie des Saſanides, fut détrôné par le Khalif Hazeret Omar Ketab, & mourut l'an de Jeſus-Chriſt 651. C'eſt à la premiere année du regne de ce Prince (de Jeſus-Chriſt 632), que commence l'Ere des Parſes.

ElMacine. L. 1. ch. 4. Vie d'Othman.

La Religion de Zoroaſtre ceſſa alors d'être dominante en Perſe. Quelques mois après la mort d'Iezdedjerd, les Perſes perſécutés par les Mahométans, ſe retirerent dans le Koheſtan, où ils reſterent cent ans. Ils deſcendirent enſuite à Ormus, ſur le Golfe Perſique ; & après y avoir paſſé quinze ans, ils firent voile pour l'Inde, & prirent terre à Diu.

Abrah. Roger, Mœurs des Bram. p. 46. note. Voyage d'Herbert, tr. de l'Angl. p. 72.

Les Parſes, & preſque tous les Peuples de l'Orient, conſultent dans les affaires importantes, les Livres Aſtrologiques. D'abord ils jettent le Dé, cherchent enſuite dans les Livres de Divination, qu'ils appellent *Fals*, le nombre qui a retourné, & agiſſent ſelon ce que porte l'endroit du *Fal* qui répond à ce nombre. Les Parſes au bout de dix-neuf ans, croyant voir dans leur *Fal* que le ſéjour de Diu ne leur convenoit pas, ſe rembarquerent ; &, après avoir eſſuyé une violente tempête, ils aborderent à un endroit riant & fertile,

Voyage de Mandeſlo, in-4°. L. I. p. 213. Henry Lord, Hiſt. de la Rel. des anc. Perſ. trad. de l'Angl. p. 139. 140. Hamilt. Acc. of the Eaſt Ind. T. I. p. 158.

ſitué environ à trois coſſes [1] Sud de Nargol, qui eſt à ſept coſſes de Daman ſur la route de Bacim.

Lorſqu'ils furent deſcendus à terre, un de leurs Chefs alla ſaluer Djadiraeh, Prince Indien de cette partie du Guzarate, & lui fit quelques préſens. Le Rajah le reçut fort bien : mais voyant enſuite que ces Etrangers étoient en grand nombre & bien armés, il craignit qu'ils n'excitaſſent quelque trouble dans ſes Etats; ce qui le porta à leur propoſer cinq conditions capables, à ce qu'il croyoit, de les détourner du deſſein qu'ils avoient formé de s'établir dans ſon Pays. La premiere condition étoit, qu'ils lui dévoileroient les Myſteres de leur Loi; la ſeconde, qu'ils quitteroient leurs armes; la troiſieme, qu'ils parleroient Indien; la quatrieme, que leurs femmes paroîtroient en public découvertes comme celles des Indiens; la cinquieme enfin, qu'ils célébreroient leurs mariages au commencement de la nuit, ſelon l'uſage du Pays.

Comme ces cinq articles ne contenoient rien de contraire à la Loi de Zoroaſtre, les Parſes y ſouſcrivirent, & préſenterent au Rajah le Précis de leur Religion. Ne craignez rien, lui dirent-ils, de notre part : nous ſommes amis de tous les Indiens. Nous ſervons Dieu; & l'amour de notre Loi, nous fait fuir les Miniſtres de l'enfer : nous avons tout abandonné pour elle. Deſcendus de Djemſchid, nous adorons Dieu & tout ce qu'il a créé, les bœufs, les troupeaux, l'eau &c. Nous honorons le Soleil, la Lune, le feu. Nous ceignons le Koſti qui eſt compoſé de ſoixante-douze fils. Nous croyons que les femmes qui ont leurs regles, ou qui ſont nouvellement accouchées, doivent être ſéparées du monde pendant quaranre jours, ſans voir le Soleil. Le Rajah ſatisfait de cet Expoſé qui rentroit aſſez dans la Religion des Indiens, per-

[1] Généralement les meſures des diſtances varient beaucoup dans l'Inde. Les Indiens donnent le nom de *Coſſe* au *Koroh* des Perſans, lequel, dans les Livres, eſt le tiers du *Farſang* ou du *Gao*, meſures de 3000 toiſes. Voyez les *Farhangs Djehanguiri* & *Berhan katée*, aux mots *kos*, *gao*, *koroh*; & ſur le *farſang*, la note 30 du premier *Mém. ſur les anc. Langues de la Perſe. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. T. XXXI. p. 391-392.*

mit aux Parſes de prendre le terrein qui leur conviendroit ; & ceux-ci approuvant le choix fait par leurs Chefs, bâtirent dans l'endroit qui leur étoit accordé, une Ville qu'ils appellerent Sandjan.

Quelque tems après leur paiſible établiſſement, le Chef des Deſtours rappella aux Parſes le vœu qu'ils avoient fait, d'ériger dans leur nouvelle Colonie un Temple au Feu Behram, s'ils échappoient à la tempête qui les avoit aſſaillis au ſortir de Diu. Le Peuple conſentit à l'accomplir ; & les Deſtours allerent en conſéquence demander au Rajah un terrein de trois Farſangs (neuf mille toiſes) en quarré, eſpace néceſſaire, pour que du Sanctuaire on ne pût pas même entendre la voix des Prophanes. Le Rajah acquieſça à leur demande ; & les Parſes, pleins de zele, contribuerent de tout leur pouvoir à faire fleurir le nouvel Établiſſement.

Trois cens ans, plus ou moins (depuis Iezdedjerd), ſe paſſerent ainſi ſans autres événemens remarquables. Après ce tems les Parſes ſe diſperſerent. Les uns allerent s'établir à Bankanir (à neuf ou dix coſſes de Banſdah) ; d'autres à Barotch (à douze lieues au Nord de Surate) ; ceux-ci à Ankleiſer (entre Surate & Barotch) ; ceux-là à Cambaye (à ſeize lieues au Nord de Barotch) ; pluſieurs à Bariao (Aldée, éloignée alors d'une petite coſſe du lieu où eſt la Fortereſſe de Surate, & qui forme maintenant au Nord un des Fauxbourgs de cette Ville) ; d'autres enfin à Nauçari (à dix coſſes Sud de Surate) [1].

Mandeſlo, L. 1. p. 128. 155 Tavern. L. 1. c. 5. p. 37. Theven. c. 4. p. 16-17.

Les deux ſiecles qui ſuivirent cette diſperſion ne préſentent rien de conſidérable. Avec le tems, Sandjan ſe dépeupla ; les Deſtours diſparurent : Khoſcheſt, jeune Mobed, & ſon fils, ſont les ſeuls exacts Obſervateurs de la Loi, dont l'Hiſtoire faſſe mention juſqu'à l'an ſept cents [2] (d'Iezdedjerd).

[1] Les Parſes du Kirman, écrivant l'an 885 d'Iezdedjerd, au mois Aban (l'an de J. C. 1516), à ceux de l'Inde, adreſſent leur Lettre aux Deſtours & aux Behdins de Nauçari, de Surate, d'Ankleſeir, de Barotch & de Cambaet. Dans le *Vieux Ravaët*, fol°. 262, *versò*. 279, *versò*.

[2] Les 700 & les 500 ans ſont des comptes ronds, au lieu de 750 à 760 &

Il

VOYAGE aux Indes Orientales IIIe. Partie.

Ci-d.p. cclxvj.

Il y avoit (plus de) cinq cents ans que les Parſes étoient établis dans l'Inde, lorſque les Mahométans parurent à Tchapanir (huit coſſes au delà de Cambaye, ſur la route d'Ahmadabad). Le nom du Rajah de Sandjan étoit devenu célébre dans le Pays. Le Sultan Mahmoud (Mohammed Schah) étant ſur le thrône du Guzarate, voulut rendre ce Prince tributaire, & ordonna à Alaf khan, ſon premier Miniſtre, de marcher contre lui. Alaf khan partit auſſi-tôt avec ſoixante mille chevaux. Le Rajah ſaiſi de frayeur à la vûe de l'orage qui le menaçoit, fit venir les Deſtours Parſes, leur rappella les bienfaits dont il les avoit comblés, ainſi que ſes Ancêtres, & les engagea à le ſeconder dans cette guerre.

La revûe faite, il ſe trouva quatorze cents Parſes en état de porter les armes, & qui vouerent tous leur vie au Rajah. La premiere action fut ſanglante. D'un ~~autre~~ côté l'on combattoit pour la vie, pour la liberté ; & de l'autre, pour la gloire. Le corps des Indiens tomba ſous le fer Muſulman. Alors Ardeſchir, un des Chefs des Parſes, propoſe à ſes freres de ſoutenir ſeuls les efforts des ennemis. Les Parſes, animés par ſon exemple, ſe préſentent en bon ordre, & répandent la terreur dans l'armée d'Alaf khan. Ils ne perdirent qu'un de leurs Chefs nommé Kaouſ, qui fut précipité d'un coup de lance. Le camp, les tentes & les bagages des Muſulmans devinrent la proie des Parſes vainqueurs.

---

560 ou 580. L'Auteur de cette Relation adopte ordinairement les plus courts, & ſes réſultats ſont aſſez difficiles à concilier avec la ſuite des événemens. Je ſuppoſe qu'il calcule d'après l'Époque d'Iezdedjerd, quoiqu'il ne la nomme qu'à la fin, à l'occaſion du tranſport du feu Behram à Nauçari.

Henry Lord (*Lib. citat. p.* 141.) dit que les Parſes diſperſés dans l'Inde *perdirent enfin le ſouvenir de leur origine & de leur Religion, juſqu'à ne ſçavoir plus d'où ils étoient deſcendus.* La ſuite de cette Hiſtoire prouve le contraire. Les Parſes ſe relâcherent, oublierent le Pehlvi : mais l'eſpece de fureur avec laquelle ils combattirent les Mahométans, fait voir qu'ils ne méconnoiſſoient pas les deſtructeurs de l'Empire de leurs ancêtres.

Ci d. p. clxxv. not. 1. lig. 4. au lieu de *Birvi*, liſez : *Éirvi*. P. cclxiv. not. 2. dern. lig. 8°. *Kokeh fils ſon khan* ; liſez, *Kokeh khan*. P. cclxv. *Rois d'Ahmadabad.* 1°. En marge, au lieu de 18e. *ſiecle*, liſez 14e. *ſiecle* : & p. cclxix. not. lig. 29. *Il y a près de* 400 *ans* ; liſez, *il y a plus de* 400 *ans.*

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

La déroute ne fut pourtant pas ſi générale, qu'Alaf khan n'eût mis promptement une nouvelle armée ſur pied, & raſſemblé les débris de la premiere. Il reparut quelques jours après à la tête d'un corps formidable de Muſulmans. Quoiqu'affoibli par les actions précédentes, le Rajah ne refuſa pas le combat. Les armées étoient en préſence. Ardeſchir, qui voyoit la ſupériorité de celle d'Alaf khan, demanda au Rajah la permiſſion d'aller lui ſeul affronter l'ennemi, & partit auſſi-tôt armé de toutes pieces, & un filet pendu à la ſelle de ſon cheval.

Aux paroles de mépris qui accompagnent ſon défi, ſe préſente un brave de l'Armée d'Alaf khan. Tous deux, comme deux tigres altérés de ſang, s'élancent l'un ſur l'autre : mais la valeur d'Ardeſchir fixe la victoire ; il démonte ſon adverſaire, l'enveloppe de ſon rêts, & lui coupe la tête. Alaf khan, furieux de voir ſon champion vaincu, jure la perte des Parſes & celle du Rajah. Auſſi-tôt les armées en viennent aux mains ; le carnage des deux côtés eſt affreux ; Ardeſchir, le rempart des Parſes, tombe percé d'un trait ; pluſieurs Chefs diſtingués & le Rajah lui-même reſtent ſur-le-champ de bataille. La mort de ce Prince termine le combat : Sandjan fut livré au pillage, & le Pays réduit ſous la Domination Muſulmane [1].

Les Parſes, obligés de quitter Sandjan, ſe réfugierent dans les montagnes de Bahrout (près de Tchapanir), où ils paſſerent douze ans. Ils ſe retirerent enſuite à Banſdah, Ville ſituée huit à dix coſſes en deçà d'Aurengabad, emportant avec eux le Feu Behram. Leurs anciens amis allerent au-devant d'eux les recevoir en pompe. Bientôt le concours fut général à Banſdah. On y alloit de tout côté adorer le Feu Behram ; ce qui occaſionna un renouvellemenr de zele.

Ce fut à-peu-près vers ce tems qu'arriva dans le Guzarate

[1] Je penſe qu'il faut entendre de l'invaſion des Mahométans ce qu'on lit dans Henry Lord (*lib. citat.* p. 141.). Ce Voyageur rapporte qu'un des Rajahs qui avoient reçu les Parſes dans ſes Etats, fut attaqué par un autre Rajah qui conquit ſon Pays & paſſa tous les Parſes au fil de l'épée, comme attachés au parti de ſon ennemi.

le Deſtour Ardeſchir, qui venoit du Siſtan. Ce Deſtour donna aux Parſes une copie du *Vendidad*, avec la Traduction Pehlvie. Comme celle que leurs Peres avoient apportée * en venant dans l'Inde, s'étoit perdue, on en tira deux de l'exemplaire d'Ardeſchir ; & c'eſt de ces deux copies que viennent tous les *Vendidads Zends & Pehlvis* du Guzarate.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

* *Ci-d. p. cccxviij.*

Quatorze ans ſe paſſerent ſans événemens conſidérables. On vit enſuite paroître à Nauçari un riche Parſe, nommé Tchengâh ſchah, fidéle obſervateur de la Loi. Il diſtribuoit ſon bien aux pauvres, fourniſſoit aux Parſes des *Koſtis* & des *Saderés*, & travailloit à ramener à la pratique exacte de la Loi de Zoroaſtre, les Peuples que l'ignorance & les troubles avoient engagés dans pluſieurs erreurs. Pour y réuſſir, il s'adreſſa aux Deſtours du Kirman, les conſultant ſur différens points de la Loi qui étoient négligés dans le Guzarate. Dans la ſuite, lorſqu'il ſe préſenta quelque choſe de douteux, les Deſtours de l'Inde, ſuivant l'exemple de Tchengah ſchah, écrivirent à ceux de l'Iran, & les réponſes de ces derniers forment les Ouvrages qui portent le nom de *Ravaët*, c'eſt-à-dire, *rapport*, *coutume*, *Hiſtoire*.

Ci-ap. T. II. p. 529. Pl. IX. 1. 2.

Tchengah ſchah repréſenta à ſes Concitoyens qu'il étoit difficile d'aller adorer le Feu Behram à Banſdah, parce que la fête deſtinée à ce culte arrivoit le 9 du mois Ader, qui étoit le tems des pluies [1]. Il leur fit enſuite goûter l'avantage d'avoir ce Feu dans leur Ville, & les engagea à l'y faire tranſporter. Le Peuple applaudit à la propoſition ; & le Feu Behram, l'an 785 d'Iezdedjerd (de J. C. 1415) fut apporté en pompe de Banſdah à Nauçari. Les trois Mobeds de Sandjan, qui l'avoient accompagné, furent chargés de le garder à leur tour avec les autres Mobeds.

[1] En 785 d'Iezdedjerd, le 9 du mois *Ader*, répondoit au mois d'Août ; c'eſt la fin de la mouſſon des pluies à la Côte Malabare : elles y ſont encore abondantes, & les routes preſque impraticables. Un ſiecle ou deux après Tchengâh ſchah la Fête du Feu Behram ſe ſeroit trouvée au milieu de cette mouſſon. Dans la Lettre que j'ai citée ci-devant (p. cccxx. not. 1.), parmi les Parſes de Nauçari, paroît *Dehian Ranan*, *fils du frere de Tchengah ſchah.*

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Ici finit le petit Poëme, qui contient l'Hiſtoire de la retraite des Parſes dans l'Inde. Ce que j'ai dit du *Vendidad* apporté par Ardeſchir, des Lettres écrites par Tchengâh ſchah aux Deſtours du Kirman, & ce que je vais rapporter des querelles excitées entre les Parſes de l'Inde, je le tiens des Docteurs Parſes avec leſquels j'ai converſé.

Pendant deux ſiecles les trois Mobeds de Sandjan n'eurent que leur mois de ſervice auprès du Feu Behram, ainſi que ceux de Surate, Cambaye, Barotch, Nauçari & Souali; & ſelon ce qui avoit été reglé, ils ne remplirent pas à Nauçari d'autre fonction ſacerdotale : mais dans la ſuite, par la négligence des Mobeds des autres Villes, ils s'arrogerent le droit de garder ſeuls ce précieux dépôt; droit conſidérable, par le revenu qui y étoit attaché.

Tel étoit-il y a plus de cent ans l'état des Parſes & de leur Religion dans le Guzarate. Perſonne ne ſongeoit à troubler les Deſtours de Sandjan dans leur Miniſtere, tant qu'ils ſe tinrent dans les bornes qui leur avoient été preſcrites. Mais depuis, les Mobeds de Nauçari les ſurprirent dans des fonctions différentes de celles qu'il leur étoit permis d'exercer dans cette Ville, le Peuple aimant mieux s'adreſſer à eux pour les prieres, qu'à ſes propres Prêtres qui avoient tué ſix Parſes dans une émeute de Religion. L'affaire fut portée devant les Marates, ſous le Gouvernement deſquels les Parſes, qui formoient le plus grand nombre des Habitans de Nauçari, avoient alors (comme à préſent) un Chef particulier. Le Commandant Marate ordonna aux Deſtours de Sandjan de retourner dans cette Ville, ou à Banſdah, & ſur leurs repréſentations, leur permit d'emporter avec eux le Feu Behram.

Ces Deſtours le porterent d'abord à Barſal, qui eſt à peu-près à douze coſſes au Nord-Oueſt de Daman, & l'y garderent ſept ans. De là il fut tranſporté à Odouari, groſſe Aldée à quatre coſſes environ, au Nord de Daman. Ce fut l'an 1114 d'Iezdedjerd (de Jeſus-Chriſt 1744) que le feu Behram ſortit de Nauçari, qui l'avoit poſſédé

plus de trois cens ans ; & il fut porté à peu-près l'an d'Iezdedjerd 1121 (de J. C. 1751) à Odouari, qui eſt environ à douze coſſes de Sandjan, Aldée où il avoit d'abord été adoré.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Voici ce qui avoit donné lieu au meurtre dont je viens de parler. Les Parſes & les Mobeds de Nauçari étoient en diſpute depuis long-tems au ſujet de la rétribution qu'on devoit donner pour la lecture du *Vendidad.* Dans le feu de la diviſion un Mobed, il y a plus de cent ans, fut victime de la fureur des Parſes, & les autres Mobeds ſacrifierent ſix Parſes à leur ſainte vengeance.

Salabat khan, Gouverneur de Surate, informé de ce tumulte, envoya un Officier à Nauçari, qui dépendoit alors de cette Ville, avec ordre d'emmener les Mobeds à Surate. On en prit cent, que Salabat khan retint ſix mois priſonniers. Cependant les Parſes de Nauçari avoient écrit à ceux de Surate la maniere dont les Mobeds s'étoient conduits, leur marquant de ne pas communiquer avec eux. Les Parſes de Surate refuſerent en conſéquence aux Deſtours, qui avoient des liaiſons avec les Mobeds de Nauçari, les droits qu'ils avoient coutume de leur payer. La diviſion dura pluſieurs années, & ne ceſſa que ſous Kartalab khan. Les Deſtours, à la tête deſquels étoit Eſpendiar, voyant qu'ils ne pouvoient vaincre l'animoſité des Parſes, réſolurent d'employer la force. Ils ſe rendent chez le Gouverneur, lui portent leurs plaintes, & lui découvrent que les Parſes ont un Chef riche & puiſſant parmi eux, nommé Dandjipatan. Kartalab khan le fait auſſi-tôt renfermer avec onze autres Parſes, & ordonne qu'on les batte avec des rotins : ſon but étoit d'en tirer quelques ſommes conſidérables. Lorſque les Mobeds virent frapper ces douze Parſes, la compaſſion fit taire la vengeance ; & croyant par-là les ſauver, ils dirent au Gouverneur, que Dandjipatan n'étoit que le frere du Chef des Parſes ; mais Kartalab khan indigné de la fourberie, fit prendre les Mobeds, & les renvoya bien fuſtigés. Ce cruel traitement toucha les Parſes. Ils ne pûrent voir les Mobeds punis pour avoir voulu ſauver leurs freres, ſans ſe réconcilier avec eux. La paix ſe fit, & les

Ci-d. p. cclxiv. not. 2. n°. 3.

Ibid. n°. 4.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Parſes de Surate payerent aux Deſtours les droits qu'ils leur avoient refuſés pendant cinq ans.

Les diviſions dont je viens de parler n'étoient que le prélude de celles qui agitent maintenant les Parſes de l'Inde. Lors de mon arrivée à Surate, je les trouvai partagés en deux Sectes, plus animés l'une contre l'autre que ne le ſont chez les Mahométans celles d'Omar & d'Aali. Voici en peu de mots l'origine de ce Schiſme.

Il y a quarante-ſix ans, plus ou moins, qu'il vint du Kirman un Deſtour fort habile, nommé Djamaſp. Il avoit été envoyé pour réunir les Parſes diviſés à l'occaſion du *Penom*, linge double dont les Parſes, dans certaines circonſtances, ſe couvrent une partie du viſage. Les uns vouloient qu'on le mît aux mourants, d'autres ne le vouloient pas. Djamaſp décida en faveur des derniers, ſelon l'uſage du Kirman. Si ce Deſtour n'avoit pas fait le voyage de l'Inde, cette frivole conteſtation auroit fait couler des ruiſſeaux de ſang.

Ci-ap. T. II. p. 350. Pl. IX. 3.

Djamaſp crut encore devoir examiner le *Vendidad*, qui avoit cours dans le Guzarate. Il en trouva la Traduction Pehlvie trop longue & peu exacte en pluſieurs endroits. L'ignorance étoit le vice dominant des Parſes de l'Inde. Pour y remédier, le Deſtour du Kirman forma quelques Diſciples, Darab à Surate, Djamaſp à Naucari, un troiſieme à Barotch, auxquels il apprit le Zend & le Pehlvi. Quelque tems après, las des contradictions qu'il avoit à eſſuyer, il retourna dans le Kirman.

Les Livres que ce Deſtour a laiſſés dans l'Inde, ſont une Copie exacte du *Vendidad Zend & Pehlvi*, le *Feroüeſchi*, la traduction du *Vadjerguerd* & le *Nerengueſtan*. Ces deux derniers Ouvrages ſont en Perſan, mêlé de Zend, & purement Cérémoniaux.

Darab, premier Diſciple de Djamaſp, & Deſtour Mobed conſommé dans la connoiſſance du Zend & du Pehlvi, voulut corriger la Traduction Pehlvie du *Vendidad* & rectifier quelques endroits du Texte Zend, qui lui paroiſſoient ou tranſpoſés, ou préſenter des répétitions inutiles. Il commença par expliquer à de jeunes Théologiens Parſes

les Ouvrages de Zoroaſtre, que les Mobeds liſoient tous les jours ſans les entendre. Un Peuple aſſervi, qui depuis long-tems pratiquoit mille cérémonies dont il ignoroit le ſens & la cauſe, devoit naturellement ſe livrer à des abus ſans nombre : ce fut ce que remarqua Darab, plus inſtruit que les autres. Les purifications étoient multipliées ; le Texte Zend étoit inondé de Commentaires Pehlvis ſouvent très inconſéquens. Darab tenta d'abord la voie de l'inſtruction. Mais il trouva un Adverſaire puiſſant dans la perſonne de Manſcherdji, Chef du parti qui ne vouloit pas de réforme, & fils lui-même de Mobed.

Un autre ſujet de diviſion les anima encore l'un contre l'autre. Darab avoit pour parent, Kaous, dont j'ai parlé ci-devant, qui avoit reçu du Deſtour Djamaſp les premieres teintures de l'Aſtronomie, ſelon les principes d'Oulough beigue. Ce Deſtour Mobed s'étant depuis perfectionné ſous un autre Parſe venu du Kirman, il y a environ trente-ſix ans, fit voir par les Tables d'Olough beigue, que, le *No rouz* (le premier jour de l'année) devoit s'avancer d'un mois, & que par conſéquent il y avoit eu erreur juſqu'alors. Une Lettre des Deſtours d'Iezd, datée du 22 du mois Aban, de l'an 1111 d'Iezdedjerd (de J. C. 1742), & apportée par le Parſe Eſpendiar, confirma la découverte de Kaous, mais ne le mit pas à l'abri de la haine de ſes confreres. Elle alla ſi loin, que Darab, il y a ſeize à dix-ſept ans, fut obligé de ſe retirer à Daman chez les Portugais ; & Kaous, à Cambaye chez les Anglois. Lorſque j'arrivai à Surate, preſque tous les Parſes de l'Inde ſuivoient le parti de Manſcherdji, parce qu'il étoit riche & puiſſant : Darab, dont la ſcience étoit reconnue par ſes Adverſaires mêmes, avoit quelques Diſciples, qui dans la ſuite ſe montrerent plus librement, lorſque l'autorité de Manſcherdji eut baiſſé à Surate avec celle des Hollandois, dont il étoit le Courtier.

Ci-d. p. ccciij.

III. Sous le Gouvernement d'Aali navâz khan, qui favoriſoit Manſcherdji, il étoit naturel que Darab & ceux qui lui étoient attachés, cherchaſſent quelqu'appui qui pût les ſouſtraire à la fureur du parti contraire. Ils promirent donc,

Ci-d. p. ccxciv

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

comme je l'ai deja dit, à M. le Verrier, Chef François à Surate, de me communiquer, ſur le Zend & le Pehlvi, toutes les lumieres qu'ils pouvoient avoir, comptant par-là ſe faire, de la protection Françoiſe, un rempart contre Manſcherdji. Mais ils ne penſoient pas que je vouluſſe, ni même que je puſſe jamais traduire leurs Livres. Le *Vendidad* ſeul eſt un Ouvrage partagé en vingt-deux Sections. Il y avoit près de ſeize ans que Darab étoit à en expliquer ſix à ſes Diſciples. Comment en quelques années un Européen pouvoit-il, à l'aide du Perſan moderne, lire le Zend & le Pehlvi, entendre ces deux Langues qui n'exiſtent plus que dans les Livres, & traduire des Ouvrages dont les plus habiles Deſtours avoient peine à ſaiſir le ſens? Ils avoient conſenti à me donner des leçons de Zend & de Pehlvi; & comme, en comparant les deux Exemplaires du *Vendidad* qui étoient entre mes mains, je m'étois rendu les caracteres Zends aſſez familiers, je voulois, ſans perdre de tems, prendre ces leçons dans cet Ouvrage, dont j'étois sûr de poſſéder une Copie fidele. Je pouvois me livrer tout entier à ce travail, parce que je m'étois débaraſſé d'un vieux Akon (maître) Perſan [1] qu'un de mes amis m'avoit procuré, & dont la lenteur & les explications ne me ſatisfaiſoient pas. Ces gens-là ne jurent que par la coutume & par les Livres, & je voulois des raiſons.

Pour ne pas effaroucher Darab qui croyoit me tenir un an à l'alphabet, je le priai de me montrer quelques Ouvrages Zends rares & précieux, avec promeſſe d'acheter deux Manuſcrits Perſans qui l'embarraſſoient. Lorſque je me

[1] Cet Akon étoit un Mogol de ſoixante-dix ans, nommé Fakher eddin, qui avoit été autrefois un des meilleurs Ecrivains de Surate pour la netteté du caractere. Il me montra un jour la Relation de la guerre de Miatchen & d'Aali navâz khan, que le *Vakee nevis* , chargé d'informer la Cour de Dehli de ce qui ſe paſſoit à Surate, y avoit envoyée. Cette piece faiſoit mention de Pahlvans, qui d'un coup de ſabre fendoient la terre à ſept coſſes de profondeur; les rues avoient été baignées par des fleuves de ſang. On ſçait comment il faut apprécier ces hyperboles Orientales; dans le Pays elles s'eſtiment leur juſte valeur. Lorſque j'en montrai le ridicule à mon Akon, qui avoit vû cette petite guerre ainſi que moi, il me répondit que ces exagérations étoient de ſtile, & que perſonne n'y étoit trompé.

Ci-d. p. ccxcv.

fus maître de ces Livres, je le menaçai de l'abandonner, lui & Kaous, ſon parent, à Mancherdji, leur ennemi capital, s'il refuſoit de m'aider à traduire le *Vendidad* en Perſan moderne. Le ſtratagême réuſſit: cependant lorſqu'il me vit écrire ſous ſa dictée, le retourner de tous les ſens, & ne l'écouter qu'avec précaution, la crainte le ſaiſit, parce qu'il ſentit que j'allois ſçavoir à fond les Dogmes de ſa Religion. Je fus plus d'un mois ſans le revoir. Il prétendoit que ſa mort étoit aſſurée, ſi les autres Deſtours avoient connoiſſance de ce qu'il faiſoit chez moi. Kaous ſoutenoit que j'exigeois des choſes que leur conſcience ne leur permettoit pas de faire, & auxquelles ils ne s'étoient pas engagés. Mais les Manuſcrits que j'avois leur firent faire des réflexions; la peur de les perdre l'emporta ſur le ſcrupule, & Darab conſentit à ce que je demandois.

Ce n'étoit pas que leurs craintes fuſſent mal fondées. Manſcherdji lui-même, ſçachant l'uſage que je faiſois de ſon Manuſcrit, ne fut pas plus tranquille que Darab: il craignoit que le Deſtour Bikh, ſon Docteur, n'en fut inſtruit. Voyant que je le gardois pluſieurs mois, il me le fit redemander par le Chef Hollandois à qui il l'avoit prêté. Ma réponſe fut polie & ferme. J'expoſai à M. Taillefer, qu'ayant commencé de marquer les différences qui ſe trouvoient entre le Manuſcrit de Manſcherdji & celui de mes Deſtours, il n'étoit pas naturel que je laiſſaſſe ce travail imparfait. Mes raiſons ne plurent pas aux Hollandois avec leſquels, depuis un mois ou deux, je n'avois pas grandes liaiſons. Ils en vinrent preſque aux menaces. Je ſçus même qu'un Membre de leur Conſeil, mauvaiſe tête, s'étoit offert pour venir chez moi avec une troupe de Soldats, enlever le Manuſcrit en queſtion. Le Chef Hollandois, plus prudent, ne voulut pas en venir à des voies de fait. Il aimoit les Lettres; & je ſuis sûr que, dans le fonds il ne blâmoit pas ma fermeté, quoiqu'il fût obligé de faire voir à ſon Courtier qu'il s'étoit prêté à ce qu'il pouvoit exiger de lui. La ſeule précaution que je pris, fut d'avoir ſur ma table deux piſtolets chargés; & je continuai mon travail qui dura quatre mois,

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

après leſquels je renvoyai le Manuſcrit en bon état.

Le ſcrupule des Deſtours Parſes ſurmonté,& leurs petites ruſes éventées, il ne me reſtoit plus à vaincre que les difficultés propres au genre d'étude que je commençois, & les embaras inſéparables d'une guerre civile. Les Anglois faiſoient alors le ſiege de la Forteresſe : il falloit mettre en ſureté ſes propres effets, ceux du Comptoir, être toujours ſur le *qui vive.* Ces troubles éloignerent d'abord mes Deſtours, qui reparurent au bout de quelque tems.

Me ſentant aſſez fort pour commencer les Livres Zends, & impatient de regagner les mois que j'avois vu s'écouler au milieu des troubles, ſans avancemens ſenſibles, je paſſai quelques jours à m'affermir dans la lecture du *Vendidad*, & à traduire ſur le Perſan interlineaire, le *Vocabulaire Pehlvi & Perſan* dont j'ai parlé plus haut.

Ce travail,le premier qu'un Européen eût jamais fait en ce genre, me parut un événement dans la Littérature; & j'en marquai l'époque, qui fut le 24 Mars 1759 de J. C., le jour Amerdad, ſix du mois Meher de l'an 1128 d'Iezdedjerd, l'an 1172 de l'Hégire, & 1813 du regne du Rajah Bekermadjit.

Les commencemens furent aſſez ingrats : mais j'avois appris à mes dépens à avoir de la patience; & voyant jour à réuſſir dans le travail que j'entreprenois, j'informai le Gouverneur de Pondicheri du ſuccès de mes tentatives, lui marquant les ruſes de mes Parſes, & les moyens dont je m'étois ſervi pour les découvrir & m'aſſurer de l'authenticité du Manuſcrit qu'ils prétendoient être celui de Zoroaſtre.

Après avoir fait l'acquiſition de quelques Livres Zends & Samskretans, je commençai la traduction du *Vendidad*, le trente Mars. Le Perſan moderne me ſervoit de Langue intermédiaire, parce que Darab, de peur d'être entendu par mon Domeſtique, n'auroit pas voulu me développer en Langue vulgaire les Myſteres de ſa Religion. J'écrivois tout; j'avois même l'attention de marquer la lecture du Zend & du Pehlvi en caracteres Européens : je comparois enſuite les morçeaux qui paroiſſoient les mêmes, pour m'aſſurer de l'exactitude des Leçons de Darab.

Par ce moyen, les accidens les plus fâcheux, les maladies, quelques longues qu'elles puſſent être, n'avoient plus pour moi rien d'effrayant : j'étois toujours en état de reprendre mes études au point où je les aurois laiſſées; & raſſuré contre la crainte d'oublier, la tranquillité de l'eſprit n'eut pu que hâter ma guériſon.

Ces précautions n'étoient que trop néceſſaires; & elles eurent l'effet que j'en attendois. Ma ſanté fut pluſieurs fois la victime de mon application, & du genre de vie que je menois. Un plat de riz & de lentilles faiſoit toute ma nourriture. Le tems que je ne donnois pas à mon Deſtour, étoit employé à revoir ce que j'avois lu avec lui, & à préparer le travail du lendemain. Après le dîner, je ne pouvois me livrer au leger ſommeil que l'on ſe permet dans les Pays chauds, parce qu'une fois il avoit ſervi d'excuſe à l'abſence de Darab, qui prétendoit que je ne lui avois pas ouvert, quand il avoit frappé. Le ſoir, je me délaſſois une heure ou deux en prenant l'air ſur ma terraſſe, l'eſprit toujours occupé de l'incertitude du ſuccès de mes recherches, & de la maniere dont elles ſeroient reçues en Europe.

Au milieu de ce travail opiniâtre, je ne négligeois pas les occaſions d'étendre mes connoiſſance ſur les Pays mêmes où je ne pouvois alors pénétrer, le Nord de l'Inde & l'Egypte [1] : mais un accident fâcheux m'arrêta au commencement de ma carriere.

[1] J'écrivis ſur la fin de Mars au P. Tiefentaller, Jéſuite, Miſſionnaire à Agra, par le moyen de qui je croyois pouvoir être inſtruit des troubles de la Cour du Mogol & des Antiquités du Pays. La réponſe de ce Jéſuite, datée de Narvar, le 17 Mai 1759, me fut remiſe le 12 Juillet. Elle étoit renfermée dans une Lettre adreſſée au P. Medard, Capucin & Miſſionnaire de Surate, qui contenoit ſur la retraite de M. Law à Elahbad, la marche du fils du Mogol, la ſeconde irruption des Patanes ſur Dehli & Lahor, la marche des Marates en petit corps d'armée vers Dehli, & les affaires du Bengale, des détails que l'on a ſçus plus poſitivement par M. Law lui-même.

La Lettre du P. Tiefentaller ne pouvoit que m'engager à entretenir la correſpondance qu'il m'offroit. Ce Jéſuite s'étoit particulierement appliqué à la Phyſique & à l'Hiſtoire Naturelle. Il étoit du Comté de Tyrol, Diocèſe de Trente, & avoit quitté en 1740 ſa Patrie, pour ſe conſacrer aux Miſſions de l'Inde, où il étoit arrivé en 1743, après avoir paſſé plus de deux ans en Eſpagne. L'examen de la ſituation des

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Faiſant un jour monter le coffre qui contenoit tous mes effets, je vis un des Coulis à qui le pied manquoit, prêt à être écraſé. Je ſaiſis ſur-le-champ une des mains du coffre & le tins un moment ſuſpendu, tandis que le Couli ſe relevoit. Je ne m'apperçus alors d'aucun dérangement dans mon corps ; mais au bout de quelque tems, l'application jointe aux grandes chaleurs, (c'étoit dans le mois de Juin) fit éclore un mal, dont l'effort que j'avois fait, m'avoit donné le principe : c'étoit ce qu'on appelle à Surate, le dérangement du nombril.

Cette maladie conſiſte dans le relâchement des vaiſſeaux umbilicaux, dont l'extrémité forme le nœud qui eſt au milieu du ventre. Si par ce relâchement les arteres s'élevent au deſſus du nœud, on eſt ſujet à des vomiſſemens continuels ; & lorſque le dérangement ſe fait par le bas ou par le côté, il eſt ſuivi d'un cours de ventre qui, en peu de jours, réduit le malade à la derniere extrémité.

lieux, de leur fertilité, de la température de l'air, des mœurs, & du génie des Peuples, avoit rempli les momens que lui laiſſoient les fonctions de ſon Miniſtere ; & il avoit eu ſoin de tout mettre par écrit. Les Livres Indiens, Arabes & Perſans avoient auſſi partagé ſes ſoins, toujours dans des vûes relatives à ſon état. Il offroit de me communiquer ſes recherches, qui pouvoient m'être d'un grand ſecours, avec un parfait déſintéreſſement, ne demandant en retour que quelques-uns des Ouvrages nouvellement imprimés ſur les Sciences & la Littérature, mes propres obſervations Géographiques &c. & en particulier la longitude de Surate. Malheureuſement je n'avois ni Livres à lui envoyer, ni inſtrumens pour obſerver, ni même les fonds néceſſaires pour une correſpondance ſuivie : & à cette occaſion, comme dans d'autres circonſtances, le mot du Chef Portugais de Surate n'étoit que trop vrai. *Ce Monſieur,* diſoit-il, parlant de moi, *demande bien des choſes ; mais on ne voit paroître ni argent ni ordre de ſes Supérieurs.*

Le 2 Avril un Subrecargue Anglois, faiſant voile pour Moka, nommé M. Scot, galant homme, & qui me paroiſſoit inſtruit, voulut bien ſe charger pour moi de quelques recherches concernant l'Egypte. Ces recherches avoient pour objet 1°. l'ancien Canal de communication commencé entre la mer Méditerranée & la mer rouge ; 2°. Le lit de cette mer ; s'il préſente quelque gué, quand les eaux ſont baſſes ; 3°. La ſource du Nil & celle du Niger ; 4°. Les Galas, leur origine, leur Langue, leur Religion ; 5°. Le Chriſtianiſme d'Abyſſinie. Je le priois en même-tems de m'acheter des Manuſcrits Æthiopiens anciens & modernes

A Surate, le 4 Juin, éclairs pendant la nuit. Le 5, au ſoir, tourbillon ; la nuit, éclairs : le tems chargé depuis trois jours. La nuit du 6 au 7, pluie abondante avec éclairs ; tonnerre foible. Commencement de la mouſſon des pluies.

Les remedes que l'on emploie à Surate pour guérir cette maladie, tendent à remettre les vaiſſeaux dans leur place. Pour cela, on fait venir une Sage-Femme qui preſſe le ventre au malade à différentes repriſes, repouſſant toujours les vaiſſeaux, des côtés, du bas ou du haut vers le nœud, juſqu'à ce que, poſant le pouce ſur le nœud, elle ſente le battement des arteres. Alors on met le malade ſur ſon ſéant; on le fait manger, pour que les alimens, en paſſant par les vaiſſeaux, occaſionnent une tenſion, qui fixe les arteres umbilicales dans leur poſition naturelle. Il faut enſuite reſter tranquille, & marcher le moins que l'on peut; car un faux pas, un mouvement forcé ou gêné, eſt capable de déranger, comme l'on dit, le nombril: &, le corps étant déja affoibli par la premiere attaque, les nerfs n'ont plus la force, en ſe roidiſſant, de remettre les vaiſſeaux à leur place; ſouvent même le malade n'eſt pas en état de ſupporter le remede, qui alors doit être beaucoup plus violent.

Ma chûte de nombril étoit plus ancienne que je ne croyois, parce que juſqu'alors, j'en avois attribué les ſymptômes à un ſang échauffé & à un dérangement d'eſtomac. La Sage-femme, quoique forte & aidée d'une compagne, me fatigua beaucoup ſans pouvoir remettre les vaiſſeaux à leur place. On fut obligée d'avoir recours à un Parſe robuſte que j'appellerois preſque le *Grand Frere ſecouriſte* de Surate. Il vint avec ſes inſtrumens qui conſiſtoient en un mortier, un pilon, & pluſieurs maſſes de fer de différens poids. Je n'eus pas alors beſoin de ces uſtenſilles: le Parſe me remit le nombril, après m'avoir mâſſé pendant deux heures; & je repris le lendemain mes occupations, malgré tout ce que pût dire mon nouvel Eſculape.

Il ſembloit que je préviſſe l'état dans lequel j'allois bientôt me trouver, tant je m'efforçai d'avancer le travail le plus inſipide qu'on puiſſe imaginer. Le matin, je collationnois le Manuſcrit de Manſcherdji avec l'exemplaire de Darab; & le ſoir, dans le fort de la chaleur, je traduiſois le *Vendidad* ſur ce dernier Manuſcrit. Ces deux Ouvrages furent achevés le 16 Juin, comme je l'avois annoncé le 11 à M. de Leyrit, en le priant de me procurer les quatre *Vedes*,

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Livres ſacrés des Indiens, par le moyen d'Aranga poulley ou d'Arombaté. Mais à peine avois-je commencé de traduire les augmentions du Manuſcrit de Manſcherdji, que le cours de ventre me reprit de plus belle. Après deux jours de tranchées affreuſes, il fallut aller chercher le Parſe qui m'avoit déja fait ſentir la force de ſes muſcles. L'appareil fut cette ſeconde fois plus pénible que la premiere. On m'étendit ſur une natte; le Parſe m'oignit d'huile la nuque du cou, le poignet, & les chevilles des pieds qu'il me ſerra avec une petite corde; il me diſloqua preſque les mains & les pieds: enſuite me mettant ſur le ventre, il m'oignit d'huile l'épine du dos, & la frotta rudement des deux mains de haut en bas, pendant une heure. Me remettant après cela dans ma premiere ſituation, il me preſſa le ventre comme il il avoit fait la premiere fois, mais beaucoup plus violemment; puis renverſant ſon mortier en forme de cloche, il me mit ſur le nombril, ayant ſoin que le bord renfermât l'extremité dérangée, c'eſt-à-dire, l'endroit où il ſentoit l'artere. Il poſa après cela ſur ſon mortier, qui pouvoit peſer vingt livres, un poids de vingt-cinq livres, & continua de me preſſer le ventre pouſſant toujours les vaiſſeaux du côté du nœud, & rapprochant de ce point le centre de ſon mortier, juſqu'à ce que l'artere y répondît perpendiculairement.

Cette opération dura deux grandes heures. Le Parſe étoit en nage, & moi preſque ſans connoiſſance: heureuſement elle réuſſit. On me remit ſur mon ſéant; je mangeai quelque choſe, & l'on me ſerra le ventre avec une ceinture. J'avois ſur le nombril un vaſe de terre, dont la partie convexe appuyant ſur le nœud, preſſoit les vaiſſeaux umbilicaux, & les tenoit dans leur ſituation naturelle.

Alors toute application me fut interdite; & je paſſai la fin de Juillet dans une inaction forcée, qui me peinoit plus que la crainte des nouveaux ſecours du Parſe. Quelques Lettres à M. de Leyrit & la revue de mes Ouvrages furent toute mon occupation. Comme j'avois eu ſoin d'écrire la traduction, & même la lecture des Livres Zends

& Pehlvis, j'avois l'eſprit aſſez tranquille ſur mon travail [1].

[1] Je reçus le 19 Juillet 1759 par la voie de Goa, une Lettre du P. Gaubil, datée de Pekin, le 2 Septembre 1758, que les Sçavants ne ſeront peut-être pas fâchés de trouver ici.

» J'ai reçu, me dit ce Miſſionnaire, depuis cinq jours, la Lettre que » vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Goa le 20 Mars 1758. Je n'ai pas » reçu celle que vous dites m'avoir écrite de Pondichery.

» Les Polomen ou Brahmes ſont venus en Chine des Indes il y a plus de ſeize » cens ans. Depuis plus de treize cens ans pluſieurs Chinois mirent en caracteres » Chinois & en Langue Chinoiſe ce qu'ils apprirent des Polomen pour la Reli- » gion, l'Aſtronomie, la Géométrie &c. Ces Livres ſe ſont perdus, & il n'en » reſte que quelques fragmens tronqués & confus. Les Bonzes Chinois eurent » ſoin enſuite de mettre en Chinois la Doctrine Indienne; & dans leurs Livres » de prieres & autres, ils ont mis en caracteres Chinois, mais en Langue In- » dienne, bien des termes & des phraſes que perſonne n'entend.

» Bien des Écrits ont été envoyés de Chine en Europe ſur les caracteres Chi- » nois, matiere propre à dégoûter & rebuter le plus ardent dans ces ſortes d'é- » tudes, où l'on riſque de perdre bien du tems & de ne ſçavoir que bien peu de » réel & d'utile, après s'être morfondu bien du tems. Quoiqu'il y ait bien des » Écrits imprimés & autres, ſur les caracteres Chinois, je crois qu'il y a encore » bien des choſes à dire là-deſſus; mais il ſera bien difficile de contenter en ce » genre, ſoit les Sçavants d'Europe, ſoit ceux qui en Chine ou ailleurs s'appli- » quent ou s'appliqueront à déchifrer les caracteres Chinois. Je n'ai actuellement » rien à dire là-deſſus de bien précis & de bien nouveau. Je ſouhaite que vous » réuſſiſſiez bien dans la traduction de Zoroaſtre. Vous êtes en état d'inſtruire » l'Europe en ce genre & en d'autres, & j'eſpere que quelques points curieux » & utiles dans ce qui reſte à ſçavoir ſur Zoroaſtre, ſeront par vous mis dans » un beau jour.

» Si vous exécutez le deſſein de venir en Chine par la voie de Tartarie, vous » aurez bien des dépenſes à faire, bien des obſtacles à vaincre, & vous aurez » beſoin plus d'une fois d'une patience héroïque. Ajoutez à cela bien des dangers » de perdre la vie. Je ſuis &c. »

» *P. S.* Suppoſé qu'autrefois les Chinois aient appris des regles ſur le Sams- » kretan par la voie des Polomen, on ne trouve point ces Livres, & je ne crois » pas qu'il y en ait eu ».

Le P. Gaubil, dans cette Lettre, diſtingue les Brahmes venus à la Chine au premier ou au ſecond ſiecle de l'Ere Chrétienne, des Bonzes (Diſciples de Fo), & convient que les Chinois ont reçu des premiers bien des choſes ſur la Religion, l'Aſtronomie: mais il aſſure qu'il n'y a point à la Chine, & il penſe qu'il n'y a jamais eu dans cette Contrée d'ouvrages faits ſur la Langue Samskretane par ces Brahmes ou par les Chinois de leur tems, & que ce ſont les Bonzes, venus après ces Brahmes, qui les premiers ont mis dans leurs Livres de prieres & dans d'autres Ouvrages, des mots Indiens en caracteres Chinois. Par-là le P. Gaubil répondoit à ma premiere queſtion, qui rouloit ſur l'ancienneté du Samskretan dans les Livres Chinois, ſur les rapports poſſibles des deux Langues, & ſur ce que je croyois qu'on pourroit trouver de l'ancien Chinois traduit en Samskretan, ou de l'ancien Samskretan, par exemple, de l'âge de celui des *Vedes*, traduit en Chinois.

Quoique la Lettre du P. Gaubil ne ſatisfit pas ma curioſité, elle me fit néan-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Ma ſanté commençoit à peine à s'affermir, que la maladie du nombril me reprît avec plus de violence que jamais : c'étoit ſur la fin du mois d'Août. Il fallut répéter pluſieurs jours de ſuite l'opération violente que je viens de décrire. Mais la nature étoit ſi affoiblie que le moindre mouvement dérangeoit les vaiſſeaux umbilicaux. Les douleurs & l'épuiſement me causerent une eſpece de délire ; & déja mon viſage étoit marqué de taches noires qui annonçoient une prochaine diſſolution. La jeuneſſe ranima un reſte de forces qui paroiſſoient éteintes ; & peu-à-peu, la nature prit le deſſus.

J'étois dans une convaleſcence qui demandoit les plus grands ménagemens, lorſqu'une avanture ſiniſtre me replongea dans de nouveaux maux, encore plus cuiſans que ceux auxquels je venois d'échapper.

Je fus attaqué le 26 Septembre, ſur les cinq heures du ſoir, au milieu de Surate, par un François que de mauvais diſcours avoient animé contre moi. L'affaire ſe paſſa en préſence de plus de quatre cents perſonnes qui n'oſerent pas nous ſéparer. Je reçus trois coups d'épée, deux coups de ſabre... & j'eus la force de me rendre à la Loge Françoiſe tout couvert de mon ſang. Il fallut enſuite ſouffrir les opérations les plus douloureuſes. Les Chirurgiens An-

moins plaiſir. J'eſpérois par ſon moyen découvrir quelque choſe au ſujet des Parſes qui ſe retirerent à la Chine dans le ſeptieme ſiecle avec le fils d'Iezdedjerd, connoître l'Époque dont ils ſe ſervoient, celle de leur Légiſlateur ; je comptois même que les Livres Chinois pourroient parler de leurs Dogmes. La Lettre du Procureur des Jéſuites de Macao, le P. Bouſſel, datée du 16 Novembre, qui accompagnoit celle du P. Gaubil, me nourriſſoit dans cette idée flatteuſe. Le P. Gaubil lui avoit fait part des différens voyages que je comptois entreprendre, & il m'offroit le plus obligeamment du monde ſa médiation pour le commerce Littéraire que je ſouhaitois d'entretenir avec le ſçavant Miſſionnaire, me priant de lui marquer le cours de mes ſtations, pour qu'il pût ſçavoir par quelles voies il me feroit tenir ſes réponſes ; & d'envoyer mes Lettres ouvertes, parce qu'il deſiroit profiter lui-même de ce qu'elles contiendroient. Le P. Bouſſel me mandoit auſſi qu'il venoit de recevoir une Lettre de moi au P. Gaubil, qu'il l'avoit envoyée à Pekin, & que comme il falloit au moins cent jours pour avoir la réponſe, je ne la recevrois qu'en 1760.

La maladie du P. Gaubil m'aura ſans doute privé de cette réponſe, que je n'ai pas reçue. La République des Lettres, par la mort de ce ſçavant Miſſionnaire, a perdu un homme profond dans les Antiquités Chinoiſes, & très-propre à lui faire connoître l'Hiſtoire, la Religion & les Arts de ce fameux Empire.

glois,

glois, Hollandois & Portugais ſe trouverent au premier appareil qui me fit perdre connoiſſance. On employa le fer & le feu; la force de mon tempéramment me ſauva. Tandis que j'étois ſur le lit, j'eus la ſatisfaction d'apprendre que le Nabab, Aali navâz khan, les principaux Seigneurs Maures & les Européens établis à Surate, envoyoient de tems en tems ſçavoir de mes nouvelles. Le Nabab même fit faire les informations convenables. Le Domeſtique de mon Adverſaire, connu pour avoir été très-attaché à ſon Maître, fut interrogé; & les Anglois, ſur le rapport unanime des témoins, crurent pouvoir, malgré la guerre qui diviſoit les deux Nations, m'accorder la protection de leur Pavillon. Le Conſeil Supérieur de Bombaye approuva la conduite de celui de Surate; M. Crommelin, Général, écrivit lui-même à M. Spencer, qu'il avoit bien fait de me recevoir ſous le Pavillon; & lorſque mon état me le permit, je me fis tranſporter à la Loge Angloiſe. J'y trouvai une chambre que M. Spencer m'avoit fait préparer; les deux premiers Conſeillers vinrent m'y complimenter de ſa part; le Chirurgien Major de la Fortereſſe chargé de la cure, me panſa régulierement, & mes forces reprirent peu-à-peu.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Tandis que j'étois chez les Anglois, j'engageai Nana baye, leur Moudi, a écrire à Nauçari, au ſujet du *Nérengueſtan* apporté dans l'Inde par le Deſtour Djamaſp. Le 7 Octobre, ce Parſe me montra la réponſe qu'il venoit de recevoir; elle portoit qu'on ne ſçavoit à Nauçari ce que cet Ouvrage étoit devenu.

Ci-d. p. cccxxvj.

Sentant mes forces revenir, je fis chercher une maiſon où je puſſe reprendre librement mes occupations; & l'on m'en trouva une où j'allai demeurer, reſtant toujours ſous la protection Angloiſe. Mes bleſſures furent entiérement guéries, le 20 Novembre; & je me remis ſur-le-champ avec Darab, à la Traduction des Livres Zends Je commençai par les augmentations du Manuſcrit de Manſcherdji. La Traduction de ces augmentations fut ſuivie de celle d'*Izeſchné*, du *Viſpered*, du Volume des *Néaeſchs & Ieſchts &c*, du *Recueil Pehlvi* qui contient entr'autres Pieces curieuſes, le *Boundeheſch*, du *Si-rouzé*, du *Vadjerguerd*, de pluſieurs

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Ravaëts, & d'autres morceaux Perſans que Darab me communiqua. Une application ſoutenue, me mit au bout de quelques mois tellement au fait des Langues, de l'ancienne Hiſtoire, de la Religion & des Uſages des Parſes, que Darab n'eût oſé, & même n'auroit pu m'en impoſer; & quand il auroit ceſſé ſes Leçons, comme j'avois tout écrit, j'aurois été en état d'intrepréter de moi-même le peu d'Ouvrages qui me reſtoient à traduire; auſſi étoit-il exact, & n'oſoit-il me refuſer les explications que je lui demandois.

Le départ de M. Spencer & l'état dans lequel je ſçavois qu'étoient nos Comptoirs, contribuerent beaucoup à la rapidité de mes progrès, parce que je ne ſortois plus de chez moi; & que, craignant que la priſe de Pondichery ne m'arrêtât dans ma marche, je forçois en quelque ſorte le travail.

J'avois profité de mon ſéjour chez les Anglois, pour tirer parti du crédit qu'ils avoient dans la Ville. Fares khan me prêta, à la recommandation de M. Spencer, ſon exemplaire de *Barzour namah*, le ſeul qu'il y eût à Surate; & j'en fis tirer une copie. M. Spencer, avant que de quitter Surate, voulut bien ſe charger d'envoyer à Dehli au Wakil de la Compagnie Angloiſe, l'état des Livres que je demandois. C'étoient les quatre *Vedes* en Samskretan; la fin du *Barzour namah*; une ſuite à fleur de coin des roupies repréſentant chacune un des ſignes du Zodiaque, frappées par l'ordre de Nour djehan Beigom, femme de Djehanguir; des livres d'Hiſtoire ſur l'Inde & la Tartarie, & en particulier la Traduction Perſanne des quatre *Vedes*, faite par Feizi, frere d'Abeulfazel, Secrétaire d'Akbar [1]. J'avois auſſi prié en Novembre M. Erskine, Membre du Conſeil de Surate, qui parloit très-bien Maure, & alloit

Ci-d. p. cclxvij. ſuite de la not.

[1] M. Dow dans ſa *Diſſertation ſur les mœurs.... la Religion & la Philoſophie des Indiens* (trad. fr. Paris 1759, p. 10), prétend que cette traduction n'a jamais exiſté. Mais il ſuffit de comparer ce qu'il dit de Feizi, avec la facilité que lui, M. Dow, a trouvée chez pluſieurs Brahmes & Pendets à communiquer la connoiſſance de leurs myſteres, pour voir que ce qu'il prétend n'eſt rien moins que prouvé. Des Brahmes & des Mahométans m'ont aſſuré que Feizi avoit appris le Samskretan à Benarès, où il avoit paſſé trois ans habillé en Indou.

commander à Tattah ſur le Sind, d'acheter pour mon compte les curioſités naturelles que cette contrée pourroit lui offrir. Il devoit encore faire copier les Inſcriptions que l'on diſoit être ſur les murs d'un Temple fameux, près de Tattah, bâti, ſelon l'opinion du Pays, par Alexandre; me faire chercher des Cartes des montagnes, de Candahar, & m'envoyer des Livres Samskretans, Sinds & Patanes, s'il lui tomboit ſous la main. Je n'eus nouvelle de mes commiſſions qu'en Septembre 1760. M. Erskine me marqua du Sind, qu'il n'y avoit aux environs de Tattah, ni Temple, ni autres Monumens anciens, ni Inſcriptions Indoues; qu'on n'y rencontroit que quelques Tombeaux des Rois du Sind, avec des Inſcriptions Arabes ou Perſannes preſqu'effacées. Il me promettoit enſuite des Livres & des Cartes. Quoique cette réponſe aſſez courte ne dût pas fort me ſatisfaire, je profitai de l'offre qui terminoit la Lettre, & lui marquai les Livres que je deſirois. C'étoient, indépendamment de ceux pour leſquels M. Spencer avoit écrit à Dehli, le *Madar eul afazel*, Dictionnaire Perſan très-eſtimé; le *Rozot euſſafa* complet; des Mémoires ſur les Rajahs Ieſſing & Jeſſomſing, ſur le Kaſchemire, Candahar; le *Nadeſchah-namah* (l'*Hiſtoire de Thamas Kouli khan*); la ſuite des Rois de l'Inde depuis Genghiskhan, Ci-d.p. cclxxij avec des détails, & celle des Rajahs de Dehli, auxquels ils ont ſuccédé; des Alphabets Tartares &c. le *Seroud-namah*, Traité de Muſique vocale & inſtrumentale, composé par Abou Aloufah; & le *Taſvirnamah*, traduction Perſanne d'un Ouvrage ſur la perſpective & ſur la Peinture, fait par Ebn hoſſein.

Toutes ces demandes excitoient la ſurpriſe me concilioient l'amitié des perſonnes auxquelles je les faiſois, m'attiroient même des promeſſes; mais aucune n'a eu l'effet que je pouvois en attendre. M. Erskine, le 8 Novembre de la même année, m'écrivit de Mahim, près de Bombaye, où il étoit revenu pour rétablir ſa ſanté, qu'il comptoit à ſon retour au Sind, me procurer les Livres que je deſirois; & que, quoiqu'il crût que les Inſcriptions dont il m'avoit parlé, ne fuſſent que des paſſages de l'Al Koran, il tâcheroit de faire

copier celles qui étoient ſur deux ou trois Tombeaux des anciens Rois du Sind, & me les enverroit. La mort de ce galant homme m'a privé du fruit de ſes promeſſes.

Avant que M. Spencer quittât Surate, je me trouvai avec lui à deux Aſſemblées de Nation, les deux ſeules auxquelles je puſſe aſſiſter, ſans déroger à la qualité de François. L'objet de la premiere étoit l'adjudication des marchandiſes de ſon Vaiſſeau ; la ſeconde étoit une Fête que le Nabab lui donnoit au Jardin de la Beigom.

L'adjudication ſe fit le matin dans la grande Salle de la Loge Angloiſe. Les prix avoient été débattus & convenus auparavant entre le Courtier & les Marchands; & l'on ſçait que ces marchés, où il eſt ſouvent queſtion de pluſieurs millions, ſe font avec la plus grande tranquillité & la plus grande bonne-foi, entre ces gens que nous traitons de barbares. Le Marchand propoſe ſon prix ſans longs préliminaires; la réponſe ſe fait en mettant la main l'un dans celle de l'autre ſous une châle, ou ſous toute autre voile. L'Acquéreur marque par le nombre de doigts qu'il plie ou étend, ce qu'il diminue du prix demandé; & quelquefois le marché ſe conclud, ſans qu'on ait preſque proféré une patole. Pour le ratifier on ſe prend les mains une ſeconde fois; & il eſt terminé par un préſent fait à l'Acheteur par celui qui vend, & proportionné au marché & à la qualité des Parties contractantes. Il eſt à naître qu'on ait vu quelqu'un ne pas tenir un accord fait de cette maniere. Après les conventions particulieres, les Marchands de la Ville ſe rendent à la Loge, s'ils ont à traiter avec le Chef ou avec le Comptoir d'une Nation Européenne.

Nous entrâmes dans la Salle de la Loge Angloiſe ſur les dix heures du matin. Elle étoit remplie de gens accroupis ſur des nattes, & qui d'eux-mêmes s'étoient placés ſelon leur rang, c'eſt-à-dire, ſelon leurs richeſſes. On y voyoit des Indous, des Parſes, des Arméniens, des Maures, des Sidis (Cafres), des Mogols & des Arabes. Ces derniers, qui ſont les plus conſidérés, avoient des chaiſes, & étoient placés à droite & à gauche des ſieges qui nous attendoient. L'occupation générale de cette aſſemblée, ſingulié-

rement bigarrée par les différentes couleurs, & la variété des habillemens, étoit pour les Muſulmans, le Hoka; & pour le reſte (les Parſes exceptés) le Betel.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Lorſque nous eûmes pris ſéance, Jagrenat, Courtier des Anglois, fit la lecture du marché, & préſenta la liſte des marchandiſes, on en apporta même quelques montres pour la forme, & chacun des Adjudicataires redonna ſous le mouchoir ſa parole à M. Spencer pour la partie qu'il achetoit. Les préſens furent enſuite diſtribués: ils conſiſtoient en châles, pieces de Mouſſeline & paquets de betel. On renouvella le feu de Hokas; cérémonie qui fut ſuivie d'aſperſions d'eau-roſe, & de rafraîchiſſemens pour les Arabes, c'eſt-à-dire, de petites taſſes de caffé que l'on ſervit brûlant & ſans ſucre, à pluſieurs repriſes: après quoi, chacun ſe retira. Telle eſt la forme des Aſſemblées de Marchands & même des Aſſemblées générales que les Européens convoquent pour les affaires de leurs Comptoirs: tout s'y paſſe de la même maniere, en préſence du Conſeil & de toutes les perſonnes attachées à la Nation: ſeulement on n'y fait pas de préſens.

La Fête que le Nabab donna à M. Spencer, fut aſſez triſte, parce que les Bayaderes, qui en Aſie animent ces divertiſſemens, n'y parurent pas. Le Nabab ſçavoit à ce ſujet la façon de penſer de ſon Hôte, & s'y conforma.

Après avoir dîné ſplendidement au Jardin Anglois, le Conſeil, ſur les cinq heures, ſe rendit partie en caroſſe, partie à cheval à Salabetpoura au Jardin de la Beigom: j'étois dans la voiture de M. Spencer. L'entrée de ce fameux Palais de Tegh beig khan eſt précédée d'une eſpece de place, & n'a rien d'ailleurs qui l'annonce magnifiquement. Nous traversâmes deux cours aſſez ſpacieuſes où nous vîmes beaucoup de chevaux. Au bout de la derniere, en tournant ſur la droite, on trouve une longue avenue en Jardin qui conduit au premier corps de logis. Cette avenue conſiſte en deux allées d'arbres, ſéparées par un parterre bordé de platte bandes, & qui préſente un amas confus de fleurs de toute eſpece, & ſur tout de Mougri, de Roſes, de Tchampa, accompagnées de quelques Arbres fruitiers.

Ci-d.p.cclxxv.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

La Terre, dans ces allées, eſt couverte d'argamaſſe; & l'on voit ſur la gauche en allant au bâtiment, des rigoles par leſquelles s'écoule l'eau qui ſert à arroſer les platte-bandes & le milieu. Cette avenue eſt de la largeur du bâtiment, c'eſt-à-dire, de quinze à vingt toiſes, & peut avoir deux cents cinquante à trois cents pas de long; elle aboutit à un terrein vuide au milieu duquel eſt un baſſin plein d'eau, & qui eſt terminé par les degrés qui conduiſent à la terraſſe du bâtiment.

Le premier corps de logis eſt compoſé du rez-de-chauſſée & de deux étages auxquels on monte par un eſcalier en vis qui eſt en dehors par derriere. Chaque étage préſente le même coup d'œil. Au rez-de-chauſſée, on entre d'abord dans un grand Divan, dont le côté qui répond à l'avenue, eſt tout ouvert. Cette piece eſt ſans fenêtres, & n'a d'autres ornemens que des tapis de Perſe ſur le carreau, & des niches dans les murs comme au Palais du Nabab de Bengale. Au fond (au rez-de-chauſſée), ſont deux portes, dont l'une, à droite, mene à l'eſcalier; par la ſeconde qui eſt à gauche, on va dans la ſeconde cour. Le Divan eſt accompagné de chambres à droite & à gauche. Nous entrâmes par la porte qui étoit ſur le côté, à gauche, dans le bain dont la fraîcheur nous ſaiſit, malgré la chaleur extrême que l'on ſentoit en dehors. L'épaiſſeur des murs couverts d'argamaſſe & la conſtruction de ce bain y entretiennent cette fraîcheur, qui ceſſe dès que les fourneaux ſont allumés; il eſt compoſé de trois pieces à l'abri du ſoleil, & qui n'ont de jour que par des yeux percés à la voûte. J'aurai occaſion dans la ſuite de faire la deſcription de ces Bâtimens qui ſont en quelque ſorte néceſſaires dans les Pays chauds.

Ci-d. p. xliij.

Au-delà du premier corps de logis, eſt un grand terrein où l'on voit pluſieurs pieces d'eau, avec des jets qui retombant ſur des talus de pierre picotée, forment d'aſſez belles nappes.

Le dernier corps de logis eſt l'appartement des femmes. Ce bâtiment eſt bas, & conſiſte en un ſimple rez-de-chauſſée, diſtribué d'une maniere particuliere. Après avoir tra-

verſé le Divan, on rencontre un petit baſſin, ſur le bord duquel les femmes paſſent une partie de la journée. Ce baſſin eſt entouré de chambres. A droite & à gauche regnent des corridors, le long deſquels ſont les appartemens des femmes, qui conſiſtent en trois pieces : 1°. une chambre à coucher ; 2°. une chambre de bain, tapiſſée en dehors d'une eſpece d'herbe qui reſſemble à du chiendent, & qui ayant été arroſée le matin, repand une odeur ſuave, & entretient la fraîcheur dans cette piece : 3°. une chambre pour les Moſſes.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Après avoir paſſé l'appartement des femmes, on entre dans un grand Jardin dont le mur termine le terrein du Palais de la Beigom. C'eſt là que ſe trouve l'étang dont j'ai parlé plus haut, & où Tegh beig khan tâchoit de rallumer par des débauches pouſſées juſqu'à la brutalité, les feux d'un tempéramment ruiné par l'uſage & par la vieilleſſe. On me dit que ce Palais lui avoit couté vingt-deux laks de roupies (cinq millions & demi), & qu'il avoit été bâti en ſix ans.

Ci-d. p. ccLxx.

Nous ſatisfîmes pendant deux heures notre curioſité, & revinmes enſuite à la terraſſe du premier corps de logis. Le Nabab arriva ſur les ſept heures avec ſon fils, précédé d'un grand nombre de Maſſardjis. Après les premiers complimens, on ſervit des rafraîchiſſemens de Scherbet, des ſucreries ; l'eau-roſe ne fut pas épargnée : & tandis que nous nous entretenions ſur les uſages des Européens (je parlois Perſan avec le fils de Miatchen), on tiroit, à quelques minutes de diſtance & deux à la fois, des gerbes & des pots à feu, qui rendoient une lumiere bleuâtre ; mais ſans éclater à la fin avec bruit : c'eſt le défaut de l'artifice des Maures. On ſuppléoit à ces chutes triſtes par des coups de fuſil. La Fête ſe termina de cette maniere, c'eſt-à-dire, d'une façon aſſez ſombre : & nous reprîmes le chemin de la Loge Angloiſe au milieu d'un boulvari affreux de Peuple, de chevaux, de Soldats qui tiroient de tems à autre des coups de fuſil ; & environnés de pluſieurs milliers de flambeaux faits de méches huilées, qui rendoient une odeur dégoûtante.

Cid. p. cclxv. note. n°. 26.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Les Fêtes que les Maures ſe donnent entre eux ſont d'un goût fort différent de celle que je viens de décrire.

Une partie du jour ſe paſſe en tours de force, dont les Acteurs ſont ordinairement Bengalis. J'ai vu dans une de ces fêtes deux hommes, debout ſur une corde lâche attachée à deux bambous mal aſſurés, tenir eux-mêmes une corde (ce qui formoit un ſecond étage en corde) ſur laquelle monta une jeune fille qui portoit ſur ſa tête un grand rond de bois couvert de pluſieurs vaſes pleins d'eau, & cela ſans en renverſer une goutte.

Après les tours de force, paroiſſent les Danſeurs avec leurs inſtrumens, le tambour la flûte, & le tâl, dont le ſon, agréable à des oreilles Aſiatiques, affecte d'abord d'une façon fort différente, celles des Européens. Mais à la longue, on s'y accoutume; & il en eſt de cette Muſique, comme des uſages & de la vie en général des orientaux, qui, au bout de quelques années, accoquine (ſi je puis me ſervir de ce terme) tellement les Européens, que leur Patrie offre à peine quelque choſe à leurs regrets.

Quelquefois les Danſeurs jouent des eſpeces de farces. Ce ſera un Soldat qui, partant pour l'armée, témoigne à ſa maîtreſſe la peine qu'il ſent de la quitter. Ils mettent par terre un monçeau d'armes & d'habits. Le Soldat armé d'un ſabre, d'une pique & d'une rondache qu'il agite en danſant, fait le tour de cette eſpece de trophée, ſuivant ſa Maîtreſſe, & faiſant les mêmes pas qu'elle. Le jeu des armes, l'air paſſionné, les reproches marqués par les geſtes, les pas lents ou vifs, arrêtés ou redoublés, ſelon la ſituation de leurs cœurs; tout forme une Pantomime aſſez intéreſſante dont le ſon des inſtrumens regle les mouvemens par ſes inflexions. La danſe eſt à petits pas, & de la plus grande préciſion, ſur-tout du côté de la femme. Le tambour, qui eſt derriere les Danſeurs, s'approche d'eux, plus ou moins & ſemble leur communiquer l'action, la fougue qu'on remarque dans ſon jeu & dans ſon viſage.

La nuit amene un ſpectacle analogue au goût dominant

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

nant des Peuples du Midi, la danſe des Bayaderes. Elle ſe fait au ſon du tâl & d'un petit tambour de terre. Lorſque les ſpectateurs ſont généreux, & peu ſcrupuleux, les Domeſtiques ſe retirent, & les Danſeuſes paroiſſent toutes nues. Ce qu'on peut imaginer de plus laſcif dans les poſtures & dans les geſtes, accompagne alors leurs danſes; & l'on verra en Aſie, (comme en Europe) des perſonnes riches, priſes par les agaceries dont elles les accompagnent, ſe ruiner en préſens donnés à ces victimes de la débauche : j'ai parlé ci-devant du Mogol Maaz eddin, dont la Danſeuſe Laalkoner gouvernoit l'Empire. Si la paſſion n'éteint pas tout-à-fait la raiſon, du moins lui impoſe-t-elle ſilence pour le moment. Les préſens en argent & en bijoux échauffent les Danſeuſes, que leur propre action & les odeurs dont elles ſont parfumées, remuent déja de la maniere la plus violente; tous les genres de plaiſirs ſe ſuccédent; la danſe recommence enſuite; & quelquefois de grands Seigneurs feront venir ſucceſſivement dans une nuit quatre à cinq bandes de Bayaderes, & les renverront épuiſées. Sur la fin de la nuit, lorſque la ſatiété des plaiſirs invite au repos, on fait entrer un Motreb (eſpece de Violon) qui, par des airs doux & monotones, tirés de trois cordes & répétés ſouvent, provoque le ſommeil. D'autres vont ſe jetter dans les bras d'un jeune Eſclave Abyſſin, & prolongent quelquefois en dormant, par une imagination échauffée, des momens que la foibleſſe de la nature arrache à leurs deſirs.

Ci-d. p. cclxxiv not. n°. 53.

Tels ſont les plaiſirs vers leſquels la plûpart des Aſiatiques, & en particulier ceux qui habitent les Pays méridionaux, dirigent tous leurs vœux; & ils n'ont que du mépris pour ceux que la nature en rendroit incapables. Ce goût influe ſur leurs uſages, leurs Religions; il contribue à leur faire ſupporter les violences du Deſpotiſme ſous lequel ils vivent. Auſſi pour faire durer ces plaiſirs plus long-tems, emploient-ils, outre l'opium, des remedes dans leſquels il entre des cantharides & d'autres ingrédiens dont il n'y a que la forte tranſpiration des Pays chauds qui puiſſe corriger l'action corroſive : nul âge, chez eux, ne ſemble ſe refuſer à l'effet qu'ils en attendent.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Les liaiſons que j'avois avec les Anglois ceſſerent au départ de M Spencer, parce qu'il fut remplacé par un homme qui ne connoiſſoit, ni bienſéances, ni égards ; je veux parler de M. Preſſ, accoutumé à vivre avec les Maures dont il parloit fort bien la Langue, & dont il avoit pris tous les défauts.

J'ai peine à me ſéparer de la vertu qui ſe préſente avec l'air qui lui eſt naturel : ce fut le ſentiment que j'éprouvai, en quittant M. Spencer. Je l'accompagnai juſqu'en rade, au milieu des fanfares & du bruit de l'artillerie. J'étois ſeul de ma Nation, & vrai-ſemblablement le ſeul du Vaiſſeau, occupé des réflexions que je faiſois alors. Tous les Membres du Comptoir Anglois regrettoient, dans ce digne Chef, l'Auteur de leur fortune ; les Etrangers Européens ſe rappelloient ſa conduite également ſage, ferme & honnête ; les Marchands de la Ville conduiſoient des yeux celui qui avoit encouragé leur commerce, qui en avoit maintenu la liberté ; le Nabab voyoit avec peine s'éloigner de Surate l'homme dont dépendoit le repos de ſa vieilleſſe ; les Sidis mêmes : que ne peut pas la probité reconnue, & qui, obligée de s'armer de ſévérité, en cache autant qu'elle peut les dehors effrayans ! Les Sidis preſque dépouillés de leurs biens, ſuivoient le garant sûr de ceux qu'on leur avoit laiſſés : tel étoit M. Spencer partant de Surate (& M. Dupleix quittant Pondichery) ; il emportoit avec lui les vœux de la Ville. Je contemplai avec le plaiſir le plus pur, le triomphe de la probité ; & ſi ç'eût été dans un autre Pays, j'aurois été ſurpris de le voir complet & ſans retour.

Réduit preſqu'à moi ſeul, une nouvelle cataſtrophe m'obligea de garder une ſolitude encore plus abſolue. On apprit ſur la fin de Novembre 1759, que le *Fez ſalem*, Vaiſſeau Maure, nommé autrefois *le Merry*, armé par Tchelibi Aabdeul kader, & chargé de huit laks de marchandiſes, avoit été pris en rade de Maskate, par un Capitaine François, commandant le *Condé* ; quoiqu'il eût un paſſeport du Chef François de Surate.

Voici comment la choſe étoit rapportée dans les Let-

tres que l'on reçut à Surate. Deux Vaiſſeaux François, le *Condé* & la Frégate l'*Expédition*, s'étant préſentés le 3 Octobre devant Maskate, avec Pavillon Hollandois (Anglois, ſelon la Lettre du Conſeil de Pondicheri), pluſieurs Officiers deſcendirent à terre, & demanderent à qui étoient les autres Vaiſſeaux qu'ils voyoient dans la rade. Informés que le *Fez ſalem* eſt de Surate & appartient à Tchelibi, ils retournent à leurs bords; & la nuit même, le *Fez ſalem* eſt enlevé, & l'on en coupe les cables, pour le mettre au large. Le canon de Maskate eut beau défendre la franchiſe du Port; les François ripoſterent, & leur feu fit du ravage dans la Ville. Le lendemain, le Capitaine du *Condé* envoya demander à l'Imam de Maskate pourquoi il tiroit ſur ſes Vaiſſeaux, s'il vouloit ſe battre; ajoutant que ſon monde étoit en état, & que le Vaiſſeau qu'il emmenoit, appartenoit à ſes ennemis. L'Imam ne ſe ſentant pas en forces, ceſſa de faire feu, & les Vaiſſeaux François quitterent la rade.

Dans la conſternation que cauſa à Surate la nouvelle de cette priſe, il n'y eut qu'un cris au Bazar. Sur le-champ, les Intéreſſés viennent à la Loge Françoiſe; la colere anime leurs regards; à des mouvemens qui peignent le déſeſpoir le plus affreux, ſuccede l'abbattement. Peut-être qu'ailleurs il y auroit eu émeute, & que le Chef François & les Particuliers attachés à la Nation, ſeroient devenus la victime des premiers tranſports. Des Turcs, des Arabes, des Marchands Indiens, qui voient leur fortune paſſer entre les mains de gens avec leſquels ils n'ont rien à démêler, ont aſſez de bon ſens, ſont aſſez maîtres d'eux-mêmes, pour ne pas rendre le Repréſentant de la Nation reſponſable de la violence de quelques Particuliers. Au lieu d'éclater en menaces indécentes, ils conjurent mon frere d'être lui-même leur Avocat. Ils lui repréſentent le commerce de Surate ruiné, les plus riches Marchands réduits à l'état de Fakir. Le Nabab joint ſes prieres aux leurs, écrit lui-même à Pondichery; & mon frere, ſans autre force que celle de la perſuaſion, après être entré dans leurs peines, les renvoie à demi conſolés par l'eſ-

pérance de voir leurs droits reconnus aux Tribunaux des Conſeils Supérieurs.

Le Chef François n'eut rien de plus preſſé, que d'envoyer toutes les Pieces de cette malheureuſe affaire au Conſeil de Pondichery, & d'y joindre un Mémoire qui développoit le droit des Intéreſſés. Ce Mémoire eſt daté du premier Décembre 1759.

Le Procès-verbal de priſe, daté du 17 Octobre de la même année, & écrit au bas du Paſſeport qui avoit été rendu au Nakhoda (Pilote) Maure, portoit en ſubſtance que le *Fez ſalem* avoit été pris, 1°. Parce que Surate étant entre les mains des Anglois, qui s'en étoient déclarés Souverains en y arborant leur Pavillon & en y tenant garniſon, il étoit probable que le Chef François n'avoit donné ledit Paſſeport que par force; 2°. Parce que les Tchelibis, depuis l'expédition des Anglois, étoient leurs ſujets; qu'ils étoient liés depuis long-tems d'intérêts avec eux; qu'on ne pouvoit pas donner la liberté du commerce aux ennemis de la Nation; & que le Vaiſſeau étoit chargé de marchandiſes Angloiſes. On avoit marqué d'ailleurs à Pondichery que le Vaiſſeau avoit été pris ſous Pavillon Anglois; on prétendoit que le *Merry*, Vaiſſeau Anglois, vendu en tems de guerre à un Maure, étoit de bonne priſe entre les mains de ce dernier; & celui qui avoit ſigné comme faiſant fonction de Commiſſaire, le procès-verbal de priſe, le ſieur Martin, faiſoit valoir des raiſons d'intérêt qui donnoient action contre les Marchands de Surate au ſieur Boucard, ſon beau-pere.

Le Chef François démontre, dans ſon Mémoire, 1°. que le ſeul Maître reconnu à Surate, eſt le Nabab; que tous les Européens y jouiſſent de la même liberté, y ont garniſon dans leurs Loges, comme les Anglois, & paroiſſent dans la Ville avec leurs Pavillons; que les Anglois ont, il eſt vrai, de plus que les autres, la Fortereſſe, & quelques portes de la Ville: mais uniquement comme ſuccédant aux poſſeſſions & aux droits du Sidi, qui n'a jamais paſſé pour Maître de Surate. 2°. Qu'on ignore à Surate que le Roi ait déclaré de bonne priſe les Vaiſſeaux ennemis vendus en tems de guerre, & pris ſous un Pavillon étranger; & que cette Ordonnance, ſi

Ci-d. p. ccciv. & cccxj. not. 1

elle exiſte, n'a jamais été communiquée aux Chefs du Comptoir, ni par conſéquent notifiée aux Marchands de la Ville. 3°. Que les Marchands de Surate, Tchilibi & autres, ne ſont ſujets que du Mogol repréſenté par le Nabab ; qu'ils ſont amis de toutes les Nations ; & que ſortant d'une rade neutre, ils portent de même des marchandiſes de toutes les Nations. 4°. Que les dédommagemens dus pour les pertes que le Comptoir François & les Particuliers ont ſouffertes pendant la guerre de Surate, ne peuvent être un prétexte de garder le *Fez ſalem*, parce que ces pertes n'ont pas encore pu être réparées ; que d'ailleurs cela regarde les Anglois, qui, en rendant, en tems de guerre, les deux Vaiſſeaux du Chef François, ont fait une action qui prouve qu'ils ne ſe ſont pas emparés de Surate ; qu'au ſurplus leurs vexations particulieres ne forment pas l'état général de la Ville. 5°. Enfin, que les fonds répétés par le ſieur Boucard, ne peuvent plus être allégués, puiſque M. Spencer les lui a fait rentrer. Le Chef François finit en repréſentant la conſternation où eſt Surate, qui a les yeux ſur la Loge Françoiſe, tandis que les autres Nations gardent le ſilence : il ajoute que, ſi la réponſe de Pondichery n'eſt pas favorable, cette affaire peut rouvrir la plaie qu'occaſionna à Surate la chute du Pavillon François ſous M. Grangemont.

Ci-d. p. cccvi

Ci-d. p. cccx.

Mon frere apprit l'année ſuivante, par deux Lettres, l'une de M. de Leyrit, du 24 Février 1760, & l'autre du 25 du même mois, écrite par le Conſeil de Pondicheri, que ce Conſeil déſapprouvoit la priſe de *Fez ſalem*, & écrivoit à ce ſujet à l'Iſle de France & à la Compagnie : & en effet, le Conſeil de l'Iſle de France déclara le Vaiſſeau de mauvaiſe priſe, par un arrêté du 23 Avril de la même année. Ces nouvelles remirent les eſprits pour un tems. Depuis (au commencement de Février 1769) le *Fez ſalem* a été remené à Surate par le même Vaiſſeau qui l'avoit pris, le *Condé*, & rendu vuide aux Propriétaires, avec une compenſation que mon frere a ménagée.

La difficulté en attendant la réponſe de Pondichery, étoit de ſe ſoutenir à Surate. Malgré l'eſpece de confiance

VOYAGE aux Indes, Orientales, IIIe. Partie.

que les Marchands avoient dans la juſtice de leur cauſe, le Douanier arrêta en Janvier 1760 des marchandiſes venues de Goa pour le Chef François; & il fallut un ordre du Nabab pour les faire relâcher. Quelques jours après, ſur le bruit qui courut que le *Fez ſalem* avoit été pris à cauſe des cinquante mille roupies que M. Boucard avoit depuis long-tems répétées ſur les Marchands de la Ville, les Tchelibis s'étant ſaiſis de ſon Banian, le menacerent de le faire expirer ſous les coups, s'il ne leur faiſoit un billet de trois laks. Heureuſement un tiers qui ſe trouva préſent, fit ſentir à ces Arabes, que leur conduite ne feroit que gâter l'affaire. Le Banian fut donc relâché; & ſur les plaintes de M. Boucard, ſoutenues par le Chef François, les Tchelibis firent une ſorte de réparation, en donnant chez eux une châle au Banian.

Il n'en fut pas de même du *Doüai* [1] jetté en Février 1764 par Tchelibi Salé, ſur les deux Vaiſſeaux que le Chef François alloit envoyer à Bengale & à l'Iſle de France. Cette eſpece d'*embargo* que rien ne put lever, priva mon frere, dans le moment où la Compagnie lui donnoit des nouvelles de la paix, d'une fortune conſidérable, que les pertes qu'il avoit eſſuyées pendant la guerre, rendoient bien légitime.

---

[1] Voici ce que mon frere me marquoit au ſujet du *Doüai*, en me faiſant part de la perte (de 24000 liv. par an) que lui cauſoit la démarche de Tchelibi. « Tu » ſçais, ſans doute, me dit-il, ce que c'eſt que jetter le *Doüai*. C'eſt faire un jure» ment au nom des Puiſſances du Pays, pour empêcher que telle ou telle choſe, qui » ſe trouve contre l'équité, ait lieu, juſqu'à ce que ces Puiſſances aient pris une » entiere connoiſſance du fait, & prononcé un Jugement en conſéquence. Ce jure» ment a tant de force que le Nabab lui-même ne peut aller contre. Il faut procéder » à l'examen du fait, ou que celui qui a jetté le *Doüai* s'en déſiſte. J'ai vû ces » jours-ci jetter le *Doüai* d'une maniere aſſez plaiſante. La querelle étoit entre » deux Banians qui ſe diſputoient un petit terrein. L'un alloit ſe marier; l'autre » faiſoit bâtir une maiſon. Le premier dit au ſecond, dans le fort de la que» relle: de la part du Nabab & des Anglois, & au nom des Puiſſances du Pays, » j'ordonne à tous ces Ouvriers qui travaillent pour toi, de s'en aller chez eux, » & de ne point bâtir ſur ton terrein, que notre affaire ne ſoit terminée; & » moi, repliqua celui qui faiſoit bâtir, par le même jurement & aux mêmes » conditions, je te défends de te marier. Ces juremens prononcés, d'un côté » les Charpentiers & les Maçons laiſſent l'ouvrage; de l'autre, les parens & la fian» cée ſe retirent chacun dans leurs familles. Comme des deux Contendans, le » fiancé étoit le plus preſſé, il vint me trouver; je lui fis entendre raiſon, ainſi qu'à » ſa Partie que j'appellai. Au bout de deux jours le différent fut terminé, le *Doüai* » levé de part & d'autre; & le mariage alla ſon train, ainſi que la maiſon.

Le danger étoit donc preſſant, au milieu d'un Peuple dépouillé de ſon bien par des Etrangers auxquels il n'avoit fait aucun tort. Quoique je fuſſe ſous la protection Angloiſe, comme François, comme frere du Chef François, j'étois expoſé, ainſi que lui, à me voir maſſacrer, dans un moment de déſeſpoir. Celui qui pouvoit tenir la Ville en reſpect, & qui avoit aſſez d'humanité pour le faire, M. Spencer, alloit quitter Surate. Mon frere fut obligé de ſe mettre en défenſe, en braquant deux canons à la porte de la Loge; d'armer quelques François fugitifs qu'il y avoit reçus, & même de faire des proviſions de bouche, parce qu'on le menaça de le cercler. Cette eſpece d'empriſonnement dura juſqu'à la réponſe de Pondichery. Ces périls redoublerent mon ardeur; je me hâtai d'achever la Traduction des Livres Parſes, ſortant à peine de ma maiſon, & ne faiſant qu'un ſeul repas.

Mes fenêtres dominoient ſur l'argamaſſe d'une Moſquée, au-delà de laquelle étoit la maiſon d'un riche Mogol, dont les femmes avoient auſſi vûe ſur cet argamaſſe, & par conſéquent ſur mes fenêtres. Dans un Pays où celles de toutes les maiſons ſont fermées avec des nattes ou des treillis à cauſe des femmes, les miennes, qui étoient toujours ouvertes, leur parurent un ſpectacle nouveau. Mon habillement, mon air, ma jeuneſſe, piquerent leur curioſité: elles ſçurent par leurs Domeſtiques que j'étois François, & que je n'étois pas marié. Elles voulurent cependant s'en inſtruire par elles-mêmes; & ſur la fin de Janvier, je vis paroître à une fenêtre une femme âgée, d'un air aſſez reſpectable, qui me cria, en Maure: va plus doucement, Feringui (*haſté djo Feringui*). Je me promenois alors dans ma chambre, ſeul délaſſement que je priſſe, après une étude de ſix heures. Je me retournai à cette voix. La vieille continue: où eſt ta femme (*toumara djourou kanhé*)? Je n'en ai pas, lui dis-je (*amko djourou nei*). Cette réponſe fut ſuivie d'un éclat de rire, accompagné d'expreſſions tendres de la part de deux femmes âgées de vingt ans, qui parurent alors à la fenêtre. Comment, diſoient-elles, un jeune homme ſans femmes! Elles voulurent ſçavoir quel étoit l'Indien qui

paroiſſoit le jour dans ma chambre ; & lorſque je leur eus dit que c'étoit un Parſe, mon Domeſtique; la vieille, ſans autres préliminaires, me cria : viens la nuit (*ratko ao*). Je ne répondis pas à ces avances : mais curieux de ſçavoir comment ces femmes vivoient entr'elles, je continuai de laiſſer mes fenêtres ouvertes ; & elles ne me punirent pas de mon indifférence, ou du moins de ma prudence, en fermant les leurs.

L'habillement de ces femmes attira d'abord mon attention. La plus blanche des deux avoit le bas du corps couvert par de grands caleçons à pieds, d'étoffe de ſoie fond rouge à fleurs d'or, qui ſe nouoient au-deſſus des hanches. Ses baboches (ſes pantoufles) étoient de velours brodé, le bout terminé en pointe, comme à celles des hommes, & recourbé en deſſus. Au haut du corps, elle portoit une eſpece de corſet, nommé *Tchouli*, couvert d'une étoffe pareille à celle de ſes caleçons.

Le Tchouli ſe met aux filles, dès l'âge de ſept à huit ans ; elles le portent jour & nuit, & il leur ſoutient la gorge, ſans la gêner. Cette eſpece de corſet a deux manches qui deſcendent un ou deux doigts au-deſſous du coude. Le devant eſt compoſé de deux hémiſpheres creuſes, faites d'oſier bien ſouple couvert de coton piqué, ou de carton garni de même de coton, ou ſimplement d'une mouſſeline double & bordée, que l'on tient bien tendue par le moyen de deux cordons qui s'attachent derriere le dos.

Par-deſſus le Tchouli & les grands caleçons cette Mogole portoit une robbe de mouſſeline à fleurs d'or, fendue par devant, à manches longues, & qui lui deſcendoit juſqu'à la cheville du pied : cette robbe ſe croiſoit & ſe nouoit ſur ſes hanches avec des cordons qui lui prenoient la taille exactement ; & l'endroit qui répondoit à la gorge, étoit couvert de chaque côté d'un tiſſu brodé en or, en argent & ouvragé en perles. Cette femme avoit le cou, les bras, les doigts & les oreilles, chargés de bijoux. Ses cheveux garnis de brillans & treſſés en forme de longue queue, flottoient ſur ſon dos. Ce qui lui donnoit le plus de grace, étoit un voile de mouſſeline verte très-claire, qu'elle

qu'elle avoit ſur la tête. Ce voile étoit bordé d'un tiſſu d'or, qui lui formoit ſur le front une eſpece de bandeau ; le reſte tomboit en pointe derriere le corps, voltigeant au gré du vent, & relevant par des ombres les fleurs de la robbe que l'on voyoit au travers. Tel eſt l'habillement de toutes les Femmes Mogoles ; la différence ne conſiſte que dans la richeſſe ou la ſimplicité des étoffes & de l'ajuſtement : la ſeule choſe qui choque d'abord la vûe d'un Européen, eſt l'anneau qu'elles portent au cartilage qui forme le bout du nez.

L'habillement des Indoues, Brahmines, Baniannes & autres, eſt plus dégagé. Ces femmes marchent les pieds nuds; elles ont les doigts des pieds & ceux des mains chargés de bagues, & pour l'ordinaire, peints en rouge, ainſi que la plante des pieds & le dedans des mains. Au-deſſus de la cheville du pied, elles portent un ou pluſieurs anneaux d'or ou d'argent, qui jouent ſur la jambe. Le bas de leur corps eſt couvert d'une pagne qui prend au-deſſus des hanches & deſcend juſqu'à la cheville du pied. Cette pagne eſt une piece de mouſſeline rayée ou une autre piece d'étoffe plus ou moins riche, dont elles forment pluſieurs tours ſur leurs reins. Un des bouts ſe paſſe ſur les hanches, entre la peau & cette eſpece du jupon; l'autre, plié & large à-peu-près de ſix doigts, prend ſous le bras droit, couvre en devant une partie du Tchouli, paſſe ſur l'épaule gauche, & pend négligemment derriere le dos où l'on voit le chef de l'étoffe : quelquefois elles le font revenir en devant ſur l'épaule droite, après l'avoir étendu ſur leur tête ; ce qui fait l'effet de nos mantelets. Du reſte elles ont le corps nud depuis le nombril juſqu'au deſſous de la gorge, le col couvert de joyaux de toute eſpece, de colliers qui leur pendent ſur l'eſtomac, & des braſſelets en or ou en argent, & à pluſieurs rangs, aux bras & même deſſus les manches du Tchouli. Elles ſe font au viſage des taches rouges & jaunes avec de la couleur, portent le Lingam au front, & ont les oreilles percées dans pluſieurs endroits, & remplies de joyaux. Leurs cheveux treſſés, oints d'huile de Coco, & garnis de bijoux, pendent quelquefois comme une longue

queue ; quelquefois ils ſont relevés ſur le derriere de la tête, & attachés avec une forte aiguille d'or ou d'argent, qui traverſe cette eſpece de piramide.

Je reviens à mes Mogoles. Au milieu des folies que peuvent faire des femmes qui veulent ſe venger en quelque ſorte de la contrainte d'un Maître incommode, je les voyois, chaque fois que le Moullah de la Moſquée appelloit à la priere, ſe proſterner & réciter avec une apparence de recueillement les formules preſcrites dans ces circonſtances. Du reſte, manger abondamment & ſouvent, conſulter à chaque inſtant de petits miroirs qu'elles portoient au doigt en façon de bagues, eſſayer fréquemment les ajuſtemens qu'elles croyoient les plus propres à relever leurs charmes, fumer le Hoka, mâcher du Betel, & dormir le jour comme la nuit preſque nues ſur une multitude de couſſins ; telles étoient à-peu-près leurs occupations & leurs plaiſirs. Elles danſoient quelquefois entr'elles, contrefaiſoient mes geſtes, & mettant ſur leur tête une eſpece de chapeau, jouoient le Feringui.

Les viſites que ces femmes ſe font, ſont très-libres, parce qu'elles ſe dédommagent par la licence des propos, de la gêne où elles vivent avec leurs maris. C'eſt alors à qui brillera le plus par les ajuſtemens & les bijoux ; elles ſe mettent du rouge au viſage. On préſente la collation, comme chez les hommes. Enſuite paroiſſent les *Ramjanis*, Bayaderes, qui ne danſent que devant les femmes ; mais qui ne ſont pas plus modeſtes que celles qui jouent en préſence des hommes. Les danſes ſont accompagnées de chants, &, du côté des ſpectatrices, de cris, de fréquents éclats de rire. Il en eſt à-peu-près de même des Noces : tandis que les hommes s'amuſent entr'eux, les femmes des deux familles font un charivari qui déconcerteroit le perſonnage le plus grave.

Un des divertiſſemens qui plaiſent le plus aux Femmes Mogoles, eſt celui qu'elles prennent au bain. Les bains publiques à Surate, & je crois dans toutes les grandes Villes de l'Orient, ſont des bâtimens voutés, faits de pierres ou de briques enduites de maſtic. Ils ſont compoſés de trois pieces. On laiſſe ſes habits dans la premiere : la ſeconde

offre des fontaines d'eau tiede ; la troiſieme eſt pour l'ordinaire ſi chaude, qu'on a peine à ſe tenir ſur le pavé. Ces deux dernieres pieces ſont plus grandes, & éclairées par des yeux percés dans la voûte, & garnis de verres diverſement colorés. Les fourneaux qui échauffent l'eau, ſont ou deſſous le ſol ou à côté des murailles ; & l'eau ſe répand dans le bain par pluſieurs robinets qui ſortent du mur. Les hommes entrent dans les bains, lorſque les femmes en ſont ſorties, c'eſt-à-dire, depuis une ou deux heures après midi, & les occupent juſqu'à la nuit: de cette maniere, les bains ſont ſervis alternativement par des femmes & par des hommes.

Lorſqu'on a quitté ſes derniers vétemens, l'homme du bain vous étend ſur une planche ; & après vous avoir aſpergé d'eau chaude, vous maſſe (preſſe) tout le corps, fait craquer toutes les jointures, celles des doigts. Enſuite, il met le patient ſur le ventre ; & lui appuyant les genouils ſur les reins, il lui prend les épaules, & lui fait craquer pluſieurs fois l'épine du dos, accompagnant tous ces tiraillemens de grandes claques ſur les parties muſculeuſes, à-peu-près comme font les Palfreniers en étrillant les chevaux. Telle eſt la premiere partie de la queſtion. Le Baigneur s'arme enſuite la main droite d'un gand de crin, avec lequel il frotte le corps de maniere à être lui-même tout en ſueur : il lime avec une pierre-ponce les parties où la peau eſt plus endurcie, comme à la plante des pieds. Cette opération faite, il frotte tout le corps de ſavon & d'odeurs, & finit par l'épiler ou le raſer.

Ce manege dure bien trois quarts d'heure ; & il faut convenir qu'après cela, on ne ſe reconnoît plus. Il ſemble preſque qu'on ſoit un homme nouveau. On ſent dans le corps, ſi je puis m'exprimer ainſi, une ſorte de quiétude produite par l'harmonie que les frottemens & les tiraillemens ont établie entre toutes ſes parties. La peau eſt quelque tems couverte d'une ſueur légere que lui donne une douce fraîcheur. Enfin on ſe ſent vivre. Paſſer enſuite deux heures ſur un canapé, & s'endormir, partie de foibleſſe, partie de chaleur, après avoir fumé un demi-Hoka, eſt un plaiſir que ne ſentiront jamais les corps reſſerrés par les froids

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

du Nord, ou livrés à l'activité inquiete des climats temperés.

L'exercice du bain, où l'on eſt ſimplement patient, ſupplée aux courſes violentes, aux parties de chaſſe, aux danſes des Européens, ou plutôt les compenſe bien ſupérieurement. Les Muſulmans en ſont quittes pour une demie roupie; mais, comme Feringui, j'étois obligé d'y aller *incognito*, & je payois une roupie & demie: auſſi étois-je baigné dans toutes les formes.

Le céremonial pour les femmes n'eſt pas ſi violent: mais le maſſage & les frottemens, dans les Pays chauds, leur plaiſent autant qu'aux hommes. Dans les Colonies Européennes, on voit les Dames paſſer une partie de la journée ſur des canapés, environnées de moſſes accroupies ſur des nattes, qui leur maſſent les jambes, & ſucceſſivement tout le corps.

Ce que je ſçai des occupations des Femmes Mogoles dans le bain, c'eſt qu'elles y folâtrent entr'elles, découvertes ſeulement de la tête à la ceinture, & y paſſent quelquefois des demi-journées. Le Hoka, le Scherbet, le Caffé, & autres boiſſons, ſont leurs rafraîchiſſemens. Elles font des parties de bain, comme en Europe on feroit une partie de bal. Lorſqu'un jeune homme eſt curieux de voir, avant le mariage, la fille qui lui eſt deſtinée, il ne lui eſt pas difficile de gagner quelques perſonnes de la famille qui propoſent de ces parties; il met enſuite, par le moyen d'un préſent, le Maître du bain dans le ſecret, & obtient de lui la permiſſion de jetter à la dérobée quelques regards par les petites fenêtres percées dans la voûte. Ceci ſeroit indécent en Europe: mais le haut du corps depuis la ceinture, n'eſt pas chez les Aſiatiques, même Mahométans, un objet de curioſité qui tire beaucoup à conſéquence. Quant aux Indiens, rien n'eſt plus commun que de rencontrer parmi eux des femmes qui ont la gorge découverte, ou du moins très-viſible: à la Côte de la Pêcherie, & juſqu'au-delà de Mahé, les femmes Tives ſont abſolument nues, depuis la ceinture [1]

[1] Le 21 Décembre 1759, nouvelle de l'aſſaſſinat d'Aalemguir Sani, Empereur de l'Indouſtan. Le 1 & le 2 Mars 1760, derniers jours de l'*Intrus* des Gentils: le Peuple, comme dans les Païs purement Indiens, court la Ville barbouillé de *Mindi* & de Safran, & les Grands ſe traitent entr'eux.

Je reçus enfin, vers le milieu du mois d'Avril, une Lettre du Gouverneur de Pondicheri, en date du 24 Février, qui me permettoit de retourner à la Loge Françoiſe. Je remerciai le Conſeil Anglois de Surate & celui de Bombaye, de la protection qu'ils m'avoient accordée d'une maniere ſi obligeante; & ſans quitter la maiſon que j'habitois, & qui m'étoit beaucoup plus commode que la Loge Françoiſe, je rentrai ſous le Pavillon de ma Nation.

J'avançois à grands pas dans la connoiſſance des Myſteres, de la Langue & de l'Hiſtoire des Parſes. Je découvrois tous les jours quelque Livre nouveau à acheter; & mon frere, autoriſé en cela par M. de Leyrit, appuyoit de ſon autorité les propoſitions que je faiſois à mes Deſtours. D'ailleurs, comme ils me voyoient en état de me paſſer d'eux, ils n'oſoient plus me rien refuſer. Ce n'eſt pas qu'ils n'employaſſent mille moyens, pour ſe rendre néceſſaires, allonger le tems & augmenter le prix des Manuſcrits; ils étoient aidés dans ce manege par l'Interprête de la Loge, bon Parſe, honnête homme, officieux même; mais peu riche & intéreſſé. Accoutumé aux petites ruſes de mes Deſtours, il m'étoit facile de les découvrir; & ſouvent ils en étoient eux-mêmes la dupe. L'Interprete de la Loge étoit ami d'un jeune Deſtour, du parti de Manſcherdji, nommé Sapour, dont il auroit voulu produire le pere à la place de Darab. Malheureuſement pour lui, de l'aveu même de ces nouveaux Deſtours, je ſçavois plus de Zend & de Pehlvi que tout leur parti. Je tirai cependant quelqu'avantage de cette nouvelle connoiſſance. Elle tint mes Deſtours en reſpect; les deux

Le 15, le tems ſe brouille; le ſoir, quelques gouttes de pluie. Le 16, pluie de pluſieurs heures.

Le 20 Mars, Jeudi, *No rouz, Sultani.* Le Soleil entre dans le Signe du Bélier, à 6 *Gueris* du premier *Pehr*; ce qui donne 8 heures, 24′ du matin: ſelon d'autres Aſtronomes, à un *Pehr*, 28 *pâls*; ce qui donne (à 24″, le *pâl*) 9 heures environ 11′ 12″. Le 20 Mars répond au 9 du mois *Adar*, de l'an 2071 d'Alexandre (de l'Ere des Seleucides); au 5 du mois *Schaaban*, de l'an 1173 de l'Hégire; au 4 du mois *Meher kadim*, de l'an 1129 d'Iezdedjerd; & au premier du mois *Farvardin*, de l'an 682 de Djela euddin. Ce *No rouz* eſt appellé *Sultani*, c'eſt-à-dire, *Royal*, parce qu'il a été établi par Djemſchid, & renouvellé par Djelal euddin Melek ſchah.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

côtés me fourniſſoient à l'envi les Livres que je voulois avoir, & ſe démaſquoient réciproquement.

Il ſe paſſa un jour, à ce ſujet, en préſence du Chef François, une ſcene qui finit d'une maniere aſſez plaiſante. J'avois découvert que Darab me donnoit, pour complet, un Livre fort cher (une partie du *Grand Ravaët*) qui n'étoit pas entier. Ce ſage Maître, à qui ſa Loi défendoit de jurer, proteſtoit, par ce qu'il avoit de plus ſacré, qu'il diſoit la vérité. Je fis le fâché; je menaçai: Darab appella de moi à mon frere, à qui j'envoyai les pieces du procès. Il croyoit en impoſer à une perſonne qui n'entendoit pas ſa Langue; les gens de la Loge, c'eſt-à-dire, le Banian & l'Intreprête étoient préſens. La douceur ne fit que le rendre plus ferme dans ſa premiere aſſertion; les menaces ne produiſirent aucun effet. Alors paroît Sapour, *tanquam Deus ex machinâ*, qui lui reproche le front avec lequel il ſoutient une impoſture, & lui montre la ſuite du Manuſcrit qu'il aſſuroit être entier. Celui-ci, ſans ſe déconcerter, ſourit, convient qu'il a chez lui pluſieurs cahiers du même Ouvrage, & dit tranquillement, qu'il les fournira, ſi l'on augmente le prix du Livre. La condition fut acceptée; & Darab ſe retira, je ne dis pas ſans confuſion, mais ſans qu'il parût preſque que la ſcene qui s'étoit paſſée, le regardât.

Voy. ci-ap. la notice des Mſſ

La lecture des Livres Liturgiques m'avoit inſtruit des plus petites cérémonies de la Loi; j'avois acheté les Inſtrumens de cuivre qui ſervoient dans les Offices des Parſes, des *Koſtis*, un *Saderé*, un *Pénom*: mais ma curioſité n'étoit pas ſatisfaite. Je voulois entrer dans le Temple des Parſes, & y aſſiſter à quelque partie de leur Liturgie. Connoiſſant la ſévérité de leur Loi, je croyois la choſe impoſſible: ma préſence, ſelon les Livres Zends, devoit ſouiller le Temple, & ôter aux prieres toute leur efficace. Auſſi aucun Etranger n'étoit-il jamais entré dans les *Derimhers* de Parſes, ſi l'on en excepte le Mogol Schah Akbar, qui, loin d'honorer le feu ſacré par des offrandes, l'avoit ſouillé de ſa ſalive. Cependant un petit préſent & l'eſpérance de ſe promener par la Ville dans mon

Ci-ap. T. II. p. 529-534.

Palanquin, engagea Darab à ſatisfaire ma curioſité. Il prit pour cela un jour de pluie * : j'étois habillé en Parſe, accompagné d'un ſeul Pion, qui devoit ſe tenir à une certaine diſtance de la porte du *Derimher*, & qui même ne me guidoit que d'aſſez loin, de peur d'être reconnu, les environs de ce Temple étant habités par une foule de Parſes. Dans quelques endroits, j'avois de l'eau juſqu'au genouil ; le tems étoit ſombre : & comme je n'étois pas trop au fait des rues de Surate, je penſai pluſieurs fois m'égarer & preſque me noyer.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

* *Le 20 Juin 1760.*

Lorſque j'arrivai, il y avoit peu de monde au *Derimher.* Darab vint me recevoir, & me mena à la Chapelle du Feu, où ſon fils officioit : c'étoit à ſix heures & demie du ſoir, au *Gah Eveſrouthrem.* *Ci-ap. T. II, p. 108.*

Le vieux Darab, malgré les objections que je lui avois quelquefois faites contre ce que je trouvois de déraiſonnadans ſa Religion, m'avoit vu étudier avec tant de ſoin ſes Livres, & m'occuper ſi ſérieuſement des plus petites minuties, au lieu de les mépriſer, comme font pour l'ordinaire les Étrangers, qu'il me croyoit preſque un Proſelyte à qui il ne manquoit que les cérémonies de l'initiation ; & je penſe que cette idée ſoulagea un peu ſa conſcience. Pluſieurs fois il avoit tâché de me faire quitter mon Hoka, me repréſentant que j'avois lu dans les Livres Parſes, que ce qui ſortoit du corps, ſalive, haleine, ſouilloit le Feu. Au lieu de le contredire durement, ce qui l'auroit rebuté, je me contentois de lui répondre, *que j'étois Chrétien.* Lorſque je fus en préſence du Feu, que je regardois avec les ſimples Parſes par le grillage qui fermoit la chapelle du côté du Nord, Darab me demanda ſi je ne lui ferois pas quelque petite offrande. En qualité de Chréien, lui dis-je, je ne puis faire ce que vous me demandez. Darab ajouta, mais avec un air embarraſſé mêlé de quelque choſe de ſiniſtre, que des Muſulmans, ſans avoir eu le privilége de voir le Feu, avoient fait des préſens au *Derimher.* La poſition étoit délicate : j'étois ſeul, ſans autre arme que mon ſabre & un piſtolet de poche ; & ſi les dévôts qui faiſoient leurs prieres dans le *Derimher*, m'avoient ſoupçonné

Ibid. p. 568. Pl. XIII. III.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

pour ce que j'étois, je pouvois en un moment être ſacrifié au zele de la maiſon du Feu. Sans paroître ému, je répondis à Darab, en hauſſant la voix, que j'étois venu pour voir le *Derimher*, & rien de plus. Ma fermeté lui ferma la bouche; il me pria de parler plus bas: il craignoit encore plus que moi qu'on ne me reconnût. Il m'expliqua enſuite, à voix baſſe, l'uſage des différentes parties du *Derimher*. J'examinai tout; j'entrai par-tout; & je me gravai dans l'eſprit tout ce que je vis aſſez nettement, pour pouvoir en faire à mon retour le plan & la deſcription que l'on verra ci-après dans le ſecond Volume, p. 568-572.

Après avoir conſidéré avec attention la diſtribution du *Derimher*, je m'approchai, ſans paroître avoir autre vuë que de ſatisfaire ma curioſité, du lieu deſtiné à la récitation de l'*Izeſchné*. Darab fit quelque difficulté de m'y laiſſer entrer, proteſtant qu'il ſeroit enſuite obligé de le purifier: mais je paſſai outre, & je trouvai dans un coin de l'*Izeſchkhanéh* ſes Livres Zends, Pehlvis & Perſans, & entre autres, des Manuſcrits qu'il m'avoit aſſuré ne pas avoir. Je ſçavois que ſa Bibliotheque étoit au *Derimher*, & c'étoit une des raiſons qui m'avoient engagé à chercher le moyen d'entrer dans ce Temple.

Satisfait de ma viſite, qui avoit duré près d'une heure, je rejoignis mon Pion, qui m'attendoit à une portée fuſil du *Derimher*. Darab, trompé dans ſon attente, n'eut pas lieu d'être ſi content. Il avoit compté tirer de moi quelque choſe pour l'entretien du Feu; & la découverte que j'avois faite, le mettoit dans la néceſſité, s'il ne vouloit pas rompre avec moi, de me vendre ou faire copier les Livres qu'il m'avoit juſqu'alors refuſés.

Ci-ap. T. II. p. 590. Pl. XIII. IV.

Quelque tems après j'allai hors de Surate, voir les *Dakhmés* (les Cimetieres) des Parſes. Ce ſont des eſpeces de tours rondes, dont les murs ſont faits de pierres quarrées, & qui peuvent avoir quinze toiſes de diametre. Tandis que je faiſois le tour de ces Cimetieres, dont les murs étoient aſſaillis par une armée de corbeaux, de grailles & autres oiſeaux carnaciers, pluſieurs Parſes qui me voyoient de loin, murmuroient contre ma curioſité. Sur ces entrefaites, arriva un

un Convoi dont je fus obligé de m'éloigner. De l'endroit où je m'arrêtai, je vis les *Neſa ſalars* faire le *Sag-did*, (c'eſt-à-dire, *préſenter le chien*), & porter le corps dans le *Dakhmé*. Enſuite le Convoi, qui étoit reſté à plus de quatre-vingt pas delà, revint en priant, les hommes deux à deux, & ſe tenant par la manche, comme en allant. A mon retour les murmures augmenterent; dans les rues de Surate, pluſieurs Parſes diſoient hautement que j'avois profané le lieu de leur ſépulture : mais ces plaintes n'eurent pas d'autres ſuites; & tandis que je me ſentois en haleine, j'allai voir le lieu où les Indous brûlent leurs morts.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Ci-ap. T. II. p. 584-585.

Cet endroit ſe nomme Poulpara; il eſt ſur le bord du Tapti, au-deſſous du Jardin du Parſe Rouſtoum, célebre par les belles fleurs qu'il produit, & où les Habitans de Surate, Naturels & Etrangers, vont ſouvent prendre le plaiſir de la promenade. Au midi de ce Jardin, à quelque diſtance, eſt un grand emplacement ſur le bord de la riviere, où il y a pluſieurs foſſes de la longueur du corps d'un homme, dans leſquelles brûle un feu continuel. On poſe le cadavre deſſus & il s'y conſume promptement. Les Indous, en portant les corps à Poulpara, chantent des morceaux de Liturgie; au lieu que les Parſes prient à voix baſſe.

Au midi de ce terrein eſt le Deol de Poulpara, qui eſt conſacré à Maha Deo, c'eſt-à-dire, au Lingam. On voit au-dedans un Takour, ou Autel de Maha Deo, couvert d'un Dais. En dehors à gauche paroit Gonès en bas-relief, accompagné de deux Schoupdars. Il tient de la main droite une épée, la pointe en bas; & de la gauche, un bâton de Commandement qui reſſemble à un trident.

Ci-d. p. ccxl.

Le 12 Juillet les Indous célébrerent la Fête des Mouches. Indépendamment des prieres aux Pagodes & des purifications preſcrites, ils montrerent leur zele pour la conſervation de ces animaux, en expoſant en dehors de leurs maiſons les choſes ſur leſquelles ils ſe jettent ordinairement, comme du ſucre, de la farine, &c. Cette fête me fit penſer à aller voir l'Hôpital des animaux, dont pluſieurs perſonnes m'avoient déja parlé.

Cet Hôpital eſt au-delà de la porte de Nauçari, dans

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

le fauxbourg de Sakranpoura, qui fournit Surate de filles publiques. Sur les ſix heures du ſoir on les voit aſſiſes devant leurs portes, parées de tous leurs ajuſtemens ; ce qui forme une allée plus fréquentée par les Galants de Surate que les promenades qui embelliſſent les dehors de la Ville. L'emplacement qui forme l'Hôpital des animaux eſt fort grand & diviſé en pluſieurs parties, comme on peut le voir dans le Plan [1]. On y nourrit de toutes ſortes d'animaux, que la dévotion des Indous donne à cet Hôpital. Les Ecrivains du Nabab, qui ſont Indous, font ce qu'ils peuvent pour engager ce Prince à leur abandonner les chevaux qui ſont hors de ſervice ; les Brahmes m'en montrerent un qu'ils avoient, après bien des ſollicitations, obtenu de retirer dans leur Hôpital : c'étoit une ſorte de triomphe de leur Religion, dont ils ſe glorifioient. Les animaux, dans cet Hôpital, ſont nourris aux frais des Banians, & ſervis par des Brahmes logés dans l'enceinte, juſqu'à ce qu'une mort naturelle les dérobe à leurs ſoins. J'y ai vû une Tortue de terre longue de deux pieds & demi, haute d'un pied & demi, & large d'un pied. C'étoit le plus vilain animal qu'on pût voir ; elle avoit peine à marcher : on me dit qu'elle avoit cent ans. Les Inſectes, puces, punaiſes &c. ſont hors de l'enclos, à gauche en entrant. Leur nourriture conſiſte en riz, farine & ſucre, qu'on leur jette de tems en tems par la porte.

Pl. IV. II.

La vûë de l'Hôpital des animaux, entretenu par des êtres raiſonnables avec tout l'ordre, le ſoin, le zele même que l'on pourroit exiger d'eux, s'il étoit queſtion de leurs ſemblables, & cela dans un Pays où il n'y a d'Établiſſemens publics, ni pour les malades, ni pour les vieillards ; la vûë d'un pareil Hôpital auroit de quoi étonner, ſi l'on ne ſçavoit pas que la Nature ſe plaît aux diſparates, en Aſie comme Europe.

[1] Voici l'explication de ce Plan. 1. Logement du Portier 2. Bœufs; Chameaux. 3. Bœufs, Singes attachés. 4. Tortue de terre. 5. Pigeons ; devant ce Pigeonnier & dans les cours, Poules & Coqs. 6. Lapins. 7. Grillage en bois 8. Maiſon à deux étages. 9. Terrein pour les troupeaux. 10. Etang 11. Bœufs &c. 12. Chevaux & Bœufs. 13. Bœufs mourans. 14. Grillage en bois. 15. Inſectes.

Sur la fin de Juillet, il nous arriva à mon frere & à moi, une petite avanture qui peut faire connoître le caractere des Européens établis dans l'Inde. Nons avions paſſé deux jours au Jardin François, & une affaire de conſéquence obligeoit mon frere de ſe trouver ſur les ſept heures à la Loge Françoiſe. Nous rencontrâmes entre les deux enceintes de Surate, dans un chemin étroit, la garde Cipaye des Anglois, compoſée de près de deux cents hommes, qui alloit à ſon poſte, c'eſt-à-dire, à une des portes de la Ville. L'uſage en pareille circonſtance, entre Chefs Européens, eſt que l'on s'arrête de chaque côté, pour ſe faire la politeſſe de céder le pas : mais vis-à-vis d'une troupe de Noirs, le Chef François ne pouvoit ſe détourner, ſans une eſpece de déshonneur. Mon frere ordonna à ſon Cocher d'avancer. Les Cipayes Anglois, au lieu de ſe partager en deux files, couchent en joue le carroſſe, leur Chef tire le ſabre ſur quelques Pions qui nous eſcortoient, & le Cocher s'arrête malgré nous. Mon frere outré, alloit mettre pied à terre : je lui remontrai que n'y ayant à la tête de cette troupe aucun Européen à qui il pût parler, ni qu'il pût rendre reſponſable de l'affront qu'on lui faiſoit, il valloit mieux céder en partie pour le moment, que de ſe compromettre avec des des gens dont les Anglois, ſi même ils ne les ſoutenoient pas, pouroient ſimplement déſavouer la conduite ; & qui d'ailleurs en ſeroient quittes, pour dire qu'ils ignoroient nos uſages.

VOYAGE aux Indes Orientales IIIe. Partie.

Ci-devant, p. cccív.

Tandis que nous nous conſultions & que le Dobachi de mon frere parlementoit avec le Capitaine Cipaye, le Cocher ſe détourna un peu, la troupe ſe preſſa de ſon côté ; & moitié de gré, moitié de force, nous paſſames réciproquement.

Rendu à la Loge Françoiſe, mon frere envoya ſur-le-champ, porter ſes plaintes au Chef Anglois. Ce que j'avois prévu, arriva. On répondit qu'une troupe allant monter ſa garde, ne devoit pas ſe déranger ; le Capitaine fut ſeulement blâmé d'avoir menacé : mais il n'y eut pas de réparation ; & mon frere eut beau s'adreſſer à Bombaye, les Anglois, qui ſçavoient en quel état étoient

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

nos affaires dans l'Inde, ne le ſatisfirent pas plus que le Conſeil de Surate. Ces procédés violens l'engagerent à paroître plus rarement dans la Ville ; & moi, qui malgré ma Philoſophie, avois peine à digérer ce ton de maître, je pris le parti de ne ſortir que bien armé, prêt à faire le coup de Sabre avec le premier Anglois qui me diſputeroit le pas [1].

J'achevai, en Septembre, ce qui concernoit les Parſes & la Traduction de leurs Livres, & me retirai à la Loge Françoiſe, pour faire les préparatifs d'un voyage que je méditois depuis long-tems, & qui avoit rapport aux Parſes ainſi qu'aux Indous. Le développement des Antiquités de ce dernier Peuple formoit la ſeconde partie du plan que j'avois deſſein de remplir. Je m'étois propoſé, en quittant ma Patrie, de lui rapporter les Loix ſacrées de toute l'Aſie. L'article des Parſes étoit fini, & je me ſentois aſſez de force pour commencer celui des Indous. Je fis donc chercher les quatre *Vedes* à Surate, à Brhânpour & à Ahmadabad, ne pouvant envoyer à Sadranpoura où l'on me dit que le Brahme Dehram les poſſedoit. Ces Ouvrages, à ce que croient les Brahmes, ont été compoſés par Khreſchnou, il y a environ quatre mille ans.

Ci-d. p. iij. vj.

Tandis que mes amis agiſſoient de leur côté, & que mes émiſſaires s'informoient des lieux où l'on pourroit trouver ces Livres précieux, un Parſe envoyé par Manſcherdji, vint ſur la fin de Septembre, me les offrir de la part de quelques Brahmes qui n'oſoient pas ſe faire connoître : j'acceptai l'offre. Mais quand il fut queſtion de les montrer, le Parſe prétexta des difficultés ; je fus même pluſieurs jours ſans le revoir. On prétendoit que Nana, Chef des Marates, avoit fait chercher les Brahmes pour les punir & empêcher le marché ; Manſcherdji intimidé ou feignant de l'être, ne voulut plus paroître Entremeteur immédiat : & il fallut que mon frere répondit de trois mille roupies, pour engager le

[1] Le 24 Juillet 1760, Fête de la Mecque. Le Nabab ſe rend à la Moſquée. En Arabie on y va la veille ; & le 24, il y a repas dans les familles.

Parſe en queſtion à laiſſer ſes Manuſcrits à la Loge Françoiſe pendant un jour. Je regardois tout cela comme des tours du Parſe qui vouloit rehauſſer le mérite de ſes peines, ou du Banian de la Loge, qui avoit deſſein de nous dégoûter. Je commençai néanmoins le marché. Le Parſe comptoit m'en impoſer facilement, parce que je n'entendois pas le Samskretan. Je fis d'abord examiner par des Brahmes les Manuſcrits qu'il me donna : je les montrai enſuite à des Sciouras. Ces deux Claſſes ſont les premieres de celles qui partagent les Indous à Surate. On connoît aſſez les Brahmes, je vais dire un mot des Siouras.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Ces Prêtres Indous, nommés auſſi Djettis, menent une vie qui a quelque choſe de particulier. On en voit peu ſe marier. Ils ſont vétus de blanc, ont la tête découverte, & portent leurs cheveux courts, comme les Abbés en France. Ils ont à la main un ballet pour nettoyer les endroits où ils s'aſſeyent, de peur d'écraſer quelque inſecte. Ils rejettent une partie des cérémonies que les Brahmes pratiquent, & généralement ſont moins habiles qu'eux dans la lecture des anciens Livres, quoiqu'ils aient auſſi leurs Docteurs & leurs Ouvrages claſſiques [1]. Leur occupation principale eſt de courir les rues & les maiſons, pour reciter ſur les malades, ſur les enfans, ſur les femmes en travail, certaines prieres, qu'on leur paie en les nourriſſant bien. Auſſi la plûpart ſont-ils chargés d'embonpoint; ils ont même quelque choſe d'éfronté dans le regard, & de laſſif dans le maintien. Les maiſons des Indous & des Indoues leur ſont ouvertes en tout tems; & la Chronique ſcandaleuſe rapporte à leur ſujet des avantures dont on s'amuſe à Surate comme ailleurs aux dépens des Intéreſſés.

Ci-ap. p. ccclxviij.

Tandis que je ſuis ſur le chapitre des Indous, je crois devoir dire un mot du Chef des Joguis qui fait ſa réſidence à quelque diſtance de Surate, dans un Jardin de palmiers

[1] Les Sciouras appellent le premier homme *Rikaba Deva*, & ſa mere, *Marou Devi.* Ces êtres ont été créés de Dieu dans le *Aiodha* (le Nord de Dehli). Selon les Brahmes, *Sed* eſt le nom de Dieu, & *Kamata*, celui du premier Dev créé de Dieu.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

& de cocotiers. Celui qui en 1760 avoit ce titre, étoit un gros homme, d'une aſſez belle phiſionomie. Il étoit toujours nud comme la main, ſans qu'on remarquât que la préſence des femmes qui le ſervoient, lui fît la moindre impreſſion.

La religion de ce Chef eſt le Lingam. Par le moyen de ſes Joguis, qui ſont répandus dans toute l'Aſie, il a des correſpondances juſqu'à l'extrémité de la Tartarie. Il ſe ſert de ces eſpeces de gueux qui n'ont pour-tout vétement que quelques loques qui leur couvrent la tête, pour faire un grand commerce de pierreries brutes : ceux d'entr'eux qui ſont entiérement nuds, les cachent dans les treſſes de leurs cheveux. Un Européen habile feroit avec ces gens-là des coups d'or ; & généralement, pour la ſureté de la correſpondance, & en particulier pour certains détails ſecrets, que des Envoyés ou des Patmars ne peuvent ſçavoir, le Chef des Joguis, qui paſſe parmi ſes Devots pour une ſorte de Demi-Dieu, mérite d'être cultivé.

Je reviens aux *Vedes*. Les Brahmes & les Sciouras de Surate, m'aſſurerent unanimement que les Manuſcrits qu'on m'offroit, n'en étoient que les extraits ; & même pluſieurs Sciouras me dirent que les *Akho Vedes*, c'eſt-à-dire, les *grands Vedes*, étoient chacun de cent mille Beits, à trente-deux lettres, le Beit. Le mot *Sanitah*, qui ſignifie *extrait*, & qui étoit en marge, interprété par des Parſes & par des Brahmes déſintéreſſés & habiles dans le Samſkretan, convainquit d'ignorance ou de mauvaiſe foi le Marchand des prétendus *Vedes*. D'ailleurs le prix qu'il vouloit de ces Extraits étoit trop déraiſonnable pour que je m'en accomodaſſe. Je me contentai donc de cotter exactement le nombre des diviſions & des ſubdiviſions de ces *Sanitahs* [1], & d'en faire copier les premieres

[1] Je crois devoir donner ici la notice externe, ſi je puis m'exprimer ainſi, de ces *Sanitahs* des *Vedes*. Ce morceau ſervira à guider dans leurs recherches les curieux qu'un goût pareil au mien pourra conduire aux Indes. Ces *Sanitahs* ſont diviſés en *Hads* qui contiennent chacun pluſieurs *Kants* ; ils ſe feuillettent de bas en haut, & non pas de droite à gauche, comme les Mſſ. Arabes & Perſans.

Sanitah du Sam Veda.

Volume aſſez mal conditionné, de quarante-cinq feuillets longs, à huit lignes

& les denieres feuilles. Elles pouvoient m'être d'une grande utilité,

a page ; avec des chiffres ſur les mots, pour marquer combien de fois on doit en liſant les éperer.

e.*Had*=5 *Kants.*	3e.*H.*=4**K.*	5e.*H.*=5 *K.*	7e. *H.*=5 *K.*	9e.*H.*=5 *K.*	11e.*H.*=5 *K.*
e. 5	4e. 5	6e. 5	8e. 5	10e. 5	12e. 4 (*peut-être* 13 *H.*=2 *K.*)

* *peut-être*, 5.

Sanitah du Ridjou Veda (ſelon la prononciation des Sciouras,) Djederdjou Veda, ſelon celle des Brahmes.

Cet Ouvrage eſt comme diviſé en deux parties ; la premiere de 73 feuillets ; la ſeconde, de 4 : en tout 117 feuillets. Ce Volume eſt bien écrit. Deſſus & deſſous les mots ſont de petites lignes ouges tranſverſales ou perpendiculaires, qui indiquent quand il faut lever, baiſſer la main, porter à droite, à gauche, crocher les doigts &c. en liſant ce *Vede*. La Préface comprend eux feuillets & demi ; la premiere Partie, 20 *Hads*, ainſi que la ſeconde.

e.*Had*=31 *Kants.*	8e.*H.*=63 *K.*	15e.*H*=65 *K.*	22e.*H.*=34 *K.*	29e.*H.*=60.*K.*	36e.*H.*=24 *K.*
e. 34	9e. 40	16e. 66	23e. 65	30e. 22	37e. 21
e. 63	10e. 34	17e. 99	24e. 40	31e. 22	38e. 28
e. 37	11e. 83	18e. 77	25e. 47	32e. 16	39e. 13
e. 43	12e. 117	19e. 95	26e. 25	33e. 97	40e. 17
e. 37	13e. 58	20e. 90	27e. 45	34e. 58	
e. 48	14e. 31	21e. 61	28e. 46	35e. 22	

Sanitah de l'Atharvana Veda.

Manuſcrit fort vieux, pourri, rongé, de 460 feuillets environ ; avec des lignes rouges, comme au *Sanitah* récédent, mais moins fréquentes, & dont quelques-unes ſont à côté des lettres. Je n'ai pû en compter ni les *ads* ni les *Kants*, les feuillets n'étant pas en ordre.

Autre *Sanitah* de l'*Atharvana Veda*, Volume aſſez vieux, de 90 feuillets ; plus neuf autres feuillets ajoutés ; vec des chiffres ſur les mots, comme au *Sam Veda*.

.*Had*=23 *Kants.*	6e.*H.*=23 *K.*	11e.*H.*=11 *K.*	16e.*H.*=21 *K.*	21e.*H.*=13 *K.*	3e.*H.*=13 *K.*
. 22	7e. 24	12e. 20	17e. 14	22e. 9	4e. 12
. 19	8e. 14	13e. 18	18e. 19	*feuill. ajout.*	5e. [illegible]
. 19	9e. 20	14e. 26	19e. 18	1e.*H.*= 9	6e. [illegible]
. 22	10e. 23	15e. 14	20e. 18	2e. 7	

Sanitah du Raghou Veda.

Ouvrage en huit volumes : les deux premiers & les deux derniers un peu vieux ; les quatre autres nouvellement proprement écrits.

Premier volume de 118 feuillets.	*Second vol. de 115 feuillets.*	3e *vol. de* 100*f. avec des lig. au commencement comme au* 2e *Vede.*	*Quatriéme vol. de* 101 *feuillets*
1e.*Had*=37 *Kants.*	1e.*H.*=26.*K.*	1e.*H.*=34 *K.*	1e.*H.*=33 *K.*
2e. 38	2e. 27	2e. 36	2e. 28
3e. 35	3e. 26	3e. 30	3e. 31
4e. 29	4e. 29	4e. 25	4e. 36
5e. 31	5e. 29	5e. 26	5e. 30
6e. 32	6e. 32	6e. 30	6e. 25
7e. 37	7e. 25	7e. 27	7e. 35
8e. 26	8e. 27	8e. 26	8e. 32

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

réſolu que j'étois d'aller à Benarès chercher & traduire les *Vedes* mêmes, qui ſont comme le dépôt des Antiquités Indiennes.

En attendant que je puſſe exécuter ce deſſein, je fis copier les trois Dictionnaires Samkretans les plus eſtimés dans l'Inde, ſçavoir l'*Amerkoſch* & le *Viakkeren*, Dictionnaires des Brahmes, & le *Nammala*, Dictionnaire des Sciouras. Cette opération achevée, deux Mahométans devoient ſous la dictée des Brahmes & des Sciouras, les traduire en ma préſence en Perſan moderne; & de cette derniere Langue, je comptois les mettre en François [1].

Mais bientôt l'état de nos affaires ne me permit plus de tirer de mes Brahmes le parti que je m'en étois promis On apprenoit de la Côte les nouvelles les plus triſtes; & chez les Noirs, la conſidération tient à la puiſſance & à l'opulence. Auſſi l'Ouvrage commencé ſous mes yeux, alloit-il fort lentement; & même, ſi je n'avois pas ſçu que le

Cinquiéme volume de 124 feuillets.		*Sixiéme volume de 101 feuillets.*		*Septiéme vol. de 122 feuillets.*		8e *vol. de 132 f. av. quelq. l. rou. à la fin.*	
1e. *Had*=27	Kants.	1e. *Had*=40	Kants.	1e. *Had*=41	Kants.	1e *Had*=30	Kants.
2e.	30	2e.	40	2e.	32	2e.	24
3e.	33	3e.	49	3e.	23	3e.	28*
4e.	31	4e.	53	4e.	28	4e.	31
5e.	27	5e.	58	5e.	32	5e.	27
6e.	25	6e.	38	6e.	28	6e.	27
7e.	33	7e.	39	7e.	30	7e.	35
8e.	36	8e.	33	8e.	29	8e.	63

* ou 29.

On rencontre dans les *Vedes* quelques lettres différentes des caracteres Samskretans actuels. Lorſque les Indiens liſent ces Ouvrages, ils récitent de mémoire avant & après chaque *Vede*, une priere relative à ce *Vede*; ce qui forme huit prieres que j'ai fait copier.

[1] Le 18 Septembre *No rouz* de Darab & du Kirman.

Ci-d. p. cccxxviij,

Le 7 Octobre fin de l'*Atibara*, tems d'ouragans, pluies, vents &c. qui avoit duré neuf jours. Le 18, *No rouz* de Manſcherdji. Le 23, naiſſance & mort de Mahomet. La Fête commence douze jours auparavant. Le Sayed & les autres grands Muſulmans donnent des repas dont les mets ont été bénis dans le Maſdjed, & l'on diſtribue au peuple du grain béni.

Les 1, 2 & 3 Novembre, pluie, vent violent du Sud. Le 4, beau tems. Le 5 au ſoir, préparatifs du *Divali*, premier jour de l'année des Gentils. Le 8, *Divali*: la Fête commence trois jours auparavant.

Ci-d. p. cccxv. not. 1.

commencement

commencement de l'*Amerkoſch* contenoit la deſcription du Lingam, peut-être m'eut-il été impoſſible de découvrir que mes Brahmes, qui ne vouloient pas dévoiler le fonds de leurs Myſteres, paraphraſoient & pallioient plûtôt qu'ils ne traduiſoient.

Ces détours que je ne pouvois que voir, ſans être en état de les empêcher, me déterminerent à laiſſer mes Indous & mes Mahométans, copier quelques Ouvrages dont j'avois beſoin, & à hâter le voyage que j'avois concerté. La Ville, depuis l'inſulte des Cipayes Anglois, me ſervoit d'honnête priſon ; & mon frere, pour ſe ſouſtraire à la fureur des Noirs, animés par un ennemi que la neutralité empêchoit de ſe montrer, & auxquels d'ailleurs nos malheurs ôtoient l'eſpérance de revoir le *Fez ſalem*, comme on les en avoit flattés ; mon frere étoit en quelque ſorte obligé de ſe tenir renfermé dans ſa Loge. Cid. p. ccexlix.

Je pris ce tems pour aller voir les Pagodes de Keneri & celles d'Elephante. Les dernieres ſont plus connues, parce qu'elles ſont dans une Iſle peu éloignée de Bombaye. Quelques Voyageurs [1], ont parlé des premiers, mais d'une maniere extrémement ſuccinte, & ſans faire mention des Inſcriptions.

Je partis de Surate le dix-huit Novembre 1760, ſur les deux après midi, en palanquin, accompagné de quatre Cipayes & de mon Domeſtique (ce qui avec les Beras, formoit un cortege de treize perſonnes), & muni de papier, d'une bouſſole, de piſtolets, & de deux paſſeports, l'un du Nabab & l'autre des Marates.

A une demi-heure [2] de chemin de Surate, je m'arrêtai

[1] Linſchot fait mention des quatre étages de Pagodes creuſées dans les montagnes de Salcette, & même de celle dont les Portugais firent une Egliſe ; il nomme Elephante *Porij*, ce qui revienr à *Galipouri*, nom Indien de cette Iſle. *Hiſt. de la Navigat. de Linſchot*, trad. fr. 2e. édit. p. 83. Voy. auſſi dans le Tom. I. des Voyages recueillis par Thevenot, *les Antiquités de Perſepolis*, p. 24. note ; Hamilton, *Acc. of the Eaſt Ind.* vol. 1 p. 179, 238 ; & le *Voyage aux Indes de Henri Groſe.* trad. fr. p. 83 &c. 104, 105.

[2] Les *Beras* en portant le Palanquin vont un pas forcé, duquel ils font à peu-près une lieue par heure.

au Tchoki d'Oudena, affermé par Nana au Chef Marate, réſidant à Surate. Je paſſai enſuite le Nala du même nom, après lequel eſt une longue levée, pratiquée au milieu du chemin, qui pendant une partie de l'année eſt noyé par les pluies ou par les marées. A un quart d'heure de chemin de-là, eſt Oudena, Aldée peu conſidérable. Un quart d'heure plus loin, le Pays aſſez beau, plaines & jouaris des deux côtés à perte de vûe. A trois heures vingt minutes, la route Eſt; landes. A trois heures quarante minutes, le Bandra Kari; le Pays eſt couvert de palmiſtes qui fourniſſent Surate de Sour: la route Sud. A trois heures quarante-cinq minutes, grand étang; landes terminées par des terres cultivées. A l'Eſt paroît Beſtan, petit endroit, dans un Pays plat, bien cultivé: la route toujours aſſez mauvaiſe juſqu'à Ladjpour. Plus loin, à l'Oueſt, on rencontre Ouan, petite Aldée. Au Sud-Eſt, le Pays eſt beau. A quatre heures trente minutes, plaines: à gauche, un puits nommé Schopdar. A quatre heures quarante-cinq minutes, ancienne Place du Tchoki qui étoit alors à Satchin; le chemin coupé entre deux buttes; enſuite le Kari Miti, dont le lit eſt fort grand, & qui paroît venir de l'Eſt Sud-Eſt. A cinq heures dix minutes, la route toujours au Sud; Satvalla, (c'eſt-à-dire, *les ſept arbres*), puits & petit Kari dans le Sud Sud-Eſt. A cinq heures quarante-cinq minutes, Satchin, avec puits & Kari: le Tchoki de cette Aldée dépend immédiatement de Nana. A une coſſe de-là, Kari; une demi-coſſe plus loin, deuxieme Kari. A une coſſe de ce Kari, eſt Ladjpour, Aldée gardée par deux Tchokis de Nana. Il faiſoit nuit, lorſque j'arrivai dans cet endroit; & mes gens eurent bien de la peine à y trouver du riz & des lentilles pour faire leur Kicheri. Je me contentai de quelques fruits & d'un verre de lait, & paſſai la nuit dans mon palanquin hors de l'Aldée.

Nous partimes de Ladjpour le 19, à cinq heures quarante-cinq minutes du matin. A ſix heures trente minutes, grand Kari; les terres cultivées rendent le chemin difficile: la route Sud Sud-Eſt: puits, & chemin coupé. A ſept heures, à l'Oueſt, paroît l'Aldée de Panſra; & à l'Eſt, celle de

Bara : enſuite puits, mauvais chemin. A ſept heures dix minutes, puits à gauche : enſuite landes; beau chemin. La route toujours Sud Sud-Eſt. A ſept heures vingt minutes, beau Pays cultivé des deux côtés du chemin; puits au milieu des champs, qui eſt prolongé par une citerne découverte, & dont les murs communiquent par deux arcades : un eſcalier conduit au bas de ce puits. A ſept heures trente minutes, Aldée d'Aſſondar, avec un puits; Pays cultivé; les chemins mauvais. Cette Aldée eſt à une coſſe & demie de Nauçari.

Je quittai Aſſondar à ſept heures quarante minutes. A huit heures, mauvais chemin dans un fond; landes dont les herbes ſont bonnes pour les beſtiaux : arbriſſeaux; la route toujours Sud Sud-Eſt. A huit heures dix-minutes, grand Kari; à l'Eſt, arbres; landes à l'Oueſt. A neuf heures, le Mogolke Kari, large, un peu profond, dont la direction eſt Eſt & Oueſt, ainſi que celle de preſque tous les Karis & Naddis de la Preſqu'Iſle; enſuite champs de tabac; ſables, pâturages garnis de chevaux. A neuf heures quinze minutes, Nauçari, précédé d'un Kari, d'une plaine, & d'un Tchoki de Kederao, Gouverneur Marate de la Ville. A l'entrée de Nauçari, eſt une grande Pagode de Maha Deo (le Lingam); à gauche, on voit deux petits maſſifs ronds en forme de tour. Je ne fis pour lors que donner à mes gens le tems de ſe rafraîchir à Nauçari, remettant à m'y arrêter à mon retour.

Je partis de Nauçari à dix heures trente minutes. Au delà de cette Ville, plaines & vergers viſités par les ſinges qui s'y promenent en troupes, & viennent quelquefois à Nauçari enlever des enfans. A dix heures quarante-cinq minutes, mauvais chemin, ruiſſeau. A onze heures, petit Kari, la route à Eſt. Bois de palmiers, cocotiers, tamariniers, au milieu deſquels paſſe le chemin. A droite, jouaris; à gauche, fond de vaſe; enſuite plaine couverte de beſtiaux. A onze heures quinze minutes, petit Kari : la route toujours à l'Eſt : Aldée de Celtins; enſuite étang d'Ourde, dont l'eau eſt douce.

Cet endroit eſt à-peu-près à trois coſſes de Nauçari; je m'y arrêtai quelques momens, & en partis à midi quinze

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

minutes. Au-delà, landes, petit Kari. A midi trente minutes, toujours la route Eſt & landes. A midi quarante-cinq minutes, Kari & Aldée. A une heure, petit Kari, bas-fond, landes. A une heure dix minutes, mauvais chemin dans des creux & des brouſſailles. A une heure quinze minutes, petit Kari. A une heure trente minutes, beau Pays, cultivée ; à gauche plaine. A une heure quarante-cinq minutes, la route Sud-Oueſt ; landes, grand étang. A trois heures quinze minutes, puits ; Salege, petite Aldée ; un peu plus loin, Naddi de Sombari, dont le cours eſt Eſt & Oueſt, le lit fort grand, fond de ſable : c'eſt de cet endroit que viennent les figues & les mangues de Surate : Nana y a un Tchoki. A trois heures vingt-cinq minutes, plants de manguiers ; plus loin, Kakoara. Depuis Nauçari, les Singes ſemblent aſſiéger la route. A trois heures trente minutes, mauvais pas ; fonds, chemin difficile le long du Naddi de Sombari : deux autres mauvais pas de ſuite ; creux qui coupe le chemin. On quitte enſuite le bord du Naddi. Plus loin, étang de Gandivi ; Takia Muſulman d'Abouſaïd. A trois heures quarante-cinq minutes, petit Kari. A quatre heures quinze minutes, étang, levée ; Gandivi, groſſe Aldée avec Bazar, dépendante de Damangi, Chef Marate : Nana y a un Tchoki particulier, & les Mahométans des Maſſdjeds. Ci-d. p. cccvij.

Le Banian du Comptoir François de Surate m'avoit donné des Lettres pour ſon Correſpondant de Gandivi ; cet Indien me mena à l'ancien Entrepôt de la Compagnie Françoiſe dans cette Ville. Je le trouvai à moitié ruiné & inhabité, & aimai mieux aller coucher dans mon palanquin au pied d'un arbre hors de la Ville, près de quelques maiſons de Tiſſerands.

Le 20 ſur les deux heures du matin, je fus reveillé par des cris confus qui me firent tourner la tête du côté de l'Aldée. Le quartier près duquel j'étois, composé de maiſons de bois & de paille, étoit en feu, & les flammes alloient gagner l'arbre qui me ſervoit de couvert. Mes ſecours auroient été inutiles ; &, comme Étranger, j'étois plus exposé qu'aucun autre à être volé, & même maſſacré, dans l'obſcurité de la

nuit, par les Coureurs que le prétexte du ſecours répand par-tout dans de pareils accidens; je réveillai donc mes gens, & nous allâmes attendre le jour à quelque diſtance de-là, fort heureux de n'avoir pas été arrêtés en chemin.

Je me mis en route ſur les ſix heures, & paſſai à ſix heures dix minutes, le Kari de Gandivi, qui eſt fort grand. Au-delà, palmiers, cocotiers, landes. A ſix heures trente minutes, Nala de Gandivi; beau chemin; arbres touffus; enſuite route qui paroît coupée entre des montagnes. Les landes regnent toujours avec les cocotiers & les palmiers. A ſix heures quarante-cinq minutes, petit ruiſſeau d'eau-douce. A ſept heures, petit étang; mauvais chemin dans un fond. A ſept heures trente minutes, étang de Kakaora, avec l'Aldée de ce nom, ſuivie d'un puits. La route Eſt Sud-Eſt. Les terres cultivées : on voit ſur la gauche quelques paillottes. A ſept heures quarante-cinq minutes, le Pays toujours cultivé : la route Sud Sud-Eſt. A huit heures, chemin entre des vergers; champs pour les beſtiaux; enſuite landes, deſcente entre de petites montagnes coupées; Kari d'Ondas, large & un peu rapide, dont le cours eſt Eſt & Oueſt : à l'Oueſt, à trois coſſes de Gandivi, l'Aldée d'Ondas qui s'étend en longueur; le Tchoki eſt à Nana.

J'arrivai à Ondas à huit heures quarante-cinq minutes. Mes gens s'y rafraîchirent, & nous partîmes à neuf heures trente minutes. La route Sud. Juſqu'à neuf heures cinquante minutes, le chemin dans les brouſſailles, coupé entre des montagnes aſſez hautes : enſuite landes. Plus loin, le Naddi Karereka (c'eſt-à-dire, *arrête-toi*), d'eau-douce, un peu rapide, & dont le fond de roches & de mouſſe, eſt dangereux pour les chevaux. A dix heures dix minutes, à gauche, on apperçoit à l'Eſt & au Sud-Eſt, les montagnes de Pannela qui ſont à Nana. Belle route au milieu des landes : enſuite chemin mal marqué dans les foins. A dix heures vingt minutes, grand étang de Raola Dongri, montagne fort haute : enſuite mauvais chemin, haut & bas, au milieu des roſeaux & des jouaris. A dix heures trente minutes, petit Kari de Raola Dongri : mauvais

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

chemin dans les brouſſailles. A dix heures quarante minutes, Olgaon, à l'Oueſt : aſſez beau chemin dans les landes. A onze heures, puits, arbres. A onze heures vingt minutes, beau chemin, toujours dans les landes : enſuite la route entre deux fonds. A l'Eſt, grand étang de Dongri, endroit dépendant du Marate Kederao, Gouverneur de Nauçari. *Ci-d.p.ccclxxj* A onze heures quarante-cinq minutes, route vers les montagnes qui commencent à paroître à l'Eſt. A midi, montagne à l'Eſt ; c'eſt la premiere de la chaîne dont la montagne de Dongri fait partie. A midi cinq minutes, une petite montagne à l'Oueſt. A midi trente minutes, Pays cultivé, petites montagnes. A midi quarante minutes, Naddi de Bam, à trois coſſes de Varſal. Je m'y arrêtai un moment, & en partis à midi quarante-cinq minutes. A une heure, forêt d'arbres bas & touffus. A une heure quinze minutes les brouſſailles s'éclairciſſent. A une heure trente minutes, petit Kari de Vilimora ; la route Oueſt Sud-Oueſt, toujours dans les bois. A une heure trente-ſix minutes, éclairci. A une heure quarante-ſix minutes, étang à droite ; enſuite petite cahute pour celui qui garde les Nelis. A deux heures, deſcente entre des montagnes ; enſuite le Kari de Koley ; à gauche, l'Aldée de Tchikley, à une coſſe & demie de Varſal : la route Oueſt Sud-Oueſt.

Mes Beras ſe repoſerent un moment. Parti à deux heures vingt-minutes, je me trouvai à deux heures trente minutes à la fin de la fôrêt ; enſuite plaines, fonds, Pays cultivé. A trois heures, Naddi de Varſal, guéable dans quelques endroits, rapide & portant batteaux. Au-delà eſt une grande plaine ſuivie d'un Kari formé à la nouvelle lune par le flux de la mer qui eſt à trois ou quatre coſſes de-là. On rencontre, à l'entrée de Varſal, une aſſez jolie Pagode de Maha Deo ; & à côté, un Tchoki de Nana. Varſal eſt à ſix coſſes & demie d'Ondas, & à cinq de Paori, qui eſt à trois coſſes d'Odoüari, éloigné de Daman environ de quatre coſſes.

Je reſtai aſſez long-tems ſur le bord du Naddi ; le rivage étoit couvert de Paſſagers. Il fallut attendre le batteau, & même uſer de quelque violence pour empêcher un

Parſe de le remplir de chevaux ; ce qui m'obligea de paſſer le reſte du jour & la nuit à l'entrée de Varſal. Du côté du Naddi, cette Ville paroît comme au milieu d'une forêt de cocotiers & de bambous, & préſente le plus beau payſage du monde. Son commerce conſiſte principalement en toiles & en bois de ſandal ; & la commodité du tranſport des marchandiſes, qui ſe fait par eau, le rend très floriſſant. La Pagode près de laquelle je m'arrêtai, retentit toute la nuit du chant monotone des Brahmes & du bruit de leurs inſtrumens. Cette Muſique ne finit que ſur les trois heures du matin.

Le 21, je partis de Varſal à ſix heures quarante-cinq minutes. Juſqu'à ſept heures quinze minutes, aſſez beau chemin dans les landes ; plaines : la route Sud-Eſt, toujours à la vûe de Pannela. Enſuite mauvais chemin dans des fonds bourbeux & au milieu des foins. A ſept heures vingt minutes, à l'Eſt, étang de Varſal ; mauvais pas, fond. A ſept heures trente minutes, à droite Kari de Banki un peu profond : enſuite terres labourées ſuivies de landes. A huit heures, mauvais chemin, enſuite terres labourées. A huit heures vingt minutes, mauvais chemin, bourbe, jouaris couverts d'eau. A huit heures trente minutes, plaine à la vûe de Pannela ; à droite Maſſdjed, puits & maiſons ; la route à l'Eſt du Fort de Pannela, qui paroît flanqué de quatorze baſtions en forme de tours, & fermé de deux enceintes, dont la porte eſt à l'Eſt : il eſt gardé par les gens de Nana. Plus loin, ſix ou ſept montagnes ; enſuite grande plaine à l'Eſt. Les Ghâtes paroiſſent à l'Eſt dans un lointain très-reculé. Dergah de Mirza Sami. A neuf heures dix minutes, petit Kari, d'où l'on apperçoit Pahlri ; près de-là, petite élévation formée des pierres que les Indous, en paſſant jettent ſur le lieu où ſont les cendres d'un de leurs Santons. A neuf heures quinze minutes, creux & eau. A neuf heures vingt cinq minutes, grand Naddi de Palipor, dont le cours eſt Eſt & Oueſt ; le fond de roches. La moitié de la largeur du lit dépend de Pannela ; l'autre, de Pahlri, qui eſt à une coſſe & demie de-là. Le canon de Pannela porte à la rive ultérieure.

Je m'arrêtai ſur le bord de ce Naddi, & en partis

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

à dix heures dix minutes. A dix heures quinze minutes, le Kari de Pahlri ; enſuite fonds ſuivis de plaines. A dix heures vingt minutes, mauvais fond. Un ſecond à quelque diſtance. A dix heures quarante-cinq minutes, petit Kari. A onze heures, Pahlri, gros endroit dépendant du Rajah d'Orjingue. Cette Ville a des fauxbourgs, & eſt fermée de portes. Le Palais du Rajah fait de briques & fort élevé, paroît à découvert du côté du Nord. Il eſt ſurmonté de deux Pavillons en forme de chiroles d'éléphant.

A onze heures deux minutes, ruiſſeau. A onze heures huit minutes, quelques maiſons; Pays cultivé ; plaines : montagnes à l'Eſt fort éloignées. A midi trente minutes, Kari de Kotla, rapide ; je m'y arrêtai un quart d'heure. A midi cinquante-une minutes, fonds plein d'eau. A midi cinquante-cinq minutes, petit Kari ; la terre cultivée ſur les bords : plaines. A une heure, vingt minutes, landes, mauvais chemin ; à gauche, étang. A une heure trente minutes, l'Aldée de Paraſnoa : le chemin toujours dans les Nelis ; enſuite landes. A deux heures dix minutes, quelques maiſons, landes. A deux heures trente minutes, beau chemin, planté de gros arbres ; enſuite fonds, eau qui coule entre des montagnes coupées ; au-delà, forêt de gros arbres, terres cultivées. La route ſur le bord de la mer. Depuis Surate, les chemins extrêmement difficiles. A deux heures quarante-cinq minutes, Odoüari ſur le bord de la mer.

Ci-d.p.cccxxiv cccxxv.

Cette Aldée n'eſt habitée que par des Parſes. On laiſſe à droite les maiſons au milieu deſquelles eſt le *Derimher*, qui renferme le Feu ſacré, nommé *Behram*. Cet édifice eſt couvert d'un double toit, bordé d'un auvent ; & n'a pas, à l'extérieur, une forme différente de celle des autres maiſons. A gauche du chemin, eſt un grand étang. Au-delà d'Odouari, la route eſt le long de la mer ; ſur la gauche regnent de beaux vergers de cocotiers.

A trois heures trente minutes, Colek, Aldée qui eſt comme le haras des éléphants du Rajah d'Orjingue ; Kari du même nom, portant batteau. Au-delà commence le Domaine de Daman, c'eſt-à-dire, des Portugais. A quatre heures, à gauche,

che, maiſons & plants de cocotiers. A quatre heures trente minutes, eau douce qui vient du Nord : on voit de-là Daman. A quatre heures cinquante minutes, plaines incultes : on réprend le bord de la mer ; maiſons de Maquois ; deux Egliſes ruinées. Enſuite paroît le Petit Daman dont la Fortereſſe forme un exagone ; la porte eſt à l'Eſt ; les pointes Eſt & Nord ſont flanquées de baſtions : cette Fortereſſe étoit alors ſans canons & en aſſez mauvais état. Comme il étoit trop tard pour me rendre au grand Daman, je paſſai la nuit dans l'Aldée attenante à la Fortereſſe du petit Daman.

Le lendemain, 22, je quittai cet endroit, & paſſai ſur les dix heures avec aſſez de peine & très lentement, dans une Almedine Portugaiſe, le Kari de Daman, qui eſt fort grand. Cette Ville, autrefois conſidérable, ſe ſent de l'état foible & bas où ſont les Portugais dans l'Inde. Je n'eus pas la curioſité d'y entrer : il auroit fallu aller ſaluer le Gouverneur, m'arrêter peut-être du tems, & cela pour voir quelques Egliſes de Moines, des Noirs en veſte, ſans bas ni chapeaux, & deux ou trois Fidalgues Portugais fumant la chiroute. Le baſtion de Daman qui domine la mer, eſt garni de quatorze canons. Un peu plus loin que le Kari, eſt la Ville Noire, remplie de Maquois & de Banians qui font tout le commerce de cet endroit.

A une demi-coſſe de Daman, eau douce ſur le bord de la mer. Là finit le territoire de Daman, & commence celui de Nana.

La route ſur le bord de la mer. A une coſſe de Daman, on voit la pointe de Nargol qui en eſt à ſept coſſes au Sud-Oueſt. Toujours les montagnes à l'Eſt, de même que le fond de l'Anſe que forme le bord de la mer. On paſſe le Kari de Tchouraonla : à l'Eſt ſur les montagnes paroît la Fortereſſe d'Indergol qui eſt à Nana. Ici les coſſes ſont plus longues qu'au Nord de Daman.

Je quittai le Kari précédent à onze heures. Au-delà, le bord de la mer forme une ſeconde Anſe. A onze heures vingt minutes, Kari de Marob, ſans Aldée : vis-à-vis l'embouchure, arbres dans la mer, & banc de ſable qui paroît au reflux; les Ghâtes à l'Eſt : le rivage eſt bordé d'arbres.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Je quittai le Kari de Marob à onze heures cinquante cinq minutes. A midi trente minutes, cabanes de Pêcheurs. A midi cinquante minutes, ruiſſeau d'eau ſaumache, qui coule Eſt & Oueſt; à gauche tapis de verdure. De là à Nargol, trois coſſes & demie.

Mes Beras s'arrêterent vingt-cinq minutes. A une heure trente minutes, Kari de Naroli, Aldée dépendante autrefois des Portugais. A deux heures quinze minutes, Aldée de Karſas : la route Sud. A trois heures quinze minutes, les montagnes paroiſſent aller du Nord-Oueſt à l'Oueſt. Arbriſſeaux, nommés *Kiouras*, hauts de quatre pieds, qui portent des graines blanches, & une fleur dont les feuilles ſont jaunes & blanches, longues & odoriférantes. On en fait une Eſcence, dont le Tola vaut une roupie un quart.

A trois heures trente minutes, eau douce; la route toujours Sud. A une demi-coſſe de-là, Nargol. On peut arriver dans cette Aldée par une autre route que celle du bord de la mer, que mes gens avoient priſe. Pour ſe rafraîchir, & avoir un chemin plus ferme, mes Beras marchoient ſur le ſable mouillé, que la mer en ſe retirant laiſſoit libre. La réverbération des rayons du Soleil ſur les flots de la mer qui battoient preſque mon palanquin, me donna dans la tête : la ſoif augmenta le mal; nous nous arrêtâmes près de quelques Kiouras, & l'eau que j'y bus, me donna une petite colique accompagnée de fievre. Heureuſement mon domeſtique connoiſſoit à Nargol un riche Parſe chez qui il me conduiſit. Cet homme ſe prêta à ma ſituation : je paſſai le reſte de la journée & la nuit ſuivante dans ſa Varangue; & quelques taſſes thée, du repos & la diete me tirerent d'affaire.

Ci-d. p. cccxix. cccxx.

Sadjam, premier Établiſſement des Parſes dans le Guzarate, eſt à trois coſſes Sud-Eſt de Nargol. Cet endroit eſt actuellement peu conſidérable; à peine y voit-on quelques Parſes : ils ſont tous deſcendus à Nargol. Si mes forces me l'avoient permis, je me ſerois tranſporté dans cette Aldée : mais il n'étoit pas prudent de bruſquer au commencement d'un voyage, tandis que la route m'annonçoit bien

d'autres fatigues. Je me contentai donc des détails que me donna à ce ſujet le Parſe qui m'avoit reçu dans ſa maiſon.

Je partis le 23, de Nargol à ſept heures du matin : la route au milieu des cocotiers. Etang de Nargol, plants de palmiers, ſuivis d'une grande plaine. A une coſſe, le Kari de Nargol, allant Eſt & Oueſt, que l'on paſſe en batteau : les montagnes vont du Nord-Eſt au Sud-Oueſt : beau chemin.

Je quittai le Kari de Nargol à huit heures. A huit heures quinze minutes, petit Kari. A huit heures trente minutes, Oumergaon : le chemin paſſe par l'Aldée. A neuf heures, petit ruiſſeau d'eau douce.

Mes Beras s'arrêterent ſur le bord une demi-heure. A neuf heures trente-deux minutes, eau douce. A dix heures vingt minutes, l'Aldée de Deïer. A dix heures trente minutes, Kari de Gouvara & commencement du Diſtrict du même lieu.

Je quittai ce Kari à dix heures quarante-cinq minutes. A onze heures, l'Aldée de Djan, avec un Kari ſans batteau. Je fus obligé d'attendre une heure que l'eau eût baiſſé, pour le paſſer à gué. Mes gens mangerent enſuite leur Kicheri, tandis que des reſſentimens de fievre me tenoient ſous un arbre dans mon Palanquin.

Nous nous mîmes en route à trois heures après-midi. A trois heures vingt minutes, l'Aldée de Borli. A trois heures quarante-cinq minutes, le Pot, petit Kari. A quatre heures, l'Aldée d'Oloüar. A quatre heures cinquante minutes, le Kari de Tchikla. A cinq heures trente minutes, on apperçoit Dindou. Eau douce ; plus loin, Narkott éloigné d'une coſſe de Dindou. A ſix heures vingt minutes, l'Aldée de Kotombi. A ſix heures quarante-cinq minutes, Dindou, endroit conſidérable, à douze coſſes de Nargol. Du côté de l'Aldée, eſt un Fort quarré, conſiſtant en quatre courtines flanquées de quatre baſtions. Ce Fort commande le Kari ; il venoit d'être réparé par les Marates qui avoient bien de la peine à protéger les habitans contre les courſes des Pirates Le bord du Kari eſt garni d'une eſpece de parapet bas, long de cent toiſes. Le Kari ſe paſſe en batteau.

J'allai deſcendre chez le Curé des Chrétiens de ce lieu. Il n'étoit pas alors dans l'Aldée. Son pere, Vieillard reſpectable, me donna l'hoſpitalité, & me régala d'une poule bouillie qui me remit un peu.

Le lendemain, 24, nous paſsâmes le Kari, à neuf heures cinquante minutes. A dix heures, étang, maiſons dépendantes de Dindou; la route Eſt. A dix heures quinze minutes, Kari de Tchandoli, ſuivi de l'Aldée du même nom. A dix heures vingt-cinq minutes, l'Aldée de Karapokren. A dix heures trente-huit minutes, celle de Barpokendi. A onze heures, chemin un peu difficile; eau douce. A onze heures quarante-cinq minutes, Kari de Barol. A midi dix minutes, petit Kari de Tchitchen; l'Aldée eſt fort longue: enſuite beau chemin dans des allées d'arbres. On rencontre une petite Pagode quarrée, nouvellement bâtie; plus loin, eſt le grand Kari de Tchitchen, que l'on paſſe en batteau.

A une heure dix minutes, la Forteresse Tarapour, réparée par les Marates dans le goût Européen, excepté les baſtions du milieu, qui ſont en partie ronds & en partie quarrés: en tout, quatre canons ſur les baſtions. Le vieux côté de la Forteresse regarde Tchitchen, & le neuf, la mer. A une heure vingt-cinq minutes, l'Aldée de Tarapour, dont l'Egliſe dépend de celle de Dindou.

Je trouvai à Tarapour le Curé Dindou, qui me reçut dans la petite maiſon qu'il avoit dans l'Aldée. Comme j'avais beſoin de prendre langue avec lui, & qu'il étoit chargé de me faire avoir quelques Paſſeports Marates, je n'allai pas plus loin ce jour-là. Mes affaires ne furent prêtes que le lendemain à midi; tems auquel arriverent les Coulis, qu'il avoit envoyés la veille arracher des pieds de Tek & de Schampa, à cinq lieues de là, dans les Mattes au pied des Ghâtes. Il me promit de les envoyer ſurement à Surate dans leur terre. Ce bon Prêtre ſe donna encore la peine de me faire chercher deux Beras, pour compléter mon train: un de mes Beras de Surate avoit déſerté, & la fievre en obligeoit un autre de reſter à Tarapour. Je quittai le Curé de Dindou, très-ſatisfait de ſes ſoins obligeans, &

muni de Lettres pour le Curé de Ponjſer, qui étoit l'Aldée de l'Iſle de Salcette, la plus proche des Pagodes de Keneri.

Je partis de Tarapour, le 25 à midi trente minutes. A l'Eſt, belle pépiniere de cocotiers. A une heure quinze minutes, Kari de Tarapour; la route ſur le bord de la mer. A une heure vingt-cinq minutes, autre Kari; à l'Eſt, petit étang. A une heure cinquante-cinq minutes, Aldée de Tchikli. A deux heures trente minutes, Kari de Dopguer: l'Aldée eſt ſur une montagne. A deux heures quarante-cinq minutes, Kari de Poplen, grande Aldée. A trois heures quinze minutes, Kari de Kalou, que l'on paſſe en batteau. Ce lieu eſt abondant en huîtres.

Au bord du Kari, ſur le penchant de la montagne, eſt la cabane d'un Santon Indien, devant laquelle on voit pluſieurs piliers de la forme indiquée dans la Pl. IV, no. III. A. Près de là on trouve un puits. L'Aldée eſt ſur le Kari, dans le fond.

A quatre heures trente minutes, Nadigan, Aldée aſſez longue; forêt de cocotiers; beaux arbres touffus. A cinq heures cinq minutes, eau douce: à cinq heures trente minutes, la route Sud-Eſt, droit dans les montagnes; petit Kari de Sat patti, (c'eſt-à-dire, *ſept Karis en un*). A cinq heures quarante minutes, le grand Kari de ce nom, fort large; banc de ſable en forme d'Iſle au milieu: mes Beras furent obligés de mettre le palanquin ſur leur tête. A l'Eſt, montagnes fort hautes. Plus loin, ſur une montagne, Fort de Nana avec un étang.

A une coſſe de-là, Sirigam, Aldée conſidérable, à ſept coſſes de Tarapour. Plus loin eſt la Fortereſſe avec un Kari qui porte de petites Barques. Cette Fortereſſe eſt un quarré flanqué à chaque côté de trois baſtions hauts & forts: la porte eſt au Nord.

Le 26, je partis de Sirigam à quatre heures du matin, parce que les habitans m'avoient paru trop curieux à mon ſujet, & que je craignois d'être retardé par de nouvelles enquêtes de la part du Commandant de la Fortereſſe. A quatre heures cinquante minutes, Kari de Ma-

him, guéable A cinq heures trente minutes; l'Aldée de ce nom; petit Fort à l'Eſt de Mahim, formant un triangle flanqué de deux baſtions pentagones; l'un au Nord, le ſecond à l'Eſt: une embraſure à chaque baſtion.

Le Fort de Mahim eſt long & baigné en partie par les eaux du Kari qui eſt diviſé en deux bras par une Langue de terre, dont la pointe répond au pied même du Fort. Le ſecond bras du Kari ſe paſſe au batteau. Ce qu'on voit de la Forteresſe ſur la route eſt une eſpece de courtine baſſe, détruite, avec des baſtions preſque ruinés; & plus loin, une porte aſſez haute joignant la courtine au Sud. A droite du Fort de Mahim, ſont des terres noyées.

A ſix heures trente minutes, cotoyant le Kari, je rencontrai l'Aldée de Khelmi, avec un Fort commencé, dont les murs étoient déja haut de cinq à ſix pieds. Près de-là ſont trois tours abandonnées. A ſix heures quarante-cinq minutes, je paſſai entre ces tours où je vis un puits à roue avec un ſeau de cuir. Plus loin, ſur le Kari, eſt un baſtion quarré, ruiné; enſuite une Egliſe détruite. Au-delà du Kari, eſt Dando. Dans le fond, montagnes, & route de Ponin. D'ici à Sirigam, ſix coſſes; & autant, d'ici à Agacim.

Ci-d.p. ccxxvij

Je quittai Dando à huit heures: la route à l'Eſt. A huit heures quinze minutes, aſſez bel étang au Sud. A huit heures trente minutes, la route toujours à l'Eſt; landes; enſuite Aldée de Gaongueraie; chemin pierreux A huit heures quarante-cinq minutes, Kari du même nom. A neuf heures, fonds bourbeux; eau douce; plaine, ruiſſeau d'eau douce à l'Oueſt. A neuf heures quinze minutes, la route Eſt Sud-Eſt; Aldée de Dongrin; eau douce. A neuf heures trente minutes, la route entre les montagnes. A neuf heures cinquante minutes, étang. On voit au Nord, la Forteresſe de Tchandori ſur les Ghâtes; la route Sud.

Je quittai l'étang précédent à dix heures trente minutes. Juſqu'à onze heures cinq minutes, mauvais chemin dans des terres graſſes, inondées; enſuite landes. A onze heures vingt minutes, cabanes de Marchands de Sour; mauvais chemin entre des *Djoüeurs.*

Le Djoüeur eſt un arbriſſeau ſans feuilles, dont les bran-

ches ſont vertes, & ſe partagent aux extrémités en bouquets de trois petites branches. Les premieres branches vont en diminuant juſqu'à la cime, & forment avec le corps de l'arbre une eſpece de pyramide. Elles peuvent avoir un pouce d'épaiſſeur, ſe caſſent aiſément & rendent une eſpece de lait aigre & cuiſant.

A onze heures trente minutes, Gantora, à l'Eſt: la route au Sud. A l'Oueſt, le Fort d'Arnal qui eſt à Nana.

On voit du bord du Naddi de Gantora, Bovamelangue, tombeau d'un Santon Muſulman, élevé ſur les Ghâtes, route de Ponin. Les dévôts y vont une fois l'an en pélerinage. Ce Monument eſt gardé par des Fakirs, & paroît de loin comme trois Forts. Les Indiens & les Muſulmans, lorſqu'ils apperçoivent ce tombeau, récitent ce vers Maure,

Sonneké ſedj roupeké palangue.

dont la finale rime au nom du Tombeau, & qui ſignifie : *le matelas (du Fakir) eſt d'or, & ſon lit d'argent.*

Il fallut attendre long-tems le batteau de paſſage, qui étoit de l'autre côté du Naddi, & nous mîmes plus d'une heure à le traverſer. Mes gens s'arrêterent au-delà pour ſe rafraîchir.

Parti à quatre heures trente minutes, je trouvai à quatre heures trente-quatre minutes, un Kari; la route Sud: enſuite mauvais chemin ſur des levées faites de boue dans des quarrés de Jouari & des champs de Nelis remplis d'eau. A cinq heures, vingt minutes, Aldée de Mokam, ſuivie de chemins pareils. A cinq heures trente minutes, Agacim, Aldée aſſez conſidérable.

Je me mis en route le 27, à cinq heures & demie du matin, au coup de canon de Bombaie, marchant toujours dans les Jouaris. A ſix heures, étang à l'Oueſt, & maiſons à l'Eſt. A ſix heures dix minutes, à l'Eſt, Aldée de Kombari: beau chemin; route Eſt un quart Sud. A ſix heures trente-cinq minutes, l'Aldée d'Outar. A ſix heures quarante minutes, grand étang à l'Eſt. A ſix heures quarante-cinq minutes, Sipala; enſuite mauvais chemin, comme le 26, dans les Jouaris; levées, fonds bourbeux. A ſept heures dix minutes,

Voyage aux Indes, Orientales, IIIe. Partie.

étang à l'Eſt; la route Sud ; mauvais chemin. A ſept heures vingt-deux minutes, Vagoli, avec un Kari du même nom ; bel étang à l'Eſt; la route par l'Aldée; beau chemin entre des haies ; Egliſe détruite. A ſept heures cinquante minutes, Nermol, à deux coſſes de Bacim ; deux étangs; Pagode de Nana, dédiée à Maha Deo (au Lingam).

Mes gens ſe repoſerent quelque tems dans l'Aldée; & nous partîmes à huit heures trente-cinq minutes. A neuf heures dix minutes Gorkof (ou, Vaſerkot) Fortereſſe en terre, peu conſidérable, ſituée ſur une montagne, à l'Eſt. A neuf heures trente-cinq minutes, Guiridji. A neuf heures quarante minutes, Vanſli. A dix heures, Papri ; enſuite Bacim *de Serra*, à l'Eſt, à une coſſe. A dix heures quinze minutes, Bacim ; le Fort à l'Eſt.

Cette Ville, autrefois ſoumiſe aux Portugais, eſt maintenant entre les mains des Marates qui s'en emparerent il y a environ 35 ans (en 1740 ſelon M. Otter). Après Goa, je n'ai pas vu à cette Côte de Ville mieux ſituée pour le commerce: elle eſt au commencement d'une Anſe qui renferme pluſieurs Iſles, entr'autres celle de Salcette. La Fortereſſe a été bâtie par les Portugais, & ſeroit ſuſceptible d'un belle défenſe entre des mains aguéries. C'eſt un exagone régulier. Les baſtions ſont à oreillons, & portent neuf canons de face: ceux du milieu, ont les faces doubles. Le milieu de pluſieurs courtines eſt encore défendu par un baſtion quarré; & celle qui bat l'Anſe, eſt protégée par un pâté en maçonnerie conſtruit ſur le bord du baſſin. Des deux portes, l'une qui eſt au Sud, eſt ouverte; les Marates ont condamné celle du Sud-Oueſt. Il peut y avoir maintenant, ſur les baſtions, quarante canons en batterie.

Voy. T. II. p. 119 126.

Pl. IV. n°. III B.

En partant de Bacim, on laiſſe la Fortereſſe au Nord, & l'on a Salcette au Sud, au-delà du baſſin ; à l'Oueſt, l'Iſle de Daravi; les Ghâtes à l'Eſt, en terre ferme; au Sud Sud-Eſt, Tanin, Ville principale de Salcette, ſituée ſur le bord de l'Iſle oppoſé aux Ghâtes. C'eſt par cette derniere Ville que les Marates, ſous la conduite de Tchemenandji Apa, ſecondé du Rajah de Pahlri, célebre dans cette contrée par ſon courage, ont commencé la conquête de Salcette. Le Chef Marat

Ci-d. p. ccxj. ſuite de la note. p. ccclxxvj.

Marate qui commande dans cette Iſle, réſide ordinairement en terre ferme dans un petit Fort qui peut battre Tanin, & vient de tems en tems dans cette Ville.

Salcette par elle-même, ſans parler de la proximité de Bacim, méritoit bien de tenter la cupidité de Nana. La fertilité des terres répond à l'aſpect ſous lequel cette Iſle ſe préſente du côté de la mer. Elle a dix-huit coſſes de long, de Gourbandel à Bandoura, & quatorze à quinze de large, de Tanin à Maroüa. Elle eſt remplie de Villages preſque tous Chrétiens, & rapporteroit en Nelis, pâturages &c. à un Peuple actif, plus de vingt-quatre laks de roupies par an. Depuis que les Marates s'en ſont emparés, les Moines Portugais & les autres Prêtres blancs, ſe ſont retirés à Goa; les Curés Canarins occupent les débris des Couvents & des Egliſes ſous l'inſpection d'un Vicaire-Général auſſi Canarin, qui réſide à Carlin: dans le Sud de l'Iſle.

L'Iſle de Daravi, ſituée à l'Oueſt de Salcette, a ſix coſſes de long, du Nord-Oueſt au Sud Sud-Eſt. L'intérieur eſt inhabité: on voit ſur la plus haute montagne une Egliſe détruite. Les bords offrent pluſieurs Aldées; comme, Dongrin (qui donne encore ſon nom à l'Iſle) ſitué à lapointe oppoſée à Bacim; Outan, au milieu de la Côte, vis-à-vis Salcette; plus loin Gorie; puis Manora, à l'autre extrémité qui eſt ſéparée de Maroüa par une paſſe (un canal) qui conduit à Bombaye. L'autre débouquement de Bombaye qui eſt au Sud Sud-Eſt, entre Salcette & la terre ferme, eſt plus étroit & embarraſſé de bas fonds. Au Nord Nord-Oueſt eſt celui de Surate, entre Bacim & Dongrin.

Je fus obligé de paſſer le reſte de la journée à Bacim, pour attendre le flux & faire chercher un Batelier qui voulût me conduire à l'Aldée la plus proche de Keneri. Mon embarras pendant cet intervalle fut de contenir mon équipage. Je perdis, malgré mes ſoins, un de mes Beras: mais quelques corbeilles de fruits que m'envoya le Commandant de la Fortereſſe, releverent mon autorité, & remirent l'ordre dans mon domeſtique. Je n'aurois pourtant pas voulu recevoir ſouvent de ces ſortes de préſens,

qui, par le retour, m'auroient mis mal à l'aiſe.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Je montai le 28, à une heure après midi, avec tout mon monde, dans un batteau de paſſage, & quittai la terre ferme à une heure dix minutes. A une heure vingt-cinq minutes, la route Eſt Sud-Eſt. A une heure quarante minutes, à l'Eſt, Baïnel, Aldée de Salcette, avec une eſpece de Fortin; un petit canal formé par l'eau de la mer, y conduit; l'Égliſe eſt ſur le bord de l'Iſle. En deça, toujours ſur le bord, eſt Gourbandel, endroit plus conſidérable. On voit à l'Oueſt un autre bras ou canal d'eau de mer, au-delà duquel eſt le chemin que ſuivent les Patmars de Bombaye. La route Eſt. A une heure cinquante minutes, Mourda: bras de mer qui y conduit. La route Sud entre Salcette & Daravi. A trois heures cinq minutes, vûe des montagnes de Keneri.

Pl.IV.III.B.

Le batteau étoit entré dans un canal étroit, tel que celui qui conduit à Baïnel; après avoir gouverné avec beaucoup de peine au milieu des joncs, nous fûmes arrêtés par la terre, ſans trop ſçavoir où nous étions. Deux de mes gens allerent à la découverte, & me rapporterent qu'Iekſer n'étoit pas éloigné. Je fis débarquer mon palanquin, congédiai mes Maquois, & me rendis dans cette Aldée, où j'arrivai ſur les quatre heures. Je traverſai enſuite Monpeſer, paſſai par Paro, & me trouvai à Ponjſer, à cinq heures cinq minutes.

Le bruit de mon cortege m'annonça au Curé du lieu, qui n'avoit jamais reçu de pareille viſite. Je vis en conſéquence ſortir d'un Couvent de Pauliſtes (de Jéſuites) ruiné, un homme en robe-de-chambre, qui me reçut avec beaucoup d'affabilité.

Il avoit été prévenu par une Lettre du Curé de Dindou. Après les premiers complimens, il me mena à ſon Égliſe; & l'heure du ſouper arrivée, je partageai avec lui le Cari pimenté & le poiſſon fumé qu'il m'avoit fait préparer comme un régal. Monſieur le Curé mangeoit avec ſes doigts, comme les autres Noirs; ce qui ne me ſurprit pas. Mais je fus un peu étonné de le voir trouver mon eau-de-vie trop foible: ſa boiſſon de préférence étoit de l'arak

diſtillée ; liqueur blanche, brûlante, & qui n'a rien de gracieux au goût. Nous mangions dans une ſalle haute, vaſte, délâbrée, garnie d'une planche poſée ſur deux traiteaux, & de quelques bancs mal aſſurés. Mon palanquin étoit à quelques pas de-là dans une varangue qui donnoit ſur l'entrée de la maiſon, & d'où je pouvois veiller mes gens, auxquels le bon Canarin avoit fait avoir des proviſions. Juſques-là tout alloit bien ; ſeulement il falloit prendre garde, en me rendant à mon appartement, de tomber du premier étage en bas par les trous fréquens du parquet qui étoit rongé de vers, & dont les planches branloient depuis pluſieurs années. Le fils d'un Noir, élevé dans une chetive paillotte, tenté preſque de croire les Prêtres Européens d'une nature ſupérieure à la ſienne, ne regarde qu'avec une ſorte d'admiration leurs habits, leurs meubles, leurs maiſons, & ſe croit fort honoré d'habiter des mâſures qui le rapprochent de ceux qui ont occupé ces maiſons.

Pour ne pas perdre de tems, le lendemain de mon arrivée, le 29, je commençai mes courſes littéraires. Le Curé de Ponjſer m'avoit parlé des Pagodes de Djegueſeri ſur la route de Tromba. Comme il y avoit peu de choſe à y obſerver, je crus qu'une journée me ſuffiroit. Je partis donc en palanquin, à ſept heures quinze minutes, de Ponjſer, avec un guide, & traverſai le petit pont de l'Aldée qui eſt ſoutenu par ſix arches aſſez bien faites, dont les piles ſont renforcées, comme en Europe d'avances, en maçonnerie.

A ſept heures quarante-cinq minutes, petit pont à deux arches; plus loin, Égliſe détruite. A huit heures dix minutes, l'Aldée de Pari; puis landes & cocotiers juſqu'à un ruiſſeau qui roule des pierres & du gravier La route Sud, enſuite un peu Eſt, puis Sud-Oueſt. A neuf heures, autre ruiſſeau. A neuf heures quinze minutes, troiſieme ruiſſeau; fond de gravier : petite Pagode Neuve; bel étang: la route Sud Sud-Eſt. A neuf heures vingt minutes, Aldée de Gorgom : terres labourées ; enſuite landes : Pagode quarrée avec un dôme rond, nouvellement bâtie. A neuf heures trente minutes, petite Aldée de Maledjas ; à

gauche, étang. Au-delà ſont les Pagodes de Djegueſeri, à-peu-près à trois coſſes Sud-Eſt de Ponjſer.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe Partie.

Pl. IV. IV. A & B.

Je traverſai d'abord la grande Pagode (A), & la petite (B) qui eſt au bout. Rentrant enſuite par celle ci, c'eſt-à-dire, par le Nord, j'en tirai le plan dont voici l'explication.

(1) Eſt une porte quarrée, ſur laquelle ſont des bas-reliefs preſqu'effacés. On y diſtingue encore une eſpece de Roi aſſis, entouré de ſa Cour. Sous ſon trône paroît une figure à ſix bras, aſſiſe. On voit deux Sphinxs ſur les colonnes du coin de la façade : les colonnes ſont cannelées.

Le premier Divan (2) ou Veſtibule, eſt large de ſix cannes [1], long de quatre, haut de deux. Le milieu (3) de la Pagode eſt large de cinq cannes. De chaque côté eſt un Divan à quatre colonnes. Les figures de la gauche (4) ſont détruites. A droite (5), dans la niche du milieu (6), paroît Gonès à tête d'éléphant; & à la premiere niche (7), une femme, & en haut un enfant ſemblable à un Ange, qui ſemble voler vers elle. La longueur du Veſtibule (8) : on y entre par l'ouverture (9), eſt de cinq cannes.

Pl. IV. IV. A.

Revenant toujours du Nord au Sud par un paſſage découvert, où la montagne eſt comme coupée en deux, on entre dans la grande Pagode (A). Le bas relief du haut de la porte (1) eſt preſque effacé. On y voit encore un homme aſſis, qui a la main ſur ſa cuiſſe. Au-deſſus de cette porte eſt une chambre baſſe, eſpece de premier étage. L'eſcalier qui y conduiſoit, eſt détruit : il n'en reſte que le pilier (2). Les colonnes de la porte ſont quarrées : voyez le chapiteau dans la Pl. IV n°. IV. C.

Suit un Veſtibule (3) de cinq cannes de long ſur trois de large : des deux côtés, Divans (4) de deux cannes & demie de profondeur, cinq de large & trois de haut, ſans figures. A chaque Di-

[1] Les Plans que préſente cette Planche, ſont principalement pour aider l'imagination. La diſtribution eſt exacte : mais je ne garantis pas abſolument les dimenſions; le plus ſûr eſt de conſulter les Deſcriptions. L'échelle ne regarde pas les vûes, colonnes, Lingams &c. Elle n'eſt que pour les Plans d'excavations, & ſeulement pour les nos. IV, V, VI, & VIII.

van,ſix colonnes,dont la partie inférieure (ou le pied-d'eſtal) longue d'une canne & demie, eſt quarrée: voyez le haut dans la Pl. IV n°. IV. D. En face, à la porte de l'excavation du milieu, ſont deux figures (5) (une de chaque côté de la porte) giganteſques, debout, tenant à la main un bâton, & portant le Cordon de Brahme : chaque géant a un enfant à ſa gauche. Deſſus la porte, eſt un beau bas-relief aſſez bien conſervé, repréſentant un homme haut de trois pieds, aſſis, qui a ſur la tête un bonnet de peau de bête, dont les deux oreilles ſont droites ou relevées ; & le haut en forme de perruque à boucles ou écailles, qui ſe rabat par derriere. A côté de cet homme, paroiſſent deux Vieillards, les mains étendues vers lui, reſſemblant à des Miniſtres en préſence de leur Roi, ou à des perſonnes qui prient. Le Roi & ſes Miniſtres ſont renfermés dans une eſpece d'Arcade garnie de fleurs, à droite & à gauche de laquelle ſont des figures d'hommes & de femmes qui ont les mammelles nues, hautes de deux pieds.

L'excavation du milieu eſt large de quinze cannes, longue de dix, & a ſix colonnes en quarré qui forment quatre galeries (6), larges chacune de deux cannes. Au milieu eſt le Sanctuaire (7), ſans figures. Aux quatre portes qui ſont Nord, Sud, Eſt & Oueſt, les figures du bas ſont détruites. On voit au milieu du Sanctuaire, un Autel quarré (8) d'une canne de haut, & de trois quarts de canne en quarré. Deſſus eſt le Lingam féminin *. **Pl. IV. IV. E.*

A gauche de l'excavation du milieu, au coin, eſt un autre portique (9) (ou ſalle) de deux cannes de large, au bout duquel on voit une chambre ou citerne (10). A l'Eſt eſt une petite chambre (11) dans laquelle eſt un Lingam, vis-à-vis du bœuf (12).

Du même côté (13), autre excavation commencée, & précédée d'une eſpece de cour (14), où le ſommet de la montagne eſt percé.

Le dernier veſtibule (15) de la Pagode (A) (ou le premier en entrant par le Sud), a deux cannes de long, ſur ſix de large. On voit ſur la porte des bas-reliefs preſque effacés, qui repréſentent des Divans ou chambres ; au haut, à gauche,

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

la figure d'un homme aſſis; & à la porte (16), deux figures de taille giganteſque, preſque détruites. A droite & à gauche de cette piece ſont deux Divans (17) longs d'une canne & demie de long, ſur deux de large : les figures en ſont effacées. A l'entrée, à droite (19), eſt une petite citerne.

Ces Pagodes ne préſentent point d'Inſcriptions. Elles ſont creuſées dans une montagne peu élevée, & percée par le haut dans pluſieurs endroits. On deſcend quelques marches (18) pour entrer dans la grande.

Paſſant dans la Pagode (A), j'apperçus, dans un coin, une petite Statue de pierre, d'un pied de long, aſſez brute, repréſentant un bœuf couché; l'animal étoit avec ſa ſonnette, & encore tout gras de l'huile des Sacrifices. Je propoſai à mon domeſtique, qui etoit Parſe, de le prendre: il le refuſa. Un de mes Pions, bon Muſulman, & moins ſcrupuleux, l'enleva, & le mit dans mon Palanquin. Nous comptions que perſonne ne nous avoit vus; mais au ſortir de la Pagode, pluſieuts Brahmes me ſuivirent, parlerent à mes gens; &, comme ils ne virent rien dans mon Palanquin qui pût autoriſer leurs ſoupçons, ils n'oſerent pas redemander cet objet de leur culte. Je regagnai tranquillement Ponjſer, charmé de pouvoir porter en Europe un Dieu * tiré d'une des plus célebres Pagodes de l'Inde. Voilà comme la curioſité ſçait colorer les actions criminelles.

** A mon retour je l'ai donné à M. le C. de Caylus.*

De retour à Ponjſer, avant que d'aller à Keneri, je voulus voir la Pagode de Monpeſer, Aldée par laquelle j'avois paſſé, & qui eſt à deux tiers de coſſe au Nord-Oueſt de Ponjſer. Tandis que le Curé de ce dernier endroit préparoit les vivres dont mes gens avoient beſoin pour le voyage de Keneri, où je devois paſſer quelques jours, je me mis en route pour Monpeſer, le 30, à la pointe du jour. A une demi-coſſe, je trouvai ſur la droite, un ruiſſeau d'eau douce. Arrivé à Monpeſer, je me mis ſur-le-champ à examiner la Pagode qui forme une très grande excavation, dont on peut voir le plan dans la Planche IV.

Pl. IV. V. A.

(1) Eſt une pierre propre à recevoir une Inſcription, & ſur laquelle il y en avoit peut-être une autrefois. Elle eſt

en dehors, à gauche, au-deſſus d'une petite citerne comme aux Pagodes de Keneri, près de la fenêtre (2) : les Portugais y ont fait une petite Croix en relief. La ſalle (3) a ſept cannes de profondeur & douze de largeur. Au fond ſont trois chambres, qui étoient peut-être autrefois des Divans ; à & droite & à gauche de ces chambres, les caveaux (6) dans leſquels on entre par les trous (7). Les Portugais, qui faiſoient leur École dans la Pagode, avoient bouché la porte du caveau de la droite, (6a) pour que les enfans n'allaſſent pas dans ce lieu, qu'ils avoient rendu le réceptacle des immondices : elle eſt maintenant ouverte ; mais on ne peut guere y entrer ſans lumiere. Je donnai deux flambeaux à mes Pions. Il y avoit à craindre de rencontrer dans ce caveau quelque tigre gîté. Ces animaux viennent ſouvent dans les Aldées ſur-tout en hiver, & le bruit couroit qu'ils avoient dévoré depuis peu des bœufs & un enfant. Je m'approchai de la porte ; mes Pions avoient le ſabre nud ; je tenois le mien de la main droite, de la gauche un piſtolet d'arçon à deux coups ; & j'en tirai un, pour faire ſortir les bêtes féroces. Au bruit du coup, redoublé par l'écho, mes Pions jettent leurs flambeaux ; le reſte de mes gens, qui ne m'eſcortoient que de loin, diſparoît, & je me trouve ſeul dans les ténebres à l'entrée du caveau. Mon premier mouvement fut mêlé de colere & d'envie de rire. Il ne ſortit rien ; mes Pions ſe raſſurerent, rallumerent leurs flambeaux, & je ne vis qu'un caveau aſſez large & humide.

Les Chrétiens du Pays, crédules & fertiles en hiſtoires fabuleuſes, autant pour le moins que les Indous, rapportent qu'un Franciſcain marcha dans ce lieu ſept jours durant, & rencontra dans ſon chemin un puits, dans lequel il deſcendit ſon Caffre avec une corde : celui-ci ne reparoiſſant pas, le Franciſcain effrayé revint ſur ſes pas, & ſortit du caveau.

Dans la chambre du coin (7), on voit ſur le mur, en haut un groupe d'enfans ; & en bas, ſix figures.

A gauche de la ſalle (3) eſt un Autel (9), dreſſé par les Portugais. A côté (10) figure giganteſque, de deux cannes

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

de haut, qui a la main droite ſur ſa poitrine, & la tête couverte d'un bonnet dont le devant eſt relevé comme à celui des Grenadiers, ainſi que les oreilles qui ſont à écailles. En bas, à droite, paroiſſent trois femmes nues & debout; à gauche, trois autres figures humaines aſſiſes; & au-deſſus, une multitude de petits hommes debout, d'autres à cheval.

La ſalle (3) a ſix colonnes dans la largeur, deux Divans (4, 5,) avec deux colonnes à chaque Divan, & deux autres colonnes devant la porte du Sanctuaire ou chambre du fond (11) dans laquelle eſt un trou dans la terre (12) : les figures du Divan (5) ont été couvertes de plâtre par les Portugais, qui ont auſſi gâté les colonnes, pour faire de ce lieu une Egliſe.

Hors de la Salle, à gauche, eſt une petite Chambre (13) à deux colonnes, devant laquelle eſt un trou rond (14) creuſé en terre, d'une canne de long, ſur une demie canne de large. C'eſt l'ouverture d'une Citerne ſouterraine, que l'on dit aller juſqu'à la montagne de Keneri, qui en eſt à plus de trois coſſes. Quand les eaux ſont baſſes, on y voit un rang de colonnes long à-peu-près de dix cannes, qui a été laiſſé pour empêcher le terrein d'enfoncer.

Au-deſſus de la Pagode, ſont les ruines du Couvent des Franciſcains.

A gauche, en dehors (15), eſt une excavation de ſept cannes de large & de trois de profondeur, où l'on voit trois colonnes quarrées. Elle communique à la petite Chambre (13) par le trou (16) qui eſt un reſte de porte baſſe preſque bouché. On nomme ce lieu, les *Ecuries*. On peut voir, dans la Pl. IV, n°. V, B, la forme du chapiteau des colonnes de Monpeſer.

Les Brahmes prétendent qu'il eſt écrit dans leurs Annales, que les excavations de Djegueſeri & de Monpeſer, ainſi que celles de Keneri, ſont l'ouvrage d'Alexandre le Grand : mais ils ne produiſent pas ces Annales; & leur folie eſt d'attribuer à ce Prince ou aux Dews, ce qui leur paroît au-deſſus des forces ordinaires de l'homme.

L'Égliſe des Chrétiens de Monpeſer eſt à gauche de la Pagode. On y voit une Pierre Sépulchrale ſur laquelle eſt une Inſcription

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Inſcription Portugaiſe de 1590. Les Marates, après avoir ruiné cet Edifice, en ont tranſporté les bois à Tanin. A quelque diſtance de l'Égliſe, eſt une eſpece d'Antre (ou de Citerne), dont l'eau, à ce que l'on prétend, rend noirs les Blancs qui s'y baignent. Pure Fable, comme tout ce que l'on dit des autres citernes; je ne pus vérifier le fait, parce qu'il n'y avoit pas alors d'eau dans ce trou.

Les Brahmes de cet endroit appellent *Balbotes*, les caracteres Samskretans; & *Mourls*, les lettres courantes: ils ſe ſervent encore de celles-ci pour écrire le Samskrétan.

Je fus de retour à Ponjſer, ſur les dix heures: mes gens ſe repoſerent quelques momens, empaqueterent leurs proviſions & les miennes, qui conſiſtoient en riz & en œufs; & je partis à onze heures pour Keneri (ce mot ſignifie *pélerinage*), avec deux Guides que me donna le Curé de Ponjſer.

La route Nord-Eſt. A onze heures vingt-cinq minutes, arbres, brouſſailles. A onze heures vingt-huit minutes, petit étang. A onze heures trente-deux minutes, petit fond, eau. A onze heures quarante-cinq minutes, commencement des montagnes; la route Nord un quart Eſt. A midi dix minutes, petite fondriere. A midi douze minutes, eau courante. A midi quarante minutes, eau, ainſi qu'à quarante cinq minutes. A midi cinquante-cinq minutes, ſeconde montagne; pierres brûlées: Puits de Samatang, de trois quarts de canne de profondeur, creuſé dans le roc au milieu du chemin, par les Brahmes des Pagodes, pour le ſoulagement des Pelerins. Il y a des Indiens qui débitent gravement qu'il communique à celui de Monpeſer. *Ci-d. p. cccxcxij.*

A une heure quinze minutes, pied de la premiere montagne des Pagodes. J'arrivai à une heure quarante-cinq minutes, aux Pagodes, qui ſont à-peu-près à trois coſſes Eſt de Ponjſer.

Pour bien entendre la ſituation des Pagodes de Keneri, il faut d'abord ſe repréſenter la montagne, ou plûtôt les montagnes dans leſquelles elles ſont creuſées.

Ce ſont comme trois montagnes de pierre, unies l'une à l'autre depuis la racine juſqu'aux deux tiers environ de leur

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

hauteur; dont deux (A, B) ſont ſéparées par un grand enfoncement en précipice, qui, reſſerré à l'Oueſt par les deux pointes reſpectives de ces montagnes, s'élargit du Sud-Oueſt au Nord Eſt, & eſt terminé, de l'Eſt au Nord Nord-Oueſt, par la troiſieme montagne (C), qui unit les deux autres, formant dans le fond une eſpece de ceintre. Cette derniere montagne paroît taillée à pic; elle eſt creuſée en deſſous: les deux premieres ſont en talus. On va de l'une à l'autre à travers les ronces, de petits arbriſſeaux, des ravines d'eau, des quartiers de rochers.

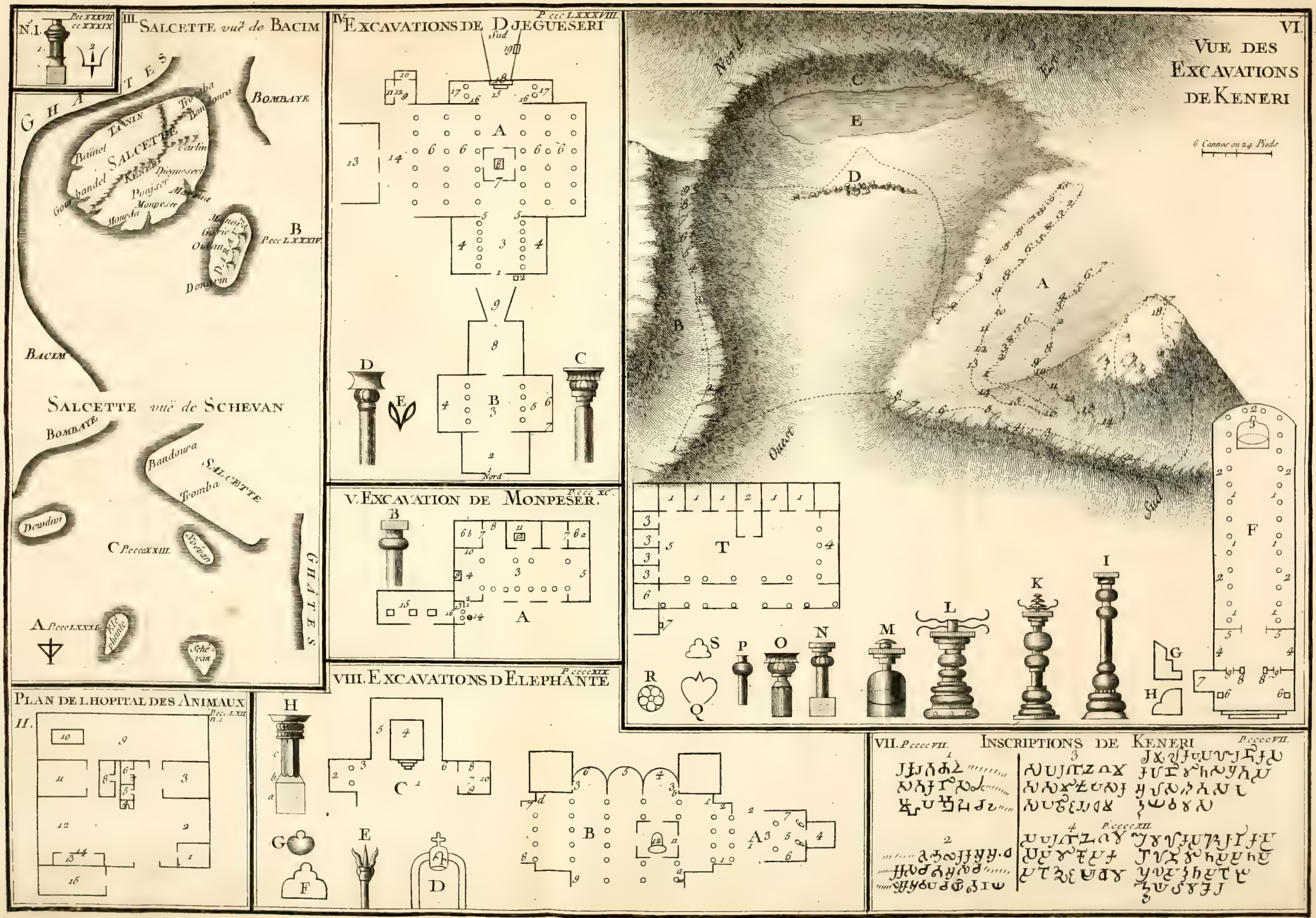
Aux trois quarts de l'enfoncement, on trouve les ruines de deux ponts (D), formés de quelques pierres longues, poſées ſur d'autres pierres placées de champ. Ces ponts ſervoient de communication aux deux montagnes à Pagodes; ils ont été détruits par les Portugais. Au-delà eſt un étang (E) d'eau croupie, qui s'étend juſque ſous la montagne (C) du fond.

Il n'y a à la montagne (B) qu'un rang ou étage d'excavations; la montagne (A) qui eſt vis-à-vis, en préſente juſqu'à quatre, placés en amphithéâtre.

Du ſommet de la montagne (A), près d'un Plelouſe (18) à degrés, taillée dans le roc, Tanin m'a paru à l'Eſt Nord-Eſt; Bacim, à l'Oueſt Nord-Oueſt; Bombaye, au Sud-Oueſt; Ponjſer, au Nord-Oueſt; Maroüa, à l'Oueſt Nord-Oueſt; Bandoura, au Sud-Oueſt.

Les Montagnes qui partagent l'Iſle de Salcette dans la longueur, vont du Nord Nord-Eſt, en tournant au Sud Sud-Eſt: celles de Keneri vont du Sud à l'Oueſt, par l'Eſt & le Nord.

Après cette deſcription générale, je paſſe aux Pagodes creuſées dans ces montagnes. L'entrée du plus grand nombre étoit remplie d'herbages & de roſeaux fort hauts, que les pluies avoient fait croitre. Il fallut y mettre le feu, pour me frayer un paſſage dans les caveaux les plus reculés. Quelquefois j'étois obligé de me faire deſcendre avec des cordes dans les creux pour leſquels il n'y avoit pas d'eſcaliers; ailleurs il falloit monter ſur les épaules de mes Pions, pour eſcalader des pans de murailles détruites, & ſauter de pierre en pierre à l'ardeur du Soleil ſur des rochers gliſſans &



Laurent Scriptur. Acad. Soc. Sculpsit

brûlans, où le moindre faux-pas m'expoſoit à teindre de mon ſang une lieue de roc en précipice. Mes gens ne jugerent pas à-propos de me ſuivre par-tout. Enfin à force de fatigues & de courſes, j'achevai la viſite des Pagodes de Keneri.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Des Monumens de cette nature mériteroient bien que les Anglois, qui ſont pour ainſi-dire à la porte, envoyaſſent une perſonne habile en lever les plans & deſſiner toutes les figures qu'ils préſentent. Un travail de cette nature, accompagné d'explications données par des Brahmes inſtruits, ſeroit certainement bien reçu en Europe. Pour moi, voyageant en tems de guerre, très-loin des Comptoirs François, & borné par le tems & par la dépenſe, je ne pus que répéter à Keneri ce que j'avois fait à Iloura. Mes ſoins ſe tournerent principalement du côté des Inſcriptions. Elles ſont au nombre de vingt-cinq, toutes gravées en creux ſur la pierre. La grandeur des lettres n'eſt pas toujours la même : meſure commune, elles ſont longues environ de deux pouces. De ces Inſcriptions, vingt-deux ſont dans les caracteres du no. VII. de la Pl. IV. il y en a une en caracteres Samskretans modernes, & deux en caracteres Mongous. Pluſieurs étoient preſqu'effacées, les autres au moment de l'être. Me regardant pour ainſi dire comme envoyé pour ſauver d'une ruine totale des Monumens précieux, qui pourroient nous donner l'ancien Tamoul ou l'ancien Samskretan, & des traits importans de l'ancienne Hiſtoire de l'Inde, je tâchai de les copier avec la plus grande exactitude, marquant ſoigneuſement les lacunes & gardant le nombre & proportionément la longueur des lignes. Après avoir porté l'attention juſqu'au ſcrupule, je fis une nouvelle revûe des Pagodes, pour vérifier les Inſcriptions.

Voy. Bayer, Elem. Litter. Mungal. in Comment. Petropolit. T. III. p. 389. T. IV. p. 289.

Mon deſſein étoit d'abord de les donner toutes dans cette Relation : mais ſans parler des frais, toujours à ménager dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, le tems néceſſaire pour graver ces Inſcriptions, eut trop retardé la publication du *Zend-Aveſta*. (Les mêmes raiſons m'ont obligé de ſupprimer les Cartes Géographiques) : je me contente donc d'en préſenter ici une, avec ſix lignes priſes de deux autres : cela forme treize lignes qui renferment à-peu-près le

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

plus grand nombre des caractéres dans leſquels ces Inſcriptions ſont écrites. Je donnerai le reſte dans un autre Ouvrage avec la traduction Hébraïque des Priviléges des Juifs de Cochin.

J'ai cru devoir ponctuer ma marche ſur la Planche, pour que les curieux qui ſeront tentés de faire le même pélerinage, puiſſent plus aiſément me ſuivre & me corriger.

Cette exactitude, ennuyeuſe pour certains Lecteurs, fournira peut-être à d'autres le moyen d'évaluer le tems que l'on a dû mettre à ces Ouvrages; d'en fixer par-là l'époque, & de comparer la meſure de connoiſſances, le degré d'habileté que pouvoient avoir les Indiens, pris dans un tems très-éloigné, tel qu'eſt certainement celui de ces excavations; de le comparer avec ce que nous ſçavons de pluſieurs Peuples célebres, conſidérés dans une époque correſpondante.

De même, ces détails de routes par coſſes, demie, quarts de coſſe; par puits, arbres, ruiſſeaux, Villes, grandes & petites Aldées, terres enfriche ou cultivées, montagnes & rivieres, dirigées de tel ou tel côté; anſes, rochers dans la mer, giſſement des Côtes, changemens des embouchures de rivieres, direction des courants; ces détails peuvent mettre en état d'établir ſur la population, ſur la quantité de terre habitée, cultivée, une ſorte de calcul entre les parties du Globe auxquels ils ont rapport, & les Royaumes de l'Europe les plus connus; ils peuvent aider à fixer le giſſement général de la Terre, qui dépend de la poſition des montagnes & du cours des rivieres, combinés avec l'action moins ſenſible des mers.

Après ces réflexions préliminaires, je commence la deſcription des excavations de Keneri. Sachant que celles de la montagne (B) étoient en moindre nombre, je voulus d'abord les viſiter, pour examiner enſuite à loiſir celles de la montagne (A). J'allai en conſéquence à l'excavation (8), où je laiſſai mon Palanquin avec pluſieurs de mes gens, & paſſai à l'autre montagne. (B)

1°. Grande excavation de neuf cannes de long & de ſix de large, conſiſtant en pluſieurs trous qui ont peu de hauteu

2°. Excavation où l'on voit d'abord un Divan ou Veſtibule, à deux colonnes. Au fond, eſt une Chambre ſui-

vie d'un Sanctuaire, dans lequel paroît un homme aſſis, tenant ſa pagne : on appelle cet endroit, la *Boutique*; & cet homme, le *Banian.*

3°. Veſtibule profond d'une canne, avec deux fenêtres larges chacune d'une canne, ſuivi d'une Chambre de trois cannes & demie de large, ſur deux de profondeur & une & demie de haut. Au fond, dans une eſpece de Sanctuaire, ſont trois figures d'hommes aſſis. Celle de la gauche eſt entre deux Miniſtres debout, qui tiennent un fouet. Sous les deux autres paroiſſent des hommes aſſis, reſſemblans à des Miniſtres; & immédiatement ſous celle du milieu, on voit deux petites figures d'hommes, qui tiennent le pilier ſur lequel poſe le ſiége ou trône de cette figure. A droite & à gauche des trois premieres, on en voit d'autres debout, tenant un cordon de leur main gauche qui eſt élevée. A l'entrée del'excavation à gauche, eſt un trou en terre, c'eſt-à-dire, en bas dans le rocher.

4°. Excavation de cinq cannes de large, deux & demie de profondeur; qui préſente une Chambre détruite.

5°. Veſtibule de cinq cannes de large, cinq de long, deux de haut, ſuivi d'une chambre de cinq cannes en quarré, dont le mur au bas eſt garni d'une banquette à l'Eſt & au Nord. A gauche, Chambre de deux cannes en quarré avec une banquette à l'Oueſt.

Au-deſſus d'un trou ou d'une petite citerne où il y avoit ſans doute autrefois de l'eau, eſt une Inſcription aſſez bien conſervée, ſur une pierre qui a trois pieds & demi en quarré [1]. Cette Inſcription eſt de douze lignes, dont les cinq premieres ſont plus écartées que les autres.

6°. Excavation dégradée, de quatre cannes en quarré.

7°. Excavation de quinze cannes de large, ſix de profondeur. Au fond ſix Chambres, chacune de deux cannes en quarré, excepté la troiſieme qui a trois cannes de large, trois de long, & eſt ſuivie d'une autre Chambre de deux cannes en quarré. Trou en dehors, à gauche en entrant.

[1] Ce n'eſt pas une pierre ajoutée : mais on a formé dans le roc le modele d'une pierre à Inſcription, qui ſemble appliquée ſur le mur. Il en eſt de même des autres pierres à Inſcriptions dont je parlerai dans la ſuite.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

8°. Veſtibule de cinq cannes de large, une & demie de profondeur, avec deux colonnes octogones dégradées ; ſuivi d'une Chambre de cinq cannes de large, quatre de profondeur, garnie d'une banquette. Au fond eſt une niche où l'on voit un homme aſſis, qui tient ſa Pagne.

En-dehors, au-deſſus du trou à l'eau, on voit une Inſcription de huit lignes, ſur une pierre haute de deux pieds, & large de deux & demi, dont il ne reſte ſur la largeur qu'un pied trois quarts. Les trois premieres lignes & la cinquieme ſont aſſez entieres ; le reſte preſque fruſte.

9°. Excavation à peu-près de même étendue, formant un Veſtibule ſuivi d'une Chambre, à droite de laquelle eſt une autre chambre dont la porte eſt dans cette premiere. Au bout de celle-ci, eſt une autre Chambre de deux cannes en quarré. Petite citerne en entrant en dehors.

Je gagnai enſuite les ruines (D) d'un des ponts qui joignoient autrefois les deux montagnes ; je m'approchai de l'étang (E) ; & revenant de-là à la montagne (A), je repris la viſite des excavations.

Pl. IV. IV. B. La plûpart ont une entrée ſemblable à celle des Pagodes de Djegueſeri.

Premier étage, allant du Sud-Oueſt au Nord-Eſt.

10. Veſtibule de ſix cannes de large & de deux de profondeur. A droite en entrant, petite citerne. A gauche niche où paroiſſent deux femmes aſſiſes, à ce qu'il me ſemble, & un enfant entr'elles, de bout, tenant ſa Pagne. Le veſtibule eſt ſuivi d'une chambre qui a cinq cannes en quarré. Au fond eſt un Sanctuaire en Divan, au milieu duquel eſt un Lingam * d'une forme particuliere. A droite du Sanctuaire eſt une autre Chambre de deux cannes en quarré. L'excavation totale a une canne & demie de haut.

* *Pl. IV. VI.* L.

2°. Veſtibule de cinq cannes de large, une & demie de profondeur, deux de haut, avec deux colonnes octogones. Au fond, Chambre de cinq cannes en quarré, à droite de laquelle, eſt une autre Chambre de trois cannes.

Inſcription vis-à-vis la petite citerne, au-deſſus d'un autre trou de la largeur de la pierre de l'Inſcription, c'eſt-à-

dire de cinq pieds. Le haut de cette pierre eſt briſé. Elle préſente cinq lignes & demie, ſéparées par un intervalle d'une ligne & demie, qui eſt ſuivi de cinq autres lignes.

3°. Excavation de huit cannes de large, cinq de profondeur. On trouve en entrant, deux Chambres, dont une de trois cannes en quarré : celle du fond, d'une canne en quarré. Trois autres Chambres détruites.

Inſcription de cinq à ſix lignes, ſur une pierre de trois pieds de large, un & demi de haut. Elle eſt en dehors ſur la petite citerne, & preſque effacée ; il n'en reſte que les dernieres lettres à droite de quatre lignes.

4°. Veſtibule de huit cannes de large, trois de profondeur : à gauche, trou ſans eau. Le Veſtibule eſt ſuivi d'une Chambre de ſix cannes de large, cinq de profondeur ; à chaque coin de laquelle eſt une Chambre de deux cannes en quarré. Au fond, Divan à deux colonnes, dont le mur, en face de l'entrée, eſt chargé de figures. Aux deux extrémités de ce Divan, de chaque côté paroiſſent ſur le mur, comme en regard, des hommes de bout, tenant leurs Pagnes. Cette piece eſt ſuivie d'une autre Chambre vuide, de deux cannes en quarré.

Suite du premier étage un peu plus élevée, allant dans l'Eſt.

5°. Excavation de quatre cannes de large, deux de profondeur, formant deux trous.

6°. Excavation d'une canne & demie de haut & en quarré: le Lingam * (M) au milieu.

7°. Excavation de ſix cannes de large, cinq de profondeur : banquette à l'Eſt & à l'Oueſt. A gauche, trois petites Chambres. *Pl. IV. VI. M*

8°. Chambre de deux cannes & demie en quarré : l'entrée ſimple.

9°. Excavation dégradée, de quatre cannes de large, une de profondeur avec une banquette.

10°. Veſtibule ſoutenu par quatre colonnes, formant deux arcades. A gauche, au bout du Veſtibule, citerne pleine d'eau ; à droite, eſt un homme aſſis, à côté duquel

paroiſſent deux petits hommes, debout, qui tiennent de la main gauche un arbre dont le fruit reſſemble à la pomme. En face, au fond du Veſtibule, eſt un homme aſſis; & vis-à-vis lui, un autre homme debout, qui tient un arbriſſeau, dont la fleur approchante à celle du Soleil, s'éleve à la hauteur de ſon oreille.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Le Veſtibule eſt ſuivi d'une Chambre large de ſix cannes, profonde de cinq. De chaque côté, eſt une autre piece de deux cannes en quarré.

Au bout eſt un Sanctuaire en Divan, dans lequel, en face on voit un homme aſſis, qui tient ſa Pane; ſes Schoupdars ſont debout. Sur les murs des côtés, paroiſſent neuf figures humaines aſſiſes, dont une eſt accompagnée de deux Schoupdars qui portent des bonnets de poil, façonnés en écailles. Cette figure a derriere la tête un *condé* * rond plat & ouvragé, qui lui tient les cheveux.

Pl. IV. VI. R.

Deuxieme étage, allant de l'Eſt à l'Oueſt Sud-Oueſt.

1o. Divan à deux colonnes, de quatre cannes de large, une & demie de profondeur. Enſuite Chambre de quatre cannes en quarré. A gauche, autre chambre d'une canne & demie en quarré.

2o. Divan ſans colonnes, ſuivi d'une Chambre de cinq cannes en quarré. A gauche de cette Chambre, ſont deux petites chambres de deux cannes, & à droite, un Divan. On voit, dans cette excavation, pluſieurs figures d'hommes debout & aſſis; entr'autres un bas-relief qui repréſente nn homme aſſis, avec ſes deux Schoupdars. Sous cet homme, ſont deux hommes qui tiennent le pilier * qui porte ſon ſiege.

Pl. IV. VI. P.

Grande Inſcription à l'entrée, ſur une pierre large de cinq pieds, & haute de trois. Le haut, c'eſt-à-dire, le quart de la pierre eſt briſé. L'Inſcription eſt de onze lignes, dont ſept ſont en gros caracteres & quatre en caracteres plus menus.

3o. Simples trous creuſés; petite citerne; Chambre détruite: le tout de quatre cannes en quarré.

4o. Divan à deux colonnes (une détruite), de quatre cannes de large, trois de profondeur, aux deux extrêmités duquel

quel ſont deux chambres, l'une à droite, l'autre à gauche. On entre enſuite dans une grande piece de quatre cannes en quarré; dans laquelle rend une Chambre qui eſt à gauche. Au fond eſt le Sanctuaire où l'on voit, en face de l'entrée, un homme aſſis; & ſur le mur, à droite, deux figures d'hommes aſſis, l'une au-deſſus de l'autre.

5°. Divan de ſix cannes de large, avec trois colonnes preſque détruites, dont le fût eſt cannelé. Au-deſſus du chapiteau, ſont quatre tigres, derriere leſquels paroît un enfant aſſis. Aux deux extrémités du Divan, on voit des hommes aſſis, accompagnés chacun de deux Schoupdars ou Miniſtres, dont l'un tient un fouet, l'autre un arbriſſeau aſſez haut.

Suivent deux grandes Chambres de quatre cannes en quarré; avec une petite à gauche de chaque Chambre. Au milieu de la ſeconde Chambre, eſt une niche; & hors de la niche, une Statue d'homme (ou de femme) aſſis, avec un bonnet pointu en forme de mitre, qui a les jambes croiſées comme les Tailleurs, & la poitrine garnie de bijoux. Cette figure eſt aſſez bien faite.

6°. Excavation pareille à la précédente, ſeulement plus petite d'une canne. Au fond eſt une niche avec une petite figure.

7°. Entrée de cinq cannes de large, avec une Chambre de chaque côté, à deux colonnes. Suit une piece de quatre cannes en quarré, dans laquelle ſont trois Divans (un en face, un à chaque côté) à deux colonnes, de deux cannes de large: l'excavation eſt en tout de onze pieces.

8°. Excavation dégradée, de cinq cannes en quarré, préſentant deux Chambres. Petite citerne pleine d'eau.

9°. Pareille Excavation, dégradée.

Suite du ſecond étage, un peu plus élevée, allant au Sud.

10°. Pareille Excavation, plus petite d'une demi canne; dégradée.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIJe. Partie. Ci-d. p. cccc.

11°. Excavation pareille à la précédente, de deux Chambres, avec deux colonnes à l'entrée.

Inſcription qui préſente le reſte de ſix lignes, ſur une pierre haute de deux pieds, large de trois.

12°. Excavation plus grande d'une canne, avec deux colonnes.

Inſcription de neuf lignes, bien conſervée, ſur une pierre large de trois pieds & demi, haute de deux.

13°. Pareille Excavation, ſituée preſque au-deſſus de l'excavation (8) ci-ap. p ccccvij; avec une Chambre de plus, à l'entrée, à droite.

Inſcription de quatre lignes, preſqu'effacée, ſur une pierre d'un pied de haut, cinq de large, vis-à-vis l'eau, au-deſſus de l'entrée, à droite de la Chambre qui eſt à l'entrée à droite.

14°. Veſtibule de ſix cannes & demie de large, une & demie de long; avec ſix colonnes. Dans ce Veſtibule, à l'entrée à droite, on voit un homme de bout, tenant une eſpece de pomme *, & un arbriſſeau dont la fleur s'éleve à la hauteur de ſon oreille; & à côté de lui, deux femmes debout. Il y a dans ce Veſtibule, cent cinquante-ſept figures, dont dix-ſept grandes, aſſiſes. Le bonnet* des femmes paroît être à mâilles avec des aigrettes au milieu. Le *Condé* de l'homme eſt auſſi à mailles, il a au front une eſpece d'aigrette* à laquelle tient ſon bonnet qui pend enſuite par derriere, & dont les oreilles ſont relevées.

Ci-ap. p. cccc.

* *Pl. IV. VI. Q.*

* *Ibid.* S.

Après le Veſtibule, eſt une Chambre de ſept cannes & demie en quarré, autour de laquelle, en dedans, regne une banquette: le mur eſt chargé de figures juſqu'au plancher. Les gens du Pays appellent cette excavation l'*École*, à cauſe de cette quantité de perſonnages: mais il paroît que c'eſt une ſuite de Princes. Ils ſont aſſis: à côté de chaque Prince ſont deux Miniſtres ou Schoupdars debout, l'un le fouet levé, l'autre tenant de la main gauche un arbriſſeau pareil à celui du Veſtibule. On compte cent figures ſur chacun des trois murs, ce qui fait trois cents. Je crois que ce ſont vingt Rois Indiens avec leur Dorbar.

L'excavation renferme encore quatre Chambres, deux de chaque côté, ſans figures.

15o. Petite excavation de quatre cannes en quarré, conſiſtant en deux Chambres.

16o. Excavation de cinq cannes en quarré, qui comprend trois Chambres; dégradée.

Troiſiéme étage, montant du Sud-Oueſt à l'Eſt.

1o. Pareille Excavation, de trois Chambres.

Inſcription de cinq lignes, fort effacée, ſur une pierre d'un pied de haut, deux pieds & demi de large.

Suite du troiſiéme étage, un peu plus élevée.

2o. Pareille Excavation, de deux Chambres. Citerne ſéche ainſi que la plûpart de celles des Pagodes d'en haut.

Inſcription de ſept lignes, fort effacée.

3o. Pareille Excavation, de deux Chambres.

Inſcription de ſept lignes ſur une pierre briſée, large de trois pieds deux pouces, haute de trois pieds.

4o. Pareille excavation, avec deux colonnes.

5o. Pareille excavation.

6o. Veſtibule de cinq cannes de large, une un quart de profondeur, avec ſix colonnes. Au bout de cette piece à gauche, on voit un homme aſſis, & à côté de lui, deux Schoupdars. Suit une Chambre de quatre cannes en quarré. Dans celle du fond, eſt un homme aſſis.

Quatriéme étage, allant du Sud, en tournant, à l'Eſt.

1o. Pareille Excavation de trois Chambres, avec ſix colonnes.

Inſcription de onze lignes, ſur une pierre briſée, large de deux pieds & demi, & haute de trois, qui eſt au-deſſus de l'eau, en dehors.

2o. Excavation dégradée, de trois cannes en quarré, avec deux colonnes.

3o. Un peu plus bas, excavation de deux cannes en quarré.

4o. Pareille excavation.

Deux Inſcriptions ; l'une de trois lignes, ſur une pierre large de deux pieds & demi, & au-deſſus du trou à l'eau, en dedans de l'excavation ; l'autre d'une ligne plus longue, ſur la porte en entrant.

5o. Un peu plus haut, pareille excavation, conſiſtant en une Chambre bien conſervée.

6o. Excavation de même étendue, de deux petites Chambres.

Inſcription de deux lignes, ſur le mur, en face.

7o. Divan de quatre cannes de large, une de profondeur, avec deux colonnes ; ſuivi d'une grande Chambre. Autre Chambre à gauche ; au fond eſt un Sanctuaire à colonnes, détruit.

Je revins de-là ſur mes pas, pour achever cet étage que j'avois pris à la hauteur de la ſixieme excavation du troiſieme étage.

Même étage deſcendant au Sud.

8o. Excavation pareille à la précédente, on y monte par trois degrés. Au bas, à l'entrée, à droite, ſont deux Chambres. Au fond, grande piece quarrée, à gauche de laquelle eſt une petite Chambre.

9o. Pareille excavation. Au Veſtibule figures preſque détruites, ſemblables à celle de la page ccccij.

10o. Excavation de trois cannes en quarré ; dégradée.

11o. Veſtibule à deux colonnes, large de trois cannes & demie, profond d'une & demie ; avec les mêmes figures que ci-d. page ccccij. Suit une Chambre avec les mêmes figures, dont une à droite, debout entre deux femmes, tient l'arbriſſeau déja mentionné. A droite, ſont deux autres Chambres, dont les portes donnent dans la précédente. Dans celle du fond, au milieu, la figure manque : il ne reſte que les deux Schoupdars.

Deux inſcriptions qui paroiſſent récentes, chacune de douze lignes perpendiculaires ; gravées peu profondément, & en caracteres Mougous, ſur deux pilliers qui ſont partie des murs ; l'une haute d'un pied, l'autre large & haute de quinze pouces.

11o. Divan à deux colonnes; à droite, figures détruites; point de figures, à gauche. Enſuite ſalle de trois cannes en quarré; figures comme à la page cccciij. Dans le Sanctuaire, on en voit une aſſiſe, accompagnée de deux Schoupdars. L'excavation a quatre cannes en quarré.

Dans le mur qui ſépare la ſalle du Sanctuaire, eſt un trou, par lequel les Brahmes, à ce que l'on prétend, faiſoient paſſer les femmes qui refuſoient d'avouer les crimes dont elles étoient accuſées. Lorſqu'elles étoient coupables, elles reſtoient au milieu, ſans pouvoir paſſer. Ce trou peut avoir dix pouces de diametre en tout ſens.

13o. Pareille excavation ſans figures, avec une petite citerne.

Inſcription de neuf lignes, fort effacée, au-deſſus de la citerne, ſur une pierre haute de deux pieds & demi, large de trois.

14o. Excavation de trois cannes en quarré, avec une colonne.

17o. Sur le ſommet de la montagne, ſont deux citernes de deux cannes de long, une & demie de large, une demie de profondeur, creuſées dans le roc vif, qui eſt noir & à grain.

18o. Plus bas,Elouſe à degrés, où les Brahmes prenoient le frais.

Je deſcendis de-là au premier étage des excavations, & remontai par l'Oueſt, à l'endroit où j'avois laiſſé mon Palanquin.

Premier étage, allant du Sud à l'Oueſt Nord-Oueſt.

1o. Excavation de dix cannes à-peu-près de haut & de profondeur, & de ſix de large, avec un étage qui conſiſte en de ſimples fenêtres, ſans Chambres, ni eſcalier qui y conduiſe. En bas aux deux coins, ſont des trous; au fond, trois chambres obſcures. A l'entrée de l'excavation, on voit deux colonnes * hautes, de deux cannes & demie, ſur une moins un cinquieme, de diametre. On nomme cet endroit la priſon.

* Pl. IV. VI. N.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie. **Pl. IV. VI.* L. M.

2o. Excavation de douze cannes de long, ſept de large, deux de haut. Deux chambres au fond, en face, dans leſquelles regne une banquette qui en fait le tour. A l'entrée, deux Lingams * de nouvelle forme. On voit autour les mêmes figures que ci-d. page cccxcvij, ccccij.

Voy. le Plan. Pl. IV. VI. F.

3o. Grande excavation à laquelle on monte par trois degrés. La partie la plus conſidérable eſt terminée en voûte, & longue de dix-neuf cannes, large de ſept & haute de huit. Les Jéſuites Portugais avoient fait de cette excavation, une Égliſe; & elle porte encore ce nom. On compte ſur la longueur, quatorze colonnes (1), ſéparées du mur par le paſſage (2). Au bout eſt le Lingam (3), ſans le chapiteau de celui de la page cccxcix. On voit ſur le chapiteau des deux premieres colonnes en entrant, des tigres; & ſur ceux des autres colonnes, quatre éléphans avec leurs cornars, placés l'un à la file de l'autre, & formant chacun une face; ou pour une face, deux petits éléphans qui ſaluent de la trompe le Lingam, placé au milieu d'eux. Six colonnes de cette forme * de chaque côté; les autres unies : les fûts à ſix faces.

* *Ibid.* I.

Le portique peut avoir trois cannes & demie de profondeur. Aux deux extrémités (4), on voit deux figures de quatre cannes de haut, repréſentant deux hommes qui tiennent leur Pagne de la main gauche. Au-deſſus de ces figures, eſt un ceintre garni de fleurs & d'hommes jettés en forme d'Anges : les colonnes de ces ceintres ſont cannélées à côtes. Près du ceintre, figures, comme ci-d. page ccccij. En face (5) ſont huit grandes figures, quatre d'hommes & quatre de femmes; deux hommes & deux femmes de chaque côté : leur bonnet, comme ci-devant page ccccij.

L'entrée de cette excavation eſt découverte : là s'élevent deux colonnes (6) de ſix cannes de haut. On voit ſur celle qui eſt à droite, une roue à moudre renverſée : c'eſt ce que les gens du Pays appellent, une famille qui pile (ou qui broye) du riz.

A gauche (7) eſt une chambre où l'on voit, ſur le mur, des hommes debout & aſſis, comme ci-devant page cccxcvij.

Cette premiere partie de l'excavation communique encore au portique par les fenêtres (9).

Deux Inſcriptions ſur les piliers (8) * ; la premiere (G) de 23 lignes, la ſeconde (H) de 11. Ces piliers ſont briſés ; il n'en reſte que ce qui paroît dans la Planche. Le haut de celui de la gauche (H) manque : la pierre de l'Inſcripſion a une canne de haut, ſur trois quarts de canne de large.

**Pl. IV. VI. G. H.*

4°. Petite Chambre en niche. Dedans eſt le Lingam *, avec les figures ordinaires, ci-devant page cccxcvij. A gauche, paroiſſent des Schoupdars.

VII. 1. 2. & Ci-d.p.cccxcv. av. dern. lig.

Pl. IV. VI. K.

5°. Montant plus haut on rencontre une excavation d'une canne en quarré, où ſont deux figures qui tiennent du feu : le feu eſt briſé. En face, eſt une grande citerne à deux ouvertures.

Inſcription de deux longues lignes, ſur une pierre briſée, au-deſſous des deux trous de la citerne.

6°. En deſcendant, excavation de cinq cannes de large, deux & demie de profondeur, conſiſtant en deux Chambres.

Inſcription de ſept lignes, qui paroît gravée comme ſur deux Planches ſéparées, au-deſſus d'une citerne à deux ouvertures, qui eſt à gauche en entrant.

Pl. IV. VII. 3

7°. Excavation de cinq ouvertures ou fenêtres, avec trois Chambres, prenant en tout cinq cannes de large ſur trois & demie de profondeur.

Traces d'une Inſcription de deux lignes, ſur les quatre ouvertures de la citerne.

8°. Grande excavation qui juſqu'aux Chambres du fond & de la gauche a quinze cannes de large, & ſix de long. On nomme cet endroit l'*Ecurie*. La quatrieme des Chambres du fond (1) (qui ſont au nombre de ſix) eſt le Sanctuaire (2), au fond duquel on voit un homme aſſis, avec deux Schoupdars ; & des deux côtés, d'autres figures comme ci-d. p. cccxcvij.

Voy. le Plan. Pl. IV. VI. T

Dans la ſalle du milieu, à gauche (5) ſont les portes de quatre chambres (3) : à droite, Divan à quatre colonnes (4). Le milieu de l'excavation a cinq colonnes de face. L'entrée eſt une galerie ſoutenue en devant par huit colonnes, qui unies par des maſſifs ne laiſſent que trois Ouvertures. A gauche de cette galerie eſt une petite piece (6) où l'on voit trois hommes aſſis, entourés de leurs Schoupdars, comme à la p. cccxcvij.

Grande Inſcription de dix-huit lignes (dans les

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

caracteres du no. VII. de la Pl. IV, mais plus menus) à gauche en dehors, au-deſſus de la citerne (7), ſur une pierre large d'une canne un quart, & haute d'une canne.

Sur le fronton, en dehors, on voit une autre Inſcription de ſix lignes, en caracteres Samskretans modernes, qui prolonge toute la largeur de l'excavation.

Je n'ai point trouvé de Brahmes qui aient pu lire les vingt-deux Inſcriptions de Keneri, qui ſont dans les caracteres de celle de la Pl. IV, no. VII; ni l'Inſcription en lettres Mongoues. Pour celle dont je viens de parler, comme elle eſt en ancien Samskretan, il ne m'a été pas été poſſible d'en avoir la Traduction.

Je termine cette Deſcription par la Relation du Voyage que pluſieurs membres du Conſeil de Bombaye firent à Keneri quelque tems après moi : elle m'a été donnée par un de ceux qui étoient de ce voyage. On pourra, en la liſant, juger de la maniere dont des Voyageurs différens voient les mêmes objets.

» (1) Dimanche, 28 Décembre 1760, nous partîmes

» [1] Sunday 28 Décembre 1760, at day break, this morning, we ſet out for » the caves, and after travelling about 2 miles were obliged to diſmount, on ac» count of the badneſſ of the road. We partly walked, and partly clambered 4 mi» les, and then came tho the entrance of an arched cave 50 feet high, ornamented » with 32 pillars, each 27 feet high and 8 ¾ round from the middle to the baſe: » from te top to the middle they were cut into octogons. The lengh of this » cave was 84 feet and 21 wide from pillar to pillar. At the upper end is a very » large pillar, round at top, 50 feet in circumference at the baſe. By the flowers » &c. ſtrewed round this pillar, the Marattas pay their adorations here. You en» ter this cave by a Portico 36 feet long and 15 wide, at each end of which are » two figures 20 feet high, having over their left ſhoulder a robe which rea» ches to their ancles; otherwiſe they are naked. Round this Portico are ſeveral » ſmall figures, repreſenting, as is ſuppoſed, their Idols of Worship. We left » this cave, and after paſſing ſeveral others cut into ſmall ſquare rooms, and » climbing over very difficult parts of the rock, entered à kind of Veranda 75 » feet long and 12 wide ſupported by 9 pillars: of on end is a ſmall Pagoda. » Then you enter a Hall 63 feet by 25 ½ and 9 feet high. Within this are » 10 ſmall appartements, ſeemingly deſigned for lodging rooms; this are neatly » cut out 11 feet by 6. In the Veranda before this Hall, among many others the » following names remain perfect. W. Aiſlabie E. Baker 1708. John Hanmer » 1697 & J· Courtney. There is alſo *Anno*, but the ſurname is mouldered away. » Here moſt of our Companions left their names for Poſterity to wonder at. A» bout every cave are great numbers of ſmall Tanks, neatly cut out of the rock;

» le matin

» le matin, à la pointe de jour, pour aller voir les Cavernes; & après avoir fait environ deux milles, nous fûmes obligés de mettre pied à terre, à cauſe des mauvais chemins. Nous fîmes enſuite, partie en marchant, partie en grimpant, l'eſpace de quatre milles : après quoi, nous nous trouvâmes à l'entrée d'une Caverne voûtée, haute de cinquante pieds, ornée de trente-deux piliers, hauts chacun de vingt-ſept pieds, & de huit trois quarts de circonférence. Depuis le milieu juſqu'à la baſe, ces piliers ſont ronds ; & du haut au milieu, ils ſont tailllés à huit angles. La longueur de cette Caverne eſt de quatre-vingt quatre pieds ; & la largeur de vingt-un, d'un pilier à l'autre.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Cid. p. ccccvj. 3°.

» Tout au fond de la Caverne, eſt un pilier très-large, rond par le haut, & de cinquante pieds de circonférence à la baſe. C'eſt en répandant des fleurs &c. autour de ce pilier, que les Marates rempliſſent dans ce lieu les devoirs de leur Religion.

» their mouths two feet ½ ſquare of different depths ; but their ſides we could not reach. Theſe Tanks were all full of excellent water. The whole mountain, which appears to be the higheſt upon Salſet, is one maſſy rock. The caves about it, we were told are ſo numerous as not to be ſeen in three days, and are not only cut out of the ſolid rock on every ſide, but ſometimes one above another four ſtories. How far they penetrate into the mountain we could not know, being unproviſed vith lights. In places difficult to paſſ, ſteps were originally cut in the rock; but time and the rains have worn many of them away; ſo that we often found great difficulty in clambering from cave to cave. from the top of this mountain à proſpect opens itſelf almoſt beyond deſcription, and ſcarce to be beheld without trembling and dread. A regular Valley appears of a moſt amaſing extent intirely covered with verdure. To the very bottom in an opening, on one ſide of this Valley, a river winds and loſes itſelf among the mountains. Beyond this river is a plain, and this plain is bounded by the ſea : mountains and huge rocks fillup the other parts of the proſpect; and immediately under the eye are dreadfull precipices and ſteep deſcents to the bottom of the Valley. We found the land wind here exceſſive cold and ſtrong; which added not a little to the difficulty of getting along in many places, and made uſ glad af a firm footing upon the top of the mountain.

» It is impoſſible from the accounts of the country People to form any judgement of the time when theſe ſurpriſing vorks were cut out, or of their uſe. Balajee Punt, the preſent Governour of Salſet, told us they were the work of ſome of the petty Deities five hundred thouſand years ago; others give ſtill more ridiculous accounts. It is moſt probable by their number and ſecurity,

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

» On entre dans cette Caverne par un Portique long » de trente-ſix pieds, & large de quinze. A chaque extré» mité de ce Portique, ſont deux figures de vingt pieds » de haut, qui ont ſur l'épaule gauche une robe qui leur deſ» cend juſqu'à la cheville du pied : le reſte (du corps) eſt » nud. Autour de ce Portique ſont quantité de petites figu» res qui repréſentent, à ce que l'on prétend, les Idoles » que les (Marates) adorent.

» Nous laiſſâmes cette Caverne; & après en avoir paſſé » pluſieurs autres taillées en petites Chambres quarrées, & » avoir grimpé ſur des endroits du rocher, d'un accès très» difficile, nous entrâmes dans une eſpece de Varangue, » longue de ſoixante-quinze pieds, large de douze, ſoute» nue par neuf piliers. D'un côté eſt une petite Pagode; » enſuite on entre dans une Salle de ſoixante-trois pieds de » (large) ſur vingt cinq & demi (de profondeur) & neuf de » haut. Au-dedans cette Salle, ſont dix petits apparte» mens qui paroiſſent deſtinés à ſervir de logemens. Ils ſont » taillés proprement, & ont douze (pieds de long,) ſur » ſix (de large).

Ci-d.p. ccccvij 8°.

» Dans la Varangue qui eſt devant cette Salle, entre plu» ſieurs noms, les ſuivans ſe ſont conſervés entiers : W. » Aiſlabie, E. Baker 1708. John Hanmer 1697 & J. Court» ney, l'an: les chiffres ſont effacés. Nous y laiſſâmes auſſi » la plûpart nos noms, pour tranſmettre à la Poſterité le » témoignage de notre admiration.

» Aux environs de chaque Caverne (*plutôt*, de toutes les » Cavernes) ſont un grand nombre de petites Citernes, » creuſées proprement dans le roc, & dont l'ouverture a en

» that they were the ſtrong Hold of ſome very ancient Nation ; and i have la» tely been informed there is ſtill in being a very old book written by a Jeſuit » and printed in Portugal, which in a Hiſtory of the Eaſt Indies gives an ac» count of theſe caves, that they were the work of a Gentou King, ſome thou» ſand years ago, to ſecure his only ſon from the attempts of another Nation » to gain him over to their Religion. But be they what they will, they muſt have » been the work of many years and many hands, and deſerve in my opinion to » be ranked among the Wonders of the world. The ſhort time we were at theſe » caves would not permit of my taking off two long Inſcriptions, apparently » very ancient, which might probably give ſome light into their Hiſtory ; i

» quarré deux pieds & demi. Elles ſont de différentes profon-
» deurs; mais nous ne pumes en atteindre les côtés (en
» dedans). Ces Citernes étoient remplies d'une très-bonne
» eau.

» La montagne entiere, qui paroît être la plus haute de
» Salcette, eſt un roc maſſif. On nous dit que les Caver-
» nes qui ſont autour, étoient en ſi grand nombre,
» qu'on ne pourroit les voir (toutes) en trois jours; & elles
» ne ſont pas ſeulement taillées dans le roc même de tous
» les côtés, mais quelquefois l'une au-deſſus de l'autre,
» juſqu'à quatre étages. Nous ne pûmes pas ſçavoir juſqu'à
» qu'elle profondeur elles pénétroient dans la montagne,
» ne nous étant pas munis de lumieres.

» Dans les paſſages difficiles, il y avoit autrefois des
» degrés taillés dans le roc : mais la plûpart ont été dé-
» truits par le tems & par les pluies; de maniere que nous
» eûmes ſouvent bien de la peine à grimper d'une Caverne
» à l'autre.

» Du haut de cette montagne s'ouvre une vûe qui eſt au-
» deſſus de toute Deſcription, & que l'on ne peut preſque
» enviſager ſans craindre & ſans trembler. Tout au bas,
» dans un entre deux (de montagnes) paroît une vallée
» réguliere, & d'une très grande étendue, entiérement cou-
» verte de verdure. A côté de cette vallée, ſerpente une
» riviere qui ſe perd dans les montagnes; & au-delà de
» cette riviere regne une plaine qui eſt terminée par la mer.
» Des montagnes & des rochers très-élevés rempliſſent les
» autres côtés vers leſquels la vûe s'étend; & immédia-
» tement ſous les yeux ſont des précipices effrayants,

» could only take the two following, though fear they are of a more modern
» date.

Place des deux Inſcriptions, que je crois n'en former qu'une.

» It is to be obſerved that the Elephanta and the caves of Keneree were the
» work of the ſame hands; and this appears by two pillars which ſupport the
» entrance of one neſt correſponding exactly with thoſe which ſupport the Ele-
» phanta. The Marattas make on annuel pilgrimage to theſe Caves, and hold
» them in great veneration. »

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

» & des deſcentes eſcarpées, juſqu'au fond de la vallée.
» Nous trouvâmes dans cet endroit le vent de terre extrê-
» mement froid & violent; ce qui n'ajoutant pas peu à la
» peine que nous avions déja à nous tenir dans pluſieurs en-
» droits, nous fit ſentir le plaiſir de trouver une aſſiette
» ferme ſur le ſommet de la montagne

» Il eſt impoſſible d'établir rien de fixe, d'après ce que
» diſent les gens du Pays, ſur le tems auquel ces Ouvrages
» étonnans ont été faits, ni ſur l'uſage auquel ils ont été
» deſtinés. Balagi Pont, Gouverneur de Salcette, nous
» dit que c'étoit l'Ouvrage que quelques Divinités d'un
» Ordre inférieur, il y avoit cinq cents mille ans. D'au-
» tres rapportent à ce ſujet des choſes encore plus ridi-
» cules.

» Il eſt très-probable, eu égard à leur nombre & à la ſu-
» reté (qu'elles peuvent procurer), que c'étoit la Place
» forte de quelque Nation très ancienne; & j'ai appris de-
» puis peu qu'il y avoit un Livre très-ancien, fait par un
» Jéſuite, & imprimé en Portugal, dans lequel l'Auteur par-
» lant de ces Cavernes dans une Hiſtoire des Indes Orienta-
» les, rapportoit qu'elles étoient l'Ouvrage d'un Prince Gen-
» til, (qui les fit creuſer) il y a pluſieurs mille ans, pour
» garantir ſon fils unique des efforts qu'une autre Nation fai-
» ſoit pour l'attirer à ſa Religion. Mais quelles que ſoient
» ces Cavernes, elles doivent avoir été l'ouvrage de bien
» des années & de bien des bras; & méritent, ſelon moi,
» d'être miſes au rang des Merveilles du Monde.

» Le peu de tems que nous fûmes dans ces Cavernes,
» ne me permit pas de copier deux longues Inſcriptions,
» ſelon les apparences, très anciennes, & qui probablement
» pourroient jetter quelque lumiere ſur l'Hiſtoire de ces
» Monumens. Je ne pus prendre que les deux ſuivantes *;
» mais en craignant cependant qu'elles ne ſoient d'une date
» plus modernes. *Enſuite paroiſſent les Inſcriptions.*

Ci-d. p. ccccvij ſuite du n°. 3.
* *Ibid. 6°.*
* *Pl. IV. VII. 4.*

» Il eſt bon d'obſerver qu'Elephante & les Cavernes de
» Keneri ſont l'ouvrage des mêmes mains. Cela paroît par
» deux piliers qui ſoutiennent l'entrée d'une des cavernes
» de Keneri, & qui répondent exactement à ceux ſur leſ-
» quels porte Eléphante.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

» Les Marates vont tous les ans en pélerinage à ces ca-
» vernes, & les ont en grande vénération.

Les différences qui ſe trouvent entre la copie de l'Inſcription de la p. ccccvij que préſente la Relation Angloiſe & celle que j'ai donnée, paroîtront peu conſidérables aux perſonnes qui ſçavent combien il eſt facile, en copiant des caracteres, d'unir les traits qui doivent être ſéparés, & *vice versâ.*

Dans la premiere partie (que le Voyageur Anglois prend pour une Inſcription entiere) de cette Inſcription: le bas du premier caractere de la premiere ligne, différe un peu dans tous les endroits où il ſe trouve; le cinquieme caractere de la ſeconde ligne de ma copie, manque dans la copie Angloiſe; & le cinquieme de la troiſieme ligne, eſt différent.

Dans la ſeconde partie, le huitieme caractere de la troiſieme ligne manque dans ma copie; le troiſieme de la quatrieme ligne differe un peu; le cinquieme eſt différent, & le ſixieme manque.

J'ajoute deux réflexions. 1o. La crainte du Voyageur Anglois ſur la dare de l'Inſcription qu'il rapporte, eſt viſiblement mal fondée, puiſqu'il n'entend pas cette Inſcription, & qu'elle eſt écrite dans les mêmes caracteres que les deux grandes qu'il ne put pas copier. 2o. La raiſon qui lui fait attribuer les excavations d'Éléphante & celles Keneri aux mêmes mains, me paroît très-foible. Tous les jours, des Ouvrages imités ſe répondent, ſans venir du même Artiſte.

Je réprends la ſuite de mes courſes. Après avoir ſatisfait ma curioſité, autant que les circonſtances & le peu de ſecours que j'avois pu tirer de mes gens me l'avoient permis, je quittai Keneri, & revins à Ponjſer le ſoir du quatre Décembre.

Je répoſai peu la nuit; & dès le grand matin, le 5, après avoir pris congé du Curé de Ponjſer, qui s'étoit prêté on ne peut plus obligeamment à tout ce que je lui avois demandé, je partis avec un guide pour Eléphante: il falloit traverſer l'Iſle de Salcette dans la longueur.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Je me trouvai à Djegueſeri ſur les neuf heures. A neuf heures cinq minutes, ruiſſeau. A neuf heures dix minutes, maſures; mauvais chemin; enſuite la route Eſt & Eſt un quart Nord : brouſſailles; toujours chemin mauvais & montagneux. A neuf heures cinquante-cinq minutes, Kondoti : l'Aldée à droite; à gauche l'Égliſe conduite par un Curé Canarin. A dix heures, étang à droite; croix à gauche : la route Eſt un quart Sud : petite montagne, enſuite terres labourées. A dix heures quinze minutes, Marole, Aldée de moyenne grandeur, dont l'Égliſe eſt aſſez jolie, & dépend de Kondoti. A dix heures vingt minutes, l'Aldée de Naoguer; bel ombrage; la route Eſt Sud-Eſt. A dix heures vingt-trois minutes, ruiſſeau pierreux. A dix heures quarante-cinq minutes, un autre ruiſſeau preſqu'à ſec. Mes Boués s'arrêterent un quart d'heure, & nous partîmes à onze heures. A onze heures cinq minutes, l'Aldée de Moïlin. A onze heures quarante minutes, Carlin : là les montagnes qui traverſent Salcette dans la longueur, s'approchent de la mer & vont au Sud.

Je trouvai à Carlin, dans un ancien Couvent de Religieux un peu mieux conſervé que celui de Ponjſer, le Vicaire-Général de Salcette, Prêtre Canarin de quarante-cinq à cinquante ans, grand babillard, aimant fort les Zopis de Brandwin & l'arak diſtillée, & enflé de quelques *diſtinguo* ſcholaſtiques qu'il avoit appris à Goa dans les Ecoles de Théologie des Franciſcains. L'abord de ſon Preſbytere me plut; c'étoit une petite plaine entourée de cocotiers & de palmiers, qui avoit un air très-riant.

On alla m'annoncer; mais M. le Vicaire-Général accoutumé à faire le Prêlat avec les jeunes Bachelier Canarins, ne parut pas. Je montai par un eſcalier délâbré, dans une varangue qui avoit vûe ſur la petite plaine où mes gens étoient reſtés. Sa Révérence ſortit de ſon appartement au bout d'un quart d'heure, l'œil vif, & les deux coins de la bouche couverts d'une écume, ou ſi l'on veut, d'une ſalive blanchâtre, provoquée par le fréquent uſage de l'arak. Il fut ſans doute choqué, ou du moins ſurpris, de ce que je ne lui baiſois pas la manche : auſſi ſes politeſſes furent-elles aſſez froides.

Après avoir pris quelques momens de repos, je me vis expoſé à un danger d'une nouvelle eſpece. Pluſieurs de mes Beras, las des courſes que je leur faiſois faire, voulurent m'abandonner. Le Parſe Irdji, mon fidele domeſtique, eut beau leur repréſenter qu'ils s'étoient engagés à me ramener à Surate, leur montrer les ſuites que pouvoient avoir leur déſertion, leurs familles étant dans cette Ville: rien ne les toucha. Je vis bien qu'il falloit montrer de la fermeté, parce que ces mutins croyoient n'avoir rien à craindre dans un Pays ſoumis aux Marates. Je prends ſur le champ mon piſtolet, & marche droit à celui qui paroît le plus décidé. Le Vicaire Canarin, qui juſqu'alors n'avoit pas pris grande part à mon embarras, voulut me retenir. En effet, c'eût été pour lui & pour moi, une affaire terrible, ſi j'avois tué cet Indou. La crainte radoucit ce Bera; les autres ſe ſoumirent. Alors je feignis de vouloir renvoyer l'auteur de cette petite revolte, en retenant ſa toque: on me pria, je me laiſſai toucher, & le calme ſe remit dans mon petit domeſtique. Mais cette ſcene m'obligea de veiller mes gens de plus près, & d'avoir toujours ſous les yeux quelque portion de leur bagage.

Sur les cinq à ſix heures, je remontai dans la varangue du Vicaire-Général de Carlin, où je trouvai couchés ſur deux bancs deux Canarins de vingt-cinq ans, tous frais moulus du Seminaire, & qui venoient faire leur cour à mon hôte, pour obtenir quelque Vicariat. La ſeule choſe qui parût regler leurs deſirs, dans les Bénéfices qu'ils ſollicitoient, étoit le nombre de pots de Mautegue (de beurre) de ſacs de riz, de paquets de Chiroutes &c. que ces Places pourroient leur rapporter. C'étoit un ſpectacle aſſez amuſant pour moi, de voir ces faces noires s'ajuſter avec prétention devant un morceau de miroir caſſé, ſe traiter mutuellement avec une ſorte d'importance, aſſaiſonnant leurs complimens de quelques rots, au milieu d'un tourbillon de fumée, qui ſe reproduiſoit continuellement de leurs chiroutes (1). Je ripoſtai par un hoka de Bazar que j'a-

[1] Fumer la *Chiroute* ou le *Hoka*, ſont les deux manieres dont les Indous prennent le tabac en fumée.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

vois acheté à Bacim, & qui leur parut un bijoux précieux.

La *Chiroute* ſimple conſiſte dans une feuille ou deux de tabac, roulées en cornet, que l'on allume par un bout, & que l'on fume par l'autre. Elle eſt conſumée en cinq à ſix gorgées : c'eſt à-peu-près comme ſi l'on avoit un charbon dans la bouche. La Chiroute compoſée eſt un paquet de feuilles de tabac roulées, formant un bâton de la groſſeur du petit doigt & long de quatre à cinq pouces. Cette Chiroute ſe fume comme la premiere, preſque juſqu'à ce qu'on ait le feu ſur les levres. Il y en a de parfumées : on en fabrique même pour les petits-maîtres, qui ſont preſque toutes d'odeurs, minces, courtes, & où l'on ſent à peine le tabac.

Mais en ce genre, rien pour l'élégance & la délicateſſe n'approche du *Hoka*. Cet inſtrument, d'un uſage général dans l'Inde & en Perſe, & qui, comme la tabatiere en France, ſupplée à la converſation & remplit les momens d'ennui de la vie des Aſiatiques, mérite d'être décrit avec quelque détail.

La Chiroute a trois inconvéniens ; le bout qui brûle n'eſt pas aſſez éloignée de la bouche ; la fumée ſuit de trop près le mouvement qui l'attire, & porte avec elle toute l'âcreté du tabac. Les deux premiers inconvéniens ont fait inventer les pipes plus ou moins longues ; mais le Hoka eſt le ſeul inſtrument qui y remédie pleinement ainſi qu'au troiſiéme

Le Hoka, avec le tems, s'eſt perfectionné comme la Chiroute ; le plus ſimple conſiſte en un tuyau de bois auquel on adapte le vaſe qui porte le tabac, & dont le bout inférieur entre dans un Coco que l'on a rempli d'eau Ce Coco eſt percé dans un autre endroit ; on forme avec le pouce & l'index une eſpece de bourelet que l'on met entre ſa bouche & le trou du Coco ; & c'eſt par-là que l'on tire la fumée qui s'eſt en quelque ſorte décraſſée dans l'eau. Voilà la naiſſance du Hoka.

On a enſuite ajuſté au deuxiéme trou du Coco un ſecond tuyau de bois plus ou moins long, dont l'autre extrêmité entre dans la bouche : mais ce ſecond *Hoka*, lorſque le tuyau qui répond à la bouche eſt d'une certaine longueur, ne peut ſervir quand on marche

Le Hoka, qui eſt en uſage en Perſe & dans l'Indouſtan, préſente le dernier degré de perfection & de commodité auquel cet inſtrument ait été porté ; il eſt compoſé de dix parties. Je commence par celle qui entre dans la bouche, le *Monal.* Cette eſpece d'embout terminé en cône, eſt ordinairement d'Agathe, ou d'Onyx, ou ſimplement de marbre noir ou blanc, ou même de métal. Il a 2 pouces 2 lignes de long, & 9 lignes à ſon plus grand diametre.

Dans le *Monal* entre l'extrêmité d'un tuyau de bois, qui fait partie du *Netcha*, tuyau flexible, long de 14 pieds, dont le diametre intérieur eſt de 4 lignes, & l'extérieur de 6. Ce long tuyau eſt un ſpiral ou reſſort de fil d'archal, ſur lequel, pour empêcher la fumée & l'humidité de pénétrer en dehors, on met une pellicule priſe d'un arbre, qui croit plus communément dans le Kaſchemire que dans le reſte de l'Indouſtan. Cette pellicule ſe couvre enſuite d'une mouſſeline plus ou moins fine en triple ou quadruple, liée proprement pat bandes qui rentrent l'une dans l'autte, & forment comme des jointures pour faciliter le jeu du *Netcha.* Le ſecond bout de ce tuyau eſt de bois & s'inſere dans un des tuyaux de l'*Ondevi*, qui eſt auſſi de bois & garni de mouſſeline, long de 9 pouces, & dont le diametre intérieur eſt de 5 lignes.

Le bout inférieur de ce deuxiéme tuyau entre dans un vaſe qui eſt proprement le *Hoka*, & donne ſon nom à l'inſtrument. Ce vaſe eſt fait en forme de bouteille, dont le cou en cône tronqué renverſé, a 2 pouces de long, ſur un pouce 9 li-

Juſques-là

Juſque-là tout alloit bien : mais M. le Vicaire-Général s'aviſa, je ne ſçai ſur quoi, d'ergoter, en citant ſaint Thomas. Quoique la *Somme* de l'Ange de l'École fût un peu rouillée chez moi, je repliquai. Qui fut ſurpris de voir un blanc-bec, un Cavalier, un François, parler Théologie dans l'Inde; ce fut notre Canarin. Je le pouſſai ſans beaucoup de peine ; de ſon côté les injures ſuccéderent aux Diſtinctions ; l'heure du ſouper vint ; & mon homme alla manger ſeul dans ſa chambre un plat de riz & de carvate, me laiſſant le champ de bataille.

Les deux aſpirans aux Vicariats prirent ſa place, mais avec moins de chaleur. Sur les dix heures, ils ſe coucherent ſur les bancs où je les avois trouvés, & fumant toujours leurs chiroutes, argumentoient par le Maître des Sentences. Lorſque je voyois que le ſommeil alloit rallentir leur feu, je pouſſois, de mon Palanquin, un argument auſſi baroque que leurs faces; & nos deux Champions recommençoient de plus bel. Sur le minuit n'entendant plus

gnes de large, au bord, a ſon plus grand diametre : le corps du vaſe eſt rond, & peut avoir cinq pouces de haut ſur ſix de large. Le *Hoka* eſt ordinairement de verre bleu, peint en or (les plus beaux viennent de Patna), ou de Toutenague incruſtée en or ou en argent : ou bien on prend un Coco, auquel on adapte un cou d'argent.

Le tuyau qui reçoit le bout du *Netcha*, ne doit deſcendre dans le *Hoka* de verre, que juſqu'au bas du cou de ce vaſe, pour que l'eau n'y entre pas lorſque l'on tire la fumée. L'extrémité inférieure de ce tuyau eſt liée par un tampon qui entre dans le cou du vaſe, à un autre tuyau de bois, garni auſſi de mouſſeline, long de 16 pouces, dont le bout inférieur, long de 4, trempe dans l'eau. Ce troiſieme tuyau eſt encore uni au précédent, à ſix pouces environ du tampon, par une petite traverſe, garnie de fil d'or, qui les ſoutient tous les deux : & ces deux tuyaux forment ce qu'on appelle l'*Ondevi*.

L'extrêmité ſupérieure de ce troiſieme tuyau entre dans le cou (qui a un pouce & demi de long) du *Tchelem*, baſſin du Hoka. Ce baſſin eſt un vaſe de verre haut de 3 pouces, fait comme le calice d'une fleur, & dont le plus grand diametre a 3 pouces & demi.

Le trou du *Tchelem* eſt couvert d'une plaque de cuivre, ronde percée de quelques trous, & large d'un pouce & demi, ſur laquelle on met le tabac : ou bien on forme une pile de tabac haute de près de 3 pouces, que l'on entoure d'un linge mouillé, & que l'on fait entrer dans le *Tchelem*.

La partie de la pile de tabac qui s'éleve au-deſſus du bord, eſt renfermée dans une cheminée de vermeille, ouvragée à jour, haute de 2 pouces, & qui s'enclave dans le rebord du baſſin.

Cette cheminée eſt ſurmontée d'une eſpece de petit dôme de même métal & du même travail, qui eſt percé au ſommet pour laiſſer la fumée s'évaporer & l'air agir ſur le feu.

VOYAGE aux Indes, Orientales, IIIe. Partie.

que le bourdonnement occaſionné par un reſte de branlement de mâchoire, je pris quelques heures de repos.

Je me mis en route le lendemain, 6 Décembre, ſur les ſept heures, mes Canarins encore dans les bras du ſommeil. J'avois les Ghâtes à gauche, & à droite, les montagnes de Salcette, peu hautes & qui paroiſſoient répondre à Bombaye. A ſept heures & demie, étang; eau qu'il faut paſſer; Aldée de Colegam: la route Eſt; montagnes à gauche & en face. A huit heures, Sourim paroît au Sud-Oueſt: terres inondées par le flux de la mer; levées, petites écluſes: la route Sud-Eſt. A huit heures ſix minutes, beau chemin. A neuf heures trente-ſix minutes, à droite l'Aldée de Ganſla;

L'inſtrument entier poſe ſur un bourelet de velours brodé en or, placé dans un baſſin d'argent, ou ſur tout autre pied, par exemple, de Sandal. Dans d'autres Hokas le grand vaſe dans lequel entre l'*Ondevi*, eſt de cryſtal, haut d'un pied, fait comme une caraffe à Limonade, & poſe ſimplement ſur ſon fond: le bas eſt rempli de fleurs en émail.

Le *Netcha* s'éleve d'un pied $\frac{1}{2}$ au-deſſus de l'*Ondevi*, & retombe enſuite à côté. Paſſant après cela l'extrêmité à laquelle aboutit le *Monal*, entre les deux tuyaux de l'*Ondevi*, on fait faire au *Netcha* 3 ou 4 tours ſur la petite traverſe qui les unit: puis on fait entrer, à deux ou trois pouces de profondeur, le *Hoka* de verre dans le bourrelet; le panchant un peu en arriere, pour balancer le poids des tuyaux qui chargent par devant, où eſt celui qui porte le tabac.

Lorſque le tabac eſt allumé, la fumée que l'on tire paſſe par le cou du baſſin, (le *Tchelem*), deſcend dans le deuxieme tuyau de l'*Ondevi*, ſe filtre de-là par l'eau dont le grand vaſe (le *Hoka*) eſt rempli, remonte enſuite dans le premier tuyau de l'*Ondevi*, puis dans le grand tuyau flexible (le *Netcha*), & entre dans la bouche par le *Monal*, après avoir parcouru une eſpace de 16 à 17 pieds.

Alors, dépouillée par l'eau de ce qu'elle a de plus groſſier, impregnée même de parties balſamiques, lorſque l'on a mis dans le grand vaſe des odeurs, de l'eau roſe, elle ne porte à la bouche qu'une vapeur légere, qui réveille agréablement les ſens, chatouille mollement le goſier, & à la longue, peut produire un doux enyvrement, ſans charger la tête ni l'eſtomac.

Les Mogols ne quittent preſque point le Hoka. Aſſis, en marchant, à cheval même, on les voit toujours le *Monal* à la bouche. Il y a une maniere de ſe ſervir du Hoka avec grace; de prolonger, de cadencer en quelque ſorte le glou glou que fait l'eau lorſque l'on tire la fumée; de rendre cette fumée par la bouche, le nez & les oreilles, en ondulations qui ſe repliant enſuite ſur le viſage, le couvrent comme d'un nuage. Cet inſtrument eſt encore un objet de luxe; il y en a d'un prix conſidérable, parce que tous les tuyaux peuvent être d'or ou d'argent, ainſi que le grand vaſe & le baſſin; & le tuyau flexible, garni à proportion en or, de lames d'argent, ou de pierres précieuſes. Les Grands ont un Domeſtique particulier, dont l'unique fonction eſt d'avoir ſoin du Hoka, de le préparer & de le ſervir.

Nota. La pellicule que l'on met ſur le fil d'archal du *Netcha*, ſe nomme *Boj patter*. Cette épiderme, qui ſe trouve ſous l'écorce de l'arbre, eſt blanchâtre d'un côté; & de l'autre, couleur de canelle. Elle eſt très-mince, très-ſerrée; & quoiqu'humectée fortement d'un côté, ne donne point paſſage à l'eau.

enſuite, un étang. A dix heures ſix minutes, à gauche l'Aldée de Goreni. A dix heures trente-ſix minutes, la route Eſt; à droite montagnes aſſez élevées; eau, enſuite chemin dans les brouſſailles: plus loin, l'Aldée de Dakliman; eau, Kari de cette Aldée. A onze heures ſix minutes, à gauche l'Aldée d'Aïvela.

VOYAGE aux Indes Orientales IIIe. Partie.

Sur la derniere montagne de Salcette, on voit les reſtes d'une Egliſe de Jéſuites; l'extrémité de cette montagne eſt Sud-Oueſt: de-là on apperçoit la pointe de Bombaye: les Ghâtes à l'Eſt, la mer au Sud.

J'arrivai à Tromba ſur le midi. Cette Aldée eſt habitée par des Pêcheurs, & termine Salcette au Sud, à dix-ſept coſſes à-peu-près de Gourbandel.

On compte ſept coſſes de ce dernier endroit à Ponjſer, & ſept coſſes un quart de Ponjſer à Carlin; ſçavoir, de Ponjſer à Barodi, une coſſe un quart; de-là à Gorgom, une coſſe; de-là à Maledjas, une demi-coſſe; de-là à Kondoti, deux coſſes; de-là à Marole, une demi-coſſe; de-là à Moïli, une coſſe; de-là à Carlin, une coſſe.

Ci-d. p. ccclxxxv. ccclxxxvii.

J'eus aſſez de peine à trouver à Tromba une petite barque pour paſſer à Eléphante. Un Chrétien du lieu m'en procura une; & après deux petites heures de navigation, j'abordai ſur les trois heures à Eléphante. Le vrai nom de cette Iſle eſt *Galipouri*: ce n'eſt proprement qu'un grouppe de montagnes.

Sur le champ, je me fis porter par le bord de la mer aux Pagodes. Je les parcourus d'abord pour voir ſi je n'y trouverois pas d'anciennes Inſcriptions comme à Keneri. Je n'y vis que des noms de Voyageurs, dont la plûpart étoient Anglois & Portugais. Je me contentai donc de prendre les dimenſions des excavations & les proportions des colonnes &c. comme j'avois fait à Keneri.

Voy. le plan. Pl. IV. VIII. A.

Commençant par la Pagode (A) qui eſt à droite de la grande (B), & dont l'entrée (1) a ſept cannes de haut, on rencontre une citerne ſous une roche coupée (2); enſuite un Divan (3) de quatre cannes & demie de large ſur une canne de long, & une canne de trois quarts de haut. Au fond eſt le Sanctuaire (4) de deux cannes & demie en quarré,

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

ſans figures : au milieu, on voit une eſpece de Lingam renverſé. A droite (6) au bout du ſecond Veſtibule (5) qui a deux colonnes ſemblables à celles de la Pagode (B), quatre cannes & demie de large, une canne trois quarts de haut, & une & demie de profondeur, eſt un homme aſſis, dont le bonnet reſſemble à ceux des figures des Pagodes de Djegueſeri & de Keneri : à ſes côtés, ſont deux hommes aſſis, qui le regardent. A l'autre extrémité (7), au bas eſt la ſuite de la citerne dégradée ; au-deſſus, une Chambre commencée par une eſpece de fente, d'environ un pied & demi de large. En face de l'entrée, à droite (8) de la porte du Sanctuaire, eſt une figure mutilée ; à gauche (9), paroît un homme à quatre bras, aſſis, appuyé ſur le coude, tenant un bâton. A gauche de cet homme, ſont deux femmes debout, l'une paſſant la main derriere le cou de l'autre ; & plus loin à gauche de cette femme, on voit un homme debout, qui a ſur la tête un bonnet pareil à celui dont je viens de parler, à longues oreilles, avec une eſpece de chevelure pendante, qui eſt peut-être un ornement du bonnet.

Ci-d. p. ccclxxxix. cccc. ccccij.

Pl. IV. VIII. B.

De cette petite Pagode, on entre dans la grande (B) dont l'excavation a ſept cannes de profondeur, de *a* à *b* ; & ſeize de large, de *c* à *d* : elle eſt ſoutenue par trente colonnes, dont ſix dans la plus grande profondeur, ſur ſept dans la plus grande largeur.

Voy. la Deſcript. de cette Pagode dans le Voy. d'Ovington trad. franç. T. I. p. 153-157. & dans celui d'Henri Groſſ. trad. franç. p. p. 84-87.

Le Sanctuaire (11) a quatre cannes profondeur, avec une porte à chaque face ; à chaque côté de ces portes, eſt un géant debout, nud, tenant une épée. Au milieu eſt le Lingam (12) de la forme ordinaire.

Du côté de la Pagode (A), à droite (1) eſt une grande figure mutilée, repréſentant un homme debout, à huit bras. Le premier bras droit eſt briſé ; le ſecond, armé d'un ſabre ; le troiſieme tient par la cuiſſe un enfant renverſé ; du quatrieme, qui eſt élevé au-deſſus de ſa tête, le Géant ſoutient un voile qui le couvre en forme de tente, & pend par derriere. Le premier bras gauche du coloſſe eſt briſé : de ſa ſeconde main il tient une eſpece de mortier plein, (ou une coupe) ſur lequel paroît tomber un enfant ; & de ſa troiſieme une cloche, d'où le battant (ou le pilon, ſi c'eſt un mortier) paroît ſortir. Le quatrieme bras poſé com-

me le quatrieme de la droite, ſoutient le même voile. Derriere les bras droits, eſt un éléphant dont la tête répond au ſabre que tient le ſecond bras. On voit deſſous pluſieurs petites figures; & au-deſſus de l'arcade ou ceintre, où eſt la grande figure, une eſpece d'écuſſon *: le caractere du milieu eſt gravé en creux.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

* *Pl. IV. VIII.* D.

A l'extrémité correſpondante (2) de la colonnade, eſt un homme à quatre bras, debout: on voit à ſa droite, une femme debout, derriere laquelle eſt une autre femme auſſi debout. Plus bas, à droite de ces femmes, & un peu en devant, eſt une autre femme tenant un bâton de commandement Au coin, eſt un homme debout, plus petit, qui tient un vaſe *. Le Géant a dans la main gaucheune eſpece d'Ananas. Ce grouppe eſt compoſé de huit grandes figures, ſurmontées de petites en forme d'Anges.

* *Ibid.* F.

Avançant vers le fond, de chaque côté eſt une chambre (3), de trois cannes & demie en quarré, & d'une canne & demie de haut, ſans figures.

Au fond à droite (4), eſt un Géant debout, de quatre cannes de haut: ſa femme debout, à gauche, haute de trois cannes un quart, a la main gauche appuyée ſur une naine. Le coloſſe a quatre bras, un de ſes bras gauches eſt appuyé ſur un gros nain entiérement nud, qui a au cou une ſorte de colier, d'où pend ſur ſa poitrine une eſpece de calebaſſe*, & qui de la main gauche paroît tenir une couleuvre capelle qui lui entoure le bras. Vis-à-vis du Géant, on voit un homme aſſis ſur ſes talons, & à gauche de cet homme deux femmes debout, qui tiennent un bâton, & dont une a la main ſur ſon ſein. Ce grouppe eſt compoſé de ſept grandes figures, au haut deſquelles on en voit beaucoup de petites.

* *Ibid.* G.

Au fond, au milieu (5), eſt un buſte ou demi-corps, à trois viſages, chacun d'une canne de haut. On peut juger de ce que ſeroit le corps, s'il étoit entier, par les doigts qui ont une canne de long, ſur neuf pouces d'épaiſſeur: le diametre du braſſelet eſt d'une demi-canne. Ce buſte a un beau colier, orné de pierreries en forme de colier d'Ordre, & un bonnet qui ſeroit curieux à deſſiner. Des deux côtés du buſte ſont deux Schoupdars de forme coloſſale, qui ont chacun un nain à leur gauche.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Au fond, à gauche (6) eſt une femme debout, & panchée, qui a quatre bras : une de ſes mains droites eſt appuyée ſur une tête de bœuf ; d'une de ſes mains gauches, elle tient une eſpece de miroir. A gauche paroiſſent deux femmes, l'une tenant un bâton, l'autre un coffret. A droite eſt une femme debout, qui a un bâton * dans la main : derriere, on voit un éléphant.

* *Pl. IV. VIII. E.*

Toujours à gauche (7) eſt un homme aſſis : à droite, paroiſſent trois femmes, dont une tient ſon enfant près de ſon ſein, à côté d'un homme qui eſt debout : l'on voit un homme & une femme à gauche de l'homme aſſis.

A l'extrémité oppoſée, (8) ſont trois figures d'hommes aſſis ſur des ſieges ſéparés & ſur une même ligne ; celui du milieu a quatre bras & eſt entiérement nud : ils ſont accompagnés de Gonès à tête d'éléphant. Ce grouppe eſt compoſé de huit figures de moyenne grandeur & mutilées. Celle du milieu qui eſt plus grande, paroît avoir la main ſur le ſein d'une femme qui n'a plus de tête.

A l'entrée de la Pagode, à gauche (9), eſt une figure aſſiſe, le reſte briſé [1] ; à droite (10), une grande figure à dix bras. Ce Géant a une main ſur ſa poitrine ; d'une de ſes mains gauches il tient un enfant. A ſa droite paroiſſent deux femmes, un homme derriere elles : à ſa gauche, un homme qui tient un bâton.

A gauche de la grande Pagode, eſt une autre excavation moins conſidérable (C), dont la ſalle du milieu (1) a neuf cannes de large, cinq & demie de profondeur, trois & demie de haut.

A gauche (2), Divan de trois cannes de large, deux de profondeur, avec deux piliers à l'entrée ; dans lequel il y avoit alors un demi pied d'eau.

En face de l'entrée (3), eſt un Géant entre deux Nains.

[1] Lorſque les Marates eurent repris Salcette, pour faire tomber le plâtre avec lequel les Portugais avoient maſqué pluſieurs figures ; ils tirerent dans les Pagodes de Monpeſer & d'Éléphante quelques coups de canon, qui firent ſauter avec le plâtre une partie des bas-reliefs. Voyant l'effet de la canonade, ils la firent ceſſer, & prirent le parti de dégager les figures en ôtant le plâtre avec le marteau.

Au fond (4), Sanctuaire dans lequel eſt le Lingam : quatre marches conduiſent à la porte qui eſt Nord-Oueſt. Cette piece a quatre cannes de profondeur, trois de large : autour (5), excavation d'une canne & demie de large

En face, de l'entrée, à droite (6), eſt un autre géant à quatre bras, appuyé ſur un nain. (7) eſt un Divan de deux cannes & demie de profondeur où il y avoit alors de l'eau. Au bout (8), on voit Gonès; vis-à-vis (9), un homme debout; au fond (10), ſix figures peintes ſur le mur, & aſſez fraîches; trois de ces figures repréſentent des femmes, dont une porte un enfant entre ſes bras.

La baſe (*a*) * des colonnes de l'excavation (B), eſt haute d'une canne, & large de deux tiers de canne. Du pied d'eſtal au chapiteau, une canne (*b*). Figures aux coins; au-deſſus du pied d'éſtal; le fût (*c*) cannelé : la colonne entiere eſt de de deux cannes & demie, ainſi que l'intervalle des colonnes, dans la largeur. *Pl. IV. VIII H.

Apres avoir examiné avec ſoin ce qu'il y avoit de curieux dans ces Pagodes, j'allai paſſer la nuit dans la petite Aldée de Pêcheurs, qui forme une rue ſur le panchant d'une des montagnes d'Éléphante.

Le lendemain, 7 Décembre, des que le jour parut, je me tranſportai au bas de la ſeconde montagne, en face de Bombaye, dans un coin de l'Iſle, où eſt l'Éléphant qui a fait donner à Galipouri le nom d'*Éléphante*. L'animal eſt de grandeur naturelle, d'une pierre noire & détachée du ſol, & paroît porter ſon petit ſur ſon dos. De-là j'allai reprendre le batteau qui devoit me tranſporter à Tanin. Je regagnai Tromba, louvoyant entre les Iſles qui rempliſſent l'eſpece d'Ance que forment la terre ferme à l'Eſt, Bombaye au Nord & Salcette au Nord-Eſt. P. IV. III. C.

De Schevan, nommé encore Karandja, qui eſt au Sud Sud-Eſt, retournant à Tromba, je vis Noévan à l'Eſt Nord-Eſt; Galipouri, à l'Oueſt Nord-Oueſt; les Ghâtes, à l'Eſt Sud-Eſt; le Pilon de Carnal, dépendant de Nana, à l'Eſt; Donguer, à l'Oueſt Nord-Oueſt; & Dewdivi, appellé auſſi Patek, au Nord Nord-Oueſt.

On voit à Tromba, ſur le bord occidental de l'Iſle, deux

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Égliſes ruinées, & une eſpece de baſtion rond, preſque détruit, ſur le plain. Je partis de cette Aldée, à neuf heures dix minutes, & me rendis à Tanin par mer, prenant par le Nord Eſt. A neuf heures quarante minutes, Iſle plate du côté de Salcette, ou terres noyées. A dix heures vingt-trois minutes, la route Nord : fin des terres baſſes ; les montagnes de Salcette près du bord de la mer. Eſpece d'Ance dans l'Iſle de Salcette, au Nord-Oueſt, qui ſépare la derniere montagne qui va à Tromba, des autres qui ſont de Oueſt Nord-Oueſt à Eſt Sud-Eſt. Cette derniere direction prouve que Salcette eſt une portion de terre ſéparée du continent. Le baſſin large : les Ghâtes de l'autre côté, preſque ſur le bord de la mer : la route Nord Nord-Eſt. A onze heures trente minutes, fin de l'Anſe : même route. A midi, à droite paroît Bovamelangue ſous une forme un peu différente de celle qui a été décrite ci-devant. A midi trente minutes, à gauche terres inondées, peu étendues : le baſſin ſe retrecit des deux côtés. A midi cinquante minutes, fin des terres inondées, ou Iſles baſſes : toujours la route Nord Nord-Eſt. A deux heures quinze minutes, au milieu de l'eau, Iſlot ou Baſtion détruit par les Marates, dont il ne reſte que le ſol. A trois heures, le baſſin très-étroit ; Tanin ; Baſtion ſur le plain

Ci-d. p. ccccxix.

Ci-d. p. ccclxxxiij.

Deſcendu à Tanin, je me rendis chez le Curé des Chrétiens de cette Ville, à qui celui de Ponjſer m'avoit annoncé. La réception qu'il me fit, fut très-polie. Il m'offrit ſa table. Mais, comme ces Prêtres Canarins ſe mettent en général fort à leur aiſe, & que je m'étois apperçu que les manieres Européennes les gênoient, je le remerciai, & allai m'inſtaller dans une Chambre haute attenante à ſon Égliſe, délâbrée, & dont le plancher n'étoit pas plus ſûr que celui du Preſbytere de Ponjſer. Un cadre, une méchante table, & une chaiſe, furent les meubles dont on la garnit.

Les Marates en s'emparant de Tanin, ont laiſſé aux Chrétiens une partie de leurs Égliſes, & la plus grande liberté d'exercer leur Religion ; auſſi les fêtes s'y célebrent-elles avec la même pompe qu'à Goa ; les Proceſſions ſe font ſans danger, & même avec une ſorte de reſpect de la part des Gentils.

Le

Le lendemain de mon arrivée, 8 Décembre, jour de la Conception de la Vierge, on célébroit la Fête de l'Égliſe de Tanin. Les Chrétiens s'y raſſembloient déja de tous les endroits de l'Iſle, & la plûpart des Curés des environs devoient s'y rendre pour augmenter le Clergé de la Paroiſſe. J'ignore d'où le Curé de Tanin avoit pu ſçavoir que j'euſſe de la voix. A peine commençois-je à prendre quelques momens de repos, après avoir arrangé ce qui regardoit mon petit domeſtique, que je le vis entrer dans mon galetas avec deux faces noires, armées de baſſes & de violons : c'étoit pour me prier de chanter le *Credo* en faux-bourdon, le lendemain à la Grand'Meſſe. La propoſition me parut ſinguliere. Dans mes voyages, j'avois été pris pluſieurs fois pour Médecin, & je m'étois tiré d'affaire, en n'attendant pas l'effet de mes avis : mais je ne ſçavois pas qu'un François dût être Muſicien. J'eus beau alléguer mon incapacité, le repos dont j'avois beſoin; mes excuſes furent priſes pour un excès de modeſtie, & il fallut être Chantre malgré moi. La ſoirée ſe paſſa à répéter avec les deux Adjoints du Curé.

Le ſpectacle du lendemain me dédommagea de la fatigue de la veille. J'allai ſur les neuf heures à l'Égliſe, que je trouvai remplie de pluſieurs milliers de Chrétiens, tous noirs & répandant une odeur très-forte. La Nèf étoit ornée de branchages diſpoſés en arcades accompagnées de colonnes & de baluſtrades faites avec du papier de couleur, en or & en argent. J'étois ſeul de blanc au milieu de cette foule de Noirs; & je chantai le *Credo* en faux-bourdon, avec quatre inſtrumens, qui m'accompagnerent ou que je ſuivis tant bien que mal.

La vûe de ces Chrétiens étoit fixée ſur moi, on m'écouta dans le plus grand ſilence. Les cérémonies ſe firent avec beaucoup de décence. Je vis après la Meſſe, pluſieurs Indiens païens amener leurs enfans, & leur faire dire des Évangiles ſur la tête; d'autres emporter de l'huile de la lampe qui brûloit devant la Chapelle de la Vierge. Quand il fallut ſortir, la tribune ſur laquelle j'étois avec mes Muſiciens, ébranlée en bas & en haut par l'affluence du Peuple, man-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

qua effondrer. Nous en fûmes pour la peur; & en effet, c'eût été dommage de périr, avant le ſplendide repas qui m'attendoit.

C'étoit chez le Curé de Tanin, qui donnoit à dîner à ſes Confreres au nombre de quinze, aux Marguillers, aux Chantres & par conſéquent à moi, ſans parler de ma qualité d'Européen & de frere du Chef François de Surate, qui me valût les honneurs de la Table. Sa maiſon étoit en face d'un grand étang entouré d'arbres, & au milieu des paillottes des Chrétiens du lieu.

Je trouvai en entrant la table dreſſée dans une longue ſalle, & entourée de bancs. Bien-tôt on la couvrit de deux Cochons de lait, de pluſieurs plats de riz & de Caris, de ceux que l'on appelle à Goa, *ſi da pout*, & de *peſch Carvate.* Les Convives en ſoutanes noires, la tête raſée & nue, ſans bas ni ſouliers, prirent ſéance, & l'on me plaça au haut de la table. Que l'on ſe répréſente ce qu'il peut y avoir de dégoutant dans les repas des Lapons & des Hotentots, & l'on aura une idée juſte de ce banquet. Chacun y mangeoit avec ſes doigts, un coude ſur la table, la jambe nue & pliée ſous la cuiſſe. La ſauce qui ruiſſeloit de toutes parts, l'odeur forte de l'arak, la ſueur des Officians, les rots, les propos libres, la malpropreté du ſervice, tout faiſoit tableau; je regrettois de n'avoir pas un ſecond avec qui je pûſſe philoſopher ſur une pareille aſſemblée.

Le repas fini, chacun ſe retira pour faire la *ſieſte* ou fumer la chiroute. Le Vicaire-Général de Carlin fut du nombre de ces derniers, & voulut me chercher querelle au milieu de cette peuplade qu'il croyoit à ſa dévotion; mais je le malmenai de maniere qu'il partît le lendemain : le Curé de Tanin le pria d'être plus modéré; & le Peuple à qui j'avois chanté le plus beau *Credo* qu'il eût jamais entendu, ne me regardoit qu'avec une ſorte de vénération.

Ce reſpect & l'accueil que me fit le Gouverneur de Salcette, ne contribuerent pas peu à contenir mes gens, qui commençoient à s'ennuyer de la longueur du Voyage.

Je rendis viſite à ce Chef Marate le 9. Il étoit ſous un grand Bangala, entouré de ſes Écrivains, & occupé à voir travailler à un Vaiſſeau de vingt canons qu'un Conſtructeur Anglois lui avoit fait, & qu'on devoit bien-tôt lançer à l'eau. Ma petite *ſagoüade* parut lui faire plaiſir; il m'offrit le betel & me préſenta des fruits que je donnai à mes gens. Nous parlâmes enſuite des Monumens de Keneri & d'Elephante, & du commerce de Surate; je lui fis diverſes queſtions ſur les affaires des Européens aux deux Côtes, & crus voir qu'obligé de ménager les Anglois, il n'en avoit pas moins du penchant pour les François. Nous nous quittâmes fort contens l'un de l'autre; & il me promit de me faire expédier, quand je le ſouhaiterois, les Paſſeports dont j'avois beſoin pour repaſſer dans les terres des Marates.

Depuis mon arrivée à Tanin, je m'étois ſenti indiſpoſé. La fievre me prit le 9 au ſoir avec friſſon, & dura trois jours que je paſſai ſur mon cadre à boire du Thé. Lorſque je fus en état de me tenir ſur une chaiſe, je m'occupai à mettre au net les Inſcriptions de Keneri, & une partie du brouillon de mon Voyage écrit en abrégé, tandis que ces différens objets étoient encore frais à ma mémoire. Après avoir achevé ce travail, j'attendis deux jours pour voir ſi ma ſanté ne ſe remettroit pas; mais un nouvel accès de fievre & les fonds qui commençoient à me manquer, m'obligerent de quitter Tanin.

Je partis le 16 Décembre, & ſuivis la route que j'avois priſe en venant. Seulement, au-delà Bacim, je m'écartai un peu à l'Eſt, & allai chercher au bas des Ghâtes, des graines de Tek & de Schampa. Ce dernier effort m'épuiſa; je fus ſaiſi d'une fievre chaude, & l'on fut obligé de me faire prendre quelques heures de repos à Agacim.

J'arrivai dans cette Aldée le jour de la Fête de l'Égliſe du lieu, par les plus beaux Vergers du monde. Les chemins étoient remplis de Peuple qui ſe rendoit à l'Égliſe, avec autant de liberté que dans un État Chrétien. Le Curé, occupé après la Meſſe à traiter les Prêtres Canarins qui l'avoient aidé dans les Cérémonies Eccléſiaſtiques, ne prit pas garde à moi,

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

quoique mon Palanquin remplît la varangue de ſa Maiſon & ſans une *Signare* qui voulut bien me faire chaufer de l'eau, j'aurois paſſé mon accès de fievre ſans rien prendre.

La Fête d'Agacim me rappella celle de Tanin. En gros voici la vie de ces Prêtres Canarins. La Meſſe, le Breviaire, la Chiroute, le Zopi d'arak diſtillée, le Cari & la Sieſte, ſont ce qui remplit les jours qui ne ſont pas Fêtes; & ces jours ſont très rares, parce que leur uſage eſt de ſe rendre chez celui de leur Confrere qui les invite à quelque Fête de Patron ou de ſimple Dévotion, telle qu'eſt celle du Roſaire &c. La Meſſe eſt ſuivie d'un grand repas, & à ſon tour celui-ci, en pareille circonſtance, leur rend le même ſervice, qui eſt payé de la même monnoie; ce qui fait un cercle de repas, de Fêtes & de Cérémonies Religieuſes très-propre à retenir des Peuples qui pourroient ſe laiſſer tenter par l'extérieur de la Religion Indienne.

La fievre me reprit au-delà d'Agacim; & dans le fort de la ſueur, j'eus la folie d'ordonner qu'on me jettât ſur le corps de l'eau froide, & mes gens la ſimplicité de m'obéir. Cette imprudence n'eut pas d'autre ſuite : la fievre continua, & j'arrivai à Varſal, ſans avoir rien pris depuis Agacim. Là, voyant mes Beras manger de gros raiforts, je me ſentis envie d'en goûter. On m'en apporta un d'un pouce & demi de diametre, que je mangeai au ſel avec aſſez d'appétit, & ſans en être incommodé. A Gandivi la fievre me quitta après un leger repas de lentilles au riz, & je dormis deux ou trois heures; ce que je n'avois pas fait depuis huit jours.

Lorſque je fus arrivé à Nauçari, je fis prier le Deſtour Djemſchid de me venir voir dans le Jardin où je devois paſſer la nuit. Ma réputation avoit volé dans cette contrée. Ce Deſtour ſe rendit auprès de moi ſur les dix heures du ſoir. Nous nous entretimmes en Perſan, & en Pehlvi; il m'avoua que Darab, dont il blâmoit d'ailleurs la conduite, étoit le plus habile Deſtour de l'Inde, & m'aſſura qu'il n'avoit plus le *Neringueſtan* qui avoit été apporté du Kirman par le Deſtour Djamaſp. La couverſation finit par des marques réciproques

d'amitié, & il me promit de m'écrire à Surate ; ce qu'il fit quelques mois après en Pehlvi & en Perſan.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

J'arrivai à Surate après huit jours de marche, exténué & preſque ſans connoiſſance. Mon retour fit un plaiſir ſenſible à mon frere; la longueur de mon Voyage l'avoit inquiété. Pour moi, dans un moment de calme, les dangers que j'avois courus & les fatigues que j'avois eſſuyées ſe préſentant vivement & en maſſe à mon eſprit, firent couler de mes yeux quelques larmes : mes amis les eſſuyerent, & quatre jours de repos & de bonne nourriture firent diſparoître tous les ſymptomes de la fievre.

Mais cette apparence de ſanté ne fit que luire quelques momens pour moi. Dans les premiers jours de Janvier 1761, des coliques affreuſes, accompagnées de douleurs aux doigts & à la joue droite, que l'on crut cauſées par la goutte, m'obligerent, après de vains efforts, de me mettre au lit. La patience fut mon Médecin; la diette & ſans doute un reſte de jeuneſſe triompherent du mal: mais je me trouvai dans une foibleſſe qui me détermina à renoncer au Voyage de Benarès & à celui de la Chine. L'état de nos affaires auroit d'ailleurs rompu toutes mes meſures, quand mes forces ne ſe feroient pas refuſées à mes deſirs. Pondichery aſſiegé, les ſecours de toute eſpece nous manquoient ; il y avoit pluſieurs années que la Loge de Surate n'avoit reçu de fonds du Chef-Comptoir : mon frere avoit peine à ſe ſoutenir, & ne pouvoit abſolument ſe charger d'aucuns frais à mon ſujet. Dans cette extrémité quel parti prendre?

Je poſſédois plus de cent quatre-vingt Manuſcrits * dans preſque toutes les Langues de l'Inde ; entre autres deux Exemplaires des Ouvrages de Zoroaſtre & d'une partie des Livres Pehlvis ; ſept Dictionnaires Perſans modernes ; les trois plus fameux Dictionnaires Samskretans de l'Inde.

* *Voy. l'Appendice qui eſt après le Diſcours Prélim.*

J'avois de l'*Indou* d'un tems extrêmément reculé dans les Inſcriptions de Keneri ; du *Samskretan* très-ancien, dans les premiers feuillets des Extraits des *Vedes*, & de trois cens ans dans les Traductions de quelques Ouvrages de Zoroaſtre ; du *Tamoul* de mille ans dans les Privileges

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

des Juifs de Cochin. Je ne parlerai pas des graines, fleurs, & feuilles * que j'avois fait chercher à grands frais ; de pluſieurs autres curioſités naturelles; des Inſtrumens de Religion des Parſes ; d'une collection aſſez conſidérable des Monnoies de l'Inde.

** J'ai remis les feuilles à M. Bernard de Juſſieu.*

Le péril auquel toutes ces richeſſes Littéraires, (ainſi que mon propre travail,) alloient être expoſées, & l'état languiſſant où je me trouvois, me déterminerent à repaſſer en France, remettant à des tems plus favorables la Traduction des *Vedes*, l'explication des Antiquités Indiennes & la ſuite des recherches que je m'étois propoſé de faire ſur les différentes Religions de ces contrées.

Les premiers auxquels je demandai le paſſage furent les Suédois qui étoient venus commercer à Surate avec un Vaiſſeau de ſoixante canons bien équipé, & qui devoient au mois de Mars retourner en Europe par la Chine. C'étoit prendre une route un peu longue: mais je comptois la mettre à profit, vérifier à la Côte Malabare, où le Vaiſſeau devoit toucher, pluſieurs points relatifs aux Antiquités du Pays ; prendre langue à Cantong pour le projet que j'avois d'abord conçu: & même, ſi j'y rencontrois quelque Vaiſſeau François, mon deſſein étoit de lui confier mes papiers, & de m'enfoncer dans l'Empire de la Chine, ou dans le Thibet. Cette idée me rendoit mes premieres forces, & effaçoit abſolument de ma mémoire les peines & les fatigues que j'avois eſſuyées depuis huit ans. Le refus que les Suédois firent de me recevoir à leur bord, diſſipa toutes mes eſpérances. Ils avoient deſſein de relâcher à Bombaye, & craignoient que la préſence d'un François ne fût cauſe qu'on leur fît quelqu'avanie.

Après avoir dépoſé au Secrétariat du Comptoir François le refus des Suédois, je ſongeai à la voie Hollandoiſe. Les mêmes raiſons ſe cacherent ſous celles-ci ; que les Hollandoient ne pouvoient paſſer aucun Étranger ſans lui donner quelque titre dans leurs Vaiſſeaux, par exemple, celui de Matelot, de Boſſeman ou autre de cette nature. Il ne me fut pas difficile d'entendre ce langage.

Reſtoient les Portugais, les Anglois & les Vaiſſeaux des Naturels du Pays, chargés pour Baſſora. La lenteur des

Portugais & le peu de ſureté qu'il y a dans la plûpart de leurs Vaiſſeaux de l'Inde pour les effets d'un Étranger, m'empêcherent de recourir aux Frégates. Pour ce qui eſt des habitans de Surate, Banians, Arabes ou Parſes, aucun n'eût oſé me paſſer ſans une permiſſion par écrit des Anglois.

Réduit à m'adreſſer aux Ennemis de ma Nation, en tems de guerre, quoique le progrès des Lettres & des connoiſſances humaines (objet pour lequel j'étois venu dans l'Inde), & par conſéquent mon retour en Europe, duſſent intéreſſer tous les Peuples policés, je ne ſçavois trop quel parti prendre. J'étois sûr que les Anglois, généreux quand on les prend par un certain côté, me donneroient paſſage ſur leurs Vaiſſeaux: mais le leur demander, étoit un point délicat.

Tandis que je flottois dans une incertitude à laquelle je ne voyois pas d'iſſue, mon frere reçut de Mahé une Lettre qui me tira d'embarras. Le nouveau mari de Madame .... Ingénieur de la Place, pouſſé par de mauvais conſeils, me menaçoit de porter à Pondichery & même en Europe, l'affaire dont j'ai parlé ci-devant. J'ai ſçu depuis que ſon deſſein étoit de me faire entrer en compoſition : mais il me connoiſſoit mal ; jamais on n'a rien tiré de moi par menaces, & d'ailleurs, dans l'Inde comme en Europe, je n'ai jamais eu ni deſiré rien au-delà du néceſſaire. La Lettre de l'Ingénieur de Mahé vint on ne peut plus à propos. Je reſolus ſur-le-champ de redemander aux Anglois la protection qu'ils m'avoient déja accordée ; j'alléguai les pourſuites du nouveau mari de la Veuve, la néceſſité d'aller moi-même terminer cette affaire en Europe, & les priai en même tems de me donner paſſage ſur leurs Vaiſſeaux pour Baſſora, ou pour l'Angleterre.

Ci devant, p. cccxxxvj.

Le Conſeil Anglois de Surate envoya ma Requête à Bombaye où elle fut accordée d'une voie unanime. J'en reçus la premiere nouvelle ſur la fin de Janvier par les amis que j'avois au Comptoir Anglois de Surate, & elle me fut confirmée le mois ſuivant par MM. Spencer & Holford, Conſeillers de Bombaye, à qui j'avois écrit ainſi qu'au Conſeil Supérieur & au Général. M. Spencer dans

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

ſa Lettre du 11 Février 1761, me marquoit que dans un jour ou deux, je receverois une Lettre du Conſeil qui m'annonceroit qu'on m'avoit accordé la Protection Angloiſe, & le paſſage ſur un Vaiſſeau d'Europe; il me faiſoit entendre en même tems, avec les paroles les plus obligeantes & les plus polies, qu'étant reſponſable à des Supérieurs, on ne pourroit, dans les circonſtances préſentes, ſe diſpenſer de s'aſſurer qu'il ne paſſoit pas par mes mains de papiers de conſéquence, quoique dans toute autre affaire, on fût très-diſpoſé à s'en rapporter à ma parole: il me renvoyoit, pour l'explication, à MM. Boyer & Stakhouſe, Membres du Conſeil de Surate. La Lettre finiſſoit par des offres de ſervices ſur leſquelles je pouvois compter, ſi je paſſois à Bombaye.

Cette Lettre ſignifioit que mes effets iroient en Angleterre ſcellés du Sceau de la Compagnie, comme en effet cela arriva : & quoique M Holford dans ſa lettre du 18 Février me marquât qu'on me laiſſeroit le choix de Baſſora, ou des Vaiſſeaux d'Europe, je vis par celle de M. Spencer que cette derniere voie étoit plus agréable au Conſeil Anglois; ce qui me détermina à l'accepter. J'envoyai en conſéquence à Bombaye mes Lettres de remerciement, ſans attendre celle du Conſeil Supérieur, qui ne vint pas; & le quatre Mars, M. Crommelin, Général de Bombaye, me fit l'honneur de me marquer, par une Lettre écrite en Anglois & en François, qu'il étoit charmé d'avoir pu contribuer en quelque choſe à mon ſoulagement & à mon bien-être.

MM. Stakhouſe & Boyer, en conſéquence des Lettres de M. Spencer, me procurerent toutes les aiſances que ma ſituation demandoit. Comme j'avois des affaires à regler avec mon frere, & que d'ailleurs je ne voulois pas être à charge aux Anglois, je demeurai toujours à la Loge Françoiſe, occupé à faire achever quelques copies de Livres. Ce qui nous embarraſſoit aſſez mon frere & moi, étoit le prix du paſſage. Je ne voyois pas d'argent à la Loge dont je pûſſe diſpoſer; & cependant le Comptoir me devoit plus d'une année d'appointemens.

Tandis

Tandis que je penſois aux expédiens, les Anglois reçurent à Surate la nouvelle de la priſe de Pondichery. J'étois alors à déjeûner avec M. Boyer. Je vis dans ſon viſage quelque choſe d'extraordinaire ; les égards qu'il avoit pour moi, l'empêchoient de ſe livrer entiérement à la joie que devoit lui cauſer une conquête de cette importance. Son embarras me fit ſoupçonner quelque choſe. Depuis dix à douze jours, les Banians répandoient dans la Ville des bruits qui ne nous étoient pas favorables ; & il y avoit plus de deux mois que mon frere n'avoit reçu de Patmar de la Côte. Entendant nommer Pondicheri à voix baſſe, je demandai à M. Boyer ſi cette Ville étoit priſe ; il me l'avoua. Ce fut pour moi un coup de foudre : mais ſans me livrer à une douleur inutile, je le priai de trouver bon que j'informaſſe mon frere de ce triſte événement ; & il y conſentit.

Je tire un voile ſur l'horreur de notre ſituation ; ſans fonds, ſans amis, ſans appui, iſolés pour ainſi dire à Surate, l'objet du mépris des Nations Indiennes qui nous croyent bannis pour jamais du Pays, l'objet de leur fureur, parce qu'elles regardent les fonds du *Fezſalem* comme abſolument perdus, & les aſſurances des Conſeils François, comme des eſpérances frivoles dont a voulu les leurer. Mon frere eut beſoin de toute ſa fermeté pour ne pas ſuccomber à l'impreſſion que lui fit la perte du premier de nos Etabliſſemens. *Ci-d. p. cccxlix.*

La priſe de Pondichery ne fit que hâter mon départ. Le Banian de la Loge déclara qu'il n'avoit plus d'argent à avancer ; mon frere ſe trouvoit hors d'état de fournir à ma ſubſiſtance, & pouvoit encore moins me donner ce qui m'étoit dû par le Comptoir. Dans cet embarras, il envoie demander au ſieur Boucart le montant d'une ſomme qu'il devoit au Comptoir François. Celui-ci, qui s'étoit mis ſous la Protection Angloiſe, répond que la Compagnie n'exiſtant plus, il ne doit rien. Les ſommations, les menaces euſſent été alors hors de ſaiſon. J'examinai les Lettres que ce Négociant avoit écrites à mon frere, & en trouvai une dans laquelle il promettoit de payer nommément à M. Anquetil, Chef du Comptoir François de Surate, la ſomme de quatre

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

mille Roupies en pluſieurs termes. Alors, au lieu de perdre le tems à lui prouver que la Compagnie n'étoit pas éteinte par la priſe de Pondichery, mon frere, par un tranſport en forme, me paſſa la Lettre du ſieur Boucart, en payement de la ſomme qui m'étoit due par le Comptoir François de Surate, pour appointemens non reçus, avance d'une année, & prix de mon paſſage en Europe; & moi, en qualité d'Anglois, j'aſſignai le ſieur Boucart, auſſi Anglois, pardevant le Conſeil Anglois de Surate. Il étoit bien avec le Chef, M. Preſſ, qui n'oſa pourtant pas prendre ſur lui de décider en ſa faveur. Les autres Membres du Conſeil lui firent ſentir la noirceur de ſon procédé, & lui montrerent que cette Lettre étoit un vrai billet fait à M. Anquetil, ſans rapport direct à la Compagnie. Cependant, comme M. Boucart étoit un homme à ménager, l'affaire fut renvoyée à Bombaye. Mes amis m'aſſurerent en même-tems que ce n'étoit que pour donner à ce Négociant le tems de ſe conſulter; & que s'il vouloit pourſuivre, il ſeroit certainement condamné.

J'écrivis en conſéquence au Conſeil de Bombaye, au Général, & envoyai à M. Spencer la copie d'un Mémoire un peu vif, que j'avois fait pour le Conſeil de Surate. La goutte me retenoit alors ſur le lit; & le nouveau Procès que j'avois à ſoutenir n'étoit pas propre à ôter aux humeurs l'âcreté qui cauſe ce mal, ou du moins qui l'irrite. Je ſçus bientôt que Bombaye penſoit comme Surate, & que M. Spencer, en marquant à M. Boucart que cette affaire ne pouvoit que le déshonorer, lui avoit conſeillé de la finir ſans attendre un ordre poſitif du Conſeil Supérieur.

Cid. p. vij. Mais il falloit que mon départ de l'Inde fut marqué au même coin que celui de Paris; qu'il fut ſemé de difficultés, comme le reſte des opérations qui m'avoient tenu près de ſix ans dans cette Contrée.

Toutes mes affaires étant arrangées autant que la poſition critique où nous nous trouvions à Surate pouvoit le permettre, je me diſpoſois à quitter cette Ville, & déja mes effets étoient à bord du Vaiſſeau qui devoit me conduire à Bombaye, lorſque j'appris qu'il étoit queſtion de les dé-

barquer, & qu'on m'accuſoit auprès du Chef Anglois d'emporter des Manuſcrits que je n'avois pas payés. L'affaire alloit à me priver du fruit d'un travail opiniâtre, lorſque je touchois au moment où je pouvois en jouir. Ce coup m'étonna, mais ne me déconcerta pas; je devinai la main qui le portoit. Le Deſtour Kâous, parent de Darab, n'avoit jamais approuvé ſes complaiſances; & celui-ci, au déſeſpoir de me voir partir ſi promptement, ſe flattoit de pouvoir, par le moyen des Anglois dont je dépendois alors, arrêter mes effets, ou du moins m'obliger de lui donner quelque ſomme conſidérable, comme en dédommagement du tems qu'il auroit voulu être encore à mes gages. La priſe de Pondicheri les enhardit: le Nom François ſembloit anéanti dans l'Inde. Il fallut donc prouver que tout ce que j'emportois m'appartenoit légitimement. L'altercation ſe paſſa en préſence du Chef Anglois; elle fut vive; je menaçai ce Chef de porter l'affaire à Bombaye, où je le citerois lui-même: j'étois dans ces momens de déſeſpoir où l'on ne reſpecte rien. Les Anglois démêlerent aiſément que les Deſtours Parſes ne cherchoient qu'à empêcher le tranſport de leurs Livres en Europe, ou du moins à tirer parti de l'état d'oppreſſion où ils nous voyoient. Mon frere, pour couper couper court à leurs pourſuites, ſe rendit ma caution; & quand ils virent que les Anglois ſe contentoient de ſa parole, ils diſparurent. Ces tracaceries reveillerent les douleurs de la goutte, & je paſſai ſur le lit le peu de tems qui s'écoula juſqu'au départ de Vaiſſeau..

Voyage aux Indes Orientales III. Partie.

Ce fut le 15 Mars 1761 que je quittai Surate, dans un état de foibleſſe que l'air de la mer ne pouvoit qu'augmenter, ſans autre reſſouce que l'humanité de nos ennemis & le billet que mon frere m'avoit paſſé en compte, & pénétré de me voir dans l'impoſſibilité de reconnoître les ſervices de mes domeſtiques, ceux des gens de la Loge, de l'Interpréte Manekdji, & même de récompenſer, comme je croyois qu'ils le méritoient, les Deſtours Darab & Kâous, dont j'avois déja oublié les mauvais procédés.

La traverſée fut courte & tranquille; j'étois avec un galant homme, le Capitaine Purling, & j'ai toujours tâ-

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Voyage d'Ovington, trad. fr. T. I. p. 136. Voy. de Henri Groſſ. trad. franç. p. 45. 81.

ché de ne pas être incommode. Nous mouillâmes le 16 dans le Port de Bombaye, & je deſcendis ſur-le-champ à terre avec le Capitaine.

Je ne m'arrêterai pas ici à faire la deſcription de Bombaye; cette Iſle eſt aſſez connue par les Relations des Voyageurs Anglois. Elle a en longueur environ deux heures de chemin, du bout du Port à Mahim, qui répond à la côte de Salcette, ſur laquelle eſt Bandoura; & une heure & demie de large. La longueur eſt du Nord au Sud-Oueſt. Du côté de la pleine mer Bombaye étoit autrefois couverte de cocotiers & de bamboux qui faiſoient une partie de ſon revenu & donnoient le plus bel ombrage : mais en même-tems les coquillages & les poiſſons pourris dont on ſe ſervoit pour fumer les terres & le pied de ces arbres, rendoient l'air de cette Iſle très-mal ſain. Avant la derniere guerre, la crainte des François a obligé de couper ces arbres pour dégager les environs de la Ville qui eſt d'ailleurs aſſez mal fortifiée.

Le Château n'eſt d'aucune défenſe. La ſeule force de Bombaye contre des Européens, eſt dans ſon Port. Auſſi eſt-ce là que ſe montrent les Anglois : tout y eſt dans un ordre admirable. La maiſon du Commiſſaire de la Marine eſt la premiere que l'on apperçoive de ce côté : elle eſt belle, commode, & communique au Port par une porte de derriere. Les Magaſins & l'Arſenal ſont peu éloignés & ſur la mer.

D'un autre côté eſt la Porte de la Doüane, où commande un Conſeiller qui y a ſa maiſon, dans l'enceinte. L'affluence du Peuple & la quantité de marchandiſes qui rempliſſent les Cours & les Magaſins, caracteriſent bien un Peuple dont le commerce eſt l'élément.

Voilà les deux endroits qui font proprement l'état de Bombaye, comme de tous les autres Etabliſſemens Anglois. Le Général qui n'a guerre qu'à ſigner les actes qui en ſortent, & à préſider de tems en tems aux Conſeils, a un Palais dans la Ville fort ſombre, où il réſide peu. Il habite plus volontiers Parell, grande maiſon de Campagne, accompagnée de terraſſes & de Jardins, que l'on a formée d'une ancienne Egliſe diſtribuée en Croix. Pluſieurs Conſeillers ont auſſi des Maiſons de Campagne hors de la Colonie, dans

des endroits ſabloneux & découverts. La mieux ſituée étoit alors celle de M. Byſill, ſecond de Bombaye. Elle eſt bâtie ſur une eſpece de roc qui domine la mer, à côté du point de mire ſur lequel les Vaiſſeaux gouvernent en entrant dans le Port. Cette maiſon étoit l'après dînée le rendez-vous des premiers de la Colonie qui y alloient prendre le thé.

Bombaye placée entre Moka, Baſſora, Surate & la côte Malabare, n'eſt quelque choſe que par ſa ſituation & ſon Port. Mais ſi les Anglois trouvoient le moyen de ſe faire céder Salcette par les Marates, indépendamment du revenu de cette Iſle, Bombaye pourroit devenir un des plus beaux Etabliſſemens de l'Inde par tous les agrémens de la vie que l'on trouve dans Salcette, & qui dédommageroient de la ſécheresſe & de la ſtérilité de cette premier Iſle.

Je n'eus pas d'autre logement à Bombaye que la maiſon de M. Spencer, alors Commiſſaire de la Marine : c'étoit mettre le comble aux ſervices qu'il m'avoit rendus à Surate. Il aſſaiſonna ce nouveau bienfait de tout ce qui pouvoit me rendre ſupportable le ſéjour d'une Ville que je voyois remplie de Priſonniers François. L'arrivée de l'Eſcadre commandée par l'Amiral Stevens occaſionna des repas chez le Général Crommelin & chez M. Spencer. Je me trouvai à pluſieurs de ces fêtes, où l'on eut pour moi tous les ménagemens que la politeſſe, que l'humanité preſcrit à l'égard d'un ennemi que l'on oblige.

Dans les derniers jours que je paſſai à Bombaye, j'eus avec M. Spencer pluſieurs converſations ſur les Etabliſſemens des Européens dans l'Inde. Si jamais homme a été propre à concilier des partis animés l'un contre l'autre, c'étoit ce généreux Anglois. Je lui diſois que, ſi les Compagnies remettoient leurs intérêts à deux hommes d'une probité reconnue, à lui par exemple & à M. de Leyrit, on verroit peut-être les querelles s'aſſoupir. Il ſouhaitoit ſincerement l'union des deux Nations ; mais il revenoit toujours aux grandes Poſſeſſions des François, à leurs Conquêtes ; ce qui me fit penſer qu'il déſaprouvoit ces opérations : & je crus voir, malgré la modération & la ſévere probité qui mettoient le ſceau à toutesſes démarches, que

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

la prééminence, que l'étendue même de commerce dans une Nation différente de la ſienne, étoit dans ſon eſprit une ſorte de crime.

M. Spencer me parla d'une eſpece d'épreuve qui ſe pratiquoit à Anjingue parmi les Malabares, lorſqu'il y étoit Chef. Quand un homme accuſé de vol ou autre crime, le nioit, on l'obligeoit de mettre ſa main dans de l'huile bouillante; on la renfermoit enſuite dans un ſac, attaché au poignet par des cordons ſur leſquels le Juge Anglois faiſoit mettre le ſceau de la Compagnie. Au bout de quelques jours, on ouvroit le ſac; &, ſi la main de l'accuſé ne ſe trouvoit pas endommagée, il étoit renvoyé comme innocent.

M. Spencer avoit bien voulu me communiquer une grande Carte de l'intérieur & des côtes du Sud de la preſqu'Iſle, faite par des Brahmes; je venois d'en achever la copie, & prêt à quitter l'Inde, il me reſtoit ſur la nature des Manuſcrits que je portois en Europe, un doute qui me cauſoit de l'inquiétude: je crus pouvoir lui ouvrir mon cœur. Je lui dis donc qu'ayant perdu dans le Bengale la copie des premieres lignes du Manuſcrit Zend d'Oxford que j'avois apportées d'Europe, j'ignorois ſi mes Manuſcrits en renfermoient un pareil. M. Spencer me tranquilliſa pleinement ſur cet article par un moyen ſur lequel il me demanda le ſecret. Il arrangea enſuite lui-même mon paſſage avec le Capitaine du Briſtol qui ſe diſpoſoit à mettre à la voile; lui paya, pour cela, mille roupies, & me donna douze cens roupies en eſpeces & en billets ſur M. Hough, ſon Correſpondant à Londres. Ces ſommes étoient en avance du montant de la Lettre dont j'ai parlé plus haut. J'endoſſai cette Lettre, la lui remis, & il ſe chargea de la faire payer après mon départ. Je donnai ma parole qu'il n'y avoit rien dans mes papiers qui traitât de ce que l'on appelle affaires d'Etat, relativement aux querelles qui diviſoient alors les deux Nations; & l'on appoſa le ſceau de la Compagnie ſur mes effets qui furent remis en cet état au Capitaine du Briſtol.

p. ccccxxxiv.

Je quittai Bombaye le 28 Avril 1761, comblé des politeſſes de M. Spencer, du Général Crommelin, de tous les Anglois, & en particulier de ceux que j'avois connus à Su-

rate. Le Vaiſſeau mit à la voile le jour même que je m'embarquai ; il portoit en Angleterre pluſieurs Officiers François priſonniers, que l'Eſcadre avoit amenés de la Côte de Coromandel.

Que l'on ſe repréſente la dureté froide & réfléchie, jointe à la baſſeſſe d'ame, à un intérêt ſordide, & l'on ſe fera le Portrait du Capitaine Quicke avec qui je paſſois en Europe. La traverſée fut analogue à ſon caractere. Il alloit preſque juſqu'à nous reprocher la viande ſallée & la pouſſiere de biſcuit qui faiſoient toute notre nourriture. Nous relâchâmes quelques jours à Onor, & mouillâmes le 5 Mai à Talicheri.

Je deſcendis promptement à terre, & M. Hodjès, Commandant du Comptoir, me fit donner une chaiſe découverte, portée par quatre hommes, pour me conduire à Mahé. Je trouvai dans cet endroit les Peres Claude & Emmanuel. Ce dernier, ſur une Lettre du P. Euſebe, mon ami, qui réſidoit à Talichery, me donna le *Dictionnaire François & Malabare*, qu'il s'étoit engagé en 1758 de me faire copier. Le Pere Claude me remit une Lettre de M. l'Abbé Barthelemi [1], qu'il avoit ſauvée du Secrétariat de Mahé; je l'engageai à faire chercher les *Vedes* aux Pagodes de Taliparom & de Gokorn, & retournai à Tali- Ci-d. p. cxciij.

[1] Cette Lettre datée du 10 Mars 1760, étoit en réponſe à celle que j'avois eu l'honneur d'écrire de Surate à M. l'Abbé Barthelemy, le 4 Avril 1759; & dans laquelle je lui marquois que j'avois achevé la Traduction du premier *Fargard* du *Vendidad*.

J'ai ſouvent parlé de vous avec les perſonnes à qui vos intérêts ſont précieux, me diſoit ce Sçavant qui a toujours eu pour moi l'amitié la plus tendre; *j'ai lu vos Lettres à l'Académie, lorſqu'elles ont contenu quelques ſingularités hiſtoriques*. Il m'engageoit enſuite à *tirer de mes Docteurs toutes les lumieres qu'ils pourroient me donner ſur l'ancien Perſan, juſqu'à ce que j'euſſe entiérement traduit le Manuſcrit qu'on m'avoit dit être de Zoroaſtre;* & me parloit, ſuppoſé que je revinſſe promptement en Europe, d'un *voyage très-utile à faire, celui d'Egypte, que de découvertes faites depuis mon départ* (par M. de Guignes, *ſur le rapport des Hiéroglyphes Egyptiens avec les Caracteres Chinois*, *tendant à prouver que les Egyptiens ſont une Colonie Chinoiſe*) *rendroient fort intéreſſant*.

Cette Lettre conſolante étoit accompagnée d'un billet de M. le Comte de Caylus, auſſi du 10 Mars 1760, dans lequel ce Sçavant me recommandoit ſurtout la Traduction des Livres de Zoroaſtre.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

cheri, où le Pere Euſebe me promit de faire à ce ſujet les perquiſitions qui dépendroient de lui.

Je trouvai au Gouvernement l'Ingénieur de Mahé qui m'attendoit. Je lui avois écrit le matin que mon deſſein n'étoit pas de m'expatrier éternellement, ni de plaider en Europe pour une affaire qui m'avoit aſſez donné de peines & de chagrins ; qu'il ſçavoit auſſi bien que moi une maniere plus courte de vuider le différent qu'elle avoit fait naître entre nous deux. Il m'aſſura que ſon intention n'avoit pas été m'inquiéter; que ſa Lettre étoit le fruit des mauvais conſeils & me demanda mon amitié.

M. Hodjès pendant la rélâche que nous fîmes à la Côte, témoigna aux Priſonniers François les égards les plus marqués : il en logea pluſieurs près de ſon appartement, le Major & les Capitaines de troupes ſe chargerent des autres, & il y eut pour nous pluſieurs repas au Gouvernement. Le Capitaine du Vaiſſeau, dont on rapporta quelques mauvais procédés, promit d'avoir des manieres plus honnêtes : mais il n'augmenta pas les proviſions; ce qui étoit l'article eſſentiel.

Nous quittâmes Talichery le 15 Mai, & pendant le reſte du mois, la traverſée ne nous offrit rien de particulier : ſeulement la mauvaiſe humeur & la triſteſſe crurent avec le beſoin. Le Capitaine mangeoit dans ſon particulier, & la table des Officiers où nous (les François) étions, n'étoit ſervie qu'en viande ſalée. On nous donnoit à boire de mauvaiſe arak mêlée d'eau, dans un unique vaſe de cuir, garni d'étain, que nous voyons nettoyer le matin avec les broſſes à ſouliers. Quelquefois l'ordinaire, pour quinze perſonnes, étoit augmenté de la moitié d'une tête de cochon de lait. Notre déjeûner conſiſtoit en biſcuit pourri, & en mauvais beurre rance, relevé par de l'arak à Matelot, ſervie dans le vaſe de cuir dont je viens de parler; & tous les deux ou trois jours, dans les commencemens, on nous gracieuſoit d'un pain frais d'une demi-livre pour huit perſonnes. Telle étoit la nourriture pour laquelle j'avois payé cent louis au Capitaine.

Je paſſai plus d'un mois & demi ſans preſque manger:

ma

ma voix diminuoit tous les jours avec mes forces; je me voyois anéantir avec une ſorte d'indifférence. Le Capitaine Quicke ajouta la plaiſanterie au cruel traitement qu'il me faiſoit éprouver; & déja j'entendois les arrangemens d'un de mes camarades de voyage, qui avoit jetté un dévolu ſur ma chambre.

Cette piece étoit ma ſeule conſolation; j'y paſſois la plus grande partie de la journée, à revoir mes papiers, à lire, ou à dormir pour ne pas entendre les propos de corps-de-garde de ſix Officiers (dont deux Lieutenans) des Vaiſſeaux du Roi d'Angleterre, qui repaſſoient avec nous, & faiſoient aſſez baſſement leur cour au Capitaine.

Nous cédâmes dans les commencemens notre portion de pain frais, qui pouvoit revenir à une once, à la femme d'un Officier François, née à Pondichery, qui paſſoit en Europe avec ſon mari. L'épreuve étoit un peu forte pour une jeune Indienne, élevée dans la molleſſe aſiatique: mais le beſoin donne des forces aux tempéramens les plus délicats. Cette femme ſupporta fort bien la traverſée, ſans avoir preſque goûté un morceau de viande fraîche, & quoiqu'elle fût en butte à des tracaſſeries de ſociété, envenimées par le mal aiſe. Un reſte d'humanité, ſoutenue par la politeſſe naturelle au François, avoit d'abord engagé à ſe priver pour elle des vivres qui ſembloient lui être plus néceſſaires qu'à des hommes: mais la faim fit bien-tôt taire les égards; chacun penſa à ſoi, & ne regarda preſque plus ſon voiſin, que comme un Compétiteur importun. Il fut enſuite réſolu qu'à tour de rôle deux mangeroient le pain entier, tandis que les autres dormiroient; & cet arrangement dura juſqu'aux gros tems qui nous réduiſirent au ſimple biſcuit, ou plûtôt à la pourriture de biſcuit.

Il ſembloit que le Capitaine eût des prétentions ſur nos effets, à voir la maniere dont il prenoit notre ſituation. Son air moqueur me choqua. Un jour, pour adoucir, à ce qu'il croyoit, la diete auſtere à laquelle il nous avoit condamnés, il s'humaniſa juſqu'à nous donner un déjeûné en chocolat. Le chocolat ſe trouva de même alloy que le biſcuit; & prenant ce nouveau trait pour une inſulte cruelle, je lui

jettai preſque la taſſe au viſage. Mon homme, qui n'étoit ni brave ni endurant, alla exhaler ſa colere ſur le gaillard: le malheur pour lui étoit qu'il ne pouvoit diminuer notre ration. Cette ſcene me remua les ſens; le dépit ranima mon courage, & je réſolus de vivre, malgré mon avare & barbare Capitaine. Je me jettai enconſéquence en affamé ſur la viande ſalée, que je tâchai de faire paſſer avec force poivre & vinaigre. Mon eſtomac ſe prêta à cette eſpece de fureur; le Capitaine eut le déplaiſir de voir que des os garnis de viande ſalée à moitié pourrie, ſortoient de notre table plus ſecs que les planches de ſon Vaiſſeau. Cet appétit dévorant donna de l'inquiétude à mes amis: mais rien ne put me retenir. Mes forces revinrent; je me portois, contre toute apparence, le mieux du monde, après plus d'un mois & demi de diete, lorſque nous fûmes aſſaillis d'un coup de vent qui nous mit à deux doigts de la mort.

Malgré la foibleſſe où j'étois avant ce retour de ſanté, j'avois obſervé (très-groſſièrement il eſt vrai) avec une longue vûe, couché ſur le dos, dans la gallerie, le paſſage de Vénus ſur le Diſque du Soleil. C'étoit le 6 Juin, & nous étions par l'eſtime au quatre-vingt-quatrieme degré de longitude, & à 5° 21' au moins de latitude méridionale. A midi Vénus me parut, ſur le Soleil, au trois quarts du Diſque; à deux heures cinq minutes, près du bord; & à deux heures trois quarts, hors du bord.

Le 19 Juillet, à quatre heures du matin, on vit à la clarté de la Lune un grand Vaiſſeau à une demi-portée de canon, allant Nord-Eſt: ſur-le-champ branle-bas général; menace de jetter nos coffres à la mer, de nous renfermer à fond de câle. Le Capitaine avoit perdu la tête; nous vîmes bien que ſi nous étions attaqués, notre réſiſtance ne ſeroit pas grande. Cette rencontre n'eut pas de ſuite, parce que le Vaiſſeau, à l'aide d'un petit changement de route de notre côté, diſparut bien-tôt; mais elle nous donna de l'inquiétude pour le reſte de la traverſée. En effet pluſieurs des Paſſagers avoient leur fortune avec eux; & moi, je me ſerois fait jetter à la mer avec mes effets, plûtôt que de paroître en France ſans mes papiers.

Le ſoir du même jour, 19 Juillet, je réfléchiſſois ſur ce qui s'étoit paſſé le matin, lorſque j'entendis ſur le gaillard un bruit affreux. Il pouvoit être neuf heures; la nuit étoit noire, & nous avions les perroquets dehors, le vent ſoufflant du Nord-Oueſt avec une violence extrême. Je montai ſur le gaillard pour jouir du ſpectacle d'une tempête. Le Capitaine avoit peine à ſe faire entendre avec le porte-voix: mais les Matelots Anglois ſont ſi bien ſtilés à la manœuvre, qu'en moins d'une demi-heure les perroquets & les petits huniers furent bas; & cela fort à-propos, car le vent renforçant continuellement, un moment de retard eût pu nous faire capoter. Nous étions par 37°, 45' de latitude méridionale; & par l'eſtime, à 5 ou 3 de longitude du Cap de bonne-Eſpérance. La nuit fut employée à diminuer peu-à-peu les voiles: le bruit du vent, joint à celui des vagues faiſoit friſſonner de frayeur. Au point du jour, on abbattit les grands huniers, la miſaine fut déchirée, & l'on eut bien de la peine à abbattre la grande voile, dont les coups donnoient au Vaiſſeau des ſecouſſes terribles. La mer ſur les huit heures ne préſentoit qu'une ſuite d'abîmes qui ſe varioient avec une impétuoſité que le Vaiſſeau arrêtoit quelquefois. Cette énorme machine ſembloit alors devoir éclater en morceaux: nous en entendions les membres craquer, comme ſi on l'eût pillée, ou reſſerrée entre deux murs. L'eau de la mer, couverte d'une écume blanche, mêlée de feux pétillants, paroiſſoit animée; & chaque lame, haute de plus de quarante pieds, ſembloit un monſtre marin prêt à nous engloutir.

Le Vaiſſeau ne faiſoit pas de route, ſoutenu uniquement par une voile baſſe, triangulaire, tendue entre le grand mât & celui de miſaine, nommée le Foc, & par une plus petite appellée la Pouilleuſe. On tendit des cordes en travers ſur le gaillard, pour ſervir d'appui aux Matelots. Quoique les canons fuſſent bien amarés, pluſieurs briſerent leurs cables; les coffres, les chambres, tout ſous le pont cédoit au mouvement du Vaiſſeau, & la moitié de l'entrepont étoit preſque dans l'eau.

Sur les onze heures du matin, le grand mât craqua, &

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

nous vîmes le moment où il alloit caſſer. Deux heures après, l'avant du Vaiſſeau fut ſucceſſivement aſſailli par trois lames, dont une ſuffiſoit pour l'enfoncer, & qui nous donnerent près d'un pied d'eau ſur le pont.

Le vent continua toute la nuit du vingt au vingt-un. Le vingt-un, il diminua peu-à-peu; & le ſoir, le froid ſe fit ſentir aſſez vivement. Le reſte du houli des vagues cauſoit un clapotage & un tangage qui enlevoient le cœur. Enfin le 22, la mer parut appaiſée; on viſita le Vaiſſeau, où l'on ne trouva qu'une voie d'eau qui augmenta juſqu'à la relâche, ſans qu'on ſçût alors d'où elle venoit. C'étoient trois membres qui avoient été enfoncés par les lames, & qu'on revêtit d'un doublage à Sainte-Héléne. Il ſe trouva que les courants nous avoient porté un degré au Nord.

Pendant cette tempête je ne quittai guere le gaillard, ne voulant rien perdre de ce qu'elle avoit de pittoreſque. Le Capitaine, bon Marin, ne ſe déconcerta pas, quoique le danger fût peint ſur ſon viſage. Ses Officiers, vrais loups de mer, nous aſſurerent qu'ils n'avoient jamais eſſuyé un pareil coup de vent. Auſſi n'y a-t-il que des Anglois qui oſent paſſer le Cap-de-bonne-Eſpérance en hiver avec un Vaiſſeau qui fait ſon cinquieme voyage; c'eſt-à-dire, avec un Vaiſſeau condamné.

Il s'en falloit bien que les paſſagers fuſſent tranquilles: cependant, tandis qu'une lame plus forte d'un degré pouvoit nous engloutir, nous étions dans la grande chambre, aſſis par terre, à rire des culbutes que le rouli nous faiſoit faire.

Il n'y eut pas de feu dans le Vaiſſeau, tant que dura la tempête. L'équipage n'eut pour nourriture, ainſi que nous, que de la pâte de farine, accommodée en *pounding*, relevée avec un peu de beurre fondu & de viande ſalée. La maſſe qui nous étoit deſtinée, étoit dans un grand plat de fer, poſé ſur le plancher; chacun tâchoit d'en attraper ce qu'il pouvoit: & crainte d'accident, le ſoir du 20, on fut obligé de le clouer au plancher. Pour notre déjeûné, on ſuſpendit une aſſiette de fer dans laquelle il y avoit un peu de beurre; & c'étoit au plus adroit à y frotter habilement ſon

biſcuit, tandis que le rouli faiſoit pancher l'aſſiette de ſon côté. Cette ſituation paroîtra ſans doute affreuſe à ceux qui ne ſçavent pas ce que c'eſt que la mer : mais il n'en eſt pas de même dans un Vaiſſeau ; à deux doigts de la mort & le ventre vuide, on plaiſante, ou du moins l'inſtant qui ſuit le danger en paroît à cent lieues [1].

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Nous arrivâmes à Sainte-Héléne le 25 du mois d'Août; & avant que de jetter l'ancre, nous tournâmes l'Iſle à la portée du piſtolet

Je ne dirai rien de Sainte-Héléne : les Voyageurs en ont aſſez parlé. Cette Iſle eſt par 11°. 2' de longitude, & 16°. de latitude méridionale. L'air y eſt très-ſain, les légumes fort bons; la vûe de l'Iſle, du côté de la mer, préſente un païſage charmant. La Ville forme une eſpece de camp dans une vallée entourée de montagnes aſſez hautes. Les fortifications me parurent peu de choſe, & les troupes que les Anglois y entretenoient, commandées par deux Capitaines, peu nombreuſes. Notre arrivée fit du bruit à

Voy. des Holand. &c. T.I. p. 478.

[1] Le 30 Juillet, à 35° 28' de latitude méridionale, nous vîmes la terre ſur les onze heures du matin, au Nord Nord-Oueſt, ſans avoir de fond. Nous en étions à-peu-près à ſeize lieues. On crût que c'étoit le Cap.Faux. La mer étoit douce, unie, le vent à l'Eſt : le courant portant au Sud : beau tems. A l'Eſt du banc & du Cap à quelque diſtance, les courans portent au Nord ; & à l'Oueſt, ils portent au Sud. La variation 19° 5'. Le 31, au matin, la mer unie.

Le ſoir du 2 Août, 50 milles de faits Oueſt Nord-Oueſt : latitude 35e. 36'. la nuit du 2 au 3 & le 3, coup de vent de Nord-Oueſt ; la mer groſſe : nous paſſâmes la journée à la Cape ſur un Foc. Le ſoir le vent tourna à l'Oueſt & au Sud-Oueſt, toujours avec la même violence : les courants portoient au Sud.

Le 4, ſur les neuf heures, on jetta la ſonde & l'on trouva quatre-vingt-cinq braſſes, le fond de ſable gris. Nous étions ſur le banc, & les courants portoient au Sud. Nous jugeâmes alors que la terre que nous croyons avoir vûe, pouvoit être la haute montagne qui eſt à l'Eſt du Cap Faux, & que nous étions pour lors près du banc. Les trois jours de vent arriere qui ſuivirent, font la largeur du banc des aiguilles ; & nous eûmes le coup de vent à la pointe Oueſt du banc.

Le 6 à midi, 35° 3' de latitude, calme. Nous pouvions être à quarante lieues Oueſt du Cap. Au ſoleil couchant, la variation ſe trouva de 17° 52'. Le 7, calme.

Le 9, 35° 52' de latitude ; enſuite les courants portent un demi degré au Nord, Variation 17° 52'. Le 12, 31° 57' de latitude, les courants diminuent, portant toujours au Nord : le vent Eſt Sud-Eſt. Variation, 170.

Au 28e. degré de latitude, le vent Sud-Eſt. Il nous parut froid lorſqu'il étoit à l'Eſt, & encore plus froid, à l'Oueſt.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Sainte-Hélene ; nous nous trouvions quatre Vaiſſeaux de Compagnie, dont trois portoient des Priſonniers, & M. de Laly y ayant déja paſſé, ainſi que M. de Moracin, on y connoiſſoit les François.

Le Gouverneur nous reçut avec beaucoup de politeſſe, & nous logea chez des Particuliers, qui, pour notre argent, nous procurerent tous les agrémens qui dépendoient d'eux. Le tems de la relâche s'écoula, ſelon l'uſage, dans les plaiſirs.

Deſcendu à terre, mon premier ſoin fut de viſiter mes papiers, & de leur faire prendre l'air pluſieurs jours ; du reſte, plein des ſuites de mon Voyage, les divertiſſemens m'occuperent peu. Cette conduite me fit paſſer pour Philoſophe, & me valut une viſite à laquelle je ne m'attendois pas. Les Anglois avoient envoyé dans cette Iſle, M. Maſculine, pour obſerver le paſſage de Vénus ſur le Diſque du Soleil. Cet Aſtronome, quand nous arrivâmes, étoit à ſon Obſervatoire, ſitué à deux milles, dans les montagnes ; & la politique, en tems de guerre, ne ſouffroit pas que l'on me permît d'y aller. Sçachant que j'étois au camp, il s'y rendit, & me fit l'honneur de me venir voir chez le Capitaine Kilpatrik, où je logeois. Nous nous entretînmes quelque tems ſur l'Inde & ſur les Sciences de ce Pays. Quant à l'objet direct de ſon Voyage (l'Obſervation du paſſage de Vénus), il m'avoua que les nuages l'avoient empêché de le remplir, & me dit qu'il comptoit reſter encore huit à dix mois à Sainte-Héléne, pour perfectionner la Théorie de la Lune.

La phyſionomie de M. Maſculine parut plaiſante à quelques-uns de mes Compagnons de voyage. Il étoit monté ſur un cheval de Scavant, avoit un habit brun & uni, & une perruque ronde & bouffante, à la mode des Miniſtres, avec un peu de cet air de complaiſance qui eſt particulier aux Docteurs Anglois. Nous l'invitâmes à ſouper, & il ne ſe fit pas beaucoup prier. Lorſque la bierre & le vin blanc commençerent à lui monter au cerveau, nous nous apperçûmes qu'il quittoit ſouvent la table. On le ſuivit, & on le trouva dans la cour regardant le Ciel attentivement.

A ſon retour, il nous parla étoiles, les yeux fixés ſur le fond de ſon verre. Pour lui donner le plaiſir de les voir toutes enſemble, nous le conditionnâmes de maniere que le Ciel entier étoit ouvert à ſes yeux : voilà les François.

Le Briſtol partit de Sainte-Héléne le 10 Septembre, de conſerve avec trois autres Vaiſſeaux de Compagnie, pouſſé par les vents aliſés qui regnent dans ces Parages. Nous avions fait quelques proviſions de fromages, de caffé & de vin blanc, pour ſuppléer à l'éternel bœuf ſalé & à l'arak du Capitaine Quicke : ces petites douceurs nous firent trouver le reſte de la traverſée moins long. C'étoit pour les Anglois un ſpectacle aſſez ſingulier que de voir douze François qui n'avoient preſque rien mangé de la journée, paſſer deux heures le ſoir autour d'une bouteille de vin blanc, avec des marques de gaieté que leur ſituation préſente & future ne ſembloit pas comporter. Le Capitaine qui nous entendoit de ſa Chambre, prit ces petites aſſemblées pour des bravades, & s'en plaignit : mais nous allâmes notre train ; ſeulement nous fûmes obligés de nous éclairer nous-mêmes ſur la fin de la traverſée, & pour reconnoître ſes attentions, je lui fis préſent des proviſions qui me reſtoient, & il n'eut pas honte de les recevoir.

L'approche du terme de notre voyage remettoit peu-à-peu les eſprits [1]. Nous eûmes un petit coup de vent, le 2

[1] Les vents nous favoriſoient aſſez. Le 22 Septembre, nous fîmes cent trente milles. La variation du lever du Soleil fut de 6° 40′ : vent arriere Sud Sud-Eſt. A midi, le Soleil étoit au Zenit. A une heure & demie, nous nous trouvâmes au-delà de la Ligne dans l'hémiſphere ſeptentrional, avec un air frais.

Du 25 au 28 incluſivement, petit vent; la route, un demi-degré par jour : chaleurs.

Le 29, au ſeptieme degré : calme de quatre jours.

Le 4 Octobre, petit vent, variable : du 6 au 8 incluſivement, petit vent. Nous ne fîmes en huit jours que trois degrés.

Le 8, au dixieme degré, vent Nord-Eſt.

Le 11, grand vent Nord-Eſt.

Le 21, au vingt-ſixieme degré, le vent Sud.

Le 22, vent Sud-Oueſt.

Le 23, au trente-deuxieme degré de latitude, vent Sud-Oueſt, violent ; orage, pluie, à la Cape : le ſoir le vent Nord-Oueſt ; la nuit mauvaiſe,

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Novembre, le vent paſſant ſucceſſivement du Nord Oueſt à l'Eſt, au Sud, au Nord-Eſt. La mer groſſit le clapotage devint ſi violent que, le Vaiſſeau ayant été balotté longtems, il ſe trouva, le 3, que la tête du gouvernail étoit briſée, & que le reſte ne tenoit qu'à quelques crampons. Auſſi tôt ſignal d'incommodité aſſuré d'un coup de canon. La mer étoit horrible, & nous déſeſpérions d'avoir du ſecours des trois Vaiſſeaux qui marchoient avec nous; parce qu'il paroiſſoit impoſſible de riſquer une chaloupe ou un canot. Abandonnés à nous-mêmes, notre reſſource, dans un reſte de traverſée de plus de trois cens lieues, eut été en partie dans la Providence. Il eut fallu abattre toutes les chambres de deſſus & de deſſous le pont, & gouverner, comme l'on auroit pu, avec une grande poutre, répondante au reſte du gouvernail, & dirigée par des cables attachés ſur le pont, à droite & à gauche; embarras inconcevable, ſans parler du danger preſqu'inévitable dans une groſſe mer.

Heureuſement les canots des trois Vaiſſeaux, après pluſieurs tentatives inutiles, nous aborderent. Ils étoient garnis de Charpentiers, de Serruriers, de groſſes barres de fer & de deux forges. Par ce moyen, nous eûmes trois Forges qui jouerent la journée du 3 & la nuit ſuivante. Les Charpentiers firent d'un mât de miſaine, deux jumelles épaiſſes de ſix pouces; & le lendemain à midi, la tête du gouvernail ſe trouva conſolidée entre ces deux jumelles liées par des cercles de fer d'un pouce d'épaiſſeur. La difficulté avoit été de les attacher. Les Charpentiers dans l'eau juſqu'au cou, avoient été obligés d'enfoncer ſous l'eau des clous d'un demi-pied de long; & les forces alloient leur manquer lorſque l'ouvrage ſe trouva achevé, quoique ſur les neuf heures la mer fût devenue aſſez calme.

Les 24 & 25, grand Houli, mer forte; orage au Nord; à quelque diſtance. Variation, 9°. 12'.

Le 28, au trente-ſeptieme degré, commencement des Açores; le premier de la Lune, le vent changé au Nord-Eſt. Depuis le onzieme degré, le vent avoit toujours fraîchi au lever de la Lune, & ceſſé à ſon coucher.

Le 30, au trente-huitieme degré de latitude; le vent revient au Sud-Oueſt: petit frais.

Le

Le jour que l'on forgea les liens du gouvernail, fut pour moi un vrai ſpectacle. Quatre Vaiſſeaux balottés par une mer orageuſe; trois Forges en feu ſur un de ces Vaiſſeaux; des Ouvriers occupés dans le plus grand rouli, à des Ouvrages qui paroiſſoient demander une aſſiete ſûre; les Forges qu'il falloit changer de côté, ſelon le vent; enfin ſix cents hommes ſéparés par quelques pouces de planches, d'un gouffre qui battoit les flancs de leurs Vaiſſeaux, ayant devant leurs yeux deux cens hommes prêts à périr, ſans que ce danger, qui ſe renouvelle ſouvent en mer, diminuât rien de leurs projets de gain : la vûe de cet enſemble me fît faire des réflexions qui m'étourdirent ſur notre ſituation. Auſſi, après avoir tout conſidéré pendant le jour, allai-je tranquilement me coucher. Mon ſang froid piqua le Capitaine. Il ne put s'empêcher de témoigner par des termes familiers aux Marins Anglois, ſon dépit, en me voyant dormir, tandis que l'on enfonçoit près de ma tête des clous d'un demi-pied dans le gouvernail, & que les vagues pouvoient, d'un moment à l'autre, me noyer dans mon lit.

Ce danger fut le dernier que nous courûmes ; & ſi l'on excepte pluſieurs branle-bas occaſionnés par la vûe de quelques Vaiſſeaux, & le régime ſec & dur auquel le bon Capitaine nous avoit réduits, le reſte de la traverſée fut aſſez doux : du moins l'eſpérance & l'approche du terme nous le firent trouver tel.

Nous mouillâmes dans le Port de Portsmouth le 17 Novembre 1761. Avant que le Vaiſſeau y entrât, pluſieurs Matelots de la Marine du Roi, qui revenoient de l'Inde, ſe ſauverent dans un canot, pour ſe ſouſtraire aux Loix de la *Preſſ*, ſelon leſquelles on les auroit forcés, après dix années paſſées hors de leur Patrie, de remonter ſur-le-champ dans d'autres Vaiſſeaux, & d'y recommencer le ſervice, ſans avoir la liberté d'embraſſer leurs femmes & leurs enfans.

Le Port de Portsmouth, de quelque côté qu'on le conſidére, préſente le plus beau coup d'œil. Il eſt précédé d'une grande Anſe, ſuivie d'un canal moins large en forme de gorge. Après ce canal, on entre dans le Port, grand

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

baſſin, preſque fermé, qui a ſix à ſept milles de diametre, & peut contenir plus de trois mille Embarcations. L'Officier qui y commande eſt un Amiral qui demeure ordinairement dans ſon Vaiſſeau. De différens côtés, on apperçoit ſur les bords des Villes floriſſantes, des bois, des Païſages, qui, joints à cette forêt de mâts, à cette Ville ambulante que renferme le Port, forment le tableau le plus varié & le plus complet.

Un ſpectacle d'un nouveau genre égaya notre deſcente à Portsmouth. Le Capitaine nous avoit remis à un Lieutenant de Vaiſſeau de Roi, chargé de nous conduire à terre ſous l'eſcorte d'une Compagnie de fuſiliers. Les embarras du débarquement qui dura pluſieurs heures, & la lenteur du Boat, donnerent le tems aux filles publiques de s'attrouper ſur le plain. Nous les voyons courir par les rues de traverſe, & ſe précipiter ſur le Port; barbares agréables qui, comme à la ſuite d'un naufrage, venoient nous ravir par l'appas du plaiſir, les débris d'une ſanté que les fatigues de la mer avoient déja preſque ruinée. Il étoit plaiſant de voir d'un côté les Commis avec un viſage de Corſaire examiner nos hardes, défaire nos paquets; & de l'autre, des filles aſſez jolies, baragouinant quelques mots de François, & ſur-tout ceux de leur métier, nous tirer à elles, careſſer nos petits Domeſtiques; promettre de ne rien exiger de pauvres Priſonniers tels que nous qui venions de ſix mille lieues. Les Fuſiliers étoient obligés de les écarter : malgré cela, elles nous ſuivirent juſqu'à l'Auberge où l'on nous conduiſit ; le lendemain nous les trouvâmes dès le matin à la porte, & il fallut ſouffrir qu'elles nous accompagnaſſent à la Doüane.

Le penchant décidé des François cédoit alors chez nous à un Agent plus puiſſant, à la faim. Lorſque nous étions prêts d'entrer dans le Port, je pariai que nous mouillerions le 16; & mon pari fut d'une pomme, une bouteille de vin rouge, une côtelette de bœuf & du pain à diſcrétion. Voilà en effet ce qui nous avoit manqué pendant ſept à huit mois; & dont nous regardions la poſſeſſion preſque comme le ſouverain bien.

Deſcendu à Portsmouth, je me trouvai Priſonnier

parce que j'étois François, & preſque ſans une obole : la relâche de Sainte-Héléne m'avoit épuiſé. Heureuſement le Capitaine Maklout, Ecoſſois, me donna le montant d'un billet de trois guinées, qui m'aida à payer les dépenſes preſſantes. Le coffre qui renfermoit mes Livres & mes Manuſcrits, alla à la Doüane ; & il ne me fut permis de garder avec moi que mes hardes & mes papiers. Ma ſituation étoit embarraſſante ; je n'étois ni Militaire, ni Employé, & je voyois que les Lettres du Conſeil de Bombaye n'avoient aucune force en Angleterre. Je pris le parti, après quelques réprésentations, de laiſſer agir, & d'écrire en France à ma famille, à mes amis, à mes Protecteurs, aux Syndics & Directeurs de la Compagnie des Indes ; & d'envoyer au Miniſtre (M. le Duc de la Vrilliere) l'état des Manuſcrits que je deſtinois à la Bibliotheque du Roi. M. Ham agent du Commiſſaire-Général des Priſonniers, vint nous trouver, ainſi que M. Buknal, chargé de la remiſe des fonds que la Compagnie des Indes de France faiſoit tenir aux Priſonniers. Nous n'eûmes qu'à nous louer de la politeſſe de ces Meſſieurs, de leur humanité : mais il fallut partir pour Wickham, gros Bourg à douze milles de Portsmouth. Je remis à M. Ham les papiers qui concernoient mon affaire, avec deux Lettres pour Londres adreſſées, l'une à M. Guiguer, Commiſſaire-Général des Priſonniers, l'autre à M. Pitt (actuellement Comte de Chatham), Miniſtre d'Etat, dont la probité m'avoit été fort vantée par les Anglois de l'Inde. On me permit de viſiter à la Doüane mes Manuſcrits que je trouvai en bon état ; & je me rendis, le 20, à Wickham, où pluſieurs de mes amis, Officiers Irlandois au ſervice de France, m'avoient retenu un lit.

Nous étions ſur notre parole dans cet endroit, avec permiſſion de nous promener deux milles à la ronde. Les Officiers & les Employés reçurent la paye du Roi d'Angleterre en qualité de Priſonniers ; je la refuſai, proteſtant contre l'eſpece de violence que l'on me faiſoit : mais je n'étois pas le ſeul lézé ; les Priſonniers de Mahé qui, ſelon les articles de la Capitulation, euſſent dû être tranſportés ſur le champ avec leurs effets au premier Port de France, furent

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

obligés de paſſer trois mois en Angleterre avec des frais conſidérables.

Je n'avois pas compté ſur cette détention, dont j'ignorois le terme; il falloit attendre les réponſes aux Lettres que j'avois écrites en France, & même ſuppoſer qu'en tems de guerre ces Lettres ſeroient rendues exactement. Au bout de quelques jours, je commençai à me trouver à l'étroit. On ſçait qu'en Angleterre, le ſimple néceſſaire coûte preſqu'autant que le ſuperflu en France; & la ſaiſon très-rude pour des perſonnes qui avoient paſſé pluſieurs années dans les Pays chauds, augmentoit nos beſoins. Quelques honnêtes Juifs vinrent fort à propos me débarraſſer d'un reſte de luxe aſiatique: mais cela ne pouvoit aller loin. J'envoyai donc à Londres à M. Hough le billet de M. Spencer, & paſſai les journées dans mon petit réduit, occupé à faire la Notice des Manuſcrits que je deſtinois à la Bibliotheque du Roi, & à mettre en ordre une Relation abrégée de mes opérations littéraires. Quelques promenades ſolitaires & une ou deux viſites à deux Anglois de conſidération, dont les Châteaux étoient près de Wickham, furent tout le délaſſement que je me permis. L'inquiétude jointe à la retraite, & peut-être le changement de climat, me donnerent une fievre tierce, dont deux ſaignées me délivrerent.

Ma ſituation empirant, ſans que je reçuſſe de nouvelles de Londres, je fis un lot du reſte de mes petits meubles, & devois les livrer au même Juif qui avoit commencé à me dépouiller, lorſque je vis entrer dans ma chambre M. Garnier, un des deux Anglois dont les terres étoient proche de Wickham. Mes Compagnons de Voyage avoient mangé chez lui, & je m'étois contenté de lui faire une viſite. Après les premiers complimens, il me préſenta vingt guinées. Surpris de cette offre, je lui dis que je n'avois pas beſoin d'argent: le galon défait qui étoit ſur ma table, me décéloit. Ce généreux Anglois inſiſta, ajoutant qu'il ſçavoit l'embarras où je devois être, & que je pourrois lui rendre cette ſomme lorſque j'aurois reçu réponſe de Londres. J'eus beau lui indiquer quelques autres François auſſi embarraſſés que moi, il fallut prendre les vingt guinées, ſans

ſçavoir qui avoit pu me faire connoître à M. Garnier. Il eut bien de la peine à recevoir mon billet; & depuis ce tems, j'ai toujours été ſurpris des marques d'amitié qu'il s'eſt plu à me donner, amitié qui a été ſuivie des ſervices les plus eſſentiels.

Je reçus enfin, au commencement de Décembre, une Lettre de M. Hough, qui m'envoyoit par ſon Commiſſionnaire de Portsmouth, cinquante livres ſterlings: & mon premier ſoin fut de rendre à M. Garnier les vingt guinées qu'il m'avoit prêtées. Mon exactitude lui parut ſcrupuleuſe; il m'offrit quelques jours après un logement chez lui pour le tems que j'avois à paſſer à Vickham: je n'acceptai point ce ſecond bienfait, & il approuva les raiſons de mon refus.

M. Garnier (la mort en l'enlevant m'a privé d'un ami que je regretterai toujours) étoit un homme veuf, âgé de plus de ſoixante ans, d'une phyſionomie noble & revenante, & qui paſſoit huit à neuf mois dans ſa Terre de Wickham. L'agriculture, & une Bibliotheque bien compoſée, y faiſoient ſon amuſement. Il avoit voyagé en Italie, en Allemagne, en France, & parloit fort bien des endroits où il avoit été. Les Langues ſçavantes lui étoient familieres, ainſi que l'Hiſtoire naturelle, & ſur-tout la Chimie. François d'origine, il aimoit la nation; mais une ſorte d'enthouſiaſme le rendoit idolâtre du Parlement Anglois, & par conſéquent ennemi de notre Gouvernement. Perſonne ne ſe faiſoit dans le Pays plus d'honneur de ſon bien; & il n'y avoit pas à Vickham de Particulier à qui il n'eût rendu quelque ſervice: auſſi y étoit-il adoré. Toutes ſes eſpérances étoient dans un fils de dix-neuf à vingt ans, qui étudioit alors à Cambridge, & pour lequel il ne ménageoit rien. Tel étoit M. Garnier à qui j'ai eu en Angleterre les plus grandes obligations. Ce portrait, quoique tracé par la reconnoiſſance, paroîtra vrai à tous ceux qui l'ont connu

J'étois moins inquiet à Vickham de moi-même, que de mes Manuſcrits; mon coffre étoit à la Doüane dans un magaſin bas & humide, & les pluies durerent tout le mois de Décembre. Craignant que mes Manuſcrits n'en euſſent

VOYAGE aux Indes, Orientales, IIIe. Partie.

ſouffert, je demandai, ſur la fin de ce mois, la permiſſion d'aller à Portſmouth les viſiter, & elle me fut refuſée. Je fis part de mon inquiétude à M. Garnier, qui écrivit un mot à M. Eddowes, Commiſſaire de l'Arſénal de Portſmouth; celui-ci communiqua l'affaire à l'Amiral Geary, qui commandoit dans le Port, & cet Amiral fit dire à l'Agent du Commiſſaire des Priſonniers, que, s'il perſiſtoit dans ſon refus, il me feroit venir dans ſon propre Boat. Ces paroles mirent fin aux difficultés, & j'allai à Portſmouth où je trouvai mes Manuſcrits en bon état. Mais je ne pus obtenir d'en tranſporter à Wickham deux ſur leſquels j'avois à travailler; & M. Ham lui-même eût beau en parler au Directeur de la Doüane, comme il m'avoit promis de le faire par ſa lettre du 20 Décembre, il fallut les laiſſer dans ce dépôt juſqu'à nouvel ordre. J'eus ſoin pendant les deux jours que je paſſai à Portſmouth, de me montrer peu, & cette conduite meſurée me concilia l'amitié des perſonnes auxquelles j'avois rapport.

Cependant l'ordre de renvoyer les Priſonniers de Wickham en France arriva, & l'on voulut me faire partir avec eux: mais je déclarai net à celui qui étoit chargé de ce diſtrict, que je ne quitterois pas l'Angleterre, ſans avoir vu Oxford, puiſqu'on m'y avoit retenu Priſonnier contre le droit des gens. Le deſir de comparer mes Manuſcrits avec ceux de cette célebre Univerſité, n'avoit pas peu ajouté aux raiſons qui m'avoient comme forcé de prendre, pour revenir en Europe, la voie Angloiſe. Je me trouvois alors en fonds, & je venois de recevoir une Lettre polie de M. Robert James, Secrétaire de la Compagnie des Indes d'Angleterre, datée du 5 Janvier 1762. J'avois envoyé le 17 Décembre à Meſſieurs les Directeurs les papiers qui conſtatoient que le Conſeil de Bombaye m'avoit reçu ſous la protection Angloiſe, les priant d'appuyer la grace que leurs repréſentans dans l'Inde m'avoient accordée. Le Secrétaire me répondit au nom de ces Meſſieurs qu'ils avoient remis mes papiers aux *Commiſſaires chargés du ſoin des Matelots malades ou bleſſés & des Priſonniers*, & leur avoient en même-tems recommandé mon affaire. C'étoit me dire que j'étois

Ci-d. p. cccxxx. ccccxxxj.

en Angleterre ſur le pied de priſonnier ; & en effet les différents paſſeports qui me furent expédiés dans la ſuite, me donnoient cette qualité : mais à ce vernis près, qui m'a fait faire des dépenſes dans un tems où je manquois d'argent, je n'ai qu'à me louer de la maniere dont les Anglois ſe ſont prêtés en tems de guerre à ce qui pouvoit piquer ma curioſité.

La Lettre du Secrétaire de la Compagnie des Indes n'auroit pas arrêté celui qui étoit chargé du détail des Priſonniers ; & malgré mes proteſtations, il y a apparence que j'aurois été obligé de ſuivre le ſort de mes Compatriotes : mais trois jours avant leur départ, je reçus pluſieurs Lettres qui changerent ma ſituation. La premiere, datée du 9 Décembre 1761, étoit de la Compagnie des Indes de France. MM. les Directeurs m'accuſoient la réception de la Lettre que je leur avois écrite le 27 Novembre, & me marquoient *qu'ils étoient fort ſatisſaits d'avoir pu contribuer au ſuccès des ſoins que je m'étois donnés pour la recherche des Antiquités Aſiatiques.* La ſeconde, de la même date, étoit de M. Bignon, Bibliothécaire du Roi : il me marquoit qu'il écrivoit à M. Stanley, un des Commiſſaires Généraux de l'Amirauté ; qu'il ne doutoit pas que, par ſon moyen, la liberté, mes papiers & mes effets, ne me fuſſent rendus ; ajoutant que je ferois bien de les lui adreſſer, puiſqu'ils étoient deſtinés pour la Bibliotheque du Roi. Ces Lettres conſolantes me furent envoyées par M. Stanley lui-même, qui m'annonçoit que l'on me permettoit de faire le Voyage d'Oxford, & que l'Agent pour les Priſonniers recevroit au premier jour du Bureau des Matelots malades &c. les paſſeports dont j'avois beſoin pour cela. Ces Lettres vinrent très-à propos, & M. Bignon ne pouvoit me recommander à perſonne dont la protection dût être plus prompte & plus efficace, que celle de M. Stanley. Ce Seigneur, naturellement officieux, & qui a toujours aimé les Lettres & les François, ne pouvoient manquer de ſaiſir une occaſion d'obliger, en ſatisfaiſant ſon goût dominant.

Je paſſai quelques jours ſeul à Wickham, après le départ des Priſonniers François ; & pendant ce tems je re-

çus une Lettre de M. Thomas Birch, Secrétaire de la Société Royale, datée de Londres, le 7 Janvier 1762. Je lui avois écrit le 27 Novembre & le 23 Décembre, pour le prier de s'intéreſſer en qualité d'homme de Lettres, à ma ſituation, & en particulier de m'envoyer la copie des premiers feuillets du Manuſcrit de Zoroaſtre qui étoit à Oxford, s'il ne m'étoit pas permis d'aller moi-même conſulter cet Ouvrage ſur les lieux. Après des excuſes ſur le délai de ſa réponſe, cauſé parce que ma premiere Lettre ne venoit que de lui être remiſe, M. Birch me marquoit que la Société Royale n'avoit aucune autorité ſur l'Univerſité d'Oxford, & que cette Univerſité ne ſouffriroit pas qu'aucun de ſes Manuſcrits fût tranſporté à une telle diſtance (à Londres ou à Wickham). Il ajoutoit que, ſi je voulois lui marquer plus endétail les circonſtances de ma détention, il feroit tout ſon poſſible pour m'obtenir la permiſſion d'aller à Oxford.

Ces offres très-obligeantes venoient trop tard : mais elles me firent voir au moins que les Lettres étoient de toutes les Nations ; & elles me donnerent une idée favorable des Sçavans, auxquels je me diſpoſois à aller rendre viſite.

Mon Voyage étant décidé, je pris de M. Garnier des Lettres de recommandation pour le Principal du College de Winchester, & pour le Docteur Barton, Chanoine du College de Chriſt à Oxford. J'avois reçu le 13 Janvier de M. Eddowes, à qui j'avois fait part du changement de ma poſition, les complimens les plus flatteurs ; il m'aſſuroit en même-tems que l'on me remettroit de ſa part une Lettre pour le Docteur Warton, Profeſſeur de Poéſie ; & qu'en général je ſerois recommandé à tous les Sçavans de l'Univerſité. Muni de ces paſſeports, plus néceſſaires dans un ſens pour le ſuccès de mon voyage, que celui du Bureau des Matelots malades &c, je partis de Wickham le 14 Janvier, portant avec moi quelques morceaux Indous & les trois plus beaux Manuſcrits anciens Perſans deſtinés pour la Bibliothéque du Roi ; ſçavoir le *Vendidad Sâdé*, le *Vendidad Zend & Pehlvi* & le Volume qui renferme l'*Izeſchné Zend & Samskretan*, & les *Ieſchts Sâdés*. Je crus qu'il ſeroit juſte de montrer une partie de mes richeſſes à des perſonnes que j'allois prier de m'ouvrir leurs tréſors.

Le

Le Principal du College de Wincheſter, que je vis en paſſant dans cette Ville, me donna les Lettres dont M. Eddowes m'avoit parlé. Je m'arrêtai peu chez lui, malgré les efforts qu'il fit pour me retenir quelques tems; & je continuai ma route par des chemins aſſez difficiles. Il fallut pluſieurs fois traverſer des landes & des terres couvertes d'eau; ce qui fatigua beaucoup ma voiture. Sur les ſix heures du ſoir, une des petites roues caſſa, & je fus obligé de monter un des chevaux, tenant devant moi mes trois *in-folio*, tandis que le poſtillon montoit l'autre avec mon domeſtique. Nous fîmes de cette maniere trois grands milles au milieu de la nuit, incommodés de la pluie, & arrivâmes haraſſés à l'Auberge.

Les chaiſes de poſte Angloiſes ſont aſſez commodes; on y tient deux à l'aiſe : mais, au lieu qu'en France on change ſeulement de chevaux à chaque poſte, en Angleterre il faut y prendre une nouvelle voiture; ſans cela, on eſt expoſé, particulierement un étranger, à ne pas trouver de chevaux. Il arrive de ce changement de chaiſe, que l'on perd du tems, ſur-tout la nuit; que les coffres ſont mal attachés, & qu'il s'égare ſouvent des paquets. J'éprouvai tous ces inconveniens dans mon voyage de Wickham à Londres. J'avois loué pour celui-ci une chaiſe avec deux chevaux pour huit jours. Cette voiture m'ayant manqué en chemin, je fus trop heureux d'en trouver une à l'Auberge où je paſſai la nuit.

Je partis le lendemain 15 de grand matin; & malgré les *turn-pikes* (barrieres qui vous arrêtent preſqu'à chaque double mille, & auxquelles il faut payer un demi ſchilling & quelquefois un ſchilling) j'arrivai le 17 Janvier à Oxford ſur les neuf heures du matin.

Oxford eſt une Ville compoſée de Colleges, de Profeſſeurs, d'Ecoliers, & de Domeſtiques, Marchands & Ouvriers employés au ſervice des Colleges; de maniere qu'en Été, comme les Profeſſeurs & les Ecoliers y ſont en bien moindre nombre, elle eſt preſque déſerte, mais c'eſt le vrai tems pour voir commodément les

bâtimens publics qui ſont très-beaux. Il y a peu de rues qui ne ſoient décorées par quelque édifice ſuperbe.

Arrivé à Oxford, mon premier ſoin fut de ſçavoir où demeuroit M. Swinton. On m'indiqua ſa demeure, & je lui remis une Lettre qui me procura de ſa part un accueil aſſez gracieux : c'eſt beaucoup dire ; M. Swinton, Sçavant d'ailleurs du premier mérite, eſt un petit homme ratatiné dont les yeux percés comme avec un vilebrequin, ſont bordés de rouge & cachés ſous d'épais ſourcils, gris blancs. La Lettre que je lui préſentai annonçoit le ſujet de mon Voyage ; après m'avoir offert une taſſe de Thé, il me conduiſit chez le Docteur Barton que nous ne trouvâmes pas.

De-là, nous allâmes à la Bibliotheque Bodleïenne, où l'on me montra le *Vendidad Sâdé*, attaché avec une chaîne, dans un endroit particulier. Il faiſoit très-froid ; & j'aurois ſouhaité l'emporter à mon Auberge pour le comparer avec mon exemplaire. La propoſition ne fut pas reçue : le Docteur Browne, Vice-Chancelier de l'Univerſité, & Garde de la Bibliotheque, me dit ſeulement qu'on me permettroit de l'examiner à mon aiſe à la Bibliotheque même. Je promis de revenir le lendemain, & jettai un coup d'œil ſur le Vaiſſeau de cette Bibliotheque. C'eſt un quarré long, peu élevé & aſſez obſcur, dont l'intérieur forme une H couchée. Au milieu, devant les tablettes attenantes aux murs, ſont d'autres corps iſolés ; ce qui double en partie la Bibliotheque. Le devant des premieres Tablettes eſt garni de pupitres. Cette Bibliotheque renferme encore un Médaillier peu conſidérable. En général, elle n'a pas l'apparence de nos Bibliotheques publiques.

Le lendemain 18, je me rendis ſur les neuf heures à la Bibliotheque Bodleïenne, où, malgré le froid qui étoit très-vif, je paſſai une heure à examiner le *Vendidad Sâdé*, dont je copiai la Notice qui eſt écrite en caracteres Zends : on peut la voir dans la *Liſte des Manuſcrits Zends &c. dépoſés à la Bibliotheque du Roi.* Je donnai cette Notice au Bibliothécaire qui en avoit une autre peu exacte, où le nom du *Djed dew dad* (ce qui eſt la même choſe

Ci-ap. au commencem. de la 1e part. du 1. vol. n°. 1.

que *Vendidad*) étoit méthamorphoſé en nom d'Auteur.

Après m'être aſſuré que le plus beau de mes Manuſcrits étoit le même que le Manuſcrit Zend de la Bibliotheque Bodleïenne, je témoignai au Docteur Swinton l'envie que j'avois de voir les Manuſcrits de M. Hyde, & ceux de M. Fraſer. Ces Manuſcrits étoient entre les mains du Docteur Hunt, Profeſſeur en Arabe, que l'on avoit chargé de les mettre en ordre pour la Bibliotheque Radclivienne. J'allai donc, conduit par M. Swinton, chez ce Docteur, qui m'offrit poliment de me les faire voir ſur les trois heures. J'acceptai l'offre, & me rendis chez le Docteur Barton qui m'attendoit à dîner, avec mon *Cicéroné*, le Docteur Swinton. Le repas fut honnête; mais je ne vis qu'avec peine le ton humble du Docteur Swinton vis-à-vis du Docteur Barton qui ne le valoit au plus que par trente mille livres de rente en bénéfices, dont il jouiſſoit. On but au bon ſuccès des Ouvrages de Zoroaſtre, & j'engageai fort ces Meſſieurs à faire revivre les liaiſons que les Sçavans d'Angleterre avoient autrefois avec ceux de France. Ces paroles leur firent plaiſir : ils me dirent que j'étois le premier François qu'ils ſe rappellaſſent d'avoir vu à Oxford pour un objet purement relatif aux progrès des connoiſſances humaines; ils me chargerent en même temps de faire connoître à mes Compatriotes les ſentimens dans leſquels ils étoient, & Madame & Mademoiſelle Barton appuyerent ce que diſoient les Docteurs. Après avoir pris le caffé, le Docteur Barton, qui étoit de la Société des Antiquaires, voulut me donner un plat de ſon métier. Il nous fit monter dans ſon cabinet & montra au Docteur Swinton, l'Apollon des Docteurs Riches, un tiroir plein de Médailles, ſur leſquelles il lui demanda ſon avis. Cela occaſionna quelques *impromptus* d'Antiquité, après leſquels nous nous rendîmes chez le Docteur Hunt. Mais avant que de quitter ſon cabinet, le Docteur Barton me montra dans ſa Bibliotheque les *Mémoires de l'Academie des Belles-Lettres*, ajoutant qu'il les regardoit comme le Recueil le plus complet dans ce genre.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

En traverſant la cour du College de Chriſt, je ne pus

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

m'empêcher de rire en moi-même de la figure de mes deux Conducteurs. Le Docteur Swinton, tout ramaſſé dans ſa robbe, la tête baiſſée & couverte d'un méchant bonnet gras à trois cornes, avoit tout l'air d'un ſuppôt d'Univerſité : le Docteur Barton, grand & bien fait, le précédoit de quelques pas, faiſant flotter gravement une belle robbe, dont les devants doublés de ſatin aſſortiſſoient avec un bonnet de velours, dont la pointe antérieure baiſſée ſur le front du Docteur, lui rendoit le regard plus fier. Ajoutez à cela des tours de tête à droite & à gauche, comme d'un homme qui s'admire en compaſſant ſa marche, & vous aurez le portrait d'un riche Chanoine Anglois.

Nous trouvâmes le Docteur Hunt auſſi affublé de ſa robbe. Après les premiers complimens, comme le tems preſſoit, il alla chercher les Manuſcrits du Docteur Hyde indiqués dans la Liſte que j'ai déja citée, & me dit qu'il entendoit l'ancien Perſan. Mais, ſans inſiſter ſur ce que la lecture Perſanne ſe trouvoit ſous les caracteres Zends dans les Manuſcrits qu'il me préſentoit (le *Viraf namah* & le *Sad der*), je lui fis voir que ce qu'il prenoit pour de l'ancien Perſan n'étoit que du Perſan moderne revêtu de caracteres anciens, qu'il liſoit à l'aide d'un alphabet Zend & Perſan, qu'il avoit trouvé dans le Manuſcrit des *Neaeſchs* appartenant au Docteur Hyde. La Science de M. Hunt ſe trouva en défaut devant le Livre des *Néaeſchs* de ce Docteur ; &, pour achever de le convaincre, j'ouvris les trois *in-folio* que j'avois apportés. Il en admira les caracteres, la condition, mais ne put abſolument y rien lire. Je lui montrai dans l'un de ces trois Livres, les *Néaeſchs* qu'il avoit ſous les yeux, & ajoutai que M. Fraſer avoit apporté d'autres Ouvrages de ce genre, dont je lui dis les noms. C'étoit le Deſtour Sapour qui m'avoit appris ces particularités à Surate, en m'aſſurant que cet Anglois ne ſçavoit ni Zend ni Pehlvi, & qu'il parloit ſeulement un peu le Perſan moderne. Surpris de me voir ſi bien inſtruit, le Docteur Hunt alla chercher les Manuſcrits de M. Fraſer, qui ſe trouverent tels que je lui avois dit, & j'en copiai les Notices en Perſan.

Mes Manuſcrits donnerent dans l'œil au Docteur, & il me

dit, ſans doute pour plaiſanter, qu'étant Juge de Paix d'Oxford, il pouvoit me faire arrêter pour l'affaire qui m'avoit porté à recourir au Pavillon Anglois, & retenir mes Livres. Piqué de la réflexion, je lui dis que je ne le craignois point, & qu'il répondroit de mes papiers au Miniſtre Anglois (M. Pitt), & au Roi de France, à qui ils avoient été annoncés. Cette répartie vive, accompagnée d'un regard mépriſant, fit changer la converſation. Nous avions tort l'un & l'autre; le Docteur, de toucher cette corde dans la poſition où j'étois; & moi, de prendre ſes paroles trop à la lettre. Tout ſe paſſa enſuite fort honnêtement.

Le Docteur Hunt me parla des *Vedes*, & alla chercher un porte-feuille mal en ordre qu'il diſoit en contenir une partie. Ne ſoyez pas ſurpris, Monſieur, ajouta Madame Hunt, de voir ces papiers dans cet état; nous n'avons pas encore eu le temps de les arranger. Pour l'aider dans ce travail, je fis préſent à ſon mari d'un bel Alphabet Samskretan; & ne voulant pas faire de jaloux, je promis aux deux autres Docteurs, de leur envoyer de Wickham des Alphabets raiſonnés des différentes Langues Aſiatiques, anciennes & modernes, dans leſquelles j'avois des Manuſcrits.

Le Thé qu'on nous ſervit, interrompit un moment la converſation; après quoi, j'allai voir la Collection des Manuſcrits de M. Fraſer, que le Docteur Hunt avoit placée dans une grande chambre. Comme c'étoit à la lumiere & même qu'il étoit tard, je ne pus les examiner tous en particulier. Le Docteur Hunt me montra les principaux, qui étoient, cinq parties du *Rozot euſſafa*; le *Schah namah* avec le Dictionnaire; le *Tarikh Ttabari*; le *Tarikh Kaſchmiri* (depuis les tems les plus reculés juſqu'à la conquête de ce Royaume par Akbar) par Hoſſein ben Aali, du Kaſchmire; l'*Akbar namah*; le *Mirat Sekanderi*, contenant l'Hiſtoire de Guzarate juſqu'à la conquête de ce Royaume par Akbar; un Abrégé du *Barſour namah*; des *Divans*; le *Zitch d'Oulough beigue*; quelques *Poranas* Indiens; un petit *Nammala*, & trois volumes incomplets du *Mahararat*: mais je ne vis aucun Livre Pehlvi dans cette Collection qui pouvoit monter à deux cents cinquante volumes.

Ci-d. p. cclxvj. not. nos. 8, 9.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Très-ſatisfait de la complaiſance & des politeſſes du Docteur Hunt, je le quittai pour me rendre à mon Auberge; mais le Docteur Swinton m'engagea de paſſer un moment chez lui. J'y trouvai un Bachelier qui s'appliquoit à l'Hiſtoire de la Bactriane. Madame Swinton, jeune Genevoiſe, parlant fort bien François, me fit l'accueil le plus gracieux, & ſon mari me préſenta une médaille des Rois de Perſe ſemblable à celles qui ſont au commencement de l'Ouvrage du Docteur Hyde ſur la Religion des Perſes: on voyoit d'un côté une tête de Roi, & de l'autre un réchaud de feu poſé ſur un pied en forme d'Autel. Il fallut bon gré malgré que je lui diſſe ce que je pouvois y lire. J'eus beau lui déclarer que les caracteres étoient en partie effacés & en partie différens des lettres Zendes : tout cela fut pris pour défaite. Alors fâché de ne pas pouvoir reconnoître autrement les peines que M. Swinton s'étoit données pour moi, je tâchai de déchifrer la légende, & lui préſentai ce que je croyois, pour le moment, y appercevoir. Ce bon Docteur me reconduiſit à mon Auberge. Il avoit eu la complaiſance de m'accompagner partout, les deux jours que je paſſai à Oxford. Je ſentis, en l'embraſſant, une vraie peine de ne pas le voir plus opulent.

Je partis d'Oxford le 19, & arrivai à Wickham le 21, ſans autres accidens que quelques erreurs de route, qui vinrent de ce que le premier jour nous allâmes de nuit, & que les chemins étoient fort mauvais.

M. Garnier & le Particulier qui avoit le diſtrict des Priſonniers, furent ſurpris de me voir ſi-tôt de retour. Mon paſſeport me donnoit trois jours à Oxford, & je n'en avois employé que deux : mais j'étois bien-aiſe de ſoutenir à ma façon l'honneur du caractere François. Je dois auſſi rendre juſtice à celui des Anglois. Je ne reçus que des politeſſes dans les Auberges où je m'arrêtai, quoique ce fût dans le fort de la guerre, & que je m'annonçaſſe publiquement pour ce que j'étois. Ces bonnes gens, bien différens du Peuple de la Cité à Londres, me dirent qu'ils aſpiroient après la paix. En effet, les vivres étoient à un prix exhorbitant. Je payai à Winchester une taſſe de caffé

trois livres. Le Maître de l'Auberge, à qui je témoignai ma ſurpriſe, me demanda ſi les glaces, les fauteuils en velours &c. des appartemens ne devoient être comptés pour rien. Il faut avoüer que les Auberges ſont très-propres en Angleterre ; les grands Seigneurs, les Princes mêmes s'y arrêtent quelquefois long-tems: mais on ne doit pas s'attendre à y trouver des mets bien délicats. La viande conſiſte le plus ſouvent en *beef ſteaks*, (*côtelettes de bœuf*) qui feront le déjeûné d'une Demoiſelle de quinze ans, comme du plus fort Matelot. Quand vous arrivez, le *Land lord* (l'Aubergiſte) a tout ce que vous ſouhaitez ; le réſultat eſt qu'on vous ſert des *beef-ſteaks*.

Ce voyage m'apprit qu'une partie de l'Angletter étoit en friche. La moitié du chemin n'étoit que landes ; & je voyois dans les Villages des vieillards, des filles à marier, des enfans depuis ſept juſqu'à douze ans ; mais peu d'hommes de quarante ans, & encore moins de jeunes garçons.

Je reçus à Wickham une lettre de M. Guiguer, Commiſſaire-Général des Priſonniers, datée de Londres le 20 Janvier. Il m'accuſoit la réception de celle que je lui avois écrite d'Oxford le 17 ; &, après les complimens les plus polis, il m'annonçoit que je trouverois à Wickham un paſſeport pour me rendre à Londres, où j'en recevrois un autre pour m'embarquer à Douvres, ou à Harwich, ou à Londres même, pour Oſtende, voie plus commode & moins couteuſe. Cette Lettre hâta mon départ ; & après avoir pris congé de M. Garnier qui eût ſouhaité me retenir chez lui quelques jours, & lui avoir rendu mille graces pour les obligations eſſentielles que je lui avois, je me rendis à Portſmouth.

Je fus obligé de paſſer trois jours dans cette Ville, à cauſe de mes effets qui furent viſités à la Doüane avant que d'être plombés pour Londres. Je reçus pendant cette intervalle les plus grandes politeſſes de la part de M. Buknal & de M. Ham. J'aurois bien voulu témoigner de vive voix à M. Eddowes les ſentimens de reconnoiſſance dont j'étois pénetré : mais j'eus le déplaiſir de ne pas le trouver à l'Arſenal où il de-

meuroit; & de crainte de cauſer des ſoupçons en paroiſſant pluſieurs fois en tems de guerre dans un endroit tel que celui-là, où même je ne pouvois aller qu'en traverſant la principale Batterie qui protege le Port, je ne jugeai pas qu'il convînt de lui faire une ſeconde viſite.

Portſmouth eſt une Ville du ſecond ordre, aſſez bien bâtie & très peuplée: j'ai déjà parlé de ſon Port; la diſtribution eſt la même que dans les autres emplacemens de cette nature. Je fus curieux avant que de quitter cette Ville, de voir l'Egliſe & l'Hôpital. Ce dernier bâtiment n'étoit pas entiérement achevé; il eſt ſitué dans un endroit bien aëré, qui eſt ſéparé de Portſmouth par un petit bras de mer. C'étoit où M. Ham demeuroit; il eut la politeſſe de m'y donner à déjeûner. Le bâtiment eſt grand, ſimple, propre; & tout y eſt dirigé pour la commodité des malades.

Je ne trouvai rien dans l'Egliſe de différent de ce que j'avois vu en Hollande. J'aſſiſtai à l'Office du ſoir un jour de Fête avec une parente de M. Buknal: nous entrâmes dans un banc peu éloigné de celui des Chantres. J'y vis converſer & rire comme dans nos Egliſes, & il me ſembla que le chant en Langue vulgaire étoit bien moins d'accord, quoique ſoutenu par l'Orgue & par les Chantres, qu'il ne l'eſt en Latin.

Lorſque mes affaires furent terminées, j'envoyai mes effets à Londres par les voitures publiques, & partis en chaiſe pour cette Ville, où j'arrivai ſans autre accident que la perte des habits de mon Valet, & d'une partie de mon équipage. J'avois changé de chaiſe la nuit. Le matin, lorſque je m'apperçus de l'abſence du paquet, le Poſtillon offrit de retourner le chercher ſur la route que nous avions ſuivie. Je le laiſſai aller; & il revint, comme je m'y attendois, ſans avoir rien trouvé. Ce ſont des tours des garçons de poſte, qui attachent mal, ſur tout la nuit, une valiſe ou une malle, & qui vont enſuite la chercher où ils penſent qu'elle doit être tombée: le Poſtillon eſt de moitié avec eux.

J'arrivai à Londres, le 31 Janvier, ſur les cinq heures du ſoir. Je fus pluſieurs heures ſans pouvoir me faire ſervir

par

par les gens de l'Auberge, où mon Hôte de Portſmouth m'avoit adreſſé. C'étoit un Cabaret renforcé, & ma qualité de François m'y faiſoit regarder de mauvais œil; au lieu que dans les *Bagnios* où deſcendent les honnêtes gens, je n'euſſe reçu que des politeſſes. Ma patience ſurmonta l'antipatie des domeſtiques; une ſervante plus humaine fit taire ſes camarades; & après avoir fait un mauvais ſouper, je pris quelques heures de repos, aſſez inquiet de la maniere dont j'arrangerois mes affaires dans ce triſte hoſpice.

Je ſçavois que le fils de M. Garnier étoit à Londres; le lendemain, je fis chercher l'endroit où il demeuroit. J'ignorois que ſon pere lui eût donné ordre de m'offrir ſa maiſon, & mon deſſein étoit uniquement de prendre ſes conſeils ſur ce que j'avois à faire dans cette Ville. Ma Lettre lui fit un vrai plaiſir; comptant que j'arriverois plûtôt, il m'avoit déja fait chercher dans les *Bagnios*. Il vint auſſi-tôt me trouver, fit tranſporter mes effets dans ſa maiſon, & m'engagea le plus poliment du monde à y paſſer le tems que j'avois à reſter dans la Capitale.

M. Garnier demeuroit dans le quartier de Pall-mall. Pour me conformer à ce que M. Guiguer m'avoit marqué, je me rendis de-là à Tower hill où étoit le Bureau des Matelots malades & des Priſonniers. Cet endroit eſt hors des barrieres de Londres; & je fus obligé de prendre un fiacre, parce que les chaiſes à porteur, voitures propres, douces & commodes, ne vont que dans la Ville. A l'exception de quelques endroits de Pall-mall, qui eſt le quartier de la Cour, Londres alors n'étoit pas pavé. Le milieu des rues préſentoit une mer de bouë, au milieu de laquelle perçoient de tems en tems des pointes de cailloux qui faiſoient faire aux carroſſes les mêmes ſauts que les pointes de rochers font faire aux Vaiſſeaux. Les perſonnes qui alloient à pied, n'avoient d'autre aſyle que le bord des maiſons, qui formoit un eſpece de trotoir large de trois pieds, pavé de pierre, fort ſouvent couvert d'eau, & où, ſans parler de la foule, on étoit expoſé à avoir le corps froiſſé par les bâtons des chaiſes à porteurs. Pour aller

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

d'une rue à l'autre, il falloit marcher leſtement ſur deux rangs de pavés formant comme une chauſſée dans la mer de boue dont je viens de parler. Les carroſſes les mieux ſuſpendus ne pouvoient entierement rompre le cabotage : mais il n'y a ni rouli, ni tangage, qui vallût les ſecouſſes d'un fiacre. Je fus près d'une demi-heure à prendre l'équilibre de la voiture, me tenant fortement aux côtés. Je le perdis bientôt par une inquiétude qui penſa me coûter cher. Voyant le fiacre s'arrêter, je m'aviſai de mettre la tête à la portiere pour crier au Cocher d'aller plus vîte ; un cahotage violent me prit dans cette ſituation, & pendant pluſieurs minutes, les deux côtés de la portiere me ſuffleterent alternativement ſans que je puſſe tirer ma tête de cette preſſe, ni me jetter ſur les couſſins.

J'arrivai ſans autre accident à Tower hill, où je demandai à voir M. Guiguer. Cette faveur ne me fut pas accordée. Le Secrétaire me donna un paſſeport pour le tems que je comptois reſter à Londres ; il me remit enſuite pluſieurs Lettres de France qui avoient été retenues dans ce Bureau, entre autres deux de M. l'Abbé Barthelemy, qui me firent un vrai plaiſir : ce Sçavant avoit pris un intérêt vif à mon Voyage de l'Inde, & j'étois charmé de voir que mon retour le trouvoit dans les mêmes diſpoſitions.

Muni du paſſeport de Tower hill, je ſongeai aux moyens de paſſer en France ; & ſçachant que la Compagnie des Indes de France avoit pour Agens à Londres MM. Cotin & la Fond, j'allai leur rendre viſite. J'eus tout lieu d'être content de leur réception ; repas, offres de ſervices, invitation à reſter quelque tems en Angleterre pour y jouir de leur Campagne, tout fut employé à mon égard. M. la Fond ſe chargea de me chercher une occaſion pour Oſtende, arrangea lui même le marché avec un Capitaine Flamand, & fit paſſer mes coffres à la Doüane, ſans nouvelle viſite ; ce qui me délivroit d'un grand embarras. En Angleterre les Marchandiſes & les effets des Particuliers ne ſont viſités & ne paient de droits qu'à l'entrée & à la ſortie du Royaume : ils peuvent enſuite être tranſportés d'une Province dans

l'autre, ſans être ſujets à aucune viſite; uſage très-propre à faire fleurir le Commerce par la communication qu'il facilite.

Après avoir pris les arrangemens néceſſaires pour mon paſſage en France, je m'occupai à Londres, en attendant le jour du départ, à voir les objets qui peuvent piquer la curioſité d'un étranger. La reconnoiſſance guida mes premiers pas, & me conduiſit chez M. Stanley qui avoit ſon logement à l'Amirauté, bâtiment de peu d'apparence. Je trouvai dans ce Seigneur, un homme zélé à rendre ſervice, d'un commerce facile, d'une Littérature étendue, &, ce qui me plut davantage, enviſageant les Sciences & les Lettres avec ce coup d'œil sûr & cette élévation d'eſprit qui diſtinguent l'homme de goût du ſimple Erudit.

Les Sciences en Angleterre ſont ſur un autre pied qu'en France. Paris eſt le centre des connoiſſances; & les rapports que tous les états ont réciproquement les uns avec les autres dans cette grande Ville, ôtent aux gens de Lettres cette rudeſſe & cet empeſement qui naiſſent de l'étude ſéche & ſombre du Cabinet. En Angleterre le titre de *Docteur* donné à tous les Sçavants, en fait un Corps à part, qui a tout le Pédantiſme de l'École. La plûpart réſident à Oxford & à Cambridge, Villes dont l'air, à un mille à la ronde, ſemble impregné de Grec, de Latin & d'Hébreu. Quelquefois ils font des Voyages à Londres, où les habitans, la plûpart Marchands, ou tenant au Commerce, à la Marine, les voyent pour leur amuſement, & croyent les bien payer en leur donnant de bons repas. Des inventions utiles, c'eſt-à-dire, relatives au Commercé ou à la Marine, ou tout-à-fait ſingulieres; voilà ce qui, dans cette Ville, peut donner de la conſidération à un Sçavant: & encore quelle conſidération? Le *True Englishman* (c'eſt-à-dire *le vrai Anglois*) dit: *J'ai du bien, & je le dépenſe comme il me plaît; les Militaires & les Marins ſont d'honnêtes Domeſtiques à mes gages, faits pour augmenter ce bien, & m'en aſſurer la jouiſſance; les Sçavants & les Artiſtes m'amuſent.* Auſſi en Angleterre, les titres de Littérature qui font du bruit dans les autres Etats de

l'Europe, ſont-ils très-peu de choſe, hors des deux Univerſités.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Le *Muſæum* eſt le principal Établiſſement littéraire à Londres, auquel l'Etat s'intéreſſe. A la tête ſont les premiers Seigneurs de l'Angleterre. On a choiſi, pour placer les richeſſes qu'il contient, le plus bel Hôtel de Londres, celui de Montaigu, qui ne figureroit pas à Paris avec un Hôtel du ſecond Ordre. Lorſque je paſſai dans cette Ville, les Sçavants qui avoient la direction du *Muſæum*, étoient au nombre de huit; le Bibliothécaire (*Principal Librarian*), le Docteur Knight qui avoit deux cents guinées d'appointemens; trois Sous-Bibliothécaires, MM. Morton, Maty & Empſon, à cent guinées d'appointemens; trois Aſſiſtans, & un Garde pour la ſalle, où ſe raſſembloient les perſonnes qui avoient à travailler ſur quelque Livre ou Manuſcrit de ce Dépôt. Cette ſalle eſt dans un bas; en hiver, il y a du feu. Les Gens de Lettres que je viens de nommer, étoient logés au *Muſæum*, mais très petitement.

J'aurois été fâché de quitter Londres, ſans avoir vu cet Établiſſement. Un des amis de M. Garnier, le Docteur Maurice, connu de MM. Knight & Morton, ſe chargea de m'y conduire, & engagea même le premier de ces Docteurs à avancer le jour auquel on pourroit me le montrer; parce que les places ſont retenues & inſcrites dans un regiſtre, & qu'on n'y admet que dix ou douze perſonnes à la fois.

Le *Muſæum* ne m'offrit rien de ſurprenant. Avec le tems, la Collection qu'il renferme, pourra être conſidérable: alors il y avoit à-peu-près de tout, des Livres, des Manuſcrits, des Curioſités naturelles, mais en petite quantité; & ſi l'on excepte un Dictionnaire Grec, en Lettres onciales, que l'on me dit être du dixieme ſiecle, & le Manuſcrit Alexandrin de la Verſion des Septantes, le reſte étoit très-ordinaire. J'y vis une figure Egyptienne en marbre, couverte des caracteres que que M. Nedham prétend être Chinois. Le Sçavant qui nous conduiſoit dans les différentes Salles du *Muſæum* m'avoüa qu'on ſoupçonnoit dans le procédé de ce Docteur, plus que de la charlatanerie. C'étoit M. Morton qui ſe donnoit cette peine; & quoiqu'il s'excusât ſur ſon

peu de connoiſſance en fait d'Hiſtoire naturelle, & qu'il fût fâché que M. Maty n'eût pas pu nous faire valoir les richeſſes de ce Dépôt en ce genre, je n'en conçus pas une plus grande idée. J'y vis des pierres communes & des inſectes aſſez ordinaires, mis au rang des raretés. Enfin, & pour le Vaiſſeau, & pour ce qu'il contenoit, en France le *Muſæum*, tel qu'il étoit alors, n'auroit paſſé que pour un beau Cabinet de Particulier.

Au ſortir du *Muſæum*, je montai chez M. Morton. Ce Docteur s'eſt acquis de la réputation par les Tables d'Alphabets Hébraïques, Grecs, Arabes &c. de différens âges, qu'il a publiées. Il me fit préſent de ceux qu'il avoit donnés au Public, & me montra le brouillon de différens Alphabets Samskretans fort défectueux, qu'il alloit faire graver. Il prétendoit poſſéder l'Alphabet Zend, parce qu'il avoit dans ſon Recueil quelques caracteres reſſemblans aux Lettres Zendes; je le tirai de cette erreur qui paroiſſoit lui plaire, en lui apprenant que la valeur qu'il donnoit à ces caracteres, étoit abſolument différente de celle des mêmes figures dans l'Alphabet Zend: & en effet, s'il ſuffiſoit que deux caracteres ſe reſſemblaſſent pour venir l'un de l'autre ou être identifiés, on trouveroit des Lettres Romaines, Hébraïques, Indiennes, juſques dans les Hiéroglyphes Méxicains. Je quittai M. Morton très-ſatisfait de ſa politeſſe & de celle des autres Sçavants du *Muſæum*, avec leſquels j'aurois déſiré que mes affaires m'euſſent permis de converſer plus long-tems, ainſi qu'avec les Docteurs d'Oxford.

Je ne parlerai pas ici des objets qui, à Londres, fixent ordinairement la curioſité des Étrangers; tous les Livres en font mention. Tels ſont;

1°. L'Egliſe de Saint-Paul. Je montai à grands frais ſur les trois heures & demie au haut du Dôme, d'où la Ville de Londres me parut couverte d'un nuage épais de fumée de charbon de terre.

2°. La Salle de Weſtminſter, remarquable par la hardieſſe de la voûte, & qui ne reſſemble d'ailleurs qu'à une grande halle, au coin de laquelle eſt une petite piece garnie très ſimplement, où ſe tient la *Cour de Weſtminſter*,

3°. L'Egliſe de Weſtminſter, peu différente de Notre-Dame de Paris, & devenue célebre par les Mauſolées en marbre, la plûpart faits par un François mort il y a trente-cinq à quarante ans, dont elle eſt décorée; tels que ceux de Dryden, de Shakeſpeare, de Newton &c.

4°. Le Pont de Weſtminſter, qui me parut étroit, & où, dans les mauvais tems, le trotoir, qui eſt fort bas, ne garantit pas de la bouë du milieu du Pont : celui de Blacks Friars n'étoit pas achevé.

5°. Le Palais de Saint-James, qui, du côté de la Ville, n'a guere plus d'apparence que l'Hôtel de Sens, & du côté du Park, préſente une façade plus large que le Palais Royal. Le Park qui fait la promenade publique de Londres, eſt un grand terrein compoſé de cinq à ſix allées d'arbres, longues comme les Thuileries, avec deux ou trois tapis verds. Le Portefaix y entre avec le Duc & Pair; ce qui fait qu'en hiver il eſt plein de bouë, & reſſemble réellement à un Parc.

6°. Waux-hall, qui préſente en raccourci le ſpectacle des caffés de nos boulevarts; avec cette différence que d'un côté les premieres voix de l'Opera chantent au Waux-hall, & que de l'autre, nos caffés offrent une variété préférable au coup-d'œil monotone d'un Jardin.

7°. Les Spectacles, qui n'ont rien de différent de ceux de Paris, à la licence près, qui n'y reſpecte perſonne. Le jour que j'aſſiſtai au *Couronnement*, piece de Shareſpea, au Théâtre du célebre Garrick, après la grande piece, je vis paroître ſur la ſcene plus de cinquante Matelots chantant de *huzzés* contre les Puiſſances avec leſquelles l'Angleterre étoit alors en guerre. Il eſt vrai que ces farces indécentes ne ſont que pour le Peuple; & un jeune Seigneur Anglois à côté de qui j'étois, me dit qu'il étoit fâcheux que M. Garrick ſe laiſsât aller à de pareilles excès, pour plaire à la multitude. J'ai ſçu depuis que cet Acteur avoit de bonnes raiſons pour en agir ainſi. Il avoit vû ſon Théâtre briſé, & ſa propre maiſon expoſée à être brûlée, pour avoir annoncé par une Pancarte, pluſieurs Acteurs François, qu'il avoit enrôlés à Paris & dans les

Provinces. Un danger de cette nature rend malgré ſoi populaire.

Si j'avois eu plus de tems à paſſer à Londres, mon plaiſir auroit été d'étudier le caractere de l'Anglois dans ſes différens états ; le Peuple à la Bourſe, à la Doüane & juſque dans les Tavernes ; les Pairs & les Membres de la Chambre des Communes au *Bagino*, où ils font des parties de plaiſirs de trois à quatre jours ; les femmes au jeu où elles paſſent entr'elles des nuits preſqu'entieres, tandis que les maris ſont au *Bagino*, ou chaſſent le Renard ; l'Anglois a ſa campagne, qu'il viſite en tout tems, au moins tous les huit jours, & où il étale ſa magnificence ; enfin les Eccléſiaſtiques dont les filles rempliſſent ſouvent, à la mort de leur Pere, les lieux publics de Londres. Mais ce qui m'auroit peut-être fait prolonger mon ſéjour en Angleterre, c'eſt le caractere des Angloiſes dans leurs Terres. Elles y paſſent ſouvent des mois entiers ſeules, occupées de la lecture ou livrées à quelqu'amour romaneſque. Avec une tournure d'eſprit ſérieuſe, quelque choſe de tendre, de franc & de vif dans les ſentimens, elles ſont aimables, ſans être gênantes. Ce ſont des hommes pour la force des réſolutions, & leur généroſité n'a pas de bornes. Enfin en Angleterre on peut parler bon ſens avec une perſonne jeune, charmante, & qui a tout ce qui nous fait ſupporter les folies & le papillottage de nos petites Maitreſſes. Il s'en faut bien que les Anglois leur reſſemblent. Jeunes, ils ſont trop faits ; & les années les ramenent à la ruſticité que l'éducation avoit bannie avec peine : le même Anglois que vous avez vu poli à Paris, eſt un autre homme à Londres ; il eſt méconnoiſſable dans ſes terres.

Le peu de jours que je paſſai à Londres, ne me permit pas d'approfondir les Obſervations qu'un Peuple auſſi eſtimable pouvoit me fournir ; & quand j'y aurois ſéjourné plus long-tems, la coutume de payer en détail aux Domeſtiques les repas qu'un ami vous donne, ne m'auroit pas engagé à fréquenter ſouvent les perſonnes dont les lumieres auroient pu m'être utiles.

Je quittai Londres le 12 Février, pour me rendre à

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIᵉ. Partie.

Gravezende ; charmé de ſortir de l'odeur du triſte charbon de terre dont cette Capitale eſt enfumée pendant huit mois, enchanté des politeſſes de M. Garnier, mais peu prévenu en faveur d'un Peuple enthouſiaſte de trois objets ; 1°. d'un Parlement, ſuſceptible comme les autres Corps, de foibleſſes & de paſſions ; 2o. d'un Miniſtre, qui venoit de recevoir une Penſion conſidérable de la Cour ; 3o. de la Bourſe, où il dépoſe toutes ſes richeſſes, au point qu'un homme qui a cinquante mille livres de revenu, n'a pas cinquante louis dans ſa maiſon, paie ſon Boulanger en billets ſur la Bourſe, ſans faire reflexion que la diminution du crédit de la Nation, & le retard d'un an ou d'eux d'intérêts ſuffiſent pour culbutter toutes les fortunes de l'Angleterre, où tout ce qui eſt néceſſaire à la vie eſt prodigieuſement cher, par l'abondance actuelle de l'argent.

M. Garnier pouſſa la politeſſe juſqu'à me reconduire à quelques milles de Londres, avec un de ſes amis. Avant que de partir, ces Meſſieurs me conſeillerent de faire ce qu'on appelle *la bourſe des Voleurs ;* c'eſt une ſomme que l'on donne, ſans ſe la faire demander deux fois, au premier homme armé qui ſe préſente pour cela : le Voleur ſe retire enſuite, ſans tuer. Cette eſpece d'accord tacite entre le Voleur & le dépouillé, me parut ſingulier, chez un Peuple qui vante tant ſa liberté & la ſageſſe de ſon Gouvernement. Ma ſeconde bourſe fut mon piſtolet ; & nous ne fûmes point attaqués.

Nous nous arrêtâmes, à quatre milles de Londres à Greenwich, pour voir l'Hôpital de la Marine qui donne ſur la Tamiſe. Le coup-d'œil du côté de l'eau, eſt aſſez beau, quoique le bâtiment ſoit manqué. Il eſt compoſé de deux grands pavillons, d'une Architecture noble & ſolide : l'Egliſe eſt dans l'enfoncement. Ce ſont les Invalides de l'Angleterre, mais qui pour l'apparence n'approchent pas des nôtres. Le nombre des Marins nourris dans cet Hôpital montoit à 1550, celui des gardes malades à quatre-vingt-quinze : l'Amiral Townſend étoit alors à la tête de l'Établiſſement. Je vis les ſalles : elles ſont belles & ſpacieuſes ; & l'on voulut bien nous montrer le bouillon des Matelots, que je trouvai très-bon. Le mérite de cet Établiſſement conſiſte

dans

dans l'ordre & la propreté qui y regnent, le ſoin que l'on prend des Malades, & le droit qu'ont tous les Marins bleſſés d'y demander une retraite : auſſi ne rencontre-t-on dans les cours que des eſtropiés. Quoique je fuſſe avec des Anglois, comme mon air me décéloit, on me conſeilla de ne pas reſter long-tems dans les ſalles, parce que ma vûe ne pouvoit que rappeller à ces ames farouches la cauſe de leur malheur. Un Anglois qui va ſe promener à nos Invalides, n'a pas beſoin d'un pareil avis.

Indépendamment des Marins invalides, on nourrit à l'Hôpital de Greenwich un aſſez grand nomdre (il y en avoit alors cent quarante) d'Enfans, fils de Matelots tués ou bleſſés, qui y ſont inſtruits dans les Sçiences relatives à la Marine, telles que les Mathématiques, le Pilotage &c. Une partie de ce que l'on donne au Portier pour voir les ſalles, & ce que rapporte la vente de l'Explication des plat-fonds & autres Peintures (faites en partie par le Chevalier Thorn hill) dont elles ſont décorées, entre dans le fonds deſtiné à l'entretien de ces enfans. Cette Explication eſt imprimée en Anglois & en François, & préſente les noms de ceux qui ont donné au moins cent livres ſterlings pour la fondation de cet Hôpital.

Mes amis m'accompagnerent deux milles au-delà de Greenwich, juſqu'à un Village où je tâchai de reconnoître, quoique très-foiblement, par un petit dîner les politeſſes dont ils m'avoient comblé. Nous nous ſéparâmes enſuite, & je continuai ma route juſqu'à Gravezende où j'arrivai le ſoir.

Gravezende eſt un gros Bourg fort mal-propre en hiver, & qui n'eſt guere habité que par des Marins. Je fus obligé d'y attendre un jour le petit bâtiment ſur lequel étoient mes effets. Il arriva le ſur-lendemain 14 Février. Les Commis de la Doüane vouloient faire la viſite du petit coffre qui contenoit mes papiers, & que j'avois apporté dans ma chaiſe ; mais l'Aubergiſte le deſcendit dans le Both par le derriere de ſa maiſon qui donnoit ſur la Tamiſe, & je m'embarquai ſur-le-champ.

Nous deſcendîmes la Tamiſe aſſez tranquillement, tan-

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

que le Royal George, Vaiſſeau de cent canons, perdit ſes perroquets & ſon grand hunier, en voulant doubler la pointe qui eſt au-delà de Gravezende. Le Mauvais tems nous prit aux Dunes; le bâtiment n'avoit que cinq hommes d'équipage, & portoit ſept ou huit Paſſagers. J'étois couché dans le lit du Maître ou Capitaine, accablé par le mal de mer. J'avois d'abord eu aux pieds un froid très-violent : le froid fut ſuivi d'un engourdiſſement auquel ſuccéda un feu inſupportable. Pendant ce tems, deux Paſſagers, Marchands de Paris à la toilette, ſe battoient ſur le Gaillard; & les vagues, qui enfloient conſidérablement, balayoient le pont de notre chetive barque. Je craignois moins pour moi que pour mon coffre, qui, quoiqu'attaché au mât, pouvoit d'un moment à l'autre être emporté par les lames.

Le vent fut ſuivi d'un brouillard épais accompagné de neige. Le Patron ne ſçachant où il étoit, vouloit changer de route, & s'aller échouer ſur les côtes d'Irlande, plûtôt que de périr en mer corps & biens. Ce projet m'effraya & me donna la force de monter ſur le pont. Je l'aſſurai que le verd-ſale de l'eau de la mer annonçoit les bas-fonds des environs d'Oſtende; & comme principal intéreſſé, j'obtins de lui qu'il continueroit encore la route quelques tems. Sur les deux heures après midi, le brouillard baiſſa, le vent devint largue, & nous apperçûmes Oſtende. On peut juger de la joie que je reſſentis. Enfin, après avoir mis quatre jours à une traverſée qui peut ſe faire en dix-huit heures, & pendant laquelle je n'avois ſucé que deux biſcuits, trempés dans de mauvais brandewin, nous jettâmes l'ancre dans le Port d'Oſtende le 17, ſur les quatre heures & demie, lorſque le vent alloit nous être contraire. Nous étions ſuivis par deux embarcations qui eurent le malheur de ne pas pouvoir aller auſſi vîte que nous. L'une s'échoua contre la Côte, quelques lieues plus bas; l'autre fut obligée de revirer de bord, & aura vraiſemblement été ſe perdre ſur les Côtes d'Irlande.

L'embarras du débarquement m'obligea de paſſer deux heures ſur le Port dans un tems où il geloit à glace. Mes

coffres furent dépoſés à la Doüane qui dépendoit alors des gens de l'Impératrice Reine, & j'allai préſenter mes devoirs à M. le Chevalier de Sainte-Aldegonde, Commandant des troupes Françoiſes qui étoient en garniſon dans la Ville. Rendu à l'Auberge, je n'eus que la force de me mettre au lit, & le lendemain je me trouvai les deux pieds pris de la goutte. La douleur étoit ſupportable, quoique vive; & ſi mes effets avoient pu paſſer ſans viſite, je me ſerois ſur-le-champ mis en route pour Dunkerque. Mais de nouvelles difficultés devoient donner au mal le tems d'augmenter, & me retenir aux portes de ma Patrie, après une abſence de près de huit ans. On me dit d'abord qu'on viſiteroit mes coffres ; ce qui étoit une opération très diſgracieuſe dans l'état où j'étois. Il fut enſuite queſtion de droits, même pour mes Papiers, Livres & Manuſcrits. Je crus devoir faire part de ma ſituation à M. de Leſſeps, Miniſtre du Roi à Bruxelles : je lui marquai qui j'étois, & la deſtination des richeſſes Littéraires dont j'étois chargé. Je ſouffrois cependant les plus grandes douleurs; & dans des accès d'une certaine force, je me mettois les pieds dans le feu pour faire diverſion au mal par un autre. Les frais que me cauſoit mon ſéjour à Oſtende, où l'habitude de voir des Anglois rend la vie preſque auſſi chere qu'à Londres, étoient un autre tourment qui ne faiſoit qu'augmenter le premier.

Impatient de hâter mon départ, je fis appeller le Médecin de l'endroit. Il approuva les cataplaſmes de pain & de lait que je mettois à mes pieds pour aider l'enflure ; & vint deux fois me tenir compagnie, m'exhortant à la patience. Effrayé de me voir manger, ſans recevoir de remedes, je m'en débarraſſai par un préſent ; & lorſque l'enflure fut à ſon période, le mal diminua.

Je penſai alors ſérieuſement à quitter Oſtende. Il y avoit deux voies à prendre; celle de terre & celle de mer. La premiere ne pouvoit avoir lieu pour mes effets, avant la viſite, ou du moins, ſans un ordre de Bruxelles. Celle de mer étoit moins couteuſe; il ſuffiſoit pour faire ſortir mes effets du Dépôt de la Reine, de les eſtimer mille à douze

cents livres, pour leſquelles il y avoit une bagatelle à payer, par exemple, vingt ſols pour quatre cents livres. C'étoit ce que M. le Chevalier de Sainte-Aldegonde m'avoit marqué, en ajoutant que de cette maniere, ils ſeroient plombés, & non viſités. Ne recevant point de réponſe de Bruxelles, je pris ce dernier parti, mis mes deux coffres dans une Pogne avec mon domeſtique, & réſolus de m'en aller par terre à Dunkerque avec mes papiers. Il fallut donner en préſent aux Commis environ ce que la viſite m'auroit couté; & la veille de mon départ, lorſque mes coffres venoient d'être embarqués, je reçus de M. de Leſſeps la Lettre la plus polie, datée de Bruxelles le 26 Février, accompagnée du paſſeport que j'avois demandé, ſigné par les Membres du Conſeil des Finances de l'Impératrice.

Ces deux pieces ne firent que me donner quelque conſidération dans l'eſprit des gens de la Doüane d'Oſtende: les principaux frais étoient faits, & mon voyage arrangé.

Je partis d'Oſtende avec un reſte de goutte, le 6 Mars, paſſai par Gravelines, & arrivai le ſoir à Dunkerque, où je reſtai deux jours dans des tranſes continuelles; la mer étoit mauvaiſe, & l'on m'avoit fait connoître dans cette Ville le danger que couroient les Pognes, quoiqu'elles allaſſent terre à terre. Mes effets arriverent le 8 au matin, & la journée fut employée à obtenir des Commis de Dunkerque que mes coffres allaſſent à Calais. Après une légere viſite cette faveur me fut accordée; & je partis le 9 pour cette Ville, où j'arrivai le ſoir.

Je trouvai à Calais, chez le Receveur, M. Caſieri, un paſſeport des Fermiers-Généraux, comme M. Bignon me l'avoit annoncé. Les manieres du Receveur furent les plus honnêtes; les choſes ſe paſſerent à mon égard avec toute l'aiſance que je pouvois deſirer: je penſe même que ſi j'avois été dans l'embarras, il m'auroit aidé de ſa bourſe.

La rigueur de la ſaiſon m'obligea enſuite de me ſéparer d'une partie de mes Manuſcrits. J'avois toujours des douleurs

de goutte, & je craignois qu'elles n'augmentaſſent dans un voyage de dix jours au milieu de la neige. Je remis en conſéquence mes effets au caroſſe, ſous la conduite de mon Domeſtique, & partis le 12 en poſte portant avec moi mes papiers, les Manuſcrits deſtinés à la Bibliotheque du Roi & quelques curioſités naturelles.

J'arrivai à Paris le 14, ſur les ſix heures du ſoir ſans autre accident que d'avoir manqué perdre, près de Saint-Denis, tout ce que contenoit un coffre plombé à Calais, qui étoit derriere ma chaiſe. Les cahos fréquens l'avoient preſque briſé, & pluſieurs planches entr'ouvertes avoient déja laiſſé paſſer quelques hardes. Heureuſement mon Poſtillon, honnête homme, qui avoit remarqué l'état dans lequel il étoit, tournant de tems en tems la tête, apperçut des gens ramaſſer quelque choſe derriere la chaiſe : il s'arrêta ; le pied droit enflé, je fus obligé de deſcendre au milieu des boües, la pluie ſur le corps, & nous ratachâmes comme nous pûmes ce qui ſe détachoit. Je l'engageai enſuite à n'aller que le pas juſqu'à Saint-Denis, & payai un homme qui ſe tint derriere la chaiſe le reſte du chemin. A Saint-Denis, il fallut détacher ce coffre, l'envelopper d'une grande toile, le lier avec des cordes, & dans cet état il arriva heureuſement à Paris. On peut juger de mon inquiétude, expoſé comme j'étois à perdre une partie du fruit de mes peines, à la porte de Paris.

Je deſcendis à la Doüane, ſelon ce que M. Bignon avoit eu la bonté de me marquer ; & dès que je me fus nommé, je vis paroître M. Peſche, Directeur des Fermes, ami de M. Bignon & de M. l'Abbé Barthelemy, qui abrégea de la maniere la plus obligeante, le cérémonial d'uſage. Je le quittai comblé de ſes politeſſes, & allai oublier dans les bras d'un pere preſque ſeptuagenaire, & de freres que j'aimois tendrement, les fatigues d'un Voyage auſſi long que périlleux.

Le lendemain, 15 Mars, je dépoſai à la Bibliotheque du Roi les OUVRAGES DE ZOROASTRE & les autres Manuſcrits

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

que j'avois deſtinés pour ce précieux Tréſor. La reconnoiſſance me conduiſit enſuite chez les perſonnes qui s'étoient intéreſſées à mon Voyage, qui l'avoient favoriſé. Je trouvai dans M. l'Abbé Barthelemy un Sçavant obligeant, & , ce qui me toucha le plus, un ami. M. le Comte de Caylus, M. Lamoignon de Malesherbes & M. Bignon, me reçurent avec une ſorte de tendreſſe. Le Miniſtre (M. le Comte de Saint-Florentin) voulut bien agréer l'hommage de mes travaux, & répandre ſur moi les graces du Roi. Les Sçavans que j'avois vus à Paris, avant mon départ, & ceux auxquels M. l'Abbé Barthelemy me fit connoître, s'empreſſerent de me témoigner la joie que leur cauſoit mon retour. Bien-tôt le bruit de mon voyage & l'importance des Manuſcrits que j'avois dépoſés à la Bibliotheque du Roi, fixerent ſur moi l'attention des perſonnes du premier rang : M. le Duc de Choiſeul, M. le Comte de la Guiche & M. de Saint Simon, Évêque d'Agde, me firent l'accueil le plus favorable. Encouragé par ces marques flatteuſes d'une approbation générale, & cédant à l'empreſſement du Public, des Etrangers mêmes, dont la curioſité avoit été piquée par l'annonce des Ouvrages que j'avois apportés, je ſongeai dès-lors à mettre en ordre les Traductions & les Recherches littéraires qui m'avoient occupé dans le cours de mes Voyages.

J'avois paſſé près de huit ans hors de ma Patrie, & près de ſix dans l'Inde. Je revenois en 1762, plus pauvre que lorſque je partis de Paris en 1754, ma légitime ayant ſuppléé dans mes Voyages, à la modicité de mes appointemens. Mais j'étois riche en Monumens rares & anciens, en connoiſſances que ma jeuneſſe (j'avois à peine trente ans) me donnoit le tems de rediger à loiſir ; & c'étoit toute la fortune que j'avois été chercher aux Indes.

IV. Ce ſont les principaux des Monumens dont je viens de parler, ſçavoir, les ANCIENS LIVRES DES PARSES, que j'offre maintenant au Public. Ces Livres comprennent d'abord le ZEND-AVESTA, c'eſt-à-dire, le VENDIDAD, l'IZESCHNÉ, le VISPERED, les NÉAESCHS, les AFERGANS, les IESCHTS & le SI-ROUZÉ; Ouvrages que les Parſes, dans l'Inde comme en Perſe, attribuent unanimement à ZOROASTRE, leur Légiſlateur, & pour leſquels ils ont la même vénération que les Juifs pour le Texte Hébreu. Je ne prétends pas, que ſur ma parole on convienne de leur authenticité; je demande ſeulement que l'on ſuſpende ſon jugement juſqu'à ce qu'on ait lu le Mémoire * dans lequel j'ai tâché de l'établir: & ſi l'on trouve que les raiſons qui y ſont détaillées, ne prouvent pas abſolument que Zoroaſtre ſoit l'Auteur des Livres Zends; il ſuffira aux perſonnes inſtruites de jetter les yeux ſur les Livres mêmes, pour reconnoître qu'ils ſont auſſi anciens que le Légiſlateur Perſe; qu'ils préſentent, autant que des Livres liturgiques le peuvent faire, le vrai Syſtême des Mages & le développement de celui des Chaldéens; que les Gnoſtiques & les premiers Sectaires, tels que Valentin, Baſilide & Manes, y ont puiſé le fonds de leurs Dogmes; & que Mahomet lui-même paroît avoir eu connoiſſance de ce qu'ils renferment.

** Voy. le Journal des Sçav. Mai & Juin 1769.*

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXXI. p. 433. ſuite de la not. 1.

Les *Livres Zends* actuels font partie de l'*Aveſta* (c'eſt-à-dire, de la *Parole*) apporté par Zoroaſtre, & qui, au rapport des Parſes, étoit diviſée en vingt-un *Nosks* [1] (c'eſt-à-dire *Parties*). Selon pluſieurs Docteurs Parſes, ſept de ces Nosks traitoient du premier Principe, de l'origine des êtres, de l'Hiſtoire du Genre humain &c.; ſept rouloient ſur la Morale, & les Devoirs Civils & de Religion; & ſept avoient pour objet la Médecine & l'Aſtronomie.

Eulma Eſlam, Tchengréghatch namah, c. 2.

[1] Les Livres Pehlvis & quelques Ouvrages Perſans font mention de trois autres *Nosks*, qui doivent completter l'*Aveſta* à la fin du Monde. Il eſt ici queſtion de ceux que Zoroaſtre prétendoit avoir reçus d'Ormuſd. *Voy. ci-ap. T. I. 2e. part. p. 46.* Henri Lord (*Hiſt. de la Relig. des Perſ.* p. 176.) diviſe le *Zend-Aveſta* en trois Traités, à chacun deſquels il donne ſept Chapitres.

Les *Ravaëts* nous donnent les noms & les Notices particulieres de ces vingt-un Nosks [1]; les matieres qui y ſont indiquées, répondent aſſez à la Diviſion préſentée par les Parſes : mais, pour trouver ſept Livres ſur chacune des trois parties de cette diviſion, il faut ſuppoſer que le même Ouvrage traitoit de pluſieurs ſujets différens, & que quelques-uns auront été omis par celui qui a rédigé ces Notices.

Ci-ap. T. II. p. 337.

Après les *Livres Zends*, l'Ouvrage pour lequel les Parſes ont le plus de reſpect, eſt le *Boun-déhesch.* Ce Traité eſt écrit en Pehlvi : il paſſe pour la Traduction d'un Ouvrage Zend qui ne ſe trouve pas dans l'Inde; & aucun Parſe ne ſe rappelle d'avoir ouï dire au Deſtour Djamaſp que de ſon temps l'Original exiſtât au Kirman. Comme le *Boun-déheſch* ne fait pas partie des Livres liturgiques, les troubles qui agitent depuis plus de quatre cents ans les Parſes du Kirman auront pu faire diſparoître l'Original.

Lettre des Parſes du Kirman à ceux de l'Inde, citée ci-d. p. cccxxviij.

Les Parſes ont encore pluſieurs Prieres particulieres compoſées de morceaux *Zends*, & des Formules qu'ils nomment *Vadjs Nérengs* & *Taavids*, écrites en Parſi & en Pehlvi, avec les caracteres Zends. Le *Nérenguestan*, apporté dans l'Inde par le Deſtour Djamaſp, renferme un grand nombre de ces formules ; d'autres ſe trouvent dans le Volume des *Ieſchts-ſâdés.*

Tels ſont les Livres ſacrés & liturgiques des Parſes. Il n'eſt pas rare de rencontrer des Prêtres qui ſçachent parcœur ceux qui ſont écrits en Zend : mais en général, ils s'inquietent peu de les entendre. Les Ouvrages purement cérémoniaux fixent toute leur attention ; & la plus petite Pratique Religieuſe fera naître de longs Commentaires. C'eſt l'objet ordinaire des queſtions que font les Parſes de l'Inde à ceux du Kirman ; & ſi l'on ne connoiſſoit la

[1] Ces Notices ſont à la fin du *Mémoire ſur l'authenticité &c. Journ. des Sçav.* Juin, 1. vol. 1769.

foibleſſe

foibleſſe de l'eſprit de l'homme, les paſſions qui l'animent dans les choſes où il croit être le plus de bonne foi, on ſeroit ſurpris de voir les Diſciples d'un Légiſlateur dont les Ouvrages donnent de la Divinité les idées les plus ſublimes, recommandent l'intelligence de la Loi, la pureté intérieure; de les voir auſſi peu frappés de ces objets, tandis qu'ils ont un attachement ſervile pour les pratiques qui forment l'extérieur de leur culte.

Ce que la Religion de Zoroaſtre preſcrit de raiſonnable, ce qu'elle a de grand, n'eſt pas particulier à ce Légiſlateur, & ne flatte pas l'orgueil de ſes Diſciples, en leur donnant un caractere diſtinctif; au lieu que les Cérémonies, les Uſages, ſont comme des livrées, qui les ſéparent du reſte du genre humain, & qui leur diſent continuellement, qu'ils ſont les vrais, les ſeuls Serviteurs d'Ormuſd, de l'Etre-Suprême. Tel eſt le motif qui ſoutient une Religion même opprimée.

Je reviens aux *Livres Zends*. Pluſieurs ſont traduits en Pehlvi & en Perſan moderne; d'autres en Samskretan & en Indien moderne du Guzarate; ce qui facilitera l'étude de ces deux dernieres Langues aux perſonnes qui entendront le *Zend-Aveſta*.

Comme ces Ouvrages paſſent en Perſe & dans l'Inde pour des Textes originaux, & que ce ſont d'ailleurs des Monumens d'une antiquité reſpectable, j'ai cru devoir les collationner ſur pluſieurs Exemplaires, marquant ſcrupuleuſement les variantes. On trouvera ci-après à la fin de l'*Appendice* & à la tête de la ſeconde Partie du Tome premier, les Notices de tous les Manuſcrits dont je me ſuis ſervi: il me ſuffit maintenant d'indiquer l'uſage que j'en ai fait.

J'ai comparé enſemble cinq Exemplaires du *Vendidad*. Les trois que j'ai donnés à la Bibliothéque du Roi, ont été vérifiés ſur celui de Manſcherdji, ennemi déclaré de Darab, & ſur celui de Darab lui-même, lequel fait partie de mes Manuſcrits, & eſt la Copie fidelle du *Vendidad* apporté par Djamaſp, Deſtour du Kirman, faite par le même Darab.

Ci-d. p. cccxv. cccxvj.
Ci-d. p. cccxxvj.

J'ai Collationné & revu avec la même exactitude les Traductions & autres morçeaux particuliers, écrits en Pehlvi, & les Ouvrages Perſans qui traitent de Zoroaſtre, ou de ſa Religion; & le deſir d'aſſurer d'une maniere inconteſtable la nature de mes Manuſcrits, m'a conduit, comme on l'a vu ci-devant, à Oxford dans le cœur de l'hiver, & a beaucoup contribué au choix que j'ai fait pour revenir de l'Inde, des Vaiſſeaux Anglois, malgré les déſagrémens auxquels je devois naturellement m'attendre.

Ci-d. p. cccclív.

Après avoir parlé des *Livres Zends*, des moyens que j'ai employés dans l'Inde pour en avoir les copies les plus exactes, de l'uſage que j'ai fait de ces copies, je vais rendre compte en peu de mots de l'Ouvrage que je préſente aux Sçavants.

Conſidérant que le Public avoit quelque droit ſur les connoiſſances que je pouvois avoir acquiſes dans l'Inde relativement aux *Livres Zends*, j'avois cru d'abord devoir les raſſembler ſous différens chefs propres à répandre du jour ſur la Traduction de ces Livres, & peut-être à la rendre moins inſipide. Je diſtribuois en conſéquence mon Ouvrage en quatre Volumes *in-4o.* Le *Zend-Aveſta*, qui formoit le ſecond & le troiſieme Volume, ſe trouvoit comme ſoutenu par le premier, & par le quatrieme; le premier, compoſé de cinq Diſſertations qui, en réſolvant les queſtions que l'on peut faire ſur cet Ouvrage, en en montrant l'enſemble, y ſervoit naturellement d'Introduction; le quatrieme, qui renfermoit trois morceaux propres à éclaircir pluſieurs endroits des *Livres Zends*, & à rendre ces Ouvrages intéreſſans par des réſultats qui en préſentoient l'accord avec l'état actuel de la Religion des Parſes. Ce plan demande à être expoſé avec plus de détail.

Dans la premiere Diſſertation du premier Volume, j'établiſſois par des preuves de toute eſpece, que les *Livres Zends*, attribués maintenant à Zoroaſtre, étoient réellement de ce Légiſlateur.

Les doutes que l'on eût pu avoir ſur l'authenticité de ces Ouvrages une fois levés, je paſſois dans la ſeconde Diſſertation, à l'époque de celui qui en eſt l'Auteur, Zoroaſtre. Le

témoignage combiné des Grecs, des Latins & des Orientaux fixoit cette époque au ſixieme ſiecle avant Jeſus-Chriſt; réſultat qui étoit encore appuyé ſur pluſieurs calculs chronologiques.

Cette Diſſertation étoit ſuivie d'une Expoſition du Syſtême Théologique, Phyſique & Moral des Perſes diviſée en neuf ſections. Les ſept premieres préſentoient dans le plus grand détail les différens articles que j'ai réunis en cinq points dans le Tome II, p. 592, 593; elles les préſentoient comme tirés des Livres Zends, Pehlvis & Parſis, comme comparés avec ce qu'on lit à ce ſujet dans les anciens Auteurs, & avec la Doctrine des Parſes modernes. La Morale & la Politique de Zoroaſtre étoient le ſujet de la huitieme ſection. Dans la neuvieme, je prouvois par l'examen critique du Texte Syriaque des * *Actes des Martyrs de Perſe*, 1°. qu'on ne pouvoit conclure de ces *Actes*, que ſous la Dynaſtie des Saſanides, les Perſes euſſent rendu aux Créatures les honneurs dûs à l'Etre-ſuprême, au Créateur; 2°. que ces *Actes* fourniſſoient pluſieurs traits qui ſembloient démontrer le contraire, en plaçant clairement les Aſtres, les Éléments & les autres Génies au-deſſous d'Ormuſd, & dans le rang de productions de ce Principe; 3°. que les ſaints Martyrs perſécutés par les Rois de Perſe & par les Mages, avoient raiſon, quoique leurs Perſécuteurs ne fuſſent pas Idolâtres proprement dits, de tout ſouffrir plûtôt que de conſentir à des actions qu'on leur propoſoit comme une marque de renoncement au Chriſtianiſme. J'établiſſois enſuite par les témoignages comparés des Grecs, des Latins & des Perſes, que Mithra, dans la Religion de ce dernier Peuple, étoit un Génie ſubordonné à Ormuſd & diſtingué du Soleil.

* *Donn. par M. Et. Evod. Aſſemani. Rom.* 1748. *in-fol.*

Ce premier Volume étoit terminé par deux Diſſertations ſur les Langues dans leſquelles ſont écrits & traduits les Livres de Zoroaſtre, & en général ſur les anciennes Langues de la Perſe, le *Zend*, le *Pehlvi*, le *Deri* & le *Parſi*.

A la tête du ſecond Volume paroiſſoit la Notice des Manuſcrits *Zends*, *Pehlvis*, *Parſis* & *Indous*, contenant

les Ouvrages de Zoroaſtre & les autres Traités relatifs à ce Légiſlateur ou à ſa Religion, que j'ai dépoſés à la Bibliotheque du Roi, à mon retour de l'Inde.

Cette Notice étoit ſuivie de la Vie de Zoroaſtre puiſée dans ſes propres Écrits, dans les Traditions conſervées par ſes Diſciples, par les Mahométans, & dans les Auteurs Grecs & Latins.

Enſuite commençoit le *Zend-Aveſta* par le *Vendidad-ſâdé*, Ouvrage qui comprend le *Vendidad* proprement dit, l'*Izeſchné* & le *Viſpered.*

Le troiſieme Volume préſentoit les *Néaeſchs*, *Patets*, *Afergans*, les prieres aux *Gâhs*, les *Vadjs*, *Nérengs*, *Taavids*, les *Ieſchts* & le *Si-rouzé* qui terminoit le *Zend Aveſta.*

Le quatrieme volume étoit compoſé 1o. Du *Boun-deheſch*, Coſmogonie des Parſes, traduite du Pehlvi; Ouvrage curieux par lui-même, & dont le ſujet eſt analogue à pluſieurs endroits des Livres Zends, les développe. 2o. De deux Vocabulaires, l'un *Zend, Pehlvi & François*, l'autre *Pehlvi*, *Perſan* & *François*, qui pouvoient donner une idée de ces Langues. 3o. De l'Expoſition des Uſages Civils & Religieux des Parſes, morceau qui réuniſſoit le Culte actuel avec celui que preſcrivent les *Livres Zends.* 4o. D'une Table des Matieres très-ample & ſouvent en forme d'*Appendice.*

Dans cette diſtribution les Textes auroient été accompagnés d'explications plus détaillées, toutes les parties de l'Ouvrage ſe répondoient, ſe ſoutenoient en quelque ſorte mutuellement. Les raiſons ſuivantes, que tout le monde n'approuvera peut-être pas, m'ont engagé à changer de Plan.

Le *Zend-Aveſta* eſt un Ouvrage qui demande à paroître ſeul. Il ſemble qu'il y ait de la témérité à un homme de Lettres, à oſer, en préſentant au Public un pareil compoſé, en porter un jugement; la prudence lui ordonne de ſe contenter du titre de Traducteur, ou tout au plus d'Hiſtorien.

J'ai retranché en conſéquence le premier Volume, qui renfermoit les matieres ſujettes à diſcuſſion. Les Diſſerta-

tions dont il devoit être compoſé ont été lûes à l'Académie, & pluſieurs ſont déja dans ſes Mémoires, auxquels, ſi le ſujet paroît intéreſſant, on pourra avoir recours. J'ai conſervé le ſecond Volume, & dans la *Vie de Zoroaſtre*, je ne ſuis, comme je l'ai déja dit, que l'écho des Grecs, des Latins & des Orientaux.

Pour avancer la publication de l'Ouvrage, j'ai abrégé les Notes, & fait un ſeul Tome (le ſecond) des Volumes III & IV; & il eſt aiſé de voir que dans l'*Expoſition des cérémonies*, & même dans le *Précis raiſonné du Syſtême Théologique, Cérémonial & Moral de Zoroaſtre*, que j'ai cru propre à terminer l'Ouvrage, comme en étant le réſumé; il eſt aiſé de voir que dans ces deux morceaux je ne ſuis qu'un Hiſtorien de faits, de dogmes, de pratiques, d'idées.

Je ne dirai rien de l'Introduction qui forme la premiere Partie du premier Tome. Le *Voyage* pourra paroître aux yeux des Sçavants déplacé & quelquefois minutieux; les Curieux n'y trouveront peut-être pas ce que l'annonce ſembloit leur promettre. Je paſſe condamnation ſur tous les Jugemens qu'on pourra en porter. C'eſt un hors-d'œuvre que je puis avoir tort de riſquer, & auquel je ne tiens pas plus, qu'un Voyageur par goût, aux lieux par leſquels il paſſe. J'en dis autant de la *Vie de Zoroaſtre*, de l'*Expoſition des Uſages des Parſes* & du *Précis* qui la termine. Ce que j'offre proprement au Public, c'eſt la Traduction du *Zend-Aveſta*, du *Boun-déheſch*, des *Vocabulaires;* & pour peu qu'on jette les yeux deſſus, on verra que je n'ai épargné, ni ſoins ni peines, pour la rendre exacte. Les renvois indiqués aux marges, montrent que j'ai comparé tous les endroits qui ſemblent avoir quelque rapport pour les choſes ou pour les expreſſions. J'ai de plus conſulté les Traductions & les Commentaires Pehlvis & Indous, les *Ravaëts*, les autres Livres des Parſes écrits en Perſan Moderne, & leurs Uſages actuels.

J'ai traduit le *Vendidad* ſur cinq Manuſcrits; l'*Izeſchné* & le *Viſpéred*, ſur quatre; les *Néaeſchs*, *Afergans* & pluſieurs *Ieſchts*, ſur trois; les autres *Ieſchts*, ſur deux. La Traduction préſente les Textes, exactement tels

qu'ils ſont, & ſelon l'ordre qu'ils ſuivent dans les Livres *Sâdés*.

Je commence par le *Vendidad*, que je donne ſéparément, quoiqu'il faſſe partie du *Vendidad-Sâdé ;* parce que, ſelon les Parſes, c'eſt le ſeul des Ouvrages de Zoroaſtre qui ſoit reſté entier, & qu'on le trouve ſéparé de l'*Izeſchné* & du *Viſpéred*, dans les *Vendidads Zends & Pehlvis*.

La Traduction du *Vendidad* eſt ſuivie de celle de l'*Izeſchné* & du *Viſpered* mêlés enſemble [1]. Dans les Manuſcrits qui préſentent ces Ouvrages traduits en Pehlvi ou en Samskretan, on les trouve ſéparés l'un de l'autre. Deux raiſons m'engagent à les donner tels qu'ils ſont dans le *Vendidad Sâdé*. 1°. Ce dernier ouvrage eſt moins rare que les Livres Pehlvis ou Samskretans, dans leſquels l'*Izeſchné* & le *Viſpered* ſe trouvent ſéparés. 2°. Une Table des Chapitres les fera lire aiſément de ſuite, & rétablira par conſéquent l'ordre des Matieres, ſi l'on trouve que la diſtribution que j'adopte l'interrompe : au lieu que, ſi ces Ouvrages étoient donnés ſéparément, celui qui, à l'aide de la Traduction, voudroit lire l'Original dans le *Vendidad Sâdé*, auroit de la peine à l'y retrouver. De plus les morceaux correſpondans de ces deux Ouvrages ont ordinairement du rapport ; & c'eſt peut-être ce qui aura porté à les mêler enſemble.

Tous les autres Ouvrages Zends, à l'exception du *Si-rouzé*, ſont compris, comme dans l'Original, ſous le titre des *Ieſchts Sâdés*. Ce Livre renferme encore beaucoup de Prieres écrites en Pehlvi ou en Parſi avec les caracteres Zends. J'ai cru devoir en donner auſſi la traduction, mais en caracteres italiques, pour que l'œil pût diſtinguer aiſément ce qui eſt traduit ſur le Zend, de ce qui l'eſt ſur le Pehlvi ou ſur le Parſi.

L'explication des Cérémonies que le Prêtre doit obſerver en récitant les Livres Zends, eſt écrite en Indien du Guzarate, avec les caracteres Samskretans, ou en Parſi, avec

[1] A peu-près comme les morceaux des Livres des Prophetes, que les Juifs nomment *Haphtarot*, & qui ſe liſent de tems immémorial dans les Synagogues aprés le Pentateuque. Buxtorf. *Syn. Judaic.* cap. 16. p. 329. edit. 1661.

les Lettres Zendes. Pour mieux diſtinguer cette explication du Texte même, je l'ai écrite en Lettres italiques, & placée comme la *Rubrique* dans nos Livres d'Egliſe : ainſi tout ce qui paroît en italique eſt traduit du Pehlvi ou du Parſi, ou de l'Indien.

J'ai renfermé, autant qu'il m'a été poſſible, entre deux crochets, ce que j'ai été obligé d'ajouter au Texte & à l'explication des cérémonies, pour en rendre le ſens plus clair; & j'ai renvoyé en notte l'explication des endroits qui m'ont paru demander de plus grands détails.

Tel eſt l'Ouvrage que je préſente au Public. Etant le premier & le ſeul en Europe qui entende le *Zend* & le *Pehlvi*, j'ai cru que ce mérite (ſi c'en eſt un) demandoit de moi une exactitude plus ſcrupuleuſe. Je l'ai portée au point de ne pas même redouter la reviſion des Parſes de l'Inde ou du Kirman. Mais plus convaincu que perſonne de la foibleſſe de l'eſprit humain & en particulier de l'inſuffiſance de mes lumieres, pour mettre le Lecteur en état de retrouver ma traduction dans les Manuſcrits dépoſés à la Bibliotheque du Roi, & lui fournir le moyen de la comparer avec les Textes, de la corriger ſur ces Originaux, j'ai fait à ces Manuſcrits des Tables des Livres, Sections, des Chapitres mêmes, & marqué aux Sommaires qui commencent la ſeconde Partie de ce premier Volume, la page correſpondante des deux principaux Manuſcrits, le *Vendidad-Sâdé* & les *Ieſchts-Sâdés*; j'ai de plus donné dans les Notices qui précedent les Sommaires, les premiers & les derniers mots des Manuſcrits & des principaux Traités qu'ils renferment en caracteres Européens, pour qu'on pût ſurement en faire demander des copies en Perſe ou dans l'Inde.

L'amour de la vérité ennoblit & fait goûter le travail le plus inſipide : j'oſe dire que c'eſt le ſeul mobile qui m'ait conduit dans celui-ci; & je compte, après cet expoſé fidele, qu'on me paſſera la dureté de ſtyle & les tours forcés que je n'aurois pu éviter dans les Traductions, qu'aux dépens de l'Original. Ceux qui connoiſſent le génie Oriental, ne croiroient pas à Zoroaſtre, s'il parloit trop bien François.

V. Je me ſuis engagé au commencement de cette In-
Ci-d. p. iv. not. 1.
troduction, à faire voir que M. Hyde ne ſçavoit, ni le Zend, ni le Pehlvi. C'eſt de l'*Ouvrage* même de ce Sçavant *ſur la Religion des Perſes* & du *Recueil de ſes Diſſertations*, que l'on vient de donner en Angleterre [1], que je tirerai les preuves de ce que j'ai avancé.

Mais avant que de commencer cette diſcuſſion déſagréable, je déclare que mon deſſein n'eſt pas de rien dire qui puiſſe nuire à la réputation que les Ouvrages de ce Docteur lui ont juſtement acquiſe. Il avoit aſſez de parties d'ailleurs, & pouvoit très-bien ne pas entendre deux Langues mortes, ſans qu'on eût pour cela raiſon de méconnoître la profondeur de ſon ſçavoir dans les Antiquités Orientales. Je ne m'attacherai pas non plus à relever toutes les fautes que j'ai remarquées dans l'*Hiſtoire de la Religion des Perſes*. Quel eſt Ouvrage qui n'en ait pas, ſur-tout, quand il eſt queſtion de défricher une terre, de frayer une route nouvelle, comme a fait le Sçavant Anglois?

Mon objet unique eſt de maſſurer un bien (ſi ç'en eſt un) que je crois m'appartenir en propre, à l'excluſion de tous ceux que l'on croiroit y avoir des prétentions. Le projet n'eſt pas trop modeſte : mais ce que je ſoutiens eſt vrai ; & je me trouve dans des circonſtances qui m'obligent de m'exprimer nettement, aux riſques d'encourir la honte de la vanité.

J'avouerai encore qu'en ſoi, il eſt fort indifférent que ce ſoit tel ou tel qui ait fait telle découverte. Le Public aime à jouir ſans trop prendre garde à la main qui l'enrichit. Cette raiſon m'engage à être le plus court qu'il me ſera poſſible dans une diſcuſſion qui d'ailleurs n'eſt pas de mon goût.

Je prouverai contre ce qu'on a dit de M. Hyde, que ce

[1] Voici le titre de ce Recueil : *Syntagma Diſſertationum quas olim Auctor Doctiſſimus T. Hyde S. T. P. ſeparatim edidit. Acceſſerunt nonnulla ejuſdem opuſcula hactenus inedita, necnon de ejus vitâ ſcriptis que Prolegomena ; cum Appendice de linguâ Sinenſi, aliis que Linguis Orientalibus ; unà cum quam plurimis Tabulis aneis quibus earum caracteres exhibentur. Omnia diligenter recognita à Gregorio Sharp &c. Oxonii* 1767. 2 vol. in-4°.

Sçavant

n'entendoit ni le Zend ni le Pehlvi ; & contre ce qu'on a avancé de M. Otter, que je ſuis le premier en France, qui aye ſongé à traduire les Livres de Zoroaſtre, à les apporter en Europe, & qui aye exécuté ce projet.

§ I.

Indépendamment de ce que M. Hyde ſemble dire de lui-même, dans ſon *Hiſtoire de la Religion des Perſes*, ce qui juſqu'ici a le plus contribué à lui faire attribuer la connoiſſance de l'ancien Perſan, ce ſont les phraſes en caracteres anciens qu'il a répandues dans ſon Ouvrage ; on a cru qu'elles étoient auſſi dans une Langue ancienne : mais, je ſuis obligé de le dire, ce n'eſt (à quelques mots près dont il a trouvé le ſens dans le *Farhang Djehanguiri*) que du Perſan moderne, revêtu de Caracteres Zends. Pour prouver ce que j'avance, je vais donner la Lecture de ces phraſes en caracteres Européens : les perſonnes qui entendent le Perſan moderne, les traduiront ſur-le-champ ſans difficulté.

Phraſes en caracteres Zends qui ſe trouvent dans l'Hiſtoire de la Religion des Perſes. Edit. 1760.

P. 14. *Bé nanmé Iezdan bakhſchâeſchguer dâdâr.*

In nomine Dei clementis, juſtiſſimi.

C'eſt une formule Perſanne que les Parſes mettent à la tête de tous leurs Livres, comme les Arabes, leur *Biſm Illah arrahman arrahim.*

P. 17. *Ké bar Zeratoſcht amad iekin.*
Behin az hama dinha aſt in.
Hoc enim ad Zerâtuſcht venit pro certo,
Iſtam eſſe omnium Religionum optimam.

Voy. les Mſſ. Zends Pehlvis & Perſ. de la Biblioth. du Roi. n°. XIII. 7. p. 228. lig. 3.

Ce *Beit* eſt tiré de la premiere *Porte* du *Sad der*, Poëme Perſan.

P. 18. *Nomaïand an beman ta ſchak zeguehan*
Konam dour o hadiram (liſez, *peziram*) *din Iezdan*
Hami khaham ke z'an borhan nomaïand
Hakikat bar hama guehan nomaïand.

Id (illam Legem) mihi oſtendant, ut dubia è Mundo
Procul arceam, & Dei Religionem amplectar.
Cupio ut mihi de eâ demonſtrationem oſtendant,
Veritatem toti Mundo demonſtrent.

Mſſ. Zends Pehlv. & Perſ. de la Biblioth. du Roi. n°. XIII. 2. p. 78. lig. 14.

Ces deux *Beits* ſont tirés du commencement du *Viraf-namah*, Poëme Perſan; auſſi bien que le *Beit* ſuivant, qui ſe trouve à la fin du même Poëme.

Ibid. p. 135. lig. 5.

P. 18. *Hama bar rahé Zeretoſchte Speteman*
Hami raſtand (bar) dine mazdeieznan.

Omnes in via Zerâtuſcht Sphitaman
Iverunt in Religione τȣ (il falloit dire τῶν) *Mazdiyſenân.*

Id. n°. III. p. 403. lig. 7, 8. Ci-ap. T. II. p. 99.

P. 77. *Tchoun zer revan padeſchah baromand bed.*
Sicut Zer revan Rex fæcundi eſtote.

M. Hyde donne ces paroles Perſannes comme tirées d'un Livre Zend, & confond les phraſes, en joignant l'attribut de l'une avec le ſujet de l'autre.

Mſſ. Zends Pehlv. & Perſ. de la Bibl. du Roi. n°. XIII. 2. p. 81. l. 8.

P. 100. *Beſate naghz goherbaſt afgandand*
Bekhor o ater az har ſou paragandand.
Stragula pulchra, margaritis intertexta ſtraverunt;
Suffitus & odores quà quà verſus ſparſerunt.

Tiré du *Viraf-namah.*

Id. n°. III. p. 295. lig. 18.

P. 137. *Neaeſch Ardeïſour. Laudatio* τῆς *Ardiſûr.*

M. Hyde traduit *Neaeſch* par *laudatio*, d'après les Dictionnaires Perſans.

Ibid. p. 401. lig. 8. Ci ap. T. II. p. 97.

Ibid. Vadé avi Ardoiſour.
Rivos aquarum Arduiſûr det.

Ces paroles Parſies ſont tirées du *Nekah. Vadé* ou *avadé*, ſignifie *abondant*, *fécond*, & non pas *ruiſſeau.*

P. 138. *Bé gueti ab o ateſch tchoun beiſchtand*
Bedan padaſch eknoun dar beheſchtand.

In hoc mundo cùm Aquam & Ignem bene curaſſent,

Ideò pro mercede jam in Paradiſo ſunt.

Tiré du *Viraf-namah.* Dans le premier vers, *ïeſchtand*, mot formé du Zend, déſigne un culte Religieux, & eſt mal rendu par *curaſſent.*

Mſſ. Zends Pehlv. & Perſ. de la Bibl. du Roi. n°. XIII 2. p. 94. l. 18.

P. 163. *Gahânbarha :* ce nom eſt Perſan; en Zend c'eſt *Rethvanm.*

Id. 7. p. 231. lig. 10. Ci-ap. 2e part. p. 80. not. 3.

P. 166. *Gah Haouené gah Rapitevan*
Gah Oziren, gah Evesrouthrem, gah Oſchehen.

Mſſ. Zends, Pehlv. & Perſ. de la Biblioth. du Roi. n°. III. p. 408-417. Ci-ap. T. II. p. 103-111.

M. Hyde ignoroit que ces cinq noms déſignaſſent les cinq parties du jour.

On peut conſulter ſur les noms des bons & des mauvais Génies qu'il donne aux P. 175-180, le *Mémoire ſur le paſſage de Plutarque &c.* dans le trente-quatrieme Volume des Mémoires de l'Académie des Belles Letttres, pages 413-415.

Les noms des mois, qui paroiſſent à la P. 188, ſont tels qu'on les trouve dans les Livres Perſans, ainſi que ceux des cinq jours ajoutés aux 360 de l'année (p. 191); & les trente jours du mois (*ibid.* & 192 193). Ce Docteur ajoute (p. 193) une réflexion qui montre qu'il ignoroit les racines de tous ces mots. Les *Parſes*, dit-il, *ſont portés* à *prononcer* p *au lieu de* b', *en conſéquence ils écrivent..., Deypâdur, Deypâhmihr, au lieu de Deybâdur ...; ce qu'il ne faut pas imiter.* Il n'auroit pas fait cette Obſervation, s'il eût ſçu que, dans ces deux mots, le *pa* vient du Pehlvi *pavan* : ainſi de *Din pavan Atoun*, s'eſt formé *Dée péh Ader* (*Deypâdur*).

P. 304, *Tchoun Goſchtaſp ſchâh zourmand bed.*
Sicut Rex Guſhtaſp fortes eſtote.

Mſſ. Zends Pehlv. & Perſ. de la Bibl du Roi n°. III. p. 403. l. 1, 2. Ci-ap. T. II. p. 99.

M. Hyde donne ces paroles comme tirées d'un Livre Zend, & confond les phraſes de l'Original.

On peut conſulter, ſur les mots de la p. 313, *Zerethoſchtreſch*, *Zerethoſchtre*, *Zerethoſchtro*, la *Vie de Zoroaſtre*, ci-après, 2e. Partie, page 3.

P. 330. *Tchoun Zerethoſchtré namdar bed.*
Sicut Zarathuſhtra celebris nominis eſtote.

Mſſ. Zends Pehlv. & Perſ. de la Bibl. du Roi. n°. III. p. 400. lig. 19 20. Ci-ap. T. II. p. 97.

M. Hyde donne ces paroles Perſannes, comme tirées

du *Zend-Aveſta*, ainſi que les ſuivantes, où il confond les phraſes de l'Original.

Mſſ. Zends Pehlv. & Perſ. de la Bibl. du Roi. n°. III. p. 403. lig. 7. Ci-ap. T. II. p. 99.

P. 330. *Tchoun Zerethoſchtré der ziveſchné bed*,
Sicut Zaratuſhtrâ longævi eſtote.

Je ne répéterai pas ici, ſur les douze mots de la p. 437, ce que j'ai dit de M. Hyde dans mon premier *Mémoire ſur les anciennes Langues de la Perſe*. J'ai montré dans cette Diſſertation, que ce Docteur s'étoit trompé ſur deux points eſſentiels : 1o. » en donnant le nom de Pehlvi à la Langue » de l'*Aveſta*, tandis que c'eſt un idiôme différent ; 2o. en » croyant entendre la Langue des Ouvrages de Zoroaſtre, » parce qu'il avoit trouvé dans le *Farhang Djehanguiri*, » l'explication de pluſieurs mots anciens «.

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXXI. p. 348-353.
Ibid. p. 351.

La ſeconde preuve que M. Hyde n'entendoit pas l'ancien Perſan, ſe tire de ce que, quand il veut traduire quelque mot vraiment Zend, & que les Parſes de l'Inde ne viennent pas à ſon ſecours, il ſe trompe, ou ne donne que le ſens que lui a fourni le *Farhang Djehanguiri*. On trouvera pluſieurs fautes de ce genre dans la Diſſertation que je viens de citer, à la fin du *Mémoire ſur le Paſſage de Plutarque*, & à la fin de la ſeconde Partie du *Mémoire ſur l'Authenticité des Livres Zends*. On verra même dans ce dernier morceau, que M. Hyde n'a pas toujours pris le ſens du *Farhang Djehanguiri*; tréſor où il a puiſé preſque toute ſa ſcience ſur les Parſes.

Dans le Journ. des Sçav. 1769 Juin prem. vol.

Ce Docteur a fait dans la Traduction du *Sadder*, une faute conſidérable, que je crois devoir relever parce qu'elle vient de ce qu'il n'avoit pas appris la Religion des Parſes dans les ſources, & ſur-tout de ce qu'il ne ſçavoit pas leurs anciennes Langues. La cinquieme *Porte* de cet Ouvrage traite, dans la Traduction de M. Hyde, de l'obligation de faire l'aumône; & cependant l'Original Perſan n'en dit pas le mot. Ce Docteur croyoit que ces expreſſions, *No zoudi hardan* (*faire le No zoudi*), avoient rapport à l'aumône; il les traduit en conſéquence par *præſtare eleemoſinam*: & ignorant de même ce que c'eſt que le *Guetikherid*, il rend ces deux mots par, *facere hujus Mundi emp-*

Hiſt. Rel. vet. des Perſes, p. 451.
Meſſ. Zends Pehlv. Perſ. de la Bibl. du Roi. n°. XIII 7. pag 231. l. 6 12.
Ci ap. T. II. p. 553.

tionem;ce qu'il préſente comme un des fruits de l'aumône. On voit par-là, que ſouvent, pour bien entendre des Livres écrits d'ailleurs dans une Langue que l'on ſçait, il faut encore être au fait de la matiere qui eſt traitée dans ces Livres.

J'ajoute à ces remarques trois exemples des erreurs où M. Hyde eſt tombé, quand il a voulu traduire de lui-même des expreſſions Zendes.

Ce Docteur, p. 18, s'exprime ainſi : *Mazdiyâſenan eſt eorum* (*Perſarum*) *Codex ſacer Verbi Dei* (*Sc. Zeratuſhti ſcripta*), *ut quando nos Scripturam Sacram, aut Bibliorum Codicem nominamus* : il répete la même choſe à la p. 345. *Mazdeieſnan* eſt le nom des *Serviteurs de Dieu*, des Parſes, & non celui d'un Livre. *Ci-ap. 2e. part. p. 88. not. 2.*

A la p. 239, M. Hyde ſe donne beaucoup de peine pour trouver dans le Perſan moderne, l'étymologie du mot *Farvardin*. Certainement s'il eût ſçu le Zend, s'il eut pu lire les Livres Zends qu'il avoit entre les mains, il auroit vu que ce mot ſignifie les *Feroüers* (*les ames*) *de la Loi* : ce qu'il ajoute à la p. 240 le mettoit ſur la voie ; *iſte Angelus*, dit-il, *creditur præ eſſe animabus quæ in Paradiſo*. *Ibid. p. 83. not. 6.*

Ce Sçavant ne conſulte de même (p. 160.) que le Perſan moderne ſur l'étymologie du nom d'Ahriman. La Lecture des Livres Zends auroit dû lui apprendre que ce nom eſt une abréviation d'*Enghré menioſch*, qui paroît ſouvent dans l'*Izeſchné*. *Ibid. p. 81. not. 1. & p. 155. &c.*

Une derniere preuve que M. Hyde ne ſçavoit pas le Zend, c'eſt qu'il avoit des Livres écrits dans cette Langue, & que cependant il n'en fait aucun uſage dans ſon Ouvrage, qu'il n'en cite aucun paſſage.

Par exemple, dans les chap. VI & VIII, p. 135-148-159, ne devoit-il pas produire des Textes du *Néaeſch* du feu, & de celui d'*Ardouiſour*, pour établir la Nature du Culte que les Parſes rendent au feu & à l'eau ? Pourquoi dans les chapitres IX & XXII, lorſqu'il parle des Principes des êtres reconnus par les Parſes, ne fait-il aucun uſage des Livres Zends? Cependant le *Tems ſans bornes* (*Zeroüané akerené*) eſt nommé dans le *Néaeſch du Soleil*. *Mſſ. Zends Pehlv. & Perſ. de la Bibl. du Roi. n°. III. p. 284. lig. 18.*

Il eſt donc démontré par les différentes preuves que je viens de développer (un plus grand nombre marqueroit *Ci-ap. T. II. p. 10.*

une ſorte d'acharnement), il eſt démontré que M. Hyde ne ſçavoit, ni le Zend, ni le Pehlvi. Alors, dira-t-on, comment entendre ce qu'il avance dans ſon Ouvrage? *Nos itaque*, dit ce Docteur, p. 24, 25, *abſtruſiores res, ex obſcuris ſuis latebris, ſedulâ diligentiâ & diſpectione eruendo, genuinis ipſis Veterum Perſarum Monumentis præcipuè freti ſumus, ex eorum mente & tenore in ſequentibus dicturi, inde eliciendo quantùm de vetere Perſiſmo & eorum Magiſmo impræſentiarum ſitienti animo ſufficiat, donec* IPSISSIMA ZOROASTRIS SCRIPTA *(quantivis certè redimenda) publici juris fortè facta fuerint, ſi modò Bonarum Litterarum Fautoribus tale quid Sumptibus ſuis procurare & promovere videbitur: ut illam Antiquitatum partem, nondum tentatam, & hactenus inexploratam nobis tandem ſcrutari & rimari liceat. Et ſanè, (niſi ſurdeſcat ævum) ſi aliquid hujus generis præſtandum ſperetur, oporteret, ut jam ſtatim ſuppeditatis neceſſariis ſumptibus (ſine quibus id nunquam fieri poterit) mox inchoetur & acceleretur biennalis opera præparatoria, quæ ad res ex Oriente coëmendas requiretur; ut (ſi interim ex Oriente comparari potuerint) quam primum Prælum ab hoc opere vacaverit, immediatè aggrediamur alterum illud typis mandare: ne fortè aliàs dum moras trahimus, cito pede prætereunte ætate, planè excidat illud deſignatum & hactenus deſideratum opus (quale eſſe* ZOROASTRIANORUM EDITIO*), antequam ad optatam finem perducatur. Ego ex meâ parte paratus ſum ſuſcipere laborem.....*

Les paroles du Docteur Anglois me paroiſſent inſinuer le contraire de ce que l'on en a conclu juſqu'ici: s'il entendoit l'*Izeſchné* & les *Néaeſchs*, pourquoi ne les donnoit-il pas ſimplément au Public, au lieu de mettre à contribution les Protecteurs des Lettres? Comme il avoit une Traduction Perſanne du *Sad der* & du *Viraf namah*, il comptoit vrai-ſemblablement qu'on trouveroit de même en Orient des Traductions des Livres Zends, ou des Dictionnaires plus étendus que le *Djehanguiri*; & c'étoit pour l'acquiſition de ces ſecours, qui lui étoient abſolument néceſſaires, qu'il demandoit du tems & des fonds; c'étoit pour engager les curieux à lui fournir ces fonds, qu'il faiſoit entrevoir des eſpérances, qu'il donnoit même des aſſurances

auxquelles il ne pouvoit ſatisfaire ſans des connoiſſances qu'il n'avoit pas encore acquiſes. Le Public n'a pas répondu à ſes deſirs; ainſi on doit conclure que l'Ouvrage qu'il annonce, n'a pas été commencé : & c'eſt ce qui eſt confirmé par l'examen du *Recueil des Diſſertations de ce Docteur*, qui vient de paroître en Angleterre.

Le premier Volume de ce Recueil ne renferme que des morceaux qui ont déja paru; ſçavoir, les *Tables Aſtronomiques d'Oulough beigue*, & l'*Itinera Mundi*, avec les Traités qui les accompagnent dans la premiere Édition, & quelques augmentations au Commentaire ſur les Tables d'Oulough beigue. Ces Ouvrages ſont précédés de *Prolegomenes* qui préſentent la Vie de M. Hyde, & parlent de ſes différens Ouvrages.

Lorſque l'Éditeur en eſt à 1700, année où parut l'*Hiſtoire de la Religion des Perſes*, il ne dit pas un mot du *Zend*, des anciens Livres des Parſes, de la connoiſſance que le Docteur Anglois eſt ſuppoſé avoir eue de ces Livres, de la Traduction que l'on veut qu'il en eût faite. Il ſe contente de prendre (& avec raiſon) la défenſe du ſyſtême de ce Sçavant ſur la nature du Culte des Élémens chez les Perſes. *Prolegom. p. xxvj-xxviij*

Plus bas, il rapporte une Lettre de M. Hyde écrite le 15 Juin 1701, à M. Wanley Garde de la Bibliotheque Hanſloanienne. Dans cette Lettre, le Docteur Anglois parlant à ſon ami de l'*Hiſtoire naturelle* de l'Égypte, faite il y a plus de cinq cents ans par Abdullatif, lui marque, qu'après avoir paſſé près d'une année à la traduire, il eſt réſolu d'employer celles qui peuvent lui reſter, à quelques Notes ſur la Bible, qui doivent renfermer l'Hiſtoire des Rois de Perſe dont l'Ecriture fait mention. La Traduction de cet Ouvrage (d'Abdullatif), dit-il, *took me up the beſt part of a year, and the correcting at the preſſ, and adding ſomeſ notes, will be the beſt part of another year; and therefore y am diſpoſed rather to burn it than throw away ani more time about it, being deſirous to ſpend the little remender of my time upon ſome Biblical notes, comprehending therein the Hiſtory of the Kings of Perſia ſo far as they are concerned in Scripture, or perhaps the end of the Empire : and this i think, will be work enough* *p. xxx, xxxj.*

for me, if i had more time than i can juſtly hope for.

Ces paroles prouvent que M. Hyde ne traduiſoit pas alors les Livres Zends qu'il poſſedoit, ni les autres Ouvrages qui forment le *Zend-Aveſta*. Elles nous apprennent encore qu'il venoit de paſſer près d'une année ſur l'*Hiſtoire naturelle* d'Abdullatif.

Prolegom. p. xxxij. Au mois d'Avril de la même année 1701, ſe ſentant affoibli, il quitta la place de Garde de la Bibliotheque Bodleïenne, & mourut de maladie le 18 Février 1702, âgé de ſoixante-ſept ans.

Ces dates prouvent clairement que ce Docteur n'a point traduit, qu'il n'a pas pu traduire les Livres Zends, depuis la publication de ſon *Hiſtoire de la Religion des Perſes*: d'un autre côté, j'ai montré, par cet Ouvrage même, qu'il ne les avoit pas traduits, avant que de le donner; & en effet le catalogue de ſes Manuſcrits ne fait aucune mention d'une pareille Traduction.

p. xxxij-xxxiv *En ergo*, dit l'Éditeur du Recueil, *Operum quæ moliebatur Catalogum ab Antonioa Wood* (*in Athen. Oxoniens.*) *ſic deſcriptum.* Ce Catalogue, inſéré encore dans le Dictionnaire de Chauffepié, renferme trente-trois articles, dont les 16, 19 & 20, ont rapport aux Perſes.

Art. XVI. *Hiſtoria Regum Perſiæ ex ipſorum Monumentis & Authoribus extracta*, in-4°. C'eſt vrai-ſemblablement de ce morceau, fait ſur des Livres Perſans modernes que devoient être tirées les Notes dont ce Docteur parloit à M. Wanley.

Art. XIX. *Zoroaſtris Perſo-Medi opera omnia Mathematico-Medico-Phyſico Theologica, Perſicè & Latinè, in-fol.*

Art. XX. *Liber Erdaviraf-namah, Perſicè & Latinè, in-4°.*

Hiſt. Rel. vet. Perſ. Præf. Edit. 1760. Les Manuſcrits de M. Hyde ſont annoncés comme étant au *Muſæum* de Londres: ces Manuſcrits ne font aucune mention de la Traduction de l'*Izeſchné* ni de celle des *Néaeſchs*, Livres Zends que poſſédoit le Docteur Anglois; quoique celle du *Viraf namah*, Poëme Perſan, y ſoit nommée. D'un autre côté, le *Vendidad-Sâdé*, n'a été apporté en Angleterre qu'en 1723; & le Volume des *Ieſchts-*

Sâdés,

Sâdés, que depuis cette époque par M. Fraſer. M. Hyde n'a donc pu avoir connoiſſance de ces deux derniers Manuſcrits Zends.

D'après ces Obſervations, je ſoutiens que le Manuſcrit, No. XIX, ne renferme aucune Traduction des Livres Zends; que c'eſt un Ouvrage fait ſur des Livres Perſans modernes: & ſi, en l'annonçant ainſi dans un Catalogue, les Anglois ont voulu donner à entendre que M. Hyde, leur Compatriote, avoit traduit les Ouvrages Originaux de Zoroaſtre, ſans manquer à la reconnoiſſance que je dois à une Nation qui m'a rendu des ſervices eſſentiels, je les ſomme de produire ce Manuſcrit, ou du moins de dire nettement & en détail ce qu'il contient.

Le ſecond Volume du *Recueil des Diſſertations &c.* renferme, 1°. le *Schahi ludium*; 2°. le *Nerdi ludium*; 3°. une édition plus exacte de la Lettre de M. Hyde à Edouard Bernard *ſur les Meſures*, & *ſur les Poids de la Chine*: ces trois Ouvrages ont déja paru. 4°. *Specimen more nevochim Maimon. Arab. & Lat. cum notis* (p. 435-438). 5°. *Specimen Hiſt. Timur. Arab. Perſ. & Lat.* (p. 440-443). 6°. *Specimen Cantici primi Poetæ Haphez. Perſ.* & *Lat. cum notis* (p. 447-448). 7°. *un Diſcours ſur l'ancienneté, l'excellence & l'utilité de la Langue Arabe, prononcé le* 18 *Mars* 1691 (p. 451-459).

Ce Diſcours, qui eſt fort au-deſſous de la réputation de M. Hyde, eſt ſuivi d'un Recueil de Lettres d'Olearius, de Boyle, d'Hermannus, de Gronovius & de quelques autres Sçavants à ce Docteur (p. 463-503). Perſonne dans ces Lettres ne lui fait compliment ſur ſa ſcience dans le Zend, ni ne l'engage à traduire les Ouvrages de Zoroaſtre, qu'il eſt cenſé poſſéder.

Ce Volume eſt terminé par un *Appendix* (p. 507-530) de l'Editeur qui traite très-ſommairement & d'une maniere peu ſatisfaiſante, de la Langue Chinoiſe, & de pluſieurs autres Langues de l'Orient: cet *Appendix* eſt ſuivi de ſeize Planches, dont le plus grand nombre a déja paru.

Le mérite de ces deux Volumes eſt de préſenter en beau papier & en beaux caracteres des Ouvrages de M.

Hyde, aſſez difficiles à trouver ; de faire corps avec l'*Hiſtoire de la Religion des Perſes* : & il réſulte de l'extrait que je viens d'en donner, qu'il n'y a parmi les Ouvrages manuſcrits ou imprimés de M. Hyde, aucun morceau de traduit du *Zend* ni du *Pehlvi*, aucun morceau qui ait rapport à ces Langues & aux originaux de Zoroaſtre.

Mais l'Angleterre poſſede du moins depuis long-tems pluſieurs Livres Zends, & c'eſt à un de ſes premiers Sçavants que l'Europe doit une connoiſſance plus exacte de l'Hiſtoire & de la Religion des Perſes. En France les Ouvrages de Zoroaſtre ont paru pour la premiere fois en 1762, & je ſuis le premier (de pareilles aſſertions coûtent à la nature) qui les aye traduits, qui aye penſé à les traduire : c'eſt ce que je vais prouver, contre ce qu'on a dit de M. Otter dans le *Dictionnaire Hiſtorique-Portatif*, Edit. 1760. T. II. p. 998.

§ II.

Voy. le Journ. des Sçavants 1770. Juin 1 vol. in-4°. p. 366-368.

Le Livre qu'on lui attribue (*à Zoroaſtre*), dit M. l'Abbé Ladvocat, Auteur du *Dictionnaire Hiſtorique &c. eſt un in-folio qui ſe trouve en Manuſcrit dans la Bibliotheque du Roi. Feu M. Otter en avoit commencé la traduction : mais il y trouva tant de Fables qu'il abandonna ſon projet.*

Juſqu'ici je n'avois pas cru devoir relever cet anecdote, avancée ſans preuves, comme le ſont pour l'ordinaire celles qui rempliſſent des Dictionnaires abrégés, tels que celui du Bibliothécaire de Sorbonne. C'eſt une choſe avouée que cet Écrivain, peu ſcrupuleux ſur la certitude des faits qui pouvoient figurer dans ſon Ouvrage, ſe donnoit rarement la peine de remonter aux ſources. D'ailleurs, les circonſtances dans leſquelles il avoit jugé à propos de publier l'anecdote dont il s'agit pouvoient faire naître des ſoupçons, ſur leſquels je croyois devoir garder le ſilence, ne penſant pas qu'une pareille retenue pût accréditer un fait notoirement faux. Voici en peu de mots ce dont il eſt queſtion.

L'anecdote rapportée dans l'Édition du *Dictionnaire Hiſtorique-Portatif*, donnée en 1760, n'eſt pas dans celle de 1752. J'eus l'honneur de voir pluſieurs fois M. l'Abbé

Ladvocat, au commencement de 1754 : je lui parlai du Voyage que je comptois faire dans l'Inde; il me montra les *Mémoires des Miſſionnaires Danois de Tranquebar*, & ne m'ouvrit pas la bouche du fait en queſtion. Je pars de Paris au commencement de Novembre; le Vaiſſeau ſur lequel je m'embarque, met à la voile le 24 Février 1755; & le trait qui regarde M. Otter ne ſe trouve pas non plus dans l'Édition du *Dictionnaire Hiſtorique-Portatif*, qui parut cette année.

Le 4 Avril 1759, j'annonce de Surate, par Moka & par Baſſora, à M. le Comte de Caylus & à M. l'Abbé Barthelemy, que j'ai commencé la Traduction des Livres Zends, & que celle du premier *Fargard* du *Vendidad* eſt achevée. Mes Lettres arrivent vraiſemblablement en France ſur la fin de la même année; & M. le Comte de Caylus, toujours occupé du progrès des connoiſſances humaines, me marque *que la Traduction de ce ſingulier Ouvrage ſuffira pour illuſtrer mon Voyage dans l'Europe, le rendre célebre; & pourra même compenſer en quelque façon, les peines, les dangers & les fatigues que j'aurai eſſuyées.* Ci-d. p. ccccxxxix. not. 1.

La Lettre de ce Sçavant eſt datée du 10 Mars 1760; & quelques mois après (l'Approbation du *Dictionnaire Hiſtorique &c.* Edit. 1760, eſt du premier Juin) M. l'Abbé Ladvocat, par une ſimple addition faite à l'article *Zoroaſtre* de l'Édition 1755, apprend au Public que l'Ouvrage attribué à ce Légiſlateur eſt à Paris à la Bibliotheque du Roi, & qu'un Voyageur habile dans les Langues Orientales, & qui a ſéjourné pluſieurs années dans le Levant, M. Otter, en a commencé la Traduction, & l'a diſcontinuée, à cauſe des Fables qu'il y a trouvées.

Quoique ce procédé préſente quelque choſe de louche, j'étois réſolu de n'en point parler : mais comme le fait qu'il tend à établir, a été rapporté en 1769, à peu près dans les termes du Bibliothécaire de Sorbonne, par les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire Hiſtorique-Portatif*, imprimé à Amſterdam (Rouen) Tome 4, page 564; qu'il vient d'être répété en 1770, encore dans les termes de M. l'Abbé Ladvocat, par l'Auteur *de la Philoſophie de*

la Nature, Tome 1, page 112, note *a*; & que, ſelon la marche des Écrivains modernes, d'autres Auteurs pourroient copier ceux que je viens de citer, je me ſuis cru obligé d'inſiſter d'abord ſur les circonſtances dans leſquelles le fait avancé dans le *Dictionnaire Hiſtorique &c.* a été publié, & de diſcuter enſuite le fait même avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe. Les preuves qui en démontrent la fauſſeté, ne laiſſent rien à deſirer.

De retour de l'Inde en 1762, j'eus occaſion de voir pluſieurs fois M. l'Abbé Ladvocat. Un jour que je me trouvai à dîner avec lui chez feu M. Léonard de Malpeines, Conſeiller au Châtelet, il fut beaucoup queſtion de Zoroaſtre & des Livres Zends. M. de Guignes & M. l'Abbé Mignot, de l'Academie des Belles-Lettres, étoient du repas. On parla de la *Relation abrégée de mon Voyage*, qui venoit de paroître dans le Journal des Sçavants, avec la *Liſte des Ouvrages de Zoroaſtre* que j'avois apportés de l'Inde. M. l'Abbé Ladvocat avoit lû ces deux pieces. De mon côté j'ignorois l'Addition qu'il avoit inſérée dans l'Édition de ſon *Dictionnaire* de 1760; & quoique ma Relation & mes Diſcours la contrediſſent formellement, il n'avança abſolument rien qui y eut rapport: jamais même les Sçavants que je viens de nommer, avant mon départ, ni dépuis mon retour, ne l'ont entendu parler de cette anecdote. Ce ſilence fait voir que M. l'Abbé Ladvocat n'y tenoit pas beaucoup; & en effet il en eſt peu d'auſſi viſiblement fauſſes.

1°. Il eſt certain que le *Manuſcrit in-folio* dont parle le *Dictionnaire Hiſtorique-Portatif*, n'eſt pas maintenant à la Bibliotheque du Roi. Cette aſſertion eſt appuyée premiement ſur l'examen que j'ai fait tant des Manuſcrits Perſans dont les notices ſe trouvent dans le Catalogue de cette Bibliotheque, que des Manuſcrits Indiens & autres Manuſcrits Orientaux qui y ont été dépoſés depuis l'impreſſion du Catalogue; en ſecond lieu, ſur le témoignage de MM. Capperonnier & Bejot, Gardes des Livres imprimés & Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi, dont voici les Certificats.

Je ſouſſigné, Garde des Manuſcrits de la Bibliotheque

du Roi, certifie que les ſeuls Ouvrages connus ſous le nom de Zoroaſtre, que poſſede maintenant la Bibliotheque du Roi, ſont les Livres Zends & Pehlvis, qui y ont été dépoſés par M. Anquetil du Perron le 15 Mars 1762; & que je n'ai point ouï dire qu'on y en ait jamais vu d'autres, ni que M. Otter eût commencé la Traduction d'aucun ancien Manuſcrit de ce genre. A Paris le 26 Avril 1770. Signé, *Bejot.*

J'atteſte la même choſe. A la Bibliotheque du Roi, ce 26 Avril 1770. Signé, *Capperonnier.*

2°. Il ſuit encore de ces certificats, que du tems de M. Otter, il n'y avoit pas à la Bibliotheque du Roi de Manuſcrit tel que celui qu'on ſuppoſe y avoir été. La Lettre que je vais citer, tirée des Manuſcrits de M. Picques, prouve que long-tems auparavant, lors même que l'Angleterre poſſédoit l'*Izeſchné* & les *Néaeſchs*, il n'y avoit à Paris aucun Manuſcrit de ce genre, aucun Ouvrage qui portât le nom de *Zoroaſtre*. M. Hyde avoit demandé au P. Le Quien s'il n'y auroit pas en France, quelqu'Ouvrage de *Zoroaſtre*. Ce Pere lui écrivant en Mai 1701, au ſujet de ſon *Hiſtoire de la Religion des Perſes*, lui dit : *nullum Volumen Zoroaſtris ſeu Zerduſt reperi, aut cujus ſcriptura ad ſpecimen quod ad me miſiſti videatur accedere : nec in aliis Bibliothecis Urbis Pariſiorum, temetſi locupletiſſimis extant aliqui.* Un Sçavant, comme le P. Le Quien, qui s'exprime auſſi formellement, avoit certainement conſulté la Bibliotheque du Roi. *Syntagma Diſſert. Thom Hyde, T. II. p. 495.*

3°. M. Otter n'a jamais rien fait de relatif à l'ancienne Hiſtoire des Perſes, à leur Religion, ni commencé la Traduction d'aucun Ouvrage de Zoroaſtre. Ce que j'avance eſt fondé ſur l'examen des Papiers de ce Voyageur, que j'ai fait à la Bibliotheque du Roi, en préſence du Garde des Manuſcrits; ſur le témoignage des deux Gardes de ce Dépôt précieux, qui ont connu M. Otter, & dont l'un, M. Bejot, a revu avec lui les Notices des Manuſcrits Perſans du Catalogue; ſur la lecture que j'ai faite de l'extrait du Mémoire de M. Otter ſur la conquête de l'Afrique par les Mahométans, des Obſervations qui ſuivent cet extrait, de ſon Voyage imprimé quelque tems avant ſa mort, en *Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXI. Hiſt. p. 111-136. Id. T. XXIII Hiſt. p. 305-307.*

1748, & de ſon éloge fait par M. de Bougainville, lequel détaille les Ouvrages qu'il avoit achevés, commencés, ou ſimplément projettés, mais qui, non plus que les morceaux précédens, ne fait aucune mention des Ouvrages de Zoroaſtre.

4o. Enfin M. Otter né ſçevoit pas l'ancien Perſan, & n'a pu par conſéquent commencer la Traduction des Ouvrages de Zoroaſtre. Ici j'en appelle à tous les Sçavants qui l'ont connu, qui ont entendu parler de lui; & je ne crains pas qu'aucun atteſte le contraire de ce que j'avance. D'ailleurs ce qu'on a imprimé de ſes Ouvrages, & ſes Manuſcrits conſervés à la Bibliotheque du Roi [1], en démontrent la vérité: le nom du *Zend-Aveſta* ne ſe trouve pas même dans ſon Voyage.

Ces quatre points établis d'une maniere inconteſtable, menent à la conſequence ſuivante; ſçavoir, que *les Livres Zends & Pehlvis*, *que j'ai dépoſés à la Bibliotheque du Roi*, *le 15 Mars 1762*, ſont les *premiers*, les *ſeuls* Manuſcrits de ce genre, les *ſeuls Ouvrages de Zoroaſtre*, qu'on y ait jamais vus; & que je ſuis le *premier* en France, qui aye penſé à enrichir ma Patrie de ces Ouvrages, à les traduire, comme je ſuis le *premier* en Europe qui aye appris les Langues dans leſquels ils ſont écrits.

Je ſouhaite qu'en faveur de la vérité, on me paſſe l'*Egoïſme* indiſpenſable dans un Journal où l'on parle preſque toujours de ſoi, & dans une diſcuſſion où l'on défend en quelque ſorte ſa propre exiſtence.

[1] Les Manuſcrits de M. Otter, conſervés à la Bibliotheque du Roi, renferment 1°. Un Diſcours ſur la Langue Arabe, en Latin, 2°. Le brouillon de ſes deux Mémoires ſur les conquêtes des Mahométans en Afrique & en Eſpagne. 3°. Des Traditions des Mahométans ſur les Prophetes, les Khalifes &c. 4°. Des fragmens du *Raoud eul akiour*, Recueil d'Hiſtoires; 5°. Un Conte tiré du *Tarikh Iſhaki*. 6°. Un abrégé de la traduction de l'Hiſtoire des *Mahabarets*, morceau de Mythologie & d'ancienne Hiſtoire Indienne. 7°. Quelques feuillets de ſon Voyage.

Fin du Diſcours préliminaire.

APPENDIX

§ I.

MONNOYES ET POIDS DE L'INDE.

MON deſſein n'eſt point de donner ici un Traité des Poids & des Monnoyes de l'Indouſtan. Je compte, lorſque mes occupations me le permettront, examiner avec ſoin les Monnoies Orientales que renferme le Cabinet des Médailles du Roi ; je joindrai à ces monnoyes celles que je me contente pour le préſent de faire ſimplement connoître. Cela formera une Collection qui, accompagnée de Types gravés exactement, & de l'explication des Légendes, pourra completer ce qu'on trouve ſur cette matiere dans différens Voyageurs.

Les principaux Ouvrages qui méritent d'être conſultés à ce ſujet, ſont : le *Recueil des Voyages des Hollandois*, &c. Tom. 1, p. 403-451, 497-506. T. 3, p. 10-14. Le *Voyage des Indes* de Thevenot, p. 51-53. Le *Voyage d'Ovington*, trad. Fr. Tom. 1, p. 217-220. Hamilton, *A new Account of the Eaſt Indes*, à la fin du ſecond vol. pag. 1-10 ; mais ſur-tout les *Voyages de Tavernier*, Tom. 2, in-4°. p. 1-30.

En général, dans la Preſqu'Iſle de l'Inde, les grandes ſommes ſe comptent par *Kourours*. Le *Kourour* eſt de cent *Laks*, le *lak* eſt de cent mille *Roupies* d'argent, & la *roupie* dans nos Comptoirs eſt évaluée à quarante-huit ſols. Cette *roupie*, l'année qu'elle eſt frappée, ſe nomme *ſikkah*, (c'eſt-à-dire *au coin* de l'année), & baiſſe dans le commerce l'année ſuivante, la troiſieme, la quatriéme &c. quoiqu'elle n'ait rien perdu de ſa valeur intrinſéque : à Bengale, cela va de trois pour cent, à cinq & plus.

Communement le poids le plus conſidérable eſt le *Man* qui eſt égal à quarante *Seres* ; la *Sere* eſt de trente-cinq *Tolas*. On verra plus bas les Subdiviſions de ces meſures.

Au Nord, la monnoie la plus conſidérable eſt la *Roupie*

Monnoyes & Poids de l'Inde.

d'or; & au-deſſous du vingtieme degré, ſur-tout chez les Princes Indous, la *Pagode d'or* (la plus forte eſt de quatre roupies & demie d'argent) eſt ordinairement employée comme la plus haute monnoie.

La plus petite monnoie uſitée aux deux Côtes, aux vingt-un & vingt-deuxieme degrés, vient de dehors, & préſente une diviſion de valeur conſidérable. A Bengale ce ſont les *Coris*, petits coquillages apportés des Maldives, & dont quatre font un *Ganda*; vingt *Gandas* font un *Poni;* ſix *ponis*, un *Adana*; & ſelon la quantité de *coris*, apportée dans l'année, la *roupie* eſt de quarante ou quarante-huit *ponis*. A Surate, on ſe ſert de petites *amandes* ſéches & ameres qui viennent de Baſſora : en 1760, deux mille quatre cents faiſoient la roupie.

La derniere diviſion de la *roupie*, d'uſage dans les marchés un peu conſidérables, eſt l'*Ana*, qui en eſt la ſeizieme partie; les autres, comme le *peça*, le *poni*, ſont pour le détail. Le *peça* ſert encore de poids; ainſi trente ou trente-deux *peças* font une *ſerre*.

Les *roupies* ſont ordinairement rondes, & ont des Légendes Perſannes, ainſi que les *demi-roupies* & les *quarts de roupie* : les Légendes Indoues ſont pour les *pagodes* & les *Fanons*. On trouve malgré cela à l'Eſt du Gange, des *roupies* & des *demi-roupies* octogones, avec une légende Bengalie de chaque côté.

J'ai vu deux autres monnoies d'argent, rondes & fort minces, avec des caracteres Indous. La premiere, de ſix lignes de diamettre, préſentoit de chaque côté une eſpece de bâton de Commandement, entouré de points & de caracteres Marates. La ſeconde avoit quatre lignes & demie de diametre, avec un pareil bâton, des points, & quatre caracteres Marates; mais elle étoit frappée ſeulement d'un côté, & de maniere que les caracteres paroiſſoient de l'autre en boſſe.

Après ces Obſervations générales, je paſſe au Monnoies que j'ai, ou raſſemblées, ou ſimplément eu occaſion de connoître dans le cours de mes Voyages. Les premieres ſont celles dont on trouvera ici la forme & le poids : je les

ai

ai remiſes à mon retour au Cabinet des Médailles du Roi
Ma collection ſeroit plus conſidérable, ſi l'avidité d'un de mes domeſtiques ne m'avoit pas privé à Surate, d'une partie des monnoyes que j'avois ramaſſées dans mes Voyages de Bengale à Pondichery & de Goa à Surate. de l'Inde.

La forme des Légendes que préſentent les roupies eſt preſque toujours la même : le nom de la Ville, celui du Prince, l'année de ſon regne & celle de l'Hégire, font toute la différence. La Roupie d'Ahmadabad ſervira de modele, & m'exemptera de traduire les autres.

D'un côté on lit : *Zarb Ahmadabad ſaneh 2 djolous meimanat manous* ; de l'autre, *ſikkah mobarek padeſchah ghazi Aalemguir 1169* (ces chifres ſont à droite d'*Aalemguir*) : c'eſt-à-dire, *frappé à Ahmadabad, l'an 2 de l'heureuſe inſtallation, coin* (ou *empreinte*) *béni, du Roi victorieux Aalemguir* (*ſani, l'an de l'Hégire*) 1169.

La maniere de lire les Légendes n'eſt pas uniforme : quelquefois on commence par la ligne d'en haut, mais plus communément par celle d'en bas.

A LA CÔTE DE COROMANDEL.

MONNOYES DE MADRAS.

Pagode d'or à l'étoile. Longueur, cinq lignes ; largeur, quatre lignes & demie ; épaiſſeur, une ligne ; poids, ſoixante-trois grains trois quarts. 1 = trois roupies & demie d'argent.

D'un côté eſt une étoile ; de l'autre, une figure de pagode, avec un bonnet ſemblable au chapiteau du Lingam *. * Pl. IV. VI. M.

Roupie d'argent d'Arcate, frappée ſous Schah djehan. Diametre, huit lignes trois quarts ; épaiſſeur, une ligne un quart ; poids, trois gros moins un grain un quart.

On lit deſſus, d'un côté : *zarb Arkat ſaneh* (ſuit un épi ou une fleur) *djolous meimanat..* ; de l'autre côté, *ſikkah... ſchah ghazi Schahdjehan.* Le reſte des Lettres eſt coupé.

Double Ana d'argent. Diametre, cinq lignes ; épaiſſeur, une demi-ligne ; poids, vingt-ſept grains trois quarts.

Même Inſcription qu'à la roupie : on lit d'un côté, *meimanat manous.*

Monnoyes de l'Inde.

Fanon d'argent. Diametre, quatre lignes & demie: épaiſſeur, preſqu'une ligne; poids, trente-ſept grains trois quarts.

D'un côté, figure pareille à celle de la pagode; de l'autre, deux portions de cercles qui ſe coupent.

Demi-fanon d'argent avec la même empreinte. Diametre, trois lignes un quart; épaiſſeur, une ligne deux tiers; poids, dix-huit grains & demi.

MONNOYES DE PONDICHERY,

Roupie d'argent au croiſſant, frappée l'an 5 d'Aalem guir ſani. Diametre, dix lignes; épaiſſeur, une ligne; poids, trois gros. 1 = 7 fanons & demi d'argent = 2ᵗᵗ 8 ſ.

On lit deſſus, d'un côté: *zarb Arkat ſaneh* 5 (le croiſſant) *djolous meimanat manous;* de l'autre, *ſikkah mobarek padeſchah ghazi Aalemguir.*

Double fanon d'argent. Longueur, ſept lignes; largeur, ſix lignes; épaiſſeur, une demi-ligne; poids, cinquante-huit grains.

D'un côté, eſt une couronne dont le haut eſt rempli d'étoiles; de l'autre, cinq fleurs de lis.

Fanon d'argent. Diametre, cinq lignes; épaiſſeur, deux tiers de ligne; poids, vingt-neuf grains.

Même empreinte; ſeulement des points au lieu d'étoiles.

Cache de cuivre rouge, dont ſeize au fanon, avec des fleurs de lis d'un côté, de l'autre, des caracteres Malabares.

Toutes les monnoyes de cuivre, dont il ſera fait mention dans la ſuite, ſont de cuivre rouge.

A LA CÔTE MALABARE.

MONNOYES DE TRAVANCOUR.

Point de Roupie particuliere.

Fanon d'or, rond. Diametre, trois lignes; épaiſſeur, un ſixieme de ligne; poids, ſix grains & demi. 3 = 1 Roupie d'argent.

Des deux côtés vont des traits dont j'ignore la ſignification.

Fanon d'argent doré. Diametre, trois lignes & demi;

épaiſſeur, un quart de ligne : poids, ſix grains & demi. $7\frac{1}{2}$ =1 roupie d'argent. *Monnoyes de l'Inde.*

Les traits ſont différens de ceux du fanon d'or.

Fanon d'argent. Diametre, deux lignes & demi ; épaiſſeur, une demi-ligne ; poids, ſix grains & demi. 36 = une roupie d'argent.

La même empreinte qu'au fanon doré.

Cache de cuivre. Diametre, quatre lignes & demie ; épaiſſeur, une demi-ligne ; poids, vingt-quatre grains. 10=1 fanon d'argent ; 360=1 roupie.

D'un côté, eſt un Lingam ; de l'autre, une figure pareille à celle que Viſchnou tient du bout des doigts d'un de ſes bras gauches. *Chriſtian. des Indes de la Croſe. T. II. p. 250. fig. édit. 1758.*

MONNOYES DE COCHIN.

Point de Roupie particuliere.

Fanon d'argent, nouveau. Diametre, trois lignes & demie ; épaiſſeur, un cinquieme de ligne ; poids, ſix grains & demi. 20=1 roupie d'argent.

Fanon d'argent, vieux. Diametre, trois lignes ; épaiſſeur, un cinquieme de ligne ; poids, ſix grains un quart. 27=1 roupie.

En 1757 la roupie de Bombaye étoit de vingt-deux fanons nouveaux & de $24\frac{1}{2}$ vieux ; & le fanon de Mahé, de 3 fanons $\frac{3}{4}$ nouveaux & de 4 fanons vieux.

Ces fanons ont tous la même empreinte, qui approche de celle des fanons d'argent de Travancour. On voit d'un côté, une eſpece de grand J, avec des points ; & de l'autre, comme des oreilles auſſi avec des points.

Cache de plomb Diametre, ſix lignes ; épaiſſeur, un quart de ligne ; poids, dix-neuf grains trois quarts. 80=1 fanon vieux. 2200=1 roupie d'argent.

En 1757, cent *caches* = un fanon nouveau ; 92=1 fanon vieux.

D'un côté, eſt une eſpece de raquette ou de harpe ; de l'autre, un grand V, avec un O à chaque jambage & un 8 au haut.

Monnoyes de l'Inde.

MONNOYES DE PANANI.

Les monnoyes de Calicut ont cours à Panani; mais les *Tares* y ſont de cuivre. En 1757, une roupie de Mahé ou cinq fanons d'argent = trois fanons d'or & deux tares ; une roupie de Bombaye = trois fanons d'or & demi ; une roupie de Pondichery = trois fanons d'or.

Les vieux fanons d'or ſont plus forts, mais d'un or moins fin que les nouveaux. Un fanon d'or, vieux = trente-neuf tares : un fanon d'or, nouveau = quarante tares.

MONNOYES DE CALICUT.

Roupie d'argent de Bombaye = trois fanons d'or, douze tares d'argent en 1757.

Fanon d'or. Diametre, trois lignes ; épaiſſeur, un cinquieme de ligne : poids, ſix grains & demi. 1=16 tares d'argent ; 4=1 roupie d'argent.

Même empreinte qu'aux fanons de Cochin.

Demi Tare d'argent. Diametre, deux lignes & demie ; épaiſſeur, un ſixieme de ligne ; poids, un grain deux tiers. 32=1 fanon d'or ; 18=1 fanon d'argent de Mahé.

D'un côté, eſt comme un grand J, avec des points ; de l'autre, un Soldat, tenant de la main gauche un grand arc ou une pique, & de la droite, un bâton.

Sur d'autres tares, au lieu du Soldat, on voit une eſpece de figure aſſiſe, qui a les cuiſſes écartées.

MONNOYES DE MAHÉ ET DE TALICHERY.

La *Pagode à l'étoile de Madras* vaut, dans ces deux endroits, trois roupies, deux fanons de Bombaye ; la *roupie de Bombaye* y vaut cinq fanons, moins trois tares.

Fanon d'argent. Diametre, ſix lignes ; épaiſſeur, plus d'une demi ligne ; poids, quarante-deux grains.

D'un côté, on lit en caracteres Perſans : *Talicheri* P *ſaneh 175...* ; & de l'autre, *bera Kopni Franciſ.*

Fanon d'argent d'Aali Rajah. Diametre, ſix lignes ; épaiſſeur, une demi-ligne ; poids, quarante-un grains trois quarts. 5=une roupie.

On lit d'un côté, *Aali Rajah al Malk alk..*; de l'autre, *alſaneh bal hedjri, 1169.*

Monnoyes de l'Inde.

Tare de cuivre. Diametre, ſept lignes & demie; épaiſſeur, une ligne un quart; poids, un gros trente-huit grains. 107=1 roupie.

D'un côté, cinq fleurs de lis; de l'autre, l'année 1752, en chifres Européens.

Demi-Tare de cuivre. Diametre, cinq lignes & demie; épaiſſeur, près d'une ligne; poids, cinquante-huit grains.

Même empreinte.

MONNOYES DE MANGALOR.

La *pagode de Mangalor* = quatre roupies & demie d'argent, ou quinze fanons d'or; la *roupie* = trois fanons d'or, ſix tares; le *fanon d'or* = dix-ſept tares (peças) & demie; la *tare de cuivre* = quatre bouzourouks (ou caches).

Bouzourouk de cuivre. Longueur & largeur, trois lignes; épaiſſeur, une ligne un tiers; poids, vingt-huit grains & demi.

L'empreinte pareille à celle de la ſeconde eſpece de demi-tare de Calicut, ci-devant, p. DVIIJ. lig. 24.

MONNOYES D'ONOR.

Pagode d'or. Diametre, quatre lignes un quart; épaiſſeur, une ligne; poids, ſoixante-cinq grains & un quart. 1 = trois roupies d'argent, trois fanons d'or.

D'un côté, ſont deux figures aſſiſes, qui ont ſur la tête un bonnet long terminé en pointe; de l'autre, trois lignes en caracteres Marates. Cette pagode a cours à *Mangalor*, mais non à *Talicheri.*

Roupie de Bombaye.

Fanon d'or. Diametre, deux lignes trois quarts; épaiſſeur un tiers de ligne; poids, ſix grains & demi. 1 = 17 *Peças* & demi de cuivre; 4=1 roupie d'argent.

Même empreinte qu'à la Pagode.

Cache, morceau de cuivre, ſans forme fixe, peſant trente-deux grains. 4=1 Peça; 62=1 Fanon d'or; 256 =1 Roupie.

Monnoyes de l'Inde.

MONNOYES DE GOA.

Les Monnoyes de Bombaye ont cours dans cette Ville.

Pardo, monnoye d'argent de Portugal, frappée ſous Jean V, en 174.... Diametre, neuf lignes & demie; épaiſſeur, une demi-ligne; poids, un gros trente-neuf grains. 1 = une demi- roupie d'argent.

Autre *Pardo*, monnoye d'argent d'Eſpagne, frappée ſous Philippe V, en 1721. Diametre, un pouce épaiſſeur, un tiers de ligne; poids, un gros trente-ſept grains & demi.

Peça d'étain, rond, ou *fadia.* Diametre, ſeize lignes; épaiſſeur, une forte ligne; poids, cinq gros vingt grains. 50=1 roupie d'argent, à Daman.

D'un côté eſt l'écuſſon de Portugal; de l'autre, eſpece de roue ou cercles concentriques, coupés par trois lignes.

Demi-Peça d'étain. Diametre, treize ligne; épaiſſeur, une ligne foible; poids, deux gros quarante-ſix grains.

D'un côté, l'écuſſon de Portugal; de l'autre, 1727 OI10.

Autre *demi-Peça.* Diametre, quatorze lignes & demie; épaiſſeur, une demi-ligne; poids, deux gros quarante-deux grains.

D'un côté, l'écuſſon de Portugal; de l'autre, OO I 1722 S 7 $\frac{1}{2}$.

Naceri d'étain. Diametre, dix lignes & demie; épaiſſeur, une demi- ligne; poids, un gros ſoixante-un grains.

D'un côté, l'écuſſon de Portugal, de l'autre, une croix.

Autre *Naceri* plus fort de neuf grains, avec la même empreinte. Diametre, onze lignes; épaiſſeur une forte demi-ligne.

MONNOYE MARATE.

Peça de cuivre. Diametre, neuf lignes; épaiſſeur, une ligne & demie; poids, deux gros trente-ſept grains.

On voit trois lignes Marates de chaque côté.

MONNOYES DE BOMBAYE.

Roupie d'argent, frappée l'an cinq du regne d'Aalemguir. Diametre, neuf lignes; épaiſſeur, une ligne un

quart ; poids, trois gros un grain. 1 = 80 Douganis. *Monnoyes de l'Inde.*

D'un côté, on lit : *zarb Monbey ſaneh 5 djolous meimanat manous*; de l'autre, *ſikkah mobarek padeſchah .... Aal.....*

Demi-Roupie d'argent. Diametre, huit lignes ; épaiſſeur, ſix lignes ; poids, un gros trente-ſix grains.

D'un côté, on lit : *zarb. ... ſaneh 15 djolous meimanat...* de l'autre, *ſchah ghaz.... ſchah.*

Quart de Roupie d'argent. Diametre, ſix lignes ; épaiſſeur, une demi-ligne ; poids, quarante-cinq grains.

D'un côté, on lit : *zarb Mombey ſaneh 22 djolous meimanat....* de l'autre, 5 en chiffre Européen, avec des caracteres Perſans rognés.

Double Dougani d'étain, rond. Diametre, dix-ſept lignes; épaiſſeur, une ligne & demie ; poids, ſept gros quarante-neuf grains.

On lit, d'un côté : *auſpicio Regis & Senatûs Angliæ :* de l'autre côté eſt une Couronne ; au bas, *Bomb.*

Dougani d'étain avec la même empreinte. Diametre, quinze lignes ; épaiſſeur, une ligne;poids, trois gros trente-cinq grains.

Second *Dougani d'étain*, avec la même empreinte. Diametre, ſeize lignes ; épaiſſeur, une ligne ; poids, quatre gros vingt-neuf grains.

Demi Dougani d'étain. Diametre, dix lignes ; épaiſſeur, une ligne ; poids, un gros ſoixante-huit grains.

D'un côté, on lit, $\frac{1}{2}$ *pice* ; l'autre côté préſente un cœur avec un 4 au haut, coupé par deux lignes en croix, & dans les eſpaces compris entre les portions de ces deux lignes, les lettres majuſcules, IEC.

Quart de Dougani d'étain. Diametre, huit lignes ; épaiſſeur une demie ligne ; poids, ſoixante-deux grains & demi.

D'un côté la même empreinte ; de l'autre $\frac{1}{4}$ *pice.*

Fanon de cuivre ; Monnoye Angloiſe, frappée ſous George II. en 1747. Diametre, treize lignes ; épaiſſeur, une demi-ligne ; poids, deux gros vingt-ſept grains.

Cache de cuivre, pareille à celle de Travancour, de quatre lignes en quarré ; épaiſſeur, une demi-ligne,

Monnoyes de l'Inde. poids, vingt-quatre grains. 360=1 Roupie d'argent.

MONNOYES DE SURATE.

Roupie d'or ; *Roupie d'argent.*

Roupie d'argent de Bombaye, frappée l'an 5 d'Aalemguir ſani. Diametre, neuf lignes ; épaiſſeur, une ligne & demie ; poids, trois gros un grain & demi.

D'un côté, on lit : *ẓarb Mon.... ſaneh 5 djolous meimanat manous*, de l'autre, ... *padeſchah ghaẓ 11 .... Aalemguir.*

Demi-Roupie d'argent.

Quart de Roupie d'argent. Diametre, ſept lignes ; épaiſſeur, moins d'une demi-ligne ; poids cinquante-cinq grains.

D'un côté, on lit .... *djolous*,) un cocotier dans le *ſin*) *meimanat* .... ; de l'autre, *ſchah ghaẓ* ....

Double Ana d'argent. Diametre, cinq lignes & demie ; épaiſſeur, un quart de ligne ; poids, ving-ſix grains un quart.

Même légende, d'Aalemguir ſani.

Ana d'argent. Diametre, quatre lignes ; épaiſſeur, un cinquieme de ligne ; poids, douze grains & demi. 16=1 Roupie.

Légende, de Schah djehan.

Peça d'argent, frappé ſous Teigh beig khan. 48 = 1 Roupie.

Peça & demi de cuivre. Longueur, dix lignes ; largeur, neuf lignes ; épaiſſeur, deux lignes ; poids, cinq gros dix-ſept grains.

Des deux côtés, Légende Perſanne, effacée.

Peça de cuivre, vieux, de ſept lignes en quarré : épaiſſeur, près de trois lignes ; poids, trois gros quarante-ſix grains. 42=21 Takas = 1 Roupie.

Des deux côtés, légende Perſanne effacée.

Peça de cuivre, nouveau, de ſix lignes à-peu-près en quarré, trois lignes d'épaiſſeur ; poids, trois gros, quarante-huit grains.

Légende Perſanne, effacée.

Autre Peça plus neuf, & plus fort d'un grain ; morceau de cuivre, long de onze lignes.

Légende

Légende Perſanne des deux côtés, à moitié effacée.

Peça de plomb d'Aalemguir. Diametre, neuf lignes; épaiſſeur, deux lignes; poids, quatre gros trente grains & demi. 4=1 Ana; 60 ou 64=1 Roupie.

Monnoyes de l'Inde.

Légende Perſanne preſqu'effacée. D'un côté, on lit: *zarb.. ſaneh djolous...*; de l'autre... *Aalemguir.* Les Peças de plomb varient de ſix grains & plus, quand ils ont ſervi.

Adela, demi Peça de cuivre, vieux, à-peu près rond. Diametre, ſept lignes; épaiſſeur, une ligne; poids, un gros trente-ſept grains.

Légende Perſanne, effacée.

Demi Peça de cuivre de 1760, à-peu-près rond. Diametre, ſept lignes & demie; épaiſſeur, une ligne; poids, un gros quarante-deux grains.

Légende Perſanne, effacée.

Demi-Peça de plomb. Diametre, ſept lignes; épaiſſeur, une ligne & demie; poids, deux gros dix-neuf grains & demi.

D'un côté, on lit... *djolous*; le reſte, qui, ainſi qu'aux autres Peças, eſt pareil à la Légende des Roupies, eſt effacé.

Naceri. 2=1 *Adela.*

Badam, amande qui vient de Baſſora. 10=1 *Naceri*; 40=1 Peça; 2400=1 Roupie.

ROUPIES ET PEÇAS DE DIFFÉRENS ENDROITS.

Peça de cuivre de Barotch. Diametre, neuf lignes; épaiſſeur, deux lignes; poids, trois gros quarante-cinq grains.

D'un côté, on lit.... *Felous*..; de l'autre... *Barotchi.*

Roupie d'argent de Cambaye, frappée l'an 20 de Mohammed Schah, 1150 de l'Hégire. Diametre, dix lignes & demie; épaiſſeur, cinq ſixiemes de ligne; poids, trois gros trois quarts de grain.

D'un côté, on lit: *zarb Kambaet ſaneh 20 djolous meimanat manous*; de l'autre, *ſikkah mobarek padeſchah ghazi Mohammed ſchah 115....*

Roupie d'argent de Baonaguer, au-delà de Cambaye, frappée l'an 5 de Schah djehan. Diametre, neuf lignes & demie; épaiſſeur, une ligne un tiers; poids, deux gros ſoixante-ſix grains.

Monnoyes de l'Inde.

D'un côté, *zarb Ba* (*onaguer* eſt coupé) *ſaneh ſ djolous meimanat manous ;* de l'autre, *ſikkah mobarek padeſchah ghazi Schah djehan.*

Peça de cuivre de Baonaguer. Diametre, huit lignes ; épaiſſeur, deux lignes & demie ; poids, trois gros cinquante-ſix grains.

D'un côté, *felous Ba...* de l'autre.... *ſaneh djolous meimanat....*

Roupie d'argent d'Ahmadabad, preſque à fleur de coin. Diametre, dix lignes trois quarts ; épaiſſeur, quatre cinquiemes de ligne ; poids, trois gros un grain. Voyez la Légende ci-deſſus p. DV.

Ci-d.p.cclxvij ſuite de la not.

Seconde *Roupie d'argent d'Ahmadabad.* Diametre, neuf lignes ; épaiſſeur, une ligne un ſixiéme : poids, trois gros moins deux grains & demi.

D'un côté, le Signe du Lion ; & au-deſſous, *ſaneh 13 djolous ;* de l'autre côté, 1028 *Ahmadabad ra daver Nour djehan Djehanguir Schah Akbar* : c'eſt-à-dire, *l'an 13 de l'inſtallation*, *1028* (*de l'Hégire*), *Nour djehan* (*femme*) *du Roi Djehanguir*, (*fils*) *du Roi Akbar*, *étant Gouvernante d'Ahmadabad.*

J'ai vu dans le Cabinet de M. le Marquis de Paulmy, une *demi-Roupie d'Agra* de l'an 1027 de l'Hégire, avec le ſigne du Scorpion d'un côté, & de l'autre le nom de Djehanguir ; & deux *Peças de cuivre* du même regne, l'un au ſigne du Lion, l'autre au ſigne du Taureau.

Roupie d'argent d'Agra, frappée l'an 18 de Mohammed Schah, 1148 de l'Hégire. Diametre, dix lignes ; épaiſſeur, une ligne & un ſixieme de ligne ; poids, trois gros moins un grain.

Ci-d.p.cclxxj. not. n°. 2.

D'un côté, *zarb Akbarabad maſtaker eulkhelafeh ſaneh 18 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *ſikkah mobarek padeſchah ghazi Mohamed ſchah* 11.....

Roupie d'or de Dehli, nommée *Aſchrafi*, frappée l'an 13 de Mohammed ſchah. Diametre, neuf lignes ; épaiſſeur, trois quarts de ligne ; poids, deux gros ſoixante-deux grains. Cette roupie eſtplus forte de cinquante grains, que le Louis d'or.

D'un côté, on lit : *zarb dar eulkhelafeh Schah ſaneh 13 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *ſikkah mobarek takht keran ſani Mohammed ſchah padeſchah ghazi 114.....* Monnoyes de l'Inde.

Roupie d'argent (à ce que l'on m'a dit, *de Tchin*, au Nord de Dehli). Diametre, neuf lignes un quart ; épaiſſeur, une ligne & un cinquieme ; poids, trois gros moins deux grains.

La Légende coupée & d'un côté preſqu'effacée. On lit encore d'un côté : *zarb.... 1..... djolous meimanat manous ;* de l'autre.... *Aalemguir ſani....*

Roupie d'argent du Moultan, frappée l'an 14 de Mohammed Schah, de l'Hégire 1144. Diametre, dix lignes & demie ; épaiſſeur, une ligne ; poids, trois gros moins deux grains.

D'un côté, *zarb Aſterangueravad ſaneh 14 djolous meimanat manous* (cette premiere Partie ſe lit de haut en bas) ; de l'autre, *ſikkah mobarek padeſchah ghazî Mohammed ſchah 1144.*

Roupie d'argent d'Atava dans le Kaſchmire, preſqu'à fleur de coin, frappée l'an 6 de Ferrokhſeir. Diametre, un pouce ; épaiſſeur, trois quarts de ligne ; poids, trois gros moins deux grains.

D'un côté, on lit : *zarb Atava ſaneh 6 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *ſikkak zad az fazel hak beraſm o zerah padeſchah bahar o bar Ferrokhſeir 1130.*

Seconde *Roupie d'argent d'Atava*, frappée l'an 15 de Mohammed Schah, 1145 de l'Hégire. Diametre, onze lig. épaiſſeur, une ligne ; poids, trois grois moins un grain ;

D'un côté, on lit : *zarb Atava ſaneh 15 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *ſikkah mobarek padeſchah ghazi Mohammed ſchah* 11...

Roupie d'argent de Lahor, frappée l'an 3 de Ferrokhſeir, 1126 de l'Hégire. Diametre, onze lignes ; épaiſſeur, une ligne ; poids, trois gros moins un tiers de grain.

D'un côté, on lit (de haut en bas) : *zarb Lahor dar eul ſultanat ſaneh 3 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *az fazel hak padeſchah bahar o bar Ferrokhſeir beraſm o rah mobarek 1126.*

Roupie d'argent de Brhânpour, frappée la premiere an-

Monnoyes de l'Inde.

née de Bahadour ſchah, 1116 de l'Hégire. Diametre, dix lignes; épaiſſeur, une ligne; poids, trois gros moins un quart de grain.

D'un côté : *zarb Brhânpour dar eul ſerour ſaneh ahad meimanat manous ;* de l'autre, *ſikkah mobarek Schah Aalemdar Bahadour padeſchah ghazi 1116.*

Roupie d'argent de Mouller, frappée la premiere année d'Aalemguir ſani, 1168 de l'Hégire. Longueur, onze lignes; largeur, dix lignes; épaiſſeur, trois quarts de ligne; poids, trois gros moins un grain.

D'un côté, *zarb Aurengnagar ſaneh ahad djolous meimanat manous ;* de l'autre, ... *zad ſikkah mobareh ſaheb keran aaz bar eddorein Schah Alemguir ſani 1168.*

Roupie d'argent d'Aurengabad, frappée l'an 6 d'Aalemguir ſani, 1173 de l'Hégire. Diametre, 9 lignes & demie; épaiſſeur, une ligne & un cinquieme, poids, trois gros;

D'un côté, *zarb Aurengabad ſaneh 6 djolous meimanat manous* ; de l'autre, *padeſchah ghazi Aalemguir ſani 1173.*

Roupie d'argent de Heiderabad, frappée la premiere année d'Aalemguir ſani, 1168 de l'Hégire. Diametre, neuf lignes & demie; épaiſſeur, une ligne; poids, trois gros moins un grain & demi.

D'un côté : *zarb madjh* ... *ſaneh ahad djolous meimanat manous ;* de l'autre, *ſikkah*.... *deſchah ghazi* ... *lemguir, ſani 1168.*

Roupie d'argent de Lakhno, au Nord d'Elahbad, frappée l'an 43 d'Aureng-zeb. Diametre, dix lignes & demie; épaiſſeur, trois quarts de ligne; poids, trois gros moins trois grains.

D'un côté : *zarb Lakhno ſaneh 43 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *dar djehan zad tchoun bodre mounir Aureng-zeb* (*Alemguir*).

Seconde & belle *Roupie d'argent de Lakhno*, frappée l'an 5 de Mohammed ſchah, 1135 de l'Hégire. Diametre, onze lignes & demie; épaiſſeur, quatre cinquiemes de lig. poids, trois gros moins quatre grains.

D'un côté : *zarb Lakhno ſaneh 5 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *ſikkah mobarek padeſchah ghazi Mohammed ſchah 1135.*

Roupie d'argent, frappée l'an 5 d'Aalemguir. Diametre, onze lignes ; épaiſſeur, une ligne ; poids, trois gros trois grains. *Monnoyes Arabes.*

D'un côté : *zarb.... gak ſaneh 5 djolous meimanat manous ;* de l'autre, ... *padeſchah ghazi* (une étoile) *Aalemguir ſani.*

J'ajoute ici quelques Monnoyes Arabes qui m'ont été données à Cochin & à Surate.

Roupie d'argent de Karek, Iſle du Golfe Perſique, où les Hollandois ont un Comptoir. Diametre, neuf lignes ; épaiſſeur, une ligne & un ſixieme ; poids, trois gros, un grain & demi.

D'un côté, *aley djezirat djar al kabir 1749* (en chiffres Européens) ; de l'autre, *derhem men Kopni Olandevi.*

Monoye arabe, de cuivre. Diametre, huit lignes ; épaiſſeur, un tiers de ligne ; poids, quarante-huit grains & demi.

D'un côté : *la Illah lilla Allaho ;* de l'autre, *Mohammed rezoul Allah.*

Autre *Monnoye Arabe* de même métal, peſant cinquante-cinq grains.

Même Légende, moins bien conſervée.

Monnoyes d'argent de l'Arabie Heureuſe (l'Iemen).

Monnoye d'argent de Moka, dans la mer rouge. Diametre, ſix lignes moins un ſixieme; poids, ſept grains & demi.

On ne peut lire de la Légende que le mot *Almehedi.*

Komaſſi de cinq Laks, frappé à Sanaa ſous l'Imam Almehedi, l'an de l'Hégire, 1168. Diametre, ſept lignes & demie ; épaiſſeur, un quart de ligne ; poids, trente grains & demi.

D'un côté, *Az nazraou zarb Sanaa 1168 ;* de l'autre, *al Imam Almehedi.*

Komaſſi de quatre laks. Diametre, ſept lignes trois quarts; épaiſſeur, un cinquieme de ligne ; poids, vingt-cinq grains & demi.

Monnoyes Arabes.

D'un côté, *ʒarb Sanaa ;* de l'autre, *Almehedi 1169.*

Komaſſi de deux laks. Diametre, ſix lignes & demie ; épaiſſeur, un ſeptieme de ligne ; poids, douze grains moins un quart.

D'un côté, *Almehedi* 1167 ; de l'autre, une fleur.

Komaſſi d'un lak. Diametre, cinq lignes & demie, ſur ſix ; épaiſſeur, un huitieme de ligne ; poids, ſix grains un quatrieme de grain.

D'un côté, *ʒarb Sanaa ;* de l'autre, *Almehedi.*

Komaſſi d'un demi-lak. Diametre, cinq lignes ; épaiſſeur, un huitieme de ligne ; poids, trois grains & demi.

Même Légende, l'année effacée.

Lorſque j'étois à Cochin, le Cor-Évêque George Namet Eulla me donna trois monnoyes d'argent, rondes, de l'Arabie-Petrée, qui avoient cours à Conſtantinople, & portoient la Legende ſuivante, dont la premiere Partie ſe trouve ſur toutes les monnoyes de cette Ville, & la ſeconde change, ſelon les Empereurs.

D'un côté *: Sultan albarein ve Khakan albahrein al Sultan ebn Sultan ;* de l'autre, *Ahmed Khan ebn Mohammed Khan ʒarb fi Coſtantanih ſaneh 1115 ;* c'eſt-à-dire, *frappée à Conſtantinople, l'an 1115 (de l'Hégire, ſous l'Empire) du Sultan des deux Terres, du Khakan des deux mers, le Sultan Ahmed Khan, fils de Mohammed Khan.*

La premiere de ces monnoyes, large de ſix lignes = un *Meſrié ;* la ſeconde, large de neuf lignes = cinq *Meſriés ;* la troiſieme, large de douze lignes = dix *Meſriés.*

Monnoyes de Conſtantinople.

Monnoye d'argent frappée l'an 1163 de l'Hégire. Diametre, onze lignes & demie ; épaiſſeur, une demi-ligne ; poids, un gros quarante-cinq grains & demi.

D'un côté, *ʒarb fi Coſtantanih ſaneh 1163* (au-deſſus le chiffre du Grand Seigneur, qui préſente ſon nom entrelâſſé) ; de l'autre, *Al Sultan, al Sultanaïn ve Khakan al bahrein Sultan al barein.*

Poids de l'Inde.

Autre, de même métal, avec la même empreinte. Diametre, dix lignes & demie; épaiſſeur, une demi-ligne; poids, un gros trente-deux grains.

Autre, de même métal, avec la même empreinte. Diametre, onze lignes; épaiſſeur, un tiers de ligne; poids, un gros vingt-trois grains.

Autre, de même métal, avec la même empreinte preſqu'effacée. Diametre, huit lignes & demie; épaiſſeur, un tiers de ligne; poids, cinquante-cinq grains.

Autre, à fleur de coin. Diametre, cinq lignes & demie; épaiſſeur, un ſeptieme de ligne; poids, ſept grains & demi.

D'un côté, le chiffre du Grand Seigneur; de l'autre, *Fi Eſtamboul*, *1115*.

Monnoye de cuivre. Diametre, huit lignes; épaiſſeur, un quart de ligne; poids, trente-neuf grains & demi.

D'un côté, le chiffre du Prince; de l'autre, *zarb fi Coſtantanih;* l'année effacée.

POIDS DE SURATE.

Le poids le plus conſidérable eſt le *Candi* = 20 Mans = 720 livres.

Le *Man* = 40 Seres = 35 livres.

La *Sere* = 35 Tolas, ou 13 onces quatre gros vingt-cinq grains: on l'évalue ordinairement à quatorze onces.

La Sere paka = deux Seres ordinaires; & alors le Man eſt de quatre-vingt Seres ordinaires, ou de ſoixante-dix livres.

Tola de poids. Cube de plomb, à quatorze faces, de ſix lignes en quarré, quatre & demie d'épaiſſeur, peſant trois gros, dix grains trois quarts. 1 = 32 Vâls.

Tola foible. Cube quarré de plomb, dans lequel on a inſéré un pois de cuivre. Diametre, ſix lignes; épaiſſeur, deux lignes & demie; pois, trois gros ſix grains & demi.

Demi-Tola de plomb, rond. Diametre, cinq lignes; épaiſſeur, deux lignes; poids, un gros quarante-deux grains & un ſixieme.

Autre demi Tola, quarré, dans lequel on a inſéré un pe-

Poids de l'Inde.

tit morceau de cuivre. Diametre, cinq lignes ; épaiſſeur, deux lignes & demie ; poids, quarante-deux grains & demi.

Portion de Tola, de plomb, quarrée. Diametre, quatre lignes ; épaiſſeur, deux lignes ; poids, ſoixante-neuf grains.

Autre portion de Tola, de plomb, ronde. Diametre, quatre lignes ; épaiſſeur, une ligne & demie ; poids, ſoixante-ſix grains.

Quart de Tola, de plomb, quarré. Diametre, cinq lignes ; épaiſſeur, une ligne ; poids, cinquante-ſept grains & demi.

Portion plus petite de Tola, de plomb, ronde. Diametre, quatre lignes ; épaiſſeur, une ligne ; poids, quarante-ſept grains & demi.

Autre portion de Tola, de plomb, ronde. Diametre, trois lignes ; épaiſſeur, une ligne ; poids ; trente-trois grains.

Maſſa = 2 Vâls & demi, plus un demi Rati.

Double Vâl, petit morceau rond de porcelaine, peſant treize grains.

Vâl, petit morceau rond de porcelaine, peſant ſept grains.

Gomtchi (ou *Tcheromti*), grain rond & rouge, dont l'extrémité à laquelle tient la queue, eſt noire. Longueur trois lignes ; épaiſſeur deux lignes ; poids, deux grains. 1 = un Rati ou un tiers de Vàl.

Grain de Jouari (d'orge) = un quart de Gomtchi = un demi grain.

§ II.

OBJETS D'HISTOIRE NATURELLE ET DE COMMERCE.

1°. *Bezoar.* Celui qui ſe tire du ſinge, eſt le plus rare. Après ce Bezoar, eſt le *Kaani*, c'eſt-à-dire, le Bezoar *des Mines*, qui ſe trouve dans les montagnes de Beder, à l'Eſt d'Aurengabad. On le frotte avec de l'eau roſe ſur une pierre de Porphyre, ou ſur toute autre pierre dure. Ce qui s'en détache eſt bon pour l'eſtomac, pour les maux de tête, & même peut ſervir de contre-poiſon. Celui que j'ai apporté peſe trois Tolas & demi. Les Bezoars que l'on tire du Cabril

bril & du Chameau, ſont moins eſtimés que le *Kaani.*

II°. *Lezard marin*, appellé en Perſan, *Regue mahi*, c'eſt à-dire, *Poiſſon de ſable.* Cet animal vient de Baſſora. Le plus grand de ceux que j'ai apportés, eſt de ſept pouces, les autres de cinq, avec la queue, qui eſt comme une prolongation du corps. Le lézard marin a le corps couvert de petites écailles fines, couleur de Caffé, & bordées de brun. La tête du grand dont je viens de parler eſt longue de neuf lignes & en pointe: la mâchoire ſupérieure avance ſur l'inférieure. Il a le ventre blanc, la queue longue d'un pouce & demi, & terminée en pointe comme celle des lezards ordinaires. Ses quatre jambes, longues de plus d'un pouce, ſont compoſées de deux parties & armées chacune de cinq doigts. Le premier, qui eſt comme le pouce, a deux articles; les quatre autres, trois, comme à la main de l'homme: ils ſont garnis d'ongles & couverts de petites écailles. Aux flancs, depuis les jambes de devant juſqu'à celles de derriere, paroiſſent des marques d'écailles d'un brun foncé.

III°. *Toutenague*, ſorte de Métal qui tient du Fer & de l'Etain. On en connoît dans l'Inde de deux eſpeces; la premiere, celle de la Chine, qui eſt fuſible, mais toujours friable: les petites monnoyes percées qui ont cours dans cet Empire ſont de ce métal. La ſeconde eſpece de Toutenague eſt celle d'Odehpohour: on en fait des *Hokas*, & des *Gargoulettes.*

Ce dernier vaſe (la Gargoulette) a la forme d'une bouteille à long cou. Le fond, compoſé de deux hémiſpheres ſoudées, eſt rond, a un demi-pied de large ſur quatre pouces de haut, & va en diminuant juſqu'au cou (auquel il eſt ſoudé), qui eſt long d'un demi-pied, & dont le diametre intérieur eſt d'un pouce. On garnit ordinairement l'orifice de ce tuyau, en argent ou en or: la monture deſcend d'un pouce & demi en dehors, & ſe rabat d'un demi en dedans. La Gargoulette ſe bouche avec un bouton d'argent maſſif ou creux, qui entre de neuf lignes dans le cou. Ce vaſe eſt pour l'ordinaire couvert d'un ſac de toile rouge, pliſſée, attachée avec des liens de ſoie d'or ou d'argent & aſſujettie au haut

Hiſtoire Naturelle.

du cou par la monture dont l'orifice eſt garni. On mouille de tems en tems cette eſpece de robbe de la Gargoulette, pour entretenir la fraîcheur de l'eau qu'elle contient. Le vaſe dans cet état ſe poſe ſur un pied, comme le Hoka. On fait encore des Gargoulettes de plomb très-minces & aſſez légeres.

Je reviens à la Toutenague. On la fond en ſaûmons à Odehpohour, ſans y rien mêler. A Surate on la fond une ſeconde fois, mettant deſſus un peu de Salpêtre en poudre pour la purifier; & après l'avoir laiſſé repoſer, on la bat juſqu'à ce que l'eau coule deſſus comme ſur le fer chaud: pour une ſere de Toutenague, il faut gros comme une noiſette de ſalpêtre. Lorſque l'on veut ſouder un vaſe de Toutenague, l'eau de ſalpêtre tient lieu de borax; & l'on ſe ſert, pour ſoudure, de morceaux d'étain & de cuivre rouge, mêlés enſemble.

IV°. Je fis quelques perquiſitions à Surate, pour avoir le ſecret de la teinture des *Tchittes*, c'eſt-à-dire, pour connoître le mordant qui y attache le rouge ſi fortement que pluſieurs années de blanchiſſage, ne le rendent que plus vif. Il ne me fut pas poſſible d'obtenir ce que je deſirois. Peut-être qu'avec plus de tems, j'en fuſſe venu à bout. Cependant, à moins que de rencontrer de ces circonſtances qui tiennent du hazard, il eſt difficile de croire que les motifs les plus puiſſans, portent à révéler un ſecret qui fait en partie la richeſſe d'une Contrée. Pluſieurs Teinturiers me dirent à ce ſujet qu'un Chef Hollandois avoit promis à l'un d'eux un lak de Roupies, ſans avoir pu en tirer le ſecret en queſtion. La mort de ce Teinturier eût ſuivi de près ſon infidélité, ſi l'appas d'une récompenſe d'ailleurs conſidérable, l'eût porté à priver, par cet aveu, ſa Patrie & ſes Confreres du gain qu'ils faiſoient avec les Etrangers. On m'apprit ſeulement que le *Fateki* (ou *Fatekli*) ſervoit à rendre les couleurs adhérentes; mais on ne me dit pas ce que c'étoit.

V°. La *Colle des Charpentiers de Surate* ſe fait avec la veſſie d'un poiſſon nommé *Dhangri* en Indou, & *Peſch Corvin* en Portugais. On trouve dans la tête de ce poiſſon, au haut, deux ſubſtances très-dures, blanches & polies, qui

paroiſſent être des os pétrifiés. Les *Peſchs Corvins* que j'ai vus, reſſembloient aſſez à la carpe. Les écailles de ce poiſſon ſont rouges & blanches ; les nageoires & la queue, de même couleur, quand il eſt frais : enſuite tout devient d'un blanc-jaune. Ceux que l'on trouve près de Surate, n'ont guere plus d'un demi-pied ; au-deſſous de Rajpouri, ils ſont plus longs : c'eſt de-là que l'on apporte les veſſies qui ſervent à faire la colle ; elles ont au moins ſept pouces de long, & le man en eſt aſſez cher. Voici comment on prépare ces veſſies. D'abord on les bat ſur l'enclume, juſqu'à ce qu'elles aient trois fois leur grandeur naturelle ; enſuite on les laiſſe détremper dans l'eau pendant un jour. Lorſqu'elles ſont bien molles, on les fait diſſoudre un jour entier ſur le feu, remuant toujours, & mettant de l'eau (avec du vin, la colle ſeroit plus forte) à diverſes repriſes, juſqu'à ce que tout ne paroiſſe qu'un ſeul liquide homogêne & continu, que l'on laiſſe enſuite repoſer & s'épaiſſir pendant trois jours. Pour employer cette colle, on la fait fondre ; & elle forme un maſtic qui lie tellement le bois, qu'il ſemble d'une ſeule piece, & ſe caſſera plûtôt à côté de la jointure, qu'à la jointure même.

J'ajouterai un mot ſur ceux qui travaillent le bois à Surate. On ne voit pas dans leurs Atteliers, cette multitude de ciſeaux, rabots, ſcies tournantes & autres, établis &c. Ils font la plûpart de leurs plus beaux Ouvrages, avec un ſeul ciſeau, un petit rabot pour quelques rainures, & ſur-tout avec une eſpece de hache qui leur ſert à fendre le bois, le tailler & l'unir. Le gros orteil du pied eſt ordinairement le *Valet* avec lequel ils tiennent leur Ouvrage : la terre leur ſert d'établi. L'habitude, le tems & la patience, ſuppléent au nombre & à la variété des outils.

VI°. *Cheval marin* ; poiſſon de couleur brune, long de ſix pouces, dont le corps eſt partagé en plis, ſelon le nombre des vertebres du dos, & preſente au ventre ſept faces, & quatre à la queue. La tête de cet animal, longue de quatorze lignes, avec une eſpece de huppe ſur le haut, reſſemble à celle du cheval ; ſa bouche eſt longue d'un demi-

Hiſtoire Naturelle.

pouce. Il eſt ſans pieds, & peut avoir au ventre un pouce d'épaiſſeur. Le reſte du corps diminue en pointe, & forme une queue recorvillée en dedans.

VII°. *Areta*, arbre du ſavon, à peu-près de la hauteur d'un maronnier, & dont la feuille eſt environ de la même longueur que celle de cet arbre. La ſemence eſt groſſe comme une noiſette, & tient à l'arbre par grappes de trois, quatre & cinq grains, dont la peau extérieure eſt verte & veinée & a quelqu'épaiſſeur. Entre cette peau & l'épiderme intérieur, eſt une gomme jaune. L'épiderme couvre un noyau rond, d'un noir de jais & extrémement dur, lequel renferme une amande. On met la ſemence dans l'eau, & l'on en frotte la peau extérieure qui mouſſe & ſert aux mêmes uſages que le ſavon.

VIII°. Le *Tek* eſt un arbre raiſineux, qui vient aſſez haut. Il ſuffit, pour en faire connoître l'utilité, de dire qu'on en fait même des Vaiſſeaux à trois mâts.

Ci-d. p. ccclxxx.

On a vû, dans la troiſiéme Partie de mon *Voyage*, les peines que je me ſuis données pour avoir à Surate des pieds de Tek & de Schampa. Des trois pieds de Tek que j'avois fait planter dans le Jardin François avec deux pieds de *Schampa*, deux en Février, avoient de petits bourgeons verds. Mon deſſein étoit de former une Pepiniere de ces arbres, & de bien connoître, en les ſuivant de près, la nature du ſol, la température de l'air, & le climat qui leur conviennent, pour en apporter enſuite des pieds en France dans leur terre, ou du moins des graines bien conſervées, & eſſayer, ſi, par exemple, en Provence, on ne pourroit pas en faire venir. J'aurois fait les mêmes eſſais ſur le *Siſem*, bois noir & à veines, moins commun que le Tek, & ſur le *Sandal*, bois jaune, précieux, odoriférant, le plus ſerré de tous les bois. Le Sandal eſt un arbre peu élevé, & ſes branches ſont rarement droites; de ſorte qu'il eſt aſſez difficile d'en faire des meubles un peu conſidérables. La boëte de Sandal que j'ai apportée & qui a vingt-trois pouces de l'arge ſur quinze & demi de profondeur & vingt de haut, paſſoit à Surate pour la plus grande qu'on eût faite de ce bois. Le Sandal rouge ſert pour les bleſſures.

Le tems ne me permit pas de faire ſur ces arbres les épreuves que je m'étois propoſées. Je ne pus apporter en Europe que des graines de Tek & de Schampa, qui ont été remiſes à Trianon, où je crois qu'elles n'ont pas pris.

La graine de Tek eſt ronde & de la groſſeur d'une forte aveline. Elle eſt couverte d'une feuille mince, qui, lorſqu'elle eſt ſéche, reſſemble a de la pelûre d'oignon, & tire ſur le gris-brun. Après cette feuille eſt un duvet couleur de terre, peu tenace, étendu ſur une ſubſtance épaiſſe d'une ligne, d'un brun griſâtre & un peu molle, qui en eſt comme la racine. Cette ſubſtance couvre une coque d'un blanc jaune, épaiſſe & dure comme du bois, qui renferme dans des cellules ſéparées une ou deux petites amandes fort blanches.

IX°. Le *Schampa* porte une fleur jaune & blanche. La graine de cet arbre eſt oblongue ; les plus fortes ſont de la groſſeur d'une forte aveline ; la peau extérieure de cette graine a quelque conſiſtance ; elle eſt d'un noir gris, ſemé de points blancs, & la pellicule qui la tapiſſe en dedans eſt jaune. Cette peau renferme un, deux, trois, quatre & cinq noyaux ajuſtés l'un à l'autre, de maniere qu'ils paroiſſent n'en faire qu'un ſeul. Ces noyaux ſont huileux, d'un jaune-pâle, & couverts d'une peau mince. Sous cette peau, eſt une eſpece de coque, dure comme du bois, qui renferme une petite amande fort huileuſe: tout cela eſt odoriférant. La graine de Schampa vient à l'arbre par grapes ou bouquets de cinq, de huit &c. L'arbre ſe tranſplante lorſqu'il a trois pieds, en tout tems ; mais mieux, avant les pluies. Il porte des fleurs, quand il eſt haut comme un petit maronnier, c'eſt-à-dire, lorſqu'il a trois ans de tranſplantation : ſa plus grande hauteur eſt de trois pieds de plus. Il donne des fleurs plus de vingt ans. L'eſſence que l'on tire de ces fleurs coûte deux roupies & demie le Tola.

Indépendamment de cette eſſence, les Diſtillateurs Indiens en tirent de dix-huit eſpeces, la plûpart odoriférantes, de pluſieurs fleurs, de quelques herbes, & même de la terre.

La premiere eſt l'*Ater de Roſe* : le meilleur vient du Kaſchmire, & vaut trente Roupies le Tola ; j'ai apporté

Hiſtoire Naturelle.

du commun, dont le Tola eſt de douze Roupies. 2o. L'eſſence de *Mougri*, petite fleur blanche & mince, (l'arbre qui le porte s'éleve à cinq à ſix pieds) : le Tola deux Roupies, un quart ; communement, quatre Roupies. 3°. l'*Ather bo*, composé de Sandal & d'Ambre gris : le Tola, une Roupie. 4°. Le *Pandeli* : le Tola, une Roupie un quart. 5o. L'*Abil*, tiré de treize ſortes de fleurs différentes : le Tola, trois quarts de Roupie. 6o. Le *Karana*, tiré d'une eſpece de paille, & fait à Brhânpour : le Tola, une demi-Roupie. 7°. Le *Matti*, tiré d'une terre noire, priſe du Tombeau d'Aureng-Zeb, à Rouza, & bonne (ſoit-diſant) pour raffraîchir la tête, les temples : le Tola, trois Roupies. 8o. Le *Sandeli goul ab*, c'eſt-à-dire, *Sandal & Eau-roſe*, fait à Aurengabad : le Tola, deux Roupies. 9°. Le *Sandal* : le Tola, une demi-Roupie. 10o. Le *Musk* : le Tola, deux Roupies. 11o. L'*Ambre gris* : le Tola, deux Roupies. 12°. Le *Madjmoun* (*mêlange*) tiré de vingt-trois fleurs différentes : le Tola, une Roupie un quart. 13°. Le *Kaſſ* : le Tola, une Roupie un quart. 14°. Le *Kioura* : le Tola, une Roupie un quart. 15°. Le *Seveti*. 16°. Le *Bolſeri*. 17o. Le *Tchombeli*. 18o. Le *Nemali*.

J'ignore le prix de ces quatre dernieres eſſences ; il ne me fut pas poſſible d'en avoir, non plus que du *Kioura*, parce que ce n'étoit pas, lorſque je les demandai, la ſaiſon des fleurs dont elles ſont tirées, & que pour l'ordinaire les diſtillateurs n'en font que pour l'année.

X°. *Zerounbad* ; nom Perſan d'un arbre appellé en Indou *Narkatchour* &, en François, *Zedoaire*. Cet arbre eſt petit & croit à quinze à vingt lieues de Surate du côté de Barotch. Sa racine eſt blanchâtre & a l'odeur du Camphre. On la coupe par petits morceaux ; elle eſt bonne pour les maux d'eſtomach & de ventre, pour les indigeſtions & pour la fiévre accompagnée de friſſon.

XI°. On ſçait que dans l'Inde on donne le nom d'*Argamaſſe* à l'eſpece de Stuc luiſant & blanc comme du lait, dont les murs des maiſons ſont enduits ; & de-là, aux terraſſes mêmes, que l'on fait de ce maſtic pour que les eaux s'écoulent plus facilement. Indépendamment du Jagre (ſucre non rafiné), & de la chaux dans laquelle il entre

des coquilles d'œuf, les ingrédiens qui, à la côte de Coromandel, compoſent ce ſtuc, ſont l'*Olonde*, eſpece de poix brune, que l'on cuit, & dont on n'employe que l'eau; le *Makaïlou*, ſorte de craye tirant ſur le bleu clair; le *Karekaye*, eſpece de noix de galle, & le *Tanikaye*, autre noix de la forme & de la groſſeur d'une olive.

Hiſtoire Naturelle.

XII°. Les Brahmes, indépendamment de leur cordon (fait de ſix fils de coton, & long de cinq pieds deux pouces & demi), portent, ainſi que les Banians, des colliers qui leur prennent juſte le cou, faits d'un bois mol & jaune, nommé *Toulſi.* Ce collier eſt à deux rangs, compoſés chacun de trente-deux grains longs & arrondis, marqués de trois diviſions & traverſés par un fil. Ces rangs ſont terminés de chaque côté par un rang ſimple qui s'attache derriere le cou. Les deux rangs ſe réuniſſent en devant à un petit morceau de bois, qui les diviſe chacun en deux parties, & fait l'effet des croix à nos colliers. Le Chapelet des Brahmes eſt du même bois, & de cent ſept grains, marqués auſſi de trois diviſions. Ils portent encore des colliers & des braſſelets faits de *Mondera*, fruit d'un arbre qui croît dans le Guzarate. Ce fruit eſt rond, d'un brun clair, & couvert d'une peau, qui en ſéchant ſe ride, ſe change preſque en bois, & devient ſi dure que le coûteau a peine à y mordre. Les plus gros *Monderas* ont quatre lignes de large, ſur trois d'épaiſſeur; & les petits près de trois ſur deux. J'en ai caſſé pluſieurs, & j'ai trouvé que le cœur étoit partagé par la continuation du bois, en deux cellules oblongues tapiſſées d'un raiſeau brillant, couleur pourpre, dont les fils partant de l'extrêmité du fruit oppoſée à celle de la queue, alloient répondre aux différens points de la circonférence. Le bois eſt d'un blanc jaunâtre; près des cellules il a une ligne d'épaiſſeur, ailleurs deux, & la peau une demi ligne.

Les Indous Goſſins ont des colliers qui leur prennent juſte le cou & s'attachent par derriere, faits de bois de *Schampa*, & compoſés de ſoixante-cinq grains, couleur maron, taillés en poires.

XIII°. Voici la forme d'un *Fétiche* Mahométan. On ſçait que les Orientaux attribuent à ces Amulettes la vertu de

Commerce. de Surate.

chaſſer les maux, de rendre même invulnérable celui qui les porte. Ils les renferment dans des ſachets ou dans de petites boêtes de métal qu'ils s'attachent plus volontiers au bras.

7	12	1	14	8	11	14	1
3	13	8	11	13	2	7	12
16	3	10	5	3	16	9	6
9	6	15	4	10	5	4	15

XIV°. COMMERCE DE SURATE en 1760.

Marchandiſes apportées par les Vaiſſeaux d'Europe.

Vendu à Surate.

Vif-argent.	le man = 64 Roupies.
Cochenille.	la ſere paka = 19 R.
Safran.	la ſere paka = 13 R.
Dents d'Éléphants, de Guinée.	le man = 50 R.
Plomb.	le man = 5 R.
Fer en barre.	le candi = 120 R.
Acier.	le candi = 150 R.
Cuivre rouge.	le man = 22 R.
Vermillon.	le man = 9 R.

Drap Anglois, bleu, rouge, verd; la yard = 4 R.

Les draps François ſont plus eſtimés.

Envois du Bengale.

Vendu à Sur.

Sucre en poudre.	le ſac de 4 mans = 19 R.
Soie écrue.	la ſere = 19 R.
Areque.	le man = 2 R. $\frac{1}{2}$
Laque.	le man = 5 R.
Sucre en pierre (candi).	le man = 7 R. $\frac{1}{2}$

Envois de la Côte Malabare.

Vendu à Surate.

Piment (poivre en gr.)	le man = 12 R.
Areque.	le man = 3 R. $\frac{1}{2}$
Bois de Sandal.	le man = 6 R.
Kaire (cordes faites de filamens tirés du cocotier).	le candi = 100 R.
Cardamon.	le man = 60 R.
Cocos.	le Mille = 50 R.

Envois de la Chine & de Batavia.

Vendu à Surate.

Toutenague.	le man = 7 Roupies.
Étain.	le man = 11 R. $\frac{1}{2}$
Sucre en pierre, de la Chine.	le man = 8 R. $\frac{1}{2}$
Sucre en poudre bien blanc.	le man = 6 R.
Sucre en canne, de Batavia.	le man = 5 R. $\frac{1}{4}$
Clou de Girofle.	la ſere paka = 6 R.
Muſcade.	la ſere paka = 3 R.
Fleur de Muſcade.	la ſere = 5 R.
Canelle.	la ſere = 2 R.

Vendu à Surate pour le Bengale.

Coton.	le candi = 80 R.
Châles les plus fines	= 130 R.
Châles les plus communes.	= 25 R.
bled.	ſac de cinq mans = 4 R.
le bled le plus blanc.	le ſac = 4 R. $\frac{1}{2}$

Je ſouhaite que cet état des Marchandiſes qui ſe débitent à Surate, nous engage à reprendre un Commerce très lucratif, & qui ne ſuppoſe pas de nouveaux frais, puiſque nous jouiſſons dans cette Ville des mêmes privileges que les Anglois & les Hollandois. Les Suédois & les Danois, qui n'y ont pas de Comptoirs, s'y rendent tous les deux ou trois ans. Ils vont en droiture à Surate, deſcendent de-là la Côte Malabare, remontent enſuite à la Chine ou dans le Bengale, & reparoiſſent en Europe au bout de vingt ou vingt-un mois avec un gain conſidérable, & qui monteroit même à près de 200 pour 100, s'ils jouiſſoient des avantages que nous négligeons, je ne ſçai pourquoi, depuis très long-tems.

§ III.

§ III.

Manuſcrits Orientaux.

MANUSCRITS ORIENTAUX.

Il ſeroit à deſirer que les perſonnes que les Puiſſances chargent d'acheter des Manuſcrits dans l'Orient fuſſent plus délicates ſur le choix des Ouvrages. On ne connoîtra jamais l'Aſie exactement, tant qu'on n'aura pas tout ce que les Sçavants de cette partie conſidérable du Globe ont écrit ſur les Langues, les Antiquités, les Religions, la Philoſophie, l'Hiſtoire Naturelle, & les Arts. Pour cela il faudroit qu'un Voyageur n'eut qu'une partie à completter. Arrêté au milieu de ma courſe par les événemens que j'ai rapportés dans mon Voyage, je n'ai pû achever que ce qui concernoit les Parſes. Les Manuſcrits que j'ai apportés de l'Inde & dont je vais donner les noms, ſont les pierres d'attente d'un édifice que je deſire voir élever par une ſuite de Voyageurs éclairés.

MANUSCRITS TURCS.

1. *Recueil de Lettres Turques*, fait par le P. Juſte, Miſſionnaire Capucin; précédé d'un Ouvrage Arabe du même Miſſionnaire & d'un morceau Perſan, leſquels traitent de Dieu, de l'Homme & du reſte de la Nature, comme, des animaux, des arbres, des fruits, des fleurs &c. — *in-12.*

2. *Expoſition de la Morale Chrétienne*, des dix Commandemens de Dieu &c. — *in-12.*

MANUSCRITS ARABES.

3. *Kamous*, Dictionnaire Arabe très-eſtimé, en deux Volumes; le premier finit au mot *djamzara*, à la moitié du *reſch*, & eſt terminé par un Traité *dar Eelm feraez*, c'eſt-à-dire, *de la diſtribution des Héritages, ſelon la Loi Muſulmane:* le ſecond Volume commence à la moitié du *ſin*, au mot *neſtâs*. On ſçait que l'ordre Alphabetique, dans ce Dictionnaire, ſe prend de la derniere lettre du mot. — 2 *Volumes in 8o.*

Pococ. ſpecim. Hiſt. Arab. p. 361. Catal. de la Bibl. du Roi Mſſ. Arab. nos 1240-1244. Gol. Lexic. Præf.

4. *Farhang ſorreh fil loghât*, Dictionnaire Arabe, eſtimé, qui ſuit la même marche que le *Kamous*. — *in-4o.*

Manuſcrits Orientaux.

5. *Mokaddem eul loghât*, Vocabulaire Arabe, qui préſente les différentes formes du pluriel dans les noms, avec la Traduction Turque interlinéaire. — *in-4°.*

6. *Molateſa*, roulot formé de lettres écrites ſur différens ſujets à des perſonnes de tout état, & collées les unes au bout des autres pour ſervir de modeles. — 2 *roulots.*

Catal. de la Bibl. du Roi. Mſſ. Arabes, n°. 252. Maracci Refut. Alcor. &c. d'Herbel. Bibl. Orient. p. 198.

7. *Al Koran.* —*in-*18.

8. *Anvar al tanzil ve eſrar al tavil*, Commentaire de l'Alkoran, composé par Beizavi, mort ſur la fin du treizieme ſiecle. Le texte entier de l'*Alkoran* ſe trouve par parties dans le Commentaire. — *in-4o.*

9. *Hez alkab al moſamma bal kafi ſchareh el vafi aboul barkat Aabdullah al Hanifi*, Expoſition étendue de *Vafi* (la premiere *Surate* de l'*Alkoran*), relative à la Diſcipline & aux Cérémonies de la Loi Muſulmane, par Aabdullah, de la Secte des Hanifites.— *in-4o.*

MANUSCRITS PERSANS.

ANCIEN PERSAN.

Ouvrages de Zoroaſtre, ou *ſimplement relatifs à la Religion des Parſes.*

10. *Vendidad Zend & Pehlvi*, copié ſur l'Exemplaire du Deſtour Djamaſp. — *in-4°. oblong.*

Voy. ci-ap. les Notices des Mſſ. Zends, Pehlv. & Perſans de la Bibl. du Roi. n°s. I. II. III. IV. XIII. & XV.

11. *Izeſchné Zend & Samskretan &c.* — *in-4o.*

12. *Viſpered Zend.* — *in-4°.*

13. *Ieſchts Sâdés. gros in-8°.*

14. *Recueil* en trois Parties. La premiere, écrite par Darab, fils de Sohrab, fils de Bahman, fils de Farhamrouz, contient les *Néaeſchs* du Soleil, de la Lune & du Feu; l'*Afergan* à Dahman, ceux des Rois, des Gâhanbars; les Prieres aux cinq *Gâhs* du jour, le tout en Zend & en Pehlvi; l'Original du *Farhang Pehlvi & Parſi*, & l'*Ieſcht* d'Ormuſd en Zend & en Pehlvi. La ſeconde Partie de ce Recueil, écrite par le Mobed Sapour, renferme le *Viſpered Zend & Pehlvi; l'Ieſcht* de Seroſch en Zend, en Samskretan, & en ancien Parſi tenant du Pazend & écrit en Ca-

racteres Zends. La troiſieme Partie préſente le *Hâoûenîm* (les neuf, dix & onzieme *has* de l'*Izeſchné*) en Zend & en Parſi; le *Si-rouzé* en Zend & en Parſi; le même morceau en Zend & en Pehlvi, écrit par le Deſtour Sapour; le *Néaeſch Khorſchid Zend & Parſi*, écrit en Caracteres Perſans par Kika, Habitant du Village de Mehder, dans le Paraganah de Partchoul ſituée à l'Eſt & dépendant alors de Surate; & le même *Néaeſch* dans les mêmes Langues, ſuivi de pluſieurs *Nérengs* & *Vadjs* en Indou, le tout écrit en Caracteres Perſans. — *in-8°.* *Manuſcrits Orientaux.*

15. *Recueil* contenant, 1o. en Parſi (caracteres Zends), l'*Afrin Gâhanbar*, le *Nam ſetaeſchné*, l'*Afrin Zerduſt*; 2°. en Zend, les *Ieſchts* d'Ardibeheſcht, de Venant; 3°. en Parſi (caracteres Zends), une portion de *Ravaët*, qui traite entre autres choſes, du Feu Behram, de Djemſchid, de l'Origine des Gâhanbars &c. 4°. en Parſi (caracteres Perſans), l'*Eulma Eſlam*, & deux Préfaces du *Schah-namah*. — *in-4°.*

16. *Petit Ravaët*, qui renferme le *Si-rouzé* en Zend, des détails ſur les Cérémonies & Pratiques de la Religion de Zoroaſtre, des Prieres &c. le tout mêlé de Zend & de Parſi; ſuivi de pluſieurs Lettres des Deſtours du Kirman à ceux de l'Inde, relatives à la Loi, parmi leſquelles ſe trouve celle dont j'ai parlé ci-d. qui traite du *No rouz*. — *in-12.* *Ci-d. p. cccxxvij.*

PERSAN MODERNE.

17. *Noſkh tohafat eul mohabein dar Eelm Khat o Ketabat*, Ouvrage eſtimé, ſur l'Ecriture Arabe, qui traite de la maniere de former les Lettres, de leurs noms &c. — *in-12.*

18. *Principes de la Langue Perſanne*; ſuivis de Phraſes en Perſan, en François & en Latin. — *in-12. en Caracteres Européens.*

19. *Recueil précieux*, qui contient huit morceaux de Grammaire Arabe, ſervant d'Introduction au Perſan Moderne, entr'autres, le *Mizan*, l'*Adjenas feel*, le *Sarf mir.* — *in-8°.*

20. *Manazer eul Inſcha*, Traité de Grammaire en Arabe, commenté en Perſan par Scheikh Mahmoud djani, fils de Scheikh Mohammed, du Guilan. — *in-12.*

21. *Schareh Neſſab Sſobian*, Traité de Verſification, des

——— Synonymes &c. compoſé par Abounaſſer ferahi, & commenté par Mohammed ben Faſſih. — *in-12.*

Manuſcrits Orientaux.

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXXI. p. 380. not. 9.

22. *Farhang Djehanguiri*, excellent Dictionnaire Perſan, achevé ſous le regne de Djehanguir, au commencement du dix-ſeptieme ſiecle. — *in-fol.*

Ibid. 382. not. 11.

23. *Farhang Berhan katee*, Dictionnaire Perſan, le plus étendu & le plus exacte que l'on connoiſſe dans l'Inde, compoſé par Mohammed Hoſſein, qui floriſſoit l'an de l'Hégire 1062, de J. C. 1651. — *in-fol. reglé, parfaitement bien écrit, unique en Europe, achevé (de copier) à Surate, l'an de l'Hégire 1143, de J. C.* 1730.

Entier à la Bibl. du Roi. Mſſ. Perſ. n°. 185.

24. *Extrait du Farhang Serouri*, Dictionnaire en cinq Parties, dont la quatrieme renferme des mots annoncés comme tirés du *Zend Pazend Veſta.* — *in-*4°.

25. *Farhang Kafsch eul loghât*, Dictionnaire Perſan, compoſé par Aabdurrahim. — *in-8°.*

26. *Montekab eul loghât*, ou *Choix des meilleurs expreſſions*, bon Dictionnaire Perſan, fait par Aabdurraſchid Hoſſeini, ſous le regne de Schah djehan. — *in-8°.*

Ibid. n°. 186.

27. *Farhang de Kavam euddin*, Dictionnaire Perſan, eſtimé; à la fin, Synonymes Perſans. — *in-8°.*

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXXI. p. 382. not. 12.

28. *Farhang pour le Maſnavi*, fait par Aabdullatif, du Guzarate. — *in-12.*

29. *Les trois Dafters de l'Inſcha d'Abeul fazel*, Secrétaire d'Akbar, ſur la fin du ſeizieme ſiecle. Le premier contient des Lettres d'Akbar (écrites par Abeul fazel) aux Rois de Perſe, de Turquie &c; le ſecond, des Lettres d'Abeul fazel à Khan khanan, Général d'Akbar. Le troiſieme *Dafter* eſt un Recueil rare de Lettres dont le ſtyle rend le ſens difficile à ſaiſir : dans l'Inde il y a très-peu de Sçavans en état de le lire. — *in-8°.*

30. *Recueil* contenant trois *Inſchas*; le premier, l'*Inſcha Iouſefi*, de Iouſef, qui vivoit dans l'Inde l'an 1122 de l'Hégire, de J. C. 1710; le ſecond, l'*Inſcha Khalifah*, compoſé par Khalifah ſchah Mohammed qui vivoit dans le Pourab, il y a cent dix ans, plus ou moins; & le troiſieme, l'*Inſcha de* l'*Imam Hoſſein*, de Dehli, mort il y ſoixante-dix à quatre-vingt ans. — *in-8°.*

31. *Inſcha* très-eſtimé, qui comprend les Lettres de pluſieurs Empereurs de l'Indouſtan; des Firmans, Paravanas &c. d'Akbar, dé Djehanguir, de Schah djehan, ſervant de Modeles de Lettres entre grands Seigneurs. — *in-12.*

Manuſcrits Orientaux.

32. Lettres de Schah Akbar à Aabdeullah Khan, à Khan khanan & a d'autres Seigneurs de ſon Empire.—*in-12.*

33. *Nobavah mounir*, Lettres d'Aureng-zeb à ſes Viſirs, aux Gouverneurs de Provinces &c. — *in-12.*

34. *Molatefa.* — *6 roulots.*

35. *Recueil* contenant quelques Lettres d'un Viſir, & des Gazettes de Dehli. (*Ekhbarat Dorbar maala*). — *in-12. oblong.*

36. *Sad der*, ou les *cent Portes*, Traité en vers de Théologie Morale & Cérémoniale des Parſes. —*in-8o.*

37. *Minô-khered*, en vers. — *in-12.*

38. *Taſſir Hoſeini*, Commentaire de l'*Alkoran*, très-eſtimé, avec le texte entier, comme dans celui de Beizavi; fait par Hoſein, l'an de l'Hégire 897 (de J. C. 1491). — *in-4o.*

Ci-ap. Mſſ. Zends, Pehlv. & Perſ. de la Bibl. du Roi. no. XIII. 7. Id. no. X. d'Herb. Bibl. Orient. p. 87.

39. *Recueil* qui contient la paraphraſe de quelques Verſets l'*Alkoran*, des Préceptes de Morale; l'Explication de pluſieurs expreſſions particuliers à Scheikh Saadi par ordre alphabétique; un Traité des Nombres exprimés en Lettres, un morceau de Tables Aſtronomiques; les Devoirs des Muſulmans. —*in-12.*

40. *Tchehel hadiſé ſcherif melk Hakiki;* c'eſt-à-dire, les *quarante paroles* de Hakiki (en Arabe) ſur la Théologie Muſulmane, expliquées en Perſan. — *in 12.*

41. *Ketab lataef el hakaiek*, ouvrage diviſé en deux Parties; la premiere, de quatre livres, la ſeconde, de deux; compoſé par Sayed Aali, de la Ville d'Hamadan, ſur la connoiſſance de Dieu, de ſes Attributs, les Devoirs des Muſulmans, & différens points de Théologie Muſulmane. — *gros in-4o. mêlé de Paſſages de l'Alkoran.*

42. *Djavaer eul eſrar*, Traité de la connoiſſance de Dieu &c. par Aali Hamzah, nommé Aſeri. — *in-12.*

43. Deux petits Traités de la Priere, & un de Morale nommé *Nan o houleh.* — *in-12.*

Manuſcrits Orientaux.

44. *Keſaïet Almoumenin*, ſur les obligations des Muſulmans, les pratiques qui leur ſont preſcrites. — *in-12.*

Catal. de la Bibl. du Roi. Mſſ. Ind. n°. 104.

45. *Bhagot*, Conférence ſur la Théologie & l'Hiſtoire Indienne entre le Rajah Bir batchhit & le Dew Sakhed, traduite de l'Indien par Abeul fazel. — *grand in-fol. achevé (de copier) l'an 1137 de l'Hégire, de J. C. 1724, l'an ſept de Mohammed ſchah, 1781 de l'Ere Indienne.*

46. *Zakhirat el Moulouk*, Traité des devoirs de l'Homme, de ceux des Rois, des Sujets, de la Juſtice &c. par Molana Aali, fils de Schahab, d'Hamadan. — *in-12.*

47. *Recueil* qui contient le *Reſalat Kiafiah*, Traité de Divination par l'inſpection des différentes parties du corps; & deux autres Ouvrages ſur le même ſujet, dans leſquels les Prédictions répondent à des grouppes de deux ou trois lettres indiquées par le ſort. — *in-12.*

48. *Fâl namah*, Traité de Divination ſemblable aux deux derniers du Volume précédent; ſuivi d'un autre, par l'inſpection des différentes parties du corps. — *in-8°.*

49. *Recueil* qui contient le *Kitab Iouſefi dar Eelm ttab*, c'eſt-à-dire, *le Traité de Médecine d'Iouſef*; différentes Recettes pour augmenter l'appétit charnel; l'Explication de pluſieurs mots relatifs à la Médecine & au corps humain; & le *Mirats al mohakekin*, petit Traité Philoſophique ſur nature de l'Homme, ſon ame, ſon corps &c. — *in-12.*

50. *Recueil* qui contient le *Kitab reſalat djavaher-namah goſteh Molana Djami*, ou *le Traité des Pierres précieuſes de Molana Djami*; précédé de Dialogues Turcs & Perſans, de l'Hiſtoire de Judith, de la Prophétie de Jérémie & de la Vie de ſainte Agnès, le tout en Perſan. — *in-12.*

51. *Dar heſſab*, Traité d'Arithmétique, ou de la maniere de compter en uſage chez les Indiens, parmi le peuple, & de celle des Aſtronomes; ſuivi du *Si feſſel.* — *in-8°.*

52. *Si feſſel*, ou *les trente Articles*, Élémens d'Aſtronomie ſervant d'Introduction au *Zitch* d'Oulough Beigue, faits par Mohammed, fils de Mohammedin, de Kaſchghar. — *in-12.*

Bibl. Orient. p. 935.

Catal. de la Bibl. du Roi.

53. *Zitch Oulough beigue*, Tables Aſtronomiques d'Ou-

Iough beigue, petit fils de Tamerlan & Prince de Samarkhand, compoſées l'an de l'Hégire 841 (de J. C. 1437), accompagnées de l'Expoſition des Eres qui ont cours en Orient, & de Prolégomenes Aſtronomiques ; miſes en Perſan par Mohammed Maeran, l'an 904 de l'Hégire, de Jeſus-Chriſt 1498. — *in-4°.*

Manuſcrits Orientaux.

Mſſ. Perſ. n°. 164. Voy. Hyde & Gravius.

54. *Takvim Perſan*, Almanach qui préſente les mois & les jours des Mahométans, ceux des Parſes, l'état du Ciel &c. pour l'an de l'Hégire 1160, 2058 d'Alexandre, 1116 d'Iezdedjerd, 669 de Djelaleuddin, 1803 de Bekermatchit (Rajah d'Odjen), & 1669 de Saki (ou Saka) Salevhân.— *in fol. de 13 feuillets.*

Voy. Beckii, Ephemer. Perſ.

55. *Kitab hadjaeb el makhloukât*, c'eſt-à-dire, *Livre des Merveilles des Créatures*, qui traite des années, des mois, du Zodiaque, de la Géographie, des Fleuves, Rivieres, Montagnes, des Animaux terreſtres, des Poiſſons, des Oiſeaux, des Arbres &c. compoſé par Aabed Zekeria. —*in-12. avec des figures aſſez bien faites.*

Catal. de la Bibl. du Roi. Mſſ. Perſ. n°. 141. ſans tit, ni figures.

56. *Djamee el hekaïât*, c'eſt-à-dire, *Recueil d'Hiſtoires ;* Ouvrage diviſé en quatre Parties qui contiennent chacune vingt-cinq chapitres, compoſé l'an 625, de l'Hégire (de Jeſus-Chriſt 1228) par Djemal euddin Mohammed. — *in-fol. qui renferme les quinze premiers Chapitres de la premiere Partie.*

Ibid. n°. 75. Bibl. Orient. p. 490. art. Iletmiſch.

57. *Tebkat Naſſeri*, Abrégé précieux d'Hiſtoire univerſelle qui finit aux Deſcendans de Genghiskhan ; compoſé vers le milieu du treizieme ſiecle. — *in-8°.*

Mém. de l'Ac. des Bell. Letr. T. XXXI. p. 379. not. 5.

58. *Nezam el Tavarikh*, Abrégé d'Hiſtoire univerſelle, depuis Adam & Kaïomorts juſqu'à Houlakou khan, Roi de Perſe, de la Famille des Mogols ; compoſé par Molana Abouſaïd Aabdullah Beizavi, l'an 674 de l'Hégire (de Jeſus-Chriſt 1275). — *in-12.*

Catal. de la Bibl. du Roi. Mſſ. Perſ. n°. 92.

59. *Schah-namah*, Poëme de ſoixante-quatre mille *Beits*, ou Diſtiques, compoſé ſur la fin du dixieme ſiecle, par Ferdouſi ; comprenant l'Hiſtoire des Perſes, depuis Kaïomorts juſqu'à Iezdedjerd, dernier Prince de la quatrieme Dinaſtie de leurs Rois, dans le ſeptieme ſiecle. —*in-fol. avec figures.*

Ibid n°. 228. Mém. de l'Ac. &c. loc. cit. n. 3. Le même Poëme dans les Mſſ. de M. Frazer, avec le Farhang.

Manuſcrits Orientaux.

Catal. de la Bibl. du Roi. Mſſ. Perſ. n°. 99. Mém. de l'Ac. loc. cit. not. 4.

60. *Tavarikh du Schah namah*, Abrégé rare & précieux, en Proſe, mêlé des vers du Poëme, fait par Tavakkol Hoſſeini, l'an 1060 de l'Hégire (de Jeſus-Chriſt, 1649). —*in-8o.*

Hiſt. de Genghiſc. par M. Petit de la Cr. p. 545.

61. *Rozot euſſafa*, Hiſtoire Univerſelle en ſept Volumes, compoſée par Mir Khavand Schah. *Premier Vol.* qui finit à *Iezdedjerd*; *cinquieme vol.* qui remonte à Jafet, tige des Princes du Touran, & comprend l'Hiſtoire de de Ginghiskhan & de ſes enfans. — 2 *Vol. in-fol.*

62. *Guerſchaſp-namah*, Hiſtoire en vers de Guerſchaſp & de pluſieurs autres Héros Iranians, ſous Zohâk & ſous les premiers Rois de la Dynaſtie des Keanides. —*in-8o.*

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. cit. p. 380. not. 8.

63. *Barzou-namah*, Poeme Perſan de plus de ſoixante mille Beits, compoſé par par Ataï, Poëte célebre, mais inférieur à Ferdouſi, & moins ancien que lui; qui contient l'Hiſtoire de Rouſtoum, de Sohrab, de Barzou &c. Héros fameux ſous la Dynaſtie des Keanides. — 2 *Volumes in-4°. avec figures, unique en Europe.*

64 *Recueil précieux*, contenant le *Faramourz-namah*, le *Djehanguir-namah* & le *Banougoſchaſp-namah*; c'eſt-à-dire, l'Hiſtoire de Faramours & de Djehanguir, fils de Rouſtoum, & celle de Banougoſchaſp, fille de ce Héros, ſous les premiers Princes Keanides. — *in-8°.*

65. *Daſchtan Souſan rameſchguer*, Hiſtoire en vers, de la Danſeuſe (l'Actrice) Souſan & de ſes Conquêtes, ſous le regne de Ké Khoſro; compoſée à ce que l'on croit, par Ataï. — *in-12.*

66. *Recueil* contenant le *Zerduſt-namah*, précédé de l'*Hiſtoire de la Retraite des Parſes dans l'Inde.* — *in-12.*

Ci-ap. Notices &c. n°. XIII. 1. 8.

67. *Recueil* contenant le *Tchengreghâtch-namah* & le *Djamaſpi, en vers.* — *in-8°.*

Ibid. 3. 9. Catal. de la Bibl. du Roi. Mſſ. Perſ. n°. 277.

68. *Bahman-namah*, Hiſtoire en vers de Bahman, fils d'Eſpendiar, fils de Guſtaſp, Prince de la Dinaſtie des Keanides; compoſée ſur la fin du onzieme ſiecle. — *in-4°.*

69. *Darab-namah*, Ouvrage qui renferme les dernieres années de Bahman fils d'Eſpendiar, une partie de la Vie d'Homaï, celle de Darab, celle du dernier Darab, & une partie des Expéditions d'Alexandre. — *in-fol. achevé (de copier) l'an 992 de l'Hégire*, 1584, *de J. C.*

70.

70. *Conférence* de Malkah, Reine de Roum, avec un Sçavant du Tourkeſtan ; ſuivie de deux morceaux d'Hiſtoire qui regardent l'un Behramgour & l'autre Mahmoud le Ghaſnevide. — *in-12.* *Manuſcrits Orientaux.*

71. *Djang-namah*, Hiſtoire en vers des Guerres de Schah rokh, Roi d'Erât, par Mir Aboul kaſſem. — *in-12.* *Bibl. Orient. p. 770.*

72. *Recueil* contenant l'Hiſtoire en vers des Amours d'Azad bakht, Roi de Perſe, de Firouz bakht, Roi d'Egypte, & d'Erſchad, fils d'un Roi de Katay. — *in-12.*

73. *Akbar-namah taſnif Feizi*, Abrégé du *Tavarikh* d'Akbar, fait par Feizi, frere d'Abeulfazel. — *in-12.*

74. *Djehanguir-namah*, Hiſtoire du regne de Djehanguir, faite par le Nabab Motamet khan, Général de ſa Cavalerie & le Compagnon de ſes Voyages. — *in-12.* *Ci-d. p. cclxvij. ſuite de la note.*

75. *Tarikh Hind*, morceau précieux d'Hiſtoire de l'Inde & du Sind, depuis les Ghorides (l'an 590 de l'Hégire, de Jeſus-Chriſt 1193) premiers Rois de Dehli, après le Rajah Pethara, juſqu'en 987 de l'Hégire, de Jeſus-Chriſt, 1579. — *in-8°.* *Ci-d. p. cclxxij. ſuite de la note.*

76. *Kareſtan mounir*, Hiſtoire de Vala Akhter, fils de Gueti afrouz, Roi d'Ormuſd, compoſée ſous le regne de Schah djehan ; précédée du *Dibatcheh paé Zehouri.* — 12.

77. *Recueil* contenant, 1°. des détails ſur l'Indouſtan, des morceaux de Géographie, d'Aſtronomie ; 2°. le *Tohafat eul Eerakein*, Ouvrage ancien & difficile à entendre, qui préſente l'Hiſtoire de deux Rois de l'Irak ; 3°. la Préface du *Divan d'Aâbdeul ghanim*, du Kaſchmire, faite par ſon Diſciple. — *in-12.*

78. *Anvar ſoheli*, portion du *Kalileh ve damneh*, Ouvrage traduit originairement d'un Livre Indou, nommé *Kartak ve damnak*, fait par le Brahme Pidpai ; miſe de l'Arabe en Perſan par Abeulfazel. La Morale & la Politique, dans cet Ouvrage, ſont enſeignées par de petites Hiſtoires, par des Apologues d'animaux. — *in-8°. avec figures.* *Catal. de la Bibl. du Roi. Mſſ. Perſ. n. 381. Bibl. Orient. p. 118.*

79. *Eeïardaneſch*, portion du *Kalileh ve damneh*, miſe en Perſan par Abeulfazel — *in-12.*

80. *Maſnavi*, Poëme en ſix Parties, ſur la Morale, la *Bibl. Orient. p. 565.*

Manuſcrits Orientaux.

Politique, la Religion; compoſé par Djelal euddin, au commencement du 13ᵉ. ſiecle. — *in-4o. contenant les quatre dernieres Parties.*

81. *Divan Aarfi*, Ouvrage en vers ſur la Morale & la Politique, avec des Notes critiques. — *in-12.*

82. *Divan Bedertchatch*, avec des Notes critiques, ſuivi du *Divan Aboüaſſereh*, ſur la Morale. — *in-8o.*

Bibl. Orient. p. 416-729.

83. *Gouleſtan*, Poëme très-connu de Scheikh Saadi, compoſé ſur la fin du treizieme ſiecle. — *in-12.*

84. Second Exemplaire du même Ouvrage, ſuivi d'un morceau du *Divan* de Khadjeh Hafez, couſin germain de Scheikh Saadi, dans le quatorzieme ſiecle. — *in 12.*

85. *Boſtan*, excellent Poëme du même Scheikh Saadi. — *in-12.*

Catal. de la Bibl. du Roi. Mſſ. Perſans, n. 359-366. Bibl. Orient. p. 667.

86. Second exemplaire du *Boſtan*, avec des Notes critiques.

87. *Khamſé Nazami*, c'eſt-à-dire, les *cinq Ouvrages de Nazami*, Poëte célebre. Ces cinq Ouvrages ſont, le *Mekhzan eſrar* (*le Coffre des ſecrets*), le *Roman de Khoſro & de Schirin*, le *Scherf namah* (*le Livre élevé*) qui renferme le *Haft peguer* (*les ſept ſources*), le *Sekander-namah Khoſchki* (*l'Hiſtoire des expéditions d'Alexandre par terre*, & le *Sekander-namah Beheri*, *les expéditions du même Conquérant par mer.* — *in-8o. avec fig. unique pour la délicateſſe & la netteté des caracteres.*

88. Second Exemplaire du *Mekhzan eſrar*, avec des notes critiques entre les lignes. — *in-12.*

89. *Bahardaneſch*, Roman eſtimé, compoſé par Moulla Eenaiet eullah, l'an 1060 de l'Hégire, de Jeſus-Chriſt, 1649. — *in-12.*

Bibl. Orient. p. 496. 939.

90. *Iozef Zelikha*, Hiſtoire en vers des Amours de Joſeph & de Zelikha, fille de Putifar, compoſée par Nazami. — *in-12.*

Ibid. p. 573.

91. *Ketab Leli o Madjnoun*, Hiſtoire en vers des Amours de Madjnoun & de Leli, par Moulla Hatefi, de l'Indouſtan. — *in-12.*

92. *Noskheh Nel o Daman*, Amours de Nel & de Daman, Hiſtoire Indienne, en vers. — *in-12.*

93. *Toutti-namah*, ci-d. *Livre du Perroquet*, compoſé par

Ziae Nakhſchi. Cet Ouvrage comprend cinquante-deux Hiſtoires ou Contes qui ſont cenſés rapportés par un Perroquet. *in-8°.*

Manuſcrits Orientaux.

94. *Saki namah*, Recueil de vers ſur différens ſujets, par exemple, à la louange du Printems, du vin, de l'amour, de la danſe, des Villes, des Aſſemblées &c. — *in-12.*

95. *Hadikhat hakim Sanaï*, Poëme ſur différens ſujets, de Philoſophie Morale, de Politique, à la louange de l'amour, du vin &c. compoſé l'an 525 de l'Hégire, 1130 de J. C., par Hakim Sanaï. — *in-12.*

96. *Recueil de Diſtiques*, ſur différens ſujets. — *in-12. obl.*

MANUSCRITS MAURES EN CARACTERES PERSANS.

97. *Deux Vocabulaires Perſans & Maures*, avec l'explication au premier, en Anglois. — *in-12.*

98. *Recueil* qui contient le *Kolaſſat el meaamelat*, & le *Anvaa el eeloum;* Traités des Cérémonies & Pratiques de la Religion Mahometane, compoſées d'après Maſoudi, Tatarkani &c. — *in-4o. en langage de Lahor.*

99. *Gouleſtan*, traduit en Maure, ſuivi d'une petite Hiſtoire Morale dans la même Langue. — *in-8o.*

MANUSCRITS EN INDIEN DU GUZARATE.

100. *Viraf-namah.* — *in-4o. avec figures.*

101. *Takvim*, qui préſente l'état du Ciel ſelon l'Aſtronomie des Indous. — *roulot.*

102. *Recueil* qui contient en Indou un Almanach Aſtrologique, les mois, les années, & les jours des Indiens; en François, la moitié du Calendrier des Gentils de Surate; & en Perſan, la ſuite des Gouverneurs de Surate, des Rois & des Soubehdars d'Ahmadabad, la famille de Nizam el moulk, les Soubahs de l'Indouſtan & les Monarques de cet Empire, depuis le douzieme ſiecle juſqu'en 1762. — *in-8o.*

MANUSCRIT CANARIN.

103. *Expoſition de la Doctrine Chrétienne*, en Portugais & en Canarin de Goa. — *in-12. en Caracteres Européens.*

MANUSCRITS EN TAMOUL DE LA COTE MALABARE;

Manuſcrits Orientaux.

104. *Actes d'un Concile tenu à Cranganor*, chez les Chrétiens de Saint-Thomas. — *3 Volumes d'olles* (*de feuilles*) *de Palmier.*

105. *Vaiddia grandom*, Livre de Médecine. — *2 Volumes d'olles.*

MANUSCRITS EN TAMOUL DE LA COTE DE COROMANDEL.

106. *Dictionnaire François & Tamoul* du P. Beſki, Jéſuite, Miſſionnaire du Madurey; ſuivi de la Grammaire Malabare du même Miſſionnaire, traduite en François de l'Original Latin. — *in-fol. Fr. — Mal.*

Ci-d. p. dcccxxxix.

107. *Prieres Chrétiennes*, Formule du Mariage &c. — *in-4o. Portugais-Malabar.*

108. *Explication de la Doctrine des Gentils*, par le Pere Beski. — 3 *Volumes d'olles.*

109. *Deſcription de la Pagode de Schalembron.* — 1 *vol. d'olles.*

MANUSCRITS SAMSKRETANS.

110. *Amerkoſch*, Dictionnaire Samskretan en trois Parties, à l'uſage des Brahmes; très-eſtimé. — *3 Volumes in-8o.*

111. Second Exemplaire de l'*Amerkoſch*, avec des eſpaces plus conſidérables entre les lignes, pour la Traduction que j'avois fait commencer. — 5 *Volumes in-8o.*

Ci-d. p. ccclxviij.

112. *Viakkeren*, Dictionnaire Samskretan, à l'uſage des Brahmes. — *5 Volumes in-8o.*

113. *Nammala*, Dictionnaire Samskretan à l'uſage des Sciouras. — *in-8o.*

114. Second Exemplaire du *Nammala*, avec des eſpaces plus conſidérables entre les lignes, pour la Traduction projettée. — *in-8o.*

115. *Premiers & derniers feuillets des Sanithas des quatre Vedes*, avec les Prieres que l'on recite avant & après la Lecture de ces Ouvrages. — *in-8o.*

LIVRES QUE JE N'AI PU AVOIR.

1o. Les *Néaeſchs* du Feu, de la Lune & du Soleil, en

Samſkretan : on m'a aſſuré qu'ils étoient à Nauçari.

Manuſcrits Orientaux.

2°. Les *Néaeſchs* de l'Eau & de Mithra, en Pehlvi & en Samſkretan.

3°. L'*Ormuzd Ieſcht* Samſkretan.

4°. Le *Tahrif Si-Rouzé en Pehlvi*, depuis le dix-ſeptieme jour incluſivement juſqu'au trentieme. Ce morceau eſt entier, à ce que l'on croit, à Bombaye, chez les enfans de Bamandjiſet : ils m'ont aſſuré qu'ils ne l'avoient pas.

5o. L'*Izeſchné Pehlvi*.

6o. Le *Nérengueſtan*, Ouvrage *in*-4°. de vingt à vingt-cinq Cahiers, qui traite principalement des Cérémonies de la Loi des Parſes, & dont le commencement parle du *Vars* (*du crin pris de la queue d'un bœuf*).

Ci-ap. T. II. p. 533. Vieux Ravaët, fol. 265. recto.

7o. Les ſix premiers *Fargards* du *Vendidad*, en Samſkretan.

8o. Le *Guſtaſp Ieſcht*, apporté du Kirman (à ce que diſent les Parſes de Surate), il y a quatre cens ans par Meheriar Marzaban ; le *Sam-namah*, le *Timur-namah*, l'*Aalemguir-namah*, le *Faramours-namah de mer*, le *Schah djehan-namah*, le *Kalemat taïebat* (Ordres ou Firmans d'Aureng-Zeb) par le Nabab Eenaïet eullah, Khan du Kaſchemire ; des *Farhangs* Perſans - Marates (on m'a aſſuré qu'il n'y en avoit pas) ; le *Djéib eul ſeyer*, Hiſtoire univerſelle en huit Volumes, & des Cartes Géographiques faites par les Naturels du Pays.

L'Inde eſt une contrée fertile, qui offrira toujours au vrai ſçavant, même au ſimple Curieux, une Moiſſon abondante d'objets de recherches également utiles & intéreſſantes. J'ai glané dans un âge où les forces ne répondent pas toujours au courage, & dans un tems où la fureur des armes avoit dévaſté les plus belles Provinces. Convenons de bonne foi (c'eſt la conſéquence où peuvent mener mes foibles travaux), convenons que, tandis que nous remuons continuellement quelques lieues de terrein mille fois fouillées, la plus grande partie du Globe nous eſt encore inconnue. Voyageurs inſtruits & courageux,

Manuſcrits Orientaux. ne prenons plus la portée de notre vûë pour la meſure de l'Univers ; oſons franchir les Ghâtes, les Cordilleres, pour ſçavoir où nous en ſommes de notre route : le ſommet de ces hautes montagnes nous montrera l'eſpace immenſe qui nous reſte à parcourir.

Fin de la premiere Partie du Tome premier.

Zend-Avesta Vol. I

Received: Bound in full brown treecalf; leather red-rotted.

Treatment: Full paper binding molded over raised bands; textblock reinforced with stab-joint endsheets; 50/50 mixture of methyl cellulose and Jade 403 adhesives used against textblock; vellum tips.

The BookBinder 1982